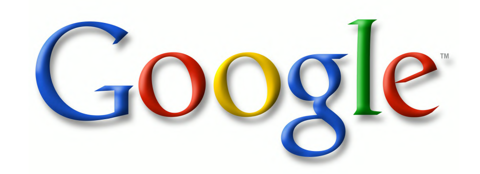


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



Histoire de la Gréce depuis les temps les plus reculés jusqu'a la ...

George Grote

III. Third Position.

...ans.

d Various Greek Allies.

Digitized by Google


SE TAIRE ET FAIRE



Digitized by Google

DF
214
.G881
2f

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

HISTOIRE

DE

LA GRÈCE

Digitized by Google

PARIS. — IMP. POUPART-DAVYL ET Cie, RUE DU BAC, 30.

Digitized by Google

G. GROTE

Vice-Chancelier de l'Université de Londres, Associé étranger de l'Institut de France

HISTOIRE

DE

LA GRÈCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A LA FIN DE LA GÉNÉRATION CONTEMPORAINE D'ALEXANDRE LE GRAND

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR A.-L. DE SADOUS

Professeur au Lycée impérial de Versailles, Docteur ès lettres de la Faculté de Paris

TOME SEPTIÈME

SEULE ÉDITION FRANÇAISE AUTORISÉE PAR L'AUTEUR

AVEC CARTES ET PLANS

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET CIE, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1865

TOUS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS

Digitized by Google

1re PARTIE. — GRÈCE LÉGENDAIRE

Ἀνδρῶν ἡρώων θεῖον γένος, οἳ καλέονται
Ἡμίθεοι προτέρη γενεῇ.

HÉSIODE.

2e PARTIE. — GRÈCE HISTORIQUE

. . . . . . Πόλιες μερόπων ἀνθρώπων.

HOMÈRE.

Digitized by Google

HISTOIRE DE LA GRÈCE

DEUXIÈME PARTIE

GRÈCE HISTORIQUE

CHAPITRE I

COMBAT DES THERMOPYLÆ ET D'ARTEMISION

Engagement pris par les Grecs confédérés contre ceux des Grecs qui se joignaient aux Perses. — Résolution prise de défendre les Thermopylæ aussi bien que le détroit adjacent de l'Eubœa. — Défilé des Thermopylæ et son voisinage. — Les Grecs prennent position aux Thermopylæ. — Léonidas, roi de Sparte, y conduit l'armée. — La flotte combinée sous Eurybiadês occupe le détroit Eubœen. — Nombre et composition de l'armée de Léonidas. — Phokiens et Lokriens. — Fête Olympique et fête Karneienne. — Les Grecs ne peuvent se résoudre à les remettre, même dans un danger si imminent. — Sentier sur le mont Œta par lequel on pouvait esquiver les Thermopylæ. — Léonidas en est informé d'abord à son arrivée sur les lieux ; — les Phokiens s'engagent à le défendre. — Nombre et composition de la flotte grecque à Artemision. — Trois trirèmes de la flotte grecque envoyées en avant comme vedettes; — leur première rencontre avec la flotte persane. — Ces trois trirèmes sont capturées; — panique de toute la flotte grecque, qui abandonne Artemision et se retire à Chalkis. — Danger imminent que court le plan de défense des Grecs ; — ils sont délivrés par une terrible tempête. — Mouvements de Xerxês à son départ de Therma. — Il arrive avec son armée dans le territoire malien, près du défilé des Thermopylæ. — Mouvement de la flotte persane en avant ; — elle est surprise par une tempête et un ouragan destructifs sur la côte de Magnêsia. — Immense dommage causé à la flotte par la tempête. — Encouragement donné à la flotte grecque ; — elle retourne de Chalkis à Artemision. — Délai de Xerxês avec son armée de terre près de Trachis. — Impressions de Xerxês au sujet des défenseurs des Thermopylæ. — Conversation avec Demaratos, qu'il ne veut pas croire. — Doutes au sujet des motifs attribués à Xerxês par Hérodote. — Première attaque dirigée sur les Thermopylæ, — faite par les troupes mèdes ; — elle est repoussée. — Attaques répétées par les meilleures troupes de l'armée persane, toutes repoussées avec perte. — Embarras de Xerxês ; — il en est

425329

Digitized by Google

délivré en apprenant l'existence du sentier sur la montagne. — Un détachement persan sous Hydarnês gravit le sentier de la montagne et chasse la garde phokienne. — Il arrive sur les derrières de Léonidas. — Débat entre les défenseurs des Thermopylæ quand ils apprennent que les Perses arrivent derrière eux. — Léonidas se décide à rester et à mourir dans le défilé. — Les trois cents Spartiates, avec les Thespiens, restent avec Léonidas; le reste du détachement se retire. — Doutes au sujet du contingent thêbain. — Derniers exploits et mort de Léonidas et de sa troupe. — Individus distingués parmi eux; — mépris témoigné à Aristodêmos qui ne combattit pas. — Sort du contingent thêbain. — Impressions de Xerxês après le combat. — Avis que lui donne Demaratos; — il le rejette. — Conduite des deux flottes, à Artemision et à Aphetæ; — alarme parmi la flotte grecque. — Themistoklês la décide à rester et à combattre, — sur les instantes prières des Eubœens. — Important service rendu ainsi par Themistoklês. — Confiance et espoir de la flotte persane. — Elle détache une escadre pour faire le tour de l'Eubœa et prendre les Grecs par derrière. — Combat naval d'Artemision, — avantage remporté par les Grecs. — Seconde tempête; — la flotte persane éprouve de plus grands dommages, et le détachement envoyé autour de l'Eubœa est détruit. — Nouveau combat naval à la hauteur d'Artemision, — indécis, — mais les Grecs se décident à se retirer. — Ils se retirent immédiatement en apprenant le désastre des Thermopylæ, — ils vont à Salamis. — Marche de la flotte persane sur l'Eubœa. — Manœuvres attribuées à Xerxês par rapport aux morts aux Thermopylæ. — Nombre des morts des deux côtés. — Inscriptions commémoratives subséquentes. — Touchante inscription de Simonidês.

Ce fut pendant que les États du nord de la Grèce abandonnaient ainsi successivement la cause commune, que les députés assemblés à l'isthme prirent entre eux l'engagement solennel, en cas de succès, d'infliger un juste châtiment à ces frères qui refusaient de se joindre à eux, de frapper leurs biens d'une dîme, et peut-être de consacrer un dixième de leurs personnes au profit du dieu de Delphes. On devait faire exception pour les États qui avaient été forcés de céder par une nécessité irrésistible (1). Il semblait à ce moment bien peu vraisemblable qu'un tel vœu reçût son accomplissement. C'était la manifestation d'un sentiment déterminé, liant ensemble les États qui prenaient l'engagement, mais il n'a pu contribuer beaucoup à intimider les autres.

Déployer leurs propres forces, c'était le seul moyen efficace de maintenir ensemble des alliés douteux. Le défilé des

(1) Hérodote, VII, 132. Diodore, XI, 3.

Digitized by Google

Thermopylæ fut alors choisi comme le point le plus commode pour la défense, après celui de Tempê : — il laissait en dehors, il est vrai, et abandonnait à l'ennemi les Thessaliens, les Perrhæbiens, les Magnêtes, les Achæens Phthiôtes, les Dolopes, les Ænianes, les Maliens, etc., qui auraient été compris si la dernière ligne avait été adoptée; mais il comprenait la plus vaste étendue compatible avec la sûreté du pays. La position des Thermopylæ présentait un autre avantage qui ne pouvait se trouver à Tempê; la terre ferme n'était séparée ici de l'île d'Eubœa que par un détroit resserré, d'environ deux milles et demi (= 4 kilom.) dans sa plus petite largeur, entre le mont Knêmis et le cap Kênæon. Dans la partie septentrionale de l'Eubœa, faisant immédiatement face à la Magnesia et à l'Achæa Phthiôtis, était située la ligne de côtes appelée Artemision; nom dérivant du temple d'Artemis, qui était ce qu'elle avait de plus saillant et appartenait à la ville d'Histiæa. On convint que la flotte grecque s'y rassemblerait, afin d'agir de concert avec l'armée de terre et de s'opposer à la marche des Perses sur deux éléments à la fois. On supposait qu'il était favorable pour les Grecs de combattre dans un espace étroit (1), sur mer non moins que sur terre, en ce que leurs vaisseaux étaient inférieurs en nombre, et avaient une marche plus lourde que ceux qui étaient au service des Perses. D'après la position d'Artemision, on calculait qu'ils pourraient empêcher la flotte persane d'avancer dans le détroit resserré qui sépare l'Eubœa de la terre ferme au nord et à l'ouest, et qui, entre Chalkis et la Bœôtia, devient assez étroit pour qu'on y puisse jeter un pont. C'était à ce dernier point que les marins grecs auraient préféré établir leur défense : mais l'occupation de la partie septentrionale du détroit Eubœen était indispensable pour empêcher la flotte des Perses de débarquer

(1) Hérodote, VIII, 15-60. Cf. Isokrate, Panegyr. Or. IV, p. 59.
J'aurai occasion bientôt de faire remarquer la révolution qui s'opéra sur ce point dans le sentiment athénien entre la guerre des Perses et celle du Péloponèse.

Digitized by Google

des troupes sur les derrières des défenseurs des Thermopylæ.

La limite occidentale de ce détroit Eubœen est formée par ce qu'on appelait alors le golfe Maliaque, dans lequel se jetait le fleuve Spercheios, — après un cours de l'ouest à l'est entre la ligne du mont Othrys au nord et le mont Œta au sud, — près de la ville d'Antikyra. La partie inférieure de cette spacieuse et fertile ville du Spercheios était occupée par les diverses tribus des Maliens, confinant au nord et à l'est à l'Achæa Phthiôtis : les Maliens les plus méridionaux, avec leur ville de Trachis, occupaient une plaine, — dans quelques endroits considérable, dans d'autres très-étroite, — enfermée entre le mont Œta et la mer. A partir de Trachis, la chaîne de l'Œta s'étendait à l'est, confinant de près au rivage méridional du golfe Maliaque : entre les deux se trouvait le mémorable défilé des Thermopylæ (1). Sur la route de Trachis aux Thermopylæ, immédiatement en dehors du défilé et à l'embouchure des petits cours d'eau appelés le Phœnix et l'Asôpos, était située la ville d'Anthêla, célèbre par ses temples d'Amphiktyon et de Dêmêtêr Amphiktyonique aussi bien que par les réunions automnales du conseil amphiktyonique pour lequel des siéges étaient préparés dans le temple.

Immédiatement auprès d'Anthêla, le versant septentrional de la haute et longue chaîne de l'Œta se rapprochait assez près du golfe, ou du moins d'un marécage inaccessible qui formait le bord du golfe, de manière à ne laisser de place que pour le passage d'un seul chariot. Cette entrée étroite formait la porte occidentale des Thermopylæ. A une petite distance, vraisemblablement à un mille environ (= 1,600 mètres) à l'est, le même rapprochement étroit entre la montagne et la mer se répétait, — formant ainsi la porte orien-

(1) Le mot *défilé* entraîne communément l'idée d'un sentier enfermé entre des montagnes. Dans cet exemple, il est employé pour désigner un passage étroit, ayant des montagnes d'un côté seulement et de l'eau (ou un terrain marécageux) de l'autre.

Digitized by Google

tale des Thermopylæ, non loin de la première ville des Lokriens, appelée Alpêni. L'espace entre ces deux portes était plus large et plus ouvert, mais il se distinguait et se distingue encore par son abondance de sources thermales, salées et sulfureuses. Quelques cellules y étaient préparées pour les baigneurs, ce qui faisait donner à l'endroit le nom de Chytri, c'est-à-dire les Bassins; mais la quantité abondante d'eau minérale répandait sa vase et déposait sa croûte sur tout le terrain adjacent; et les Phokiens, quelque temps auparavant, avaient essayé à dessein de conduire l'eau de manière à rendre le défilé entièrement impraticable, et en même temps ils construisaient un mur en travers près de la porte occidentale. Ils avaient agi ainsi pour arrêter les Thessaliens, qui avaient essayé d'étendre leurs conquêtes au sud et à l'est. Les sources chaudes, ici comme dans d'autres parties de Grèce, étaient consacrées à Hêraklês (1), dont les exploits et les malheurs légendaires illustraient toute la contrée environnante : le mont Œta, Trachis, le cap Kenæon, les îles Lichades, la rivière Dyras. Quelques fragments de ces légendes ont été transmis et embellis par le génie de Sophokle, dans son drame des Trachiniennes.

Tel était le théâtre général, — deux ouvertures étroites avec un mille intermédiaire d'une route élargie et des sources d'eaux chaudes entre elles, — qui étaient connues dans l'antiquité sous le nom significatif des Thermopylæ, les Portes Chaudes; ou quelquefois plus brièvement, de Pylæ, les Portes. A un point aussi près de Trachis, entre les montagnes et la mer, à environ deux milles (= 2 kilom. 300 mètres) en dehors, c'est-à-dire à l'ouest des Thermopylæ, la route était à peine moins étroite, mais on pouvait la tourner en marchant à l'ouest, puisque les montagnes adjacentes étaient plus basses et présentaient moins de difficulté, pour le pas-

(1) Selon une des nombreuses hypothèses imaginées pour réduire la légende religieuse en un fait réel historique et physique, on supposait qu'Hêraklês avait été un ingénieur ou trouveur d'eau dans des temps très-reculés, — δεινὸς περὶ ζήτησιν ὑδάτων καὶ συναγωγήν. V. Plutarque, Cum principibus viris philosopho esse disserendum, c. I, p. 776.

Digitized by Google

sage : tandis qu'aux Thermopylæ même, la projection en surplomb du mont Œta était escarpée, boisée et impraticable, ne laissant d'accès, de Thessalia en Lokris et dans les territoires au sud-est de l'Œta, que par la porte étroite (1);

(1) Sur les Thermopylæ, V. Hérodote, VII, 175, 176, 199, 200.

Ἡ δ'αὖ διὰ Τρηχῖνος ἔσοδος ἐς τὴν Ἑλλάδα ἔστι, τῇ στεινότατον, ἡμίπλεθρον· οὐ μέντοι κατὰ τοῦτό γ'ἔστι τὸ στεινότατον τῆς χώρης τῆς ἄλλης, ἀλλ' ἔμπροσθέ τε Θερμοπυλέων καὶ ὄπισθε· κατά τε Ἀλπηνοὺς, ὄπισθε ἐόντας, ἐοῦσα ἁμαξιτὸς μούνη· καὶ ἔμπροσθε κατὰ Φοίνικα ποταμὸν, ἁμαξιτὸς ἄλλη μούνη.

Cf. Pausanias, VII, 15, 2. Τὸ στένον τὸ Ἡρακλείας τε μεταξὺ τῶν Θερμοπυλέων; de plus Strabon, IX, p. 429, et Tite-Live, XXXVI, 12.

Hérodote dit au sujet des Thermopylæ — στεινοτέρη γὰρ ἐφαίνετο ἐοῦσα τῆς εἰς Θεσσαλίην, *i. e.* que le défilé de Tempê.

Si nous ne possédions pas les claires indications topographiques données par Hérodote, il serait presque impossible de comprendre le mémorable événement dont nous nous occupons maintenant; car la configuration de la côte, le cours des fleuves et les phénomènes locaux en général sont aujourd'hui si complétement changés, que les voyageurs modernes égarent plutôt qu'ils n'aident. Dans l'intérieur du golfe Maliaque, trois ou quatre milles de terre nouvelle se sont formés par l'accumulation graduelle des dépôts du fleuve, de sorte que le golfe lui-même a une étendue beaucoup moins grande, et que la montagne confinant à la porte des Thermopylæ n'est pas maintenant auprès de la mer. Le fleuve Spercheios a considérablement changé son cours : au lieu de se jeter à la mer dans une direction à l'est considérablement au nord des Thermopylæ, comme il le faisait à l'époque d'Hérodote, il a été détourné au sud dans la partie inférieure de son cours, avec bien des détours, de sorte qu'il arrive à la mer beaucoup au sud du défilé, tandis que les rivières Dyras, Melas et Asôpos, qui du temps d'Hérodote arrivaient toutes à la mer séparément entre l'embouchure du Spercheios et les Thermopylæ, n'y parviennent plus du tout, mais se jettent dans le Spercheios. De plus, l'écoulement perpétuel des sources thermales a contribué à accumuler un dépôt et à élever le niveau du sol en général dans tout le défilé. Hérodote semble considérer la route entre les deux portes des Thermopylæ comme allant au nord et au sud, tandis qu'elle irait plutôt presque à l'est et à l'ouest. Il ne connaît pas la dénomination de Kallidromos, appliquée par Tite-Live et par Strabon à une partie indéterminée de la chaîne orientale de l'Œta.

Relativement aux traits anciens et actuels des Thermopylæ, V. les bonnes observations du colonel Leake, Travels in Northern Greece, vol. II, ch. 10, p. 7-40; Gell, Itinerary of Greece, p. 239; Kruse, Hellas, vol. III, ch. 10, p. 129. Le Dr Clarke fait observer : « Les sources thermales sortent principalement de deux bouches au pied des précipices calcaires de l'Œta, sur la gauche de la chaussée, qui passe ici tout près de la montagne, et qui dans cette partie permet à peine à deux cavaliers de marcher de front; le marécage à droite, entre la chaussée et la mer, étant si dangereux, que nous fûmes bien près d'y être ensevelis avec nos chevaux, pour avoir commis l'imprudence de nous y aventurer quelques pas en quittant le chemin pavé » (Clarke's Travels, vol. IV, ch. 8, p. 247).

Digitized by Google

à l'exception d'un sentier dans la montagne peu fréquenté aussi bien que détourné, dont il sera fait bientôt mention. Le mur construit dans l'origine en travers du défilé par les Phokiens était alors à demi ruiné par le temps et l'abandon; mais les Grecs le rétablirent facilement, se décidant à attendre dans ce défilé resserré, plus étroit à cette époque même que le défilé de Tempê, l'approche de l'armée d'invasion. Le bord de la ligne de mer semble avoir été, dans la plus grande partie, marécageux, propre ni à marcher ni à naviguer; mais il y avait des points où des bateaux pouvaient aborder, de sorte qu'une communication constante pouvait être entretenue avec la flotte à Artemision, tandis qu'Alpêni était immédiatement derrière eux pour leur fournir des provisions.

Bien qu'une résolution générale des députés grecs réunis à l'isthme, de défendre conjointement les Thermopylæ et le détroit Eubœen, eût été prise vraisemblablement peu après la retraite de Tempê, leurs troupes et leur flotte n'occupèrent pas réellement ces positions avant qu'on sût que Xerxês était parvenu au golfe Thermaïque. Toutes deux alors furent mises en mouvement : l'armée de terre sous le roi spartiate Léonidas; l'armée navale sous le commandant spartiate Eurybiadês, apparemment vers la dernière partie du mois de juin. Léonidas était le frère puîné, le successeur et le gendre du précédent roi Eurysthénide Kleomenês, dont il avait épousé la fille unique Gorgo. Un autre frère de la même famille, — Dorieus, plus âgé que Léonidas, — avait péri, même avant la mort de Kleomenês, dans un essai malheureux fait pour établir une colonie en Sicile ; et c'est ainsi que le plus jeune frère avait été appelé à succéder d'une manière inattendue. Léonidas conduisit alors de l'isthme aux Thermopylæ une troupe de 300 Spartiates d'élite, — tous citoyens d'un âge mûr, et personnes qui laissaient au logis des fils pour les remplacer (1). Avec eux venaient 500 hoplites de Tegea, 500 de

---

(1) Hérodote, VII, 177, 205. Ἐπιλεξάμενος ἄνδρας τε τοὺς κατεστεῶτας τριηκοσίους, καὶ τοῖσι ἐτύγχανον παῖδες ἐόντες.

En choisissant des hommes pour un service dangereux, les Spartiates prenaient de préférence ceux qui déjà avaient des familles : si un tel homme

Digitized by Google

Mantineia, 120 de l'arkadienne Orchomenos, 1,000 du reste de l'Arkadia, 400 de Corinthe, 200 de Phlionte et 80 de Mykênæ. Il y avait sans doute des ilotes et des troupes légères, en nombre indéterminé, et probablement une certaine quantité d'hoplites lacédæmoniens, non spartiates. Dans leur marche à travers la Bœôtia, ils furent rejoints par 700 hoplites de Thespiæ, dévoués de cœur à la cause, et par 400 Thêbains, d'une fidélité plus douteuse, sous Leontiadês. Il paraît en effet que les hommes principaux de Thêbes, à cette époque sous une oligarchie très-étroite, *mêdisaient* décidément, c'est-à-dire épousaient l'intérêt des Perses autant qu'ils l'osaient avant que les Perses fussent réellement dans le pays; et Léonidas, quand il demanda un certain nombre de leur troupe pour aider à la défense des Thermopylæ, ne sut s'ils ne refuseraient pas leur consentement, et s'ils ne se déclareraient pas ouvertement contre la cause grecque. Les chefs thêbains jugèrent prudent de consentir, bien que contre leurs inclinations réelles, et fournirent un contingent de 400 hommes (1), choisis parmi les citoyens d'un sentiment opposé au leur. En effet le peuple thêbain, et les Bœôtiens en général, à l'exception de Thespiæ et de Platée, semblent avoir manifesté peu de sentiment pour un

---

était tué, il laissait derrière lui un fils pour remplir ses devoirs envers l'État, et pour conserver la continuité des rites sacrés de famille, dont l'extinction était considérée comme un grand malheur. Dans nos idées, la vie d'un père de famille dans l'âge mûr serait regardée comme plus précieuse, et sa mort comme une perte plus grande que celles d'un homme plus jeune et non marié.

(1) Hérodote, VII, 205; Thucyd. III, 62; Diodore, XI, 4; Plutarque, Aristeidês, c. 18.

Le passage de Thucydide est très-important ici, comme confirmant à un haut degré le renseignement d'Hérodote, et nous mettant à même d'apprécier les critiques de Plutarque, très-plausibles sur ce point particulier (De Herodoti Malign. p. 865, 866). Ce dernier semble avoir copié sur un auteur bœôtien perdu nommé Aristophanês, qui essayait d'établir un cas plus honorable pour ses compatriotes par rapport à leur conduite dans la guerre des Perses.

Le renseignement de Diodore, — Θηβαίων ἀπὸ τῆς ἑτέρας μέριδος ὡς τετρακόσιοι, — est expliqué par un acte du gouvernement Korkyræen (Thucyd. III, 75) quand il enrôla ses ennemis afin de s'en débarrasser; et par celui de l'italienne Cumæ (Dionys. Hal. VII, 5).

Digitized by Google

côté ou pour un autre, et avoir suivi passivement les inspirations de leurs chefs.

C'est avec ces troupes que Léonidas atteignit les Thermopylæ, d'où il expédia des envoyés pour demander la jonction des Phokiens et des Lokriens d'Oponte. Ces derniers avaient été du nombre de ceux qui avaient envoyé à Xerxês la terre et l'eau, ce dont on prétend qu'ils s'étaient repentis; la mesure ne fut prise probablement que par suite de la crainte, qui à ce moment particulier prescrivait d'acquiescer aux demandes de Léonidas, justifiée qu'elle serait par l'excuse de la nécessité dans le cas où les Perses finiraient par être vainqueurs (1); tandis que les Phokiens, s'ils étaient dans l'origine disposés à *mêdiser*, étaient maintenant empêchés de le faire par ce fait, que leurs ennemis acharnés les Thessaliens prenaient une part active dans la cause de Xerxês et étaient influents en guidant ses mouvements (2). Les envoyés grecs ajoutèrent de la force à leur demande par tous les encouragements qui étaient en leur pouvoir. « Les troupes maintenant aux Thermopylæ (disaient-ils) n'étaient qu'un corps avancé, précédant les forces principales de la Grèce, dont on attendait l'arrivée tous les jours; du côté de la mer, une flotte suffisante était déjà de garde. De plus, il n'y avait pas lieu de craindre, puisque l'envahisseur, après tout, n'était pas un dieu, mais un homme exposé à ces revers de la fortune qui ont atteint inévitablement tous les hommes, et surtout ceux qui étaient dans une condition prééminente (3). » Ces arguments prouvent trop évidemment le triste état de terreur dans lequel était alors l'esprit grec. Qu'ils fussent rassurés ou non par ces arguments, le grand corps des Lokriens Opontiens et mille Phokiens rejoignirent Léonidas aux Thermopylæ.

(1) Diodore, XI, 4.

(2) Hérodote, VIII, 30.

(3) Hérodote, VII, 203. Λέγοντες δι' ἀγγέλων, ὡς αὐτοὶ μὲν ἥκοιεν πρόδρομοι τῶν ἄλλων, οἱ δὲ λοιποὶ τῶν συμμάχων προσδόκιμοι πᾶσάν εἰσι ἡμέρην... καὶ σφι εἴη δεινὸν οὐδέν · οὐ γὰρ θεὸν εἶναι τὸν ἐπίοντα ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα, ἀλλ' ἄνθρωπον · εἶναι δὲ θνητὸν οὐδένα, οὐδὲ ἔσεσθαι, τῷ κακὸν ἐξ ἀρχῆς γινομένῳ οὐ συνεμίχθη, τοῖσι δὲ μεγίστοισι αὐτέων, μέγιστα · ὀφείλειν ὦν καὶ τὸν ἐπελαύνοντα, ὡς ἐόντα θνητὸν, ἀπὸ τῆς δόξης πεσέειν ἄν.

Digitized by Google

Que cette terreur fût et véritable et sérieuse, on ne peut en douter; et on se demande naturellement pourquoi les Grecs n'envoyèrent pas tout de suite toutes leurs forces au lieu d'une simple garde avancée. On peut trouver la réponse dans un autre attribut du caractère grec, — le temps était venu de célébrer et la fête des jeux Olympiques sur les bords de l'Alpheios, et la fête Karneienne à Sparte et dans la plupart des autres États dôriens (1). Même à un moment où il y allait de toute leur liberté et de toute leur existence, les Grecs ne pouvaient se résoudre à remettre ces solennités vénérées; particulièrement les Grecs du Péloponèse, chez lesquels cette force de routine religieuse paraît avoir été la plus forte. Plus d'un siècle après, du temps de Démosthène, lorsque l'énergie des Athéniens avait considérablement décliné, nous les verrons aussi différer les nécessités militaires de l'État jusqu'à l'accomplissement complet et magnifique de leurs obligations de fêtes religieuses, — négligeant toutes leurs mesures de politique étrangère, afin que les représentations Theôriques fussent imposantes aux yeux du peuple et satisfaisantes pour les dieux. A présent, nous trouvons les Athéniens peu disposés à faire ce sacrifice, — certainement beaucoup moins que les Péloponésiens. Ces derniers, restant chez eux pour célébrer leurs fêtes pendant qu'un envahisseur d'une puissance surhumaine était à leurs portes, nous rappellent les Juifs dans les derniers temps de leur indépendance, qui laissaient l'armée romaine pousser les opérations du siége autour de leur ville sans les inter-

(1) Hérodote, VII, 206. C'étaient seulement les États dôriens (Lacédæmone, Argos, Sikyôn, etc.) qui étaient dans l'obligation de s'abstenir d'opérations militaires agressives pendant le mois de la fête Karneienne : d'autres États (même du Péloponèse), Elis, Mantineia, etc., et naturellement Athènes, n'étaient pas astreints à la même règle (Thucyd. V, 54, 75).

Je ne prétends pas affirmer que ces deux fêtes (les Karneia et les Olympia) se célébrassent si exactement à la même époque, que des personnes ne pussent assister à toutes les deux. Il semblerait que la fête des Karneia venait la dernière. Mais les fêtes grecques dépendaient des mois lunaires, et variaient plus ou moins par rapport à l'année solaire. Les Karneia se célébraient chaque année; les Olympia tous les quatre ans.

Digitized by Google

rompre pendant le sabbat (1). Les Spartiates et leurs confédérés calculaient que Léonidas avec son détachement serait assez fort pour garder le défilé des Thermopylæ jusqu'à ce que la fête Olympique et la fête Karneienne fussent passées, époque après laquelle ils étaient prêts à marcher à son secours avec toutes leurs forces militaires (2). Ils s'engageaient à se réunir en Bœôtia dans le dessein de défendre l'Attique contre l'attaque venant du côté de la terre, pendant que la grande masse des forces athéniennes servait à bord des vaisseaux.

Au moment où ils formaient ce plan, ils croyaient que le défilé des Thermopylæ était le seul moyen d'accès possible pour une armée d'invasion. Mais Léonidas, en arrivant sur les lieux, découvrit pour la première fois qu'il y avait aussi un sentier dans la montagne qui partait du voisinage de Trachis, montait la gorge du fleuve Asôpos et la colline appelée Anopæa, puis traversait la crête de l'Œta et descendait derrière les Thermopylæ près de la ville lokrienne d'Alpêni. Ce sentier, — alors à peine fréquenté, bien que sa moitié ascendante serve aujourd'hui de route régulière pour aller de Zeitun, l'ancienne Lamia, à Salona sur le golfe Corinthien, l'ancienne Amphissa, — lui fut révélé par les habitants de Trachis, qui l'avaient découvert pour la première fois, et qui antérieurement avaient conduit par là les Thessaliens attaquer la Phokis, après que les Phokiens avaient intercepté le défilé des Thermopylæ. Il n'était donc pas inconnu des Phokiens : il conduisait de Trachis dans leur pays, et ils promirent volontairement à Léonidas de l'occuper et de le défendre (3). Mais les Grecs se trouvaient ainsi aux Thermopylæ dans la nécessité de pourvoir à une double ligne de défense, pour le sentier de la

(1) Josèphe, Bell. Judaic. I, 7, 3; II, 16, 4; *ibid.* Antiq. Judaic. XIV, 4, 2. Si leurs personnes étaient attaquées pendant le sabbat, les Juifs se défendaient; mais ils ne violaient pas les obligations religieuses du jour pour empêcher les opérations militaires des assiégeants. V. Reimar. ad Dion. Cass. LXVI, 7.

(2) Hérodote, VII, 206; VIII, 40.

(3) Hérodote, VII, 212, 216, 218.

Digitized by Google

montagne aussi bien que pour le défilé, analogue à celle qui avait engagé leur première armée à abandonner Tempê; et leur nombre parut si insuffisant, quand on apprit enfin que l'immense armée de Xerxês approchait, qu'une terreur panique les saisit. Les troupes péloponésiennes particulièrement, se préoccupant seulement de leur propre ligne séparée de défense, à l'isthme de Corinthe, désiraient s'y retirer sur-le-champ. Les remontrances pleines d'indignation des Phokiens et des Lokriens, qui auraient ainsi été laissés à la merci de l'envahisseur, engagèrent Léonidas à défendre ce mouvement rétrograde; mais il jugea nécessaire d'expédier des envoyés aux diverses villes, pour insister sur l'insuffisance du nombre de ses soldats et pour demander des renforts immédiats (1). Tant étaient fâcheuses les conséquences, senties alors, d'avoir retenu les principales forces jusqu'à ce que les fêtes religieuses du Péloponèse fussent célébrées!

Le sentiment de confiance n'était pas plus fort à ce moment dans leur armée navale, bien qu'elle eût été réunie en nombre bien supérieur à Artemision, sur la côte septentrionale de l'Eubœa, sous le Spartiate Eurybiadês. Elle était composée ainsi qu'il suit : — 127 trirèmes athéniennes, montées en partie par les citoyens de Platée, malgré leur défaut total de pratique à bord; 40 corinthiennes, 20 mégariennes, 20 athéniennes, montées par les habitants de Chalkis, auxquels les Athéniens les avaient prêtées; 18 æginétaines, 12 sikyoniennes, 10 lacédæmoniennes, 10 épidauriennes, 7 érétriennes, 5 trœzéniennes, 2 de Styros en Eubœa et 2 de l'île de Keos. Il y avait ainsi en tout 271 trirèmes, avec 9 pentekonters, fournis en partie par Keos et en partie par les Lokriens d'Oponte. Themistoklês était à la tête du contingent athénien, et Adeimantos du corinthien; nous ne savons rien des autres officiers (2). Trois croiseurs, un athénien, un æginétain et un trœzénien, s'avancèrent le long de la côte de la Thessalia, derrière l'île de Skiathos,

(1) Hérodote, VII, 207.

(2) Hérodote, VIII, 1, 2, 3. Selon Diodore (XI, 12) le nombre athénien était plus fort de vingt trirèmes.

Digitized by Google

pour surveiller les mouvements en avant de la flotte persane venant de Therma.

Ce fut ici que le sang fut versé pour la première fois dans cette mémorable lutte. Dix des meilleurs vaisseaux de la flotte persane, envoyés en avant dans la direction de Skiathos, rencontrèrent ces trois trirèmes grecques, qui supposèrent probablement qu'ils précédaient la flotte entière et cherchèrent leur salut dans la fuite. La trirème athénienne se sauva à l'embouchure du Peneios, où son équipage l'abandonna, et se retira par terre à Athènes, laissant le navire à l'ennemi; les deux autres vaisseaux furent atteints et pris encore à flot, — non sans une vigoureuse résistance de la part de l'æginétain, dont l'un des hoplites qui le montaient, Pythês, combattit avec une bravoure désespérée et tomba couvert de blessures. Les soldats persans l'admirèrent tellement, qu'ils prirent une peine infinie pour lui conserver la vie, et lui témoignèrent les marques les plus signalées tant de bienveillance que de respect, tandis qu'ils traitèrent ses camarades comme des esclaves.

A bord du vaisseau trœzénien, qui fut le premier pris, ils trouvèrent un soldat nommé Leôn, d'une taille imposante; cet homme fut immédiatement mené sur l'avant du vaisseau et tué, comme présage pour la lutte prochaine. Peut-être (fait observer l'historien) son nom a-t-il contribué à décider de son sort (1). Les dix vaisseaux persans n'avancèrent pas plus loin que le dangereux rocher Myrmêx, entre Skiathos et la terre ferme, que leur avait fait connaître un navigateur grec de Skyros, et sur lequel ils élevèrent une colonne pour servir d'avertissement à la flotte qui arrivait. Néanmoins, si grande fut l'alarme que leur présence, communiquée par des fanaux (2) allumés à Skiathos, et confirmée

(1) Hérodote, VII, 180. Τάχα δ' ἄν τι καὶ τοῦ ὀνόματος ἐπαύροιτο.

Relativement à l'influence d'un nom et de son étymologie, malheureuse dans le cas actuel pour son possesseur, cf. Hérodote, IX, 91, et Tacite, Hist. IV, 53.

(2) Pour l'emploi des signaux de feu, cf. Tite-Live, XXVIII, 5, et le début de l'Agamemnôn d'Æschyle et la même pièce, v. 270, 300; et aussi Thucyd. III, 22-80.

Digitized by Google

par la prise des trois vaisseaux vedettes, inspira à la flotte à Artemision, qu'elle finit par abandonner sa position, persuadée que la flotte entière de l'ennemi était tout près (1). Elle remonta le détroit Eubœen jusqu'à Chalkis, comme étant le passage le plus étroit et le plus défendable, en laissant des vigies sur les hautes terres pour surveiller les progrès de l'ennemi.

Probablement cette retraite soudaine fut imposée aux généraux par la panique de leurs troupes, semblable à celle que le roi Léonidas, plus puissant qu'Eurybiadès et que Themistoklês, avait trouvé moyen d'arrêter aux Thermopylæ. Elle ruinait pour le moment tout le plan de défense, en laissant l'armée des Thermopylæ exposée par derrière aux opérations de la flotte persane. Mais ce que les Grecs ne firent pas pour eux-mêmes fut plus que compensé par l'intervention bienfaisante de leurs dieux, qui opposèrent à l'envahisseur les armes plus terribles de la tempête et de l'ouragan. Il lui fut permis d'amener sa prodigieuse armée, tant de terre que de mer, jusqu'au bord des Thermopylæ et jusqu'à la côte de la Thessalia sans obstacle ni dommage; mais le moment était venu où les dieux parurent décidés à l'humilier, et particulièrement à frapper sa flotte d'une série de coups qui devaient la réduire à un nombre de vaisseaux égal à celui contre lequel les Grecs pouvaient lutter (2). Au milieu de la terreur générale qui régnait en Grèce, les Delphiens furent les premiers à gagner la reconnaissance de leurs compatriotes en annonçant qu'un secours divin était proche (3). Quand ils demandèrent conseil à leur oracle, ils reçurent l'ordre de prier les Vents, qui prêteraient à la Grèce une aide puissante. De plus, les marins athéniens,

(1) Hérodote, VII, 181, 182, 183.

(2) Hérodote, VII, 184. Μέχρι μὲν δὴ τούτου τοῦ χώρου καὶ τῶν Θερμοπυλέων, ἀπαθής τε κακῶν ἔην ὁ στρατὸς, καὶ πλῆθος ἔην τηνικαῦτα ἔτι τόσον, etc. — VIII, 13. Ἐποιέετο δὲ πᾶν ὑπὸ τοῦ θεοῦ, ὅκως ἂν ἐξισωθείη τῷ Ἑλληνικῷ τὸ Περσικὸν, μηδὲ πολλῷ πλέον εἴη. Cf. VIII, 109, et Diodore, XI, 13.

(3) Hérodote, VII, 178. Δελφοὶ δὲ δεξάμενοι τὸ μαντήϊον, πρῶτα μὲν, Ἑλλήνων τοῖσι βουλομένοισι εἶναι ἐλευθέροισι ἐξήγγειλαν τὰ χρησθέντα αὐτοῖσι· καί σφι δεινῶς καταῤῥωδεύουσι τὸν βάρβαρον ἐξαγγείλαντες, χάριν ἀθάνατον κατέθεντο.

Digitized by Google

dans leur retraite à Chalkis, se rappelant que Boreas était l'époux de la princesse ou héroïne attique Oreithyia, fille de leur ancien roi Erechtheus, adressèrent des prières ferventes à leur gendre pour obtenir son secours dans l'extrémité où ils étaient. Jamais secours ne fut plus efficace ni plus opportun que la tempête destructive que nous raconterons bientôt, et qui s'éleva sur la côte de la Magnesia; tempête pour laquelle on offrait encore même du temps d'Hérodote des remercîments de reconnaissance et des solennités annuelles, à Athènes aussi bien qu'à Delphes (1).

Xerxês avait fait faire halte sur le golfe Thermaïque pendant plusieurs jours, et il avait employé une partie considérable de sa nombreuse armée à abattre les bois et à déblayer les routes sur le défilé de l'Olympos, allant de la haute Macedonia en Perrhæbia, que lui recommandaient ses alliés macédoniens comme préférable au défilé de Tempê (2). N'ayant pas l'intention de franchir ce dernier, on dit qu'il alla par mer pour le voir, et on lui attribue des remarques sur la facilité qu'il y aurait à le fermer, de manière à convertir toute la Thessalia en un vaste lac (3).

---

(1) Hérodote, VII, 189. Le langage de l'historien dans ce chapitre est remarquable. Sa raison incrédule prend un peu le dessus sur l'acquiescement religieux.

Clément d'Alexandrie, en rapportant l'incident avec quelques autres miracles d'Æakos, d'Aristæos, d'Empedoklês, etc., reproche à ses adversaires païens leur inconséquence, en ce que, ajoutant foi à ceux-ci, ils rejettent les miracles de Moïse et des prophètes (Stromat. VI, p. 629, 630).

(2) Le défilé que traversa Xerxês était celui qui était près de Petra, de Pythion et d'Oloosson, — « Saltum ad Petram » — « Perrhæbiæ saltum » (Tite-Live, XLV, 21; XLIV, 27; Petra était près du point où la route passait de la Pieria ou basse Macedonia dans la haute Macedonia). (V. Tite-Live, XXXIX, 26).

Comparer relativement à ce passage et aux traits généraux de la contrée voisine, le colonel Leake, Travels in Northern Greece, vol. III, ch. 18, p. 337-343, et ch. 30, p. 430; et aussi Boué, la Turquie en Europe, vol. I, p. 198-202.

Le roi thrace Sitalkês, comme Xerxês dans l'occasion actuelle, fut obligé de faire couper les forêts, de pratiquer une route pour son armée, dans la première partie de la guerre du Péloponèse (Thucyd. II, 98).

(3) Hérodote, VII, 130, 131. Que Xerxês, frappé par la vue de l'Olympos et de l'Ossa, soit allé vers le défilé étroit qui est entre ces montagnes, cela est assez probable; mais les remarques qu'on lui prête sont probablement l'imagination de quelques Grecs ingénieux de l'époque, suggérée par la juxtaposition d'un tel paysage et d'un tel

Digitized by Google

Sa marche depuis Therma, à travers la Macedonia, la Perrhæbia, la Thessalia et l'Achæa Phthiôtis, pour parvenir au territoire des Maliens et dans le voisinage des Thermopylæ, occupa onze ou douze jours (1). Les peuples dont il traversait les villes avaient déjà fait leur soumission, et les Thessaliens surtout apportaient du zèle à seconder ses efforts. Sa nombreuse armée était encore grossie davantage par la présence de ces peuples nouvellement soumis, et par les troupes macédoniennes sous les ordres d'Alexandre; de sorte que le fleuve Onochônos en Thessalia, et même l'Apidanos, en Achæa Phthiôtis, suffirent à peine à l'abreuver, mais qu'ils furent épuisés complétement, suivant le renseignement donné à Hérodote. A Alos en Achæa, ce prince condescendit à écouter la sombre légende rattachée au temple de Zeus Laphysteus et au bois sacré de la famille Athamantide. Il respecta et protégea ces lieux sacrés, incident qui montre que le sacrilége et la destruction de temples que les Grecs lui imputèrent, bien que vraies par rapport à Athênes, à Abæ, à Milêtos, etc., ne se présentèrent pas universellement, et qu'ils se trouvent même à l'occasion tempérés par des exemples de grand respect pour le sentiment religieux des Grecs (2). En longeant le bord du golfe Malien, il arriva enfin dans le territoire trachinien, près des Thermopylæ, où il campa, attendant vraisemblablement

---

monarque. Supposer ce défilé étroit fermé par un mur était facile pour l'imagination de tout spectateur : supposer qu'*il* pouvait ordonner de le faire était dans le rôle d'un monarque qui disposait d'une somme illimité de travail manuel, et qui venait de terminer l'ouverture de l'Athos. Cet à-propos dramatique était tout à fait suffisant pour convertir ce qui *aurait pu être dit* en ce qui *fut* dit, et pour lui donner une place parmi les anecdotes historiques communiquées à Hérodote.

(1) La flotte persane ne quitta Therma que onze jours après Xerxês et son armée de terre (Hérodote, VII, 183). Elle arriva en un jour à l'Aktê Sêpias ou côte sud-est de la Magnêsia (*ibid.*), fut ensuite assaillie et tourmentée pendant trois jours par l'ouragan (VII, 191), et se rendit immédiatement après à Aphetæ (VII, 193). Quand elle arriva à ce dernier endroit, il y avait déjà *trois jours* que Xerxês en personne était dans le territoire Malien (VII, 196).

(2) Ce point est exposé par Hoffmeister, Sittlichreligioese Lebensansicht des Herodotus. Essen, 1832, sect. 19, p. 93.


Digitized by Google

l'arrivée de la flotte, de manière à combiner d'avance ses mouvements ultérieurs (1), maintenant qu'il avait l'ennemi immédiatement devant lui.

Mais sa flotte n'était pas destinée à atteindre le point de communication aussi aisément qu'il était arrivé devant les Thermopylæ. Après avoir été assuré par les dix vaisseaux mentionnés déjà (qui capturèrent les trois vedettes grecques) que le canal entre Skiathos et la terre ferme était sûr, l'amiral persan Megabatês partit avec toute sa flotte de Therma ou de Pydna (2), sa station dans le golfe Thermaïque, onze jours après que le monarque avait commencé sa marche par terre, et il atteignit dans une navigation d'une longue journée la côte orientale de la Magnêsia, à peu de distance de son promontoire le plus méridional. La plus grande partie de cette ligne de côtes, formées par les déclivités de l'Ossa et du Peliôn, est complétement rocheuse et inhospitalière ; mais, au sud de la ville appelée Kasthanæa, il y avait une courte étendue de rivage découvert où la flotte s'arrêta pendant la nuit avant de venir à la ligne de côtes appelée Aktê Sêpias (3). La première ligne de vaisseaux fut amarrée au rivage, mais la plus grande partie de cette immense flotte resta à l'ancre sur une profondeur de huit lignes. C'est dans cet état qu'elle fut surprise le lendemain matin par un soudain et furieux ouragan, — vent appelé par les gens du pays Hellespontias, qui soufflait droit sur le rivage. Les plus actifs d'entre les marins trouvèrent moyen de prévenir le danger en échouant et en tirant leurs vaisseaux sur la plage ; mais un nombre considérable de navires, ne pouvant prendre cette précaution, furent chassés vent arrière et mis en pièces près de Me-

---

(1) Hérodote, VII, 196, 197, 201.

(2) Diodore, XI, 12.

(3) Diodore (XI, 12), Plutarque (Themistoklês, 8) et Mannert (Geogr. der Gr. und Roemer, vol. VII, p. 596), semblent regarder Sêpias comme un *cap*, le coin sud-est de la Magnêsia ; ceci diffère d'Hérodote, qui la mentionne comme une ligne de quelque étendue (ἅπασα ἡ ἀκτὴ ἡ Σηπιὰς, VII, 191), et signale séparément τὴν ἄκρην τῆς Μαγνησίης, VII, 193.

La géographie d'Apollonius de Rhodes semble déplorablement inexacte (I, 560-580).

libœa, de Kasthanæa et d'autres points de cette région hostile. Quatre cents vaisseaux de guerre, suivant l'estimation la plus basse, avec une masse incalculable de transports et de navires de provisions, furent détruits, et la perte en hommes aussi bien qu'en matériel fut immense. Pendant trois jours entiers les terreurs de l'ouragan durèrent, et pendant ce temps les équipages à terre, laissés presque sans défense et craignant que les habitants du pays ne vinssent les assaillir et les piller, furent forcés de briser les vaisseaux tirés sur la plage, afin de faire une palissade de leur bois (1). Bien que les prêtres mages qui accompagnaient l'armement offrissent avec ferveur des prières et des sacrifices, — non-seulement aux Vents, mais encore à Thétis et aux Néréides, les divinités tutélaires d'Aktê Sêpias, — ils ne purent obtenir de calme avant le quatrième jour (2), tellement les prières de Delphes et d'Athènes, et la jalousie des dieux contre une arrogance surhumaine, prolongèrent le terrible châtiment. Enfin le quatrième jour le temps calme revint; alors tous les vaisseaux qui étaient en état de marcher reprirent la mer et longèrent la terre, en doublant le promontoire méridional de Magnêsia jusqu'à Aphetæ, à l'entrée du golfe de Pagasæ. Au fait, Xerxês avait peu gagné à la laborieuse ouverture faite au mont Athos, dans l'espérance d'échapper aux ennemis atmosphériques invisibles qui hurlent autour de ce formidable promontoire : l'œuvre de destruction pour sa flotte fut seulement transférée à la côte opposée de la mer de Thrace qui la sépare de l'Athos.

Si la flotte persane avait atteint Aphetæ sans accident, elle aurait trouvé le détroit Eubœen évacué par la flotte grecque et sans défenseurs, de sorte qu'elle se serait mise

(1) Hérodote, VII, 189-191.

(2) Hérodote, VII, 191. A cette occasion, comme au sujet des prières adressées par les Athéniens à Boreas, Hérodote laisse échapper une légère indication de scepticisme : — Ἡμέρας γὰρ δὴ ἐχείμαζε τρεῖς· τέλος δὲ, ἔντομά τε ποιεῦντες καὶ καταείδοντες γόοισι τῷ ἀνέμῳ οἱ Μάγοι, πρός τε τούτοισι καὶ Θέτι καὶ τῇσι Νηρηΐσι θύοντες, ἔπαυσαν τετάρτῃ ἡμέρῃ· ἢ ἄλλως κως αὐτὸς ἐθέλων ἐκόπασε.

Digitized by Google

immédiatement en communication avec l'armée de terre, et aurait agi sur les derrières de Léonidas et de sa division; mais la tempête dérangea complétement cette espérance et ranima le courage de la flotte grecque à Chalkis. Elle lui fut communiquée par ses vigies sur les hautes terres de l'Eubœa, qui même lui envoyèrent dire que la flotte persane était entièrement détruite : à cette nouvelle, les Grecs firent des remercîments et offrirent des libations à Poseidôn le Sauveur, puis ils retournèrent à Artemision aussi vite qu'ils purent. Toutefois, à leur surprise, ils virent la flotte persane, bien que réduite en nombre, présenter encore un total et une apparence formidables à la station d'Aphetæ, située en face. Les quinze derniers vaisseaux de cette flotte, auxquels la tempête avait causé de si grandes avaries qu'ils traînaient derrière les autres, prenant par mégarde les vaisseaux grecs pour leurs propres camarades, tombèrent au milieu d'eux et furent tous capturés. Sandôkês, sous-satrape de l'æolienne Kymê, Aridôlis, despote d'Alabanda en Karia, et Penthylos, despote de Paphos, dans l'île de Kypros, — les chefs de cette escadre, — furent envoyés prisonniers à l'isthme de Corinthe, après avoir été questionnés relativement à l'ennemi : le dernier des trois avait amené à Xerxês un contingent de douze vaisseaux dont onze avaient sombré dans la tempête, tandis que le dernier était pris actuellement avec lui-même à bord (1).

Pendant ce temps-là, Xerxês, campé en vue des Thermopylæ, laissa passer quatre jours sans tenter aucune attaque. On peut trouver à ce retard une raison probable dans l'extrême danger que courait sa flotte, qui, lui disait-on, avait été entièrement détruite par la tempête : mais Hérodote lui assigne une cause différente. Xerxês ne pouvait croire (selon lui) que les Grecs aux Thermopylæ, peu nombreux comme ils l'étaient, eussent aucune intention sérieuse de résister. Il avait appris dans sa marche qu'une poignée de Spartiates et d'autres Grecs, sous un chef hêraklide, s'y

(1) Hérodote, VII, 194.

Digitized by Google

était postée, mais il traitait cette nouvelle avec dédain; et quand un cavalier, — qu'il avait envoyé pour les reconnaître, et qui approcha assez près pour examiner leur position sans exciter en rien leur attention par sa présence ; — quand ce cavalier, dis-je, revint lui décrire le défilé, le mur de défense et le nombre apparent de la division, il fut encore plus surpris et embarrassé. Il arriva aussi qu'au moment où s'avançait ce cavalier, les Spartiates formaient une garde avancée en dehors du mur : quelques-uns étaient occupés à des exercices gymnastiques, d'autres peignaient leurs longs cheveux, et aucun d'eux ne faisait attention à l'approche de l'espion ennemi. Xerxès envoya ensuite chercher le roi spartiate Demaratos pour lui demander ce qu'il devait penser d'une telle folie; alors ce dernier, lui rappelant leur première conversation à Doriskos, l'assura de nouveau que les Spartiates dans le défilé résisteraient jusqu'à la mort, malgré leur petit nombre, et il ajouta que c'était leur usage, dans les moments d'un danger spécial, de peigner leurs cheveux avec un soin particulier. Malgré cette assurance de Demaratos, malgré ce défilé qu'il avait devant lui, qui non-seulement était occupé, mais encore était en lui-même si étroit et si impraticable, — Xerxès persista encore à croire que les Grecs n'avaient pas l'intention de résister, et qu'ils se disperseraient spontanément. Il différa l'attaque pendant quatre jours : le cinquième il devint furieux de l'impudence et de l'insouciance que montrait la petite garnison qu'il avait en face de lui, et envoya contre elle les divisions des Mèdes et des Kissiens, avec ordre de les saisir et de les amener prisonniers en sa présence (1).

Bien que tel soit le récit d'Hérodote, il n'est guère possible de croire que nous lisions une réalité historique. Nous trouvons plutôt exposé à nos yeux un tableau de la suffisance humaine sous sa forme la plus exagérée, mûre pour

(1) Hérodote, VII, 208, 210. Πέμπει ἐς αὐτοὺς Μήδους καὶ Κισσίους θυμωθεὶς, ἐντειλάμενός σφεας ζωγρήσαντας ἄγειν ἐς ὄψιν τὴν ἑωϋτοῦ.

Digitized by Google

la vengeance des dieux jaloux, et destinée, comme l'entrevue entre Crésus et Solôn, à signaler et à imposer cette morale qui était toujours présente à l'esprit de l'historien, dont l'imagination religieuse et poétique, même sans en avoir conscience, entoure les faits nus de l'histoire d'accessoires de paroles et de motifs que ni Homère ni Æschyle n'auraient regardés comme déplacés. Toute la conduite de Xerxès, et la quantité immense de troupes qu'il réunit, montrent qu'il comptait sur une résistance énergique; et bien que le nombre des soldats de Léonidas, comparé aux Perses, fût insignifiant, il pouvait difficilement avoir semblé tel dans la position qu'ils occupaient alors, — entrée à peine plus large que la voie d'un seul chariot, avec un mur en travers, un espace prolongé un peu plus large, et ensuite une autre issue également étroite par derrière. Diodore (1) nous apprend que les Lokriens, quand ils envoyèrent pour la première fois la terre et l'eau au monarque persan, s'engagèrent en même temps à s'emparer du défilé des Thermopylæ à son profit, et n'en furent empêchés que par l'arrivée inattendue de Léonidas; il n'est pas non plus invraisemblable que les Thessaliens, à ce moment les principaux guides de Xerxès (2), avec Alexandre de Macédoine, ne voulussent tenter le même moyen d'effrayer la garnison des Thermopylæ et de la faire partir, moyen qui avait déjà si bien réussi en amenant l'évacuation de Tempê. On pouvait bien accorder un intervalle de deux ou trois jours dans le dessein de laisser à ces intrigues une bonne chance de succès; pendant ce temps, la flotte serait arrivée à Aphetæ, après les dangers de la tempête. Nous pouvons ainsi nous permettre de voir la conduite de Xerxès sous ce point de vue un peu moins puéril qu'elle n'est dépeinte par Hérodote.

Les Mèdes, qui furent les premiers auxquels Xerxès ordonna d'attaquer, animés aussi bien par le souvenir de leur ancienne suprématie en Asie que par le désir de venger la

(1) Diodore, XI, 4.

(2) Hérodote, VII, 174; VIII, 29-32.

Digitized by Google

défaite de Marathôn (1), montraient une grande bravoure personnelle. La position était telle que les flèches et les arcs étaient de peu d'utilité : un combat corps à corps était indispensable, et en cela les Grecs avaient tout avantage d'organisation aussi bien que d'armure. De courtes lances, de légers boucliers d'osier et des tuniques, que portaient les assaillants, rendaient la partie inégale contre les longues lances, les lourds et larges boucliers, les rangs fermes (2) et la manière exercée de combattre des défenseurs. Cependant les hommes les plus braves de l'armée persane poussaient par derrière, et, n'ayant pour eux que le nombre, ils continuaient longtemps ce combat inégal, avec un grand massacre de leur côté et peu de pertes du côté des Grecs. Bien que repoussée constamment, l'attaque fut constamment renouvelée, pendant deux jours consécutifs; les troupes grecques étaient assez nombreuses pour se relever quand elles étaient fatiguées, puisque l'espace était si étroit que peu d'hommes pouvaient combattre à la fois; et même les Immortels, ou les dix mille gardes persans choisis, et les autres troupes d'élite de l'armée, envoyés à l'attaque le second jour, furent repoussés avec autant de honte et de pertes que les autres. Xerxès voyait cet échec humiliant d'un trône élevé préparé exprès pour lui : « Trois fois (dit l'historien, avec une vivacité homérique) il s'élança de son trône plein de crainte pour son armée (3). »

A la fin des deux jours de combat, on n'avait point fait un pas. Le défilé paraissait impraticable, et la défense non moins triomphante que courageuse, quand un Malien nommé Ephialtês révéla à Xerxès l'existence du sentier non fréquenté de la montagne. Tel fut du moins l'homme signalé par la voix générale de la Grèce comme étant celui qui trahit le fatal secret. Après l'échec final des Perses, il s'enfuit de son

(1) Diodore, XI, 6.

(2) Hérodote, VII, 211 ; IX, 62, 63 ; Diodore, XI, 7 : Cf. Æschyle, Pers. 244.

(3) Hérodote, VII, 212. Ἐν ταύτῃσι τῇσι προσόδοισι τῆς μάχης λέγεται βασιλέα, θηεύμενον, τρὶς ἀναδραμεῖν ἐκ τοῦ θρόνου, δείσαντα περὶ τῇ στρατιῇ. V. Homère, Iliade, XX, 62 ; Æschyle, Pers. 472.


Digitized by Google

pays pendant un certain temps, et l'assemblée amphictyonique mit sa tête à prix : étant revenu trop tôt dans sa patrie, il fut tué par un ennemi privé, que les Lacédæmoniens honorèrent comme patriote (1). Il y eut cependant d'autres Grecs qui, affirme-t-on également, gagnèrent la faveur de Xerxês par le même renseignement important; et, très-probablement il a pu y avoir plus d'une personne qui l'en ait instruit; — en effet les Thessaliens, les guides à ce moment, peuvent difficilement ne pas l'avoir connu. Toutefois, on avait si peu songé au sentier, que personne dans l'armée persane ne savait qu'il était déjà occupé par les Phokiens. A la nuit tombante, Hydarnês, avec un détachement de Perses, s'avança le long de la gorge du fleuve Asôpos, gravit le sentier d'Anopæa, à travers la région boisée entre les montagnes occupées par les Œtæens et celles que possédaient les Trachiniens, et se trouva dès l'aurore près du sommet, en vue de la garde phokienne de mille hommes. Dans le calme de l'aube, le bruit des pas de son armée marchant dans le bois (2) réveilla ces défenseurs; mais la surprise fut mutuelle, et Hydarnês, alarmé, demanda à ses guides si ces hommes étaient aussi des Lacédæmoniens. Il lui fut répondu que non : alors il commença l'attaque, accabla les Phokiens d'une grêle de flèches, et les força à abandonner le sentier et à chercher leur propre salut sur un point plus élevé de la montagne. Ne songeant qu'à leur sûreté personnelle, ils oublièrent le précieux passage qu'ils étaient chargés de garder. Si toutes les forces numériques des Grecs s'étaient trouvées

---

(1) Hérodote, VII, 213, 214; Diodore, XI, 8.

Ktêsias dit que ce furent deux hommes puissants de Trachis, Kalliadês et et Timaphernês, qui découvrirent à Xerxês le sentier de la montagne (Persica, c. 24).

(2) Hérodote, VII, 217, 218. Ἠώς τε δὴ διέφαινε — ἦν μὲν δὴ νηνεμίη, ψόφου δὲ γενομένου πολλοῦ, etc.

Je ne puis m'empêcher de transcrire une remarque du colonel Leake : « *Le calme de l'aube* qui sauva les Phokiens d'une surprise, est un trait fort caractéristique du climat de la Grèce dans la saison où se passa l'événement, et, comme bien d'autres circonstances peu importantes que présente l'histoire de l'invasion persane, est une preuve intéressante de l'exactitude et de la véracité de l'historien » (Travels in Northern Greece, vol. II, c. 10, p. 55).

Digitized by Google

aux Thermopylæ, au lieu de rester en arrière pour les fêtes, ceux-ci auraient pu établir sur le sentier de la montagne une troupe assez forte pour le rendre aussi imprenable que le défilé situé au bas.

Hydarnês, ne se mettant pas en peine de poursuivre les Phokiens, suivit la partie descendante du sentier, plus courte que la partie ascendante, et arriva derrière les Thermopylæ peu de temps après midi (1). Mais, même avant qu'il eût accompli sa descente, Léonidas avait déjà appris la fatale nouvelle, que l'ennemi l'enveloppait par derrière. Des vigies placées sur les collines et des déserteurs du camp persan, particulièrement un Kymæen (2), nommé Tyrastiadas, étaient venus apporter la nouvelle. Et même, si de tels moyens d'information eussent manqué, le prophète Megistias, descendant du médecin légendaire Mélampe, lut l'approche de la mort dans le sombre aspect des sacrifices du matin. Il était évident que les Thermopylæ ne pouvaient être défendues plus longtemps. Les défenseurs avaient cependant tout le temps nécessaire pour se retirer, et le détachement de Léonidas était divisé d'opinion sur ce point. Le plus grand nombre inclinait à abandonner une position qui maintenant n'était plus tenable, et à se réserver pour de futures occasions dans lesquelles ils pourraient contribuer d'une manière efficace à repousser l'envahisseur. Il n'y a pas lieu de douter que ce ne fût le mouvement naturel et de prudents officiers et de soldats braves, dans les circonstances présentes. Mais Léonidas ne pouvait supporter l'idée de faire retraite. Son honneur personnel, ainsi que celui de ses compagnons spartiates et de Sparte elle-même (3), lui interdisait de songer à céder à l'ennemi le défilé à la défense duquel il avait été envoyé. Les lois de son pays lui ordonnaient de vaincre ou de mourir dans le poste qui lui avait été assigné, quelle que pût être la supériorité du nombre du

(1) Hérodote, VII, 216, 217.
(2) Diodore, XI, 9.
(3) Hérodote, VII, 219. Ἐνθαῦτα ἐβουλεύοντό οἱ Ἕλληνες, καί σφεων ἐσχίζοντο αἱ γνῶμαι.

Digitized by Google

côté de l'ennemi (1) : de plus, on nous dit que l'oracle de Delphes avait déclaré que soit Sparte elle-même, soit un roi de Sparte, devait tomber victime des armes des Perses. S'il se fût retiré, il aurait difficilement échappé à cette voix de reproche qui, en Grèce particulièrement, éclatait toujours contre le général qui échouait; tandis que son dévouement et sa mort volontaires, non-seulement feraient taire tout murmure de la calomnie, mais le porteraient au pinacle de la gloire à la fois comme homme et comme roi, et donneraient un exemple de patriotisme chevaleresque au moment où la leçon était le plus nécessaire au monde grec.

Les trois cents Spartiates sous Léonidas se trouvèrent également prêts à ce noble et volontaire sacrifice de leur vie. Peut-être leur chef aurait-il désiré inspirer le même sentiment au détachement tout entier : mais, quand il le vit peu disposé, il lui ordonna aussitôt de se retirer, évitant ainsi toute résistance et toute dissension inconvenantes (2). Le même ordre fut aussi donné au prophète Megistias, qui cependant refusa d'y obéir et resta, bien qu'il renvoyât son fils unique (3). Aucun des contingents ne resta avec Léonidas, excepté les Thespiens et les Thêbains. Les premiers, sous leur général Demophilos, offrirent de partager le sort des Spartiates, et déployèrent même plus qu'un héroïsme

---

(1) Hérodote, VII, 104.

(2) Hérodote, VII, 220. Ταύτῃ καὶ μᾶλλον τῇ γνώμῃ πλεῖστός εἰμι, Λεωνίδην, ἐπεί τε ἥσθετο τοὺς συμμάχους ἐόντας ἀπροθύμους, καὶ οὐκ ἐθέλοντας συνδιακινδυνεύειν, κελεῦσαί σφεας ἀπαλλάσσεσθαι · αὐτῷ δὲ ἀπιέναι οὐ καλῶς ἔχειν· μένοντι δὲ αὐτῷ κλέος μέγα ἐλείπετο, καὶ ἡ Σπάρτης εὐδαιμονίη οὐκ ἐξηλείφετο.

Comparer un acte semblable d'honorable dévouement personnel, dans des circonstances moins remarquables, du commandant lacédæmonien Anaxibias, quand il fut surpris par les Athéniens sous Iphikratês, dans le territoire d'Abydos (Xénophon, Hellenic. IV, 8, 38). Lui et douze harmostes lacédæmoniens refusèrent tous de chercher leur salut dans la fuite. Quand il n'y eut plus d'espoir de résister, il dit à ses hommes : — Ἄνδρες, ἐμοὶ μὲν καλὸν ἔνθαδε ἀποθανεῖν · ὑμεῖς δὲ, πρὶν ξυμμίξαι τοῖς πολεμίοις, σπεύδετε εἰς τὴν σωτηρίαν.

(3) Hérodote, VII, 221. Suivant Plutarque, il y eut aussi deux personnes appartenant à la race Hêraklide, que Léonidas désirait mettre en sûreté, et dans cette pensée il leur donna une dépêche à porter à Sparte. Elles refusèrent avec indignation, et restèrent pour périr dans le combat (Plutarque, Herodot. Malign. p. 866).

Digitized by Google

spartiate, puisqu'ils n'étaient pas sous cette espèce de contrainte morale qui naît de la nécessité d'agir conformément à un renom et à une supériorité préétablis. Mais une retraite chez eux ne leur présentait pas de perspective meilleure que la simple conservation de la vie, soit dans l'esclavage, soit dans l'exil et la misère; puisque Thespiæ était en Bœôtia, assurée d'être envahie par les ennemis (1), tandis que les contingents péloponésiens avaient derrière eux l'isthme de Corinthe, qu'ils espéraient sans doute pouvoir encore défendre. Quant au contingent thêbain, nous sommes très-embarrassé; car Hérodote nous dit que ces hommes furent retenus contre leur volonté comme otages par Léonidas, qu'ils prirent aussi peu de part que possible à la bataille subséquente, et qu'ils se rendirent prisonniers à Xerxês aussitôt qu'ils le purent. Diodore dit que les Thespiens restèrent seuls avec les Spartiates; et Pausanias, bien qu'il mentionne les quatre-vingts Mykénæens comme étant restés avec les Thespiens (ce qui est probablement inexact), ne dit rien au sujet des Thêbains (2). Toutes choses considérées, il semble probable

---

(1) La détresse subséquente des Thespiens survivants est tristement expliquée par ce fait, que dans la bataille de Platée, livrée l'année suivante, ils n'étaient pas pesamment armés (Hérodote, IX, 30). Après l'échec final de Xerxês, ils furent forcés de repeupler leur ville par l'admission de nouveaux citoyens (Hérodote, VIII, 75).

(2) Hérodote, VII, 222. Θηβαῖοι μὲν ἀέκοντες ἔμενον, καὶ οὐ βουλόμενοι, κατεῖχε γάρ σφεας Λεωνίδης, ἐν ὁμήρων λόγῳ ποιεύμενος. Comment ces Thêbains pouvaient-ils servir d'otages? De quel mal étaient-ils destinés à préserver Léonidas, ou quels avantages pouvaient-ils lui procurer? Des camarades mal disposés dans une telle occasion n'étaient nullement désirables. Plutarque (De Herodot. Malign. p. 865) critique sévèrement cette assertion d'Hérodote, et sur des raisons très-plausibles; parmi les nombreuses et injustes critiques de son traité, c'est une des rares exceptions.

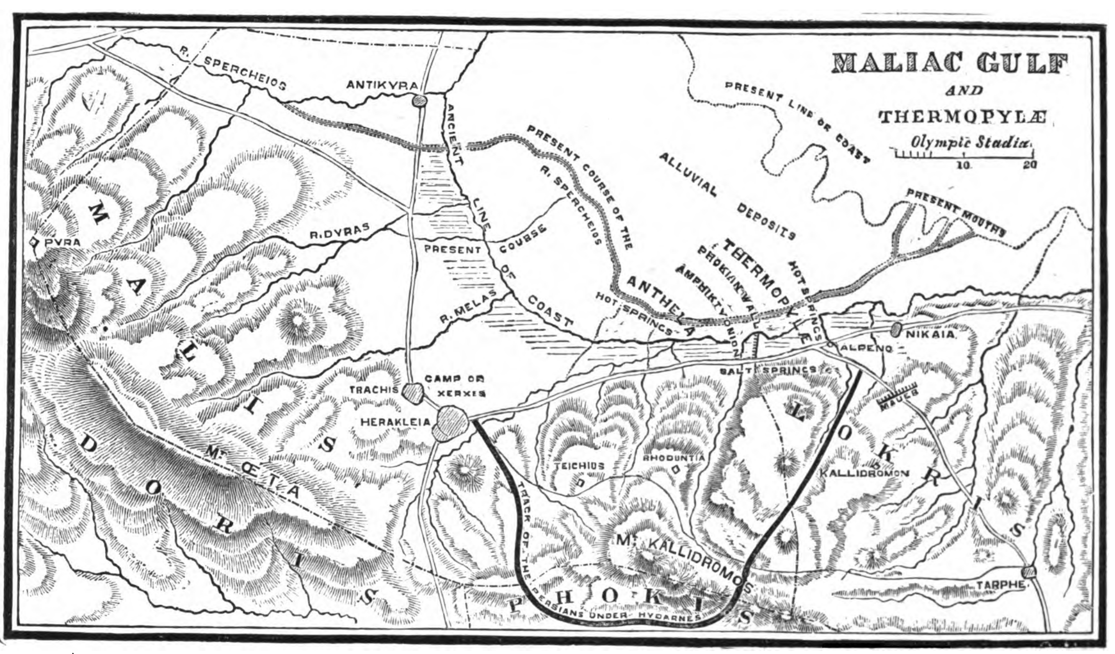
Cf. Diodore, XI, 9, et Pausanias, X, 20, 1.

Naturellement les Thêbains, prenant parti pour Xerxês comme ils le firent plus tard avec ardeur, avaient intérêt à dire que leur contingent avait fait contre lui aussi peu que possible, et ils peuvent avoir mis en circulation l'histoire que Léonidas les avait retenus comme otages. La politique de Thêbes *avant* la bataille des Thermopylæ fut essentiellement à double face et équivoque; elle n'osait pas prendre ouvertement parti contre les Grecs avant l'arrivée de Xerxês.

Les quatre-vingts Mykénæens, comme les autres Péloponésiens, avaient l'isthme de Corinthe derrière eux comme un poste qui présentait de bonnes chances de défense.

Digitized by Google

Digitized by Google



Grote's Greece,

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

que les Thêbains restèrent, mais restèrent en s'offrant eux-mêmes, — étant citoyens du parti antipersan, selon l'assertion de Diodore, ou peut-être parce qu'il se peut qu'il n'ait été guère moins dangereux de se retirer avec les Péloponésiens que de rester suspects comme ils l'étaient de *mêdisme*. Mais quand arriva le moment de la crise réelle, leur courage n'étant pas aussi ferme que celui des Spartiates et des Thespiens, ils s'efforcèrent de sauver leurs vies en se faisant honneur de *mêdisme*, et en prétendant avoir été retenus de force par Léonidas.

La troupe dévouée laissée ainsi avec Léonidas aux Thermopylæ consistait en 300 Spartiates ayant un certain nombre d'ilotes à leur service, avec 700 Thespiens et apparemment 400 Thêbains. S'il y avait eu auparavant des Lacédæmoniens (non Spartiates) présents, ils doivent s'être retirés avec les autres Péloponésiens. S'étant concerté à l'avance avec le guide Ephialtês, Xerxês différa son attaque contre eux jusqu'à près de midi, quand les troupes sous Hydarnês pouvaient bientôt être attendues par derrière. Cependant, ce dernier jour, Léonidas, sachant que tout ce qui restait à faire, c'était de vendre chèrement la vie de ses hommes, ne se renferma pas dans la défensive (1), mais il s'avança dans l'espace plus large situé en dehors du défilé; il devint ainsi l'agresseur et poussa devant lui l'avant-garde de l'armée persane, dont une grande quantité périt aussi bien par les lances des Grecs que dans la mer et le marais voisins, et même fut écrasée par son propre nombre. Il fallut tous les efforts des officiers persans, accompagnés de menaces et de

(1) Diodore (XI, 10) dit que Léonidas attaqua le camp persan pendant la nuit, et fut tout près de pénétrer jusqu'à la tente royale, d'où Xerxês fut obligé de fuir soudainement, afin de sauver sa vie, tandis que les Grecs, après avoir fait un immense carnage dans le camp, finirent par être accablés et tués; — mais ce récit ne peut se concilier avec Hérodote, et est décidément à rejeter. Cependant Justin (II, 11), et Plutarque (De Herodot. Malign. p. 866) le suivent. La rhétorique de Diodore n'est pas faite pour fortifier les preuves en sa faveur. Plutarque avait écrit, ou avait eu l'intention d'écrire une biographie de Léonidas (De Herod. Malignit. *ibid.*); mais elle n'a pas été conservée.

Digitized by Google

l'emploi libéral du fouet, pour forcer leurs hommes à se battre. Les Grecs combattirent avec une bravoure et un désespoir indifférents contre cette armée supérieure, jusqu'à ce qu'enfin leurs lances fussent brisées, et qu'il ne leur restât plus d'armes que leurs épées. Ce fut à ce moment que Léonidas lui-même fut tué, et autour de son corps la lutte devint plus acharnée que jamais : les Perses firent les plus grands efforts pour s'en emparer; mais ils furent repoussés par les Grecs à quatre reprises différentes, après avoir perdu un grand nombre de leurs chefs, et en particulier deux frères de Xerxês. Fatiguée, épuisée, diminuée de nombre, et privée de ses armes les plus efficaces, la petite troupe se retira avec le corps de son chef dans le passage étroit, derrière le mur transversal, où les hommes s'assirent ensemble sur un monticule, exposés à l'attaque du gros de l'armée persane d'un côté et du détachement d'Hydarnês, qui avait alors accompli sa marche, de l'autre. Ils furent ainsi entourés, accablés de traits, et tués tous jusqu'au dernier; ne perdant pas courage même jusqu'à la fin, mais se défendant avec leurs poignards qui leur restaient, avec leurs mains désarmées, et même avec leurs bouches (1).

Ainsi périt Léonidas avec ses héroïques compagnons, — 300 Spartiates et 700 Thespiens. Dans cet héroïsme égal, il semblait difficile de signaler quelque individu comme s'étant distingué; néanmoins Hérodote mentionne les Spartiates Diênekês, Alpheus et Marôn, — et le Thespien Dithyrambos, comme étant prééminents. La réponse attribuée au premier devint célèbre (2). « L'armée persane (lui apprit-on) est si prodigieusement grande que ses flèches cachent le soleil. — Tant mieux, répondit-il, alors nous combattrons à l'ombre. » Hérodote avait demandé et appris le nom de tous les individus composant cette mémorable troupe de trois cents. Et même six cents ans après, Pausanias pouvait encore lire les noms gravés sur une colonne à Sparte (3). Un seul

(1) Hérodote, VII, 225.

(2) Hérodote, VII, 226.

(3) Hérodote, VII, 224. Ἐπυθόμην δὲ καὶ ἁπάντων τῶν τριακοσίων. Pausa-

Digitized by Google

d'entre eux, — Aristodêmos retourna dans sa patrie sans avoir pris part au combat. Avec un autre soldat du nom d'Eurytos, il avait été absent du détachement par permission, et tous deux étaient retenus à Alpêni, souffrant d'un grave mal d'yeux. Eurytos, informé que l'heure fatale du détachement était arrivée, se décida à ne pas lui survivre; il demanda son armure et pria l'ilote qui le servait de le conduire à sa place dans les rangs; là il tomba en combattant vaillamment, tandis que l'ilote se retira et survécut. Aristodêmos n'imita pas le dévouement de son camarade malade : vaincu par la douleur physique, il fut conduit à Sparte, — mais il n'y retourna que pour être un objet de mépris et d'infamie au milieu de ses concitoyens (1). On l'appela « le lâche Aristodêmos » ; personne ne voulait lui parler ou communiquer avec lui, ni même lui donner de quoi allumer son feu (2). Après une année d'une honte si

---

nias, III, 14, 1. Des fêtes annuelles, avec un panégyrique et des luttes gymnastiques, étaient célébrées encore même de son temps en l'honneur de Léonidas, conjointement avec le régent Pausanias, dont la trahison subséquente ternit les lauriers qu'il avait acquis à Platée. Il est remarquable, et non pas tout à fait honorable pour le sentiment spartiate, que les deux rois aient été associés dans les mêmes honneurs publics.

(1) Hérodote, VII, 229. Ἀριστόδημον — λειποψυχέοντα λειφθῆναι — ἀλγήσαντα ἀπονοστῆσαι ἐς Σπάρτην. Les commentateurs sont sévères pour Aristodêmos quand ils traduisent par ces épithètes, «animo deficientem, timidum, pusillanimum,» si on considère que ἐλειποψύχησε est dit par Thucydide (IV, 12) même relativement au brave Brasidas. Hérodote a à peine l'intention de donner à entendre quelque chose comme la pusillanimité, mais plutôt l'effet d'une extrême douleur physique. Il paraît cependant qu'il y avait plusieurs histoires au sujet de la cause qui avait retenu Aristodêmos loin du combat.

L'histoire d'un autre soldat nommé Pantitês, qui, ayant été envoyé en message par Léonidas en Thessalia, ne revint pas à temps pour la bataille, et fut si déshonoré quand il retourna à Sparte qu'il se pendit; — cette histoire, dis-je, donnée par Hérodote comme un ouï-dire, est très-peu digne de foi. Il n'est pas vraisemblable que Léonidas expédiât un envoyé en Thessalia, alors occupée par les Perses; de plus, Hérodote explique particulièrement la honte d'Aristodêmos par la différence entre sa conduite et celle de son camarade Eurytos, tandis que Pantitês était seul.

(2) V. l'histoire du citoyen athénien qui revint tout seul à Athènes, après que tous ses camarades avaient péri dans une expédition malheureuse contre l'île d'Ægina. Les veuves des guerriers tués se rassemblèrent autour de lui, chacune lui demandant ce qu'était devenu son mari, et finalement elles lui donnèrent la mort, en le piquant de leurs poinçons (Hérodote, V, 87).

Digitized by Google

amère, il put enfin rétablir son honneur à la bataille de Platée, où il fut tué, après avoir surpassé tous ses frères d'armes en valeur héroïque et même insouciante.

Au milieu des derniers moments de cette vaillante troupe, nous en arrivons avec répugnance aux Thêbains, qui désertent et se rendent. Ils prirent part, dit-on, à la bataille finale, bien que seulement pour sauver les apparences et sous l'impulsion de la nécessité; mais quand les Spartiates et les Thespiens, épuisés et désarmés, se retirèrent pour mourir sur le petit monticule dans l'intérieur du défilé, alors les Thêbains se séparèrent, s'approchèrent de l'ennemi les mains tendues et demandèrent quartier. Ils proclamèrent à ce moment à haute voix qu'ils étaient amis et sujets du Grand Roi, et qu'ils étaient venus aux Thermopylæ contre leur consentement; tout ce qui fut confirmé par les Thessaliens qui étaient dans l'armée persane. Bien que quelques-uns fussent tués avant que les Perses comprissent leur mouvement, on fit quartiér aux autres; non pas toutefois sans la honte signalée d'être flétris de la marque royale comme esclaves indignes de confiance, — indignité à laquelle leur commandant Leontiadês fut forcé de se soumettre avec le reste. Tel est le récit que fait Hérodote, sans aucune expression de méfiance ou même de doute; Plutarque le contredit expressément et cite même un auteur bœôtien (1), qui affirme que les Thêbains étaient commandés aux Thermo-

Dans la terrible bataille de Saint-Jacob sur le Birs, près de Bâle (août 1444), où quinze cents Suisses traversèrent la rivière et attaquèrent quarante mille Français et Allemands, sous le Dauphin de France, contre les énergiques remontrances de leurs commandants, — tous furent tués, après des actes d'une valeur incomparable et une grande perte de la part de l'ennemi, à l'exception de seize hommes qui abandonnèrent leurs compatriotes au passage de la rivière, regardant l'entreprise comme désespérée. Ces seize hommes, à leur retour, furent traités avec un mépris intolérable et échappèrent difficilement à une exécution (Vogelin, Geschichte der Schweizer Eidgenossenschaft, vol. I, ch. 5, p. 393).

(1) Hérodote, VII, 233; Plutarque, Herod. Malign. p. 867. L'histoire bœôtienne d'Aristophanês, citée par ce dernier, déclarait être fondée en partie sur des mémoires arrangés d'après la suite des magistrats et des généraux — ἐκ τῶν κατὰ ἄρχοντας ὑπομνημάτων ἱστόρησε.

Digitized by Google

pylæ par Anaxarchos, et non par Leontiadês. Sans révoquer en doute la conduite équivoque de ce détachement thêbain et sa soumission, nous pouvons avec raison écarter l'histoire de cette ignominieuse flétrissure, comme une invention de cet énergique sentiment antithêbain qui domina en Grèce après l'échec de Xerxês.

La colère de ce monarque, quand il parcourut le champ de bataille après la fin de l'action, se donna carrière sur le corps du vaillant Léonidas, dont, sur son ordre, la tête fut coupée et attachée à une croix. Mais ce ne fut pas la colère seule qui remplit son âme. Il ressentit de plus une admiration involontaire pour ce petit détachement qui lui avait opposé dans cet endroit une résistance si inattendue et presque invincible. Il apprit alors à être inquiet de la résistance ultérieure qui l'attendait plus loin. « Demaratos, dit-il au roi spartiate exilé qui était à ses côtés, tu es un brave homme; toutes tes prédictions se sont trouvées justes; maintenant, dis-moi combien il reste encore de Lacédæmoniens, et si ce sont tous des guerriers pareils à ces hommes qui ont succombé? — O roi! répondit Demaratos, le nombre des Lacédæmoniens et de leurs villes est grand; dans Sparte seule, il y a huit mille guerriers adultes, tous égaux à ceux qui ont combattu ici; et les autres Lacédæmoniens, bien qu'inférieurs à eux, sont encore d'excellents soldats. — Dis-moi, répliqua Xerxès, quel sera le moyen le moins difficile pour vaincre de tels hommes? » Alors Demaratos lui conseilla d'envoyer une division de sa flotte occuper l'île de Kythæra, et de là de faire la guerre sur la côte méridionale de la Laconie, ce qui détournerait l'attention de Sparte et l'empêcherait de coopérer à tout plan combiné de défense contre son armée de terre. S'il ne le faisait pas, toutes les forces du Péloponèse se rassembleraient pour conserver l'isthme étroit de Corinthe, où le roi persan aurait des batailles beaucoup plus terribles à livrer que tout ce qu'il avait encore vu (1).

(1) Hérodote, VII, 235.

Digitized by Google

Heureusement pour le salut de la Grèce, Achæmenês, le frère de Xerxês, s'interposa pour dissuader le monarque de ce plan prudent d'action, non sans calomnier le caractère et les motifs de Demaratos, qui (affirmait-il), semblable aux autres Grecs, haïssait tout pouvoir et enviait toute heureuse fortune au-dessus de la sienne propre. La flotte (ajoutait-il), après le dommage éprouvé par suite de la récente tempête, ne supporterait pas une nouvelle diminution de nombre, et il était essentiel de garder les forces persanes entières, de terre aussi bien que de mer, en une masse indivise et agissant de concert (1).

Ce petit nombre de remarques suffirent pour ranimer dans l'esprit du monarque le sentiment habituel de confiance qu'il avait dans sa supériorité écrasante. Cependant, tout en rejetant l'avis de Demaratos, il repoussa énergiquement les imputations portées contre la bonne foi et le sincère attachement de ce prince exilé (2).

Pendant les jours que l'on combattait aux Thermopylæ, le temps n'avait pas été moins activement employé par les flottes à Aphetæ et à Artemision. Nous avons déjà dit que les vaisseaux grecs, après avoir abandonné leur station à ce dernier endroit et après s'être retirés à Chalkis, avaient été engagés à y revenir par la nouvelle que la flotte persane avait été presque ruinée par la récente tempête, et qu'en revenant à Artemision les capitaines grecs éprouvèrent une crainte nouvelle en voyant la flotte de l'ennemi, malgré le dommage récemment souffert, réunie encore en un nombre écrasant à la station d'Aphidnæ, placée vis-à-vis d'eux. L'effet de ce spectacle et le sentiment de leur propre infériorité furent tels, qu'ils résolurent encore de se retirer sans com-

(1) Hérodote, VII, 236.

(2) Hérodote, VII, 237. « Le citoyen (fait-on dire à Xerxês) porte, il est vrai, naturellement envie à un autre citoyen plus fortuné que lui-même, et, si on lui demande conseil, il garde devers lui ce qu'il a de meilleur dans l'esprit, à moins d'être un homme de très-rare vertu. Mais un ami étranger sympathise d'ordinaire de cœur avec le bonheur d'un autre étranger, et lui donne le meilleur avis possible sur tout ce qu'on lui demande. »

Digitized by Google

battre, laissant le détroit libre et sans défense. La nouvelle de leur détermination causa une grande consternation parmi les habitants de l'Eubœa, qui prièrent Eurybiadês de conserver sa position pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'ils eussent le temps d'éloigner leurs familles et leurs biens; mais même ce délai fut jugé dangereux et refusé. Eurybiadês était sur le point de donner l'ordre de la retraite, quand les Eubœens expédièrent leur envoyé Pelagôn à Themistoklês avec l'offre de trente talents, à condition que la flotte conserverait son poste et risquerait un engagement pour défendre l'île. Themistoklês employa l'argent avec adresse et bonheur; il donna cinq talents à Eurybiadês, avec des présents considérables en outre aux principaux chefs. Le plus intraitable d'entre eux fut le Corinthien Adeimantos, — qui commença par menacer de partir avec sa propre escadre seule, si les autres Grecs étaient assez insensés pour rester. Un présent de trois talents fit taire sa crainte, si elle ne la tranquillisa pas (1).

Quelque scandalisé que puisse être Plutarque de ces révélations peu glorieuses que nous a conservées Hérodote relativement aux intrigues secrètes de cette mémorable lutte, il n'y a pas lieu de révoquer en doute la corruption décrite ici. Mais Themistoklês sans doute fut seulement tenté et mis en état, au moyen de l'argent eubœen, de faire ce qu'il aurait désiré, et ce qu'il aurait probablement essayé d'accomplir sans l'argent, — à savoir d'amener un combat naval à Artemision. Il était absolument essentiel à la conservation des Thermopylæ et au plan général de défense que le détroit Eubœen fût défendu contre la flotte persane; et les Grecs ne pouvaient espérer aucune position plus favorable pour combattre. Nous pouvons présumer avec raison que Themistoklês, distingué non moins par son audace que par sa sagacité, et le grand créateur de l'énergie maritime dans sa patrie, concourait contre son gré à l'abandon projeté d'Artemision. Mais sa haute capacité intellectuelle n'excluait pas

(1) Plutarque, Themistoklês, c. 7; Hérodote, VIII, 5, 6.

Digitized by Google

cette corruption pécuniaire qui fit que les présents des Eubœens furent à la fois reçus et bien venus, — toutefois encore mieux venus pour lui peut-être, en ce qu'ils lui fournissaient le moyen d'entraîner les autres chefs opposants et l'amiral spartiate (1). En conséquence, on décida finalement qu'on resterait, et, s'il le fallait, qu'on hasarderait un engagement dans le détroit Eubœen, mais en tout cas on résolut de donner aux habitants de l'île un court intervalle pour éloigner leurs familles. Si ces Eubœens avaient écouté les oracles (dit Hérodote) (2), ils auraient emballé leurs biens et éloigné leurs familles longtemps auparavant; car un texte de Bakis leur en donnait l'avis exprès ; mais, comme ils avaient négligé les écrits sacrés, les jugeant indignes de crédit, ils étaient maintenant punis sévèrement d'une telle présomption.

Dans la flotte persane à Aphetæ, d'autre part, le sentiment qui dominait était une vive espérance et une grande confiance dans son nombre supérieur, formant un contraste prononcé avec le découragement des Grecs à Artemision. Si elle avait attaqué ces derniers immédiatement, quand les deux flottes se virent pour la première fois de leurs stations opposées, elle aurait remporté une victoire facile; car la flotte grecque aurait fui, comme le général était sur le point d'en donner l'ordre, même sans une attaque. Mais ce n'était pas assez pour les Perses, qui désiraient enlever à tous les vaisseaux de l'ennemi tout moyen de fuir et d'échapper (3).

---

(1) L'expression d'Hérodote est tant soit peu remarquable : Οὗτοί τε δὴ πληγέντες δώροισι (Eurybiadès, Adeimantos, etc.) ἀναπεπεισμένοι ἦσαν, καὶ τοῖσι Εὐβοέεσι ἐκεχάριστο · αὐτός τε ὁ Θεμιστοκλέης ἐκέρδηνε, ἐλάνθανε δὲ τὰ λοιπὰ ἔχων.

(2) Hérodote, VIII, 20. Οἱ γὰρ Εὐβοέες παραχρησάμενοι τὸν Βάκιδος χρησμὸν ὡς οὐδὲν λέγοντα οὔτε τι ἐξεκομίσαντο οὐδὲν, οὔτε προεσάξαντο, ὡς παρεσομένου σφι πολέμου · περιπετέα δὲ ἐποιήσαντο σφίσι αὐτοῖσι τὰ πρήγματα · Βάκιδι γὰρ, ὧδε ἔχει περὶ τούτων ὁ χρησμὸς ·

Φράζεο βαρβαρόφωνων ὅταν ζυγὸν εἰς ἅλα βάλλῃ
Βύβλινον, Εὐβοίης ἀπέχειν πολυμηκάδας αἶγας

Τούτοισι δὲ οὐδὲν τοῖσι ἔπεσι χρησαμένοισι ἐν τοῖσι τότε παρεοῦσί τε καὶ προσδοκίμοισι κακοῖσι, παρῆν σφι συμφορῇ χρῆσθαι πρὸς τὰ μέγιστα.

(3) Hérodote, VIII, 6. Καὶ ἔμελλον δῆθεν ἐκφεύξεσθαι (οἱ Ἕλληνες)· ἔδει δὲ μηδὲ πυρφόρον, τῷ ἐκείνων (Περσῶν) λόγῳ, περιγενέσθαι.

Digitized by Google

En conséquence, ils détachèrent deux cents vaisseaux pour faire le tour de l'île d'Eubœa et pour remonter le détroit Eubœen par le sud, sur les derrières des Grecs; ils différèrent leur attaque de front jusqu'au moment où cette escadre serait en état d'intercepter les Grecs en retraite. Mais, bien qu'on dissimulât la manœuvre en envoyant l'escadre autour et en dehors de l'île de Skiathos, elle fut connue immédiatement parmi les Grecs, grâce à un déserteur, — Skyllias de Skionê. Cet homme, le meilleur nageur et le meilleur plongeur de son temps, et engagé alors comme d'autres Grecs thraces dans le service des Perses, passa à Artemision et communiqua aux commandants grecs et les détails de la dernière tempête destructive, et l'envoi de l'escadre chargée de les intercepter (1).

Il paraît que ses communications, relativement aux effets de la tempête et à l'état de la flotte persane, rassurèrent quelque peu les Grecs, qui résolurent de partir la nuit suivante de leur station d'Artemision dans le dessein de surprendre l'escadre détachée de deux cents vaisseaux, et qui, sous les inspirations de Themistoklês, devinrent même assez hardis pour sortir et offrir la bataille au gros de la flotte, près d'Aphetæ (2). Ayant besoin d'acquérir quelque connaissance pratique, qui manquait encore tant aux chefs qu'aux soldats, de la manière dont les Phéniciens et les autres dans la flotte persane maniaient et manœuvraient leurs vaisseaux, ils attendirent jusqu'à la dernière heure de l'après-midi, quand il ne restait que peu de jour (3). Leur hardiesse en avançant ainsi, avec un nombre inférieur et même avec des vaisseaux inférieurs, étonna les amiraux persans et inquiéta les Ioniens et les autres Grecs sujets de l'empire qui les servaient comme auxiliaires contre leur gré. Aux uns et aux autres il semblait que la flotte persane, qu'on fit prompte-

(1) Hérodote, VIII, 7, 8. On racontait des histoires étonnantes relativement à la bravoure de Skyllias comme plongeur.

(2) Diodore, XI, 12.

(3) Hérodote, VIII, 9. Δείλην ὀψίην γινομένην τῆς ἡμέρης φυλάξαντες, αὐτοὶ ἐπανέπλωον ἐπὶ τοὺς βαρβάρους, ἀπόπειραν αὐτῶν ποιήσασθαι βουλόμενοι τῆς τε μάχης καὶ τοῦ διεκπλόου.

Digitized by Google

ment avancer pour combattre, et qui était assez nombreuse pour entourer les Grecs, remporterait une victoire certaine aussi bien que complète. Les vaisseaux grecs furent d'abord rangés en cercle, avec leurs poupes à l'intérieur, et présentant leurs proues de front à tous les points de la circonférence (1). Placés ainsi et resserrés dans un espace étroit, ils semblaient attendre l'attaque de l'ennemi, qui formait un large cercle autour d'eux : mais à un second signal donné, leurs vaisseaux prirent l'offensive, sortirent du cercle intérieur pour attaquer directement les vaisseaux de l'ennemi qui les environnaient, et n'en prirent ou mirent hors de combat pas moins de trente : dans l'un d'eux, Philaôn, frère de Gorgos, despote de Salamis en Kypros, fut fait prisonnier. Cette audace inattendue déconcerta d'abord les Perses, qui cependant se rallièrent et causèrent aux Grecs des dommages et des pertes considérables. Mais l'arrivée prochaine de la nuit mit fin au combat, et chaque flotte se retira dans sa première station : les Perses à Aphetæ, les Grecs à Artemision (2).

Le résultat de ce combat du premier jour, bien qu'indécis en soi, surprit les deux armées et contribua à exalter la confiance des Grecs. Mais les événements de la nuit suivante le firent plus encore. Une autre terrible tempête fut envoyée par les dieux à leur aide. Bien qu'on fût au milieu de l'été, — saison où il pleut rarement dans le climat de la Grèce, — la pluie, le tonnerre et le vent régnèrent avec la plus grande violence pendant toute la nuit, soufflant droit au rivage contre les Perses à Aphetæ, et ne causant ainsi que peu de gêne aux Grecs sur le côté opposé du détroit. Les marins de la flotte persane, à peine remis de la première tempête à Aktê Sêpias, furent presque jetés dans le désespoir par cette répétition du même péril ; surtout quand ils

(1) Cf. la description dans Thucyd. II, 84, de la bataille navale entre la flotte athénienne, sous Phormiôn, et la flotte lacédæmonienne, où les vaisseaux de ces derniers étaient rangés dans le même ordre de bataille.

(2) Hérodote, VIII, 11. Πολλὸν παρὰ δόξαν ἀγωνισάμενοι — ἑτεραλκέως ἀγωνιζομένους, etc.

Digitized by Google

trouvèrent les proues de leurs vaisseaux entourées et le jeu de leurs rames empêché par les cadavres et les mâtereaux que le courant poussait vers leur rivage. Si cette tempête fut dommageable au gros de la flotte à Aphetæ, elle causa la ruine entière de l'escadre détachée pour faire le tour de l'Eubœa, et qui, surprise par elle près de la dangereuse côte orientale de cette île (appelée les Cavernes de l'Eubœa), fut jetée sur les rochers et brisée. La nouvelle de cette seconde conspiration des éléments, ou intervention des dieux, contre les desseins des envahisseurs, fut extrêmement encourageante pour les Grecs; et l'arrivée opportune de cinquante-trois nouveaux vaisseaux athéniens, qui les renforça le lendemain, les porta à un degré encore plus haut de confiance. Dans l'après-midi du même jour ils marchèrent contre la flotte persane à Aphetæ, et attaquèrent et détruisirent quelques vaisseaux kilikiens même amarrés; la flotte ayant été trop endommagée par la tempête de la nuit précédente pour sortir et combattre (1).

Mais les amiraux persans n'étaient pas d'un caractère à endurer ces insultes, — encore moins à les laisser parvenir à la connaissance de leur maître. Le jour suivant, vers midi, ils se dirigèrent avec toute leur flotte près de la station grecque à Artemision et se formèrent en demi-lune, tandis que les Grecs restèrent près du rivage, de sorte qu'ils ne pouvaient être entourés et que les Perses ne pouvaient employer toute leur flotte; les vaisseaux s'abordant, et ne trouvant pas d'espace pour attaquer. Le combat continua tout le jour avec fureur et acharnement, et avec des pertes et un dommage considérables des deux côtés : les Égyptiens remportèrent la palme de la valeur parmi les Perses, les Athéniens parmi les Grecs. Bien que les pertes éprouvées par les Perses fussent de beaucoup les plus grandes, et que les Grecs, étant près de leur propre rivage, devinssent maîtres des cadavres aussi bien que des vaisseaux désemparés et des fragments flottants, — néanmoins ils subirent eux-

(1) Hérodote, VIII, 12, 13, 14 ; Diodore, XI, 12.

Digitized by Google

mêmes des dommages et reçurent des avaries dans une proportion plus grande, eu égard à leur nombre inférieur : et les vaisseaux athéniens en particulier, les plus avancés dans le précédent combat, trouvèrent qu'une moitié d'entre eux était hors d'état de le renouveler (1). Les Égyptiens seuls avaient pris cinq vaisseaux avec leurs équipages entiers.

Dans ces circonstances, les chefs grecs et Themistoklês avec eux, à ce qu'il semble, — décidèrent qu'ils ne devaient plus se hasarder à tenir la position d'Artemision, mais qu'ils devaient rentrer plus loin dans les eaux grecques (2), bien que ce fût dans le fait abandonner le défilé des Thermopylæ, et que le déplacement que les Eubœens se hâtaient de faire ne fût pas encore terminé. Ces infortunés furent forcés de se contenter de la promesse que leur fit Themistoklês de faire escorter leurs embarcations et leurs personnes, et ils abandonnèrent leurs moutons et leur bétail pour la consommation de la flotte, plutôt que de les laisser devenir la proie de l'ennemi. Tandis que les Grecs étaient ainsi occupés à organiser leur retraite, ils reçurent une nouvelle qui rendit cette retraite doublement nécessaire. L'Athénien Abronychos, qui stationnait avec son vaisseau près des Thermopylæ, afin de conserver la communication entre l'armée et la flotte, apporta la désastreuse nouvelle que Xerxês était déjà maître du défilé, et que la division de Léonidas était ou détruite ou en fuite. Alors la flotte abandonna Artemision sans retard, et remonta le détroit Eubœen; les vaisseaux corinthiens à l'avant-garde, les Athéniens fermant la marche. Themistoklês, qui conduisait cette arrière-garde, s'arrêta assez longtemps aux diverses aiguades et aux divers lieux de débarquement pour inscrire, sur quelques pierres voisines, des invitations adressées aux contingents ioniens qui servaient sous Xerxês, et dans lesquelles il les conjurait de ne pas servir contre leurs pères, mais de déserter, s'il était possible, — ou du moins de se mettre en avant et de combattre aussi peu

(1) Hérodote, VIII, 17, 18.
(2) Hérodote, VIII, 18. Δρησμὸν δὴ ἐβούλευον ἔσω ἐς τὴν Ἑλλάδα.

Digitized by Google

qu'ils le pourraient. Themistoklês espérait, par ce stratagème, détacher peut-être quelques-uns des Ioniens du côté des Perses, ou, en tout cas, les rendre un objet de méfiance, et ainsi diminuer leur force (1). Sans tarder plus longtemps qu'il ne le fallait pour faire ces inscriptions, il suivit le reste de la flotte, qui fit le tour de la côte de l'Attique, et ne s'arrêta pas avant d'avoir atteint l'île de Salamis.

La nouvelle de la retraite de la flotte grecque fut promptement portée par un citoyen d'Histiæa aux Perses à Aphetæ, qui d'abord ne le crurent pas, et retinrent le messager jusqu'à ce qu'ils eussent envoyé s'assurer du fait. Le lendemain, leur flotte se dirigea vers le nord de l'Eubœa, et s'empara d'Histiæa et du territoire environnant; de là un grand nombre d'entre eux, avec la permission ou même sur l'invitation de Xerxês, franchirent la mer pour se rendre aux Thermopylæ et pour voir le champ de bataille et les morts. Relativement au nombre de ces derniers, on assure que Xerxês en imposa aux spectateurs de propos délibéré : il fit ensevelir tous ses morts, à l'exception de 1,000 dont les corps furent laissés sur le sol, — tandis que le nombre total des Grecs qui avaient péri aux Thermopylæ, s'élevant à 4,000, resta exposé tout entier et en un monceau pour faire croire que leurs pertes avaient été beaucoup plus sérieuses que celles des Perses. De plus, les corps des ilotes tués furent compris dans le monceau, passant tous pour Spartiates ou Thespiens dans l'estimation des spectateurs. Toutefois, nous ne sommes pas surpris d'apprendre que ce tour, évident et public comme il a dû l'être, ne trompa en réalité que très-peu de gens (2). Suivant le renseignement d'Hérodote, 20,000 hommes furent tués du côté des Perses, — estimation qui n'a rien de déraisonnable, si nous considérons qu'ils ne portaient guère d'armure défensive et qu'ils combattirent pendant trois jours. Le même historien porte

(1) Hérodote, VIII. 19, 21, 22; Plutarque, Themistoklês, c. 9.

(2) Hérodote, VIII, 24, 25. Οὐ μὴν οὐδ' ἐλάνθανε τοὺς διαβεβηκότας Ξέρξης ταῦτα πρήξας περὶ τοὺς νεκροὺς τοὺς ἑωϋτοῦ · καὶ γὰρ δὴ καὶ γελοῖον ἦν, etc.

Digitized by Google

à 4,000 le nombre des cadavres grecs : si ce nombre est exact, il doit renfermer une proportion considérable d'ilotes, puisqu'il n'y avait d'hoplites présents le dernier jour que les 300 Spartiates, les 700 Thespiens et les 400 Thêbains. Quelques hoplites furent naturellement tués dans les combats des deux premiers jours, bien qu'apparemment en petit nombre. Le total de ceux qui dans l'origine vinrent à la défense du défilé semble avoir été d'environ 7,000 (1); mais l'inscription composée peu après, et gravée dans l'endroit par ordre de l'assemblée amphiktyonique, transmettait à la postérité la vanterie formelle que 4,000 guerriers « du Péloponèse avaient combattu ici avec 300 myriades ou 3 millions d'ennemis (2). » Relativement à ce prétendu total des Perses, nous avons déjà fait quelques remarques : le renseignement au sujet de 4,000 guerriers venus du Péloponèse doit indiquer tous ceux qui partirent primitivement de cette péninsule sous Léonidas. Cependant l'assemblée amphiktyonique, quand elle dicta les termes destinés à rappeler ce mémorable exploit, n'aurait pas dû immortaliser les Péloponésiens séparément de leurs camarades n'appartenant pas à la péninsule, et qui les égalèrent complétement en mérite; surtout les Thespiens, qui se sacrifièrent avec le même héroïsme que Léonidas et ses Spartiates, sans y avoir été préparés par la même discipline minutieuse autant que rigoureuse. Cette inscription était destinée à rappeler l'exploit en général, mais il y en avait une autre à côté d'elle, également simple et touchante, réservée aux morts spartiates seuls : « Étranger, dis aux Lacédæmoniens que nous reposons ici pour avoir obéi à leurs ordres. » Sur le monticule, dans le défilé, où cette troupe dévouée reçut ses

(1) Sur le nombre des Grecs aux Thermopylæ, cf. Hérodote, VII, 202; Diodore, XI, 4; Pausanias, X, 20, 1, et Sparta de Manso, vol. II, p. 308, Beylage, 24 ste.

Isokrate parle d'environ mille Spartiates, avec un petit nombre d'alliés, Panegyr. Or. IV, p. 59. Il mentionne aussi seulement soixante vaisseaux de guerre athéniens à Artemision; dans le fait, ses assertions numériques méritent peu l'attention.

(2) Hérodote, VII, 228.

Digitized by Google

blessures mortelles, on érigea un monument, avec un lion de marbre, en l'honneur de Léonidas, orné apparemment d'une inscription due au poëte Simonidês. Ce génie distingué composa du moins une ode, dont il ne reste maintenant qu'un magnifique fragment, pour célébrer les gloires des Thermopylæ ; en outre, plusieurs inscriptions, dont l'une était consacrée au prophète Megistias, « qui, quoiqu'il connût bien le sort qui l'attendait, ne voulut pas abandonner les chefs spartiates. »

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE II

BATAILLE DE SALAMIS. — RETRAITE DE XERXÊS

Surprise et terreur des Grecs immédiatement après le combat des Thermopylæ. — Nul plan ultérieur de défense n'est formé, — on ne peut trouver aucune nouvelle position capable de défendre l'Attique. — Les Péloponésiens affluent pour fortifier l'isthme de Corinthe. — Situation désespérée des Athéniens; — aucune mesure n'était prise encore pour éloigner leurs familles de l'Attique. — Les Athéniens abandonnent l'Attique, — ils emmènent leurs familles et leurs biens à Salamis, à Ægina, à Trœzen, etc. — Précipitation et souffrances inévitables des émigrants. — Énergie des Athéniens et unanimité de leurs chefs. — Themistoklês propose le rappel d'Aristeidês exilé. — Nombre et composition de la flotte grecque combinée à Salamis. — Xerxês occupe Athènes et l'Attique. — La flotte persane entre dans la rade de Phalêron. — L'armée persane ravage les municipes phokiens en se rendant des Thermopylæ en Attique; — pillage du temple d'Abæ. — Division persane détachée contre le temple de Delphes. — Échec, fuite et destruction du détachement. — Xerxês avec les Pisistradides à Athènes; — l'akropolis tient bon, — elle est prise et saccagée. — Visite expiatoire des Pisistradides à l'akropolis ruinée. — Xerxês passe sa flotte en revue à Phalêron; — débat sur la question de savoir s'il est politique de livrer un combat naval à Salamis. — Conseil prudent de la reine Artemisia. — Résolution prise par Xerxês de combattre à Salamis. — Dissensions parmi les Grecs de la flotte à Salamis. — Résolution prise d'éloigner la flotte et de la conduire à l'isthme. — Conséquences ruineuses, si cette résolution avait été exécutée. — Themistoklês s'oppose à la résolution; — il persuade Eurybiadês, et le décide à rouvrir le débat. — Conseil des chefs grecs convoqué de nouveau. — Themistoklês s'efforce de faire casser la première résolution; — les Péloponésiens y consentent, — paroles de colère. — Themistoklês menace de se retirer avec l'escadre athénienne, à moins qu'on ne livre bataille à Salamis. — Eurybiadês prend sur lui d'adopter cette mesure. — Les chefs péloponésiens, réduits pour le moment au silence, refusent ensuite d'obéir. — Convocation d'un troisième conseil, — disputes renouvelées; — la majorité opposée à Themistoklês et déterminée à se retirer à l'isthme. — Stratagème désespéré de Themistoklês; — il envoie un message particulier à Xerxês pour lui conseiller d'entourer la flotte grecque pendant la nuit, et de rendre ainsi la retraite impossible. — Hâte impatiente de Xerxês d'empêcher aucun des Grecs de s'échapper.

Digitized by Google

— Sa flotte enferme les Grecs pendant la nuit. — Aristeidês vient d'Ægina de nuit à la flotte grecque; — il informe les chefs qu'ils sont enfermés, et qu'il est impossible de s'échapper. — Position de Xerxês, — ordre des flottes et plan d'attaque. — Bataille de Salamis, — confusion et défaite complète des Perses. — Vaillance remarquable de la reine Artemisia. — Les Grecs s'attendent à ce que la lutte soit renouvelée; — craintes de Xerxês pour sa sûreté personnelle; — il renvoie sa flotte en Asie. — Xerxês se décide à retourner en personne en Asie; — avis et recommandation de Mardonios, qui est laissé derrière en qualité de général pour achever la conquête de la Grèce. — Les Grecs poursuivent la flotte persane jusqu'à Andros. — Second stratagème de Themistoklês au moyen d'un message secret envoyé à Xerxês. — Themistoklês avec la flotte, — il lève de l'argent dans les Cyclades. — Xerxês évacue l'Attique et retourne par terre dans son pays, avec la plus grande partie de son armée. — Marche de retraite de Xerxês jusqu'à l'Hellespont. — Souffrances de ses troupes. — Il trouve le pont rompu, et il franchit le détroit sur un vaisseau pour gagner l'Asie. — Joie des Grecs; — distribution des honneurs et des prix. Honneurs rendus à Themistoklês.

Le sentiment, à la fois durable et unanime, avec lequel les Grecs des temps postérieurs considérèrent le combat des Thermopylæ, et qu'ils ont communiqué à tous les lecteurs subséquents, c'était celui d'une juste admiration pour le courage et le patriotisme de Léonidas et de sa troupe. Mais, parmi les Grecs contemporains, ce sentiment, bien qu'éprouvé sincèrement sans doute, ne fut nullement prédominant. Il fut surpassé par les émotions plus pressantes de désappointement et de terreur. Les Spartiates et les Péloponésiens croyaient avec tant de confiance à la possibilité de défendre les Thermopylæ et Artemision, que quand la nouvelle du désastre leur arriva, pas un soldat n'avait encore été mis en mouvement; la saison des jeux était passée, mais on n'avait pris aucune mesure active (1). Cependant l'armée d'invasion de terre et de mer était en marche vers l'Attique et le Péloponèse qui se trouvaient être sans le moindre préparatif, — et, ce qui était pire encore, sans aucun plan combiné et concerté, — pour défendre le cœur de la Grèce. Les pertes éprouvées par Xerxês aux Thermopylæ, insignifiantes en proportion de son immense effectif, étaient plus que compensées par les nouveaux auxiliaires

(1) Hérodote, VIII, 40, 71, 73.

Digitized by Google

grecs qu'il acquérait maintenant. Non-seulement les Maliens, les Lokriens et les Dôriens, mais encore la grande masse des Bœôtiens, avec Thêbes, leur capitale, tous, excepté Thespiæ et Platée, se joignirent alors à lui (1). Demaratos, son compagnon spartiate, se rendit à Thêbes pour renouer un ancien lien d'hospitalité avec le chef oligarchique thêbain Attaginos, tandis qu'Alexandre de Macédoine envoya de petites garnisons dans la plupart des villes bœôtiennes (2), aussi bien pour les sauver du pillage que pour s'assurer de leur fidélité. D'autre part, les Thespiens abandonnèrent leur ville et s'enfuirent dans le Péloponèse, tandis que les Platæens, qui avaient servi à bord des vaisseaux athéniens à Artemision (3), furent débarqués à Chalkis quand la flotte se retirait; ils devaient se rendre par terre dans leur ville et emmener leurs familles. Ce n'était pas seulement l'armée de terre de Xerxês qui avait été ainsi fortifiée. Sa flotte avait aussi reçu quelques renforts de Karystos en Eubœa, et de plusieurs des Cyclades, — de sorte que les pertes causées par la tempête à Sêpias et les combats à Artemision, si elles n'étaient pas comblées complétement, étaient du moins réparées en partie, tandis que la flotte restait encore prodigieusement supérieure en nombre à celle des Grecs (4).

Au commencement de la guerre du Péloponèse, près de cinquante ans après ces événements, les envoyés corinthiens rappelèrent à Sparte qu'elle avait donné à Xerxês le temps d'arriver de l'extrémité de la terre au seuil du Péloponèse avant de prendre aucune précaution suffisante contre lui, reproche vrai presque à la lettre (5). Ce fut seule-

(1) Hérodote, VIII, 66. Diodore appelle le combat des Thermopylæ une *victoire Kadmeienne* pour Xerxês, ce qui n'est vrai qu'à la lettre, et non dans l'esprit. Sans doute il perdit dans le défilé un plus grand nombre d'hommes que les Grecs; mais l'avantage qu'il gagna fut prodigieux (Diodore, XI, 12); et Diodore lui-même expose la terreur des Grecs après l'événement (XI, 13-15).

(2) Plutarque, De Herod. Malignit. p. 864; Hérodote, VIII, 34.

(3) Hérodote, VIII, 44, 50.

(4) Hérodote, VIII, 66.

(5) Thucydide, I, 69. Τόν τε γὰρ Μῆδον αὐτοὶ ἴσμεν ἀπὸ περάτων γῆς πρότερον ἐπὶ Πελοπόννησον ἐλθόντα,

Digitized by Google

ment quand la nouvelle de la mort de Léonidas les réveilla et les terrifia que les Lacédæmoniens et les autres Péloponésiens commencèrent à déployer leur force entière. Mais alors il était trop tard pour accomplir la promesse faite à Athènes de prendre position en Bœôtia, de manière à protéger l'Attique. Défendre l'isthme de Corinthe était tout ce à quoi ils songeaient alors, et vraisemblablement tout ce qui alors leur était possible. Ils y coururent avec toute leur population propre à combattre sous la conduite de Kleombrotos, roi de Sparte (frère de Léonidas), et se mirent à faire des fortifications en travers de l'isthme, aussi bien qu'à détruire la route skironienne de Megara à Corinthe, avec tous les signes d'une énergie inquiète. Les Lacédæmoniens, les Arkadiens, les Eleiens, les Corinthiens, les Sikyoniens, les Epidauriens, les Phliasiens, les Trœzéniens et les Hermioniens y furent tous présents en nombre complet ; de nombreuses myriades d'hommes (corps de 10,000 hommes chacun) travaillant et portant des matériaux nuit et jour (1). Comme défense personnelle contre une attaque par terre, c'était une excellente position : ils la considéraient comme leur dernière chance (2), et abandonnaient tout espoir de résistance heureuse sur mer. Mais ils oubliaient qu'un isthme fortifié n'était pas une protection même pour eux contre la flotte de Xerxès (3), tandis qu'il était évident que non-seulement l'Attique, mais encore Megara et Ægina restaient ainsi en dehors. Et ainsi de la perte des Thermopylæ naquit un nouveau péril pour la Grèce : on ne put trouver une autre position qui, comme ce mémorable défilé, comprît et protégeât à la fois toutes les cités séparées. La désunion ainsi produite les mit à deux doigts de leur perte.

Si les causes d'alarme furent grandes pour les Péloponésiens, la position des Athéniens parut encore plus désespérée. S'attendant, d'après une convention, à ce qu'il y

---

πρὶν τὰ παρ' ὑμῶν ἀξίως προαπαντῆσαι.

(1) Hérodote, VIII, 71. Συνδραμόντες ἐκ τῶν πολίων.

(2) Hérodote, VIII, 74.

(3) Hérodote, VII, 139.

Digitized by Google

aurait une armée péloponésienne en Bœôtia prête à soutenir Léonidas, ou en tout cas à concourir à la défense de l'Attique, ils n'avaient pas pris de mesures pour éloigner leurs familles ou leurs biens. Mais ils virent avec un désappointement plein d'indignation aussi bien qu'avec effroi, en se retirant d'Artemision, que le vainqueur, venant des Thermopylæ, était en pleine marche, que la route de l'Attique lui était ouverte et que les Péloponésiens étaient exclusivement absorbés dans la défense de leur isthme et de leur existence séparée (1). La flotte d'Artemision avait reçu l'ordre de se rassembler au port de Trœzen, pour y attendre tous les renforts qui pourraient être réunis; mais les Athéniens supplièrent Eurybiadês de faire halte à Salamis, de manière à leur donner quelques moments pour se consulter dans l'état critique de leurs affaires et à les aider à transporter leurs familles. Tandis qu'Eurybiadês était ainsi arrêté à Salamis, plusieurs autres vaisseaux qui avaient atteint Trœzen vinrent le rejoindre, et par là Salamis devint pendant un certain temps la station navale des Grecs, sans aucune intention calculée à l'avance (2).

Pendant ce temps, Themistoklês et les marins athéniens débarquèrent à Phalêron et firent leur triste entrée dans Athènes. Sombre comme le paraissait la perspective, il n'y

---

(1) Plutarque, Themistoklês, c. 9. Ἅμα μὲν ὀργῇ τῆς προδοσίας εἶχε τοὺς Ἀθηναίους, ἅμα δὲ δυσθυμία καὶ κατήφεια μεμονωμένους.

Hérodote, VIII, 40. Δοκέοντες γὰρ εὑρήσειν Πελοποννησίους πανδημεὶ ἐν τῇ Βοιωτίῃ ὑποκατημένους τὸν βάρβαρον, τῶν μὲν εὗρον οὐδὲν ἐόν, οἱ δὲ ἐπυνθάνοντο τὸν Ἰσθμὸν αὐτοὺς τειχέοντας ἐς τὴν Πελοπόννησον, περὶ πλείστου δὲ ποιουμένους περιεῖναι, καὶ ταύτην ἔχοντας ἐν φυλακῇ, τά τε ἄλλα ἀπιέναι.

Thucydide I, 74. Ὅτε γοῦν ἦμεν (nous Athéniens), ἔτι σῶοι, οὐ παρεγένεσθε (Spartiates).

Lysias (Oratio. Funeb. c. 8) et Isokrate tirent vanité de ce fait, que les Athéniens, bien que trahis ainsi, ne songèrent jamais à traiter séparément avec Xerxês (Panegyr. Or. IV, p. 60). Mais il n'y a pas lieu de croire que Xerxês leur aurait accordé des conditions séparées : c'était contre eux qu'était dirigée sa vengeance particulière. Isokrate a confondu dans son esprit la conduite des Athéniens quand ils refusèrent les offres de Mardonios, l'année qui suivit la bataille de Salamis, avec leur conduite avant la bataille de Salamis contre Xerxês.

(2) Hérodote, VIII, 40-42.

Digitized by Google

avait guère lieu de différer d'opinion (1) et encore moins de tarder. Les autorités et l'assemblée du peuple publièrent aussitôt une proclamation enjoignant à tout Athénien d'emmener sa famille hors du pays de la meilleure manière qu'il pourrait. Nous pouvons concevoir l'état de tumulte et de terreur qui suivit cette proclamation inattendue, quand nous réfléchissons qu'elle devait être mise en circulation et ses ordres exécutés d'un bout à l'autre de l'Attique, de Sunion à Orôpe, dans le court espace de moins de six jours ; car il ne s'écoula pas un plus long intervalle avant que Xerxès arrivât réellement à Athènes, où, dans le fait, il aurait pu arriver même plus tôt (2). Toute la flotte grecque fut sans doute employée à transporter les exilés sans espoir; pour la plupart à Trœzen, où les attendaient une réception bienveillante et un appui généreux (la population trœzénienne étant vraisemblablement à demi ionienne et ayant d'anciennes relations de religion aussi bien que de commerce avec Athênes), — mais en partie aussi à Ægina : il y en eut cependant beaucoup qui ne purent ou ne voulurent pas aller plus loin que Salamis. Themistoklês persuada à ces infortunés qu'ils ne feraient qu'obéir à l'oracle, qui leur avait ordonné d'abandonner la cité et de chercher un refuge derrière les murs de bois; et sa politique, ou l'abattement des esprits à cette époque, mit en circulation d'autres histoires donnant à entendre que même les habitants divins de l'akropolis la quittaient pour un certain temps. Dans l'ancien temple d'Athênê Polias, sur ce rochér, habitait, ou du moins on le croyait, comme gardien du sanctuaire et serviteur familier de la déesse, un serpent sacré, pour la nourriture duquel on plaçait un gâteau de miel une fois par mois. Jusque-là le gâteau avait été régulièrement consommé ; mais, à ce moment fatal, la prêtresse annonça qu'il restait

(1) Platon, Leg. III, p. 699.

(2) Hérodote, VIII, 66, 67. Il n'y cut donc que peu de temps pour enlever et emporter les meubles, ce à quoi Thucydide fait allusion, I, 18. — Διανοηθέντες ἐκλιπεῖν τὴν πόλιν καὶ ἀνασκευασάμενοι, etc.

intact : le gardien sacré avait ainsi donné l'exemple de quitter l'akropolis, et il appartenait aux citoyens de suivre cet exemple, en se fiant à la déesse elle-même pour le retour et le rétablissement futurs.

Le départ de tant de vieillards, de femmes et d'enfants fut une scène de larmes et de misère qui ne le cédait qu'à celle qu'aurait amenée la prise réelle de la ville (1). Un petit nombre d'individus, trop pauvres pour espérer de trouver des moyens de subsistance, ou trop vieux pour se soucier de la vie, ailleurs, — confiants, en outre, dans leur propre interprétation (2) du mur de bois que la Pythie avait déclaré

(1) Hérodote, VIII, 41 ; Plutarque, Themistoklês, c. 10.

Dans les années 1821 et 1822, pendant la lutte qui précéda la délivrance de la Grèce, les Athéniens furent forcés de quitter le pays et de chercher un refuge à Salamis, à trois reprises différentes. Ces incidents sont esquissés d'une manière à la fois intéressante et instructive par le Dr Waddington, dans sa tournée en Grèce (London, 1825, Letters VI, VII, X). Il dit, p. 92 : « Trois fois les Athéniens ont émigré en corps, et cherché un refuge contre le sabre dans les rochers sans abri de Salamis. Dans ces occasions, m'assure-t-on, beaucoup d'entre eux ont habité des cavernes, et beaucoup de misérables huttes, construites sur le flanc de la montagne de leurs débiles mains. Plus d'un a péri aussi pour être exposé aux intempéries du climat ; beaucoup sont morts de maladies causées par le dégoût de leurs habitations ; beaucoup de faim et de misère. Lors de la retraite des Turcs, les survivants retournèrent dans leur patrie. Mais quelle patrie allaient-ils retrouver ? Une terre de désolation et de famine ; et dans le fait, lorsque Athènes fut occupée de nouveau pour la première fois, après le départ d'Omer-Brioni, on sait que plusieurs personnes subsistèrent d'herbes pendant quelque temps, jusqu'à l'arrivée au Pirée d'une provision de blé venant de Syra et d'Hydra. »

Il y a un siècle et demi, également, dans la guerre entre les Turcs et les Vénitiens, la population de l'Attique fut forcée d'émigrer à Salamis, à Ægina et à Corinthe. M. Buchon fait observer : « Les troupes albanaises, envoyées en 1688 par les Turcs (dans la guerre contre les Vénitiens) se jetèrent sur l'Attique, mettant tout à feu et à sang. En 1688, les chroniques d'Athènes racontent que ses malheureux habitants furent obligés de se réfugier à Salamine, à Egine et à Corinthe, et que ce ne fut qu'après trois ans qu'ils purent rentrer en partie dans leur ville et dans leurs champs. Beaucoup de villages de l'Attique sont encore habités par les descendants de ces derniers envahisseurs, et avant la dernière révolution on n'y parlait que la langué albanaise ; mais leur physionomie diffère autant que leur langue de la physionomie de la race grecque » (Buchon, la Grèce continentale et la Morée. Paris, 1843, ch. 2, p. 82).

(2) Pausanias semble regarder ces pauvres gens comme quelque peu présomptueux pour prétendre comprendre l'oracle mieux que Themistoklês. — Ἀθηναίων τοὺς πλέον τε ἐς τὸν χρησμὸν ἢ Θεμιστοκλῆς εἰδέναι νομίζοντας (I, 18, 2).

Digitized by Google

être inexpugnable, — s'enfermèrent dans l'akropolis avec les administrateurs du temple, barrant l'entrée ou façade occidentale avec des portes ou des palissades de bois (1). Quand nous lisons quelles grandes souffrances endura la population de l'Attique environ un demi-siècle plus tard, resserrée dans les spacieuses fortifications d'Athènes qui lui servaient de refuge, lorsque la guerre du Péloponèse éclata pour la première fois (2), nous pouvons nous former une faible idée de la misère incomparablement plus grande qui accablait une population émigrante, courant, sans savoir où, pour échapper au long bras de Xerxês. Il semble qu'elle eût peu de chance de revoir jamais ses foyers, si ce n'est comme esclave du monarque étranger.

Au milieu de circonstances aussi calamiteuses et aussi menaçantes, ni les guerriers ni les chefs d'Athènes ne perdirent leur énergie : ils s'étaient montrés au physique et au moral au point le plus élevé de la résolution humaine. Les dissensions politiques furent suspendues ; Themistoklês proposa au peuple un décret qui obtint sa sanction et qui rappelait tous ceux qui étaient sous le coup d'une sentence de bannissement temporaire ; de plus, non-seulement il y comprit, mais même il désigna spécialement parmi eux son grand adversaire Aristeidês, alors dans sa troisième année d'ostracisme. Xanthippos, l'accusateur de Miltiadês, et Kimôn, fils de ce dernier, furent associés dans la même émigration. On vit celui-ci, que son degré de fortune mettait au nombre des cavaliers de l'État, et ses compagnons, traverser gaiement le Kerameikos pour dédier leurs brides dans l'akropolis et pour emporter quelques-unes des armes sacrées qui y étaient suspendues, donnant ainsi l'exemple et montrant qu'ils étaient prêts à servir à bord des vaisseaux, au lieu de servir à cheval (3). Il était absolument nécessaire d'obtenir des secours d'argent, en partie pour aider les exilés plus pauvres, mais plus encore pour équiper la flotte ; cependant

(1) Hérodote, VIII, 50.
(2) Thucydide, II, 16, 17.
(3) Plutarque, Themistoklês, c. 10, 11, et Kimôn, c. 5.

Digitized by Google

il n'y avait pas de fonds dans le trésor public. Mais le sénat de l'Aréopage, composé alors en partie d'hommes des classes les plus riches, mit en avant toute son autorité publique aussi bien que ses contributions particulières, et, en donnant l'exemple aux autres (1), réussit par là à lever la somme de huit drachmes pour chaque soldat qui servait.

Dans le fait, ce fut à l'inépuisable esprit de ressource de Themistoklês que fut dû en partie ce secours opportun; celui-ci, dans la précipitation de l'embarquement, découvrit ou prétendit que la tête de Gorgone de la statue d'Athênê était perdue, et ordonnant sur-le-champ que l'on fît des recherches dans le bagage de chaque homme, il appliqua au service public tous les trésors que de simples citoyens pouvaient emporter avec eux (2). Grâce aux efforts les plus énergiques, ce petit nombre de jours importants purent suffire à éloigner toute la population de l'Attique ; — ceux qui étaient propres au service militaire gagnèrent la flotte à Salamis, — les autres, quelque lieu de refuge, — avec la quantité de bien que le cas leur permettait d'emporter. Le pays fut si complétement abandonné, que l'armée de Xerxês, quand elle en devint maîtresse, ne put saisir ni emmener plus de cinq cents prisonniers (3). De plus, la flotte elle-même, qui avait été ramenée d'Artemision en Attique mise en partie hors de combat, fut promptement réparée, de sorte qu'au moment où arriva la flotte des Perses, elle se trouva à peu près en état de combattre.

La flotte combinée qui se trouvait alors rassemblée à Salamis consistait en 366 vaisseaux, — forces beaucoup plus grandes qu'à Artemision. Dans ce nombre, il n'y avait pas moins de 200 athéniens, dont 20 cependant étaient prêtés aux Chalkidiens et montés par eux. 40 vaisseaux corinthiens, 30 æginétains, 20 mégariens, 16 lacédæmoniens, 15 sikyoniens, 10 épidauriens, 7 d'Ambrakia et autant

(1) Est-ce là l'incident auquel songeait Aristote (Politic. V, 3, 5)? c'est ce que nous ne pouvons déterminer.

(2) Plutarque, Themistoklês, c. X.

(3) Hérodote, IX, 99.

Digitized by Google

d'Eretria, 5 de Trœzen, 3 d'Hermionê et le même nombre de Leukas, 2 de Keos, 2 de Styra et 1 de Kythnos, 4 de Naxos, envoyés comme contingent à la flotte persane, mais amenés à Salamis par la volonté de leurs capitaines et de leurs matelots; — toutes ces trirèmes, avec une petite escadre de navires inférieurs appelés pentekonters, formaient le total. Des grandes cités grecques en Italie il ne vint qu'une seule trirème, volontaire, équipée et commandée par un éminent citoyen nommé Phayllos, trois fois vainqueur aux jeux Pythiens (1). La flotte entière était ainsi un peu plus considérable que les forces combinées (358 vaisseaux) réunies à Ladê par les Grecs asiatiques, quinze années auparavant, pendant la révolte ionienne. Nous pouvons douter cependant que ce total, emprunté d'Hérodote, ne soit pas plus grand que celui qui combattit réellement peu de temps après à la bataille de Salamis, et qui, selon l'assertion nettement prononcée d'Æschyle, consistait en 300 voiles, outre 10 principaux vaisseaux d'élite. Ce grand poëte, lui-même un des combattants, et parlant dans un drame représenté seulement sept ans après la bataille, est une meilleure autorité sur ce point qu'Hérodote lui-même (2).

---

(1) Hérodote, VIII, 43-48.

(2) Æschyle, Persæ, 347; Hérodote, VIII, 48; VI, 9; Pausanias, I, 14, 4. Le total qu'annonce Hérodote est trois cent soixante dix-huit; mais les articles qu'il donne, étant additionnés, ne montent qu'à trois cent soixante-six. Il semble qu'il n'y ait pas moyen de concilier cette différence, si ce n'est au moyen d'un changement violent que nous ne sommes pas autorisés à faire.

Ktêsias dit que le nombre des vaisseaux de guerre persans à Salamis dépassait mille, celui des vaisseaux grecs sept cents (Persica, c. 26).

Selon l'orateur athénien dans Thucydide (I, 74), le total de la flotte grecque à Salamis « était d'environ quatre cents vaisseaux, et le contingent athénien un peu moins que *deux parties* de ce total (ναῦς μέν γε ἐς τὰς τετρακοσίας ὀλίγῳ ἐλάσσους τῶν δύο μοιρῶν). »

Le Scholiaste, avec Poppo et la plupart des commentateurs de ce passage, regardent τῶν δύο μοιρῶν comme signifiant incontestablement *les deux tiers;* et si c'était là le sens, je serais d'accord avec le Dr Arnold pour considérer l'assertion comme une simple exagération de l'orateur, n'impliquant pas du tout l'autorité de Thucydide lui-même. Mais je ne puis croire que nous soyons réduits ici à une telle nécessité: car l'explication de Didot et de Goeller (bien que le Dr Arnold la déclare « une erreur nullement douteuse »), me paraît parfaitement admissible. Ils soutiennent que αἱ δύο μοιραὶ ne signifie pas nécessairement deux parties de *trois;* dans Thucydide, I, 10, nous trouvons

Digitized by Google

A peine la flotte était-elle rassemblée à Salamis et la population athénienne éloignée, que Xerxês et son armée dévastèrent le pays abandonné, sa flotte occupant la rade de Phalêron avec la rade adjacente. Son armée de terre s'était mise en mouvement sous la conduite des Thessaliens, deux ou trois jours après le combat des Thermopylæ; et quelques Arkadiens qui vinrent demander du service l'assurèrent que les Péloponésiens étaient, à ce moment même, occupés à célébrer les jeux Olympiques. « Quel prix reçoit le vainqueur? » demanda-t-il. Quand il eut été répondu que le prix n'était rien de plus qu'un rameau d'olivier sauvage, Tritantæchmês, fils d'Artabanos, l'oncle du monarque, s'écria, dit-on, nonobstant le mécontentement et du monarque lui-même et des assistants : « Ciel, Mardonios, quelle sorte de

---

καίτοι Πελοποννήσου τῶν πέντε τὰς δύο μοιρὰς νέμονται, où les mots veulent dire *deux parties de cinq*. Or, dans le passage qui nous occupe, nous avons ναῦς μέν γε ἐς τὰς τετρακοσίας ὀλίγῳ ἐλάσσους τῶν δύο μοιρῶν : et Didot, et Goeller, prétendent que dans le mot τετρακοσίας est impliquée une division quaternaire de tout le nombre, quatre cents ou quatre centièmes parties ; de sorte que l'ensemble du sens serait : — « A l'agrégat de quatre cents vaisseaux nous contribuâmes pour un peu moins de *deux*. » Le mot τετρακοσίας, équivalant à τέσσαρας ἑκατοντάδας, renferme naturellement l'idée générale de τέσσαρας μοιράς : et ceci mettrait le passage dans une analogie exacte avec celui qui est cité plus haut, — τῶν πέντε τὰς δύο μοιράς. Tout en respectant beaucoup le jugement du Dr Arnold sur un auteur qu'il a étudié si longtemps, je ne puis admettre les raisons sur lesquelles il a déclaré que cette interprétation de Didot et de Goeller était « une erreur indubitable. » Elle a l'avantage de mettre l'assertion de l'orateur dans Thucydide en harmonie avec Hérodote, qui dit que les Athéniens fournirent cent quatre-vingts vaisseaux à Salamis.

Toutes les fois qu'un tel accord peut être assuré par une explication admissible des mots existants, c'est un incontestable avantage, et qui devrait servir de raison dans le cas, s'il y avait un doute entre deux explications différentes. Mais, d'autre part, je proteste contre l'altération de renseignements numériques dans un auteur, simplement pour le faire accorder avec un autre, et sans quelque raison réelle dans le texte lui-même. Ainsi, par exemple, dans ce même passage de Thucydide, Bloomfield et Poppo proposent de changer τετρακοσίας en τριακοσίας, afin que Thucydide puisse être d'accord avec Æschyle et avec d'autres auteurs, si non avec Hérodote ; tandis que Didot et Goeller voudraient changer τριακοσίων en τετρακοσίων dans Démosthène (De Coronâ, c. 70), pour que Démosthène puisse être d'accord avec Thucydide. De telles corrections me paraissent inadmissibles en principe : nous ne devons pas mettre divers témoins forcément d'accord en retouchant leurs renseignements.

Digitized by Google

gens sont ces hommes contre lesquels tu nous as conduits pour combattre ! Des hommes qui luttent non pas pour l'argent, mais pour l'honneur ! (1) » Que ce mot soit une remarque faite réellement ou une explication dramatique imaginée par quelque contemporain d'Hérodote, il n'est pas moins intéressant comme offrant un trait caractéristique de la vie hellénique, qui contraste non-seulement avec les mœurs des Orientaux contemporains, mais même avec celles des Grecs primitifs pendant les temps homériques.

Parmi tous les divers Grecs qui habitaient entre les Thermopylæ et les frontières de l'Attique, il n'y en eut aucun qui fût disposé à refuser la soumission, à l'exception des Phokiens ; et ceux-ci ne la refusèrent que parce que l'influence prédominante des Thessaliens, leurs ennemis acharnés, leur fit perdre l'espoir d'obtenir des conditions favorables (2). Ils ne voulurent pas même entendre une proposition des Thessaliens, qui, se vantant de pouvoir guider à leur gré les terreurs de l'armée persane, offrirent d'assurer un traitement doux au territoire de la Phokis, pourvu qu'on leur payât une somme de cinquante talents (3). La proposition étant refusée avec indignation, ils conduisirent Xerxês par le petit territoire de la Dôris, qui *mêdisait* et échappa au pillage dans la vallée supérieure du Kephisos, au milieu des villes des inflexibles Phokiens. Toutes se trouvèrent abandonnées ; les habitants avaient fui auparavant et s'étaient retirés soit sur le large sommet du Parnassos, appelé Tithorea, soit même encore plus loin, en franchissant cette montagne, dans le territoire des Lokriens Ozoles. Dix ou douze petites villes phokiennes, dont les plus considérables étaient Elateia et Hyampolis, furent saccagées et détruites par les envahisseurs. Même la ville d'Abæ, avec son temple et son oracle d'Apollon, ne fut pas mieux traitée que les autres ; on pilla tous les trésors sacrés et on la brûla ensuite. De Panopeus, Xerxês

---

(1) Hérodote, VIII, 26. Παπαῖ, Μαρδόνιε, κοίους ἐπ' ἄνδρας ἤγαγες μαχησομένους ἡμέας, οἳ οὐ περὶ χρημάτων τὸν ἀγῶνα ποιεῦνται, ἀλλὰ περὶ ἀρετῆς.

(2) Hérodote, VIII, 30.

(3) Hérodote, VIII, 28, 29.

Digitized by Google

détacha un corps d'hommes pour piller Delphes; quant à lui, avec le gros de l'armée, il traversa la Bœôtia, dont il trouva toutes les villes disposées à se soumettre, excepté Thespiæ et Platée, qui toutes deux avaient été désertées par leurs citoyens et furent alors brûlées. De là il conduisit son armée dans le territoire abandonné de l'Attique, et il arriva sans résistance jusqu'au pied de l'akropolis d'Athênes (1).

Très-différent fut le sort de la division qu'il avait envoyée de Panopeus contre Delphes. Ici Apollon défendit son temple avec plus de vigueur qu'à Abæ. La cupidité du roi persan était stimulée par les récits des richesses immenses accumulées à Delphes, et en particulier par ce que l'on disait des dons faits par Crésus avec profusion. Les Delphiens, dans leur alarme extrême, cherchèrent leur propre salut en se réfugiant sur les hauteurs du Parnassos et celui de leurs familles en les faisant passer en Achaia, de l'autre côté du golfe; en même temps ils demandèrent à l'oracle s'ils devaient emporter ou enterrer les trésors sacrés. Apollon leur ordonna de laisser les trésors sans y toucher, et dit qu'il était en état lui-même de veiller sur son propre bien. Soixante Delphiens osèrent seuls rester, avec Akêratos, le supérieur religieux; mais les preuves d'une aide surhumaine parurent bientôt pour les encourager. On vit couchées devant la porte du temple les armes sacrées suspendues dans la cellule intérieure, et auxquelles il n'était jamais permis à une main mortelle de toucher; et quand les Perses, qui suivaient la route appelée Schistê, en remontant un sentier raboteux situé au pied des rochers escarpés du Parnassos et qui conduit à Delphes, eurent atteint le temple d'Athênê Pronæa, — un tonnerre soudain et terrible se fit entendre, — deux vastes rocs de la montagne se détachèrent et se précipitèrent sur eux avec un bruit étourdissant, écrasant et faisant périr un bon nombre d'hommes; — en même temps on entendit le cri de guerre qui partait de l'intérieur du temple

(1) Hérodote, VIII, 32-34.

Digitized by Google

d'Athênê. Saisis d'une panique, les envahisseurs tournèrent le dos et s'enfuirent, poursuivis non-seulement par les Delphiens, mais encore (comme ils l'affirmaient eux-mêmes) par deux guerriers armés, ayant une taille surhumaine et un bras destructeur. Les Delphiens triomphants confirmèrent ce rapport, en ajoutant que les deux auxiliaires étaient les héros Phylakos et Autonoos, dont les enceintes sacrées étaient toutes voisines; et Hérodote lui-même, quand il visita Delphes, vit dans le terrain sacré d'Athênê les mêmes masses de rochers qui avaient écrasé les Perses (1). C'est ainsi que le dieu repoussa ces envahisseurs de son temple de Delphes et de ses trésors, qui restèrent intacts pendant cent trente années, après lesquelles ils furent pillés par les mains sacriléges du Phokien Philomêlos. Dans cette occasion, comme on le verra bientôt, les protecteurs réels des trésors furent les vainqueurs de Salamis et de Platée.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis le départ de l'Asie, quand Xerxès atteignit Athènes, le dernier terme de sa marche. Il amenait avec lui les membres de la famille Pisistratide, qui sans doute regardaient leur rétablissement comme déjà certain, — ainsi qu'un petit nombre d'exilés athéniens attachés à leur fortune. Bien que le pays fût complétement abandonné, la poignée d'hommes réunie dans

---

(1) Hérodote, VIII, 38, 39; Diodore, XI, 14; Pausanias, X, 8, 4.

Cf. le récit donné dans Pausanias (X, 23) de l'échec essuyé plus tard par Brennus et par les Gaulois dans leur attaque dirigée contre Delphes : dans son récit, l'échec n'est pas aussi exclusivement l'ouvrage des dieux que dans celui d'Hérodote; il y a une troupe plus nombreuse de combattants humains qui défendent le temple, bien que largement assistés par l'intervention divine; il y a aussi des pertes des deux côtés. On mentionne également des rochers descendant du sommet.

Voir pour la description de la route que suivirent les Perses, et le terme extrême de leur marche, Ulrichs, Reisen und Forschungen in Griechenland, ch. 4, p. 46; ch. 10, p. 146.

On peut voir encore près de l'endroit plus d'un grand bloc de pierre et de roc qui a roulé du sommet, et qui rappelle ces passages au voyageur.

L'attaque que l'on rapporte ici avoir été dirigée par ordre de Xerxès contre le temple de Delphes, ne semble pas facile à concilier avec les mots de Mardonios, Hérod., IX, 42; encore moins peut-elle l'être avec l'assertion de Plutarque (Numa, c. 9), qui dit que le temple delphien fut brûlé par les Mèdes.

Digitized by Google

l'akropolis se hasarda à le braver; et tous les conseils persuasifs des Pisistratides, désireux de préserver le saint lieu du pillage, ne purent les engager à se rendre (1). L'akropolis athénienne, — rocher escarpé qui s'élève brusquement à une hauteur de près de 45 mètres avec un sommet plat, long d'environ 300 mètres de l'est à l'ouest, et large de 150 du nord au sud, — n'avait d'accès praticable que du côté de l'ouest (2); de plus, de tous les côtés où il semblait qu'il fût possible de grimper, elle était défendue par l'ancienne fortification appelée le mur pélasgique. Obligée de prendre la place de force, l'armée persane fut postée autour, du côté septentrional et du côté occidental, et commença ses opérations en prenant pour point de départ l'éminence immédiatement adjacente au nord-ouest, appelée Areiopagos (3); de là les Perses bombardèrent (si nous pouvons nous permettre cette expression) avec des projectiles brûlants l'ouvrage de bois qui barrait les portes; c'est-à-dire qu'ils lancèrent dessus une grande quantité de flèches garnies d'étoupe enflammée. Les palissades de bois et les planches prirent bientôt feu et furent consumées; mais quand les ennemis essayèrent de monter à l'assaut par la route occidentale menant à la porte, l'intrépide petite garnison les mit encore aux abois, ayant entassé des pierres énormes, qu'elle fit rouler sur eux pendant qu'ils montaient. Durant un certain temps, il parut vraisemblable que le Grand Roi serait réduit à la

(1) Hérodote, VIII, 52.

(2) Pausanias, I, 22, 4. Kruse, Hellas, vol. II, ch. 6, p. 76. Ernst Curtius (Die Akropolis von Athens, p. 5. Berlin, 1846), dit que le plateau de l'akropolis ne s'élève pas tout à fait de quatre cents pieds au-dessus de la ville; Fiedler, qu'il est à mille soixante-huit pieds au-dessus du niveau de la mer (Reise durch das Koenigreich Griechenland, I, p. 2); il donne la longueur et la largeur avec les mêmes chiffres que Kruse, dont j'ai copié l'exposé dans le texte. Dans l'excellente « Topography of Athens » du colonel Leake, je ne trouve aucune indication distincte relativement à la hauteur de l'akropolis. Nous devons comprendre que celle de Kruse (si lui et Curtius sont tous deux exacts) se rapporte seulement à la partie escarpée et impraticable de tout le rocher.

(3) Une légende athénienne représentait les Amazones comme s'étant postées sur l'Areiopagos et l'ayant fortifié comme moyen d'attaquer l'akropolis, — ἀντεπύργωσαν (Æschyl. Eumenid., 638).

Digitized by Google

longue opération d'un blocus; mais enfin quelques hommes aventureux parmi les assiégeants essayèrent d'escalader le rocher escarpé qu'ils avaient devant eux du côté du nord, tout près du temple ou de la chapelle d'Aglauros, qui se trouvait presque en face de la position des Perses, mais derrière les portes et la rampe occidentale. Ici le rocher était rendu si inaccessible par la nature, qu'il était complétement dépourvu de garde, et vraisemblablement même de fortifications (1); en outre, l'attention de la petite garnison était toute concentrée sur l'armée qui faisait face aux portes. C'est ce qui permit aux soldats séparés qui escaladaient le rocher d'accomplir leur tentative sans être remarqués, et d'atteindre le sommet sur les derrières de la garnison, dont les hommes, privés de leur dernière espérance, ou se précipitèrent du haut des murs, ou cherchèrent leur salut dans l'intérieur du temple. Ceux qui avaient escaladé avec tant de succès ouvrirent les portes à toute l'armée persane, et toute l'akropolis fut bientôt en leur pouvoir. Ses défenseurs furent tués, ses temples pillés, et toutes ses demeures et tous ses bâtiments, sacrés aussi bien que profanes, furent livrés aux flammes (2). La citadelle d'Athènes tomba entre les mains de Xerxès par une surprise tout à fait semblable à celle qui avait mis Sardes dans celles de Cyrus (3).

---

(1) Hérodote, VIII, 52, 53. .... Ἔμπροσθε ὢν πρὸ τῆς ἀκροπόλιος, ὄπισθε δὲ τῶν πύλεων καὶ τῆς ἀνόδου, τῇ δὴ οὔτε τις ἐφύλασσε, οὔτ' ἂν ἤλπισε μή κοτέ τις κατὰ ταῦτα ἀναβαίη ἀνθρώπων, ταύτῃ ἀνέβησάν τινες κατὰ τὸ ἱρὸν τῆς Κέκροπος θυγατρὸς, Ἀγλαύρου, καίτοιπερ ἀποκρήμνου ἐόντες τοῦ χώρου.

Il paraît établi clairement que l'Aglaurion était sur le côté nord de l'akropolis. V. Leake, Topography of Athens, ch. 5, p. 261; Kruse, Hellas, vol. II, ch. 6, p. 119; Forchhammer, Topographie Athens, p. 365, 366; dans Kieler Philologische Studien, 1841. Siebelis (dans le plan d'Athènes mis en tête de son édition de Pausanias, et dans sa note sur Pausanias, I, 18, 2) place par erreur l'Aglaurion sur le côté oriental de l'akropolis.

Les expressions ἔμπροσθε πρὸ τῆς ἀκροπόλιος paraissent se rapporter à la position de l'armée persane, qui occupait naturellement la face septentrionale et la face occidentale de l'akropolis; puisqu'elle était arrivée à Athènes par le nord et que le côté occidental présentait le seul accès régulier. La colline appelée Areiopagos était ainsi presque au centre de leur position. Forchhammer explique ces expressions d'une manière peu satisfaisante.

(2) Hérodote, VIII, 52, 53.

(3) Hérodote, I, 84.

Ainsi fut accomplie la prophétie divine : l'Attique passa entièrement dans les mains des Perses, et l'incendie de Sardes fut vengé sur les foyers et la citadelle de ceux qui l'avaient prise, comme il le fut aussi sur leur temple sacré d'Eleusis. Xerxês envoya immédiatement à Suse la nouvelle de cet événement, qui, dit-on, excita des démonstrations immodérées de joie, en paraissant confondre les sombres prédictions de son oncle Artabanos (1). Le surlendemain, les exilés athéniens de sa suite reçurent de lui l'ordre, ou peut-être ils obtinrent la permission, d'aller offrir un sacrifice au milieu des ruines de l'akropolis, et d'expier, s'il était possible, la souillure imprimée au lieu. Ils découvrirent que l'olivier sacré près de la chapelle d'Erechtheus, don spécial de la déesse Athênê, bien que brûlé jusqu'au sol par les flammes récentes, avait déjà poussé un nouveau rejeton d'une coudée de long; du moins la piété d'Athènes rétablie ajouta foi dans la suite à cet encourageant présage (2), aussi bien qu'à ce qu'avait vu, disait-on, Dikæos (compagnon athénien des Pisistratides) dans la plaine thriasienne. C'était alors le jour réservé pour la célébration des mystères Eleusiniens ; et bien que dans cette année de deuil il n'y eût ni célébration, ni aucun Athénien dans le territoire, Dikæos s'imagina encore voir la poussière et entendre le chant retentissant de la multitude, qui avait coutume d'accompagner dans les temps ordinaires la procession d'Athènes à Eleusis. Il aurait même révélé le fait à Xerxês, si Demaratos ne l'en eût détourné; il l'expliquait comme une preuve que les déesses elles-mêmes passaient en venant d'Eleusis pour porter secours aux Athéniens à Salamis. Cependant, quoi qu'on ait pu admettre dans les temps postérieurs, certainement à ce moment personne ne pouvait croire qu'Athènes conquise redeviendrait promptement une cité libre ; même eût-on vu le présage de l'olivier brûlé repoussant soudain avec une vigueur surna-

---

(1) Hérodote, V, 102 ; VIII, 53-99 ; IX, 65. Ἔδεε γὰρ κατὰ τὸ θεοπρόπιον πᾶσαν τὴν Ἀττικὴν τὴν ἐν τῇ ἠπείρῳ γενέσθαι ὑπὸ Πέρσῃσι.

(2) Hérodote, VIII, 55-65.

turelle ; tant l'état des Athéniens paraissait alors désespéré, non moins à leurs alliés réunis à Salamis qu'aux Perses victorieux.

Vers le temps de la prise de l'akropolis, la flotte persane arriva aussi saine et sauve dans la baie de Phalêron, renforcée des vaisseaux de Karystos aussi bien que de ceux des diverses Cyclades, de sorte qu'Hérodote calcule qu'elle était aussi forte qu'avant la terrible tempête d'Aktê Sêpias, estimation certainement inadmissible (1).

Bientôt après son arrivée, Xerxês en personne descendit sur le rivage pour l'inspecter, aussi bien que pour tenir conseil avec les divers chefs sur l'opportunité d'attaquer la flotte ennemie, maintenant si voisine de lui dans le détroit resserré entre Salamis et les côtes de l'Attique. Il les invita tous à siéger dans une assemblée où le roi de Sidon occupait la première place et le roi de Tyr la seconde. La question fut posée à chacun d'eux séparément par Mardonios ; et en apprenant que tous se prononcèrent en faveur d'un engagement immédiat, nous pouvons être persuadés que l'opinion décidée de Xerxês a dû être bien connue d'eux auparavant. Il ne se trouva qu'une seule exception à cette unanimité, — Artemisia, reine d'Halikarnassos en Karia, à laquelle Hérodote prête un discours de quelque longueur, où elle repousse toute idée de combattre dans le détroit resserré de Salamis ; où elle prédit que, si l'armée de terre était portée en avant pour attaquer le Péloponèse, les Péloponésiens qui se trouvaient dans la flotte de Salamis retourneraient pour protéger leurs propres foyers, et qu'ainsi la

(1) Hérodote, VIII, 66. Le colonel Leake fait observer, au sujet de ce renseignement (Athens and the Demi of Attica, App. vol. II, p. 250) : « *Environ mille vaisseaux*, c'est la plus grande exactitude à laquelle nous puissions prétendre, en exposant la force de la flotte persane à Salamis ; et il en faut déduire, en estimant le nombre des vaisseaux engagés dans la bataille, ceux qui furent envoyés pour occuper le détroit Mégarique de Salamis, au nombre de deux cents. »

L'estimation du colonel Leake paraît un peu au-dessous de la réalité probable. Je ne crois pas non plus l'assertion de Diodore, qui dit que des vaisseaux furent détachés pour occuper le détroit Mégarique. Voir une note qui viendra peu après.

Digitized by Google

flotte se disperserait, d'autant plus qu'il n'y avait que peu ou point de nourriture dans l'île, — et où elle laisse percer en outre un grand mépris pour l'efficacité de la flotte et des marins persans en tant que comparés aux Grecs, aussi bien que pour les contingents sujets de Xerxès en général. Que la reine Artemisia ait donné ce prudent conseil, il n'y a pas lieu d'en douter; et il se peut que l'historien d'Halikarnassos ait eu le moyen d'apprendre les motifs sur lesquels se fondait son opinion. Mais j'ai de la peine à croire qu'elle puisse avoir exprimé publiquement une telle appréciation des sujets maritimes de la Perse, appréciation non-seulement blessante pour tous ceux qui l'entendaient, mais à ce moment injuste, — bien qu'elle eût fini par se rapprocher de la vérité à l'époque où écrivait Hérodote (1), et que la reine Artemisia elle-même ait pu vivre pour en avoir la conviction dans la suite. Quelles qu'aient pu être ses raisons, l'historien nous dit qu'amis aussi bien que rivaux furent étonnés de la hardiesse avec laquelle elle dissuadait le monarque d'une bataille navale, et s'attendirent à ce qu'elle fût mise à mort. Mais Xerxès entendit l'avis de très-bonne humeur, et même n'en estima que beaucoup plus la reine karienne, bien qu'il décidât qu'on se conformerait à l'opinion de la majorité, c'est-à-dire à la sienne propre. En conséquence, l'ordre fut donné à la flotte d'attaquer le lendemain (2), et à l'armée de terre de s'avancer vers le Péloponèse.

Tandis que sur le rivage de Phalêron une volonté toute-puissante arrachait une unanimité apparente et empêchait toute délibération réelle, grand dans le fait était le contraste que présentait l'armement grec voisin à Salamis, parmi les membres duquel avaient régné des dissensions sans bornes. Nous avons déjà dit que la flotte grecque s'était réunie primitivement auprès de cette île, non pas dans la pensée d'en

(1) Le tableau tracé dans la Cyropædie de Xénophon représente les sujets de la Perse comme dénués de courage et non exercés à la guerre (ἀνάλκιδες καὶ ἀσύντακτοι), et même maintenus dans cet état à dessein, formant un contraste avec les Perses indigènes (Xénophon, Cyrop. VIII, 1, 45).

(2) Hérodote, VIII, 68, 69, 70.

Digitized by Google

faire une station navale, mais simplement pour couvrir et aider l'émigration des Athéniens. Ce but étant atteint, et Xerxès étant déjà en Attique, Eurybiadès convoqua les chefs pour examiner quelle position était la plus convenable pour un engagement naval. La plupart d'entre eux, et particulièrement ceux du Péloponèse, furent opposés à l'idée de rester à Salamis, et proposèrent que la flotte fût transportée à l'isthme de Corinthe, où elle serait en communication immédiate avec l'armée de terre du Péloponèse, de sorte qu'en cas de défaite sur mer les vaisseaux trouveraient protection sur le rivage, et les hommes se réuniraient au service de terre; tandis que, si l'on était vaincu dans une action navale près de Salamis, ils seraient enfermés dans une île d'où il n'y avait pas espoir de s'échapper (1). Au milieu du débat, arriva un messager avec la nouvelle de la prise et de l'incendie d'Athènes et de son akropolis par les Perses. La terreur qu'elle causa fut telle, que quelques-uns des chefs, sans même attendre la fin du débat et le vote final, quittèrent aussitôt le conseil et se mirent à hisser les voiles ou à préparer leurs rameurs pour partir. La majorité vota formellement le départ pour l'isthme; mais comme la nuit approchait, le mouvement réel fut différé jusqu'au lendemain matin (2).

Alors on sentit le besoin d'une position telle que celle des Thermopylæ, qui avait servi de protection à tous les Grecs à la fois, de manière à empêcher que les craintes et les intérêts séparés ne prissent de trop grandes proportions. Nous ne pouvons guère nous étonner que les chefs péloponésiens, — les Corinthiens en particulier, qui fournissaient un contingent naval si considérable, et sur le territoire desquels la bataille sur terre à l'isthme semblait sur le point d'être livrée, — que ces chefs, disons-nous, manifestassent une répugnance si obstinée à combattre à Salamis, et insistassent pour gagner une position où, dans le cas d'une défaite sur mer, ils pourraient aider leurs propres soldats sur

(1) Hérodote, VIII, 70.

(2) Hérodote, VIII, 49, 50, 56.


Digitized by Google

terre, et être aidés par eux. D'autre part, Salamis, à cause de son détroit resserré, était non-seulement la position la plus favorable pour le nombre inférieur des Grecs, mais elle ne pouvait être abandonnée sans que l'unité de la flotte alliée fût rompue ; puisque Megara et Ægina resteraient ainsi à découvert, et que les contingents de chacune d'elles se retireraient immédiatement pour aller défendre leurs propres foyers; — tandis que les Athéniens, dont une grande partie avaient leurs familles expatriées dans Salamis et Ægina, seraient également distraits des efforts maritimes combinés à l'isthme. Si la flotte était transportée à ce dernier endroit, les Péloponésiens eux-mêmes ne seraient probablement pas restés réunis en un seul corps; car les escadres d'Epidauros, de Trœzen, d'Hermionê, craignant chacune que la flotte persane ne fît une descente sur l'un ou sur l'autre de ces ports séparés, retourneraient dans leur patrie pour repousser une telle éventualité, malgré les efforts d'Eurybiadês pour les conserver réunies. C'est pourquoi l'ordre de quitter Salamis et de se retirer à l'isthme n'était rien moins qu'une sentence de ruine pour toute defense maritime combinée; et il devint ainsi doublement odieux à tous ceux qui, comme les Athéniens, les Æginètes et les Mégariens, étaient également amenés par leur propre sûreté séparée à s'attacher à la défense de Salamis. Toutefois, malgré toute cette opposition et la protestation de Themistoklês, la détermination obstinée des chefs péloponésiens emporta le vote de retraite, et chacun d'eux se rendit à son vaisseau afin de le préparer pour partir le lendemain matin.

Quand Themistoklês retourna à son vaisseau, l'âme pleine du découragement causé par cette triste décision, réduit à la nécessité de pourvoir à l'éloignement des familles athéniennes expatriées et réfugiées dans l'île aussi bien qu'à celui de l'escadre, il trouva un ami athénien, nommé Mnêsiphilos, qui lui demanda ce qu'avait décidé le conseil des chefs. Relativement à ce Mnêsiphilos, que l'on signale en général comme un philosophe pratique plein de sagacité, nous n'avons malheureusement aucun détail; mais il n'a pas dû être un homme ordinaire celui que la renommée choisit,

Digitized by Google

à tort ou à raison, comme le génie inspirateur de Themistoklês. En apprenant la décision prise, Mnêsiphilos éclata en remontrances sur la ruine totale que léguerait son exécution; il n'y aurait bientôt plus ni flotte combinée pour combattre, ni cause, ni patrie collective à défendre (1). Il pressa vivement Themistoklês de rouvrir la discussion, et d'insister fortement par tous les moyens en son pouvoir sur un rappel du vote en faveur de la retraite, aussi bien que sur une résolution positive de rester à Salamis et d'y combattre. Themistoklês avait déjà essayé en vain d'imposer la même idée ; mais, bien que découragé par le mauvais succès, les remontrances d'un ami respecté le frappèrent d'une manière assez forte pour l'engager à renouveler ses efforts. Il se rendit à l'instant au vaisseau d'Eurybiadês, demanda la permission de lui parler, et, étant admis à son bord, il rouvrit avec lui seul tout le sujet de la discussion précédente, insistant sur ses propres vues avec autant d'énergie qu'il le put. Dans cette entrevue particulière, on pouvait présenter les arguments à l'appui du cas avec beaucoup moins de ménagement qu'il n'avait été possible de le faire dans une assemblée des chefs, qui se seraient regardés comme insultés si on leur eût dit ouvertement qu'il était vraisemblable qu'ils abandonneraient la flotte, une fois partis de Salamis. Parlant ainsi librement et confidentiellement, et parlant à Eurybiadês seul, Themistoklês put le convaincre en partie, et même il obtint de lui qu'il convoquerait une nouvelle assemblée. Aussitôt qu'elle fut réunie, avant même qu'Eurybiadês en eût expliqué l'objet et qu'il eût ouvert la discussion dans les formes, Themistoklês s'adressa à chacun des chefs séparément, épanchant librement ses craintes et son inquiétude au sujet de l'abandon de Salamis ; si bien que le Corinthien Adeimantos le blâma en disant : « Themistoklês, ceux qui dans les luttes publiques des fêtes se lèvent avant le signal

(1) Hérodote, VIII, 57. Οὔτοι ἄρα ἢν ἀπαίρωσι τὰς νῆας ἀπὸ Σαλαμῖνος, περὶ οὐδεμίης ἔτι πατρίδος ναυμαχήσεις · κατὰ γὰρ πόλις ἕκαστοι τρέψονται, etc. Comp. VII, 139, et Thucydide I, 73.

Digitized by Google

voulu sont fouettés. — C'est vrai, répliqua l'Athénien; mais ceux qui tardent après le signal donné ne remportent pas de couronnes (1). »

---

(1) Hérodote, VIII, 58, 59. Le récit que fait Hérodote de ces mémorables débats qui précédèrent la bataille de Salamis est en général clair, instructif et logique. Il est plus probable que celui de Diodore (XI, 15, 16), qui dit que Themistoklês réussit à convaincre entièrement Eurybiadês et les chefs péloponésiens de la convenance de combattre à Salamis, mais que, malgré tous leurs efforts, l'armement ne leur obéit pas, et insista pour aller à l'isthme. Et il mérite encore plus notre estime, si nous le comparons aux récits vagues et négligés de Plutarque et de Cornélius Népos. Comme Plutarque (Themist. c. 11) décrit la scène, Eurybiadês était la personne qui désirait arrêter l'empressement et l'éloquence de Themistoklês, et qui, dans cette intention, lui fit d'abord l'observation que je donne dans mon texte en l'empruntant d'Hérodote, et à laquelle Themistoklês fit la même réponse, — qui ensuite leva son bâton pour frapper Themistoklês, ce qui provoqua de la part de ce dernier l'observation si connue — « Frappe, mais écoute » (Πάταξον μὲν, ἄκουσον δὲ). Larcher exprime sa surprise qu'Hérodote *ait supprimé* une anecdote si frappante que cette dernière. Mais nous pouvons voir distinctement par la teneur de son récit qu'il ne peut l'avoir entendu raconter. Dans le récit d'Hérodote, Themistoklês ne fait pas d'offense à *Eurybiadês*, et celui-ci n'est nullement mécontent de lui. Qui plus est, Eurybiadês est même entraîné par les paroles persuasives de Themistoklês, et disposé à tomber dans son sens. Les personnes qu'Hérodote représente comme irritées contre Themistoklês sont les chefs péloponésiens, particulièrement Adeimantos le Corinthien. Ils sont irrités aussi (il faut ajouter), non sans une raison plausible : un vote en forme vient d'être rendu par la majorité, après une discussion approfondie, et voici le chef de la minorité qui persuade à Eurybiadês de rouvrir tout le débat : cause assez raisonnable de mécontentement. De plus, c'est *Adeimantos, non Eurybiadês*, qui adresse à Themistoklês la remarque que « les personnes qui se lèvent avant le signal voulu sont fouettées. » Et il fait la remarque parce que Themistoklês continue de parler aux divers chefs, et tâche de les persuader, *avant que* la délibération de l'assemblée ait été ouverte dans les formes. Themistoklês s'attire le blâme en péchant contre les formes de la délibération, et en parlant avant le temps voulu. Mais Plutarque met la remarque dans la bouche d'Eurybiadês, sans aucune circonstance antérieure pour la justifier, et sans aucune convenance. Son récit représente Eurybiadês comme étant la personne qui désire et transférer les vaisseaux à l'isthme, et empêcher Themistoklês de faire de l'opposition à cette mesure ; bien que cette tentative faite pour arrêter une opposition en forme d'argument de la part du commandant de l'escadre athénienne ne soit nullement croyable.

Le Dr Blomfield (ad Æschyl. Pers. 728) imagine que l'histoire relative à Eurybiadês menaçant Themistoklês de son bâton naquit de l'histoire telle qu'elle est rapportée dans Hérodote, bien qu'Hérodote lui-même ne la connût pas. Je ne puis croire que ceci soit exact, puisque l'histoire ne s'adapte pas au récit de cet historien ; elle ne s'accorde pas avec sa conception des relations existant entre Eurybiadês et Themistoklês.

Digitized by Google

Eurybiadês expliqua alors au conseil que des doutes s'étaient élevés dans son esprit, et qu'il le réunissait pour examiner de nouveau leur résolution antérieure ; après ces mots, Themistoklês ouvrit la discussion. Il insista vivement sur la nécessité de combattre dans la mer resserrée de Salamis et non dans les eaux ouvertes de l'isthme, — aussi bien que de préserver Megara et Ægina; soutenant qu'une victoire navale à Salamis ne serait pas moins efficace pour la défense du Péloponèse que si elle était gagnée à l'isthme; tandis que, si la flotte était dirigée vers ce dernier point, elle ne ferait qu'attirer les Perses après elle. De plus, il n'oublia pas d'ajouter que les Athéniens avaient une prophétie qui leur assurait la victoire dans cette île, leur propriété. Mais son discours fit peu d'impression sur les chefs péloponésiens, qui furent même exaspérés d'être convoqués une seconde fois pour rouvrir un débat déjà fermé, — et fermé d'une manière qu'ils jugeaient essentielle à leur sûreté. Dans le cœur du Corinthien Adeimantos en particulier, ce sentiment de colère dépassa toutes les bornes. Il dénonça avec aigreur la présomption de Themistoklês, et lui ordonna de se taire comme un homme qui n'avait pas alors de cité libre grecque à représenter, — Athènes étant au pouvoir de l'ennemi. Qui plus est, il alla jusqu'à soutenir qu'Eurybiadês n'avait pas le droit de compter le vote de Themistoklês jusqu'à ce que celui-ci eût produit une cité libre qui l'accréditât auprès du conseil. Une telle attaque, à la fois peu généreuse et insensée, dirigée contre le chef de plus de la moitié de toute la flotte, démontre l'extravagante impatience qu'avaient les Corinthiens d'emmener leur flotte à leur isthme. Elle provoqua une amère réponse que leur adressa Themistoklês, qui leur rappela qu'ayant autour de lui deux cents vaisseaux bien montés en hommes, il pourrait se procurer partout et une cité et un territoire aussi bons ou meilleurs que Corinthe. Mais il vit alors clairement qu'il fallait desespérer de songer à imposer sa politique par le raisonnement, et que rien ne réussirait, si ce n'est le langage direct de l'intimidation. Se tournant vers Eurybiadês, et s'adressant à lui personnellement, il dit : « Si tu veux rester ici, et combattre

Digitized by Google

bravement, tout tournera bien ; mais si tu ne veux pas rester, tu ruineras la Hellas (1). Car, pour nous, tous nos moyens de guerre sont contenus dans nos vaisseaux. Laisse-toi encore persuader par moi ; sinon, nous, Athéniens, nous émigrerons avec nos familles à bord, tels que nous sommes, à Siris en Italie, qui est à nous depuis longtemps, et que, suivant les prophéties, nous devons coloniser un jour. Alors vous autres chefs, quand vous serez privés d'alliés comme nous, vous vous rappellerez bientôt ce que je vous dis maintenant. »

Eurybiadês avait été presque convaincu auparavant par le plaidoyer éloquent de Themistoklês. Mais cette dernière menace directe fixa sa détermination, et probablement réduisit au silence même les opposants corinthiens et péloponésiens : car il n'était que trop évident que, sans les Athéniens, la flotte était impuissante. Toutefois, il ne remit pas la question aux voix, mais il prit sur lui d'annuler la première résolution et de donner l'ordre de rester à Salamis pour combattre. Tous acquiescèrent à cet ordre, bon gré mal gré (2). L'aurore suivante les vit se préparer au combat et non à la retraite, et invoquer la protection et la compagnie des héros Æakides de Salamis, — Telamôn et Ajax ; ils envoyèrent même une trirème à Ægina pour implorer Æakos lui-même et les autres Æakides. Il paraît que ce fut aussi dans ce même jour que la résolution de combattre à Salamis fut prise par Xerxês, dont on vit la flotte en mouvement vers la fin du jour, préparant l'attaque pour le lendemain matin.

Mais les Péloponésiens, bien que n'osant pas désobéir à l'ordre de l'amiral spartiate, conservaient encore entières leurs premières craintes et leur ancienne répugnance, qui, après un court intervalle, recommencèrent à l'emporter sur la formidable menace de Themistoklês, et furent encore

---

(1) Hérodote, VIII, 61, 62. Σὺ εἰ μενέεις αὐτοῦ, καὶ μένων ἔσεαι ἀνὴρ ἀγαθός· εἰ δὲ μὴ, ἀνατρέψεις τὴν Ἑλλάδα.

(2) Hérodote, VIII, 64. Οὕτω μὲν οἱ περὶ Σαλαμῖνα, ἔπεσι ἀκροβολισάμενοι, ἐπεί τε Εὐρυβιάδῃ ἔδοξε, αὐτοῦ παρεσκευάζοντο ὡς ναυμαχήσοντες.

Digitized by Google

augmentées par les avis venus de l'isthme. Les messagers, de ce côté, dépeignaient la terreur et l'effroi qu'éprouvaient leurs frères absents, tout en construisant à ce point leur mur transversal pour résister à l'invasion imminente par terre. Pourquoi, *eux* aussi, n'y étaient-*ils* pas pour unir leurs bras et aider à la défense, du moins sur terre, — même s'ils étaient vaincus sur mer, — au lieu de consumer leurs efforts pour défendre l'Attique, déjà au pouvoir de l'ennemi? Telles étaient les plaintes qui passaient de bouche en bouche, avec maintes exclamations amères contre la folie d'Eurybiadès; enfin le sentiment commun éclata en une manifestation publique et mutine, et un nouveau conseil de chefs fut demandé et convoqué (1). Ici on vit se renouveler le même débat plein de colère et la même différence d'opinion inconciliable; les chefs péloponésiens demandant à grands cris un départ immédiat, tandis que les Athéniens, les Æginètes (2) et les Mégariens demandaient avec autant d'instances qu'on restât pour combattre. Il était évident pour Themistoklès que la majorité des votes parmi les chefs serait contre lui, malgré l'ordre d'Eurybiadès; et la crise désastreuse destinée à priver la Grèce de toute défense maritime combinée paraissait imminente, — quand il eut recours à un dernier stratagème pour faire face à la circonstance désespérée en rendant la fuite impossible. Imaginant un prétexte pour s'en aller du conseil, il fit passer le détroit à un messager de confiance chargé d'une communication secrète pour les généraux persans. Sikinnos, son esclave, — vraisemblablement un Grec asiatique (3) qui comprenait

(1) Hérodote, VIII, 74. Ἕως μὲν δὴ αὐτῶν ἀνὴρ ἀνδρὶ παρίστατο, θῶυμα ποιεύμενοι τὴν Εὐρυβιάδεω ἀβουλίην· τέλος δὲ, ἐξεῤῥάγη ἐς τὸ μέσον, σύλλογός τε δὴ ἐγίνετο, καὶ πολλὰ ἐλέγετο περὶ τῶν αὐτῶν, etc. Cf. Plutarque, Themist. c. 12.

(2) Lykurgue (cont. Leokrat. c. 17, p. 185) compte les Æginètes parmi ceux qui désiraient s'échapper de Salamis pendant la nuit, et qui n'en furent empêchés que par le stratagème de Themistoklês. C'est une grande erreur, comme dans le fait ces orateurs jugent perpétuellement mal les faits de leur ancienne histoire. Les Æginètes avaient un intérêt non moins fort que les Athéniens à garder la flotte réunie et à combattre à Salamis.

(3) Plutarque (Themistoklês, c. 12) appelle Sikinnos un *Perse de naissance*, ce qui ne peut être vrai.

Digitized by Google

le persan et avait peut-être été vendu pendant la dernière révolte ionienne, mais dont les qualités supérieures sont prouvées par ce fait, qu'il avait eu à soigner et à instruire les enfants de son maître, — Sikinnos, dis-je, reçut comme instruction de les informer secrètement au nom de Themistoklês, qui était représenté comme ayant à cœur le succès des Perses, que la flotte grecque était non-seulement dans la dernière alarme et méditait une fuite immédiate, mais que ses diverses parties étaient dans une dissension si violente, qu'elles étaient plutôt disposées à combattre les unes contre les autres que contre un ennemi commun. Une magnifique occasion (était-il ajouté) se présentait ainsi aux Perses, s'ils voulaient en profiter sans retard, d'abord de les cerner et d'empêcher leur fuite, et ensuite d'attaquer un corps désuni, dont un grand nombre, au commencement du combat, épouserait ouvertement la cause des Perses (1).

Telle fut l'importante communication envoyée par Themistoklês à travers le détroit resserré (seulement un quart de mille (= 400 mètres) en largeur à la partie la plus étroite) qui sépare Salamis du continent voisin, sur lequel était posté l'ennemi. Cet ordre fut exécuté avec assez d'adresse pour produire l'impression exacte que le chef athénien voulait faire, et, à cause du glorieux succès qu'elle amena, elle passa pour un magnifique stratagème; si on eût essuyé une défaite, son nom aurait été couvert d'infamie. Ce qui nous étonne le plus, c'est qu'après en avoir recueilli un honneur signalé aux yeux des Grecs en le donnant pour un stratagème, Themistoklês s'en fit honneur plus tard, pendant l'exil de ses derniers jours (2), comme d'un service capital rendu au mo-

(1) Hérodote, VIII, 75.

(2) Thucydide, 1, 137. Il est curieux de comparer ceci avec Æschyle, Persæ, 351, *sqq*. V. aussi Hérodote, VIII, 109, 110.

Isokrate pouvait bien faire remarquer, au sujet des dernières récompenses données par les Perses à Themistoklês : — Θεμιστοκλεὰ δ', ὃς ὑπὲρ τῆς Ἑλλάδος αὐτοὺς κατεναυμάχησε, τῶν μεγίστων δωρέων ἠξίωσαν (Paneg. Or. IV, p. 74), — quoique cet orateur parle comme s'il ne savait rien du stratagème par lequel Themistoklês força les Grecs à combattre à Salamis contre leur volonté. V. le même Discours, c. 27, p. 61.

Digitized by Google

narque persan. Il n'est pas improbable, si nous réfléchissons à l'état désespéré des affaires grecques à ce moment, que cette facilité d'une double interprétation l'ait engagé en partie à envoyer le message.

Il paraît qu'il fut communiqué à Xerxès peu après qu'il avait donné ses ordres pour combattre le lendemain matin; et il entra si avidement dans l'idée, qu'il ordonna à ses généraux de fermer le détroit de Salamis des deux côtés pendant la nuit, au nord aussi bien qu'au sud de la ville de Salamis, au péril de leurs têtes, s'ils laissaient une ouverture par laquelle les Grecs pussent s'échapper (1). La station de la nombreuse flotte persane était le long de la côte de l'Attique; — son quartier général était dans la baie de Phalêron, mais sans doute des parties de cette flotte occupaient ces trois ports naturels, non encore améliorés par l'art, qui appartenaient au dême de Peiræeus, — et s'étendaient peut-être en outre jusqu'à d'autres portions de la côte occidentale au sud de Phalêron; tandis que la flotte grecque était dans le port de la ville appelée Salamis, dans la partie de l'île faisant face au mont Ægaleos, en Attique. Pendant la nuit (2), une por-

(1) Æschyle, Persæ, 370.

Hérodote ne parle pas de cette menace faite aux généraux, et il ne mentionne même pas l'intervention personnelle de Xerxês en aucune manière, pour tout ce qui regarde le mouvement de nuit de la flotte persane. Il regarde la communication de Sikinnos comme ayant été faite aux généraux Persans, et le mouvement de nuit comme entrepris par eux. L'assertion du poëte contemporain semble la plus probable des deux; mais il omet, comme on pouvait s'y attendre, toute mention des dissensions périlleuses qui agitaient le camp grec.

(2) Diodore (XI, 17) dit que l'escadre égyptienne de la flotte de Xerxês fut détachée pour fermer l'issue entre Salamis et la Megaris, c'est-à-dire pour doubler l'extrémité sud-ouest de l'île jusqu'au détroit situé au nord-ouest, où l'extrémité nord-ouest de l'île est séparée de Megara par un détroit resserré, près de l'endroit où fut placé plus tard le fort de Budoron, pendant la guerre du Péloponèse.

Hérodote ne dit rien de ce mouvement, et son récit implique évidemment que la flotte grecque était enfermée au nord de la ville de Salamis, l'aile droite persane s'étant postée entre cette ville et Eleusis. Le mouvement annoncé par Diodore me paraît inutile et improbable. Si l'escadre égyptienne avait été placée là, elle eût été dans le fait très-éloignée du théâtre de l'action, tandis qu'Hérodote croyait, comme nous pouvons le voir, qu'elle avait pris une part réelle à la bataille avec le reste (VIII, 100).

Digitized by Google

tion de la flotte persane, partant de Peiræeus vers le nord, le long de la côte occidentale de l'Attique, s'approcha autant que possible du nord de la ville et du port de Salamis, de manière à fermer l'issue septentrionale du détroit du côté d'Eleusis, tandis qu'une autre portion barra l'autre issue entre Peiræeus et l'extrémité sud-est de l'île, débarquant un détachement de troupes dans l'île déserte de Psyttaleia, près de cette extrémité (1). Ces mesures furent toutes prises pen-

---

(1) Hérodote, VIII, 76. Τοῖσι δὲ ὡς πιστὰ ἐγίνετο τὰ ἀγγελθέντα, τοῦτο μὲν, ἐς τὴν νησίδα τὴν Ψυττάλειαν, μεταξὺ Σαλαμῖνός τε κειμένην καὶ τῆς ἠπείρου, πολλοὺς τῶν Περσέων ἀπεβίβασαν · τοῦτο δὲ, ἐπειδὴ ἐγίνοντο μέσαι νύκτες, ἀνῆγον μὲν τὸ ἀπ' ἑσπέρης κέρας, κυκλούμενοι πρὸς τὴν Σαλαμῖνα · ἀνῆγον δὲ οἱ ἀμφὶ τὴν Κέον τε καὶ τὴν Κυνόσουραν τεταγμένοι, κατεῖχόν τε μέχρι Μουνυχίης πάντα τὸν πορθμὸν τῇσι νηυσί.

Il avait indiqué antérieurement Phalêron comme la principale station de la flotte persane; sans vouloir dire nécessairement qu'elle y fût tout entière. Le passage que je viens de transcrire donne à entendre ce que firent les Perses pour accomplir leur projet d'entourer les Grecs dans le port de Salamis : et la première partie de ce passage, où il parle de l'aile occidentale (plus proprement nord-ouest), ne présente pas de difficulté extraordinaire, bien que nous ne sachions pas jusqu'où s'étendait l'aile occidentale avant le commencement du mouvement. Probablement elle s'étendait jusqu'au port de Peiræeus, et elle commença de là son mouvement de nuit le long de la côte de l'Attique pour aller au delà de la ville de Salamis. Mais il n'est pas facile de comprendre la seconde partie du passage où il dit que « ceux qui étaient stationnés autour de Keos et de Kynosura se mirent aussi en mouvement, et occupèrent avec leurs vaisseaux tout le détroit jusqu'à Munychia. » Quels endroits étaient Keos et Kynosura, et où étaient-ils situés? Les seuls endroits connus portant ces noms sont l'île de Keos, non loin du sud du cap Sunion, en Attique, — et le promontoire Kynosura, sur la côte nord-est de l'Attique, immédiatement au nord de la baie de Marathôn. Il ne semble guère possible de supposer qu'Hérodote voulût parler de ce dernier promontoire, trop éloigné pour rendre le mouvement qu'il décrit aucunement praticable; même l'île de Keos est exposée, bien qu'à un moins haut degré, à la même objection, à savoir, qu'elle est trop éloignée. Aussi Barthélemy, Kruse, Baehr et le D[r] Thirlwall appliquent-ils les noms de Keos et de Kynosura à deux promontoires (le plus méridional et le plus au sud-est) de l'île de Salamis ; et Kiepert a appliqué leur idée dans ses cartes nouvellement publiées. Mais en premier lieu, on ne produit aucune autorité en donnant ces noms à deux promontoires de l'île, et les critiques ne le font que parce qu'ils disent qu'il est nécessaire d'assurer un sens raisonnable à ce passage d'Hérodote. En second lieu, si nous admettons leur supposition, nous devons supposer *qu'avant que ce mouvement de nuit fût commencé*, la flotte persane était déjà stationnée en partie à la hauteur de *l'île de Salamis ;* ce qui me paraît extrêmement improbable. Quelque station que la flotte occupât avant le mouvement de nuit, nous pouvons être très-sûrs que ce n'était pas dans l'île possédée alors par l'ennemi ;

Digitized by Google

dant la nuit, pour empêcher la fuite anticipée des Grecs, et ensuite pour les attaquer le lendemain matin dans le détroit resserré tout près de leur port.

Cependant cette violente controverse entre les chefs grecs, au milieu de laquelle Themistoklês avait expédié son messager secret, continuait sans affaiblissement et sans décision. Il était de l'intérêt du général athénien de prolonger le débat et d'empêcher tout vote définitif, jusqu'à ce que l'effet de son stratagème eût rendu la retraite impossible. Une telle prolongation n'était nullement difficile dans un cas si critique, où la majorité des chefs était d'un côté et celle de l'armée navale de l'autre, — surtout en ce qu'Eurybiadês lui-même était favorable à l'idée de Themistoklês. En conséquence, le débat n'était pas encore terminé à la chute du jour, et ou bien il continua toute la nuit, ou il fut ajourné à une heure avant l'aurore du lendemain matin, — quand un incident, intéressant aussi bien qu'important, vint lui donner un nouveau tour. Aristeidês, l'exilé par ostracisme, arriva d'Ægina à Salamis. Depuis la révocation de sa sentence, — révocation proposée par Themistoklês lui-même, — il n'avait pas eu occasion de retourner à Athènes, et il rejoignait alors pour la première fois ses compatriotes dans leur exil à Salamis; il n'était pas sans être informé des dissensions furieuses qui les divisaient et de l'impatience que montraient les Péloponésiens de se retirer à l'isthme. Il fut le premier à apporter la nouvelle que cette retraite était devenue impraticable par suite de la position de la flotte persane, que son propre vaisseau en venant d'Ægina n'avait

---

c'était quelque part sur la côte de l'Attique, et les noms de Keos et de Kynosura doivent appartenir à quelques points inconnus de l'*Attique*, non de Salamis. Je ne peux donc pas adopter la supposition de ces critiques, bien que, d'un autre côté, Larcher soit peu satisfaisant dans la tentative qu'il fait pour écarter les objections qui s'appliquent à la supposition de Keos et de Kynosura, telles qu'on les comprend ordinairement. Il est difficile dans ce cas de concilier l'assertion d'Hérodote avec les considérations géographiques, et je présume plutôt que dans cette occasion il a été égaré lui-même par un trop grand désir de trouver l'oracle de Bakis réellement accompli. C'est sur Bakis qu'il copie le nom de Kynosura (VIII, 77).

Digitized by Google

évitée qu'à la faveur de la nuit. Il fit prier Themistoklês de sortir du conseil assemblé des chefs; et après un généreux exorde où il lui exprima son espérance que leur rivalité ne serait dans l'avenir qu'une lutte de services dans l'intérêt de leur commune patrie, il lui apprit que le nouveau mouvement des Perses enlevait tout espoir de parvenir maintenant à l'isthme, et rendait inutile tout débat ultérieur. Themistoklês exprima sa joie à cette nouvelle, et il lui fit connaître son message secret, par lequel il avait lui-même fait opérer ce mouvement, afin que les chefs péloponésiens fussent forcés de combattre à Salamis même contre leur gré. De plus, il demanda à Aristeidês de se rendre lui-même dans le conseil et de lui communiquer la nouvelle, car, si elle sortait de la bouche de Themistoklês, les Péloponésiens la traiteraient d'invention. En effet, leur incrédulité était si opiniâtre qu'ils ne voulaient pas l'admettre comme vraie, même sur l'assertion d'Aristeidês; ce ne fut qu'à l'arrivée d'un vaisseau Ténien, qui désertait de la flotte persane, qu'ils finirent par ajouter foi eux-mêmes à la situation réelle des affaires et à l'absolue impossibilité de se retirer. Une fois convaincus de ce fait, ils se préparèrent à l'aurore pour la bataille maintenant imminente (1).

Après avoir fait ranger son armée de terre le long du rivage opposé à Salamis, Xerxès avait dressé pour lui-même un siége élevé, ou trône, sur une des pentes avancées du mont Ægaleos, — près de l'Hêrakleion et surplombant la mer (2), — d'où il pourrait voir distinctement toutes les

(1) Hérodote, VIII, 79, 80.

Hérodote dit, sans doute exactement, qu'Aristeidês, immédiatement après qu'il eut fait la communication au conseil, se retira, sans prétendre prendre part au débat. Plutarque le représente comme présent et comme y prenant part (Aristeidês, c. 9). Selon Plutarque, Themistoklês prie Aristeidês de l'aider à persuader Eurybiadês; selon Hérodote, Eurybiadês était déjà persuadé : c'étaient les chefs péloponésiens qui résistaient.

On trouvera partout les détails d'Hérodote à la fois plus croyables et plus logiques que ceux de Plutarque et des écrivains plus récents.

(2) Æschyle, Persæ, 473; Hérodote, VIII, 90. Le trône à pieds d'argent, sur lequel Xerxês s'était assis, fut conservé longtemps dans l'akropolis d'Athènes; — il avait été abandonné lors

Digitized by Google

phases du combat et la conduite de ses troupes sujettes. Il était persuadé qu'elles n'avaient pas fait de leur mieux à Artemision, par suite de son absence, et que sa présence leur inspirerait une nouvelle ardeur; de plus, ses secrétaires royaux étaient à ses côtés, prêts à enregistrer les noms et des braves et des lâches parmi les combattants. A l'aile droite de sa flotte, qui se rapprochait de Salamis du côté d'Eleusis, et était opposée aux Athéniens sur l'aile gauche des Grecs, — se trouvaient placés les Phéniciens et les Egyptiens; à son aile gauche les Ioniens (1), — se rapprochant du côté de Peiræeus et opposés aux Lacédæmoniens, aux Æginètes et aux Mégariens. Toutefois les marins de la flotte persane avaient été à bord toute la nuit, occupés à faire ce mouvement qui les avait placés dans leur position actuelle, tandis que les marins grecs commençaient maintenant sans fatigue antérieure, encore sous l'impression des harangues animées de Themistoklês et des autres chefs. Au moment même où ils montaient sur leurs navires, ils furent rejoints par la trirème qu'on avait envoyée à Ægina pour apporter à leur aide Æakos avec les autres héros Æakides. Honorée de ce précieux secours, qui contribuait tant à animer le courage des Grecs, la trirème æginétaine arrivait alors juste à temps pour prendre son poste dans la ligne, après avoir évité la poursuite de l'ennemi, qui lui barrait le passage (2).

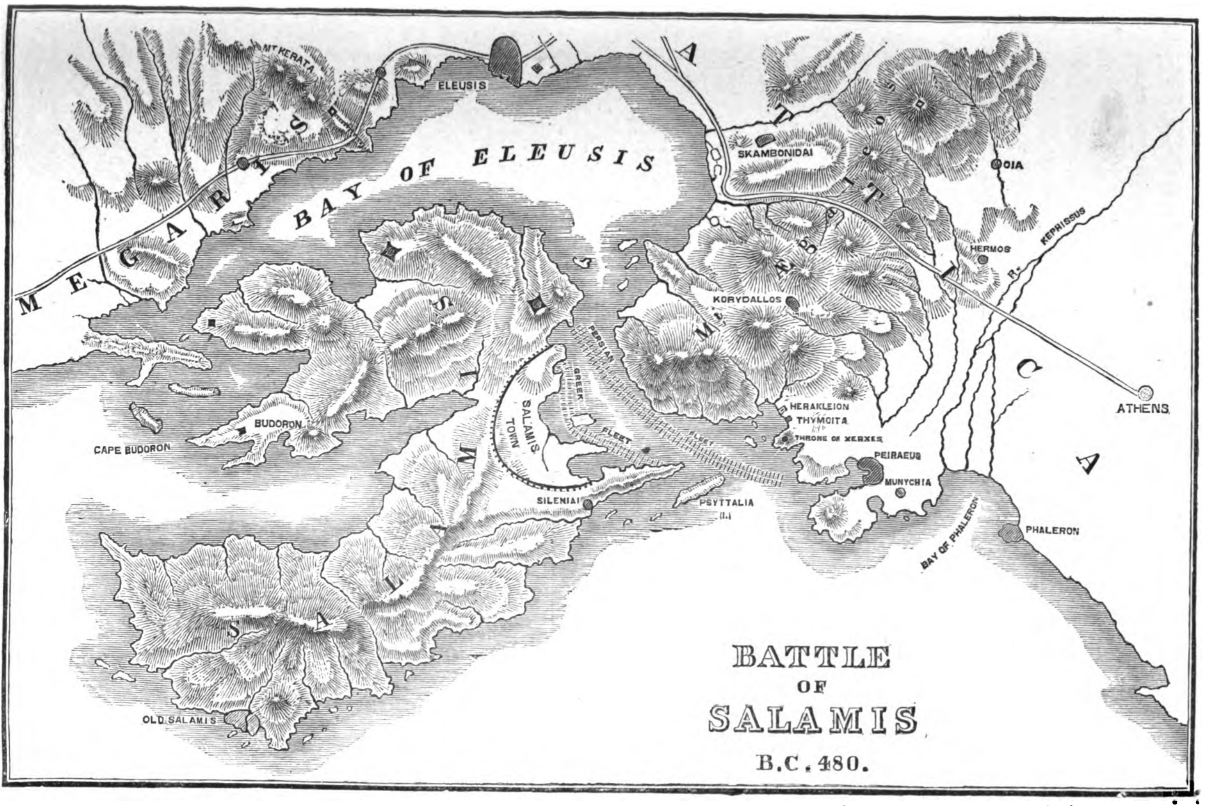
de sa retraite. Harpokration, Ἀργυρόπους δίφρος.

Un écrivain auquel s'en réfère Plutarque, — Akestodôros, — affirmait que le siége de Xerxês était dressé, non au pied du mont Ægaleos, mais beaucoup plus loin au nord-ouest, sur les frontières de l'Attique et de la Megaris, au pied des montagnes appelées Kerata (Plutarque, Themistoklês, 13). Si cet écrivain connaissait la topographie de l'Attique, nous devons supposer qu'il attribuait à Xerxês une vue étonnamment longue. Mais nous pouvons probablement voir dans cette assertion un exemple de cette négligence en géographie qui se remarque dans tant d'auteurs anciens. Ktêsias reconnaît l'Hêrakleion (Persica, c. 26).

(1) Hérodote, VIII, 85; Diodore, XI, 16.

(2) Hérodote, VIII, 83; Plutarque (Themistoklês, c. 13; Aristeidês, c. 9; Pelopidas, c. 21). Plutarque raconte une histoire d'après Phanias, relativement à un incident survenu au moment qui précéda l'action; et on aime à trouver une raison suffisante pour le

Digitized by Google



Grote's Greece.

Digitized by Google

Digitized by Google

Les Grecs s'avancèrent du rivage à force de rames pour attaquer, avec le pœan habituel, ou cri de guerre, auquel les Perses répondirent avec confiance. Dans le fait, ces derniers étaient les plus avancés des deux pour commencer le combat. Les marins grecs, à mesure qu'ils approchaient de l'ennemi, furent d'abord disposés à hésiter, — et même reculèrent pendant un certain temps ; de sorte que quelques-uns d'entre eux touchèrent terre sur leur propre rivage, jusqu'à ce que ce mouvement rétrograde fut arrêté par une figure surnaturelle de femme planant au-dessus d'eux, qui s'écria d'une voix que toute la flotte entendit : « O braves ! jusqu'où allez-vous encore en ramant à reculons ? » Le fait seul que cette fable ait circulé atteste le courage incertain des Grecs au commencement de la bataille (1). Les braves capitaines athéniens Ameinias et Lykomêdês (le premier, frère du poëte Æschyle) furent les premiers à obéir soit à cette voix de femme, soit aux inspirations de leur propre ardeur ; bien que, suivant la version qui avait cours à

---

rejeter. Themistoklês, avec le prophète Euphrantidês, était en train d'offrir un sacrifice à côté de la galerie de l'amiral, quand on amena comme prisonniers trois beaux jeunes gens, neveux de Xerxês. Comme le feu jeta précisément alors une lueur brillante, et qu'on entendit un éternûment du côté droit, le prophète enjoignit à Themistoklês d'offrir ces trois prisonniers en sacrifice propitiatoire à Dionysos Omêstês ; ce que les cris des assistants le forcèrent de faire contre sa volonté. C'est ce que Plutarque avance dans sa vie de Themistoklês ; dans sa vie d'Aristeidês, il affirme que ces jeunes gens furent amenés prisonniers de Psyttaleia, quand Aristeidês *l'attaqua au commencement de l'action*. Or Aristeidês n'attaqua Psyttaleia que quand le combat naval fut presque terminé, de sorte que des prisonniers n'ont pu être amenés de là au commencement de l'action. Il n'a donc pu y avoir de prisonniers persans au sacrifice, et on peut écarter l'histoire comme une fiction.

(1) Hérodote, VIII, 84. Φανεῖσαν δὲ διακελεύσασθαι, ὥστε καὶ ἅπαν ἀκοῦσαι τὸ τῶν Ἑλλήνων στρατόπεδον, ὀνειδίσασαν πρότερον τάδε · Ὦ δαιμόνιοι, μέχρι κόσου ἔτι πρύμναν ἀνακρούεσθε ;

Æschyle (Pers. 396-415) décrit bien le cri de guerre des Grecs et la réponse des Perses. Pour de très-bonnes raisons, il ne mentionne pas la lâcheté que les Grecs montrèrent en commençant et qu'Hérodote nous expose.

Le cri de guerre décrit ici par Æschyle, guerrier réellement engagé dans l'affaire, nous montre la différence entre un combat naval à cette époque et la tactique perfectionnée des Athéniens, cinquante ans plus tard, au commencement de la guerre du Péloponèse. Phormiôn surtout enjoint à ses hommes la nécessité du silence (Thucydide, II, 89).

Digitized by Google

Ægina, ce fût le vaisseau æginétain, chargé des héros Æakides, qui donna le premier cet honorable exemple (1). Le Naxien Demokritos fut célébré par Simonidês comme étant le troisième vaisseau qui entra en action. Ameinias, s'élançant hors de la ligne, chargea avec l'éperon de son vaisseau en plein contre un phénicien, et les deux navires devinrent tellement enchevêtrés qu'il ne put se dégager; d'autres vaisseaux vinrent au secours des deux côtés, et l'action devint ainsi générale.

Hérodote, avec sa sincérité ordinaire, nous dit qu'il ne put se procurer que peu de détails sur l'action, si ce n'est sur ce qui concernait Artemisia, la reine de sa propre ville, de sorte que nous ne savons guère quelque chose de plus que les faits généraux. Mais il paraît que, à l'exception des Grecs ioniens, dont beaucoup (apparemment un nombre plus grand qu'Hérodote n'aime à le reconnaître) furent tièdes et quelques-uns même contraires (2), — les sujets de Xerxês se conduisirent en général avec une grande bravoure : Phéniciens, Kypriens, Kilikiens, Egyptiens rivalisèrent avec les Perses et les Mèdes servant comme soldats à bord, en essayant de satisfaire le monarque exigeant qui, assis sur le rivage, observait leur conduite. Leur défaite signalée ne fut pas due à un défaut de courage, — mais, d'abord, à l'espace étroit, qui faisait que leur nombre supérieur était un obstacle plutôt qu'un avantage; ensuite à leur manque de ligne et de discipline régulières en tant que comparées à celles des Grecs; en troisième lieu, à ce fait que, dès que la fortune sembla tourner contre eux, ils n'eurent ni fidélité ni attachement réciproque, et que chaque allié voulut en sa-

(1) Simonide, Epigram. 138, Bergk; Plutarque, De Herodot. Malignit. c. 36.

Suivant Plutarque (Themist. 12) et Diodore (XI, 17), ce fut le vaisseau de l'amiral persan qui fut le premier attaqué et pris. S'il en avait été ainsi, Æschyle l'aurait probablement spécifié.

(2) Hérodote, VIII, 85; Diodore, XI, 16. Æschyle, dans les Persæ, bien qu'il donne une longue liste des noms de ceux qui combattirent contre Athènes, ne fait aucune allusion aux Grecs ioniens ni à d'autres comme ayant fait partie du catalogue. V. Blomfield ad Æschyl. Pers. 42. Ce silence s'explique facilement.

Digitized by Google

crifier d'autres ou même en couler bas, afin de s'échapper lui-même. Leur nombre et l'absence de concert les jetèrent dans la confusion et firent qu'ils s'abordèrent les uns les autres. Ceux de devant ne pouvaient reculer, ni ceux de derrière avancer (1) : les pales des rames furent brisées par le choc, — les timoniers ne purent plus diriger leurs vaisseaux ni disposer la marche du navire de manière à frapper avec l'éperon ce coup direct qui était essentiel dans l'ancienne manière de faire la guerre. Après quelque temps de combat, toute la flotte persane fut repoussée et devint complétement intraitable, de sorte que l'issue ne fut plus douteuse, et il ne resta rien que les efforts de la bravoure individuelle pour prolonger la lutte. Tandis que l'escadre athénienne à gauche, qui avait à surmonter la plus grande résistance, rompit et poussa devant elle l'aile droite des Perses, les Æginètes, à droite, interceptèrent la fuite des ennemis qui se sauvaient vers Phalêron (2). Demokritos, le capitaine naxien, prit, dit-on, cinq vaisseaux des Perses avec sa seule trirème. Le grand amiral Ariabignês, frère de Xerxês, attaqué par deux trirèmes athéniennes à la fois, succomba vaillamment en essayant d'aborder l'une d'elles, et le nombre de Persans et de Mèdes distingués qui partagèrent son sort fut très-considérable (3); d'autant plus que peu d'entre eux savaient nager, tandis que, parmi les marins grecs qui tombaient à la mer, la plupart étaient nageurs et avaient à leur portée le rivage ami de Salamis.

Il paraît que les marins phéniciens de la flotte jetèrent le blâme de la défaite sur les Grecs ioniens; et quelques-uns d'entre eux, poussés à la côte pendant la chaleur de la bataille immédiatement aux pieds du trône de Xerxês, s'ex-

(1) Hérodote, VIII, 86; Diodore, XI, 17. Le témoignage du premier, tant au sujet du courage manifesté par la flotte persane, que de son manque complet d'ordre et de système, est décisif, aussi bien qu'au sujet de l'effet de la surveillance personnelle de Xerxês.

(2) Simonide, Epigr. 138, Bergk.

(3) Les nombreux noms de chefs persans qu'Æschyle rapporte comme ayant été tués, sont pour la plupart probablement des inventions personnelles, pour plaire à son auditoire. V. Blomfield, Præfat. ad Æschyl. Pers. p. XII.

Digitized by Google

cusèrent en dénonçant les autres comme traîtres. Les têtes des chefs ioniens auraient été en danger, si le monarque n'avait vu de ses propres yeux un acte de bravoure étonnante accompli par l'un d'eux. Une trirème ionienne de Samothrace chargea et désempara une trirème attique, mais fut elle-même presque immédiatement coulée bas par un vaisseau æginétain. L'équipage de la trirème de Samothrace, comme son navire restait désemparé sur l'eau, fit un si bon usage de ses armes de trait qu'il nettoya le pont du vaisseau æginétain, s'élança à bord et s'en rendit maître. Cet exploit, se passant sous les yeux de Xerxès lui-même, le poussa à traiter les Phéniciens de lâches calomniateurs et à leur faire couper la tête. Sa colère et son irritation (nous dit Hérodote) ne connurent pas de bornes, et il sut à peine sur qui faire retomber ces sentiments (1).

Dans cette désastreuse bataille elle-même, comme dans le débat qui l'avait précédée, la conduite d'Artemisia d'Halikarnassos fut telle qu'elle le satisfit pleinement. Il paraît que cette reine prit sa bonne part dans le combat jusqu'à ce que le désordre fût devenu irrémédiable. Alors elle chercha à s'échapper, et fut poursuivie par le triérarque athénien Ameinias; mais elle trouva sa marche obstruée par le nombre des camarades fugitifs ou embarrassés qu'elle rencontra devant elle. Dans cette alternative, elle se préserva de la poursuite en attaquant un de ses propres camarades; elle chargea la trirème du prince karien Damasithymos de Kalyndos et la coula, de sorte que ce prince périt avec tout son équipage. Si Ameinias avait su que le vaisseau qu'il poursuivait était celui d'Artemisia, rien n'aurait pu le déterminer à renoncer à la poursuite, — car tous les capitaines athéniens étaient indignés à l'idée d'une femme venant envahir et attaquer leur ville (2). Mais il ne connaissait son

---

(1) Hérodote, VIII, 90.

(2) Comp. le langage indigné de Demosthène un siècle et quart après, relativement à la seconde Artemisia, reine de Karia, comme ennemie d'Athènes : — Ὑμεῖς δ' ὄντες Ἀθηναῖοι βάρβαρον ἄνθρωπον, καὶ ταῦτα γυναῖκα, φοβηθήσεσθε (Demosth. De Rhodior. Libert. c. X, p. 197).

Digitized by Google

vaisseau que comme faisant partie de la flotte ennemie, et la voyant ainsi charger et détruire un autre navire de l'ennemi, il en conclut que c'était un déserteur, tourna sa poursuite ailleurs et la laissa échapper. En même temps il se trouva que la destruction du navire de Damasithymos s'effectua sous les yeux de Xerxès et des personnes qui l'entouraient sur le rivage, qui reconnurent le vaisseau d'Artemisia, mais supposèrent que le navire détruit était un vaisseau grec. Aussi lui dirent-elles : « Maître, ne vois-tu pas comme Artemisia combat bien et comme elle vient de couler bas un navire ennemi ? » Assuré que tel était l'exploit qu'elle venait d'accomplir, Xerxès, dit-on, répondit : « Mes hommes sont devenus des femmes, et mes femmes des hommes. » C'est ainsi qu'Artemisia fut non-seulement sauvée, mais encore élevée à une plus haute place dans l'estime de Xerxès, par la destruction de l'un de ses propres vaisseaux, de l'équipage duquel il ne resta pas un seul homme pour dire l'histoire véritable (1).

Quand aux pertes totales éprouvées par l'une et par l'autre flotte, Hérodote ne nous donne pas d'estimation ; mais Diodore porte à quarante le nombre des vaisseaux détruits du

(1) Hérodote, VIII, 87, 88, 93. L'histoire donnée ici par Hérodote, relativement au stratagème à l'aide duquel échappa Artemisia, semble assez probable ; et il peut l'avoir entendue de la bouche de concitoyens à lui qui étaient à bord de son vaisseau. Bien que Plutarque l'accuse de disposition extravagante à complimenter cette reine, il est évident qu'il n'aime pas lui-même l'histoire, et qu'il ne la considère pas comme un compliment, car lui-même il insinue un doute. « Je ne sais si elle coula le navire kalyndien avec intention, ou si elle se heurta contre lui accidentellement. » Puisque le choc fut si destructif que le navire kalyndien fut complétement enfoncé et coulé, que tous les hommes de son équipage périrent, nous pouvons bien être sûrs qu'il était intentionnel ; et l'historien suggère simplement une hypothèse possible pour pallier un acte de grande déloyauté. Toutefois, bien que l'histoire du vaisseau kalyndien coulé ait un air de vérité, nous ne pouvons pas en dire autant de l'observation de Xerxès, et de l'attention qu'il prêta, dit-on, à cet acte. Tout ceci a bien l'apparence d'un roman.

Nous avons à regretter (comme le fait observer Plutarque, De Malign. Herodot. p. 873) qu'Hérodote, qui nous parle beaucoup d'Artemisia, nous dise si peu de chose au sujet des autres ; mais sans doute *il entendait parler* d'elle plus que du reste, et peut-être ses propres parents faisaient-ils partie de son contingent.

Digitized by Google

côté des Grecs, et à deux cents du côté des Perses, indépendamment de ceux qui furent faits prisonniers avec tous leurs équipages. Aux pertes des Perses il faut ajouter la destruction de toutes ces troupes qui avaient été débarquées avant la bataille dans l'île de Psyttaleia. Aussitôt que la flotte persane fut mise en fuite, Aristeidês transporta quelques hoplites grecs dans cette île, accabla les ennemis et les tua jusqu'au dernier. Il paraît que cette perte fut fort déplorée, en ce que c'étaient des troupes choisies, en grande partie des gardes persans indigènes (1).

Quelque grande et capitale que fût la victoire, il restait encore après elle une portion suffisante de la flotte persane pour continuer avec vigueur même une guerre maritime, sans mentionner la puissante armée de terre qui n'avait pas encore été affaiblie. Et les Grecs eux-mêmes, — immédiatement après avoir recueilli dans leur île, aussi bien qu'ils le purent, les fragments des navires et des cadavres, — s'apprêtaient pour un second engagement (2). Mais ils furent délivrés de cette nécessité par la pusillanimité (3) du monarque envahisseur, que la défaite avait fait passer soudainement d'une confiance présomptueuse non-seulement à la rage et au désappointement, mais à une alarme extrême au sujet de sa sûreté personnelle. Il était plein d'un sentiment mêlé de colère et de défiance contre son armée navale, composée entièrement de nations sujettes, — Phéniciens, Egyptiens, Kilikiens, Kypriens, Pamphiliens, Grecs ioniens, etc., avec un petit nombre de Perses et de Mèdes servant à bord, dans une qualité probablement peu faite pour eux. Aucun de ces sujets n'avait d'intérêt dans le succès de l'invasion, ni d'autre motif de servir, si ce n'est la crainte ; tandis que les sympathies des Grecs ioniens y étaient même décidément opposées. Xerxês en vint alors à suspecter la fidélité

(1) Hérodote, VIII, 95 ; Plutarque, Aristeid. c. 9 ; Æschyl. Pers. 454-470 ; Diodore, XI, 19.

(2) Hérodote, VIII, 96.

(3) Les victoires des Grecs sur les Perses furent considérablement favorisées par la timidité personnelle de Xerxês et de Darius Codoman à Issus et à Arbèles (Arrien, II, 11, 6 ; III, 14, 3).

Digitized by Google

ou à déprécier le courage de tous ces sujets maritimes (1). Il s'imagina qu'ils ne pouvaient pas résister à la flotte grecque, et craignit que cette dernière ne fît voile pour l'Hellespont, afin de rompre le pont et d'intercepter sa retraite personnelle : car c'était au maintien de ce pont qu'il attachait son propre salut, non moins que son père Darius, lors de la retraite de Scythie, avait attaché le sien à la conservation du pont sur le Danube (2). C'est contre les Phéniciens, de qui il avait attendu le plus, que sa rage éclata en menaces si violentes, qu'ils abandonnèrent la flotte pendant la nuit et partirent pour leur pays (3). Une désertion si capitale rendit une lutte navale ultérieure encore plus désespérée, et Xerxês, bien qu'il respirât d'abord la vengeance, et parlât de faire jeter un môle ou un pont immense en travers du détroit de Salamis, finit bientôt par donner l'ordre à toute la flotte de quitter Phalêron pendant la nuit, — non toutefois sans débarquer les meilleurs soldats qui servaient à bord (4). On leur commanda de se rendre incontinent à l'Hellespont et d'y garder le pont en attendant son arrivée (5).

(1) Voir ce sentiment surtout dans le langage de Mardonios à Xerxês (Hérodote, VIII, 100), aussi bien que dans celui que l'historien prête à Artemisia (VIII, 68), qui indique la conception générale de l'historien lui-même, née des divers renseignements qui lui parvenaient.

(2) Hérodote, VII, 10.

(3) Ce fait important n'est pas avancé par Hérodote, mais il est distinctement donné dans Diodore, XI, 19. Il semble assez probable.

Si la tragédie de Phrynichos, intitulée *Phœnissæ*, avait été conservée, nous en saurions davantage sur la position et la conduite du contingent phénicien dans cette invasion. Elle fut représentée à Athènes seulement trois ans après la bataille de Salamis, en 477 ou 476 avant J.-C., avec Themistoklês comme chorége, quatre ans avant le drame des Persæ d'Æschyle, qui, suivant l'affirmation de Glaucus, fut imité d'elle (παραπεποιῆσθαι) avec quelques changements. Le chœur dans les Phœnissæ consistait en femmes phéniciennes, peut-être les veuves de ces Phéniciens que Xerxès avait fait décapiter après le combat (Hérod. VIII, 90, comme le suppose Blomfield, Præf. ad Æsch. Pers. p. IX), ou seulement de Phéniciens absents pour l'expédition. Les fragments restant de cette tragédie, qui gagna le prix, sont trop peu abondants pour appuyer aucune conjecture quant à son plan et à ses détails (V. Welcker, Griechische Tragoed. vol. I, p. 26; et Droysen, Phrynichos, Æschylos, und die Trilogie, p. 4-6).

(4) Hérodote, IX, 32.

(5) Hérodote, VIII, 97-107. La terreur de ces marins faisant retraite fut telle qu'ils prirent, dit-on, pour des vaisseaux les falaises avancées du cap

Digitized by Google

Cette résolution fut suggérée par Mardonios, qui vit la terreur réelle à laquelle son maître était en proie, et y lut une preuve suffisante de danger pour lui-même. Quand Xerxês expédia à Suse la nouvelle de sa désastreuse défaite, le sentiment qu'on y éprouva ne fut pas seulement celui d'une peine violente de ce malheur, mais encore de crainte pour la sûreté personnelle du monarque; de plus, il fut aigri par la colère contre Mardonios, l'instigateur de cette ruineuse entreprise. Ce général savait très-bien qu'il n'y avait pas de sécurité pour lui (1) s'il retournait en Perse sous le poids de la honte d'un échec. Il valait mieux pour lui se charger de la chance de soumettre la Grèce, ce qu'il avait bon espoir de pouvoir encore faire, — et conseiller à Xerxês de retourner dans une résidence sûre et commode d'Asie. Ce conseil était éminemment du goût du monarque, alarmé comme il l'était alors; tandis qu'il ouvrait à Mardonios lui-même une nouvelle chance, non-seulement de sûreté, mais encore d'une augmentation de puissance et de gloire. En conséquence, il commença à rassurer son maître en lui représentant que le coup récent n'était pas sérieux, après tout; — qu'il n'était tombé que sur la partie inférieure de son armée et sur des esclaves étrangers sans valeur, tels que Phéniciens, Égyptiens, etc.; tandis que les troupes persanes indigènes restaient encore invaincues et invincibles, pleinement suffisantes pour accomplir la vengeance du monarque sur la Grèce; — que Xerxês pouvait maintenant très-bien se retirer avec le gros de son armée s'il y était disposé, et que lui (Mardonios) s'engageait à achever la conquête, à la tête de trois cent mille hommes d'élite. Cette proposition procurait en même temps une consolation à la

---

Zôstêr (à peu près à mi-chemin entre Peiræeus et Sunion), et qu'ils redoublèrent leur fuite précipitée comme si un ennemi était à leurs trousses, — histoire que nous pouvons regarder comme n'étant rien de plus qu'une sotte exagération des Athéniens de qui Hérodote recevait ses renseignements. Ktêsias, Pers. c. 16; Strabon, IX, p. 395. Ces deux derniers parlent de l'intention de jeter un môle en travers du détroit de l'Attique à Salamis, comme si elle eût été conçue *avant* la bataille.

(1) Cf. Hérod. VII, 10.

Digitized by Google

vanité blessée du monarque et la sûreté à sa personne. Ses confidents persans et Artemisia elle-même étant consultés, approuvèrent la mesure. Cette dernière avait gagné sa confiance par l'avis qu'elle lui avait donné pour le détourner du récent et déplorable engagement, et elle avait maintenant toute raison pour encourager une proposition qui indiquait de la sollicitude pour sa personne, et qui la délivrait elle-même de l'obligation de servir plus longtemps. « Si Mardonios désire rester (dit-elle d'une manière méprisante) (1), n'hésite pas à lui laisser les troupes : s'il réussit, c'est toi qui seras le vainqueur ; si même il périt, la perte de quelques-uns de tes esclaves est peu de chose, tant que tu restes sain et sauf et que ta maison garde la puissance. Tu as déjà atteint le but de ton expédition en incendiant Athènes. » Xerxês adopta ce conseil et ordonna le retour de sa flotte ; en même temps il témoigna sa satisfaction à la reine halikarnassienne en lui confiant quelques-uns de ses enfants, avec recommandation de les transporter à Ephesos (2).

Les Grecs à Salamis apprirent avec surprise et joie que la flotte ennemie était partie de la baie de Phalêron, et ils se mirent immédiatement à sa poursuite ; ils la suivirent jusqu'à l'île d'Andros, sans succès. On dit même que Themistoklês et les Athéniens désiraient pousser aussitôt sur l'Hellespont et y rompre le pont de bateaux, afin d'empêcher Xerxês de s'échapper, — s'ils n'avaient été retenus par les avertissements d'Eurybiadês et des Péloponésiens, qui leur représentèrent qu'il était dangereux de retenir le monarque persan dans le cœur de la Grèce. Themistoklês se laissa facilement persuader et contribua beaucoup à détourner ses compatriotes de cette idée ; tandis que lui-même envoya en même temps le fidèle Sikinnos une seconde fois à Xerxês pour lui donner à entendre que lui (Themistoklês) avait arrêté les Grecs impatients de s'avancer sans délai et de brûler le pont de l'Hellespont, — et que, par amitié personnelle pour le monarque, il lui avait assuré une retraite tran-

(1) Hérodote, VIII, 101, 102.

(2) Hérodote, VIII, 101, 102.

Digitized by Google

quille (1). Bien que ceci soit rapporté par Hérodote, il nous est difficile de croire qu'avec la considérable armée de terre des Perses au cœur de l'Attique, on ait songé sérieusement à une opération aussi éloignée que celle d'attaquer le pont de l'Hellespont. Il semble plus probable que l'intention fut une invention de Themistoklês, en vue d'effrayer complétement Xerxês, aussi bien que de se créer un droit personnel à sa reconnaissance en réserve pour des éventualités futures.

Ces manœuvres astucieuses et ces calculs à longue portée d'événements possibles semblent extraordinaires; mais les faits sont suffisamment attestés, — puisque Themistoklês vécut assez pour réclamer aussi bien que pour recevoir la récompense du service rendu. Bien qu'ils soient extraordinaires, ils ne paraîtront pas inexplicables, si nous songeons d'abord que la partie des Perses, même alors après la défaite de Salamis, non-seulement n'était pas désespérée, mais aurait parfaitement bien pu être gagnée si elle eût été jouée avec une prudence raisonnable; ensuite, qu'il y avait dans l'esprit de cet homme éminent une combinaison presque sans exemple d'éclatant patriotisme, de finesse à longue portée et de rapacité égoïste. Themistoklês savait mieux que personne que la cause de la Grèce avait paru entièrement désespérée, seulement quelques heures avant le dernier combat : un homme habile ainsi entaché de fautes constantes pouvait compter naturellement être un jour découvert et puni, même si les Grecs réussissaient.

Il occupa alors la flotte dans les îles des Cyclades, en vue de lever sur elles des amendes pour les punir d'avoir pris parti pour les Perses. Il mit d'abord le siége devant Andros

(1) Hérodote, VIII, 109, 110; Thucydide, I, 137. Les mots ἣν ψευδῶς προσεποιήσατο peuvent être compris probablement dans un sens un peu plus étendu que celui qu'ils ont naturellement dans Thucydide. En réalité, — non-seulement il était faux que Themistoklês fût la personne qui dissuada les Grecs d'aller à l'Hellespont, — mais il était faux aussi que les Grecs eussent jamais eu une intention sérieuse d'y aller. Cf. Cornelius Népos, Themist. c. 5.


Digitized by Google

et dit aux habitants qu'il venait leur demander leur argent, en apportant avec lui deux grandes divinités, — Persuasion et Nécessité. A ces paroles, les Andriens répondirent « qu'Athènes était une ville grande et favorisée par d'excellents dieux; mais que, pour *eux*, ils étaient misérablement pauvres, et qu'il y avait deux divinités malveillantes qui restaient toujours avec eux et ne voulaient jamais quitter l'île, — Pauvreté et Impuissance (1). C'était dans ces dieux que les Andriens mettaient leur confiance en refusant de donner l'argent demandé; car la puissance d'Athènes ne pourrait jamais triompher de leur défaut de moyens. » Tandis que la flotte était engagée dans une lutte contre les Andriens et leurs tristes divinités protectrices, Themistoklês envoya vers diverses autres cités, leur demandant des sommes d'argent particulières avec la promesse de les garantir d'une attaque. Il extorqua ainsi de Karystos, de Paros et d'autres endroits des présents pour lui-même, séparément des autres généraux (2); mais il paraît qu'Andros se trouva improductive, et, après une absence assez courte, la flotte fut ramenée à Salamis (3).

L'avis secret envoyé par Themistoklês eut peut-être pour effet de hâter le départ de Xerxès, qui ne resta en Attique qu'un petit nombre de jours après la bataille de Salamis, et ensuite fit retirer son armée par la Bœôtia en Thessalia, où Mardonios choisit les troupes qu'il devait garder pour ses futures opérations. Il retint avec lui tous les Perses, les Mèdes, les Sakæ, les Baktriens et les Indiens, cavalerie aussi bien qu'infanterie, avec des détachements d'élite pris dans les autres contingents, faisant en tout, suivant Hérodote, trois cent mille hommes. Mais comme on était alors au

---

(1) Hérodote, VIII, 111. Ἐπεὶ Ἀνδρίους γε εἶναι γεωπείνας ἐς τὰ μέγιστα ἀνήκοντας, καὶ θεοὺς δύο ἀχρήστους οὐκ ἐκλείπειν σφέων τὴν νῆσον, ἀλλ' ἀεὶ φιλοχωρέειν.... Πενίην τε καὶ Ἀμηχανίην. Cf. Alcée, Fragm. 90, éd. Bergk, et Hérodote, VII, 172.

(2) Hérodote, VIII, 112; Plutarque, Themistoklês, c. 21, — qui cite quelques vers amers du poëte contemporain Timokreôn.

(3) Hérodote, VIII, 112-121.

commencement de septembre, et que soixante mille hommes de son armée, sous Artabazos, étaient destinés à escorter Xerxês lui-même jusqu'à l'Hellespont, Mardonios proposa d'hiverner en Thessalia et de remettre au printemps suivant les opérations militaires ultérieures (1).

Après avoir ainsi laissé la plupart de ses troupes sous les ordres de Mardonios en Thessalia, Xerxês partit avec le reste pour l'Hellespont, par la même route qu'il avait prise dans sa marche peu de mois auparavant. Il circulait, relativement à sa retraite, une grande quantité d'histoires incompatibles entre elles, imaginaires et même incroyables (2).

---

(1) Hérodote, VIII, 114-126.

(2) Le récit donné par Æschyle de cette marche de retraite me paraît exagéré, et dans plusieurs points incroyable (Persæ, 482-513). Il est sans doute vrai que les Perses souffrirent considérablement du manque de provisions, et que beaucoup d'entre eux moururent de faim. Mais nous devons considérer en déduction : — 1. Que cette marche s'effectua dans les mois d'octobre et de novembre, conséquemment non pas très-longtemps après la moisson ; 2. Que Mardonios nourrit une grande armée en Thessalia pendant tout l'hiver et la mit en état de combattre au printemps ; 3. Qu'Artabazos aussi, avec une autre division considérable, fut en opération militaire en Thrace tout l'hiver, après avoir escorté Xerxês et l'avoir mis en sûreté.

Si nous considérons ces faits, nous verrons que les assertions d'Æschyle, même quant aux souffrances par la famine, ne doivent être admises qu'avec de grandes réserves. Mais ce qu'il dit au sujet du passage du Strymôn me paraît incroyable, et je regrette de me trouver sur ce point en désaccord avec le Dr Thirlwall, qui regarde ce renseignement comme un fait indubitable (Hist. of Greece, c. 15, p. 351, 2e éd.). « Le fleuve avait été gelé pendant la nuit assez fortement pour porter ceux qui arrivèrent les premiers. Mais la glace céda soudainement sous l'influence du soleil du matin, et beaucoup périrent dans les eaux. » — Voilà ce que dit le Dr Thirlwall, d'après Æschyle, et il ajoute dans une note : « Il est un peu surprenant qu'Hérodote, en décrivant les misères de la retraite, ne signale pas ce désastre, qui est si saillant dans le récit du messager persan d'Æschyle. Il ne peut cependant y avoir de doute quant au fait : et il se peut qu'il fournisse un avertissement utile de ne pas trop insister sur le silence d'Hérodote, comme étant un motif pour rejeter des faits même importants et intéressants qui sont mentionnés seulement par des écrivains plus récents, etc. »

Qu'un fleuve aussi considérable qu'est le Strymôn près de son embouchure (large de 164 mètres, et à environ 40° 50' latitude N.), à une époque qui n'a pu être plus avancée que le commencement de novembre, ait été gelé en une nuit assez fortement pour permettre à une partie de l'armée de marcher sur la glace à l'aurore, — avant que le soleil devînt chaud, — c'est là une assertion qui a sûrement besoin d'un témoin plus responsable qu'Æschyle pour l'affirmer. Dans le fait, il décrit le phénomème comme une « gelée hors de saison » (χειμῶν ἄωρον), produite par une intervention

L'imagination grecque, chez le poëte contemporain Æschyle, aussi bien que chez les moraliseurs latins, Sénèque ou Juvénal (1), se plut à traiter cette invasion avec le maximum de lumière et d'ombre; elle grossit la misère et l'humiliation destructives de la retraite, de manière à faire un puissant contraste avec l'orgueil surhumain de la première marche, et elle expliqua cette antithèse avec une licence illimitée de détail. Les souffrances causées par le manque de provisions furent sans doute cruelles, et elles sont décrites comme effroyables et meurtrières. Les magasins accumulés, remplis pour la marche en avant, avaient été épuisés; de sorte que l'armée, dans sa retraite, fut alors forcée de s'emparer du blé du pays par lequel elle passait, — subsistance insuffisante suppléée par des feuilles, de l'herbe, l'écorce des arbres et autres misérables objets servant à remplacer la nourriture. La peste et la dyssenterie aggravèrent sa misère, et firent qu'un grand nombre des soldats furent laissés derrière dans les villes dont on traversait le territoire en se retirant :

---

spéciale des dieux. A le croire, aucun des fugitifs ne fut sauvé, à l'exception de ceux qui furent assez heureux pour traverser le Strymôn sur la glace, pendant l'intervalle qui s'écoula entre l'aurore et la chaleur du soleil. On s'imaginerait qu'il y avait un ennemi à leur poursuite sur leurs traces, ne leur laissant que peu de temps pour s'échapper; tandis qu'en fait il n'y avait pas d'ennemi à combattre, — rien que la difficulté de trouver à subsister. Pendant la première marche de Xerxês, un pont de bateaux avait été jeté sur le Strymôn : et l'on ne peut donner aucune raison qui prouve que ce pont n'existât pas encore; Artabazos doit l'avoir repassé après avoir accompagné le monarque jusqu'à l'Hellespont. J'ajouterai que la ville et la forteresse d'Eiôn, qui commandait l'embouchure du Strymôn, resta comme une place forte importante des Perses quelques années après cet événement, et qu'elle fut prise seulement, après une résistance désespérée, par les Athéniens et leurs alliés sous Kimôn.

Les auditeurs athéniens des Persæ ne critiquaient pas sévèrement la crédibilité historique de ce que leur disait Æschyle au sujet des souffrances de leur ennemi pendant sa retraite, ni sa crédibilité géographique quand il plaçait le mont Pangæos sur le côté en deçà du Strymôn, pour des personnes venant de Grèce (Persæ, 494). Mais je dois avouer qu'à mes yeux tout le récit de la retraite est marqué au cachet du poëte et de l'homme religieux, et non du témoin historique. Et ma confiance dans Hérodote s'accroît quand je le compare sur ce point avec Æschyle, — aussi bien pour ce qu'il dit que pour ce qu'il ne dit pas.

(1) Juvénal, Satir. X, 178.

Ille tamen qualis rediit, Salamine [relictâ,
In Caurum atque Eurum solitus sævire flagellis, etc.

Xerxês donnant des ordres sévères pour que ces villes eussent à les nourrir et à les soigner. Après une marche de quarante-cinq jours à partir de l'Attique, il se trouva enfin à l'Hellespont, où sa flotte, venant de Salamis, était arrivée longtemps avant lui (1). Mais le pont éphémère avait déjà été mis en pièces par une tempête ; de sorte que l'armée fut transportée sur des navires en Asie, où elle trouva pour la première fois bien-être et abondance, et où le passage de la privation à l'excès engendra de nouvelles maladies. Du temps d'Hérodote, les citoyens d'Abdêra montraient encore le cimeterre et la tiare dorés dont Xerxês leur avait fait présent pendant qu'il s'était arrêté chez eux dans sa retraite, comme gage d'hospitalité et de satisfaction. Ils allaient même jusqu'à affirmer que jamais, depuis son départ de l'Attique, il n'avait dénoué sa ceinture avant d'avoir atteint leur cité, tant était fertile l'imagination grecque à grossir la terreur de l'envahisseur repoussé ! Celui-ci rentra dans Sardes, avec une armée abattue et un courage humilié, huit mois seulement après qu'il l'avait quittée comme vainqueur présumé du monde occidental (2).

Cependant les Athéniens et les Péloponésiens, délivrés de la présence immédiate de l'ennemi soit sur terre, soit sur mer, et passant d'une extrême terreur à une tranquillité et à une sécurité soudaines, s'abandonnèrent au bonheur complet de cette victoire inespérée, en s'en félicitant eux-mêmes. La veille de la bataille, la Grèce avait semblé perdue sans remède : elle était maintenant sauvée contre tout espoir rai-

(1) Hérodote, VIII, 130.

(2) Voir le récit de la retraite de Xerxês dans Hérodote, VIII, 115-120, avec maintes histoires qu'il mentionne seulement pour les rejeter. La description donnée dans les Persæ d'Æschyle (v. 486, 515, 570) est conçue dans le même esprit. Le ton atteint son plus haut point dans Justin (II, 13), qui nous dit que Xerxês fut obligé de traverser le détroit dans un bateau pêcheur. « Ipse cum paucis Abydon contendit. Ubi cum solutum pontem hibernis tempestatibus offendisset, piscatoriâ scaphâ trepidus trajecit. Erat res spectaculo digna, et, æstimatione sortis humanæ, rerum varietate miranda, — in exiguo latentem videre navigio, quem paulo ante vix æquor omne capiebat ; carentem etiam omni servorum ministerio, cujus exercitus propter multitudinem terris graves erant. »

Digitized by Google

sonnable, et le nuage terrible qui la menaçait était dissipé (1). Lors du partage du butin, on décida que les Æginètes s'étaient distingués le plus dans l'action, et qu'ils avaient droit au lot de choix, tandis que divers autres tributs de reconnaissance furent aussi mis à part pour les dieux. De ce nombre furent trois trirèmes phéniciennes, que l'on consacra à Ajax à Salamis, à Athênê à Sunion, et à Poseidôn à l'isthme de Corinthe. On envoya d'autres présents à Apollon à Delphes; et le dieu, quand on lui demanda s'il était satisfait, répondit que tous avaient fait leur devoir à son égard, excepté les Æginètes; il exigea d'eux une munificence additionnelle en raison du prix qui leur avait été accordé, et ils furent obligés de consacrer dans le temple quatre étoiles d'or sur un bâton d'airain, qu'Hérodote lui-même y vit. Après les Æginètes, la seconde place d'honneur fut accordée aux Athéniens; l'Æginète Polykritos et les Athéniens Eumenês et Ameinias, étant placés au premier rang parmi les combattants individuels (2). Relativement à la conduite d'Adeimantos et des Corinthiens dans le combat, les Athéniens du temps d'Hérodote en traçaient le tableau le plus défavorable; ils disaient qu'ils avaient fui au commencement et qu'ils n'avaient été ramenés que par la nouvelle que les Grecs étaient en train de remporter la victoire. Si l'on considère le caractère des débats qui avaient précédé, et l'empressement impatient manifesté par les Corinthiens à combattre à l'isthme plutôt qu'à Salamis, une pareille lenteur de leur part, quand ils furent forcés d'entrer en lutte à ce dernier endroit, ne serait pas en elle-même improbable. Toutefois, dans le cas actuel, il semble que non-seulement les Corinthiens eux-mêmes, mais encore la voix générale de la Grèce, contredisaient la version athénienne et soutenaient qu'ils avaient montré dans leur conduite de la bravoure et de l'ardeur. Nous devons nous rappeler qu'à

(1) Hérodote, VIII, 109. Ἡμεῖς δὲ, εὕρημα γὰρ εὑρήκαμεν ἡμέας αὐτοὺς καὶ τὴν Ἑλλάδα, μὴ διώκωμεν ἄνδρας φεύγοντας.

(2) Hérodote, VIII, 93-122; Diodore, XI, 27.

Digitized by Google

l'époque où Hérodote recueillit son renseignement, un sentiment amer de haine régnait entre Athènes et Corinthe, et Aristeus, fils d'Adeimantos, était au nombre des plus grands ennemis de la première (1).

Outre le premier et le second prix de valeur, les chefs à l'isthme entreprirent d'adjuger entre eux-mêmes le premier et le second prix d'habileté et de sagesse. Chacun d'eux déposa deux noms sur l'autel de Poseidôn ; et quand on en vint à examiner les votes, on trouva que chaque homme avait voté pour lui-même comme méritant le premier prix, mais que Themistoklês avait une majorité considérable de votes pour le second (2). Le résultat de ce vote ne donnait à personne le droit de prétendre au premier prix, et les chefs ne pouvaient pas non plus donner le second prix sans le premier; de sorte que Themistoklès se vit frustré de la récompense, bien que son renom en général s'en accrût d'autant, peut-être à cause de ce mécompte même. Il se rendit bientôt à Sparte, où il reçut des Lacédæmoniens des honneurs tels qu'il n'en fut jamais accordé de pareils, ni avant ni après, à aucun étranger. Une couronne d'olivier fut, en effet, donnée à

(1) Hérodote, VIII, 94 ; Thucyd. I, 42, 103. Τὸ σφοδρὸν μῖσος de Corinthe à l'égard d'Athènes. Sur Aristeus, Thucyd. II, 67.

Plutarque (De Herodoti Malignit. p. 870) emploie plus d'une expression de colère pour réfuter cette calomnie athénienne, que l'historien lui-même ne soutient pas comme vraie. Dion Chrysostome (Or. XXXVII, p. 456) avance qu'Hérodote demanda une récompense aux Corinthiens, et que, sur leur refus, il inséra ce récit dans son histoire, afin de se venger d'eux ; mais cette allégation ne mérite aucune attention, si elle n'est pas appuyée de quelque preuve raisonnable : l'assertion de Diyllos, qui nous dit qu'il reçut dix talents des Athéniens comme récompense pour son histoire, serait beaucoup moins improbable, quant au fait d'une récompense pécuniaire, séparément de la grandeur de la somme ; mais ceci a aussi besoin de preuves. Dion Chrysostome ne se contente pas de rejeter ce récit des Athéniens, mais il va jusqu'à affirmer que les Corinthiens remportèrent la palme de la bravoure et furent la cause de la victoire. Les épigrammes de Simonidês, qu'il cite, ne prouvent rien de la sorte (p. 459). Marcellin (Vit. Thucyd. p. 16) insinue une accusation contre Hérodote, quelque peu semblable à celles de Plutarque et de Dion.

(2) Hérodote, VIII, 123. Plutarque (Themist. c. 17) : (Cf. De Herodot. Malignit. p. 871) dit que *chaque* chef *individuellement* donna son second vote à Themistoklês. Plus nous éprouvons Hérodote en le comparant à d'autres, plus nous le trouvons exempt de l'esprit d'exagération.

Digitized by Google

Eurybiadès comme premier prix, mais une même couronne fut en même temps décernée à Themistoklès comme récompense spéciale pour sa sagacité sans égale, avec un char, le plus beau que la ville pût donner. De plus, à son départ, les trois cents jeunes gens d'élite appelés Hippeis, qui formaient la garde et la police actives du pays, l'accompagnèrent tous en corps comme escorte d'honneur jusqu'aux frontières de Tegea (1). Ces démonstrations furent si étonnantes de la part des Spartiates hautains et insensibles, que quelques auteurs les attribuèrent à leur crainte que Themistoklès ne fût offensé s'il était privé du prix commun; et on dit même qu'elles excitèrent tellement la jalousie des Athéniens, qu'on lui ôta sa charge de général, à laquelle Xanthippos fut nommé (2). Il n'est pas vraisemblable que ni l'un ni l'autre de ces rapports soient vrais, et ils ne sont pas confirmés par Hérodote. Le fait que Xanthippos devint général de la flotte l'année suivante est dans le cours régulier du changement des officiers chez les Athéniens, et n'implique pas de jalousie particulière à l'égard de Themistoklès.

---

(1) Hérodote, VIII, 124 ; Plutarque, Themist. c. 17.

(2) Diodore, XI, 27. Cf. Hérodote, VIII, 125, et Thucyd. I, 74.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE III

BATAILLES DE PLATÉE ET DE MYKALE. — ÉCHEC DÉFINITIF DES PERSES

La flotte persane, après avoir quitté la Grèce, hiverne à Kymê, et se réunit au printemps à Samos. — 479 avant J.-C. — La flotte grecque se rassemble au printemps à Ægina. — Attachement général des Grecs *médisants* à Mardonios ; — révolte de Potidæa, — qui est assiégée en vain par Artabazos. — Mardonios, après avoir hiverné en Thessalia, reprend les opérations au printemps en Bœôtia. Il consulte les oracles bœôtiens. — Mardonios envoie à Athènes Alexandre de Macédoine, pour offrir les conditions de paix les plus honorables. — Athènes est tentée d'accepter cette offre ; — les Lacédæmoniens craignent qu'elle ne l'accepte ; — envoyés lacédæmoniens expédiés à Athènes pour l'empêcher. — Réponse résolue des Athéniens, et détermination de faire la guerre, malgré les grandes souffrances actuelles. — Indifférence égoïste manifestée par Sparte et les Péloponésiens à l'égard d'Athènes. — Les Spartiates, ayant fortifié l'Isthme, laissent l'Attique sans défense: Mardonios occupe Athènes une seconde fois. — Seconde migration des Athéniens à Salamis ; — leur amer désappointement et leur violente colère contre Sparte qui les abandonnait. — Seconde offre de Mardonios aux Athéniens, — refusée de nouveau. Résolution énergique qu'ils montrent. — Remontrance adressée à Sparte par les Athéniens, — lenteur peu généreuse des Spartiates. — Forces spartiates considérables réunies à l'Isthme sous Pausanias. — Mardonios, après avoir ravagé l'Attique, se retire en Bœôtia. — Découragement dans l'armée de Mardonios en général: Thorsandros d'Orchomenos au banquet : jalousies entre Mardonios et Artabazos le commandant en second. Zèle et ardeur des Thêbains. — Nombre des Grecs réunis sous Pausanias. — Pausanias franchit le Kithærôn et entre en Bœôtia. — Il est attaqué par la cavalerie persane sous Masistios, et fort harcelé. — Les Athéniens se montrent supérieurs à la cavalerie. — Masistios est tué. — Les Grecs abandonnent la protection des pentes de la montagne et prennent une position plus rapprochée de Platée, le long de l'Asôpas. — Mardonios change de position, et se place presque vis-à-vis des Grecs de l'autre côté de l'Asôpos. — Répugnance des deux armées à commencer l'attaque ; — les prophètes des deux côtés détournent d'une première agression. — Mardonios moleste les Grecs avec sa cavalerie, et intercepte leurs approvisionnements à l'arrière-garde. — Impatience de Mardonios ; — malgré la résistance d'Artabazos et d'autres officiers, il décide une attaque générale ; — il tâche de prouver

Digitized by Google

que les prophéties lui sont favorables. — Son intention communiquée aux Athéniens pendant la nuit par Alexandre de Macédoine. — Pausanias change les plans dans la ligne entre les Spartiates et les Athéniens. — Mardonios les attaque de nouveau avec sa cavalerie. — Par suite du mal causé par la cavalerie persane, Pausanias se détermine à changer la nuit de position pour aller dans l'Ile. — Confusion de l'armée grecque en exécutant ce mouvement de nuit. — Refus du lochagos spartiate Amompharetos d'obéir à l'ordre donné pour la marche de nuit. — Défiance à l'égard de Pausanias et des Spartiates, manifestée par les Athéniens. — Pausanias se met en mouvement sans Amompharetos, qui se hâte de le suivre. — Étonnement de Mardonios en découvrant que les Grecs s'étaient retirés pendant la nuit; — il les poursuit et les attaque avec une impatience désordonnée. — Bataille de Platée. — Grande bravoure personnelle des Perses. — Ils sont totalement défaits, et Mardonios est tué. — Les Athéniens à l'aile gauche défont les Thêbains. — Artabazos avec un corps persan considérable abandonne la lutte et se retire de la Grèce ; — le reste de l'armée des Perses prend position dans le camp fortifié. — Faible proportion des deux armées de chaque côté qui combattit réellement. — Les Grecs attaquent et emportent le camp fortifié. — Pertes des deux côtés. — Obsèques faites par les Grecs. — Monuments. — Cadavre de Mardonios ; — distribution du butin. — Pausanias somme Thêbes et demande que les chefs lui soient livrés. — Ceux-ci se rendent eux-mêmes et sont mis à mort. — Honneurs et distinctions parmi les guerriers grecs. — Tribut de respect rendu à Platée, comme théâtre de la victoire, et aux Platæens : on décrète que ces derniers célébreront des solennités périodiquement, en l'honneur des morts. — Les vainqueurs décrètent une confédération grecque permanente, dont les assemblées seraient tenues à Platée. — Opérations de la flotte grecque ; elle se met en mouvement pour délivrer Samos des Perses. — La flotte persane abandonne Samos et se retire à Mykale en Iônia. — Défiance de la fidélité des Ioniens conçue par les généraux persans. — Les Grecs débarquent pour attaquer les Perses sur le rivage ; — la révélation de la victoire de Platée, gagnée par leurs compatriotes le même matin, leur est communiquée avant la bataille. — Bataille de Mykale ; — révolte des Ioniens dans le camp persan ; — défaite complète des Perses. — L'armée persane défaite se retire à Sardes. — Répugnance des Spartiates à admettre les Ioniens continentaux dans leur alliance ; — proposition de les transporter par la mer Ægée dans la Grèce occidentale, — rejetée par les Athéniens. — La flotte grecque fait voile vers l'Hellespont : les Spartiates retournent chez eux, mais les Athéniens restent pour attaquer la Chersonèse. — Siége de Sestos ; — antipathie des habitants de la Chersonèse contre Artayktês. — Prise de Sestos ; — crucifiement d'Artayktês. — Retour de la flotte à Athènes.

Bien que la défaite à Salamis enlevât aux Perses tout espoir d'attaquer de nouveau la Grèce par mer, ils espéraient encore du succès sur terre de la prochaine campagne de Mardonios. Leur flotte, après avoir traversé au delà de l'Hellespont Xerxês et son armée de terre qui l'accompagnait, alla hiverner à Kymê et à Samos ; dans le dernier de ces endroits, de grandes récompenses furent accordées à Theomêstor et à Phylakos, deux capitaines samiens qui

Digitized by Google

s'étaient distingués dans le dernier engagement. Theomêstor fut même nommé despote de Samos, sous la protection des Perses (1). Au commencement du printemps elle fut rassemblée, — au nombre de quatre cents voiles, mais sans les Phéniciens, — à la station navale de Samos, n'ayant toutefois que l'intention de veiller avec soin sur l'Iônia, et ne supposant guère que la flotte grecque oserait l'attaquer (2).

Pendant longtemps, la conduite de cette flotte fut de nature à justifier une telle opinion chez ses ennemis. Réunie à Ægina au printemps, au nombre de cent dix vaisseaux, sous le roi spartiate Leotychidês, elle s'avança jusqu'à Dêlos, mais non pas plus loin à l'est; et toutes les paroles persuasives des envoyés de Chios et des autres contrées ioniennes, expédiés tant aux autorités spartiates qu'à la flotte, et promettant qu'une révolte éclaterait contre la Perse dès l'apparition de la flotte grecque, ne purent déterminer Leotychidês à une entreprise offensive. L'Iônia et les eaux orientales de la mer Ægée avaient été alors pendant quinze ans complétement au pouvoir des Perses, et si peu visitées par les Grecs, qu'un voyage dans ces parages paraissait, surtout au peu d'expérience qu'un roi spartiate avait de la mer, ressembler à une expédition aux Colonnes d'Hêraklês (3); non moins aventureux que le même voyage parut,

---

(1) Hérodote, VIII, 85.

(2) Hérodote, VIII, 130; Diodore, VI, 27.

(3) Hérodote, VIII, 131, 132. Cf. Thucyd. III, 29-32.

Hérodote dit que les envoyés de Chios eurent beaucoup de peine à amener Leotychidês à s'avancer même jusqu'à Dêlos. — Τὸ γὰρ προσωτέρω πᾶν δεινὸν ἦν τοῖσι Ἕλλησι, οὔτε τῶν χώρων ἐοῦσι ἐμπείροισι, στρατιῆς τε πάντα πλέα ἐδόκεε εἶναι · τὴν δὲ Σάμον ἐπιστέατο δόξῃ καὶ Ἡρακλέας στήλας ἴσον ἀπέχειν.

Cette dernière expression d'Hérodote a été expliquée à tort par quelques-uns des commentateurs comme si c'était une mesure de l'ignorance en géographie, soit d'Hérodote lui-même, soit de ceux dont il parle. A mon avis, on ne doit pas en tirer des conclusions de cette sorte; elle marque la crainte inspirée par un pays ennemi qu'ils n'avaient pas coutume de visiter, et où ils ne pouvaient pas calculer le danger à l'avance, — plutôt qu'une comparaison sérieuse entre deux distances. En parlant de ceux de nos ancêtres qui avaient peu l'habitude de la mer, nous pourrions dire : — « Un voyage à Bordeaux ou à Lisbonne leur semblait aussi lointain qu'un voyage aux Indes, » — et par là nous affirmerions seulement quelque chose quant à leur ma-

Digitized by Google

cinquante-deux ans plus tard, à l'amiral lacédæmonien Alkidas, quand il hasarda pour la première fois sa flotte au milieu des eaux qui avaient été conservées à l'empire athénien.

Cependant la retraite précipitée et désastreuse de Xerxès avait produit moins de désaffection parmi ses sujets et ses alliés qu'on n'aurait pu s'y attendre. Alexandre, roi de Macédoine, les Aleuadæ thessaliens (1) et les chefs bœôtiens prêtaient encore un concours dévoué à Mardonios; et il n'y en avait aucun, excepté les Phokiens, dont la fidélité lui parût douteuse, parmi tous les Grecs qui habitaient au nord-ouest des frontières de l'Attique et de la Megaris. Ce fut seulement dans la péninsule Chalkidique qu'il y eut une révolte réelle. Potidæa, située sur l'isthme de Pallênê, aussi bien que les villes voisines dans la longue langue de terre de Pallênê, se déclarèrent indépendantes; et la ville voisine d'Olynthos, occupée par la tribu à moitié grecque des Bottiæens, fut sur le point de suivre leur exemple. Le général persan Artabazos, revenant d'escorter Xerxès jusqu'à l'Hellespont, entreprit de réduire ces villes, et réussit parfaitement avec Olynthos. Il prit la ville, tua tous les habitants et la remit à une nouvelle population, composée de Grecs chalkidiques sous Kritoboulos de Torônê. Ce fut de cette manière qu'Olynthos, ville dans la suite si importante et si intéressante, devint pour la première fois grecque et chalkidique. Mais Artabazos ne fut pas aussi heureux au siége de Potidæa, à la défense de laquelle contribuèrent des citoyens des autres villes de Pallênê. Un complot qu'il concerta avec Timoxenos, commandant des auxiliaires skiônæens dans la ville, fut découvert accidentellement; un corps considérable de ses troupes périt en essayant de passer à marée basse sous les murs de la ville, qui étaient bâtis dans toute la largeur de l'isthme étroit rattachant la péninsule Pallénæenne au continent; et après trois mois de blocus, il fut forcé de

nière de sentir, et non quant à leurs connaissances géographiques.

(1) Hérodote, IX, 1, 2, 67; VIII, 136.

Digitized by Google

renoncer à l'entreprise et d'emmener ses troupes pour rejoindre Mardonios en Thessalia (1).

Mardonios, avant de se mettre en mouvement pour la campagne du printemps, jugea utile de consulter les oracles grecs, surtout ceux qui se trouvaient dans les limites de la Bœôtia et de la Phokis. Il envoya un Karien, nommé Mys, familier avec la langue grecque aussi bien qu'avec la langue karienne, consulter Trophoniôs à Lebadeia, Amphiaraos et Apollon Isménien à Thêbes, Apollon au mont Ptôon près d'Akraphiæ, et Apollon d'Abæ en Phokis. Cette démarche fut faite probablement comme une sorte de respect fastueux pour les sentiments religieux d'alliés dont il dépendait beaucoup à ce moment. Mais ni les questions posées ni les réponses faites ne furent rendues publiques. Le seul fait remarquable qu'Hérodote eût appris, c'est que le prêtre d'Apollon Ptôien fit sa réponse en karien, ou du moins dans une langue qu'aucune personne présente ne comprit, si ce n'est le Karien Mys lui-même (2). Il paraît cependant qu'à cette époque où Mardonios cherchait une force nouvelle dans les oracles et établissait ses plans pour faire une paix et une alliance séparées avec Athènes contre les Péloponésiens, quelques personnes, dans ses intérêts, faisaient circuler des prédictions annonçant que le jour était proche où les Perses et les Athéniens chasseraient conjointement les Dôriens du Péloponèse (3). Le chemin lui était ainsi frayé pour expédier un

(1) Hérodote, VIII, 128, 129.

(2) Hérodote, VIII, 134, 135. Pausanias, IX, 24, 3.

(3) Hérodote, VIII, 141. Λακεδαιμόνιοι δὲ, ... ἀναμνησθέντες τῶν λογίων, ὥς σφεας χρεόν ἐστι ἅμα τοῖσι ἄλλοισι Δωριεῦσι ἐκπίπτειν ἐκ Πελοποννήσου ὑπὸ Μήδων τε καὶ Ἀθηναίων, κάρτα τε ἔδεισαν μὴ ὁμολογήσωσι τῷ Πέρσῃ Ἀθηναῖοι, etc.

Ces oracles ont dû être produits par les espérances du parti *médisant* en Grèce à ce moment particulier. Il n'y a pas d'autre instant auquel on les pourrait adapter en aucune façon, — ni d'autre où l'on pouvait même songer à l'expulsion de tous les Dôriens du Péloponèse par les Perses et les Athéniens combinés. On dit ici, à la vérité, que les Lacédæmoniens « se rappellent les prophéties, » — comme si elles étaient anciennes, et non pas produites alors pour la première fois. Mais nous devons nous rappeler qu'un fabricateur de prophéties, tel qu'Onomakritos, les faisait très-probablement circuler tout de suite comme antiques ; c'est à dire comme faisant partie de quelque vieille

Digitized by Google

envoyé à Athènes, Alexandre, roi de Macédoine, qui avait pour instructions de faire les offres les plus séduisantes, — de promettre réparation de tout le dommage fait en Attique, aussi bien que l'amitié future et active du Grand Roi, et d'offrir aux Athéniens une acquisition considérable de nouveau territoire comme prix de leur consentement à former avec lui une alliance à des conditions d'égalité et d'indépendance (1). Le prince macédonien exprima en outre avec chaleur l'intérêt qu'il prenait personnellement au bonheur des Athéniens, et leur recommanda en ami sincère d'accepter des propositions avantageuses aussi bien qu'honorables, d'autant plus que la puissance persane devait finir par les accabler, et l'Attique rester exposée à Mardonios et à ses alliés grecs, sans être couverte par aucune défense commune comme le Péloponèse, qui était protégé par son isthme (2).

Cette offre, envoyée au printemps, trouva les Athéniens rétablis totalement ou en partie dans leur ville à moitié ruinée. Une simple promesse de merci et de traitement passable, si elle eût été expédiée par Xerxès des Thermopylæ l'année précédente, aurait peut-être été jusqu'à les détacher de la cause de la Hellas; et même au moment actuel, bien que le poids d'une terreur accablante eût disparu, il y avait bien des raisons qui les engageaient à accéder à la proposition de Mardonios. L'alliance d'Athènes assurait au général persan un ascendant incontestable en Grèce, et à Athènes elle-même une protection contre des ravages ultérieurs aussi bien que l'avantage de jouer à coup sûr; tandis que sa force, sa position et ses alliances, même dans l'état actuel, menaçaient d'une guerre désastreuse et douteuse, dont l'Attique supporterait le principal choc. De plus, les Athéniens souffraient à cette époque des privations du caractère le plus cruel; car non-seulement leurs maisons et leurs temples

collection, telle que celle de Bakis ou de Musæos. Et Hérodote sans doute les croyait anciennes lui-même; de sorte qu'il faisait naturellement honneur aux Lacédæmoniens de la même connaissance, et les supposait alarmés en « se rappelant les prophéties. »

(1) Hérodote, IX, 7.

(2) Hérodote, VIII, 142.

Digitized by Google

ruinés avaient besoin d'être relevés, mais ils avaient perdu la moisson de l'année précédente avec les semailles du dernier automne (1). L'examen du cas que commandait la prudence étant ainsi plus favorable que contraire à Mardonios, et fortifié surtout par la détresse qui régnait à Athènes, les Lacédæmoniens redoutèrent tellement qu'Alexandre n'en arrivât à ses fins, qu'ils expédièrent des envoyés pour dissuader les Athéniens de l'écouter, aussi bien que pour leur offrir du secours pendant le dénûment actuel de la ville. Après avoir entendu les deux parties, les Athéniens rendirent leur réponse dans des termes d'une résolution solennelle et digne que leurs descendants se plaisaient à répéter. A Alexandre ils dirent : « Ne nous jette pas au visage que la puissance du Persan est bien des fois plus grande que la nôtre : nous aussi nous savons *cela* aussi bien que toi ; mais néanmoins nous aimons assez la liberté pour lui résister le mieux que nous pourrons. N'entreprends pas la vaine tâche de nous parler pour nous amener à faire alliance avec lui. Dis à Mardonios que, tant que le soleil suivra sa route actuelle, nous ne contracterons jamais alliance avec Xerxês. Nous nous rencontrerons avec lui pour notre propre défense, mettant notre confiance dans l'aide de ces dieux et de ces héros auxquels il n'a pas témoigné de respect, et dont il a brûlé les demeures et les statues. Ne reviens plus vers nous avec de semblables propositions, et ne nous engage pas, même dans un esprit de bon vouloir, dans des actes sacriléges : tu es l'hôte et l'ami d'Athènes, et nous ne voudrions pas que tu souffrisses d'injure de nous (2). »

---

(1) Hérodote, VIII, 142. Πιεζευμένοισι μέντοι ὑμῖν συναχθόμεθα (disent les envoyés spartiates aux Athéniens), καὶ ὅτι καρπῶν ἐστερήθητε διξῶν ἤδη, καὶ ὅτι οἰκοφθόρησθε χρόνον ἤδη πολλόν. Si l'on considère que ceci est dit avant l'invasion de Mardonios, la perte de *deux récoltes* doit comprendre les semailles de l'automne précédent ; et l'avis de Themistoklês à ses compatriotes, — καί τις οἰκίην τε ἀναπλασάσθω, καὶ σπόρου ἀνακῶς ἐχέτω (VIII, 109), — a dû se trouver impossible à suivre dans la plupart des cas.

(2) Lykurgue, l'orateur athénien, en faisant allusion à cet incident, un siècle et demi plus tard, représente les Athéniens comme ayant été « sur le point de lapider Alexandre » — μικροῦ δεῖν κατέλευσαν (Lykurg. contra Leocrat.,

Digitized by Google

La réponse des Athéniens aux Spartiates eut un caractère également décidé : ils protestaient de leur dévouement invincible à la cause et aux libertés communes de la Hellas, et promettaient qu'aucune tentation imaginable, soit d'argent, soit de territoire, ne les amènerait à renoncer aux liens de la fraternité, d'un langage commun et de la religion. Tant qu'il survivrait un seul Athénien, jamais il ne serait fait d'alliance avec Xerxès. Ils remercièrent ensuite les Spartiates de l'aide qu'ils leur offraient pendant leurs privations présentes; mais, tout en déclinant ces offres, ils leur rappelèrent que Mardonios, à la nouvelle que ses propositions étaient rejetées, s'avancerait probablement aussitôt, et qu'en conséquence ils désiraient vivement la présence d'une armée péloponésienne en Bœôtia pour les aider à défendre l'Attique (1). Les envoyés spartiates, promettant qu'il serait fait droit à cette requête (2) et contents de s'être assurés des sentiments d'Athènes, partirent.

Cette fidélité inébranlable que montrèrent les Athéniens à la cause générale de la Grèce, malgré des souffrances présentes combinées avec des offres séduisantes pour l'avenir, fut l'objet de la juste admiration de leurs descendants et un thème fréquent d'éloge pour leurs orateurs (3). Mais, parmi les Grecs contemporains, elle fut saluée seulement comme un allégement au danger, et payée par un abandon égoïste

---

c. 17, p, 186), — spécimen entre beaucoup d'autres de la manière négligée dont ces orateurs traitent l'histoire ancienne.

(1) Hérodote, VIII, 143, 144; Plutarque, Aristeidês, c. 10. Selon Plutarque, ce fut Aristeidês qui proposa et prépara la réponse à rendre. Mais, ici comme ailleurs, le style de Plutarque, vague et exagérant les choses, contraste défavorablement avec la simplicité et la droiture d'Hérodote.

(2) Hérodote, IX, 7. Συνθέμενοι δὲ ἡμῖν τὸν Πέρσην ἀντιώσεσθαι ἐς τὴν Βοιωτίην, etc.

Diodore donne le récit de cette ambassade à Athènes en substance de la même manière; cependant il y joint quelques motifs erronés (XI, 28).

(3) Hérodote, IV, 7. Ἐπιστάμενοί τε ὅτι κερδαλεώτερόν ἐστι ὁμολογέειν τῷ Πέρσῃ μᾶλλον ἢ πολεμέειν, etc.

Les orateurs ne se contentent pas toujours de rendre à Athènes l'honneur qu'elle méritait réellement. Ils se permettent de représenter les Athéniens comme ayant refusé ces offres brillantes faites, selon eux, par Xerxês lors de la première invasion, et non par Mardonios l'été suivant. Xerxês ne leur fit jamais aucune offre. V. Isokrate, Or. IV, Panegyr. c. 27, p. 61.

Digitized by Google

et peu généreux. Le même sentiment d'indifférence à l'égard de tous les Grecs en dehors de leur isthme, sentiment qui avait si gravement compromis la marche des affaires avant la bataille de Salamis, se manifesta alors une seconde fois parmi les Spartiates et les Péloponésiens. Le mur en travers de l'isthme qu'ils avaient été si empressés à construire, et sur lequel ils avaient compté comme sur une protection contre l'armée de terre de Xerxès, avait été discontinué et laissé inachevé quand ce monarque se retira; mais on le reprit aussitôt qu'on s'attendit au mouvement de Mardonios en avant. Il n'était cependant point encore terminé à l'époque de l'ambassade du prince macédonien à Athènes, et cet état incomplet de leur défense spéciale était une des raisons qui leur faisaient craindre que les Athéniens n'acceptassent les conditions proposées. Ce danger étant détourné pour le moment, ils redoublèrent d'efforts à l'isthme; de sorte que le mur fut promptement mis dans un état suffisant de défense, et qu'on était en train de construire les créneaux le long de sa crête. Ainsi en sûreté derrière leur boulevard, ils ne songèrent plus à leur promesse de rejoindre les Athéniens en Bœôtia, et de les aider à défendre l'Attique contre Mardonios. Dans le fait, leur roi Kleombrotos, qui commandait l'armée à l'isthme, fut si effrayé d'une éclipse de soleil au moment où il sacrifiait pour s'assurer des dispositions des dieux au sujet de la prochaine guerre, qu'il crut même nécessaire de se retirer avec le gros de l'armée à Sparte, où il mourut bientôt après (1). Outre ces deux raisons, — indifférence et présages défavorables, — qui empêchaient les Spartiates de secourir l'Attique, il y en avait encore une troisième. Ils étaient occupés à célébrer la fête des Hyakinthia, et leur principal objet (dit l'historien) (2) était de sa-

(1) Hérodote, IX, 10.

(2) Hérodote, IX, 7. Οἱ γὰρ Λακεδαιμόνιοι ὅρταζόν τε τοῦτον τὸν χρόνον καί σφι ἦν Ὑακίνθια · περὶ πλείστου δ' ἦγον τὰ τοῦ θεοῦ πορσύνειν · ἅμα δὲ τὸ τεῖχος σφι τὸ ἐν τῷ Ἰσθμῷ ἐτείχεον, καὶ ἤδη ἐπάλξεις ἐλάμβανε.

Près d'un siècle après ceci, on nous dit que c'était toujours l'usage des hoplites amyklæens de retourner chez eux pour la célébration des Hyakinthia, dans quelque expédition qu'ils se trouvassent engagés (Xénoph. Hellen. IV, 5, 11).

Digitized by Google

tisfaire « les exigences du dieu. » Comme les Olympia et les Karneia dans l'année précédente, de même à ce moment la fête des Hyakinthia l'emporta sur les nécessités de la défense, et fit oublier à la fois les devoirs de la fidélité envers un allié exposé et l'engagement d'une promesse formelle.

Cependant Mardonios, informé de l'accueil défavorable que ses propositions avaient trouvé à Athènes, mit aussitôt son armée en mouvement et partit de la Thessalia, rejoint par tous ses auxiliaires grecs et par de nouvelles troupes venues de Thrace et de Macedonia. Comme il traversait la Bœôtia, les Thêbains, qui épousaient sincèrement sa cause, s'efforcèrent de le détourner de nouvelles opérations militaires contre les forces combinées de ses ennemis, et l'engagèrent instamment à essayer la puissance des présents offerts aux principaux personnages des différentes villes, en vue de les désunir. Mais Mardonios, impatient de rentrer lui-même en possession de l'Attique, n'écouta pas leur avis. Environ dix mois après la retraite de Xerxês, il entra dans le pays sans rencontrer de résistance, et établit de nouveau le quartier général des Perses dans Athènes (mai ou juin — 479 av. J.-C.) (1).

Avant son arrivée, les Athéniens s'étaient retirés une seconde fois à Salamis, dans des sentiments de désappointement amer et de vive indignation. Ils avaient attendu en vain l'accomplissement de la parole des Spartiates qui leur avaient promis qu'une armée péloponésienne les rejoindrait en Bœôtia pour la défense de leur frontière; enfin, incapables de tenir tête seuls à l'ennemi, ils se trouvèrent dans la nécessité de transporter leurs familles à Salamis (2). La migration fut beaucoup moins terrible que celle de l'été précédent, puisque Mardonios n'avait pas de flotte pour les harceler; mais elle fut plus gratuite et aurait été prévenue si les Spartiates avaient exécuté leur engagement, ce qui aurait fait que la

---

(1) Diodore, XI, 28; Hérodote, IX, 3, 17. Οἱ μὲν ἄλλοι πάντες παρεῖχον στρατιὴν καὶ συνεσέβαλον ἐς Ἀθήνας ὅσοιπερ ἐμήδιζον Ἑλλήνων τῶν ταύτῃ οἰκημένων, etc.

(2) Hérodote, IX, 4.

bataille de Platée eût été livrée deux mois plus tôt qu'elle ne le fut réellement.

Mardonios, quoique maître d'Athènes, était si désireux de se concilier les Athéniens, qu'il s'abstint d'abord de commettre de dégât, soit dans la ville, soit dans la campagne, et il expédia un second envoyé à Salamis pour répéter les offres faites par Alexandre de Macédoine. Il pensait qu'elles seraient alors écoutées, puisqu'il pouvait offrir l'Attique exemptée de tout ravage comme tentation additionnelle. Murychidês, Grec de l'Hellespont, fut envoyé pour renouveler ces propositions au sénat athénien, à Salamis; mais il éprouva un refus, non moins formel que celui qui avait été fait à Alexandre de Macédoine, et presque unanime. Un malheureux sénateur, Lykidas, fit exception à cette unanimité, en hasardant le conseil d'accepter les propositions de Murychidês. Si furieuse fut la colère, ou si fort le soupçon de corruption que provoqua son vote négatif unique, que les sénateurs et le peuple de concert le tuèrent en le lapidant; tandis que les femmes athéniennes à Salamis, apprenant ce qui s'était passé, allèrent de leur propre mouvement à la maison de Lykidas, et lapidèrent sa femme et ses enfants. Au point désespéré de résolution où étaient alors montés les Athéniens, un opposant passait pour un traître : l'unanimité, même arrachée par la terreur, était essentielle à leurs sentiments (1). Murychidês, bien que ses propositions fussent rejetées, fut congédié sans outrage.

---

(1) Hérodote, IX, 5. Je n'ose pas rejeter cette histoire au sujet de Lykidas (V. Lykurgue cont. Leocrat. c. 30, p. 222), bien que d'autres auteurs racontent le même incident comme étant survenu à une personne du nom de Kyrsilos, l'année précédente, quand les Athéniens quittèrent Athènes. V. Demosth. De Coronâ, p. 296, c. 59; et Cicéron, De Officiis, III, 11. Il n'est pas probable que deux actes pareils aient été accomplis par les Athéniens; et s'il faut choisir entre les deux, le récit d'Hérodote est de beaucoup le plus probable. Lors de la migration de l'année précédente, nous savons qu'un certain nombre d'Athéniens restèrent réellement derrière dans l'akropolis, et Kyrsilos pouvait avoir été de ce nombre s'il l'avait préféré. De plus, Xerxês ne fit pas d'offres, et ne donna pas l'occasion de délibérer ; tandis que les offres de Mardonios pouvaient réellement paraître mériter attention à un citoyen bien disposé.

Isokrate (Or. IV, Panegyr. s. 184,

Digitized by Google

Pendant que les Athéniens donnaient ainsi de nouvelles preuves de leur ferme attachement à la cause de la Hellas, ils expédiaient en même temps, conjointement avec Megara et Platée, des envoyés pour reprocher aux Spartiates leur lenteur et leur manque de foi, et pour les prier même, à ce moment aussi avancé, de marcher aussitôt en avant et d'aller à la rencontre de Mardonios en Attique, non sans leur donner à entendre que, s'ils étaient abandonnés ainsi, ils seraient réduits à la nécessité impérieuse, contre leur volonté, de traiter avec l'ennemi. Toutefois, les éphores spartiates étaient si indifférents à l'égard de l'Attique et de la Megaris, qu'ils négligèrent, pendant dix jours de suite, de donner réponse à ces envoyés, tandis que dans le même temps ils pressaient de tous leurs efforts l'achèvement de eurs fortifications à l'isthme. Et après avoir ainsi amusé les envoyés autant qu'ils le purent, ils auraient fini par les congédier avec une réponse négative, — tant était grande leur crainte de s'aventurer au delà de l'isthme, — si un Tégéen nommé Chileos, qu'ils estimaient beaucoup et auquel ils communiquèrent la demande, ne leur eût rappelé que des fortifications à l'isthme ne suffiraient pas pour défendre le Péloponèse, si les Athéniens devenaient les alliés de Mardonios et laissaient ainsi la péninsule ouverte par mer.

L'opinion puissante de ce Tégéen respecté prouva aux éphores que leur politique égoïste ne serait pas secondée par leurs principaux alliés du Péloponèse, et les fit songer, probablement pour la première fois, que le danger par mer pourrait reparaître, bien que la flotte persane eût été battue l'année précédente et était actuellement loin de la Grèce. Elle changea leur résolution d'une manière aussi complète

c. 42) dit que les Athéniens condamnèrent plus d'une personne à mort pour *médisme* (par allusion sans doute à Themistoklês comme étant du nombre); mais il ajoute : — « Même aujourd'hui ils font des imprécations contre tout citoyen qui entre en négociation amicale avec les Perses » — Ἐν δὲ τοῖς συλλόγοις ἔτι καὶ νῦν ἀρὰς ποιοῦνται, εἴτις ἐπικηρυκεύεται Πέρσαις τῶν πολιτῶν. Ceci doit avoir été un ancien usage, continué après qu'il avait cessé d'être appliqué à propos ou approprié.

Digitized by Google

que soudaine; de sorte qu'ils envoyèrent sur-le-champ à l'isthme, pendant la nuit, cinq mille citoyens spartiates, — chaque homme ayant sept ilotes attachés à sa personne. Et quand les envoyés athéniens, qui ignoraient ce changement soudain de politique, vinrent le lendemain notifier péremptoirement qu'Athènes n'endurerait plus une trahison aussi déloyale, mais prendrait sans tarder des mesures pour sa propre sûreté et pour une pacification séparée, — les éphores affirmèrent avec serment que les troupes étaient déjà en marche, et qu'elles étaient probablement au moment même sorties du territoire spartiate (1). Si l'on considère que cette démarche était une expiation imparfaite, tardive et faite à regret pour un abandon et un manque de parole antérieurs, — les éphores ont pu probablement penser que le mystère de cette marche de nuit et la communication soudaine de ce mouvement comme fait réel aux envoyés, en manière de réponse, feraient une plus forte impression sur l'esprit de ces derniers, qui retournèrent à Salamis avec les bienheureuses nouvelles, et préparèrent leurs compatriotes à agir promptement. Cinq mille citoyens spartiates, chacun avec sept ilotes armés à la légère comme serviteurs, étaient en marche pour se rendre sur le théâtre de la guerre. Dans tout le cours de l'histoire grecque nous

---

(1) Hérodote, IX, 10, 11; Plutarque, Aristeidês, c. 10. Plutarque avait lu un décret attribué à Aristeidês, dans lequel Kimôn, Xanthippos et Myronidês étaient nommés ambassadeurs à Sparte. Mais il est impossible que Xanthippos ait pu prendre part à l'ambassade, si on songe qu'il commandait la flotte en ce moment.

Probablement les ilotes doivent avoir suivi. On voit difficilement comment un nombre si considérable aurait été réuni en entier soudainement et mis en marche en une seule nuit, aucun préparatif n'ayant été fait à l'avance.

Le Dr Thirlwall (Hist. Gr. ch. 16, p. 366) doute de l'exactitude du récit d'Hérodote, sur des raisons qui ne me semblent pas convaincantes. Il me paraît, après tout, que le récit littéral est plus probable que tout ce que nous pouvons mettre à la place. La politique étrangère spartiate dépendait entièrement des cinq éphores. Il n'y avait ni discussion ni critique publiques. Or la conduite de ces éphores est logique et intelligible, — bien qu'égoïste, étroite et insensible à tout danger, si ce n'est à ce qui est présent et manifeste. Je ne puis pas croire non plus (avec le Dr Thirlwall) que le mode de communication adopté finalement tienne de la plaisanterie.

Digitized by Google

n'entendons jamais parler d'un nombre de citoyens spartiates approchant de cinq mille mis au service étranger à la fois. Mais ce n'était pas tout : cinq mille Periœki lacédæmoniens, chacun avec un ilote armé à la légère, destiné à le servir, furent aussi envoyés à l'isthme pour prendre part à la même lutte. Ces efforts sans pareils donnent une mesure suffisante de l'alarme qui, bien que tardive, cependant réelle, régnait alors à Sparte. D'autres cités péloponésiennes suivirent cet exemple, et une armée considérable se trouva ainsi réunie sous le Spartiate Pausanias.

Il paraît que Mardonios était à ce moment en correspondance secrète avec les Argiens qui, bien que professant la neutralité, lui avaient, dit-on, promis d'arrêter la marche des Spartiates au delà de leurs propres frontières (1). S'ils firent jamais une telle promesse, la promptitude de la marche, aussi bien que le nombre imposant des forces, les empêcha de la remplir, et il se peut que telle ait été l'intention des éphores, dans l'appréhension qu'une résistance eût pu être faite par les Argiens. En tout cas, ces derniers furent forcés de se contenter d'informer sur-le-champ Mardonios du fait, par leur courrier le plus rapide. Cette nouvelle détermina ce général à évacuer l'Attique et à porter la guerre en Bœôtia, — pays à tous égards plus favorable pour lui. Il s'était pendant quelque temps abstenu de commettre des dévastations dans Athènes ou autour de la ville, dans l'espérance que les Athéniens seraient amenés à écouter ses propositions ; mais les derniers jours qu'il passa dans le pays furent employés à brûler et à détruire tout ce qui avait été épargné par l'armée de Xerxès l'été précédent. Après une tentative infructueuse faite pour surprendre un corps de mille Lacédæmoniens, qui avaient été détachés en vue de protéger Megara (2), il retira toute son armée en Bœôtia, sans prendre la route étroite qui menait à Platée

(1) Hérodote, IX, 12.

(2) Il y avait à Megara des histoires courantes même du temps de Pausanias, relativement à quelques-uns de ces Perses, que, disait-on, l'intervention d'Artemis avait fait périr (Pausan. I, 40, 2).

Digitized by Google

par Eleutheræ, ni celle qui menait à Thêbes par Phylê, routes qui toutes deux étaient montagneuses et incommodes pour la cavalerie, mais marchant dans la direction nord-est jusqu'à Dekeleia, où il rencontra quelques guides des régions adjacentes près du fleuve Asôpos, et conduit à Tanagra à travers le dême Sphendaleis. Il se trouva ainsi, après une route plus longue mais plus facile, en Bœôtia, dans la plaine de l'Asôpos, fleuve qu'il longea le lendemain à l'ouest jusqu'à Skôlos, ville située dans le territoire de Thêbes, vraisemblablement près de celui de Platée (1). Il prit alors position à une faible distance, dans la plaine sur la rive gauche de l'Asôpos; son aile gauche en face d'Erythræ, son centre vis-à-vis d'Hysiæ et sa droite dans le territoire de Platée; et il occupa son armée à construire sur-le-champ un camp fortifié (2) de deux mille mètres carrés, défendu par des murs et des tours de bois, fournis par les arbres du territoire thêbain.

Mardonios se trouvait ainsi avec sa nombreuse armée dans une plaine favorable à la cavalerie, — avec un camp plus ou moins défendable, — la ville fortifiée de Thêbes (3) sur ses derrières, et un fonds considérable de provisions aussi bien qu'une région amie derrière lui, d'où il pouvait en

---

(1) Hérodote, IX, 15. La situation du dême attique Sphendalê ou Sphendaleis ne semble pas connue d'une manière certaine (Ross, Ueber die Demen von Attika, p. 138); mais le colonel Leake et M. Finlay pensent qu'il était « près d'Aio Merkurio, qui aujourd'hui donne son nom au défilé conduisant de Dekelia, par les crêtes de Parnes, dans l'extrémité de la plaine Tanagrienne, à un endroit appelé Malakasa » (Leake, Athens and the Demi of Attica, vol. II, sect. IV, p. 123).

M. Finlay (Oropus and Diakria, p. 38) dit que « Malakasa est le seul endroit sur cette route où un corps considérable de cavalerie pourrait faire halte commodément. »

Il paraît que les Bœôtiens du voisinage de l'Asôpos étaient nécessaires comme guides pour cette route. Peut-être même le territoire d'Orôpe faisait-il encore, dans ce temps, partie de la Bœôtia: nous ne savons pas d'une manière certaine à quelle époque il fut conquis pour la première fois par les Athéniens.

Les combats entre Athéniens et Bœôtiens se livrèrent, comme on le verra, le plus souvent dans cette région sud-est de la Bœôtia, — Tanagra, Œnophyta, Delion, etc.

(2) Hérodote, IX, 15.

(3) La ville forte de Thêbes était pour lui d'un grand secours (Thucyd. I, 90).

Digitized by Google

tirer davantage. Cependant peu d'hommes dans son armée étaient ou dévoués sincèrement à sa cause ou assurés du succès (1); les Perses indigènes eux-mêmes avaient été découragés par la fuite du monarque l'année précédente et étaient remplis de tristes augures.

Un banquet splendide, auquel le chef thêbain Attaginos invita Mardonios avec cinquante Perses et cinquante hôtes thêbains ou bœôtiens, offrit des preuves de ce sentiment d'abattement, preuves qui furent plus tard rapportées à Hérodote lui-même par un des hôtes présents, — un citoyen orchoménien de distinction nommé Thersandros. Le banquet étant disposé de manière que chaque lit fût occupé par un Persan et un Thêbain, cet homme fut accosté en grec par son voisin persan, qui lui demanda à quelle ville il appartenait; et quand il eut appris qu'il était Orchoménien (2), il continua ainsi : « Puisque tu viens d'avoir avec moi part à la même table et à la même coupe, je désire te laisser quelque souvenir de mes convictions, surtout afin que tu sois averti toi-même et que tu puisses prendre les meilleures mesures pour ta propre sûreté. Vois-tu ces Perses qui font festin ici et l'armée que nous avons laissée là-bas campée près de la rivière? Encore un peu de temps, et de tous ces gens, tu en verras seulement bien peu survivre. » Thersandros entendit ces paroles avec étonnement, prononcées comme elles l'étaient avec une forte émotion et un flot de larmes, et il répondit : « Assurément tu dois révéler ceci à Mardonios et à ses conseillers intimes. » Mais le Persan répliqua : « Mon ami, personne ne peut détourner ce dont Dieu à décrété la venue; personne n'ajoutera foi à cette révélation, quelque

(1) Hérodote, IX, 40, 45, 67; Plutarque, Aristeidês, c. 18.

(2) Hérodote, IX, 16. Thersandros, bien qu'Orchoménien, passe pour Thêbain: — Πέρσην τε καὶ Θηβαῖον ἐν κλίνῃ ἑκάστῃ — preuve de l'intime connexion qui existait entre Thêbes et Orchomenos à cette époque, qui est encore expliquée par Pindare, Isthm. I, 51 (cf. les Scholies *ad loc.* et au commencement de l'Ode), relativement à la famille thêbaine d'Hérodotos et Asôpodôros. L'ancienne querelle mythique paraît s'être assoupie, mais on verra qu'il s'éleva dans des temps plus récents une haine mortelle entre ces deux villes.

Digitized by Google

certaine qu'elle soit. Parmi nous autres Persans, plus d'un le sait bien, et ne sert ici que contraint par la nécessité. Et c'est là vraiment la plus odieuse de toutes les douleurs humaines, — c'est de savoir bien des choses et en même temps de ne pouvoir rien sur le résultat (1). » — « Ces paroles (fait observer Hérodote), je les ai entendues moi-même de l'Orchoménien Thersandros, qui me dit en outre qu'il avait cité le fait à plusieurs personnes autour de lui, même avant la bataille de Platée. » C'est certainement une des révélations les plus curieuses de toute l'histoire : non-seulement en ce qu'elle présente l'historien avec sa propre personnalité, communiquant avec un ami personnel des chefs thêbains, et pourvu ainsi de bons moyens d'information quant aux événements généraux de la campagne, — mais encore en ce qu'elle nous découvre, sur un témoignage qu'on ne peut suspecter, les dispositions réelles des Perses indigènes, et même des principaux chefs parmi eux. Si un si grand nombre de ces chefs étaient non-seulement apathiques, mais désespérés dans la cause, bien plus prononcée était la même absence de volonté et d'espérance dans leurs soldats et dans les alliés sujets. Suivre le monarque dans sa marche écrasante de l'année précédente, était agréable à bien des égards aux Perses indigènes; mais chacun était dégoûté de l'expédition maintenant qu'on était réduit à la faire sous Mardonios; et Artabazos, le commandant en second, n'était pas seulement lent à agir, il était encore jaloux de son supérieur (2). Dans cet état de choses, nous ne serons pas surpris tout à l'heure de voir l'armée entière disparaître sur-le-champ, aussitôt que Mardonios est tué.

(1) Hérodote, IX, 16, 17. La dernière observation citée ici est frappante et expressive — ἐχθίστη δὲ ὀδύνη ἐστὶ τῶν ἐν ἀνθρώποισι αὕτη, πολλὰ φρονέοντα μηδενὸς κρατέειν. Elle aura besoin d'être examinée avec soin à une période plus avancée de cette histoire, quand nous en viendrons à toucher la vie scientifique des Grecs et la philosophie du bonheur et du devoir telle que la conçoit Aristote. Développé complétement, ce principe est la négation directe de ce qu'Aristote pose dans ses Ethiques quant au bonheur supérieur du βίος θεωρητικὸς, ou vie d'observation et de réflexion scientifiques.

(2) Hérodote, IX, 66.

Digitized by Google

Parmi les alliés grecs de Mardonios, les Thêbains et les Bœôtiens étaient actifs et zélés; la plupart des autres étaient tièdes, et les Phokiens même d'une fidélité douteuse. Leur contingent de mille hoplites, sous Harmokydês, avait tardé à le rejoindre; il n'était arrivé que depuis qu'il avait quitté l'Attique pour passer en Bœôtia; et quelques-uns des Phokiens restèrent même derrière dans le voisinage du Parnassos, poursuivant des hostilités manifestes contre les Perses. Instruit des sentiments de ce contingent, que les Thessaliens eurent soin de lui présenter sous un point de vue défavorable, Mardonios se détermina à lui donner une leçon d'intimidation. Il le fit mettre en corps séparé dans la plaine et cerner par sa nombreuse cavalerie, tandis que la Phêmê, ou impression soudaine et simultanée, courut dans les rangs des alliés grecs, aussi bien que des Phokiens eux-mêmes, qu'il allait les faire périr sous les traits (1). Le général Harmokydês ordonna à ses hommes de se former en carré et de serrer leurs rangs, et en quelques mots il les exhorta à vendre chèrement leur vie et à se conduire comme des Grecs braves contre des assassins barbares; à ce moment la cavalerie se mit en mouvement comme pour charger, et s'avança tout près du carré, avec les javelines levées et les arcs bandés; quelques flèches furent même réellement lancées. Les Phokiens, selon l'ordre, maintinrent leurs rangs serrés avec une ferme contenance, et la cavalerie tourna autour d'eux sans attaque ni mal réel. Après cette démonstration mystérieuse, Mardonios condescendit à complimenter les Phokiens sur leur courage, et à les assurer au moyen d'un héraut qu'il avait été très-mal renseigné à leur égard. En même temps il les exhorta à être désormais fidèles et empressés à servir, et il leur promit que toute bonne

(1) Hérodote, IX, 17. Διεξῆλθε φήμη, ὡς καταχοντιεῖ σφέας. Relativement à φήμη, V. une note un peu plus loin, à la bataille de Mykale, dans le même chapitre.

Comp. le cas des Dêliens à Adramytion, entourés et tués sous des traits par le satrape persan, bien qu'ils ne fussent pas ses ennemis — περιστήσας τοὺς ἑαυτοῦ κατηκόντισε (Thucydide, VIII, 108).

Digitized by Google

conduite serait amplement récompensée. Hérodote semble incertain, — tant il est difficile de faire la supposition, — si Mardonios n'eut pas d'abord l'intention de massacrer les Phokiens sur le terrain, et s'il n'y renonça qu'en voyant combien il faudrait verser de sang pour l'accomplir. Quoi qu'il en soit, la scène elle-même fut une réalité remarquable, et présenta une preuve entre beaucoup d'autres de la tiédeur et de la fidélité suspecte de l'armée (1).

Conformément à la suggestion des Thêbains, c'était en Bœôtia qu'on allait bientôt disputer les libertés de la Grèce; et non-seulement Mardonios avait pris position, mais encore il avait fortifié son camp avant que l'armée grecque combinée se fût approchée du Kithærôn dans sa marche en avant après son départ de l'isthme. Lorsque ces forces complètes des Lacédæmoniens furent parvenues à l'isthme, elles eurent à attendre l'armée de leurs alliés péloponésiens et des autres confédérés. Les hoplites qui les rejoignirent furent comme il suit : de Tegea, 1,500; de Corinthe, 5,000, outre un petit corps de 300 de la colonie corinthienne de Potidæa; de l'arkadienne Orchomenos, 600; de Sikyôn, 3,000; d'Epidauros, 800; de Trœzen, 1,000; de Lepreon, 200; de Mykênæ et de Tyrins, 400; de Phlionte, 1,000; d'Hermionê, 300; d'Eretria et de Styra, 600; de Chalkis, 400; d'Ambrakia, 500; de Leukas et d'Anaktorion, 800; de Palê en Kephallenia, 200; d'Ægina, 500. En se rendant de l'isthme à Megara, elles prirent en passant 3,000 hoplites mégariens, et aussitôt qu'elles furent parvenues à Eleusis dans leur marche en avant, l'armée fut complétée par la jonction de 8,000 hoplites athéniens et de 600 Platæens, sous Aristeidês, qui vinrent de Salamis en franchissant le détroit (2). Le nombre total des hoplites ou troupes pesam-

(1) Οὐκ ἔχω ἀτρεκέως εἰπεῖν, οὔτε εἰ ἦλθον μὲν ἀπολέοντες τοὺς Φωκέας, δεηθέντων τῶν Θεσσαλῶν, etc. (Hérodote, IX, 18).

Cet aveu d'incertitude quant aux motifs et aux plans, établissant une distinction entre eux et les faits visibles qu'Hérodote décrit, n'est pas sans importance en ce qu'il fortifie notre confiance dans l'historien.

(2) Comp. cette liste d'Hérodote avec l'énumération que Pausanias lut inscrite sur la statue de Zeus, élevée à Olympia par les Grecs qui prirent part

Digitized by Google

ment armées était ainsi de 38,700 hommes. Il n'y avait pas de cavalerie, et seulement très-peu d'archers; — mais, si nous ajoutons ceux qu'on appelle armés à la légère ou non armés en général, quelques-uns peut-être avec des javelines ou des épées, mais aucun avec une armure défensive, — le total général n'était pas moins de 110,000 hommes. De ces hommes armés à la légère ou non armés, il y avait, selon le calcul d'Hérodote, 35,000 au service des 5,000 citoyens spartiates et 34,500 au service des autres hoplites, avec 1,800 Thespiens qui étaient, à proprement parler, hoplites, mais si mal armés qu'ils ne comptaient pas dans les rangs (1).

Tel était le nombre des Grecs présents ou à la portée de la main au combat contre les Perses à Platée, qui fut livré un peu de temps après. Mais il semblait que les contingents n'étaient pas d'abord entièrement au complet, et que de nouvelles additions (2) continuaient d'arriver même peu de jours avant la bataille, avec les convois de bétail et de provisions qui venaient pour la subsistance de l'armée. Pausanias marcha d'abord de l'isthme à Eleusis, où il fut rejoint

---

à la bataille de Platée (Pausan. V, 23, 1).

Pausanias trouva inscrits tous les noms indiqués ici par Hérodote, excepté les Paleis de Kephallênia; et il trouva en plus les Eleiens, les Kéens, les Kythniens, les Téniens, les Naxiens et les Mêliens. Les cinq derniers noms sont ceux d'insulaires de la mer Ægée: leurs contingents envoyés à Platée doivent en tous cas avoir été bien faibles, et il est surprenant d'apprendre qu'ils en aient même envoyé, — surtout si nous nous rappelons qu'il y avait une flotte grecque de service, à laquelle il était naturel qu'ils se joignissent de préférence au service de terre.

Quant au nom des Eleiens, le soupçon de Broendstedt est plausible, à savoir, que Pausanias peut par erreur avoir pris le nom de Paleis de Kephallênia pour le leur, et avoir cru lire ΕΛΑΕΙΟΙ, quand il y avait écrit réellement ΠΑΛΕΙΣ, dans une inscription qui avait à cette époque six cents ans de date environ. L'endroit de la série où Pausanias place le nom des Eleiens confirme ce soupçon. A moins qu'on ne l'admette, nous serons forcé, comme l'alternative la plus probable, de supposer une fraude commise par la vanité des Eleiens, qui peut facilement les avoir amenés à changer un nom appartenant dans l'origine aux Paleis. Le lecteur se rappellera que les Eleiens étaient eux-mêmes les surveillants et les administrateurs à Olympia.

Plutarque semble avoir lu la même inscription que Pausanias (De Herodoti Malignit. p. 873).

(1) Hérodote, IX, 19, 28, 29.

(2) Hérodote, IX, 28. Οἱ ἐπιφοιτῶντές τε καὶ οἱ ἀρχὴν ἐλθόντες Ἑλλήνων.

Digitized by Google

par les Athéniens de Salamis. A Eleusis, aussi bien qu'à l'isthme, les sacrifices se trouvèrent encourageants, et l'armée combinée franchit ensuite la chaîne du Kythærôn, de manière à arriver en vue des Perses. Quand Pausanias les vit occuper la ligne de l'Asôpos, dans la plaine au-dessous, il retint son armée sur la pente de la montagne, près d'Erythræ, sans vouloir s'aventurer sur le terrain plat. Mardonios, ne trouvant pas les Grecs disposés à engager la bataille en plaine, envoya pour les attaquer sa nombreuse et excellente cavalerie sous Masistios, l'officier le plus distingué de son armée. Sur la plupart des points, le terrain était assez inégal pour l'empêcher d'approcher; mais le contingent mégarien, qui se trouvait être plus exposé que le reste, fut pressé si vivement, qu'il se vit forcé d'envoyer demander du secours à Pausanias. Il paraît non-seulement n'avoir pas eu de cavalerie, mais encore pas d'archers de trait, tandis que les Perses, archers excellents et très-habiles à lancer le trait, faisant usage de très-grands arcs et dressés à ces exercices dès leur première enfance, chargeaient par escadrons successifs et accablaient les Grecs de traits et de flèches, — sans oublier des railleries méprisantes sur leur lâcheté à ne pas descendre en plaine (1). La crainte qu'inspirait la cavalerie persane était si générale alors, que Pausanias ne put trouver aucun des Grecs, excepté les Athéniens, disposé à aller volontairement au secours des Mégariens Cependant un corps d'Athéniens, composé spécialement de trois cents hommes de troupes d'élite sous Olympiodoros, soutenus par quelques archers, se rendit aussitôt à l'endroit et engagea le combat avec la cavalerie persane. Pendant quelque temps, la lutte fut vive et douteuse; enfin le général Masistios, — homme renommé pour sa bravoure, d'une taille élevée, revêtu d'une armure remarquable et monté sur un cheval nisæen avec des harnais dorés, — char-

(1) Sur les armes de trait et l'adresse des Perses, V. Hérodote, I, 136; Xénophon, Anab. III, 4, 17.

Cyrus le jeune était éminent dans l'emploi tant de l'arc que de la javeline (Xénoph. Anab. I, 8, 26; I, 9, 5 comp. Cyropæd. I, 2, 4).

Digitized by Google

geant à la tête de ses troupes, eut son cheval frappé d'une flèche dans le flanc. L'animal se cabra immédiatement et jeta son maître à terre, tout près des rangs des Athéniens, qui, s'élançant en avant, saisirent le cheval et accablèrent Masistios avant qu'il pût se relever. Toutefois, son casque et sa cuirasse (1) présentaient un obstacle si impénétrable, qu'ils eurent une peine considérable à le tuer, bien qu'il fût en leur pouvoir; enfin un soldat armé d'une lance lui donna la mort en le perçant à l'œil. Cette mort du général passa inaperçue de la cavalerie persane; mais aussitôt qu'ils s'aperçurent de son absence et qu'ils furent certains de sa perte, les Perses chargèrent avec fureur en une seule masse pour recouvrer le cadavre. D'abord les Athéniens, trop peu nombreux pour résister au choc, furent forcés pendant un certain temps de céder, en abandonnant le corps; mais bientôt, des renforts arrivant à leur appel, les Perses furent repoussés avec perte, et il finit par rester en leur pouvoir (2).

La mort de Masistios, jointe à cet échec final de la cavalerie qui laissait son corps entre les mains des Grecs, produisit un effet puissant sur les deux armées, en encourageant l'une autant qu'elle désespéra l'autre. D'une extrémité à l'autre du camp de Mardonios, la douleur fut violente et sans bornes, manifestée par des gémissements si forts qu'ils retentirent dans toute la Bœôtia, tandis qu'on coupa abondamment les cheveux des hommes, les crins des chevaux et le poil du bétail en signe de deuil. D'autre part, les Grecs furent enivrés de leur succès, placèrent le cadavre dans un chariot et le promenèrent autour de l'armée; même les hoplites sortirent de leurs rangs pour le voir, non-seulement le saluant comme un important trophée, mais admirant sa taille et ses proportions (3).

(1) V. Quinte-Curce, III, 11, 15; et la note de Mützel.

(2) Hérodote, IX, 21, 22, 23; Plutarque, Aristeidês, c. 14.

(3) Hérodote, IX, 24, 25. Οἰμωγῇ τε χρεώμενοι ἀπλέτῳ · ἅπασαν γὰρ τὴν Βοιωτίην κατεῖχε ἠχὼ, etc.

Les démonstrations exagérées de douleur attribuées à Xerxès et à Atossa, dans les Persæ d'Æschyle, ont souvent

Digitized by Google

Leur confiance s'accrut tellement que Pausanias osa alors quitter la protection du terrain de la montagne, que la faible quantité d'eau que l'on y trouvait rendait incommode, et prendre position dans la plaine située en bas, parsemée seulement d'éminences peu élevées. S'avançant d'Erythræ dans la direction de l'ouest, le long des pentes du Kythærôn, et passant par Hysiæ, les Grecs occupèrent une ligne de camp dans le territoire platæen, le long de l'Asôpos et sur sa rive droite, avec leur aile droite près de la fontaine appelée Gargaphia (1), et leur aile gauche près de la chapelle, entourée d'un bois touffu du héros platæen Androkratês.

été blâmées par des critiques ; ce passage nous montre combien elles étaient dans les mœurs des Orientaux de ce temps.

(1) Hérodote, IX, 25-30 ; Plutarque, Aristeidês, c. 11. Τὸ τοῦ Ἀνδροκράτους ἡρῷον ἔγγυς ἄλσει πυκνῶν καὶ συσκίων δένδρων περιεχόμενον.

Les expressions d'Hérodote relativement à cette position prise par Pausanias, Οὗτοι μὲν οὐκ ταχθέντες ἐπὶ τῷ Ἀσωπῷ ἐστρατοπεδεύοντο, aussi bien que les mots qu'on lit dans le chapitre suivant (31) : — Οἱ βάρβαροι, πυθόμενοι εἶναι τοὺς Ἕλληνας ἐν Πλαταιῇσι, παρῆσαν καὶ αὐτοὶ ἐπὶ τὸν Ἀσωπὸν τὸν ταύτῃ ῥέοντα, — montrent clairement que les troupes grecques étaient campées le long de l'Asôpos, sur le côté platæen, tandis que les Perses, dans leur seconde position, occupaient le terrain sur le côté opposé ou thêbain du fleuve. Quelle que fût l'armée qui commençât l'attaque, elle devait d'abord franchir l'Asôpos (c. 36-59).

Pour la topographie de cette contrée et des positions occupées par les deux armées, cf. Squire, dans « Turkey » de Walpole, p. 338 ; Kruse, Hellas, vol. II, ch. 6, p. 9 *seq.*, et ch. 8, p. 592 *seq.*, et les renseignements encore plus abondants et plus exacts du colonel Leake, Travels in Northern Greece, ch. 16, vol. II, p. 324-360. Tous deux ont donné des plans du pays : celui que j'annexe est emprunté des cartes de Kiepert. Je ne puis m'empêcher de croire qu'on n'a pas encore reconnu l'identité de la fontaine Gargaphia, et que Kruse et Leake placent tous deux la position grecque plus loin du fleuve Asôpos qu'il ne convient pour qu'elle s'accorde avec les mots d'Hérodote ; mots qui semblent spécifier des points voisins des deux extrémités, indiquant que la fontaine de Gargaphia était *près* du fleuve vers la droite de la position grecque, et la chapelle d'Androkratês également *près* du fleuve vers la gauche de cette position, où étaient postés les Athéniens. Cette position pour une chapelle d'Androkratês ne serait pas non plus incompatible avec Thucydide (III, 24), qui mentionne simplement cette chapelle comme étant à main droite du premier mille de la route de Platée à Thêbes.

A considérer la longueur du temps qui s'est écoulé depuis la bataille, il ne serait pas surprenant que la source de Gargaphia ne fût plus reconnaissable. En tout cas, ni la fontaine signalée par le colonel Leake (p. 332), ni celle de Vergutiani qu'ont supposée le colonel Squire et le Dr Clarke, ne me paraissent convenir pour Gargaphia.

On comprend bien maintenant les erreurs du plan de la bataille qui accompagne le voyage d'Anacharsis.

Digitized by Google

Dans cette position, ils furent rangés par nations ou fractions séparées du nom grec, — les Lacédæmoniens à l'aile droite, avec les Tégéens et les Corinthiens tenant à eux immédiatement, — et les Athéniens à l'aile gauche, poste qui, comme étant le second en dignité, fut d'abord réclamé par les Tégéens, surtout sur des motifs d'exploits mythiques, à l'exclusion des Athéniens, mais que les Spartiates, après avoir entendu les deux parties, finirent par adjuger à Athènes (1). En campagne même, les Lacédæmoniens suivaient ces formes démocratiques qui dominaient si généralement dans les opérations militaires des Grecs : dans le cas actuel, ce ne furent pas les généraux, mais les troupes lacédæmoniennes en corps qui entendirent la discussion et rendirent le verdict par une acclamation unanime.

Mardonios, informé de ce changement de position, fit marcher son armée aussi un peu plus loin à l'ouest, et se posta vis-à-vis des Grecs, séparé d'eux par le fleuve Asôpos. D'après les conseils des Thêbains, lui-même en personne avec ses Perses et ses Mèdes, les hommes d'élite de son armée, il se plaça à l'aile gauche, immédiatement en face des Lacédæmoniens de l'aile droite grecque, et même s'étendant assez pour couvrir les rangs tégéens, sur la gauche des Lacédæmoniens; les Baktriens, les Indiens, les Sakæ, avec d'autres Asiatiques, et les Égyptiens, remplissaient le centre, et les Grecs et les Macédoniens au service de la Perse la droite, —vis-à-vis des hoplites d'Athènes. Quant au nombre de ces Grecs que nous avons mentionnés en dernier lieu, Hérodote ne put l'apprendre, bien qu'il l'estime par conjecture à 50,000 hommes (2); nous ne pouvons pas non plus avoir confiance dans le total de 300,000 qu'il nous donne comme appartenant aux troupes de Mardonios, bien que probablement il n'ait pu être beaucoup au-dessous.

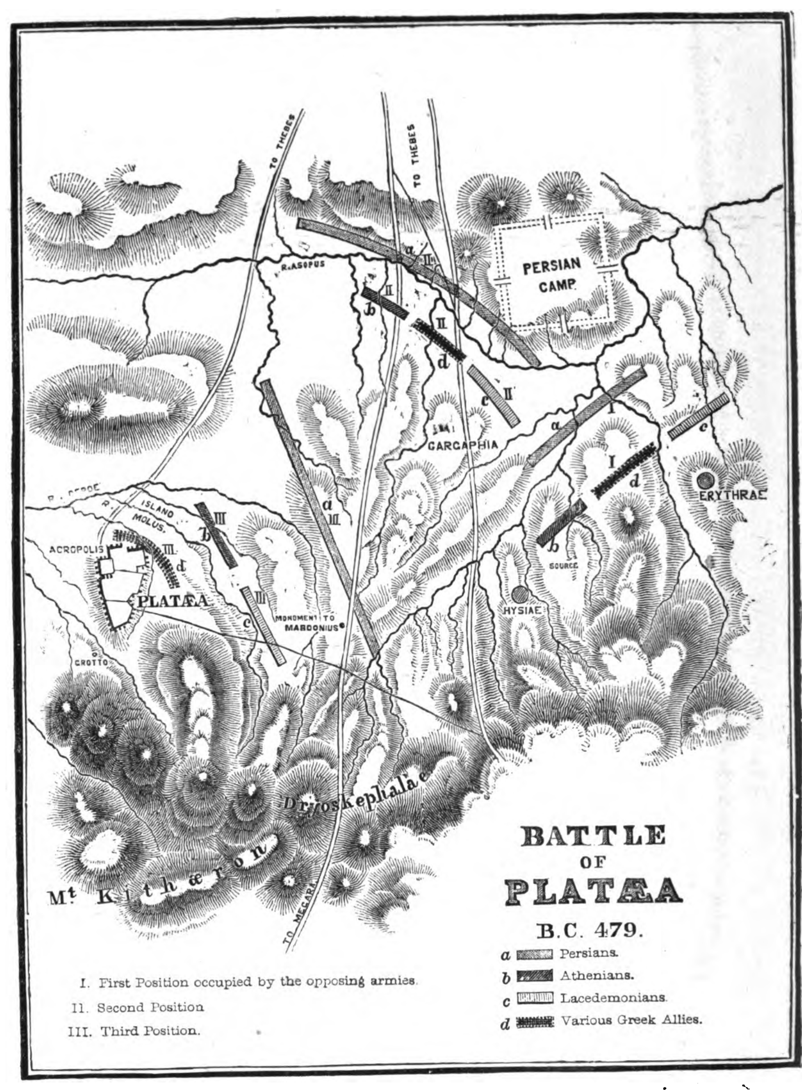
---

(1) Hérodote, IX, 26-29. A en juger d'après les batailles de Corinthe (396 av. J.-C.) et de Mantineia (418 av. J.-C.), les Tegéens semblent dans la suite avoir laissé tomber cette prétention d'occuper l'aile gauche, et avoir préféré le poste dans la ligne à côté des Lacédæmoniens (Xénoph. Hellen. IV, 2, 19).

(2) Hérodote, IX, 31, 32.

Digitized by Google

Digitized by Google



GROTE'S GREECE.

Digitized by Google

C'est dans cette position que se trouvaient les deux armées, séparées seulement par un espace étroit renfermant le fleuve Asôpos, et chacune d'elles s'attendant à une bataille, tandis qu'on offrait les sacrifices de part et d'autre. Pausanias, Mardonios et les Grecs de l'armée persane avaient chacun un prophète séparé pour faire un sacrifice et pour s'assurer des dispositions des dieux; les deux premiers avaient des hommes issus des familles prophétiques les plus distinguées en Elis, — les derniers en appelèrent un de Leukas (1). Tous reçurent un salaire considérable, et le prophète de Pausanias avait été dans le fait honoré d'une récompense au-dessus de tout salaire, — le don du droit complet de cité à Sparte pour lui-même aussi bien que pour son frère. Il se trouva que les prophètes des deux côtés firent le même rapport de leurs sacrifices respectifs : favorable pour la résistance, si l'on était attaqué, — défavorable pour commencer la bataille. A un moment où le doute et l'indécision étaient le sentiment régnant des deux côtés, c'était la réponse la plus sûre que le prophète pût donner, et la plus satisfaisante que les soldats pussent entendre. Et bien que la réponse de Delphes eût été assez encourageante, et qu'on eût invoqué solennellement la bienveillance des héros protecteurs de Platée (2), cependant Pausanias n'osa pas franchir l'Asôpos et commencer l'attaque, en face d'une déclaration formelle de son prophète. Hegesistratos lui-même, le prophète employé par Mardonios, ne voulut pas, de son côté, conseiller un mouvement agressif, bien qu'il eût personnellement une haine mortelle contre les Lacédæmoniens et qu'il eût été heureux de les voir vaincus. Alors se formèrent des commencements de conspiration, peut-être encouragés par des promesses ou des présents de l'ennemi, parmi les plus riches hoplites athéniens, pour établir une

---

(1) Hérodote, IX, 36, 38. Μεμισθωμένος οὐκ ὀλίγου.

Ces prophètes étaient des hommes de grande importance individuelle, comme on peut le voir par les détails que donne Hérodote relativement à leurs aventures. Cf. aussi l'histoire d'Euenios, IX, 93.

(2) Plutarque, Aristeidês, c. XI; Thucyd., II, 74.

Digitized by Google

oligarchie à Athènes sous la suprématie persane, comme celle qui existait alors à Thêbes, — conspiration pleine de danger à un tel moment, bien que, par bonheur, réprimée (1) par Aristeidês, d'une main à la fois douce et ferme.

Le mal fait par la cavalerie persane sous la conduite des Thêbains était incessant. Leurs constantes attaques et les traits qu'ils lançaient de l'autre côté de l'Asôpos empêchaient les Grecs de se servir de la rivière pour leur provision d'eau, de sorte que toute l'armée était forcée d'en prendre à la fontaine Gargaphia, à l'extrême droite de la position (2), près des hoplites lacédæmoniens. De plus, le chef thêbain Timogenidas, remarquant les convois qui arrivaient par les défilés du Kithærôn, par derrière le camp grec, et les constants renforts d'hoplites qui les accompagnaient, détermina Mardonios à occuper sa cavalerie à intercepter cette communication. Le premier mouvement de cette sorte, entrepris de nuit contre le défilé appelé les Têtes de Chêne (Dryoskephalæ), réussit complétement. Un convoi de cinq cents bêtes de somme avec des provisions fut attaqué, pendant qu'il descendait dans la plaine avec son escorte, dont les soldats furent tous ou tués ou emmenés prisonniers au camp des Perses, de sorte qu'il devint dangereux pour tout nouveau convoi de s'approcher des Grecs (3). Huit jours s'étaient déjà passés dans l'inaction avant que Timogenidas suggérât ou que Mardonios exécutât cette ma-

(1) Plutarque, Aristeidês, c. 13.

(2) Hérodote, IX, 40, 49, 50. Τήν τε κρήνην τὴν Γαργαφίην, ἀπ' ἧς ὑδρεύετο πᾶν τὸ στράτευμα τὸ Ἑλληνικόν, — ἐρυκόμενοι δὲ ἀπὸ τοῦ Ἀσωποῦ, οὕτω δὴ ἐπὶ τὴν κρήνην ἐφοίτεον · ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ γάρ σφι οὐκ ἐξῆν ὕδωρ φορέεσθαι, ὑπό τε τῶν ἱππέων καὶ τοξευμάτων.

Diodore (XI, 30) affirme que la position grecque était si bien défendue par la nature du terrain, et si difficile à attaquer, que Mardonios fut empêché de faire usage de sa supériorité numérique. Il est évident d'après le récit d'Hérodote que ceci est tout à fait inexact. La position ne semble pas avoir eu d'autre protection que celle qu'elle tirait du fleuve Asôpos, et les Grecs finirent par être forcés de l'abandonner par suite des attaques incessantes de la cavalerie persane. Tout le récit, à la fois diffus et peu instructif, que fait Diodore de cette bataille (XI, 30-36), forme un contraste prononcé avec la narration claire, frappante et circonstanciée d'Hérodote.

(3) Hérodote, IX, 38, 39.

Digitized by Google

nœuvre; il est heureux pour les Grecs qu'il n'en ait pas fait l'essai plus tôt, et elle prouva clairement combien il pouvait espérer d'un emploi efficace de la cavalerie, sans le hasard ruineux d'une bataille. Néanmoins, après avoir attendu deux jours encore, son impatience devint irrésistible, et il résolut d'en venir sur-le-champ à une action générale (1). En vain Artabazos s'efforça-t-il de le dissuader de cette démarche, en adoptant la même manière de voir que les Thêbains, à savoir que, dans une bataille rangée, l'armée grecque combinée était invincible, et que la seule politique qui pût réussir était celle des délais et de la corruption pour les diviser. Il conseillait de rester sur la défensive, au moyen de Thêbes, bien fortifiée et abondamment approvisionnée : on aurait ainsi le temps de distribuer des présents efficaces entre les principaux personnages dans toutes les diverses cités grecques. Ce conseil, qu'Hérodote considère comme sage et de nature à réussir, fut repoussé par Mardonios comme lâche et indigne de la supériorité reconnue des armes persanes (2).

Mais, tandis qu'en vertu d'une autorité supérieure il n'admettait pas les objections de tous ceux qui l'entouraient, Perses aussi bien que Grecs, il ne put s'empêcher de se sentir effrayé par leur obéissance forcée, qui avait sa source (ainsi le soupçonnait-il) dans les oracles ou prophéties d'un augure défavorable qu'ils avaient entendu. En conséquence, il convoqua les principaux officiers, Grecs aussi bien que Perses, et leur demanda s'ils connaissaient quelque prophétie annonçant que les Perses étaient condamnés à périr en Grèce. Tous gardèrent le silence; quelques-uns ne connaissaient pas les prophéties, mais d'autres (Hérodote le donne à entendre) les connaissaient très-bien, quoiqu'ils n'osassent pas parler. Ne recevant pas de réponse, Mardonios dit : « Puisque vous ne savez rien, ou que vous ne voulez rien dire, moi, qui sais bien, je parlerai moi-même. Il y a un oracle qui dit que des Perses, envahissant la Grèce,

(1) Hérodote, IX, 40, 41.

(2) Hérodote, IX, 42.

Digitized by Google

pilleront le temple de Delphes, et seront ensuite tous détruits. Or nous, sachant cela, nous ne marcherons pas contre ce temple, et nous n'essayerons pas de le piller : ainsi, pour cette raison, nous ne serons pas détruits. Réjouissez-vous donc, vous qui êtes bien disposés pour les Perses, — nous aurons le dessus sur les Grecs. » Puis il donna l'ordre de tout préparer pour une attaque et une bataille générales le lendemain (1).

Il n'est pas improbable que l'Orchoménien Thersandros ait été présent à cette entrevue, et qu'il l'ait racontée à Hérodote. Mais la réflexion de l'historien lui-même n'est pas la partie la moins curieuse de l'ensemble, en ce qu'elle jette du jour sur la manière dont ces prophéties pénétraient dans les esprits des hommes, et déterminaient leurs jugements. Hérodote connaissait (bien qu'il ne la cite pas) la prophétie particulière à laquelle Mardonios faisait allusion; et il déclare, du ton le plus affirmatif (2), qu'elle ne se rapportait pas aux Perses ; elle avait trait à une ancienne invasion de la Grèce par les Illyriens et les Encheleis. Mais Bakis (dont il cite quatre vers) et Musæos avaient prophétisé, de la manière la plus claire, la destruction de l'armée persane sur les bords du Thermodôn et de l'Asôpos. Et c'étaient ces prophéties que nous devons supposer avoir été connues aussi des officiers convoqués par Mardonios, bien qu'ils n'osassent pas les dire : ce fut la faute de Mardonios lui-même s'il n'y vit pas un avertissement.

Il n'était pas vraisemblable que l'attaque, avec une multitude telle que celle de Mardonios, fût faite en aucun cas assez rapidement pour prendre les Grecs par surprise ; mais ces derniers en furent prévenus à l'avance par une visite secrète d'Alexandre, roi de Macédoine, qui vint au milieu de la nuit aux postes avancés des Athéniens, et demanda à parler à Aristeidês et aux autres généraux. Il leur fit connaître

(1) Hérodote, IX, 42.

(2) Hérodote, IX, 43. Τοῦτον δ' ἔγωγε τὸν χρησμὸν τὸν Μαρδόνιος εἶπε ἐς Πέρσας ἔχειν, ἐς Ἰλλυρίους τε καὶ τὸν Ἐγχελέων στρατὸν οἶδα πεποιημένον, ἀλλ' οὐκ ἐς Πέρσας. Ἀλλὰ τὰ μὲν Βάκιδι ἐς ταύτην τὴν μάχην ἔστι πεποιημένα, etc.


Digitized by Google

à eux seuls son nom, protesta de sa vive sympathie pour la cause grecque, leur montra le danger auquel l'exposait cette visite nocturne, et leur apprit que Mardonios, bien qu'impatient de combattre depuis longtemps, ne pouvait par aucun effort obtenir de sacrifices favorables, mais était néanmoins, même malgré cet obstacle, déterminé à attaquer le lendemain matin. « Préparez-vous en conséquence; et si vous réussissez dans cette guerre (dit-il), souvenez-vous de me délivrer aussi du joug des Perses; moi également, je suis Grec d'origine, et c'est ainsi que je risque ma tête, parce que je ne puis supporter de voir la Grèce asservie (1). »

La communication de cet important message, faite par Aristeidês à Pausanias, provoqua de sa part une proposition non pas peu surprenante venant d'un général spartiate. Il demanda aux Athéniens de changer de place avec les Lacédæmoniens dans la ligne. « Nous autres Lacédæmoniens (dit-il), nous sommes maintenant opposés aux Perses et aux Mèdes, avec qui nous n'avons encore jamais lutté, tandis que vous, Athéniens, vous les avez combattus et vaincus à Marathôn. Marchez donc à l'aile droite, et prenez-y notre place, tandis que nous prendrons la vôtre à l'aile gauche contre les Bœôtiens et les Thessaliens, dont les armes et la manière d'attaquer nous sont familières. » Les Athéniens accédèrent avec empressement à cette demande, et le changement réciproque d'ordre fut commandé en conséquence. Il n'était cependant pas tout à fait achevé, quand le jour parut, et les Thêbains alliés de Mardonios remarquèrent immédiatement ce qui s'était fait. Ce général ordonna un changement correspondant dans sa propre ligne, de manière à placer les Perses indigènes encore une fois vis-à-vis des Lacédæmoniens; alors Pausanias, voyant que sa manœuvre avait échoué, ramena ses Lacédæmoniens à l'aile droite, tandis

(1) Hérodote, IX, 44-45. Le langage au sujet des sacrifices est remarquable. — Λέγω δὲ ὦν ὅτι Μαρδονίῳ τε καὶ τῇ στρατιῇ οὐ δύναται τὰ σφάγια καταθύμια γενέσθαι· πάλαι γὰρ ἂν ἐμάχεσθε, etc. Mardonios avait tenté maints efforts inutiles pour se procurer des sacrifices meilleurs: cela ne *put* se faire.

Digitized by Google

qu'un second mouvement de la part de Mardonios replaça les deux armées dans l'ordre observé primitivement (1).

Aucun incident semblable à celui-ci ne se trouvera dans tout le cours de l'histoire lacédæmonienne. Éviter de rencontrer les meilleures troupes de la ligne de l'ennemi, et quitter dans cette intention leur poste privilégié à l'aile droite, était une démarche bien faite pour les abaisser aux yeux de la Grèce, et aurait difficilement manqué de produire cet effet si l'intention avait été réalisée. Ce n'est pas en même temps un médiocre compliment fait à la formidable réputation des troupes persanes indigènes, — réputation reconnue par Hérodote, et bien soutenue du moins par leur bravoure personnelle (2). Nous ne pouvons pas non plus nous étonner que cette répugnance manifestée publiquement de la part des premières troupes de l'armée grecque n'ait beaucoup contribué à exalter la confiance téméraire de Mardonios, sentiment qu'Hérodote, dans un style homérique (3), met dans les paroles d'un héraut persan envoyé pour faire honte aux Lacédæmoniens, et les défier à un « combat singulier avec des champions d'égal nombre, Lacédæmoniens contre Perses. » Ce héraut, que personne n'écouta ou ne remarqua, et qui ne sert que comme organe pour faire connaître les sentiments appartenant au moment, fut suivi par quelque chose de très-réel et de très-effrayant, — une vigoureuse attaque dirigée contre la ligne grecque par la cavalerie persane, qui par ses mouvements rapides et sa grêle de flèches et de traits molesta les Grecs en ce jour plus que jamais. Ces derniers (comme nous l'avons dit) n'avaient de cavalerie d'aucune sorte; et leurs troupes légères, bien qu'assez nombreuses, ne paraissent avoir rendu aucun service, à l'exception des archers athéniens. Ce qui montre quel grand avantage gagna la cavalerie persane, c'est ce fait que pour un certain temps elle repoussa les Lacédæmoniens de la fon-

(1) Hérodote, IX, 47; Plutarque, Aristeidês, c. 16. Ici, comme dans beaucoup d'autres occasions, Plutarque gâte plutôt le récit d'Hérodote qu'il n'y aide.

(2) Hérodote, IX, 71.

(3) Comp. les reproches d'Hektôr à Diomêdês (Iliade, VIII, 161).

Digitized by Google

taine de Gargaphia, de manière à l'obstruer et à la mettre hors d'état de servir. Comme la cavalerie avait empêché l'armée de recourir au fleuve Asôpos, cette fontaine avait été récemment le seul lieu où l'on puisât de l'eau ; et, sans elle, la position qu'elle occupait alors devenait non tenable, — tandis que les provisions étaient aussi épuisées, en ce que les convois, par crainte de la cavalerie persane, ne pouvaient plus descendre du Kithærôn pour la rejoindre (1).

Dans cette alternative, Pausanias convoqua les chefs grecs dans sa tente. Après un pénible débat, la résolution fut prise, dans le cas où Mardonios n'engagerait pas une action générale dans le cours de la journée, de changer de position pendant la nuit, s'il n'y avait pas d'interruption de la part de la cavalerie, et d'occuper le terrain appelé l'Ile, à une distance d'environ deux kilomètres dans une direction presque à l'ouest, et vraisemblablement au nord de la ville de Platée, qui était elle-même éloignée d'environ quatre kilomètres. Cette île, nommée ainsi à tort, renfermait le terrain compris entre deux bras de la rivière Oeroê (2), qui tous deux coulent du Kithærôn, et qui, après avoir suivi un certain temps des lits séparés pendant un espace d'environ six cents mètres, se réunissent et coulent dans une direction nord-ouest vers un des enfoncements du golfe de Corinthe, — tout à fait distincts de l'Asôpos, qui, bien que prenant sa source tout à côté dans les pentes les plus basses du Kithærôn, se dirige à l'est et se décharge dans la mer en face de l'Eubœa. Campée dans ce lieu appelé l'Ile, l'armée serait assurée d'eau, grâce au courant placé sur ses derrières ; et elle ne présenterait pas, comme à ce moment, une largeur étendue de front à une nombreuse cavalerie ennemie séparée d'elle seulement par l'Asôpos (3). De plus, il fut résolu

(1) Hérodote, IX, 49, 50. Pausanias mentionne que les Platæens rétablirent la fontaine de Gargaphia après la victoire (τὸ ὕδωρ ἀνεσώσαντο) ; mais il ne semble guère parler comme s'il l'avait vue lui-même (IX, 4, 2).

(2) Voir une bonne description du terrain dans le colonel Leake, Travels in Northern Greece, ch. 16, vol. II, p. 358.

(3) Hérodote, IX, 51. Ἐς τοῦτον δὴ τὸν χῶρον ἐβουλεύσαντο μεταστῆναι,

Digitized by Google

que dès que l'armée se serait une fois emparée de l'Ile, la moitié des troupes marcherait aussitôt en avant pour dégager les convois bloqués sur le Kithærôn et les conduire au camp. Tel fut le plan arrêté en conseil entre les différents chefs grecs; la marche devait s'ouvrir au commencement de la seconde veille de nuit, quand la cavalerie de l'ennemi se serait complétement retirée.

Malgré ce que Mardonios, dit-on, avait décidé, il passa tout le jour sans faire d'attaque générale. Mais sa cavalerie, probablement exaltée par la démonstration récente des Lacédæmoniens, fut en ce jour plus entreprenante et plus infatigable que jamais, et elle fit subir aux Grecs beaucoup de pertes aussi bien que de pénibles souffrances (1); au point que le centre de l'armée grecque (Corinthiens, Mégariens, etc., entre les Lacédæmoniens et les Tégéens à droite, et les Athéniens à gauche), quand l'heure arriva de se retirer dans l'Ile, commença sa marche, il est vrai, mais il oublia ou négligea le plan concerté à l'avance et les ordres de Pausanias, dans son impatience d'avoir un abri complet contre les attaques de la cavalerie. Au lieu de se diriger vers l'Ile, il marcha pendant un espace de quatre kilomètres directement vers la ville de Platée, et prit position devant l'Heræon, ou temple de Hêrê, où il fut protégé en partie par les bâtiments, en partie par le terrain comparativement élevé sur lequel était située la ville avec son temple. Entre la position que les Grecs étaient sur le point de laisser et celle qu'ils avaient résolu d'occuper (*i. e.*, entre le cours de l'Asôpos et celui de l'Oeroê), il paraît qu'il y avait une chaîne de collines basses. Les Lacédæmoniens, partant de l'aile droite, avaient à franchir directement ces collines, tandis que les Athéniens, partant de la gauche, devaient les tourner et ga-

---

ἵνα καὶ ὕδατι ἔχωσι χρᾶσθαι ἀφθόνῳ, καὶ οἱ ἱππέες σφέας μὴ σινοίατο, ὥσπερ κατ' ἰθὺ ἐόντων.

Les derniers mots ont trait à la position des deux armées ennemies, étendues front contre front, le long du cours de l'Asôpos.

(1) Hérodote, IX, 52. Κείνην μὲν τὴν ἡμέρην πᾶσαν, προσκειμένης τῆς ἵππου, εἶχον πόνον ἄτρυτον.

Digitized by Google

gner la plaine de l'autre côté (1). Pausanias, informé que les divisions du centre avaient commencé leur marche de nuit, et concluant naturellement qu'elles se rendraient à l'Ile, suivant les ordres, laissa passer un certain intervalle de temps afin d'empêcher la confusion, et alors ordonna que les Lacédæmoniens et les Tégéens commençassent aussi leurs mouvements vers la même position. Mais ici il se trouva arrêté par un obstacle inattendu. Le mouvement était rétrograde, s'éloignant de l'ennemi, et incompatible avec l'honneur militaire d'un Spartiate; néanmoins, la plupart des taxiarques ou chefs des compagnies obéirent sans murmurer; mais Amompharetos, lochagos ou capitaine de cette troupe qu'Hérodote appelle le lochos de Pitana (2), refusa obstinément. Comme il n'avait pas assisté à l'assemblée où la résolution avait été prise, il l'apprenait alors pour la première fois avec étonnement et dédain, et il déclara « que lui, quoique seul, ne déshonorerait jamais Sparte au point de fuir devant l'étranger (3). » Pausanias, avec le commandant en second Euryanax, épuisa tous ses efforts pour triompher de sa résistance. Mais ils ne purent par aucun moyen l'amener à se retirer; et ils n'osèrent pas non plus se mettre en marche sans lui, et laisser son lochos entier exposé seul à l'ennemi (4).

Au milieu de l'obscurité de la nuit, et dans cette scène

(1) Hérodote, IX, 56. Παυσανίας — σημήνας ἀπῆγε διὰ τῶν κολωνῶν τοὺς λοιποὺς πάντας · εἵποντο δὲ καὶ Τεγεῆται. Ἀθηναῖοι δὲ ταχθέντες ἤϊσαν τὰ ἔμπαλιν ἢ Λακεδαιμόνιοι. Οἱ μὲν γὰρ τῶν τε ὄχθων ἀντείχοντο καὶ τῆς ὑπωρείης τοῦ Κιθαιρῶνος. Ἀθηναῖοι δὲ, κάτω τραφθέντες ἐς τὸ πεδίον.

Avec ceci nous devons combiner un autre passage, c. 59, donnant à entendre que la route des Athéniens les amenait à tourner les collines et à aller derrière elles, ce qui empêchait Mardonios de les voir, bien qu'ils marchassent le long de la plaine : — Μαρδόνιος — ἐπεῖχε ἐπὶ Λακεδαιμονίους καὶ Τεγεήτας μούνους. Ἀθηναίους γὰρ τραπομένους ἐς τὸ πεδίον ὑπὸ τῶν ὄχθων οὐ κατεώρα.

(2) Il y a sur ce point une différence entre Thucydide et Hérodote : le premier affirme qu'il n'y eut jamais de lochos spartiate appelé ainsi (Thucyd. I, 21).

Nous n'avons aucun moyen de concilier la différence, et nous ne pouvons pas non plus être certain que Thucydide ait raison dans sa négative comprenant tout le temps passé — Ὃς οὐδ' ἐγένετο πώποτε.

(3) Hérodote, IX, 53, 54.

(4) Hérodote, IX, 52, 53.

Digitized by Google

d'indécision et de dispute, un messager athénien à cheval arriva jusqu'à Pausanias, chargé de s'assurer de ce qui se passait et de demander les derniers ordres. Car, malgré la résolution prise après un débat en forme, les généraux athéniens se défiaient encore des Lacédæmoniens, et doutaient qu'après tout ils agissent comme ils l'avaient promis. Le mouvement de la division centrale étant arrivé à leur connaissance, ils envoyèrent au dernier moment, avant de commencer leur propre marche, s'assurer que les Spartiates étaient sur le point de se mettre aussi en mouvement. Une méfiance profonde et même exagérée, mais trop bien justifiée par la conduite antérieure des Spartiates à l'égard d'Athènes, est visible dans cet acte (1); cependant il fut heureux dans ses résultats : — car si les Athéniens, se contentant d'exécuter leur part dans le plan concerté à l'avance, avaient marché aussitôt vers l'Ile, l'armée grecque aurait été séparée sans possibilité de se réunir, et l'issue de la bataille aurait été complétement différente. Le héraut athénien trouva les Lacédæmoniens encore stationnaires dans leur position, et les généraux dans une chaude dispute avec Amompharetos, qui méprisait la menace d'être laissé seul pour tenir tête aux Perses, et, quand on lui rappela que la résolution avait été prise en vertu du vote général des officiers, il prit des deux mains un énorme rocher bon pour celles d'Ajax et d'Hektôr, et le lança aux pieds de Pausanias en disant : « Voici *mon* caillou, à moi; c'est avec cela que je donne mon vote de ne pas fuir devant les étrangers. » Pausanias le déclara fou, — et il demanda au héraut de rapporter la scène d'embarras dont il venait d'être témoin, et de prier les généraux athéniens de ne pas commencer leur retraite avant que les Lacédæmoniens fussent aussi en marche. En même temps la dispute continuait, et elle fut même prolongée par la méchanceté d'Amompharetos jusqu'à

(1) Hérodote, IX, 54. Ἀθηναῖοι — εἶχον ἀτρέμας σφέας αὐτοὺς ἵνα ἐτάχθησαν, ἐπιστάμενοι τὰ Λακεδαιμονίων φρονήματα, ὡς ἄλλα φρονεόντων καὶ ἄλλα λεγόντων.

ce que le jour commençât à paraître; alors Pausanias, craignant de rester plus longtemps, donna le signal de la retraite; il comptait que le capitaine rebelle, en voyant son lochos réellement laissé seul, se déciderait probablement à suivre. Après avoir marché environ deux kilomètres à travers le terrain montueux qui le séparait de l'Ile, il commanda une halte; soit afin d'attendre Amompharetos s'il voulait suivre, soit afin d'être assez près pour lui prêter aide et le sauver, s'il était assez téméraire pour défendre seul son terrain. Heureusement ce dernier, voyant que son général était réellement parti, fit taire ses scrupules et le suivit: il atteignit et rejoignit le corps principal dans sa première halte près de la rivière Moloeis et du temple de Dêmêtêr Eleusinienne (1). Les Athéniens, commençant leur mouvement en même temps que Pausanias, firent le tour des collines jusqu'à la plaine de l'autre côté et poursuivirent leur marche vers l'Ile.

Quand parut le jour, la cavalerie persane fut étonnée de trouver la position grecque abandonnée. Elle se mit immédiatement à la poursuite des Spartiates, dont la marche longeait le terrain plus élevé et plus en vue, et dont en outre le progrès avait été retardé par le long délai d'Amompharetos; les Athéniens, au contraire, qui marchaient sans s'arrêter, et qui déjà étaient derrière les collines, ne pouvaient être aperçus. Quant à Mardonios, cette retraite de son ennemi lui inspira une confiance extravagante et pleine de mépris, à laquelle il donna un libre cours auprès des Aleuadæ thessaliens. « Voilà vos Spartiates si vantés, qui à l'instant changeaient de place dans la ligne plutôt que de combattre les Perses, et qui montrent ici par une fuite ouverte ce qu'ils valent réellement! » Après ces paroles, il ordonna immédiatement à toute son armée de poursuivre et d'attaquer avec la plus grande célérité. Les Perses franchirent l'Asôpos et coururent après les Grecs de toute leur vitesse, pêle-mêle, sans aucune pensée d'ordre ni de préparatifs en cas

(1) Hérodote, IX, 56, 57.

Digitized by Google

de résistance; déjà l'armée retentissait de cris de victoire, pleinement assurée d'enlever violemment les fugitifs aussitôt qu'elle les aurait atteints.

Les alliés asiatiques suivirent tous l'exemple de cet élan désordonné (1); mais les Thêbains et les autres alliés grecs à l'aile droite de Mardonios paraissent avoir conservé un ordre quelque peu meilleur.

Pausanias n'avait pas pu se retirer plus loin que le voisinage du Demetrion ou temple de Dêmêter Eleusinienne, où il avait fait halte pour recueillir Amompharetos. Atteint d'abord par la cavalerie persane et ensuite par Mardonios avec le gros de l'armée, il envoya sur-le-champ un cavalier l'apprendre aux Athéniens, et demander leur secours avec instance. Les Athéniens se hâtèrent de se rendre à sa requête; mais ils se trouvèrent bientôt engagés eux-mêmes dans une lutte avec les alliés thêbains de l'ennemi, et conséquemment dans l'impossibilité d'arriver jusqu'à lui (2). Conséquemment les Lacédæmoniens et les Tégéates eurent à rencontrer les Perses seuls sans aucun secours de la part des autres Grecs. Les Perses, en arrivant à portée de trait de leurs ennemis, fichèrent en terre les extrémités pointues de leurs gerrhas (ou longs boucliers d'osier), formant un parapet continu, et de derrière ils lancèrent sur les Grecs une grêle de flèches (3); leurs arcs étaient de la plus grande dimension et tirés avec non moins de force que d'adresse. Malgré les blessures et le mal qu'ils faisaient ainsi, Pausanias persista dans le devoir indispensable d'offrir le sacrifice du combat, et les victimes furent pendant quelque temps

(1) Hérodote, IX, 59. Ἐδίωκων ὡς ποδῶν ἕκαστος εἶχον, οὔτε κόσμῳ οὐδενὶ κοσμηθέντες, οὔτε τάξι. Καὶ οὗτοι μὲν βοῇ τε καὶ ὁμίλῳ ἐπήϊσαν, ὡς ἀναρπασόμενοι τοὺς Ἕλληνας.

Hérodote insiste partioulièrement sur la manière insouciante et désordonnée dont les Perses avançaient : Plutarque, au contraire, dit de Mardonios — ἔχων συντεταγμένην τὴν δύναμιν ἐπεφέρετο τοῖς Λακεδαιμοίνοις, etc. (Plut. Aristeid. c. 17.)

Plutarque aussi dit que Pausanias ἦγε τὴν ἄλλην δύναμιν πρὸς τὰς Πλαταιὰς, etc., ce qui est tout à fait contraire au récit réel d'Hérodote. Pausanias avait l'intention de se rendre à l'Ile, et non à Platée : il ne parvint ni à l'une ni à l'autre.

(2) Hérodote, IX, 60, 61.

(3) Sur l'arc persan, V. Xénophon Anab. III, 4, 17.

Digitized by Google

défavorables, de sorte qu'il n'osa pas donner l'ordre d'avancer et de combattre corps à corps. Un grand nombre d'hommes furent alors blessés ou tués dans les rangs (1), entre autres le brave Kallikratês, le guerrier le plus beau et le plus fort de l'armée; à ce moment Pausanias, fatigué de ce délai forcé et pénible, leva enfin les yeux vers l'Heræon des Platæens, qui était en vue, et implora l'intervention miséricordieuse de Hêrê pour écarter cet obstacle qui le retenait dans ce lieu. A peine avait-il parlé, que les victimes changèrent et devinrent favorables (2). Mais les Tégéens, pendant qu'il était encore en train de prononcer sa prière, en prévinrent l'effet et se hâtèrent de s'avancer contre l'ennemi, suivi par les Lacédæmoniens aussitôt que Pausanias donna l'ordre. Le parapet d'osier qui couvrait les Perses fut bientôt renversé par la charge des Grecs; néanmoins les Perses, bien que privés ainsi de leur abri tutélaire et n'ayant pas d'armure défensive, continuèrent à combattre avec un courage individuel d'autant plus remarquable, qu'il n'était nullement aidé par la discipline ou par un mouvement collectif exercé contre la manière de combattre habile, le pas régulier, les personnes bien protégées et les longues lances des Grecs (3). Ils se jetèrent sur les Lacédæmoniens, sai-

(1) Hérodote, IX, 72.

(2) Hérodote, IX, 62. Καὶ τοῖσι Λακεδαιμονίοισι αὐτίκα μετὰ τὴν εὐχὴν τὴν Παυσανίεω ἐγίνετο θυομένοισι τὰ σφάγια χρηστά. Plutarque exagère la longanimité de Pausanias (Aristot. c. 17, ad finem).

Le site élevé et remarquable de l'Heræon, visible à Pausanias à la distance où il était, est clairement marqué dans Hérodote (IX, 61).

Pour des incidents qui expliquent les maux endurés par une armée grecque par suite de sa répugnance à se mettre en mouvement sans sacrifices favorables, V. Xénophon, Anab. VI, 4, 10-25; Hellenic. III, 2, 17.

(3) Hérodote, IX, 62, 63. Ce qu'il dit du courage des Perses est remarquable : — Λήματι μέν νυν καὶ ῥώμῃ οὐκ ἕσσονες ἦσαν οἱ Πέρσαι · ἄνοπλοι δὲ ἐόντες, καὶ πρὸς, ἀνεπιστήμονες ἦσαν, καὶ οὐκ ὁμοῖοι τοῖσι ἐναντίοισι σοφίην .... πλεῖστον γάρ σφεας ἐδηλέετο ἡ ἐσθὴς ἐρῆμος ἐοῦσα ὅπλων, πρὸς γὰρ ὁπλίτας ἐόντες γυμνῆτες ἀγῶνα ἐποιεῦντο. Comp. la conversation frappante entre Xerxês et Demaratos (Hérod. VII, 104).

La description que fait Hérodote de l'élan courageux de ces Perses mal armés qui se précipitèrent sur la ligne de lances que leur présentaient les rangs lacédæmoniens, peut être comparée à Tite-Live (XXXII, 17), — description des Romains attaquant la phalange macédonienne, — et avec la bataille de Sempach (juin, 1386), dans laquelle mille quatre cents Suisses mal

Digitized by Google

sirent leurs lances et les brisèrent; beaucoup d'entre eux se dévouèrent en petites troupes de dix pour ouvrir par leurs corps une voie dans les lignes et pour arriver à un combat corps à corps individuel avec la lance courte et le poignard (1). Mardonios lui-même, remarquable sur un cheval blanc, était au nombre des guerriers les plus avancés, et les mille hommes d'élite qui formaient sa garde du corps se distinguaient plus que tous les autres. Enfin il fut tué de la main d'un Spartiate distingué nommé Aeimnêstos; ses mille gardes périrent pour la plupart autour de lui, et le courage des autres Perses, déjà lassé par les troupes supérieures contre lesquelles ils avaient lutté longtemps, fut à la fin complétement abattu par la mort de leur général. Ils tournèrent le dos, s'enfuirent et ne s'arrêtèrent que quand ils furent arrivés dans le camp de bois fortifié construit par Mardonios derrière l'Asôpos. Les alliés asiatiques aussi, dès qu'ils virent les Perses défaits, prirent la fuite sans coup férir (2).

Cependant les Athéniens à la gauche avaient été engagés dans une lutte sérieuse avec les Bœôtiens, particulièrement avec les chefs thêbains et les hoplites qu'ils avaient immédiatement autour d'eux; ils combattirent avec une grande bravoure, mais ils furent repoussés à la fin, après avoir perdu trois cents de leurs meilleurs soldats. Toutefois la ca-

armés vainquirent un corps considérable d'Autrichiens armés complétement, avec un front impénétrable de lances en arrêt, dans lequel pendant quelque temps ils ne purent faire brèche, jusqu'à ce qu'enfin un de leurs guerriers, Arnold von Winkelried, saisit une brassée de lances, et se précipitant sur elles, fit un passage à ses compatriotes sur son cadavre. V. Vogelin, Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft, ch. 6, 240, ou à vrai dire toute histoire de Suisse, pour une description de ce mémorable incident.

(1) Pour les armes des Perses, V. Hérodote, VII, 61.

Hérodote dit dans un autre endroit que les troupes persanes adoptèrent les cuirasses égyptiennes (θώρηκας). Cela a pu se faire probablement après la bataille de Platée. Même à cette bataille, les chefs Persans à cheval avaient une forte armure défensive, comme nous pouvons le voir par le cas de Masistios, raconté précédemment : à l'époque de la bataille de Kunaxa, l'usage s'était répandu plus largement (Xénoph. Anab. I, 8, 6; Brisson, De Regno Persarum, lib. III, p. 361), pour la cavalerie du moins.

(2) Hérodote, IX, 64, 65.

Digitized by Google

valerie thêbaine conserva une bonne ligne de bataille; elle protégea la retraite de l'infanterie et arrêta la poursuite athénienne; de sorte que les fuyards purent gagner en sûreté Thêbes, meilleur refuge que le camp fortifié des Perses (1). A l'exception des Thêbains et des Bœôtiens, aucun des autres Grecs *mêdisant* ne rendit de service réel. Au lieu de soutenir ou de renforcer les Thêbains, ils n'avancèrent jamais une fois à la charge, mais ils suivirent seulement le premier mouvement de fuite. De sorte que, dans le fait, les seules troupes de cette nombreuse armée perso-grecque qui combattirent réellement furent les Perses indigènes et les Sakæ à gauche, et les Bœôtiens à droite; les premiers contre les Lacédæmoniens, les derniers contre les Athéniens (2).

Tous les Perses indigènes ne prirent même pas part au combat. Un corps de quarante mille hommes sous Artabazos, dont quelques-uns doivent sans doute avoir été des Perses indigènes, quittèrent le champ de bataille sans combattre ni essuyer de perte. Ce général, vraisemblablement l'homme le plus capable de l'armée persane, avait été dès le commencement dégoûté par la nomination de Mardonios comme général en chef, et avait de plus encouru son mécontentement en repoussant toute action générale. Informé que Mardonios marchait en toute hâte en avant pour attaquer les Grecs dans leur retraite, il rangea sa division et la mena vers le théâtre de l'action, bien qu'il désespérât du succès et que peut-être il ne fût pas très-désireux que ses prophéties se trouvassent fausses. Et telle avait été l'impétuosité inconsidérée de Mardonios dans son premier mouvement en avant, — il avait compté si complétement écraser les Grecs quand il s'aperçut de leur retraite, — qu'il ne prit pas la peine de s'assurer de l'action concertée de toute son armée. Aussi, avant qu'Artabazos arrivât sur le théâtre de

(1) Hérodote, IX, 67, 68.

(2) Hérodote, IX, 67, 68. Τῶν δὲ ἄλλων Ἑλλήνων τῶν μετὰ βασιλέος ἐθελοκακεόντων ... καὶ τῶν ἄλλων συμμάχων ὁ πᾶς ὅμιλος οὔτε διαμαχεσάμενος οὐδενὶ οὔτε τι ἀποδεξάμενος ἔφυγεν.

Digitized by Google

l'action, il vit les troupes persanes, qui avaient été engagées sous le général en chef, déjà défaites et en fuite. Sans faire la moindre tentative soit pour les sauver, soit pour rétablir le combat, il donna immédiatement à sa division l'ordre de la retraite ; toutefois, il ne se rendit ni au camp fortifié ni à Thêbes, mais il abandonna aussitôt toute la campagne et prit la route directe par la Phokis vers la Thessalia, la Macedonia et l'Hellespont (1).

De même que les Perses indigènes, les Sakæ et les Bœôtiens furent les seuls combattants réels d'un côté, de même aussi les Lacédæmoniens, les Tégéens et les Athéniens le furent de l'autre. Nous avons déjà dit que les troupes centrales de l'armée grecque, désobéissant à l'ordre général de marche, s'étaient rendues pendant la nuit à la ville de Platée, au lieu de gagner l'Ile. Elles étaient ainsi complétement séparées de Pausanias, et la première chose qu'elles apprirent au sujet de la bataille fut que les Lacédæmoniens étaient en train de remporter la victoire. Transportées par cette nouvelle, et désireuses de venir en partager quelque peu l'honneur, elles se précipitèrent vers le théâtre de l'action, sans aucun souci de l'ordre militaire; les Corinthiens prirent le chemin direct par les collines, tandis que les Mégariens, les Phliasiens et autres marchèrent par la route plus longue le long de la plaine, de manière à tourner les collines et à gagner la position athénienne. La cavalerie thêbaine sous Asôpodôros, occupée à arrêter la poursuite des hoplites athéniens victorieux, voyant arriver ces nouvelles troupes en désordre complet, les chargea avec vigueur et les força à se réfugier sur les hauteurs, avec une perte de six cents hommes (2). Mais ce succès partiel ne mitigea en rien la défaite générale.

Continuant leur poursuite, les Lacédæmoniens se mirent en devoir d'attaquer la redoute de bois où s'étaient réfugiés les Perses. Mais, bien qu'ils fussent aidés ici par toutes les divisions grecques du centre ou par la plupart d'entre elles,

(1) Hérodote, IX, 66.

(2) Hérodote, IX, 69.

Digitized by Google

qui n'avaient pas pris part au combat, ils étaient encore si ignorants dans la manière d'attaquer des murs qu'ils ne firent aucun progrès et furent complétement tenus en échec, jusqu'au moment où les Athéniens arrivèrent à leur secours. La redoute fut alors emportée d'assaut, non sans une résistance courageuse et prolongée de la part de ses défenseurs. Les Tégéens, étant les premiers à pénétrer dans l'intérieur, pillèrent la riche tente de Mardonios; la mangeoire pour ses chevaux, faite d'airain, resta longtemps dans la suite exposée dans leur temple d'Athênê Alea, — tandis que son trône à pieds d'argent et son cimeterre (1) furent conservés dans l'akropolis d'Athènes, avec la cuirasse de Masistios. Une fois dans l'intérieur du mur, toute résistance sérieuse cessa, et les Grecs massacrèrent sans faire quartier aussi bien que sans s'arrêter; de sorte que si nous devons en croire Hérodote, il ne survécut que 3,000 hommes des 300,000 qui avaient composé l'armée de Mardonios, — à l'exception des 40,000 hommes qui accompagnèrent Artabazos dans sa retraite (2).

Relativement à ces nombres, l'historien avait probablement peu de chose à donner, si ce n'est quelques rapports vagues, sans aucun dessein de calcul; au sujet des pertes grecques, son assertion mérite plus d'attention, quand il nous dit qu'il périt 91 Spartiates, 16 Tégéens et 52 Athéniens. Dans ces chiffres toutefois n'est pas comprise la perte des Mégariens quand ils furent attaqués par la cavalerie thêbaine, et le nombre des Lacédæmoniens non Spartiates

(1) Hérodote, IX, 70; Démosth. cont. Timokrat. p. 741, c. 33. Pausanias (I, 27, 2) doute que ce fût réellement le cimeterre de Mardonios, prétendant que les Lacédæmoniens n'auraient jamais permis aux Athéniens de le prendre.

(2) Hérodote, IX, 70. Comp. Æschyl. Pers. 805-824. Il signale « la lance dôrienne » comme la grande arme de destruction pour les Perses à Platée, — avec beaucoup de raison. Le Dr Blomfield est surpris de ce compliment; mais il faut se rappeler que toute la première partie de la tragédie a été employée à faire ressortir la gloire d'Athènes à Salamis, et qu'il pouvait bien rendre aux Péloponésiens l'honneur qu'ils méritaient à Platée. Pindare le répartit entre Sparte et Athènes également (Pyth. I, 76).

Digitized by Google

tués n'est pas non plus spécifié; tandis que même les autres nombres présentés réellement sont incontestablement au-dessous de la vérité probable, si l'on considère la multitude des flèches persanes et le côté droit de l'hoplite grec que ne protégeait pas son bouclier. En général, l'affirmation de Plutarque, qu'il n'y eut pas moins de 1,370 Grecs tués dans l'action, paraît probable; tous hoplites sans doute, — car on tenait peu compte alors des hommes armés à la légère, et dans le fait on ne nous dit pas s'ils prirent une part active au combat (1). Quelle qu'ait été la perte numérique des Perses, cette défaite causa la ruine totale de leur armée; mais nous pouvons bien présumer qu'un grand nombre d'entre eux furent épargnés et vendus comme esclaves (2), tandis qu'une foule de fuyards trouvèrent probablement le moyen de rejoindre la division d'Artabazos qui se retirait. Ce général marcha rapidement à travers la Thessalia et la Macedonia, gardant strictement le silence sur la récente bataille, et prétendant être envoyé pour une entreprise spéciale par Mardonios, qui, disait-il, approchait en personne. Si Hérodote est exact (bien qu'on puisse douter que le changement de sentiment en Thessalia et dans les autres États grecs *mêdisant* ait été aussi rapide qu'il le donne à entendre), Artabazos réussit à traverser ces pays avant que la nouvelle de la bataille devînt généralement connue, et ensuite il se retira par la route la plus directe et la plus courte à travers l'intérieur de la Thrace jusqu'à Byzantion, d'où il passa en Asie. Les tribus intérieures, non soumises et adonnées au pillage, harcelèrent considérablement sa retraite; mais nous trouverons longtemps après des

(1) Plutarque, Aristeidês, ch. 19. Kleidemos, cité par Plutarque, disait que les cinquante-deux Athéniens qui périrent appartenaient tous à la tribu Æantis, qui se distingua dans les rangs athéniens. Mais il semble impossible de croire qu'aucun citoyen appartenant aux neuf autres tribus n'ait été tué.

(2) Diodore, il est vrai, dit que Pausanias craignait tant le nombre des Perses qu'il défendit à ses soldats d'accorder grâce ou de faire des prisonniers (XI, 32); mais c'est difficile à croire, malgré son assertion. On peut admettre moins encore ce qu'il avance, quand il dit que les Grecs perdirent dix mille hommes.

Digitized by Google

garnisons persanes en possession de maints endroits importants sur la côte de Thrace (1). On verra que dans la suite Artabazos s'éleva plus haut que jamais dans l'estime de Xerxês.

Les Grecs employèrent dix jours, après leur victoire, d'abord à ensevelir les morts, ensuite à réunir et à répartir le butin. Les Lacédæmoniens, les Athéniens, les Tégéens, les Mégariens et les Phliasiens enterrèrent chacun leurs morts à part, et élevèrent en commémoration un tombeau séparé. Les Lacédæmoniens, dans le fait, distribuèrent leurs morts en trois fractions dans trois sépultures diverses : l'une pour les champions qui jouissaient d'une renommée individuelle à Sparte, et au nombre desquels se trouvaient les hommes les plus distingués tués dans la récente bataille, tels que Poseidonios, Amompharetos, le capitaine rebelle, Philokyon et Kallikratês; — une seconde pour les autres Spartiates et pour les Lacédæmoniens (2), et une troisième pour les ilotes. Outre ces monuments funéraires, érigés dans le voisinage de Platée par les villes dont les citoyens avaient péri, on pouvait voir du temps d'Hérodote plusieurs monuments semblables, élevés par d'autres cités qui prétendaient faussement au même honneur, de connivence avec les Platæens et aidés par eux (3). Le corps de Mardonios fut dé-

(1) Hérodote, IX, 89. Les allusions que fait Démosthène à Perdikkas, roi de Macédoine, qui, dit-on, attaqua les Perses quand ils s'enfuirent de Platée, et rendit leur ruine complète, sont trop vagues pour mériter attention, d'autant plus que Perdikkas n'était *pas alors* roi de Macédoine (Démosth. cont. Aristokrat. p. 687, c. 51 ; et Περὶ Συντάξεως, p. 173, c. 9).

(2) Hérodote, IX, 84. Hérodote, dans le fait, assigne la seconde sépulture seulement aux autres *Spartiates*, séparément des hommes d'élite. Il ne mentionne les Lacédæmoniens non spartiates, ni dans la bataille, ni par rapport aux obsèques, bien qu'il nous eût appris que cinq mille d'entre eux étaient compris dans l'armée. Quelques-uns doivent avoir été tués, et nous pouvons bien présumer qu'ils furent ensevelis avec les citoyens spartiates en général. Quant au mot ἰρέας, ou εἴρενας, ou ἱππέας (les deux derniers étant tous les deux des leçons conjecturales), il semble impossible d'arriver à aucune certitude. Nous ne savons pas de quel nom on appelait ces guerriers d'élite.

(3) Hérodote, IX, 85. Τῶν δ' ἄλλων ὅσοι καὶ φαίνονται ἐν Πλαταιῇσι ἐόντες τάφοι, τούτους δὲ, ὡς ἐγὼ πυνθάνομαι, ἐπαισχυνομένους τῇ ἀπεστοῖ τῆς μάχης, ἑκάστους χώματα χῶσαι κεινὰ, τῶν ἐπιγινομένων εἵνεκεν ἀνθρώπων·

Digitized by Google

couvert parmi les morts, et traité avec respect par Pausanias, qui même, dit-on, repoussa avec indignation l'avis que lui donnait un Æginète, de venger sur lui par représaille le traitement ignominieux infligé par Xerxês au cadavre de Léonidas (1). Le lendemain, le cadavre fut enlevé à la dérobée et enseveli; on n'a jamais su d'une manière certaine par qui, car il y eut beaucoup de personnes différentes qui, s'en prétendant les auteurs, obtinrent par ce moyen une récompense d'Artyntês, fils de Mardonios. On pouvait encore voir le monument funéraire à l'époque de Pausanias (2).

Le butin fut riche et très-varié, — de l'or et de l'argent en dariques, aussi bien qu'en ustensiles et en ornements, des tapis, des armes et des vêtements magnifiques, des chevaux, des chameaux, etc.; même la magnifique tente de Xerxês, laissée avec Mardonios lors de la retraite du monarque, y était comprise (3). Par ordre du général Pausanias, les ilotes

---

ἐπεὶ καὶ Αἰγινητέων ἐστὶ αὐτόθι καλεόμενος τάφος, τὸν ἐγὼ ἀκούω καὶ δέκα ἔτεσι ὕστερον μετὰ ταῦτα, δεηθέντων τῶν Αἰγινητέων, χῶσαι Κλεάδην τὸν Αὐτοδίκου, ἄνδρα Πλαταιέα, πρόξεινον ἐόντα αὐτῶν.

C'est un curieux renseignement que sans doute Hérodote dut à des recherches personnelles faites à Platée.

(1) Hérodote, IX, 78, 78. Cette suggestion, si contraire au sentiment grec, est mise par l'historien dans la bouche de l'Æginète Lampôn. Dans ma note précédente, j'ai cité un autre renseignement fourni par Hérodote, assez peu honorable pour les Æginètes : il y en a en outre un troisième (IX, 80), dans lequel il les représente comme ayant trompé les ilotes dans leurs achats du butin. Nous pouvons présumer qu'il avait appris toutes ces anecdotes à Platée : à l'époque où probablement il visita cet endroit, peu avant la guerre du Péloponèse, les habitants étaient unis à Athènes de la manière la plus intime, et sans doute partageaient la haine d'Athènes contre Ægina. Il ne s'ensuit pas que les récits soient tous faux. Je ne crois pas, en effet, l'avis donné, dit-on, par Lampôn, de crucifier le corps de Mardonios, — avis qui a plutôt l'air d'un calcul poétique pour produire un sentiment honorable, que d'un incident réel. Mais il ne semble pas qu'il y ait lieu de douter de la vérité des deux autres histoires. Hérodote ne spécifie que trop rarement ceux de qui il tire ses renseignements : il est intéressant de suivre la piste dans laquelle ses recherches ont été faites.

Après la bataille de Kunaxa et la mort de Cyrus le jeune, son cadavre eut la tête et les mains coupées, par ordre d'Artaxerxês, et clouées à une croix (Xénoph. Anab. I, 10, 1; III, 1, 17).

(2) Hérodote, IX, 84; Pausanias, IX, 2, 2.

(3) Hérodote, IX, 80, 81; Cf. VII, 41-83.

Digitized by Google

réunirent tous les articles précieux en un seul endroit pour le partage, non sans dérober un grand nombre des ornements d'or que, dans l'ignorance de la valeur, ils vendirent pour de l'airain, sur le conseil des Æginètes. Après qu'on eut réservé un dixième pour Apollon Delphien, avec d'amples offrandes pour Zeus Olympique et Poseidôn l'Isthmique, aussi bien que pour Pausanias comme général, — le reste du butin fut distribué entre les différents contingents de l'armée en proportion de leur nombre respectif (1). Les concubines des chefs persans furent au nombre des prix distribués ; toutefois il y en avait probablement parmi elles plus d'une de naissance grecque, qui fut rendue à sa famille, et l'une, en particulier, atteinte dans son chariot au milieu des Perses en fuite, avec des riches joyaux et une suite nombreuse, se jeta aux pieds de Pausanias lui-même, implorant sa protection. On reconnut qu'elle était la fille de son ami personnel Hegetoridês de Kos et qu'elle avait été enlevée par le Perse Pharantadês ; et le général eut la satisfaction de la rendre à son père (2). Quelque considérable que fût le butin qui fut réuni, il resta encore enseveli dans le sol de précieux trésors, que les habitants de Platée découvrirent plus tard et s'approprièrent.

Les vainqueurs réels à la bataille de Platée furent les Lacédæmoniens, les Athéniens, les Tégéens. Les Corinthiens et autres, formant une partie de l'armée opposée à Mardonios, n'arrivèrent sur le champ de bataille que quand le combat était terminé, bien que, sans doute, ils concourussent tant à l'attaque du camp fortifié qu'aux opérations subséquentes contre Thêbes, et fussent reconnus universellement, dans les inscriptions et les panégyriques, parmi les champions qui avaient contribué à la délivrance de la

(1) Diodore (XI, 33) mentionne cette distribution proportionnelle. Hérodote dit seulement — ἔλαβον ἕκαστοι τῶν ἄξιοι ἦσαν (IX, 81).

(2) Hérodote, IX, 76, 80, 81, 82. Le sort de ces femmes, compagnes des grands de Perse, lors de la prise du camp par un ennemi, présente un triste tableau ici aussi bien qu'à Issus, et même à Kunaxa. V. Diodore, XVII, 35 ; Quinte-Curce, III, 11, 21 ; Xénophon, Anab. I, 10, 2.

Digitized by Google

Grèce (1). Ce fut seulement après la prise du camp persan que les contingents d'Elis et de Mantineia, qui ont pu faire partie des convois que la cavalerie persane empêchait de descendre des défilés du Kithærôn, arrivèrent pour la première fois sur le théâtre de l'action. Mortifiés d'avoir perdu leur part dans le glorieux exploit, les nouveaux venus furent d'abord impatients de se mettre à la poursuite d'Artabazos; mais le commandant lacédæmonien le leur défendit, et ils retournèrent chez eux sans autre consolation que celle de bannir leurs généraux pour ne pas les avoir conduits plus promptement (2).

Il restait encore l'allié le plus puissant de Mardonios, — la cité de Thêbes : Pausanias la somma onze jours après la bataille, demandant que les chefs *mêdisant* lui fussent livrés, surtout Timêgenidas et Attaginos. Voyant sa demande repoussée, il commença à battre les murs en brèche, et à adopter la mesure encore plus efficace de dévaster leur territoire, en faisant savoir aux Thêbains que l'œuvre de destruction continuerait jusqu'à ce que ces chefs fussent livrés.

---

(1) Plutarque (De Malign. Herodot. p. 873; cf. Plut. Aristeid. c. 19) blâme sévèrement Hérodote pour dire qu'aucun des Grecs n'avait pris aucune part à la bataille de Platée, excepté les Lacédæmoniens, les Tégéens et les Athéniens. L'orateur Lysias répète la même chose (Orat. Funeb. c. 9). Si cela était vrai (demande Plutarque), d'où vient que les inscriptions et les poésies du temps reconnaissent l'exploit comme accompli par toute l'armée grecque, Corinthiens et autres compris? Mais ces inscriptions ne contredisent pas réellement ce qui est affirmé par Hérodote. La bataille réelle ne fut livrée que par une partie de l'armée grecque collective; mais ce fut dans une grande mesure l'effet d'un hasard. Les autres étaient à un peu plus d'un mille de distance, et n'avaient que pendant un petit nombre d'heures occupé une partie de la même ligne continue de position. De plus, si la bataille avait duré un peu plus longtemps, ils seraient venus à temps pour prêter un secours réel. Aussi étaient-ils naturellement considérés comme ayant droit à partager la gloire du résultat entier.

Toutefois, quand dans la suite un étranger visitait Platée et voyait les tombeaux lacédæmoniens, tégéens et athéniens, mais pas une tombe de Corinthiens, ni d'Æginètes, etc., il demandait naturellement comment il se faisait qu'aucun de ces derniers ne fût tombé dans la bataille, et il apprenait alors qu'ils n'y assistaient pas en réalité. De là le motif pour ces cités d'ériger des cénotaphes à l'endroit, comme Hérodote nous apprend que plus tard elles le firent ou le firent faire par des Platæens individuellement.

(2) Hérodote, IX, 77.

Digitized by Google

Après vingt jours de peines et de résistance, les chefs finirent par faire la proposition suivante : dans le cas où Pausanias réclamerait péremptoirement leurs personnes et ne voudrait pas accepter une somme d'argent en échange, ils se livreraient volontairement comme le prix de la délivrance de leur pays. En conséquence, on entama une négociation avec Pausanias, et les personnes demandées lui furent remises, à l'exception d'Attaginos, qui trouva moyen de s'échapper au dernier moment. Ses fils, qu'il laissa derrière lui, furent livrés à sa place; mais Pausanias refusa d'y toucher, avec la juste remarque, qui dans ces temps était même généreuse (1), qu'ils n'étaient impliqués nullement dans le *mêdisme* de leur père. Timêgenidas et les autres prisonniers furent amenés à Corinthe et immédiatement mis à mort, sans la moindre discussion ni forme de procès : Pausanias craignait que si l'on accordait quelque délai ou quelque délibération, leurs richesses et celles de leurs amis ne parvinssent à acheter des voix pour leur acquittement; — dans le fait, les prisonniers eux-mêmes avaient été amenés à se livrer en partie dans cette perspective (2). Il est à remarquer que Pausanias lui-même, quelques années après seulement, quand il fut condamné pour trahison, revint et se livra à Sparte avec le même espoir de pouvoir se racheter à prix d'argent (3). En réalité, son espérance se trouva déçue, comme l'avait été auparavant celle de Timêgenidas; mais le fait n'en mérite pas moins d'être signalé, comme indiquant l'impression générale, que les hommes principaux d'une cité grecque étaient ordinairement accessibles aux

(1) Voir, un peu plus haut dans ce chapitre, le traitement de l'épouse et des enfants du sénateur athénien Lykidas (Hérodote, IX, 5). Cf. aussi Hérod. III, 116; IX, 120.

(2) Hérodote, IX, 87, 88.

(3) Thucydide, I, 131. Καὶ πιστεύων χρήμασι διαλύσειν τὴν διαβολήν. Cf. Thucydide, VIII, 45, où il dit que les triérarques et les généraux de la flotte lacédæmonienne et de la flotte alliée (tous excepté Hermokratês de Syracuse) reçurent des présents de Tissaphernês, pour trahir les intérêts et de leurs marins et de leur pays; et c. 49 du même livre, au sujet du général lacédæmonien Astyochos. Les présents reçus par les rois spartiates Leotychidês et Pleistoanax sont consignés (Hérod. VI, 72; Thucyd. II, 21).

Digitized by Google

présents dans les affaires judiciaires, et que les individus supérieurs à cette tentation étaient de rares exceptions. J'aurai l'occasion d'insister sur ce peu de confiance reconnue que méritaient les principaux Grecs, quand j'en viendrai à expliquer le caractère extrêmement populaire de la justice athénienne.

Y eut-il un vote positif rendu parmi les Grecs relativement au prix de la valeur à la bataille de Platée? On peut bien en douter, et le silence d'Hérodote va jusqu'à démentir un renseignement important de Plutarque, que les Athéniens et les Lacédæmoniens furent sur le point d'en venir à une rupture ouverte, chacun d'eux se croyant des droits au prix, — qu'Aristeidês apaisa les Athéniens et les détermina à se soumettre à la décision générale des alliés, — et que les chefs mégariens et corinthiens s'arrangèrent pour éviter l'écueil dangereux en accordant le prix aux Platæens, proposition à laquelle accédèrent Aristeidês et Pausanias (1). Mais il paraît que l'opinion générale reconnaissait les Lacédæmoniens et Pausanias comme les plus braves parmi les braves, en voyant qu'ils avaient vaincu les meilleures troupes de l'ennemi et tué le général. En ensevelissant leurs guerriers morts, les Lacédæmoniens signalèrent pour une distinction particulière Philokyon, Poseidonios et Amompharetos le lochagos, dont la conduite dans le combat rachetait sa désobéissance aux ordres. Toutefois, il y avait un Spartiate qui les avait surpassés tous, — Aristodêmos, le seul survivant de la troupe de Léonidas aux Thermopylæ. N'ayant toujours depuis reçu que du mépris et des insultes de la part de ses concitoyens, cet homme infortuné avait pris la vie en dégoût; et à Platée il s'avança seul de sa place dans les rangs, accomplissant des actes de la valeur la plus héroïque et déterminé à regagner par sa mort l'estime de ses compatriotes. Mais les Spartiates refusèrent de lui accorder les mêmes honneurs funéraires que ceux que l'on rendait aux autres guerriers distingués qui

(1) Plutarque, Aristeidês, c. 20; De Herodot. Malign. p. 873.

Digitized by Google

avaient manifesté une hardiesse et une habileté exemplaires, toutefois sans témérité désespérée et sans tache antérieure telle qu'elle eût rendu la vie un fardeau pour eux. Une valeur subséquente pouvait être acceptée comme effaçant cette tache, mais elle ne pouvait suffire pour élever Aristodêmos au niveau des citoyens les plus honorés (1).

Bien que nous ne puissions croire l'assertion de Plutarque, que les Platæens reçurent en vertu d'un vote général le prix de la valeur, il est certain qu'ils furent largement honorés et récompensés, comme étant les propriétaires de ce terrain sur lequel s'était accomplie la délivrance de la Grèce. La place du marché, centre de leur ville, fut choisie comme théâtre pour le sacrifice solennel d'actions de grâces, offert par Pausanias après la bataille à Zeus Eleutherios, au nom et en présence de tous les alliés assemblés. Les dieux et les héros locaux du territoire platæen, qui avaient été invoqués dans la prière avant la bataille et qui avaient accordé leur sol comme champ favorable aux armes grecques, furent appelés à participer à la cérémonie et à être les témoins aussi bien que les garants des engagements dont elle fut accompagnée (2). Les Platæens, rentrant dans leur ville que l'invasion persane les avait forcés d'abandonner, furent investis de l'honorable devoir de célébrer le sacrifice périodique en commémoration de cette grande victoire, aussi bien que de rendre des soins et d'accomplir un service religieux aux tombes des guerriers tués dans le combat. Comme aide qui les mît en état de remplir cette obligation, qui probablement aurait lourdement pesé sur eux à une époque où leur ville était à demi ruinée et leurs champs non ensemencés, ils reçurent sur l'argent du butin la part considérable de quatre-vingts talents, qui fut employée en partie à construire et à orner un beau temple d'Athênê, — proba-

(1) Hérodote, IX, 71, 72.

(2) Thucydide, II, 71, 72. C'est ainsi que l'empereur romain Vitellius, en visitant le champ de bataille de Bebriacum, où ses troupes avaient été récemment victorieuses, « instaurabat sacrum Diis loci » (Tacite, Hist. II, 70).

Digitized by Google

blement le symbole de relations renouvelées avec Athènes. Ils se chargèrent de rendre chaque année des honneurs religieux aux tombeaux des guerriers, et de célébrer tous les cinq ans la grande solennité publique des Eleutheria avec des luttes gymnastiques, analogues aux autres grands jeux de la Grèce (1). En considération de l'accomplissement de ces devoirs, et en outre de la sainteté du sol, Pausanias et tout le corps des alliés s'engagèrent par serment à garantir l'autonomie de Platée et l'inviolabilité de son territoire. C'était une émancipation de la ville délivrée du lien de la fédération bœôtienne et de la suprématie imposante de Thêbes comme chef.

Mais l'engagement des alliés paraît avoir eu encore d'autres objets plus considérables que celui de protéger Platée ou d'établir des cérémonies commémoratives. La ligne défensive contre les Perses fut de nouveau jurée par eux tous, et rendue permanente. Une armée collective de 10,000 hoplites, de 1,000 hommes de cavalerie et de 100 trirèmes, en vue de faire la guerre, fut convenue et promise, le contingent de chaque allié étant spécifié. De plus, on désigna la ville de Platée comme lieu annuel d'assemblée où devaient se réunir chaque année des députés de tous les alliés (2).

Cette résolution fut adoptée, dit-on, sur la proposition d'Aristeidês, dont il n'est pas difficile de reconnaître les motifs. Bien que l'armée persane eût essuyé une défaite signalée, personne ne savait à quelle époque elle pourrait de nouveau être rassemblée ou renforcée. En effet, même plus tard, après que la défaite de Mykale eût été connue, une nouvelle invasion des Perses était encore regardée comme

(1) Thucydide, II, 71; Plutarque, Aristeidês, c. 19-21; Strabon, IX, p. 412; Pausanias, IX, 2, 4.

La fête des Eleutheria était célébrée le quatrième jour du mois attique Boëdromion, jour dans lequel la bataille elle-même avait été livrée; tandis que la décoration annuelle des tombeaux, et les cérémonies en l'honneur des morts s'accomplissaient le 16 du mois attique Mæmaktêrion. K. F. Hermann (Gottesdienstliche Alterthümer der Griechen, ch. 63, note 9) a considéré ces deux célébrations comme si elles n'en faisaient qu'une.

(2) Plutarque, Aristeidês, c. 21.

Digitized by Google

non improbable (1); et personne ne prévoyait alors cette fortune et cette activité extraordinaires à l'aide desquelles les Athéniens organisèrent plus tard une alliance capable de réduire les Perses à la défensive. De plus, la moitié septentrionale de la Grèce était encore *mêdisante*, soit en réalité, soit en apparence, et de nouveaux efforts de la part de Xerxês pouvaient probablement maintenir son ascendant sur ces régions. Or, en admettant que la guerre recommençât, Aristeidês et les Athéniens avaient le plus grand intérêt à se pourvoir d'une ligne de défense qui couvrirait l'Attique aussi bien que le Péloponèse, et à empêcher les Péloponésiens de se renfermer dans leur isthme, comme ils l'avaient fait auparavant. Profiter dans ce dessein du respect et de la reconnaissance de fraîche date qui liaient maintenant les Lacédæmoniens à Platée était une idée éminemment appropriée au moment, bien que l'élan subséquent et imprévu d'Athènes, combiné avec d'autres événements, empêchât à la fois l'alliance étendue et l'inviolabilité de Platée, projetées par Aristeidês, de s'effectuer (2).

---

(1) Thucydide, I, 90.

(2) C'est à cette assemblée générale et solennelle, tenue à Platée après la victoire, que nous pourrions probablement rapporter un autre vœu que mentionnent les historiens et les orateurs du siècle suivant, si ce vœu n'était pas d'une authenticité suspecte. Les Grecs, en promettant un attachement fidèle, et une conduite pacifique continue entre eux, et s'engageant en même temps à frapper d'une dîme les biens de ceux qui avaient *médisé*, firent vœu, dit-on, de ne réparer ni de rebâtir les temples que l'envahisseur persan avait incendiés; mais de les laisser dans leur état à demi ruiné, comme monument de son sacrilége. Le voyageur Pausanias (IX, 35, 2) vit même à son époque quelques-uns des temples outragés et à demi brûlés près d'Athènes. Periklês, quarante ans après la bataille, essaya de convoquer une assemblée panhellénique à Athènes, dans le dessein de délibérer sur ce qu'on ferait de ces temples (Plutarque, Periklês, c. 17). Cependant Théopompe déclara que ce prétendu serment était une invention, bien que l'orateur Lykurgue et Diodore prétendent le rapporter mot à mot. Nous pouvons assurer sans crainte que le serment, *tel qu'ils le donnent*, n'est pas authentique; mais il se peut que le vœu de dîmer ceux qui s'étaient joints volontairement à Xerxês, vœu qu'Hérodote rapporte à une époque antérieure, lorsque le succès était douteux, ait été alors renouvelé au moment de la victoire: V. Diodore, IX, 29; Lykurg. Cont. Leokrat. c. 19, p. 193; Polybe, IX, 33; Isokrate, Or. IV; Panegyr. c. 41, p. 74; Théopompe, Fragm. 167, éd. Didot; Suidas, v. Δεκατεύειν; Cicéron, De Rep. III, 9, et le commencement du premier chapitre de ce volume.

Digitized by Google

Le même jour que Pausanias et l'armée de terre des Grecs triomphaient à Platée, l'armement naval, sous Leotychidês et Xanthippos, était engagé dans des opérations à peine moins importantes à Mykale, sur la côte asiatique. Les commandants grecs de la flotte (où l'on comptait cent dix trirèmes), s'étant avancés aussi loin que Dêlos, craignirent de pousser plus à l'est, ou d'entreprendre des opérations offensives contre les Perses à Samos, pour délivrer l'Iônia, — bien que des envoyés ioniens, particulièrement de Chios et de Samos, eussent sollicité avec instance du secours tant à Sparte qu'à Dêlos. Trois Samiens, dont l'un se nommait Hegesistratos, vinrent assurer Leotychidês que leurs compatriotes étaient prêts à se révolter contre le despote Theomêstor, que les Perses y avaient installé, aussitôt que la flotte grecque paraîtrait à la hauteur de l'île. Malgré d'expressifs appels à la communauté de religion et de race, Leotychidês fut longtemps sourd à la prière; mais sa résistance céda graduellement devant les pressantes instances de l'orateur. Il n'était pas encore complétement déterminé, quand il demanda par hasard au Samien quel était son nom. A cette question, ce dernier répondit : « Hegesistratos, *i. e.*, chef d'armée. » « J'accepte Hegesistratos comme présage (répliqua Leotychidês, frappé du sens du mot), engage nous ta foi de nous accompagner, — que tes compagnons préparent les Samiens à nous recevoir, et nous irons sur-le-champ. » On échangea aussitôt des engagements, et tandis que les deux autres députés furent envoyés en avant pour disposer les affaires dans l'île, Hegesistratos resta pour conduire la flotte, qui fut, en outre, encouragée par des sacrifices favorables et par les assurances du prophète Deïphonos, pris à gages dans la colonie corinthienne d'Apollonia (1).

(1) Hérodote, IX, 91, 92, 95; VIII, 132, 133. Le prophète de Mardonios à Platée se nommait Hegesistratos; et il n'en était probablement que plus estimé (Hérod. IX, 37).

Diodore dit que la flotte comprenait deux cent cinquante trirèmes (XI, 34). On trouvera curieuses et intéressantes les anecdotes relatives à l'apolloniate Euenios, père de Deiphonos

Digitized by Google

Quand ils atteignirent le Heræon, près de Kalami, dans Samos (1), et qu'ils se furent préparés à un engagement naval, ils découvrirent que la flotte ennemie s'était déjà retirée de l'île pour se rendre au continent voisin. Car les commandants perses avaient été si découragés par la défaite de Salamis qu'ils n'étaient pas disposés à combattre de nouveau sur mer : nous ne connaissons pas le nombre de leurs vaisseaux, mais il se peut qu'une partie considérable de cette flotte consistât en Grecs ioniens, dont la fidélité était alors très-douteuse. Ayant abandonné l'idée d'un combat naval, ils permirent à leur escadre phénicienne de partir, et firent voile avec le reste de leur flotte vers le promontoire de Mykale, près de Milêtos (2). Là ils étaient sous la protection d'une armée de terre de soixante mille hommes, commandée par Tigranês, — la principale espérance de Xerxês pour la défense de l'Iônia. On tira les vaisseaux sur le rivage, et on éleva pour les protéger un rempart de pierres et de pieux, tandis que l'armée de défense borda la côte et parut bien suffisante pour repousser une attaque du côté de la mer (3).

(Hérod. IX, 93, 94). Euenios, comme récompense du traitement injuste que lui avaient infligé ses concitoyens en lui ôtant la vue, avait reçu des dieux le don de prophétie transmissible à ses descendants. Ainsi était créée une nouvelle famille prophétique, à côté des Lamides, des Telliades, des Klytiades, etc.

(1) Hérodote, IX, 96. Ἐπεὶ δὲ ἐγένοντο τῆς Σαμίης πρὸς Καλάμοισι, οἱ μὲν αὐτοῦ ὁρμισάμενοι κατὰ τὸ Ἡραῖον τὸ ταύτῃ, παρεσκευάζοντο ἐς ναυμαχίην.

Il n'est nullement certain que le Heræon désigné ici soit le temple célèbre qui était près de la ville de Samos (III, 80) : les mots d'Hérodote semblent plutôt indiquer qu'il s'agit d'un autre temple de Hêrê, dans quelque autre partie de l'île.

(2) Hérodote décrit la position des Perses par des indications topographiques connues de ses lecteurs, mais qu'il ne nous est pas facile de déterminer : — Gæson, Skolopoeis, la chapelle de Dêmêtêr, bâtie par Philistos, un des premiers colons de Milêtos, etc. (IX, 96). D'après le langage d'Hérodote, nous pouvons supposer que Gæson était le nom d'une ville aussi bien que d'une rivière (Ephore ap. Athenæ. VI, p. 311).

Le promontoire oriental (cap Poseidion) de Samos était séparé de Mykale seulement par sept stades (Strabon, XIV, p. 637), près de l'endroit où se trouvait Glaukê (Thucyd. VIII, 79). — Selon des observateurs modernes, la distance est un peu plus d'un mille (1 kil. 600 mèt.) (Poppo, Proleg. ad Thucyd. vol. II, p. 465).

(3) Hérodote, IX, 96, 97.

Digitized by Google

Il ne se passa pas longtemps avant que la flotte grecque arrivât. Désappointés dans leur intention de combattre par la fuite de l'ennemi qui avait abandonné Samos, les chefs avaient d'abord proposé soit de retourner chez eux, soit de se détourner pour se rendre à l'Hellespont; mais enfin ils furent persuadés par les envoyés ioniens de poursuivre la flotte ennemie et d'offrir de nouveau bataille à Mykale. En atteignant ce point, ils s'aperçurent que les Perses avaient abandonné la mer, dans l'intention de combattre seulement sur terre. Les Grecs étaient devenus alors si hardis, qu'ils osèrent débarquer et attaquer l'armée de terre et l'armée navale combinées qu'ils avaient devant eux. Mais comme une grande partie de leurs chances de succès dépendait de la désertion des Ioniens, la première démarche de Leotychidês fut de copier la manœuvre employée antérieurement par Themistoklês, lors de la retraite d'Artemision, aux aiguades de l'Eubœa. Faisant voile tout près de la côte, il adressa, au moyen d'un héraut à la voix retentissante, des appels véhéments aux Ioniens au milieu de l'ennemi pour les engager à la révolte; il comptait que, même s'ils ne l'écoutaient pas, il les rendrait du moins suspects aux Perses. Ensuite il débarqua ses troupes et les rangea, dans le dessein d'attaquer par terre le camp des Perses; tandis que les généraux persans, surpris par cette manifestation hardie, et soupçonnant, soit par cette manœuvre, soit par des preuves antérieures, que les Ioniens étaient en collusion secrète avec le général ennemi, firent désarmer le contingent samien, et ordonnèrent que les Milésiens se retirassent à l'arrière de l'armée, afin d'occuper les diverses routes dans la montagne menant au sommet de Mykale, — avec lesquelles ces derniers étaient familiers, vu qu'elles faisaient partie de leur propre territoire (1).

Servant, comme le faisaient ces Grecs de la flotte, loin de leurs foyers, et ayant laissé une puissante armée de Perses et de Grecs sous Mardonios en Bœôtia, ils avaient naturel-

(1) Hérodote, IX, 98, 99, 104.

Digitized by Google

lement la plus grande crainte que ses armes ne fussent victorieuses et ne détruisissent la liberté de leur pays. Ce fut dans ces sentiments de sollicitude pour leurs frères absents qu'ils débarquèrent et se préparèrent à l'attaque de l'après-midi. Mais c'était l'après-midi d'un jour à jamais mémorable, — le quatrième du mois boëdromion (à peu près notre septembre), 479 avant J.-C. Par une remarquable coïncidence, la victoire de Platée, en Bœôtia, avait été gagnée par Pausanias ce matin même. Au moment où les Grecs avançaient pour charger, une Phêmê, ou messagère divine, vola dans le camp. Pendant qu'on voyait flotter un caducée de héraut, poussé au rivage par la vague occidentale, symbole de la transmission électrique à travers la mer Ægée, — la révélation soudaine, simultanée, irrésistible, frappa immédiatement les esprits de tous, comme si la multitude n'avait qu'une seule âme et un seul sentiment communs ; elle leur apprit que, le matin même, leurs compatriotes, en Bœôtia, avaient remporté sur Mardonios une victoire complète. Aussitôt l'anxiété antérieure fut dissipée, et toute l'armée, pleine de joie et de confiance, chargea avec un redoublement d'énergie. Tel est le récit fait par Hérodote (1), et sans doute

(1) Hérodote, IX, 100, 101. Ἰοῦσι δέ σφι (Ἕλλησι) φήμη τε ἐσέπτατο ἐς τὸ στρατόπεδον πᾶν, καὶ κηρυκήϊον ἐφάνη ἐπὶ τῆς κυματωγῆς κείμενον · ἡ δὲ φήμη διῆλθέ σφι ὧδε, ὡς οἱ Ἕλληνες τὴν Μαρδονίου στρατιὴν νικῷεν ἐν Βοιωτίῃ μαχόμενοι. Δῆλα δὴ πολλοῖσι τεκμηρίοισί ἐστι τὰ θεῖα τῶν πρηγμάτων · εἰ καὶ τότε τῆς αὐτῆς ἡμέρης συμπιπτούσης τοῦ τε ἐν Πλαταιῇσι καὶ τοῦ ἐν Μυκάλῃ μέλλοντος ἔσεσθαι τρώματος, φήμη τοῖς Ἕλλησι τοῖσι ταύτῃ ἐσαπίκετο, ὥστε θαρσῆσαι τε τὴν στρατιὴν πολλῷ μᾶλλον, καὶ ἐθέλειν προθυμότερον κινδυνεύειν .... γεγονέναι δὲ νίκην τῶν μετὰ Παυσανίεω Ἑλλήνων ὀρθῶς σφι ἡ φήμη συνέβαινε ἐλθοῦσα · τὸ μὲν γὰρ ἐν Πλαταιῇσι πρωῒ ἔτι τῆς ἡμέρης ἐγίνετο · τὸ δὲ ἐν Μυκάλῃ, περὶ δείλην .... ἦν δὲ ἀῤῥωδίη σφι πρὶν τὴν φήμην ἐσαπικέσθαι, οὔτε περὶ σφέων αὐτῶν οὕτω, ὡς τῶν Ἑλλήνων, μὴ περὶ Μαρδονίῳ πταίσῃ ἡ Ἑλλάς. Ὡς μέντοι ἡ κληδὼν αὕτη σφι ἐσέπτατο, μᾶλλόν τε καὶ ταχύτερον τὴν πρόσοδον ἐποιεῦντο. Cf. Plutarque, Paul. Emilius, c. 24, 25, sur la bataille de Pydna. — La φήμη qui circula dans l'armée assemblée de Mardonios en Bœôtia, relativement à son intention de tuer les Phokiens, se trouva inexacte (Hérod. IX, 17).

Deux passages d'Æschine (Cont. Timarch. c. 27, p. 57, et De Fals. Legat. c. 45, p. 290) sont particulièrement importants, comme servant à expliquer l'ancienne idée de Φήμη, — voix divine ou déesse de la voix, considérée généralement comme instrui-

Digitized by Google

universellement admis de son temps, quand les combattants de Mykale vivaient pour conter leur propre histoire.

---

sant une multitude de personnes à la fois, ou les mettant toutes en mouvement par un seul et même sentiment unanime, — la Vox Dei devenant la Vox populi. Il y avait à Athènes un autel consacré à Φήμη (Pausan. I, 17, 1); cf. Hésiode, Op. Di. 761; et la Ὄσσα d'Homère, qui est essentiellement la même idée que Φήμη : Iliade, II, 93, Μετὰ δέ σφισιν Ὄσσα δεδήει Ὀτρύνους' ἰέναι, Διὸς ἄγγελος; de même, Odyssée, I, 282, — opposée à un orateur humain distinct ou quelqu'un qui instruit : — Ἤν τίς τοι εἴπῃσι βροτῶν, ἢ Ὄσσαν ἀκούσῃς Ἐκ Διός, ἥτε μάλιστα φέρει κλέος ἀνθρώποισι; et Odyss. XXIV, 412 : Ὄσσα δ' ἄρ' ἄγγελος ὦκα κατὰ πτόλιν ᾤχετο πάντῃ, Μνηστήρων στυγερὸν θάνατον καὶ κῆρ' ἐνέπουσα. Le mot κληδὼν est employé dans le même sens par Sophokle, Philokt. 255; Κληδὼν à Smyrne avait des autels en qualité de déesse. Aristide, Or. XL, p. 507, éd. Dindorf, p. 754 (V. Andokide, De Mysteriis, c. 22, p. 64). Hérodote, dans le passage qui nous occupe, les considère toutes deux comme identiques. — Cf. aussi Hérodote, V, 72. Les deux mots sont employés aussi pour signifier un présage communiqué par quelque mot ou discours humain prononcé sans intention, qui dans ce cas particulier est considéré comme déterminé par l'intervention spéciale des dieux, pour l'instruction de quelque personne qui l'entend. V. Homère, Odyss. XX, 100; cf. aussi Aristoph. Aves, 719; Sophokle, Œdip. Tyr. 43-472; Xénoph. Sympos. c. 14, s. 48.

Les descriptions de *Fama* par Virgile, Æneid. IV, 176 *seq.*, et d'Ovide, Metamorph. XII, 40 *seq.*, sont plus diffuses et surchargées, s'éloignant de la simplicité de la conception grecque.

Nous pouvons mentionner, comme explications partielles de ce dont il s'agit ici, ces impressions soudaines, inexplicables, de terreur panique, qui par occasion couraient dans les anciennes armées ou multitudes réunies, et que l'on supposait produites par Pan ou par les Nymphes, — dans le fait impressions soudaines, violentes et contagieuses de toute sorte, non simplement de peur. Tite-Live, X, 28 : « Victorem equitatum velut *lymphaticus* terror dissipat. » IX, 27 : » Milites, incertum ob quam causam, *lymphatis* similes ad arma discurrunt, » en grec νυμφόληπτοι; cf. Polyen, IV, 3, 26, et une note instructive de Mützel, ad Quintum Curt. IV, 46, I (IV, 12, 14).

Mais je ne puis mieux expliquer cette idée que les Grecs déifiaient sous le nom de Φήμη, qu'en transcrivant un passage frappant de l'*Histoire de la Révolution française*, de M. Michelet. L'explication est d'autant plus instructive que le point de vue religieux, qui dans Hérodote est prédominant, — et qui, pour l'esprit croyant, fournit un commentaire extrêmement satisfaisant, — a disparu dans l'historien du dix-neuvième siècle, et fait place à une description pittoresque du phénomène réel, d'une haute importance dans les affaires humaines; la sensibilité commune, l'inspiration commune et l'impulsion spontanée commune, dans une multitude, effaçant pour le moment l'individualité distincte de chaque homme.

M. Michelet se dispose à décrire cet événement à jamais mémorable, — la prise de la Bastille, le 14 juillet 1789 (ch. 7, vol. I, p. 105).

« Versailles, avec un gouvernement organisé, un roi, des ministres, un général, une armée, n'était qu'hésitation, doute, incertitude, dans la plus complète anarchie morale.

« Paris, bouleversé, délaissé de toute

Digitized by Google

De plus, il mentionne une autre de ces coïncidences que l'esprit grec saisissait toujours avec tant d'avidité : il y avait une chapelle de Dèmètêr éleusienne, tout près du champ de bataille à Mykale, aussi bien qu'à Platée. Diodore et d'autres auteurs plus récents (1), qui écrivaient alors que les impressions du moment s'étaient effacées, et qu'on admettait moins facilement et moins littéralement les interventions divines, considèrent toute la chose comme si c'était

---

autorité légale, dans un désordre apparent, atteignit, le 14 juillet, ce qui moralement est l'ordre le plus profond, l'unanimité des esprits.

« Le 13 juillet, Paris ne songeait qu'à se défendre. Le 14, il attaqua.

« Le 13 au soir, il y avait encore des doutes, il n'y en eut plus le matin. Le soir était plein de troubles, de fureur désordonnée. Le matin fut lumineux et d'une sérénité terrible.

« *Une idée se leva sur Paris avec le jour, et tous virent la même lumière. Une lumière dans les esprits et dans chaque cœur une voix :* Va, et tu prendras la Bastille!

« Cela était impossible, insensé, étrange à dire... Et tous le crurent néanmoins. Et cela se fit.

« La Bastille, pour être une vieille forteresse, n'en était pas moins imprenable, à moins d'y mettre plusieurs jours et beaucoup d'artillerie. Le peuple n'avait en cette crise ni le temps ni les moyens de faire un siége régulier. L'eût-il fait, la Bastille n'avait pas à craindre, ayant assez de vivres pour attendre un secours si proche, et d'immenses munitions de guerre. Ses murs de dix pieds d'épaisseur au sommet des tours, de trente et quarante à la base, pouvaient rire longtemps des boulets; et ses batteries, à elle, dont le feu plongeait sur Paris, auraient pu en attendant démolir tout le Marais, tout le faubourg Saint-Antoine.

« L'attaque de la Bastille ne fut un acte nullement raisonnable. Ce fut un acte de foi.

« *Personne ne proposa. Mais tous crurent et tous agirent.* Le long des rues, des quais, des ponts, des boulevards, la foule criait à la foule : — A la Bastille ! à la Bastille. Et dans le tocsin qui sonnait, tous entendaient : — A la Bastille.

« *Personne, je le répète, ne donna l'impulsion.* Les parleurs du Palais-Royal passèrent le temps à dresser une liste de proscription, à juger à mort la reine, la Polignac, Artois, le prévôt Flesselles, d'autres encore. Les noms des vainqueurs de la Bastille n'offrent pas un seul des faiseurs de motions. Le Palais-Royal ne fut pas le point de départ, et ce n'est pas non plus au Palais-Royal que les vainqueurs ramenèrent les dépouilles et les prisonniers.

« Encore moins les électeurs qui siégeaient à l'Hôtel-de-Ville eurent-ils l'idée de l'attaque. Loin de là, pour l'empêcher, pour prévenir le carnage que la Bastille pouvait faire si aisément, ils allèrent jusqu'à promettre au gouverneur que, s'il retirait ses canons, on ne l'attaquerait pas. Les électeurs ne trahissaient pas, comme ils en furent accusés ; mais ils n'avaient pas la foi.

« Qui l'eut ? Celui qui eut aussi le dévouement, la force, pour accomplir sa foi. Qui? Le peuple, tout le monde. »

(1) Diodore, XI, 35 ; Polyen, 1, 33. Justin (II, 14) est étonné en rapportant « tantam famæ velocitatem. »

Digitized by Google

une nouvelle mise à dessein en circulation par les généraux en vue d'encourager leur armée.

Les Lacédæmoniens, à l'aile droite, et la partie de l'armée qui était à leur côté avaient devant eux un sentier difficile, traversant un terrain montueux et un ravin : tandis que les Athéniens, les Corinthiens, les Sikyoniens et les Trœzéniens, et la gauche de l'armée, marchant seulement le long de la plage, entrèrent beaucoup plus tôt en lutte avec l'ennemi. Les Perses, comme à Platée, employèrent leurs *gerrha* ou boucliers d'osier, plantés dans le sol au moyen de piques, comme parapet, et de derrière ils déchargeaient leurs flèches; ils firent une vigoureuse résistance pour empêcher que ce rempart ne fût renversé. Finalement, les Grecs réussirent à le démolir ; ils refoulèrent l'ennemi dans l'intérieur de la fortification, où il s'efforça en vain de se maintenir contre l'ardeur de ceux qui le poursuivaient et qui s'ouvrirent un chemin presque avec les défenseurs. Même quand ce dernier boulevard fut emporté, et que les alliés persans eurent fui, les Perses indigènes continuèrent la lutte avec une bravoure encore entière. Sans expérience de la ligne et de la manœuvre et n'agissant qu'en petites troupes (1), avec les désavantages de l'armure tels qu'on les avait cruellement sentis à Platée, ils soutinrent une lutte inégale avec les hoplites grecs, et ce ne fut que quand les Lacédæmoniens avec l'autre moitié de l'armée arrivèrent pour se réunir à l'attaque, qu'ils renoncèrent à la défense comme désespérée. La révolte des Ioniens dans le camp donna le dernier coup à cette défaite ruineuse. D'abord les Samiens désarmés, ensuite d'autres Ioniens et Æoliens, enfin les Milésiens, qui avaient été postés pour garder les défilés sur les derrières, — non-seulement désertèrent, mais encore prirent une part active à l'attaque. Les Milésiens particulièrement, auxquels les Perses avaient confié le soin de les conduire sur les hauteurs de Mykale, les menèrent par de

(1) Hérodote, IX, 102, 103. Οὗτοι δὲ Πέρσαι), κατ' ὀλίγους γινόμενοι, ἐμάχοντο τοῖσι αἰεὶ ἐς τὸ τεῖχος ἐσπίπτουσι Ἑλλήνων.

Digitized by Google

fausses routes, les jetèrent dans les mains de ceux qui les poursuivaient, et finirent par les assaillir eux-mêmes. Un nombre considérable de Persans indigènes, avec les deux généraux de l'armée de terre, Tigranês et Mardontês, périrent dans cette désastreuse bataille : les deux amiraux persans, Artayntês et Itamithrês, échappèrent, mais l'armée fut dispersée sans retour, tandis que tous les vaisseaux qui avaient été tirés sur le rivage tombèrent entre les mains des assaillants, et furent brûlés. Mais la victoire des Grecs ne fut pas remportée sans une grande effusion de sang. A l'aile gauche, sur laquelle était tombé le fort de l'action, un nombre considérable d'hommes furent tués, particulièrement des Sikyoniens, avec leur commandant Perilaos (1). Les honneurs de la bataille furent décernés, d'abord aux Athéniens, ensuite aux Corinthiens, aux Sikyoniens et aux Trœzéniens, les Lacédæmoniens ayant fait relativement peu de chose. Hermolykos l'Athénien, célèbre pankratiaste, fut le guerrier le plus distingué pour des faits d'armes individuels (2).

L'armée persane dispersée, la partie du moins qui avait d'abord trouvé abri sur les hauteurs de Mykale, fut emmenée de la côte sur-le-champ et dirigée sur Sardes, sous le commandement d'Artayntês, auquel Masystês, le frère de Xerxês, fit d'amers reproches pour cause de lâcheté dans la récente défaite. Le général fut enfin rendu si furieux par une répétition de ces insultes, qu'il tira son cimeterre et aurait tué Masystês, s'il n'en avait été empêché par un Grec d'Halikarnassos nommé Xenagoras (3), que Xerxês récompensa en lui donnant le gouvernement de Kilikia. Xerxês était encore à Sardes, où il était toujours resté depuis son

(1) Hérodote, IX, 104, 105. Diodore (XI, 36) semble suivre d'autres autorités qu'Hérodote ; son exposé varie dans bien des détails, mais il est moins probable.

Hérodote ne spécifie les pertes d'aucun côté, ni Diodore celles des Grecs ; mais ce dernier dit que quarante mille Perses alliés furent tués.

(2) Hérodote, IX, 105.

(3) Hérodote, IX, 107. Je ne sais si nous pouvons supposer qu'Hérodote ait appris ce fait de son concitoyen Xenagoras.

Digitized by Google

retour, et où il s'éprit de l'épouse de son frère Masystês. Les conséquences de sa passion léguèrent à cette femme infortunée des souffrances trop tragiques pour être décrites, infligées par ordre de sa propre reine, la jalouse et sauvage Amêstris (1). Mais il n'avait pas d'autre armée prête à être envoyée à la côte, de sorte que les cités grecques, même sur le continent, furent pour le moment délivrées de fait de la suprématie des Perses, tandis que les Grecs insulaires étaient dans un état de sécurité plus grande encore.

Les commandants de la flotte grecque victorieuse, ayant pleine confiance dans leur pouvoir de défendre les îles, admirent volontiers les Samiens, les Lesbiens, les habitants de Chio et les autres insulaires, jusque-là sujets de la Perse, à la protection et aux engagements réciproques de leur alliance. Nous pouvons présumer que les despotes Strattis et Theomêstor furent chassés de Chios et de Samos (2). Mais les commandants péloponésiens hésitèrent à garantir la même autonomie assurée aux cités continentales, que l'on ne pouvait soutenir contre la grande puissance de l'intérieur sans des efforts incessants aussi bien que ruineux. Néanmoins, ne supportant pas l'idée d'abandonner ces Ioniens continentaux à la merci de Xerxès, ils firent l'offre de les transporter dans la Grèce européenne et de leur faire place en chassant les Grecs *mêdisant* de leurs ports maritimes. Mais cette proposition fut aussitôt rejetée par les Athéniens, qui ne permettaient pas que des colonies établies dans l'origine par eux-mêmes fussent abandonnées, ce qui porterait atteinte à la dignité d'Athènes comme métropole (3). Les Lacédæmoniens s'empressèrent de se rendre à

(1) Hérodote, IX, 108-113. Il rapporte l'histoire dans tous ses détails : elle fait connaître d'une manière frappante et pénible l'intérieur d'un palais royal en Perse.

(2) Hérodote, VIII, 132.

(3) Hérodote, IX, 106 ; Diodore, XI, 37. Ce dernier représente les Ioniens et les Æoliens comme ayant réellement consenti à passer dans la Grèce européenne ; et dans le fait, les Athéniens eux-mêmes comme ayant d'abord consenti, bien que ceux-ci s'en repentissent dans la suite et s'opposassent au projet.


Digitized by Google

cette objection et furent contents, selon toute probabilité, de trouver des raisons honorables pour renoncer à un projet de dépossession en masse éminemment difficile à exécuter (1), — d'être toutefois en même temps délivrés d'obligations onéreuses à l'égard des Ioniens, et de charger Athènes soit de les défendre, soit de la honte de les abandonner. Ainsi fut prise la première mesure, que nous verrons bientôt suivie d'autres, qui devait donner à Athènes un ascendant séparé et des devoirs séparés à l'égard des Grecs asiatiques, et introduire d'abord la confédération de Dêlos, — puis l'empire maritime athénien.

De la côte de l'Iônia, la flotte grecque fit voile vers le nord de l'Hellespont, surtout à la prière des Athéniens, et dans le dessein de détruire le pont de Xerxês. Car les renseignements des Grecs étaient si imparfaits qu'ils croyaient ce pont encore solide et en état passable (en septembre 479 avant J.-C.,) bien qu'il eût été détruit et rendu inutile à l'époque où Xerxês franchit le détroit dans sa retraite, dix mois auparavant (vers novembre 480 av. J.-C.) (2). Informés, à leur arrivée à Abydos, de la destruction de ce pont, Leotychidês et les Péloponésiens retournèrent chez eux sur-le-champ; mais Xanthippos, avec l'escadre athénienne, résolut de rester et de chasser les Perses de la Chersonèse de Thrace. Cette péninsule avait été en grande partie une possession athénienne pendant l'espace de plus de quarante ans, depuis l'établissement primitif du premier Miltiadês (3) jusqu'à la répression de la révolte ionienne, bien que pendant une partie de ce temps elle eût été tributaire de la Perse. Depuis

(1) Ces transplantations de populations en masse d'un continent à un autre ont toujours été plus ou moins dans les habitudes des despotes orientaux, des Perses dans l'antiquité, et des Turcs dans des temps plus modernes. Pour une réunion d'États libres comme les Grecs, elles doivent avoir été impraticables.

Voir von Hammer, Geschichte des Osmannischen Reichs, v. I, liv. VI, p. 251, pour les migrations forcées de populations d'Asie en Europe ordonnées par le sultan turc Bajazet (1390-1400 de l'ère chrétienne).

(2) Hérodote, VIII, 115, 117; IX, 106, 114.

(3) V. tome V, ch. 12; tome VI, ch. 3 et 4 de cette Histoire.

Digitized by Google

la fuite du second Miltiadès jusqu'au moment où Xerxès fut chassé de la Grèce (493-480 av. J.-C.), période pendant laquelle on ne put résister au monarque persan rempli de haine contre Athènes, aucun citoyen athénien ne trouva sûr d'y vivre. Mais maintenant l'escadre athénienne de Mykale était naturellement impatiente de rétablir l'ascendant d'Athènes et de reprendre les biens des citoyens athéniens de la Chersonèse. Probablement un grand nombre des principaux personnages, et en particulier Kimôn, fils de Miltiadês, avaient là des possessions étendues à recouvrer, comme Alkibiadês en eut dans la suite, avec des forts particuliers à lui appartenant (1). A ce motif pour attaquer la Chersonèse, on en peut ajouter un autre, — l'importance de son produit en blé, aussi bien que d'un passage libre par l'Hellespont pour les vaisseaux de blé se rendant de la Propontis à Athènes et à Ægina (2). Telles furent les raisons qui engagèrent Xanthippos et les principaux Athéniens, même sans la coopération des Lacédæmoniens, à entreprendre le siége de Sestos, — la place la plus forte de la péninsule, la clef du détroit et le centre dans lequel toutes les garnisons persanes du voisinage, de Kardia et d'ailleurs, s'étaient réunies sous Œobazos et Artayktês (3).

Les habitants grecs de la Chersonèse se joignirent avec empressement aux Athéniens pour chasser les Perses qui, pris complétement à l'improviste, avaient été forcés de se jeter dans Sestos sans fonds de provisions ni moyens de se défendre longtemps. Mais de tous les habitants de la Chersonèse, les plus ardents et les plus exaspérés furent ceux d'Elæos, — la ville la plus méridionale de la péninsule, célèbre par son tombeau, son temple et son bois sacré du héros Protesilaos, qui figurait dans la légende troyenne comme le

---

(1) Xénophon, Hellen. I, 5, 17. Τὰ ἑαυτοῦ τείχη.

(2) Hérodote, VII, 147. Schol. ad Aristophan. Equites, 262.

Pour expliquer l'importance qu'Athènes attachait à commander l'Hellespont, V. Démosthène, De Fals. Legat. c. 59.

(3) Hérodote, IX, 114, 115. Σηστὸν — φρούριον καὶ φυλακὴν τοῦ παντὸς Ἑλλεσπόντου. — Thucyd. VIII, 62: cf. Xénophon, Hellen. II, 1, 25.

guerrier de l'armée d'Agamemnôn le plus empressé de s'élancer sur le rivage, et comme la première victime de la lance d'Hektôr. Le temple de Protesilaos, placé en vue sur le rivage de la mer (1), était un théâtre de culte et un but de pèlerinage non-seulement pour les habitants d'Æleos, mais encore pour les Grecs voisins en général, au point qu'il avait été enrichi d'abondantes offrandes votives et probablement de dépôts placés comme en un lieu sûr, — argent, coupes d'argent et d'or, objets d'airain, robes et divers autres présents. Le bruit courait que, quand Xerxês franchissait l'Hellespont pour se rendre en Grèce, Artayktês, avide de toutes ces richesses et sachant que le monarque ne permettrait pas sciemment que le sanctuaire fût dépouillé, lui présenta une requête artificieuse : « Maître, il y a ici la maison d'un Grec qui, en envahissant ton territoire, a trouvé sa juste récompense et a péri : donne-moi, je te prie, sa maison, afin que l'on apprenne dans l'avenir à ne pas envahir *ta* terre, » — tout le sol de l'Asie étant regardé par les monarques persans comme leur possession légitime, et Protesilaos ayant été dans ce sens leur agresseur. Xerxês interpréta la requête littéralement, et, sans songer à demander qui était l'envahisseur, il consentit; alors Artayktês, pendant que l'armée était engagée dans sa marche vers la Grèce, dépouilla le bois sacré de Protesilaos et emporta tous les trésors à Sestos. Il ne fut pas content qu'il n'eût outragé encore plus le sentiment grec : il fit entrer du bétail dans le bois, le laboura et l'ensemença, et profana même, dit-on, le sanctuaire en le visitant avec ses concubines (2). De tels actes étaient plus que suffisants pour soulever la plus forte antipathie contre lui parmi les Grecs de la Chersonèse, qui arrivèrent alors en foule pour renforcer les Athéniens et le bloquèrent dans Sestos. Après un siége d'une certaine longueur, le fonds de provisions de la ville vint à manquer, et

(1) Thucyd. VIII, 102.

(2) Hérodote, IX, 116 ; cf. I, 4. Ἀρταΰκτης, ἀνὴρ Πέρσης, δεινὸς δὲ καὶ ἀτάσθαλος · ὃς καὶ βασιλέα ἐλαύνοντα ἐπ' Ἀθήνας ἐξηπάτησε, τὰ Πρωτεσίλεω τοῦ Ἰφίκλου χρήματα ἐξ Ἐλαιοῦντος ὑφελόμενος. Cf. Hérod. II, 64.

Digitized by Google

la famine commença à se faire sentir parmi la garnison qui néanmoins tint encore, au prix d'expédients et de souffrances pénibles, jusqu'à une époque avancée de l'automne, où la patience même des assiégeants athéniens était tout près d'être épuisée. Ce fut avec difficulté que les chefs réprimèrent le désir de retourner à Athènes qui se manifesta dans leur camp avec des cris.

L'impatience ayant été apaisée, et les marins retenus ensemble, le siége fut poussé sans relâche, et les privations de la garnison ne tardèrent pas à devenir intolérables ; de sorte qu'Artayktês et Œobazos furent à la fin réduits à la nécessité de se faire descendre avec un petit nombre de compagnons d'un point du mur qui était imparfaitement bloqué. Œobazos arriva jusqu'en Thrace, où cependant il fut pris par les indigènes Absinthiens et offert en sacrifice à leur dieu Pleistôros. Artayktês s'enfuit vers le nord, le long des rivages de l'Hellespont ; mais il fut poursuivi par les Grecs, et fait prisonnier près d'Ægospotami, après une vigoureuse résistance. Il fut amené chargé de chaînes avec son fils à Sestos qui, immédiatement après son départ, avait été livrée avec empressement par ses habitants aux Athéniens. Ce fut en vain qu'il offrit une somme de cent talents comme compensation au trésor de Protesilaos, et une autre somme de deux cents talents aux Athéniens comme rançon personnelle pour lui-même et son fils. Si profonde était la colère inspirée par ses insultes faites au terrain sacré, que le commandant athénien Xanthippos et les citoyens d'Elæos dédaignèrent tout ce qui n'était pas une expiation personnelle, sévère et même cruelle pour l'outrage fait à Protesilaos. Artayktês, après avoir vu d'abord son fils lapidé sous ses yeux, fut suspendu à une planche élevée, dressée dans ce dessein, et laissé jusqu'à ce que mort s'ensuivît à l'endroit où avait été établi le pont de Xerxês (1). Il y a dans cette

---

(1) Hérodote, IX, 118, 119, 120. Οἱ γὰρ Ἐλαιούσιοι τιμωρέοντες τῷ Πρωτεσίλεῳ ἐδέοντό μιν καταχρησθῆναι καὶ αὐτοῦ τοῦ στρατηγοῦ ταύτῃ ὁ νόος ἔφερε.

Digitized by Google

conduite quelque chose d'un caractère plutôt oriental que grec : il n'est pas dans la nature grecque d'aggraver la mort par des préliminaires artificiels et prolongés.

Après la prise de Sestos, la flotte athénienne retourna chez elle avec son butin, vers le commencement de l'hiver, sans omettre d'emporter les vastes câbles du pont de Xerxês, qu'on avait pris dans la ville, comme trophée pour orner l'akropolis d'Athènes (1).

---

(1) Hérodote, IX, 121. Ce doit être soit à l'armement grec combiné de cette année, soit à celui de l'année précédente, que Plutarque doit vouloir appliquer sa célèbre histoire relative à la proposition avancée par Themistoklês et condamnée par Aristeidês (Plutarque, Themistoklês, c. 20; Aristeidês, c. 22). Il nous dit que la flotte grecque était rassemblée entière pour passer l'hiver dans le port thessalien de Pagasæ, quand Themistoklês forma le projet de brûler tous les autres vaisseaux grecs, excepté ceux des Athéniens, afin qu'aucune ville, si ce n'est Athènes, n'eût d'armée navale. Themistoklês (nous dit-il) donna à entendre au peuple qu'il avait à communiquer une proposition très-avantageuse à l'État, mais qu'elle ne pouvait être annoncée ni discutée publiquement; qu'alors le peuple le pria de la faire connaître en particulier à Aristeidês. Themistoklês le fit; et Aristeidês dit aux Athéniens que le profit était à la fois éminemment avantageux, et non moins éminemment injuste. A ces mots, le peuple y renonça sur-le-champ, sans demander ce que c'était.

En considérant la grande célébrité qu'a obtenue cette histoire, il était nécessaire d'y faire quelque allusion, bien qu'elle ait cessé d'être admise comme fait historique. Elle est tout à fait incompatible avec le récit d'Hérodote, aussi bien qu'avec toutes les conditions du temps. Pagasæ était Thessalienne, et comme telle, hostile à la flotte grecque plutôt que favorable. La flotte paraît n'y avoir jamais été; de plus, nous pouvons ajouter qu'à prendre les choses telles qu'elles étaient alors, quand la crainte inspirée par la Perse durait encore, les Athéniens auraient perdu plus qu'ils n'auraient gagné à brûler les vaisseaux des autres Grecs, de sorte qu'il n'était pas très-vraisemblable que Themistoklês conçût le projet, ni qu'Aristeidês le présentât dans les termes qu'on lui prête.

L'histoire est probablement l'invention de quelque Grec de l'école platonique qui désirait opposer la justice à l'esprit de ruse, et Aristeidês à Themistoklês, — aussi bien qu'accorder en même temps un éloge à Athènes dans les jours de sa gloire.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IV

ÉVÉNEMENTS EN SICILE JUSQU'A L'EXPULSION DE LA DYNASTIE GÉLONIENNE ET A L'ÉTABLISSEMENT DE GOUVERNEMENTS POPULAIRES.

Agrigente et Gela supérieures à Syracuse antérieurement à 500 avant J.-C. — Phalaris, despote d'Agrigente. — Syracuse en 500 avant J.-C. — Gouvernement oligarchique sous les Gamori ou descendants privilégiés des premiers colons propriétaires; — le Dêmos; — les Kyllyrii ou Serfs. — Premiers gouvernements des cités grecques en Sicile; — oligarchies primitives renversées dans bien des endroits par des despotes; — tentative de colonie faite par le prince spartiate Dorieus. — 505 avant J.-C. environ. — Kleandros, despote de Gela. — 500 avant J.-C. environ. — Première élévation de Gelôn et d'Ænesidêmos au service de ce despote. — Têlinês, le premier homme marquant parmi les ancêtres de Gelôn. — Gelôn; — il avait un haut commandement dans les mercenaires d'Hippokratês, despote de Gela. — Sort de la ville ionienne de Zanklê, plus tard Messine; — elle est prise par les Samiens; — conduite d'Hippokratês. — Hippokratês remporte la victoire sur les Syracusains; — il prend Kamarina, — il meurt. — Gelôn devient despote de Gela à sa place. — 491 avant J.-C. — Grandeur de Gelôn; — il devient maître de Syracuse; — il transporte le siége de son pouvoir de Gela à Syracuse. — Conquête de diverses villes siciliennes par Gelôn; — il transporte l'oligarchie à Syracuse et vend les gens du Dêmos comme esclaves. — Accroissement du pouvoir et de la population de Syracuse sous Gelôn; elle devient la première ville de la Sicile. — Puissance de Gelôn au moment où les ambassadeurs de Sparte et d'Athènes viennent réclamer son aide. — 481 avant J.-C. — Plans de Gelôn pour fortifier l'hellénisme sicilien contre les intérêts barbares de l'île. — Des ambassadeurs spartiates et athéniens s'adressent à Gelôn. — Sa réponse. — 480 avant J.-C. — Invasion carthaginoise en Sicile simultanée avec l'invasion de la Grèce par Xerxês. — L'armée carthaginoise sous Hamilkar assiége Himera; — bataille d'Himera; — victoire complète gagnée sur eux par Gelôn. — Suprématie de Gelôn en Sicile; — il accorde la paix aux Carthaginois. — Conduite de Gelôn à l'égard des Grecs confédérés qui étaient en lutte contre Xerxês. — Nombreux prisonniers faits à la bataille d'Himera et répartis dans les cités siciliennes; — prospérité de ces villes, surtout d'Agrigente. — Mort et obsèques de Gelôn. — Nombre de nouveaux citoyens que Gelôn introduisit à Syracuse. — 478 avant J.-C. — Hierôn, frère et successeur de Gelôn à Syracuse, — jaloux de son frère Polyzêlos, — dur

Digitized by Google

comme maître. — Querelle entre Hierôn de Syracuse et Thêron d'Agrigente apaisée par le poëte Simonide. — Sévère traitement infligé par Thêron aux habitants d'Himera. — Pouvoir et exploits de Hierôn, — contre les Carthaginois et les Tyrrhéniens, — contre Anaxilaos ; — il fonde la cité d'Ætna. — Nouvelle transplantation en masse d'habitants. — Compliments de Pindare. — Mort d'Anaxilaos de Rhegium et de Thêron d'Agrigente. — Thrasydæos, fils de Thêron, règne à Agrigente et à Himera. — Son gouvernement cruel. — Il est défait par Hierôn et chassé. — Grande puissance de Hierôn, après la défaite de Thrasydæos. — Sa mort. — 467 avant J.-C. — Thrasyboulos, frère et successeur de Hierôn. — Disputes entre les membres de la famille gélonienne. — Cruautés et impopularité de Thrasyboulos.— Soulèvement contre lui à Syracuse. — 465 avant J.-C. — Expulsion de Thrasyboulos et extinction de la dynastie gélonienne. — Gouvernements populaires établis dans toutes les villes siciliennes. — Confusion et disputes produites par le nombre des nouveaux citoyens et des mercenaires établis à demeure par les princes géloniens. — Dissensions intestines et combats à Syracuse. — Défaite des Géloniens. — Syracuse adopte un gouvernement populaire. — Désordres dans d'autres villes siciliennes nés du retour d'exilés qui avaient été dépossédés sous la dynastie gélonienne. — Katane et Ætna. — Congrès général et compromis. — Les exilés sont pourvus. — Kamarina rétablie comme cité autonome séparée. — Sentiment réactionnaire contre l'ancien despotisme et en faveur du gouvernement populaire, à Syracuse et dans les autres cités. — Grecs italiens ; — défaite destructive des habitants de Tarente et de Rhegium.

J'ai déjà mentionné, dans le quatrième chapitre du cinquième volume de cette Histoire, la fondation des colonies grecques en Italie et en Sicile, avec ce fait général que dans le sixième siècle avant l'ère chrétienne, elles étaient au nombre des cités les plus puissantes et les plus florissantes du nom hellénique. Au delà de ce fait général, nous trouvons peu de renseignements sur leur histoire.

Bien que Syracuse, après être tombée dans les mains de Gelôn, vers 485 avant J.-C., fût devenue la ville la plus puissante de la Sici e, dans le siècle précédent Gela et Agrigente, sur le côté méridional de l'île, lui avaient été cependant supérieures. La dernière, peu d'années après sa fondation, tomba sous la domination de l'un de ses propres citoyens nommé Phalaris, despote énergique, belliqueux et cruel. Exilé d'Astypalæa, près de Rhodes, mais riche, et l'un des premiers colons d'Agrigente, il prit ses dispositions pour se faire despote vers l'an 570 avant J.-C. Il avait été nommé à l'un des principaux postes de la ville ; et comme il avait entrepris d'élever à ses frais un temple à Zeus Polieus dans l'akropolis (comme les Alkmæônides athéniens recons-

Digitized by Google

truisirent le temple incendié de Delphes), il obtint l'autorisation sous ce prétexte d'y réunir un nombre d'hommes considérable ; il les arma, et il profita de l'opportunité d'une fête de Dêmêtêr pour les tourner contre le peuple. On dit qu'il fit beaucoup de conquêtes sur les petites communautés sikanes du voisinage; mais on mentionne ses exactions et ses cruautés à l'égard de ses propres sujets comme le trait le plus saillant qui le caractérise, et son taureau d'airain est devenu l'objet d'un souvenir impérissable. Cette machine était creuse et suffisamment grande pour contenir à l'intérieur une ou plusieurs victimes, destinées à périr dans les tortures quand le métal était chauffé; les gémissements des patients enfermés dans les flancs de l'animal passaient pour être ses beuglements. L'artiste se nommait Perillos, et ce fut lui, dit-on, qui y fut brûlé le premier par ordre du despote. Malgré la haine qu'il encourut ainsi, Phalaris sut conserver son pouvoir despotique pendant seize ans; à la fin de cette période, un soulèvement général du peuple, dirigé par un des principaux personnages nommé Telemachos, mit fin et à son règne et à sa vie (1). Telemachos devint-il despote ou non, c'est un point sur lequel nous n'avons aucun renseignement; soixante ans plus tard, nous trouvons son descendant Thêron établi en cette qualité.

(1) Tout ce qui a jamais été dit sur Phalaris est mentionné et discuté dans la savante et ingénieuse dissertation de Bentley sur les lettres de Phalaris : cf. aussi Seyffert, Akragas und sein Gebiet, p. 57-61, qui cependant traite les prétendues lettres de Phalaris avec plus de considération que les lecteurs du docteur Bentley ne seront en général disposés à leur en accorder.

L'histoire du taureau d'airain de Phalaris semble fondée sur des preuves suffisantes; il est mentionné expressément par Pindare; et le taureau lui-même, après avoir été emporté à Carthage, quand les Carthaginois prirent Agrigente, fut rendu aux Agrigentins par Scipion, lorsqu'il prit Carthage. V. Aristote, Polit. V, 8, 4; Pindare. Pyth. I, 185; Polybe, XII, 25; Diodore, XIII, 90; Cicéron, in Verr. IV, 33.

Il ne paraît pas que Timée mît réellement en question la réalité historique du taureau de Phalaris, bien qu'on ait supposé par erreur qu'il en doutait. Timée affirmait que le taureau qu'on montrait de son temps à Agrigente n'était pas la même machine, ce qui était exact; car il doit avoir été *alors* à Carthage, d'où il ne revint à Agrigente qu'après 146 avant J.-C. V. une note de Boeckh sur les Scholies de Pindare, Pyth. I, 185.

Digitized by Google

Ce fut vers l'époque de la mort de Phalaris que les Syracusains conquirent leur colonie révoltée de Kamarina (au sud-est de l'île entre Syracuse et Gela), chassèrent ou dépossédèrent les habitants et reprirent le territoire (1). A l'exception de cette circonstance accidentelle, nous sommes sans renseignements au sujet des cités siciliennes jusqu'à une époque un peu antérieure à 500 ans avant J.-C., précisément au moment où la guerre entre Krotôn et Sybaris avait détruit la puissance de cette dernière ville, et où le despotisme des Pisistratides à Athènes avait fait place à la constitution démocratique de Kleisthenês.

Les premières formes de gouvernement chez les Grecs siciliens, comme au sein des cités de la Grèce propre dans le premier âge historique, paraissent avoir été toutes oligarchiques. Nous ne savons pas avec quelles modifications particulières elles furent maintenues ; mais probablement elles ressemblaient plus ou moins à celle de Syracuse, où les Gamori (ou riches propriétaires descendant des premiers chefs fondateurs de la colonie), possédant de vastes propriétés foncières labourées par une nombreuse population de Sikels, serfs appelés Kyllyrii, formaient les citoyens ayant droit à ce titre, — qui choisissaient parmi eux les magistrats et les généraux ; tandis que le Dêmos, ou hommes libres non privilégiés, comprenait d'abord les petits cultivateurs propriétaires qui vivaient, grâce au travail manuel et sans esclaves, de leurs propres terres ou jardins, puis les artisans et les marchands. Dans le cours de deux ou de trois générations, bien des individus de la classe privilégiée étaient tombés dans la pauvreté, et se trouvaient plutôt presque au niveau des non privilégiés ; tandis que tels membres de ces derniers qui pouvaient s'élever à l'opulence n'étaient pas pour cette raison admis dans le corps privilégié. Ici se trouvait ample matière à mécontentement. Des chefs ambitieux, souvent membres eux-mêmes de ce dernier corps, se mirent à la

(1) Thucydide, VI, 5; Schol. ad Pindar. Olymp. V, 19 : cf. Wesseling ad Diodor. XI, 76.

Digitized by Google

tête de l'opposition populaire, renversèrent l'oligarchie, et se firent despotes : la démocratie, à cette époque, n'étant guère connue quelque part en Grèce. Le fait général de ce changement, précédé par des dissensions violentes survenues par occasion dans la classe privilégiée elle-même (1), est tout ce qu'il nous est permis de savoir, sans les circonstances propres à le modifier qui ont dû l'accompagner dans chaque cité séparée. Vers l'an 500 avant J.-C., ou près de cette époque, nous trouvons Anaxilaos despote à Rhegium, Skythês à Zanklê, Têrillos à Himera, Peithagoras à Sélinonte, Kleandros à Gela, et Panætios à Leontini (2). Ce fut vers l'an 509 avant J.-C. que le prince spartiate Dorieus conduisit un corps d'émigrants aux territoires d'Eryx et d'Egesta, près de l'extrémité nord-ouest de l'île, dans l'espérance de chasser les habitants non helléniques et de fonder une nouvelle colonie grecque. Mais les Carthaginois, dont les possessions siciliennes étaient très-voisines et qui avaient déjà aidé à chasser Dorieus d'un établissement antérieur à Kinyps, en Libye, prêtèrent alors une assistance si vigoureuse aux habitants d'Egesta, que le prince spartiate, après une courte période de prospérité, fut défait et tué avec la plupart de ses compagnons. Ceux d'entre eux qui échappèrent, sous les ordres d'Euryleôn, prirent possession de Minoa, qui porta dorénavant le nom d'Hêrakleia (3), — colonie et dépendance de la ville voisine, Sélinonte, où Peithagoras était alors despote. Euryleôn se joignit aux mécon-

(1) A Gela, Hérodote, VII, 153 ; à Syracuse, Arist. Polit. V, 3, 1.

(2) Aristote, Polit. V, 8, 4 ; V. 10, 4. Καὶ εἰς τυραννίδα μεταβάλλει ἐξ ὀλιγαρχίας, ὥσπερ ἐν Σικελίᾳ σχεδὸν αἱ πλεῖσται τῶν ἀρχαίων · ἐν Λεοντίνοις εἰς τὴν Παναιτίου τυραννίδα, καὶ ἐν Γέλᾳ εἰς τὴν Κλεάνδρου, καὶ ἐν ἄλλαις πολλαῖς πόλεσιν ὡσαύτως.

(3) Diodore attribue la fondation d'Hêrakleia à Dorieus ; ceci ne semble pas s'accorder avec le rapport d'Hérodote, à moins que nous ne devions admettre que la ville d'Hêrakleia fondée par Dorieus fut détruite par les Carthaginois, et que le nom d'Hêrakleia fut donné dans la suite par Euryleôn ou ses successeurs à celle qui s'appelait auparavant Minoa (Diodore, IV, 23).

Pausanias vit à Sparte un monument funéraire en honneur d'Athenæos, un des colons qui périrent avec Dorieus (Pausan. III, 16, 4).

Digitized by Google

tents à Sélinonte, renversa Peithagoras et s'établit comme despote, jusqu'à ce que, après avoir possédé le pouvoir pendant peu de temps, il fut tué dans une émeute populaire (1).

Ici on nous présente le premier exemple connu de cette série de luttes entre les Phéniciens et les Grecs en Sicile, qui, semblables à celles que virent exister entre les Sarrasins et les Normands le onzième et le douzième siècle de l'ère chrétienne, étaient destinées à décider si l'île serait une partie de l'Afrique ou une partie de l'Europe, — et qui ne furent terminées après l'espace de trois siècles que par l'absorption des deux nations rivales dans le vaste sein de Rome. Il paraît que les Carthaginois et les Egestæens non-seulement accablèrent Dorieus, mais encore conquirent quelques-unes des possessions grecques voisines que recouvra dans la suite Gelôn de Syracuse (2).

Peu de temps après la mort de Dorieus, Kleandros, despote de Gela, commença à donner à sa ville l'ascendant sur les autres Grecs siciliens, qui avaient été jusque-là sinon tous égaux, du moins tous indépendants. Sa puissante armée de mercenaires, levée en partie parmi les tribus des Sikels (3), ne le préserva pas de l'épée d'un citoyen de Gela, nommé Sabyllos, qui le tua après un règne de sept ans; mais elle mit son frère et successeur Hippokratês en état d'étendre sa domination sur presque la moitié de l'île. Dans cette armée mercenaire, deux officiers se distinguèrent particulièrement, Gelôn et Ænesidêmos, le dernier, citoyen d'Agrigente, de la famille remarquable des Emmenidæ, et descendant de Telemachos, qui avait déposé Phalaris. Gelôn descendait d'un indigène de Têlos, près du cap Triopien, l'un des colons primitifs qui accompagnaient le Rhodien Antiphêmos quand il vint en Sicile. Son ancêtre immédiat, nommé Têlinês, avait le premier élevé la famille à un rang distingué en

(1) Hérodote, V, 43, 46.

(2) Hérodote, VII, 158. L'extrême brièveté de son allusion est embarrassante, vu que nous n'avons pas de renseignements indirects pour l'expliquer.

(3) Polyen, V, 6.

Digitized by Google

prêtant une aide importante à un parti politique défait qui avait été vaincu dans une lutte et forcé de chercher un asile dans la ville voisine de Maktorion. Têlinês possédait certains rites sacrés particuliers (ou symboles sacrés visibles et portatifs, avec une connaissance privilégiée des actes et des formalités cérémoniels du service divin avec lesquels on les devait présenter) propres à rendre propices les divinités souterraines, Dêmêtêr et Persephonê : « De qui les reçut-il, ou comment se les procura-t-il (dit Hérodote)? c'est ce que je ne puis dire ; » mais l'imposant effet de sa présence et de sa manière de les montrer était telle, qu'il osa s'avancer dans Gela à la tête des exilés de Maktorion, et put les rétablir dans le pouvoir — en détournant le peuple de la résistance de la même manière que les Athéniens avaient été intimidés par le spectacle de Phyê-Athênê dans le char à côté de Pisistrate. La hardiesse extraordinaire de cet acte excite l'admiration d'Hérodote, surtout parce qu'on lui avait dit que Têlinês était d'un caractère peu guerrier. Les exilés rétablis le récompensèrent en lui accordant, ainsi qu'à ses descendants après lui, la dignité héréditaire d'hiérophante des deux déesses (1), fonction certainement honorable et

(1) V. au sujet de Têlinês et de ce sacerdoce héréditaire, Hérodote, VII, 153. Τούτους ὦν ὁ Τηλίνης κατήγαγε ἐς Γέλην, ἔχων οὐδεμίαν ἀνδρῶν δύναμιν, ἀλλ' ἱρὰ τούτων τῶν θεῶν, ὅθεν δὲ αὐτὰ ἔλαβε, ἢ αὐτὸς ἐκτήσατο, τοῦτο οὐκ ἔχω εἶπαι. Τούτοισι δὲ ὦν πίσυνος ἐών, κατήγαγε, ἐπ' ᾧ τε οἱ ἀπόγονοι αὐτοῦ ἱροφάνται τῶν θεῶν ἔσονται : cf. un passage antérieur de cette Histoire, tome I, ch. 1, p. 43 *seq.*

Il paraît, d'après Pindare, que Hierôn exerçait ce sacerdoce héréditaire (Olymp. VI, 160 (95), avec les Scholies ad loc. et Scholies ad Pindar. Pyth. II, 27).

Au sujet de l'histoire de Phyê personnifiant Athênê à Athènes, V. tom. V, ch. 12 de cette Histoire.

L'ancien culte religieux s'adressait plutôt aux yeux qu'aux oreilles ; les mots prononcés avaient moins d'importance que les choses qu'on présentait, que les personnes qui accomplissaient les cérémonies, et que les actes qui se faisaient. Le sens vague du neutre grec et latin, ἱερὰ ou *sacra*, comprend la cérémonie entière, et il est difficile de le traduire dans une langue moderne ; mais les mots qui s'y rattachent, ἔχειν, κεκτῆσθαι, κομίζειν, φαίνειν, ἱερὰ — ἱεροφάντης, etc., ont trait à l'exposition et à l'action. C'était surtout le cas pour les mystères (ou solennités non ouvertes au public en général, mais accessibles seulement à ceux qui se soumettaient à certaines formes préliminaires, sous certaines restrictions) en l'honneur de Dêmêter et de Persephonê, aussi bien que d'autres divinités dans

Digitized by Google

probablement lucrative, liée à l'administration des biens sacrés et à l'emploi d'une grande partie de leurs produits.

---

différentes parties de la Grèce. Les λεγόμενα ou choses *dites* dans ces occasions avaient moins d'importance que les δεικνύμενα et les δρώμενα, ou *objets montrés et choses faites* (V. Pausanias, II, 37, 3). Hérodote dit au sujet du lac de Saïs en Égypte : Ἐν δὲ τῇ λίμνῃ ταύτῃ τὰ δείκηλα τῶν παθέων αὐτοῦ (d'Osiris) νυκτὸς ποιεῦσι, τὰ καλέουσι μυστήρια Αἰγύπτιοι ; il dit ensuite que la fête des Thesmophoria célébrée en honneur de Dêmêtêr en Grèce était de la même nature, et il ajoute qu'il croit qu'elle fut importée d'Égypte en Grèce. Homère (Hymn. Cerer. 476) : cf. Pausanias, II, 14, 2.

Δεῖξεν Τριπτολέμῳ τε, Διόκλεΐ τε [πληξίππῳ
Δρησμοσύνην ἱερῶν · καὶ ἐπέ- [φραδεν ὄργια πᾶσι
Πρεσβυτέρῃς Κελέοιο.....
Ὄλβιος, ὅς τά δ' ὄπωπεν ἐπιχθο- [νίων ἀνθρώπων, etc.

Cf. Eurip. Hippolyt. 25; Pindare, Fragm. 96; Soph. Fragm. 58, éd. Brunck; Plutarque, De Profect. in Virtute, c. 10, p. 81 ; De Isid. et Osir. p. 353, c. 3. Ὡς γὰρ οἱ τελούμενοι κατ' ἀρχὰς ἐν θορύβῳ καὶ βοῇ πρὸς ἀλλήλους ὠθούμενοι συνίασι, δρωμένων δὲ καὶ δεικνυμένων τῶν ἱερῶν, προσέχουσιν ἤδη μετὰ φόβου καὶ σιωπῆς : et Isokrate, Panegyr. c. 6, au sujet d'Eleusis, τὰ ἱερὰ νῦν δείκνυμεν καθ' ἕκαστον ἐνιαυτόν. Ces mystères consistaient ainsi surtout en spectacles et en actions s'adressant aux yeux des initiés, et Clément d'Alexandrie les appelle un drame mystique. — Δηὼ καὶ Κόρη δρᾶμα ἐγενέσθαν μυστικὸν, καὶ τὴν πλάνην καὶ τὴν ἁρπαγὴν καὶ τὸ πένθος ἡ Ἐλευσὶς δᾳδουχεῖ. Le mot ὄργια n'est pas autre chose dans l'origine qu'une expression consacrée pour ἔργα — ἱερὰ ἔργα (V. Pausanias, 1, 4, 5), bien qu'il en vienne plus tard à désigner toute la cérémonie, objets montrés aussi bien que choses faites — τὰ ὄργια κομίζων — ὀργίων παντοίων συνθέτης, etc. : cf. Plutarque, Alkibiad. 22-34.

Les objets sacrés qu'on montrait formaient une partie essentielle de la cérémonie, avec le coffre dans lequel on apportait ceux qui étaient mobiles, — τελετῆς ἐγκύμονα μυστίδα κίστην (Nonnus, IX, 127). Æschine, aidant aux lustrations religieuses accomplies par sa mère, portait le coffre, — κιστόφορος καὶ λικνόφορος (Demosth. De Coronâ, c. 79, p. 313). Clément d'Alexandrie (Cohort. ad Gent. p. 14) décrit les objets que contenaient ces coffres mystiques des mystères d'Eleusis, — des gâteaux de forme particulière, des grenades, du sel, des férules, du lierre, etc. Il était permis à l'initié, comme partie de la cérémonie, de les tirer du coffre, de les mettre dans une corbeille, puis de les replacer dans le coffre. — « Jejunavi et obibi cyceonem : ex cystâ sumpsi et in calathum misi ; accepi rursus, et in cistulam transtuli » (Arnobe ad Gent. V, p. 175, éd. Elmenhorst), tandis que les non initiés ne pouvaient voir ce spectacle, et il leur était interdit de le regarder « même du toit. »

Τὸν κάλαθον κατιόντα χαμαὶ θασεῖσθε [βέβαλοι
Μηδ' ἀπὸ τῶ τέγεος.

(Kallimaque, Hymn. in Cererem, 5.)

Lobeck, dans son docte et excellent traité, Aglaophamus (I, p. 51), dit : « Sacrorum nomine tam Græci quam Romani, præcipuè signa et imagines deorum, omnemque sacram suppellectilem dignari solent. Quæ res animum illuc potius inclinat, ut putem Hierophantas ejusmodi ἱερὰ in conspectum hominum protulisse, sive deorum simulacra, sive vasa sacra et instrumenta

Digitized by Google

Gelôn appartenait ainsi à une ancienne famille distinguée d'hiérophantes à Gela; il était l'aîné de quatre frères fils de Deinomenês, — Gelôn, Hierôn, Polyzelos et Thrasyboulos; et de plus il s'illustra par de tels exploits personnels dans l'armée du despote Hippokratês, qu'il fut élevé au commandement suprême de la cavalerie. Ce fut en grande partie à l'activité de Gelôn que le despote dut une succession de victoires et de conquêtes, dans laquelle les cités ioniennes et chalkidiques de Kallipolis, de Naxos, de Leontini et de Zanklê furent successivement réduites sous son obéissance (1).

Le sort de Zanklê — tenue vraisemblablement par son despote Skythês dans un état d'alliance dépendante d'Hippokratês, et dans une querelle permanente avec Anaxilaos de Rhegium, sur le côté opposé du détroit de Messine, — fut remarquable. A l'époque où la révolte ionienne en Asie fut réprimée, et Milêtos reconquise par les Perses (494, 493 av. J.-C.), les Grecs ioniens de Sicile manifestèrent une sympathie naturelle à l'égard des Grecs de la même race malheureux à l'est de la mer Ægée. On projeta d'aider les réfugiés asiatiques à trouver une nouvelle demeure, et les Zanklæens particulièrement les invitèrent à former une nouvelle colo-

---

aliave priscæ religionis monumenta; qualia in sacrario Eleusinio asservata fuisse, etsi nullo testimonio affirmare possumus, tamen probabilitatis speciem habet testimonio similem. Namque non solum in templis fere omnibus cimelia venerandæ antiquitatis condita erant, sed in mysteriis ipsis talium rerum mentio occurrit, quas initiati summa cum veneratione aspicerent, non initiatis ne aspicere quidem liceret..... Ex his testimoniis efficitur (p. 61) sacra quæ Hierophanta ostendit, illa ipsa fuisse ἅγια φάσματα sive simulacra deorum, eorumque aspectum qui præbeant δεῖξαι τὰ ἱερὰ vel παρέχειν vel φαίνειν dici, et ab hoc quasi primario Hierophantæ actu tum Eleusiniorum sacerdotum principem nomen accepisse, tum totum negotium esse nuncupatum. »

Cf. aussi K. F. Hermann, Gottesdienstliche Alterthümer der Griechen, partie II, ch. II, lect. 32.

Un passage de Cicéron, De Haruspicum Responsis (c. 11), qui est transcrit presque entièrement par Arnobe, adv. Gentes, IV, p. 148, prouve la précision minutieuse exigée à Rome dans l'accomplissement de la fête des Megalesia: on supposait que la plus petite omission ou le plus petit changement rendait la fête désagréable aux dieux.

La mémorable histoire de la Sainte Tunique à Trèves en 1845, montre quel effet immense et répandu au loin peut être produit, même dans le dix-neuvième siècle, par ἱερὰ δεικνύμενα.

(1) Hérodote, VII, 154.

Digitized by Google

nie panionienne sur le territoire des Sikels, appelé Kalê Aktê, sur la côte septentrionale de la Sicile : cette côte présentait des sites fertiles et attrayants, et le long de toute sa ligne, il n'y avait qu'une seule colonie grecque Himera. Cette invitation fut acceptée par les réfugiés de Samos et de Milêtos, qui, en conséquence, s'embarquèrent pour Zanklê; ils gouvernèrent, selon l'usage, le long de la côte d'Akarnania jusqu'à Korkyra, de là traversèrent à Tarente, et longèrent la côte d'Italie jusqu'au détroit de Messine. Il arriva que quand ils atteignirent la ville de Lokri Epizéphyrienne, Skythês, le despote de Zanklê, était absent de sa cité, avec la plus grande partie de ses forces militaires, pour une expédition contre les Sikels, — entreprise peut-être pour faciliter la colonie projetée de Kalê Aktê. Son ennemi, le prince rhégien Anaxilaös, profitant de ce hasard, proposa aux réfugiés à Lokri de s'emparer pour eux-mêmes de la ville de Zanklê sans défense et de la garder. Ils suivirent ce conseil, et se rendirent maîtres de la cité, en même temps que des familles et des biens des Zanklæens absents : ceux-ci se hâtèrent de revenir pour recouvrer ce qu'ils avaient perdu, tandis que leur prince Skythês invoqua en outre l'aide puissante de son allié et supérieur, Hippokratês. Cependant ce dernier, irrité de la perte d'une de ses villes dépendantes, saisit Skythês, qu'il considérait comme en étant la cause (1), et l'emprisonna à Inykos, dans l'intérieur de l'île. Mais il trouva en même temps avantageux d'accepter une proposition que lui firent les Samiens, qui s'étaient emparés de la ville, et de trahir les Zanklæens, à l'aide desquels il était venu. Par une convention ratifiée avec serment, il fut convenu qu'Hippokratês recevrait pour lui tous les biens en dehors des murs, et la moitié des biens dans l'intérieur des murs, ainsi que les

(1) Hérodote, VI, 22, 33. Σκύθην μὲν τὸν μούναρχον τῶν Ζαγκλαίων, ὡς ἀποβαλόντα τὴν πόλιν, ὁ Ἱπποκράτης πεδήσας, καὶ τὸν ἀδελφεὸν αὐτοῦ Πυθογένεα, ἐς Ἴνυκον πόλιν ἀπέπεμψε.

Les mots ὡς ἀποβαλόντα semblent impliquer la relation qui existait auparavant entre Hippokratês et Skythês, comme supérieur et sujet, et la punition infligée au second par le premier pour avoir perdu un poste important.

Digitized by Google

esclaves appartenant aux Zanklæens, et qu'il laisserait l'autre moitié aux Samiens. Parmi les biens en dehors des murs, la partie qui n'était pas la moins importante se composait des personnes de ces Zanklæens qu'Hippokratês était venu aider, mais qu'alors il emmena comme esclaves, en exceptant toutefois de ce lot trois cents des principaux citoyens, qu'il livra aux Samiens pour être égorgés, — probablement dans la crainte qu'ils ne trouvassent des amis pour se procurer leur rançon, et que plus tard ils ne vinssent inquiéter les Samiens dans la possession de la ville. Leurs vies furent cependant respectées par les Samiens, bien qu'on ne nous dise pas ce qu'ils devinrent. Cette transaction, également perfide de la part des Samiens et de celle d'Hippokratês, assura aux premiers une cité florissante et au second un abondant butin. Nous sommes heureux d'apprendre que Skythês le prisonnier trouva moyen de s'échapper et de s'enfuir chez Darius, roi de Perse, de qui il reçut une généreuse protection : compensation imparfaite pour l'iniquité de ses frères grecs (1). Cependant les Samiens ne conservèrent pas longtemps leur conquête ; mais ils en furent chassés par la même personne qui les avait poussés à s'en emparer, — Anaxilaos de Rhegium. Il y établit de nouveaux habitants, de race dôrienne et messénienne, en la colonisant de nouveau sous le nom de Messênê, — nom qu'elle porta dans la suite (2) ; et elle paraît avoir été gouvernée soit par lui-même, soit par son fils Kleophrôn, jusqu'à sa mort, vers 476 avant J.-C.

Outre les conquêtes mentionnées plus haut, Hippokratês de Gela fut sur le point de faire l'acquisition bien plus importante de Syracuse, et il ne fut empêché d'y parvenir, après avoir vaincu les Syracusains près du fleuve Helôros, et fait beaucoup de prisonniers, que par la médiation des Corinthiens et des Korkyræens, qui le décidèrent à se con-

(1) Hérodote, VI, 23, 24. Aristote, (Polit. V, 2, 11) représente les Samiens comme ayant été d'abord réellement reçus dans Zanklê, et comme en chassant ensuite les premiers habitants. Sa brève mention ne doit pas être opposée au récit clair d'Hérodote.

(2) Thucydide, VI, 4 ; Schol. ad Pindar. Pyth. II, 84 ; Diodore, XI, 48.

Digitized by Google

tenter de la cession de Kamarina et de son territoire comme rançon. Après avoir repeuplé ce territoire, qui devint ainsi annexé à Gela, il était en train de poursuivre plus loin ses conquêtes chez les Sikels, quand il mourut ou fut tué à Hybla. Sa mort causa un soulèvement parmi les habitants de Gela, qui refusèrent de reconnaître ses fils et s'efforcèrent de recouvrer leur liberté; mais Gelôn, le général de la cavalerie de l'armée, épousant avec énergie la cause des fils, triompha par la force de la résistance du peuple. Aussitôt après, il jeta le masque, déposa les fils d'Hippokratês, et saisit le sceptre lui-même (1).

Maître ainsi de Gela, et succédant probablement à l'ascendant dont jouissait son prédécesseur sur les cités ioniennes, Gelôn devint l'homme le plus puissant de l'île; mais un incident qui survint peu d'années après (485 av. J.-C.), tout en l'agrandissant plus encore, transporta le siége de son pouvoir de Gela à Syracuse. Les Gamori syracusains, ou ordre oligarchique de familles propriétaires, humiliés probablement par leur ruineuse défaite à l'Helôros, furent dépossédés du gouvernement par une coalition formée entre leurs cultivateurs serfs, appelés les Kyllyrii, et les hommes libres de condition inférieure, appelés le Dêmos: ils furent forcés de se retirer à Kasmenæ, où ils invoquèrent l'aide de Gelôn pour les rétablir. Ce prince ambitieux se chargea de cette tâche, et l'accomplit facilement; car le peuple syracusain, probablement hors d'état de résister à ses adversaires politiques, soutenus par un secours étranger si puissant, se livra à lui sans coup férir (2). Mais au lieu de rendre la ville à

(1) Hérodote, VII, 155; Thucyd. VI, 5. La neuvième ode néméenne de Pindare (V, 40) adressée à Chromios, l'ami de Hierôn de Syracuse, rappelle, entre autres exploits, sa conduite à la bataille de l'Helôros.

(2) Hérodote, VII, 155. Ὁ γὰρ δῆμος ὁ τῶν Συρακουσίων ἐπιόντι Γέλωνι παραδιδοῖ τὴν πόλιν καὶ ἑωϋτόν.

Aristote (Politic. V, 2, 6) fait allusion à la démocratie syracusaine antérieure au despotisme de Gelôn comme à un cas de démocratie ruinée par son anarchie et son désordre. Mais il n'a pu guère en être ainsi, s'il faut s'en rapporter au récit d'Hérodote. L'expulsion des Gamori ne fut pas l'acte d'une démocratie anarchique, mais du soulèvement de sujets libres et d'esclaves contre une oligarchie dominante. Après

Digitized by Google

l'ancienne oligarchie, Gelôn se l'appropria, en laissant Gela sous le gouvernement de son frère Hierôn. Il agrandit beaucoup la ville de Syracuse et augmenta la force de ses fortifications : probablement ce fut lui qui le premier porta la ville au delà de l'îlot d'Ortygia, de manière à comprendre un espace plus considérable du continent adjacent (ou plutôt de l'île de Sicile), qui portait le nom d'Achradina. Pour peupler cet espace ainsi agrandi, il amena tous les habitants de Kamarina, ville qu'il démantela, et plus de la moitié de ceux de Gela, qui perdit ainsi en importance, tandis que Syracuse devint la première ville de Sicile, et même reçut une nouvelle augmentation de population des villes voisines de Megara et d'Eubœa.

Ces deux villes, Megara et Eubœa, comme Syracuse, étaient gouvernées par des oligarchies, avec des cultivateurs serfs sous leur dépendance, et un Dêmos ou corps d'hommes libres de condition inférieure, exclu des priviléges politiques : toutes deux furent engagées dans une guerre avec Gelôn,

---

que les Gamori eurent été chassés, la démocratie n'eut pas le temps de s'établir, ni de montrer à quel degré elle possédait le talent de gouverner, puisque le récit d'Hérodote indique que le rétablissement par Gelôn suivit immédiatement l'expulsion. Et les forces supérieures que Gelôn amena au secours des Gamori expulsés, sont tout à fait suffisantes pour expliquer la soumission du peuple syracusain, quelque bon qu'ait été leur gouvernement. Il se peut qu'Aristote ait eu sous les yeux des rapports différents de ceux d'Hérodote ; à moins dans le fait que nous ne nous permettions de soupçonner que le nom de *Gelôn* paraît dans Aristote par une erreur de mémoire à la place de celui de *Denys* (Dionysios). Il est extrêmement probable que le désordre partiel dans lequel la démocratie syracusaine était tombée immédiatement avant le despotisme de Denys, fut une des principales circonstances qui lui permirent d'acquérir le pouvoir suprême. Mais une semblable assertion ne peut guère être rendue applicable aux anciens temps qui précèdent Gelôn, dans lesquels en effet la démocratie ne faisait précisément que commencer en Grèce.

La confusion que font souvent des historiens peu soigneux entre les noms de Gelôn et de Denys, est sévèrement critiquée par Denys d'Halikarnasse (Antiq. Rom. VII, 1, p. 1314) ; ce dernier toutefois, dans ce qu'il dit relativement à Gelôn, n'est pas tout à fait exempt d'erreur, puisqu'il représente Hippokratês comme *frère* de Gelôn. Nous devons admettre la supposition de Larcher, que Pausanias (VI, 9, 2), tout en déclarant donner la date de l'occupation de *Syracuse* par Gelôn, a en réalité donné la date de l'occupation de *Gela* par Gelôn. (V. M. Fynes Clinton, Fast. Hellen. ad. ann. 491 avant J.-C.

Digitized by Google

probablement pour résister à ses empiétements ; toutes deux furent assiégées et prises. Les oligarques qui gouvernaient ces villes, et qui étaient les auteurs aussi bien que les chefs de la guerre, n'attendaient que la ruine des mains du vainqueur; tandis que le Dêmos, qui n'avait pas été consulté et n'avait pas pris part à la lutte (que nous devons supposer avoir été poursuivie par l'oligarchie et ses serfs seuls), se croyait assuré qu'il ne lui serait fait aucun mal. L'attente des uns et de l'autre fut trompée par sa conduite. Après les avoir transportés tous deux à Syracuse, il établit les oligarques dans cette ville comme citoyens, et vendit les gens du Dêmos comme esclaves, à condition qu'ils seraient exportés de Sicile. « Sa conduite, dit Hérodote (1), était dictée par la conviction qu'un Dêmos était un compagnon très-difficile à vivre. » Il paraît que l'état de société qu'il désirait établir était celui de Patriciens et de clients, sans Plebs du tout, quelque chose ressemblant à celui de la Thessalia, où il y avait des oligarques propriétaires vivant dans les villes, avec des Penestæ ou des cultivateurs dépendants occupant et labourant la terre pour leur compte ; mais pas de petits propriétaires travaillant par eux-mêmes ni de marchands en nombre suffisant pour former une classe reconnue. Et comme Gelôn écartait la population libre de ces cités conquises, et ne laissait personne dans les villes ni aux alentours, si ce n'est les cultivateurs serfs, nous pouvons présumer que les propriétaires oligarchiques, quand ils en étaient éloignés, continuaient, même comme habitants de Syracuse, à recevoir le produit que d'autres avaient récolté pour eux : mais les petits propriétaires travaillant par eux-mêmes, si on les éloignait de la même manière, étaient pri-

(1) Hérodote, VII, 156. Μεγαρέας τε τοὺς ἐν Σικελίῃ, ὡς πολιορκεόμενοι ἐς ὁμολογίην προσεχώρησαν, τοὺς μὲν αὐτῶν παχέας, ἀειραμένους τε πόλεμον αὐτῷ καὶ προσδοκέοντας ἀπολέεσθαι διὰ τοῦτο, ἄγων ἐς Συρακούσας πολιήτας ἐποίησε · τὸν δὲ δῆμον τῶν Μεγαρέων, οὐκ ἐόντα μεταίτιον τοῦ πολέμου τούτου, οὐδὲ προσδεκόμενον κακὸν οὐδὲν πείσεσθαι, ἀγαγὼν καὶ τούτους ἐς τὰς Συρακούσας, ἀπέδοτο ἐπ' ἐξαγωγῇ ἐκ Σικελίης. Τὠυτὸ δὲ τοῦτο καὶ Εὐβοέας τοὺς ἐν Σικελίῃ ἐποίησε διακρίνας. Ἐποίεε δὲ ταῦτα τούτους ἀμφοτέρους, νομίσας δῆμον εἶναι συνοίκημα ἀχαριτώτατον.

Digitized by Google

vés de subsistance, parce que leur terre était à une trop grande distance pour qu'ils la labourassent en personne, et d'ailleurs ils n'avaient pas d'esclaves. Si donc nous croyons entièrement, avec Hérodote, que Gelôn considérait les petits propriétaires libres comme « des compagnons gênants », — sentiment parfaitement naturel à un despote grec, à moins qu'il ne trouvât en eux un secours utile à son ambition contre une oligarchie hostile, — nous devons ajouter qu'ils devenaient particulièrement gênants dans son dessein de concentrer la population libre de Syracuse, en voyant qu'il aurait eu à leur donner des terres dans le voisinage ou à pourvoir de quelque autre manière à leur subsistance.

Un accroissement si considérable de grandeur, de murs et de population, rendit Syracuse la première ville grecque de la Sicile. Et l'empire de Gelôn, embrassant comme il le faisait non-seulement Syracuse, mais encore une si vaste partie du reste de l'île, comprenant des Grecs aussi bien que des Sikels, était la puissance hellénique la plus grande qui existât alors. Il paraît avoir compris les cités grecques sur la côte est et sud-est de l'île, depuis les frontières d'Agrigente jusqu'à celles de Zanklê ou Messênê, avec une assez grande partie des tribus des Sikels. Messênê était sous le gouvernement d'Anaxilaos de Rhegium, Agrigente sous celui de Thêron, fils d'Ænesidêmos, Himera sous celui de Terillos; tandis que Sélinonte, tout près des frontières d'Egesta et des possessions carthaginoises, avait son propre gouvernement libre ou despotique, mais paraît avoir été alliée avec Carthage ou dépendante d'elle (1). Une domination aussi étendue fournissait sans doute des tributs abondants, outre lesquels Gelôn, qui avait conquis et dépossédé maints propriétaires fonciers et avait colonisé de nouveau Syracuse, pouvait facilement donner et des terres et le droit de cité pour récompenser ses partisans. C'est ce qui lui permit d'agrandir considérablement les forces militaires que lui avaient transmises Hippokratês, et de former en outre une armée navale.

(1) Diodore, XI, 21.

Digitized by Google

Phormis (1) le Mænalien, qui prit du service sous lui et devint citoyen de Syracuse, avec assez de fortune pour envoyer des offrandes à Olympia, — et Agêsias le prophète Iamide de Stymphâlos (2), — ne sont pas sans doute les seuls exemples d'émigrants venus d'Arkadia pour se joindre à lui. Car la population arkadienne était pauvre, brave et prête à servir comme mercenaires ; tandis que le service d'un despote grec en Sicile doit avoir été plus attrayant pour eux que celui de Xerxês (3). De plus, pendant les dix années qui s'écoulèrent entre la bataille de Marathôn et celle de Salamis, alors que non-seulement une partie si considérable des cités grecques étaient devenues sujettes de la Perse, mais que la perspective d'une invasion persane était suspendue comme un nuage au-dessus de la Grèce propre, — le sentiment croissant du défaut de sécurité d'une extrémité à l'autre de cette dernière rendait l'émigration en Sicile plus attrayante que jamais.

Ces circonstances expliquent en partie l'immense pouvoir et la position supérieure dont, selon Hérodote, jouissait Gelôn, vers l'automne de 481 avant J.-C., lorsque les Grecs de l'isthme de Corinthe, confédérés pour résister à Xerxês, envoyèrent solliciter son aide. Il était alors le chef souverain de la Sicile : il pouvait offrir aux Grecs (ainsi nous le dit l'historien), 20,000 hoplites, 200 trirèmes, 2,000 cavaliers, 2,000 archers, 2,000 frondeurs, 2,000 hommes à cheval armés à la légère, outre des objets d'équipement pour toute

(1) Pausanias, V, 27, 1, 2. Nous voyons Denys l'Ancien, environ un siècle plus tard, transporter toute la population libre de villes conquises (Kaulonia et Hipponium en Italie, etc.) à Syracuse (Diodor. XIV, 106, 107).

(2) V. la sixième Olympique de Pindare, adressée au syracusain Agêsias. Le scholiaste du v. 5 de cette ode, — qui dit que ce ne fut pas Agêsias lui-même, mais quelques-uns de ses ancêtres qui émigrèrent de Stymphalos à Syracuse, est contredit non-seulement par le scholiaste du v. 167, où Agêsias est justement nommé à la fois Ἀρκὰς et Συρακόσιος ; mais encore par la preuve meilleure des propres expressions de Pindare, — Συνοικιστήρ τε τᾶν κλεινᾶν Συρακοσσᾶν — οἴκοθεν οἴκαδε, — à propos de Stymphalos et de Syracuse — δύ' ἀγκύραι (v. 6, 99, 101 = 166-174).

Ergotelês, exilé de Knossos en Krête, doit avoir émigré à peu près vers ce temps à Himera en Sicile. V. la douzième Olympique de Pindare.

(3) Hérodote, VIII, 26.

Digitized by Google

l'armée grecque aussi longtemps que durerait la campagne (1). Si l'on pouvait ajouter complétement foi à cet exposé numérique (ce que je ne crois pas), Hérodote était tout à fait vrai en disant qu'il n'y avait pas d'autre pouvoir hellénique qui pût supporter la moindre comparaison avec celui de Gelôn (2), et nous pouvons bien admettre cette supériorité générale comme vraie en substance, bien que les nombres mentionnés ci-dessus soient une vaine vanterie plutôt qu'une réalité.

Grâce au grand pouvoir de Gelôn, nous reconnaissons maintenant pour la première fois une tendance qui commence en Sicile vers des opérations combinées et centrales. Il paraît que Gelôn avait formé le plan de réunir en Sicile les forces grecques dans le dessein de chasser les Carthaginois et les Egestæens, soit totalement, soit en partie, de leurs possessions maritimes de l'extrémité orientale de l'île, et de venger la mort du prince spartiate Dorieus, — qu'il avait même essayé, quoique en vain, d'amener les Spartiates et d'autres Grecs du centre à concourir à son plan, — et que sur leur refus, il l'avait exécuté en partie avec les forces siciliennes seules (3). Nous n'avons qu'une courte et vague

---

(1) Hérodote, VII, 157. Σὺ δὲ δυνάμιός τε ἥκεις μεγάλης, καὶ μοῖρά τοι τῆς Ἑλλάδος οὐκ ἐλαχίστη μέτα, ἄρχοντί γε Σικελίης : et même encore plus fort, c. 163. ἐὼν Σικελίης τύραννος.

Le mot ἄρχων correspond à ἀρχὴ, tel que celui des Athéniens, et il est moins fort que τύραννος. L'exposé numérique est contenu dans le discours composé par Hérodote pour Gelôn (VII, 158).

(2) Hérodote, VII, 145. Τὰ δὲ Γέλωνος πρήγματα μεγάλα ἐλέγετο εἶναι · οὐδαμῶν Ἑλληνικῶν τῶν οὐ πολλὸν μέζω.

(3) Hérodote, VII, 158. Gelôn dit aux envoyés du Péloponèse : — Ἄνδρες Ἕλληνες, λόγον ἔχοντες πλεονέκτην, ἐτολμήσατε ἐμὲ σύμμαχον ἐπὶ τὸν βάρβαρον παρακαλέοντες ἐλθεῖν. Αὐτοὶ δὲ, ἐμεῦ πρότερον δεηθέντος βαρβαρικοῦ στρατοῦ συνεπάψασθαι, ὅτε μοι πρὸς Καρχηδονίους νεῖκος συνῆπτο, ἐπισκήπτοντός τε τὸν Δωριέος τοῦ Ἀναξανδρίδεω πρὸς Ἐγεσταίων φόνον ἐκπρήξασθαι, ὑποτείνοντός τε τὰ ἐμπόρια συνελευθεροῦν, ἀπ' ὧν ὑμῖν μεγάλαι ὠφελίαι τε καὶ ἐπαυρέσιες γεγόνασι · οὔτε ἐμεῦ εἵνεκα ἤλθετε βοηθήσοντες, οὔτε τὸν Δωριέος φόνον ἐκπρηξόμενοι · τὸ δὲ κατ' ὑμέας, τάδε ἅπαντα ὑπὸ βαρβάροισι νέμεται. Ἀλλὰ εὖ γὰρ ἡμῖν καὶ ἐπὶ τὸ ἄμεινον κατέστη · νῦν δὲ, ἐπειδὴ περιελήλυθε ὁ πόλεμος καὶ ἀπῖκται ἐς ὑμέας, οὕτω δὴ Γέλωνος μνῆστις γέγονε.

Il est très-regrettable que nous n'ayons pas d'autres renseignements relatifs aux événements auxquels ces mots font allusion. Ils semblent indiquer que les Carthaginois et les Egestæens avaient fait quelques empiétements et menaçaient d'en faire davan-

Digitized by Google

allusion à cet exploit, où Gelôn paraît comme le chef et le champion des intérêts helléniques contre les intérêts barbares en Sicile, — le précurseur de Denys, de Timoléon et d'Agathoklês. Mais il avait déjà commencé à se croire, et avait déjà été reconnu par d'autres, dans cette position dominante, quand les ambassadeurs de Sparte, d'Athènes, de Corinthe, etc., vinrent vers lui de l'isthme de Corinthe, en 481 avant J.-C., pour le prier de les aider à repousser l'immense armée d'envahisseurs près de franchir l'Hellespont. Gelôn, après leur avoir rappelé qu'ils avaient refusé une demande semblable de secours qu'il avait faite, dit que, loin de leur témoigner à son tour, à l'heure du besoin, des dispositions aussi peu généreuses, il leur amènerait un renfort écrasant (les nombres d'Hérodote que nous avons déjà cités), mais à une condition seulement, — c'est qu'on le reconnaîtrait comme généralissime de toute l'armée grecque contre les Perses. Son offre fut rejetée avec un mépris plein d'indignation par l'ambassadeur spartiate; et Gelôn alors réduisit tellement sa demande, qu'il se contenta du commandement soit de l'armée de terre, soit des forces navales, selon ce qui serait jugé préférable. Mais alors, l'ambassadeur athénien intervint et protesta: « Nous sommes envoyés ici (dit-il) pour demander une armée et non un général; et toi tu nous donnes l'armée, seulement afin de te faire général. Sache que même si les Spartiates t'accordaient le commandement sur mer, *nous*, nous ne le voudrions pas. Le commandement naval nous appartient, s'ils le déclinent; à nous, Athéniens, la plus ancienne nation de la Grèce, — les seuls Grecs qui n'ont jamais quitté leurs foyers, — dont le chef devant Troie est proclamé par Homère comme le plus habile de tous les Grecs

---

tage : que Gelôn les avait repoussés par une guerre véritable et heureuse. Je trouve étrange cependant qu'on lui fasse dire : — « *Vous*, (les Péloponésiens) avez tiré de grands et signalés avantages de ces ports de mer. » Le profit qu'en avaient tiré les *Péloponésiens* ne peut jamais avoir été assez grand pour être indiqué de cette manière spéciale. J'aurais plutôt attendu — ἀπ' ὧν ἡμῖν (et non ἀπ' ὧν ὑμῖν), — ce qui eût été vrai en fait, et que l'on verra s'accorder logiquement avec tout le sens du discours de Gelôn.

à ranger une armée et à y maintenir l'ordre; — *nous*, qui de plus fournissons le contingent naval le plus considérable de la flotte, ne consentirons jamais à être commandés par un Syracusain. »

« Étranger athénien (répliqua Gelôn), vous autres, vous semblez être pourvus de commandants, mais il n'est pas vraisemblable que vous ayez des soldats à commander. Tu peux partir dès qu'il te plaira, et dire aux Grecs que leur année est privée de son printemps (1). »

Ces ambassadeurs étaient envoyés du Péloponèse pour solliciter l'assistance de Gelôn contre Xerxès; et qu'ils l'aient sollicitée en vain, c'est un incident incontestable; mais on peut soupçonner que la raison attribuée au refus — un conflit de prétentions au sujet du commandement suprême — provient moins d'une transmission historique que des conceptions de l'historien, ou de ceux de qui il tirait ses renseignements, relativement aux relations entre les deux parties. De son temps, Sparte, Athènes et Syracuse étaient les trois grandes cités souveraines de la Grèce; et ses témoins siciliens, fiers de la grande puissance de Gelôn dans le passé, pouvaient bien lui attribuer cette rivalité de prééminence et de commandement qu'Hérodote a revêtue de couleurs dramatiques. Le total immense de forces que l'on fait promettre à Gelôn devient d'autant plus incroyable, si nous réfléchissons qu'il avait une autre raison, et une raison meilleure, pour refuser absolument son secours. Il était attaqué chez lui, et était entièrement occupé à se défendre.

Le même printemps qui amena Xerxès en Grèce par l'Hellespont fut aussi témoin d'une formidable invasion carthaginoise en Sicile. Gelôn avait déjà été engagé dans une guerre contre eux (comme nous l'avons dit plus haut) et avait

(1) Hérodote, VII, 161, 162. Polybe (XII, 26) ne semble pas avoir lu cette ambassade telle qu'elle est rapportée par Hérodote, — ou du moins il doit avoir préféré quelque autre récit à ce sujet. Il rend compte différemment de la réponse qu'ils firent à Gelôn: réponse (non insolente, mais) adroite et évasive: — πραγματικώτατον ἀπόκριμα, etc. V. Timée, Fragm. 87, éd. Didot.

Digitized by Google

obtenu des succès, et ils cherchaient naturellement la première occasion de réparer leurs défaites. La vaste invasion persane en Grèce, organisée pendant trois années à l'avance, et tirant des contingents non-seulement de tout le monde oriental, mais particulièrement de leurs propres frères de leurs métropoles, Tyr et Sidon, était bien faite pour les encourager ; et il semble qu'il y a de bonnes raisons pour croire que l'attaque simultanée dirigée contre les Grecs, tant dans le Péloponèse qu'en Sicile, était concertée entre les Carthaginois et Xerxês (1), — probablement par les Phéniciens en faveur de Xerxês. Néanmoins cette alliance n'exclut pas un concours d'autres circonstances dans l'intérieur de l'îlè, qui fut pour les Carthaginois un appel et un secours. Agrigente, bien qu'elle ne fût pas sous la domination de Gelôn, était gouvernée par Thêron, son ami et son parent; tandis que Rhegium et Messênê, sous le gouvernement d'Anaxilaos, — Himera sous celui de son beau-père Terillos, — et Sélinonte, — semblent avoir formé une minorité imposante parmi les Grecs siciliens, en désaccord avec Gelôn et Thêron, mais en amitié et en correspondance avec Carthage (2). Ce fut vraisemblablement vers l'année 481 avant J.-C. que Thêron, invité peut-être par un parti himéræen, chassa d'Himera le despote Terillos, et devint maître de la ville. Terillos demanda le secours de Carthage, soutenu par son gendre Anaxilaos, qui épousa la querelle si chaudement, qu'il alla jusqu'à offrir ses propres enfants comme otages à Hamilkar le Suffète, ou général carthaginois, l'ami personnel ou hôte de Terillos. La demande fut favorablement accueillie. Arrivant à Panormos dans l'année 480 avant J.-C., si remplie d'événements, avec une flotte

(1) Ephore, Fragm. 3, éd. Didot; Diodore, XI, 1, 20. Mitford et Dahlmann (Forschungen, *Herodotus*, etc., sect. 85, p. 186) révoquent en doute cette alliance ou intelligence entre Xerxês et les Carthaginois, mais non d'après des motifs suffisants, à mon avis.

(2) Hérodote, VII, 165; Diodore, XI, 23: cf. aussi XIII, 55, 59. C'est de la même manière que Rhegium et Messênê s'opposaient comme rivales à Syracuse, sous Denys l'Ancien (Diodore, XIV, 44).

Digitized by Google

de 3,000 vaisseaux de guerre et un nombre plus grand de transports de vivres, Hamilkar débarqua une armée de terre de 300,000 hommes qui aurait été même plus considérable si les navires qui transportaient la cavalerie et les chars n'eussent été dispersés par des tempêtes (1). Ces chiffres, nous pouvons seulement les répéter tels que nous les trouvons, sans y croire plus que comme à une preuve que cet armement était sur la plus grande échelle. Mais on peut ajouter foi aux différentes nations dont, selon Hérodote, se composait l'armée de terre et dont il est curieux de voir les noms : elle comprenait des Phéniciens, des Libyens, des Ibériens, des Ligyes, des Helisyki, des Sardes et des Corses (2). C'est le premier exemple que nous connaissions de ces nombreuses armées mercenaires que Carthage, dans l'intérêt de sa politique, composait de nations différentes de race et de langage (3), afin de prévenir les conspirations et la mutinerie contre le général.

Après avoir débarqué à Panormos, Hamilkar marcha sur Himera, tira ses vaisseaux sur le rivage à l'abri d'un rempart, et mit ensuite le siége devant la ville; tandis que les Himériens, renforcés par Thêron et l'armée d'Agrigente, se décidèrent à faire une défense obstinée, et même murèrent les portes. On envoya de pressants messages pour demander du secours à Gelôn, qui réunit toute son armée, dont le chiffre fut, dit-on, de 50,000 fantassins et de 5,000 chevaux, et se rendit à Himera. Son arrivée rendit le courage aux habitants, et après quelques combats partiels, qui tournèrent à l'avantage des Grecs, il fut livré une bataille générale. Elle fut acharnée et sanglante, et dura de-

(1) Hérodote (VII, 165) et Diodore (XI, 20) donnent tous deux le chiffre de l'armée de terre; le dernier seul donne celui de la flotte.

(2) Hérodote, VII, 165. Les Ligyes venaient du point méridional de jonction de l'Italie et de la France, les golfes du Lion et de Gênes. On ne peut vérifier les Helisyki d'une manière satisfaisante; Niebuhr croit que c'étaient les *Volsques*, conjecture ingénieuse.

(3) Polybe, I, 67. La description qu'il fait de la mutinerie des mercenaires carthaginois, après la fin de la première guerre punique, est extrêmement instructive.

Digitized by Google

puis le lever du soleil jusqu'à une heure avancée de l'après-midi, et son succès fut surtout déterminé par une lettre interceptée qui tomba entre les mains de Gelôn, — communication des habitants de Sélinonte à Hamilkar, promettant d'envoyer à son aide un corps de cavalerie, et lui donnant à entendre le moment où ce corps arriverait. Une partie de la cavalerie de Gelôn reçut pour instruction de représenter ce renfort de Sélinonte : elle fut reçue dans le camp d'Hamilkar, où elle répandit la consternation et le désordre, et tua même, dit-on, le général et incendia les vaisseaux ; tandis que l'armée grecque, mise en action à ce moment opportun, réussit enfin à triompher et de forces supérieures et d'une résistance déterminée. Si nous devons en croire Diodore, cent cinquante mille hommes furent tués du côté des Carthaginois ; les autres prirent la fuite, — en partie vers les montagnes Sikaniennes où ils devinrent prisonniers des Agrigentins, en partie vers un terrain montueux, où, faute d'eau, ils furent obligés de se rendre à discrétion. Vingt vaisseaux seulement s'échappèrent avec un petit nombre de fugitifs, et ces vingt vaisseaux furent détruits par une tempête pendant la traversée, de sorte qu'il n'arriva à Carthage qu'un seul petit bateau avec la désastreuse nouvelle (1). En écartant ces exagérations déraisonnables, nous pouvons seulement nous permettre d'affirmer que la bataille fut vivement disputée, la victoire complète et les hommes tués aussi bien que les prisonniers nombreux. Le corps d'Hamilkar ne fut jamais découvert, malgré une recherche soigneuse ordonnée par Gelôn : les Carthaginois affirmaient que, dès que la défaite de son armée était devenue irréparable, il s'était jeté dans le grand feu du sacrifice où il avait offert des victimes entières (le sacrifice ordinaire consistant seulement en une petite partie de l'animal (2)) pour se rendre

(1) Diodore, XI, 21-24.

(2) Hérodote, VII, 167. Σώματα ὅλα καταγίζων. Ce passage d'Hérodote est expliqué par le savant commentaire de Movers sur l'inscription phénicienne récemment découverte à Marseille. C'était la coutume habituelle des Juifs, et dans les anciens temps les Phéniciens (Porphyr. De Abstin. IV, 15) avaient eu l'usage de brûler la victime

les dieux propices, et qu'il y avait été consumé. Les Carthaginois lui élevèrent des monuments funéraires, honorés de sacrifices périodiques, tant à Carthage que dans leurs principales colonies (1) : sur le champ de bataille même également, les Grecs lui érigèrent un monument. C'est sur ce monument que, soixante-dix ans après, son petit-fils victorieux, qui venait de piller cette même ville d'Himera, offrit le sacrifice sanglant de trois mille prisonniers grecs (2).

Nous pouvons présumer qu'Anaxilaos, avec les forces de Rhegium, partagea la défaite de l'envahisseur étranger qu'il avait appelé, et probablement d'autres Grecs encore. Tous alors ils furent obligés de demander la paix à Gelôn, et de solliciter le privilége d'être inscrits comme ses alliés dépendants, ce qui leur fut accordé sans aucune imposition plus lourde que le tribut attaché probablement à cette condition (3). Même les Carthaginois furent si intimidés par la défaite qu'ils envoyèrent à Syracuse des ambassadeurs demander la paix, qu'ils durent surtout, dit-on, à la sollicita-

---

entière; les Phéniciens abandonnèrent cette coutume; mais il ne paraît pas que l'abandon ait été regardé comme parfaitement régulier, et à des époques de grand malheur ou de grande inquiétude, on revenait à l'ancien usage (Movers, das Opferwesen der Karthager. Breslau, 1847, p. 71-118).

(1) Hérodote, VII, 166-167. Hamilkar avait pour mère une Syracusaine : preuve curieuse de *connubium* entre Carthage et Syracuse. Au moment où Denys l'Ancien déclara la guerre à Carthage, en 398 avant J.-C., il y avait beaucoup de marchands carthaginois séjournant tant à Syracuse que dans d'autres villes gréco-siciliennes, avec des vaisseaux et d'autres biens. Denys permit, aussitôt qu'il se fut décidé à déclarer la guerre, de piller tous ces biens (Diodor. XIV, 46). Cette rapide multiplication de Carthaginois vendant leurs marchandises dans les cités grecques sitôt après la fin d'une guerre sanglante, est une forte preuve des tendances commerciales spontanées.

(2) Diodore, XIII, 62. Suivant Hérodote, la bataille d'Himera fut livrée le même jour que celle de Salamis; suivant Diodore, le même jour que celle des Thermopylæ. Si nous sommes forcés de choisir entre les deux témoins, nous ne pouvons hésiter à préférer le premier; mais il semble plus probable qu'ils ne sont exacts ni l'un ni l'autre.

Autant que nous en pouvons juger d'après les brèves allusions d'Hérodote, il doit avoir conçu la bataille d'Himera d'une manière totalement différente de Diodore. Dans ces circonstances, je n'ose me fier aux détails fournis par ce dernier.

(3) Je présume qu'il doit être fait allusion à ce traitement d'Anaxilaos dans Diodore, XI, 66 ; du moins il est difficile de comprendre quel autre « grand avantage » Gelôn avait accordé à Anaxilaos.

Digitized by Google

tion de Damaretê, épouse de Gelôn, à condition de payer deux mille talents pour les frais de la guerre, et d'élever deux temples dans lesquels les termes du traité devaient être enregistrés d'une manière permanente (1). Si nous pouvions ajouter foi à l'assertion de Théophraste, Gelôn exigea des Carthaginois une stipulation portant qu'ils s'abstiendraient pour l'avenir de sacrifices humains dans leur culte religieux (2). Mais une telle intervention dans des rites religieux étrangers serait sans exemple à cette époque, et nous savons, en outre, que l'usage ne fut pas discontinué d'une manière permanente à Carthage (3). Dans le fait, nous pouvons raisonnablement soupçonner que Diodore, copiant des écrivains tels qu'Ephore et Timée longtemps après les événements, a exagéré considérablement la défaite, l'humiliation et l'amende des Carthaginois. Car les mots du poëte Pindare, très-peu d'années après la bataille d'Himera, représentent une nouvelle invasion carthaginoise comme un objet d'inquiétude et d'alarme actuelles (4); et l'on voit la flotte carthaginoise engagée dans une guerre agressive sur la côte d'Italie, et que le frère et successeur de Gelôn est obligé de réprimer.

La victoire d'Himera délivra les cités siciliennes de la guerre étrangère, et leur procura en même temps un riche butin. De magnifiques offrandes de reconnaissance envers les dieux furent dédiées dans les temples d'Himera, de Syracuse et de Delphes; tandis que l'épigramme de Simonide (5), composée pour le trépied offert dans ce dernier temple, représentait Gelôn avec ses trois frères Hierôn, Polyzelos et Thrasyboulos, comme ayant conjointement délivré la Grèce du barbare, avec les vainqueurs de Salamis et de Platée. Et les Siciliens alléguaient qu'il était sur le point d'envoyer réellement des renforts aux Grecs contre Xerxês, malgré la nécessité de se soumettre au comman-

(1) Diodore, X, 26.
(2) Schol. ad. Pind. Pyth. II, 3; Plut. De Serâ numinis Vindictâ, p. 552, c. 6.
(3) Diodore, XX, 14.
(4) Pindare, Nem. IX, 67 (= 28 B.), avec les Scholies.
(5) Simonide, Epigr. 141, éd. Bergk.

Digitized by Google

dement spartiate, quand la nouvelle de la défaite et de la retraite de ce prince lui arriva. Mais nous trouvons un autre renseignement incontestablement plus probable, — c'est qu'il expédia un envoyé secret nommé Kadmos à Delphes, avec ordre de surveiller la tournure que prendrait l'invasion de Xerxès, et dans le cas où elle réussirait (comme cela lui paraissait probable), d'offrir des présents et la soumission à l'envahisseur victorieux au nom de Syracuse (1). Si nous considérons que, jusqu'au matin même de la bataille de Salamis, la cause de l'indépendance grecque a dû paraître à un spectateur impartial presque désespérée, nous ne pouvons nous étonner que Gelôn prît des précautions pour empêcher la marche ultérieure des Perses vers la Sicile, qui était déjà assez mise en péril par ses formidables ennemis d'Afrique. La défaite des Perses à Salamis et celle des Carthaginois à Himera chassèrent d'une manière soudaine et inattendue le nuage effrayant loin de la Grèce aussi bien que de la Sicile, et laissèrent un ciel comparativement pur avec d'heureuses espérances.

Il y eut pour l'armée victorieuse de Gelôn un butin abondant, accordé comme récompense aussi bien que comme partage. Parmi la partie la plus importante de ce butin se trouvaient les nombreux prisonniers de guerre qui furent répartis entre les villes à proportion du nombre des troupes que chacune d'elles avait fournies. Naturellement, les parts les plus considérables ont dû échoir à Syracuse et à Agrigente; tandis que la quantité que cette dernière acquit s'augmenta encore beaucoup, grâce à la prise séparée de ceux des prisonniers qui s'étaient dispersés dans les montagnes du territoire agrigentin et à côté de ce territoire. Toutes les cités siciliennes alliées de Gelôn ou dépendantes de lui, mais particulièrement les deux mentionnées en dernier lieu, furent ainsi mises en possession d'un certain nombre d'esclaves comme propriété publique, auxquels on laissait leurs

(1) Hérodote, VII, 163-165 : cf. Diodore, XI, 26; Ephore, Fragm. 111, éd. Didot.

Digitized by Google

chaînes pour travailler (1), et qui étaient ou employés dans des entreprises publiques pour la défense, l'ornement et les solennités religieuses, — ou loués à des maîtres particuliers, de manière à produire un revenu à l'État. Le total de ces esclaves publics à Agrigente était si considérable que, bien qu'il y en eût beaucoup d'occupés dans les travaux de l'État, auxquels la cité dut une grandeur signalée pendant la période florissante de soixante-dix ans qui s'écoula entre la récente bataille et sa prise subséquente par les Carthaginois, — il en restait néanmoins un grand nombre à louer à des particuliers individuellement, dont quelques-uns n'avaient pas moins de cinq cents esclaves respectivement à leur service (2).

La paix qui suivit alors laissa Gelôn maître de Syracuse et de Gela, avec les villes grecques chalkidiques à l'est de l'île, tandis que Thêron gouvernait Agrigente, et son fils Thrasydæos Himera. Par la puissance comme par la réputation, Gelôn était incontestablement le principal personnage de l'île; en outre, il était uni par mariage et vivait dans les termes d'une amitié constante avec Thêron. Sa conduite, tant à Syracuse qu'à l'égard des villes sous sa dépendance, était douce et conciliante. Mais sa carrière subséquente fut très-courte : il mourut d'hydropisie non pas beaucoup plus d'un an après la bataille d'Himera, tandis que les gloires de cette journée étaient encore fraîches dans la mémoire de tous. Comme la loi syracusaine interdisait rigoureusement des funérailles somptueuses, Gelôn avait commandé que ses propres obsèques fussent faites conformément à la loi; néanmoins, le zèle de son successeur aussi bien que l'attachement du peuple désobéit à ses ordres. La grande masse des

(1) Diodore, XI, 25. Αἱ δὲ πόλεις εἰς πέδας κατέστησαν τοὺς διαιρεθέντας αἰχμαλώτους, καὶ τὰ δημόσια τῶν ἔργων διὰ τούτων ἐπεσκεύαζον.

Pour des exemples analogues de prisonniers de guerre employés par leurs vainqueurs à des travaux publics et travaillant avec leurs chaînes, V. les cas de Tegea et de Samos dans Hérodote, I, 66; III, 39.

(2) Diodore, XI, 25. Relativement à des esclaves appartenant au public, et loués à gages à des entrepreneurs individuels, comp. le vaste projet financier conçu par Xénophon, De Vectigalibus, c. 3 et 4.

Digitized by Google

citoyens suivirent son cortége funèbre depuis la ville jusqu'au domaine de son épouse, à une distance de quinze milles (= 24 kilom.); on éleva neuf tours massives pour distinguer l'endroit, et on lui rendit les honneurs solennels du culte héroïque. Le souvenir respectueux du vainqueur d'Himera ne périt jamais dans la suite parmi le peuple syracusain, bien que son tombeau fût détérioré d'abord par les Carthaginois, et plus tard par le despote Agathoklês (1). Et en nous rappelant les effets destructifs causés par les invasions carthaginoises subséquentes, nous sentirons combien grande était la dette de reconnaissance due à Gelôn par ses contemporains.

Ce ne fut pas seulement comme vainqueur d'Himera, mais encore comme second fondateur en quelque sorte de Syracuse (2), que Gelôn fut ainsi solennellement adoré. L'étendue, la force et la population de la ville reçurent sous lui un grand accroissement. Outre le nombre de nouveaux habitants qu'il amena de Gela, de l'hyblæenne Megara et de la sicilienne Eubœa, on nous apprend qu'il inscrivit aussi sur le rôle des citoyens pas moins de dix mille soldats mercenaires. On verra de plus que ces citoyens de nouvelle création étaient en possession de l'îlot d'Ortygia (3), — forteresse intérieure de Syracuse. Nous avons déjà dit qu'Ortygia était l'établissement primitif, et que la cité ne dépassa pas les limites de l'îlot avant les agrandissements de Gelôn. Nous ne savons par quelles dispositions Gelôn fournit de nouvelles terres à un nombre si considérable de nouveaux venus; mais quand nous en viendrons à signaler l'antipathie avec laquelle ces derniers étaient regardés par les autres citoyens, nous serons disposé à croire que les anciens citoyens avaient été dépossédés et dégradés.

Gelôn laissa un fils dans un âge tendre, mais son pouvoir passa (478 av. J.-C.), d'après son ordre, à deux de ses frères,

(1) Diodore, XI, 38, 67; Plut. Timoleôn, c. 29; Arist. Γελώων Πολίτεια; Fragm. p. 106, éd. Neumann.

(2) Diodore, XI, 49.

(3) Diodore, XI, 72, 73.

Digitized by Google

Polyzêlos et Hierôn, dont le premier épousa la veuve du prince décédé et fut nommé, selon ses volontés testamentaires, commandant des forces militaires, — tandis que Hierôn fut destiné à jouir du gouvernement de la ville. Toutefois, quels qu'aient été les désirs de Gelôn, le pouvoir réel échut à Hierôn, homme d'énergie et de détermination, et libéral en qualité de protecteur des poëtes contemporains Pindare, Simonide, Bacchylide, Épicharme, Æschyle et autres; mais victime d'une cruelle maladie intérieure, — jaloux de caractère, cruel et rapace dans son gouvernement (1) — et signalé comme organisateur de cet espionnage systématique qui détruisit toute liberté de parler entre ses sujets. Jaloux surtout de son frère Polyzêlos, qui était très-populaire dans la ville, il l'envoya dans une expédition militaire contre les Krotoniates, en vue de se défaire de lui indirectement. Mais Polyzêlos, connaissant le piége, s'enfuit à Agrigente et chercha protection auprès de son beau-frère, le despote Thêron; Hierôn le lui réclama, et, sur son refus, il se prépara à imposer sa demande par les armes. Il s'était déjà avancé dans sa marche jusqu'à la rivière Gela; mais il ne paraît pas qu'il se soit livré de bataille. Il est intéressant d'apprendre que le poëte Simonide, estimé et récompensé par ces deux princes, fut le médiateur de la paix entre eux (2).

La rupture temporaire et la réconciliation soudaine de ces deux puissants despotes furent une cause de deuil et de ruine pour Himera. Cette ville, sous la domination de l'Agrigentin Thêron, était administrée par son fils Thrasydæos, — jeune homme dont la conduite oppressive ne tarda pas à exciter la plus forte antipathie. Les Himéræens, sachant qu'ils avaient peu de secours à attendre de Thêron contre son fils, profitèrent de la querelle qui s'éleva entre lui et Hierôn pour

---

(1) Diodore, XI, 67; Aristote, Polit. V, 9, 3. Malgré les compliments faits directement à Hierôn par Pindare (πραΰς ἀστοῖς, οὐ φθονέων ἀγαθοῖς, ξείνοις δὲ θαυμαστὸς πατὴρ, Pyth. III, 71 = 125), ses avertissements et ses avis indirects attestent suffisamment le caractère réel (V. Dissen ad Pindar. Pyth. I et II, p. 161-182).

(2) Diodore, XI, 48; Schol. Pindar. Olymp. II, 29.

Digitized by Google

faire des propositions à ce dernier et pour le supplier de les aider à chasser Thrasydæos, en s'offrant comme sujets de Syracuse. Il paraît que Kapys et Hippokratês, cousins de Thêron, mais en désaccord avec lui, et aspirant aussi à la protection de Hierôn, prirent part à ce projet de détacher Himera de la domination de Thêron. Mais aussitôt que la paix eut été conclue, Hierôn livra à Thêron et les plans et les mécontents d'Himera. Nous croyons reconnaître que Kapys et Hippokratês réunirent quelques forces pour résister à Thêron, mais qu'ils furent défaits par lui à la rivière Himera (1) ; après sa victoire, un nombre considérable de citoyens furent saisis et mis à mort. Le nombre de ceux qui furent tués, ajouté à la perte d'autres qui s'enfuirent par crainte de l'être, fut si grand, que la population de la ville fut diminuée d'une manière sensible et funeste. Thêron appela et inscrivit une quantité considérable de nouveaux citoyens, surtout de sang dôrien (2).

Le pouvoir de Hierôn, réconcilié alors tant avec Thêron qu'avec son frère Polyzêlos, est signalé par plusieurs circonstances comme n'étant nullement inférieur à celui de Gelôn, et probablement comme le plus grand, non-seulement de Sicile, mais de tout le monde grec. Les citoyens de la lointaine ville de Cumæ, sur la côte d'Italie, harcelés par les flottes des Carthaginois et des Tyrrhéniens, sollicitèrent son aide, et reçurent de lui une escadre qui défit et chassa leurs ennemis (3); il établit même une colonie syracusaine dans l'île voisine de Pithekusa. Anaxilaos, despote de Rhegium

(1) Schol. ad Pindar. Olymp. II, 173. Pour le petit nombre de faits que l'on peut établir relativement à la famille et à la généalogie de Thêron, V. Goeller, De Situ et Origine Syracusarum, ch. VII, p. 19-22. Les Scholiastes de Pindare sont utiles par occasion en expliquant les courtes allusions historiques du poëte; mais ils semblent avoir eu à leur disposition pour le faire très-peu de matériaux dignes de foi.

(2) Diodore, XI, 48, 49.

(3) Le casque d'airain, découvert près de l'emplacement d'Olympia portant inscrits le nom d'Hierôn et la victoire de Cumæ, reste encore comme une relique intéressante pour rappeler cet événement; il faisait partie des offrandes faites par Hierôn au Zeus Olympique : V. Boeckh, Corp. inscript. græc. n° 16, part. I, p. 34.

Digitized by Google

et de Messênê, avait attaqué, et probablement aurait accablé ses voisins les Lokriens Épizéphyriens ; mais les menaces de Hierôn, invoqué par les Lokriens, menaces qu'apporta l'ambassadeur Chromios, l'obligèrent à renoncer à son entreprise (1). Ces honneurs héroïques, qui en Grèce appartenaient à l'Œkiste d'une nouvelle ville, lui manquaient encore. Il se les procura par la fondation de la nouvelle cité d'Ætna (2), sur l'emplacement et au lieu de Katane, dont il chassa les habitants, aussi bien que ceux de Naxos. Tandis qu'il était ordonné à ces Naxiens et à ces Katanæens de fixer leurs demeures à Leontini avec les habitants qui s'y trouvaient déjà, Hierôn établit dix mille nouveaux habitants dans Ætna, sa ville d'adoption ; cinq mille d'entre eux tirés de Syracuse et de Gela, — avec un nombre égal du Péloponèse. Ils servaient comme troupes auxiliaires, prêtes à être appelées dans le cas de mécontentements à Syracuse, comme nous le verrons par l'histoire de son successeur ; il leur donna non-seulement le territoire qui avait appartenu auparavant à Katane, mais encore il l'augmenta en outre considérablement, surtout aux dépens des tribus voisines des Sikels. Son fils Deinomenês, et son ami et confident Chromios, inscrit comme Ætnæen, devinrent conjointement administrateurs de la ville, dont les coutumes religieuses et sociales furent assimilées au modèle dôrien (3). Pindare rêve de relations futures entre le despote et les citoyens d'Ætna, analogues à celles qui existaient entre le roi et les citoyens à

---

(1) Diodore, XI, 51 ; Pindare, I, 74 (=140) ; II, 17 (=35), avec les scholies ; Epicharme, Fragm. p. 19, éd. Krusemann ; Schol. Pind. Pyth. I, 98 ; Strabon, V. p. 247.

(2) Ἱέρων οἰκιστὴς ἀντὶ τυράννου βουλόμενος εἶναι, Κατάνην ἐξελὼν Αἴτνην μετωνόμασε τὴν πόλιν, ἑαυτὸν οἰκιστὴν προσαγορεύσας (Schol. ad Pindar. Nem. I, 1).

Comp. le cas subséquent de la fondation de Thurii, dont les habitants se disputèrent violemment pour décider qui serait reconnu comme Œkiste de la ville. On consulta l'oracle, et Apollon ordonna de le célébrer *lui-même* comme œkiste (Diodore, XII, 35).

(3) Chromios ἐπίτροπος τῆς Αἴτνης (Schol. Pind. Nem. IX, 1). Sur les institutions dôriennes d'Ætna, etc., Pind. Pyth. I, 60-71.

Deinomenês survécut à son père, et rappela les victoires olympiques de ce dernier par de riches offrandes à Olympia (Pausan. VI, 12, 1).

Digitized by Google

Sparte. Hierôn et Chromios furent tous deux proclamés comme Ætnæens aux jeux pythiens et néméens, lorsque leurs chars remportèrent la victoire, occasion dans laquelle la foule rassemblée entendit parler pour la première fois de la nouvelle cité hellénique d'Ætna. Nous voyons, par les compliments de Pindare (1), que Hierôn était fier de son nouveau titre de fondateur. Mais nous devons remarquer qu'il se le procura, non, comme dans la plupart des cas, en établissant des Grecs dans un lieu antérieurement barbare, mais en dépossédant et en appauvrissant d'autres citoyens grecs, qui ne semblent avoir donné aucun motif de plainte. Dans Gelôn et dans Hierôn nous voyons paraître pour la première fois cette propension à une transplantation violente et en masse d'habitants d'un séjour dans un autre, mesure qui n'était pas rare chez les despotes assyriens et perses, et qui fut prise sur une plus grande échelle encore par les successeurs d'Alexandre le Grand dans les nombreuses cités qu'ils fondèrent.

Anaxilaos de Rhegium mourut peu de temps après ce message de Hierôn qui l'avait obligé à épargner les Lokriens. Si grande fut l'estime qu'on nourrit pour sa mémoire, et si efficace le gouvernement de Mikythos, esclave affranchi qu'il constitua régent, que l'on conserva Rhegium et Messênê pour ses enfants, encore mineurs (2). Mais un changement plus important encore fut amené en Sicile par la mort de l'Agrigentin Thêron, qui arriva vraisemblablement vers 472 avant J.-C. Ce prince, associé de Gelôn dans la grande victoire remportée sur les Carthaginois, laissa parmi les Agrigentins une réputation de bon gouvernement aussi bien que de talent, que nous trouvons perpétuée dans les chants couronnés de Pindare; et sa mémoire devint sans doute beaucoup plus chère encore par la comparaison avec son fils,

(1) Pindar. Pyth. I, 60 (=117); III, 69 (=121). Pind. ap. Strab. VI, p. 269. Cf. Nemea, IX, 1-30, adressée à Chromios. Hierôn est proclamé dans quelques odes comme Syracusain; mais Syracuse et la ville d'Ætna nouvellement fondées sont intimement unies ensemble. V. Nemea, I, *init.*

(2) Justin, IV, 2.

Digitized by Google

qui lui succéda. Thrasydæos, maître alors et d'Himera et d'Agrigente, déploya sur une plus grande échelle les mêmes dispositions oppressives et sanguinaires qui avaient auparavant provoqué la révolte de la première de ces villes. Se sentant détesté par ses sujets, il augmenta les forces militaires que son père avait laissées, et il engagea tant de nouveaux mercenaires, qu'il devint maître d'une armée de 20,000 hommes, cavalerie et infanterie. Et peut-être dans son territoire aurait-il suivi longtemps avec impunité les traces de Phalaris, s'il n'avait imprudemment provoqué Hierôn, son voisin plus puissant. Dans une bataille acharnée et meurtrière entre les deux princes, 2,000 hommes furent tués du côté des Syracusains et 4,000 de celui des Agrigentins; carnage immense, si l'on considère qu'il tombait surtout sur les Grecs des deux armées, et non sur les mercenaires non helléniques (1). Mais la défaite de Thrasydæos fut si complète, qu'il fut forcé de fuir non-seulement d'Agrigente, mais même de la Sicile; il se retira à Megara, dans la Grèce propre, où il fut condamné à mort et périt (2). Les Agrigentins, délivrés heureusement ainsi de leurs oppresseurs, sollicitèrent et obtinrent la paix de Hierôn. On dit qu'ils établirent un gouvernement démocratique; mais nous apprenons que Hierôn bannit un grand nombre de citoyens d'Agrigente et d'Himera, aussi bien que de Gela (3), et nous ne pouvons pas douter que ces villes ne fussent toutes les trois au nombre de ses cités sujettes. Le moment de la liberté ne commença pour elles que quand la dynastie gélonienne partagea le sort de la dynastie théronienne.

La victoire remportée sur Thrasidæos rendit Hierôn plus complétement maître de la Sicile que son frère Gelôn ne

(1) C'est ainsi, je crois, que doivent être compris les mots de Diodore : — Πλεῖστοι τῶν παραταξαμένων Ἑλλήνων πρὸς Ἕλληνας ἔπεσον (Diodore, XI, 53).

(2) Diodore, XI, 53. Ἐκεῖ θανάτου καταγνωσθεὶς ἐτελεύτησεν. C'est un remarquable spécimen du sentiment d'une cité étrangère à l'égard d'un τύραννος oppressif. Les Mégariens de la Grèce propre étaient rattachés étroitement à la Sicile par l'hyblæenne Megara, aussi bien que par Sélinonte.

(3) Diodore, XI, 76. Οἱ κατὰ τὴν Ἱέρωνος δυναστείαν ἐκπεπτωκότες ἐκ τῶν ἰδίων πόλεων — τούτων δ' ἦσαν Γελῷοι καὶ Ἀκραγαντῖνοι καὶ Ἱμεραῖοι.

Digitized by Google

l'avait été avant lui. Le dernier acte que nous apprenons de lui, c'est son intervention en faveur de ses beaux-frères (1), fils d'Anaxilaos de Rhegium, qui étaient alors en âge de gouverner. Il les encouragea à faire valoir leur droit contre Mikythos, qui avait administré Rhegium depuis la mort d'Anaxilaos, pour les biens aussi bien que pour le sceptre, et probablement il se montra prêt à les soutenir par la force. Mikythos s'empressa de souscrire à leur demande, et il rendit un compte si exact et si fidèle, que les fils d'Anaxilaos eux-mêmes le prièrent de rester et de gouverner, — ou plus probablement de prêter son aide à leur gouvernement. Il fut assez sage pour refuser cette requête; il enleva ses propres biens et se retira à Tegea en Arkadia. Hierôn mourut peu après, de la maladie dont il avait si longtemps souffert, après un règne de dix ans (2).

A la mort de Hierôn, la succession fut disputée entre son frère Thrasyboulos, et son neveu le jeune fils de Hierôn, de sorte que les partisans de la famille se trouvèrent ainsi divisés. Thrasyboulos, entourant son neveu de tentations aux plaisirs voluptueux, prit ses mesures afin de l'écarter indirectement, et de saisir ainsi le gouvernement pour lui-même (3). Cette division de famille, — malédiction qui pesait souvent sur les proches parents des despotes grecs, et les amenait aux plus grandes atrocités (4), — ajoutée à la conduite

---

(1) Hierôn avait épousé la fille d'Anaxilaos, mais il semble avoir eu deux autres femmes : — la sœur ou la cousine de Thêron, et la fille d'un Syracusain nommé Nikoklês; cette dernière fut mère de son fils Deinomenês (Schol. Pindare, Pyth. I, 112).

On nous parle de Kleophrôn, fils d'Anaxilaos, gouvernant Messênê pendant la vie de son père; probablement ce jeune homme a dû mourir, autrement Mikythos n'aurait pas succédé (Schol. Pind. Pyth. II, 34).

(2) Diodore, XI, 66.

(3) Aristot. Polit. V, 8, 19. Diodore ne mentionne pas le fils de Gelôn.

M. Fynes Clinton (Fasti Hellenici, App. ch. 10, p. 264, *seq.*) a discuté tous les points principaux qui se rattachent à la chronologie syracusaine et à la sicilienne.

(4) Xénophon, Hierôn, III, 8. Εἰ τοίνυν ἐθέλεις κατανοεῖν, εὑρήσεις μὲν τοὺς ἰδιώτας ὑπὸ τούτων μάλιστα φιλουμένους, τοὺς δὲ τυράννους πολλοὺς μὲν παῖδας ἑαυτῶν ἀπεκτανηκότας, πολλοὺς δ' ὑπὸ παιδῶν αὐτοὺς ἀπολωλότας, πολλοὺς δὲ ἀδελφοὺς ἐν τυραννίσιν ἀλληλοφόνους γεγενημένους, πολλοὺς δὲ καὶ ὑπὸ γυναικῶν τῶν ἑαυτῶν τυράννους διεφθαρμένους, καὶ ὑπὸ ἑταίρων γε τῶν μάλιστα δοκούντων φίλων εἶναι : Cf. Iso-

Digitized by Google

de Thrasyboulos, causa la chute de la puissante dynastie gélonienne. On vit alors dans Thrasyboulos les mauvaises qualités de Hierôn grandement exagérées, mais sans l'énergie qui les accompagnait. Il mit à mort maints citoyens, et en bannit encore davantage, dans le dessein de s'emparer de leurs biens; mais il finit par provoquer parmi les Syracusains une haine intense et universelle, partagée même par beaucoup d'anciens partisans géloniens. Bien qu'il essayât de se fortifier en augmentant ses forces mercenaires, il ne put empêcher une révolte générale d'éclater dans la population syracusaine. En convoquant les habitants de ces cités que Hierôn avait établies dans sa nouvelle ville d'Ætna, aussi bien que diverses troupes des alliés sous sa dépendance, il se trouva à la tête de 15,000 hommes, et maître de la cité intérieure; c'est-à-dire, de l'îlot d'Ortygia, qui était le premier lieu d'établissement de Syracuse, et était non-seulement distinct et défendable en lui-même, mais encore contenait les bassins, les vaisseaux, et était la clef du port. Le peuple révolté de son côté était maître de la ville extérieure, mieux connue sous son nom plus récent d'Achradina, qui était située sur le continent adjacent de la Sicile, et était séparée d'Ortygia par un espace intermédiaire de terrain bas destiné aux sépultures (1). Bien que supérieur en nombre,

---

krate, De Pace, Orat. VIII, p. 182, § 138.

De même aussi Tacite (Hist. V, 9), relativement aux rois indigènes de Judée, après l'expulsion de la dynastie syrienne. — « Sibi ipsi reges imposuere qui, mobilitate vulgi expulsi, resumptâ per arma dominatione, fugas civium, urbium eversiones — *fratrum, conjugum, parentum, neces, — aliaque solita regibus ausi*, etc. »

(1) Relativement à la topographie de Syracuse à l'époque de ces troubles, précédant et suivant immédiatement la chute de la dynastie gélonienne, — on trouvera ce que j'avance dans l'édition présente quelque peu modifié si on le compare avec la première. En décrivant le siége de cette ville par l'armée athénienne sous Nikias, j'ai jugé nécessaire d'étudier les détails locaux de Thucydide avec une grande et minutieuse attention, tout en consultant des autorités modernes plus complètes. On trouvera les conclusions que j'avais établies, — en partie dans la première portion du troisième ch. du dixième vol. — mais surtout dans une dissertation séparée annexée comme appendice à ce chapitre, et expliquée par deux plans. C'est à cette dernière dissertation avec ses plans que je prends la liberté de renvoyer le lecteur.

Diodore dit ici (XI, 67, 68) que Tra-

Digitized by Google

ne pouvant cependant rivaliser en habileté militaire avec les forces de Thrasyboulos, il fut obligé de solliciter l'aide des autres cités de Sicile, aussi bien que des tribus des Sikels, en proclamant la dynastie gélonienne comme l'ennemie commune de la liberté de l'île, et en offrant en perspective l'indépendance universelle comme récompense de la victoire. Il fut heureux pour eux qu'il n'y eût pas d'autre despote comme le puissant Therôn, pour épouser la cause de Thrasyboulos. Gela, Agrigente, Sélinonte, Himera, et même les tribus des Sikels, répondirent toutes à l'appel avec empressement, de sorte que des forces considérables, tant militaires que navales, vinrent renforcer les Syracusains; et Thrasyboulos, étant totalement défait, d'abord dans une action navale, ensuite sur terre, fut obligé de s'enfermer dans Ortygia, où il vit bientôt que sa situation était

syboulos était maître et de l'Ile (Ortygia) et d'Achradina, tandis que les Syracusains révoltés occupaient le reste de la ville, dont Itykê ou Tychê faisait partie. Il conçoit évidemment Syracuse comme ayant compris, en 463 avant J.-C., réellement le même grand espace et le même nombre de quatre quartiers ou parties, qu'elle finit plus tard par contenir depuis le temps du despote Denys jusqu'à l'empire romain, et tel qu'on les voit présentés dans la description de Cicéron (Orat. in Verr. IV, 53, 118-120), qui énumère les quatre quartiers Ortygia, Achradina, Tychê et Neapolis. Je crois que c'est une erreur. Je prends la conception générale de la topographie donnée par Thucydide en 415 avant J.-C., comme représentant en général ce qu'elle avait été cinquante ans auparavant. Thucydide (VI, 3) mentionne seulement la cité intérieure, qui était dans l'îlot d'Ortygia (ἡ πόλις ἡ ἐντός), — et la cité extérieure (ἡ πόλις ἡ ἔξω). Cette dernière fut connue plus tard sous le nom d'Achradina, bien que ce nom ne se rencontre pas dans Thucydide. Diodore mentionne formellement qu'Ortygia et Achradina avaient chacune des fortifications séparées (XI, 73).

Dans ces disputes qui se rattachent à la chute de la dynastie gélonienne, je crois que Thrasyboulos était maître d'Ortygia, qui fut de tout temps la forteresse intérieure et la partie la plus importante de Syracuse; au point que, sous la domination romaine, Marcellus défendit à tout syracusain indigène d'y habiter (Cicéron, cont. Verr. V, 32-84, 38, 98). Les ennemis de Thrasyboulos, au contraire, occupaient, je crois, Achradina.

Il n'y a pas à douter que cette bissection de Syracuse en deux fortifications séparées n'ait dû donner une grande facilité de plus pour des disputes civiles, s'il y avait des causes extérieures contribuant à les fomenter; conformément à une remarque d'Aristote (Polit. V, 2, 12), que le philosophe explique par une allusion à Kolophôn et à Notion, aussi bien qu'à la partie insulaire et à la partie continentale de Klazomenæ.

Digitized by Google

désespérée. En conséquence, il ouvrit avec ses adversaires une négociation, qui aboutit à son abdication et à sa retraite à Lokri, tandis que les troupes mercenaires qu'il avait réunies furent aussi autorisées à se retirer sans être inquiétées (1). Thrasyboulos ainsi chassé vécut dans la suite et mourut comme un simple particulier, à Lokri — sort bien différent de celui qui était échu à Thrasydæos (fils de Thêron) à Megara, bien que tous deux semblent l'avoir également provoqué.

Ainsi tomba la puissante dynastie gélonienne à Syracuse, après une durée de dix-huit ans (2). Sa chute ne fut rien moins qu'une révolution étendue d'une extrémité à l'autre de la Sicile. Dans les diverses cités de l'île, il s'était élevé un grand nombre de petits despotes, chacun avec ses forces mercenaires séparées; agissant comme les instruments et comptant sur la protection du grand despote de Syracuse. Ils furent tous chassés alors, et des gouvernements plus ou moins démocratiques furent établis partout (3). Les fils d'Anaxilaos se maintinrent un peu plus longtemps à Rhegium et à Messênê; mais les citoyens de ces deux villes finirent par suivre l'exemple général, les forcèrent à se retirer (4), et commencèrent leur ère de liberté.

Mais bien que les despotes siciliens eussent été chassés ainsi, les gouvernements libres établis à leur place furent exposés d'abord à beaucoup de difficultés et de collisions. Nous avons déjà mentionné que Gelôn, Hierôn, Thêron, Thrasydæos, Thrasyboulos, etc., avaient tous condamné bon nombre de citoyens à l'exil avec confiscation de leurs biens, et qu'ils avaient établi sur le sol de nouveaux citoyens et des mercenaires, en nombre non moins considérable. A quelle race appartenaient ces mercenaires, c'est ce qu'on ne nous dit pas; il est probable qu'ils n'étaient Grecs qu'en partie. Ces changements violents, tant de personnes que de propriétés, ne purent se faire sans soulever des luttes acharnées,

(1) Diodore, IX. 67, 68.
(2) Aristote, Polit. V, 8, 23.
(3) Diodore, XI, 68.
(4) Diodore, XI, 76.

Digitized by Google

d'intérêt aussi bien que de sentiment, entre les anciens citoyens, les nouveaux et les propriétaires dépossédés, aussitôt que fut écartée la main de fer qui comprimait tout. Cette source de terribles dissensions fut commune à toutes les cités siciliennes, mais elle ne coula dans aucune plus abondamment qu'à Syracuse. Dans cette ville, les nouveaux mercenaires introduits en dernier lieu par Thrasyboulos s'étaient retirés en même temps que lui, et beaucoup d'entre eux à la ville hiéronienne d'Ætna, d'où ils avaient été amenés. Mais il restait encore le corps le plus nombreux introduit par Gelôn, en partie aussi par Hierôn; le premier, seul, en avait enrôlé 10,000, dont plus de 7,000 restaient encore. Quelle part ces citoyens géloniens avaient-ils prise dans la dernière révolution, c'est ce que nous ne trouvons pas exposé distinctement : ils semblent ne s'être pas réunis en corps pour soutenir Thrasyboulos, et probablement beaucoup d'entre eux prirent parti contre lui.

Après que la révolution eut été accomplie, une assemblée publique de Syracusains fut convoquée ; et la première résolution fut de pourvoir à la commémoration religieuse de l'événement, en élevant une statue colossale de Zeus Eleutherios, et en célébrant une fête annuelle qui devait s'appeler Eleutheria, avec luttes et sacrifices solennels. Ils s'occupèrent ensuite de déterminer la constitution politique, et si forte fut la réaction prédominante de haine et de crainte contre la dynastie expulsée, réaction aggravée sans doute par les exilés de retour — que tout le corps des nouveaux citoyens, qui avaient été domiciliés sous Hierôn et Gelôn, fut déclaré non éligible aux magistratures et aux honneurs. Cette mesure rigoureuse et radicale qui, d'un coup, frappait d'incapacité une minorité nombreuse, provoqua naturellement une nouvelle irritation et la guerre civile. Les citoyens géloniens, les individus les plus belliqueux de l'État, et occupant, comme partisans et favoris de l'ancienne dynastie, la section intérieure de Syracuse (1), Ortygia, se mirent

(1) Aristote (Polit. V, 2, 11), mentionne, entre autres exemples du dan-

Digitized by Google

en révolte ouverte ; tandis que la masse générale des citoyens, maîtres de la ville extérieure, ne furent pas assez forts pour attaquer avec succès cette position défendable (1). Mais ils s'arrangèrent pour la bloquer presque complétement et pour intercepter ses provisions et ses communications avec le pays, au moyen d'une nouvelle fortification menée de la ville extérieure vers le grand port et s'étendant entre Ortygia et Epipolæ. La garnison à l'intérieur ne pouvait ainsi obtenir de provisions qu'au prix de conflits perpétuels. Cette guerre intestine et désastreuse dura pendant quelques mois, avec maints engagements partiels tant sur terre que sur mer : par là le corps général des citoyens s'accoutuma aux armes, tandis qu'un régiment choisi de 600 volontaires exercés acquit une capacité spéciale. Hors d'état de se maintenir plus longtemps, les Géloniens furent forcés de hasar-

---

ger de recevoir de nouveaux citoyens, que les Syracusains, après la dynastie gélonienne, admirent les mercenaires étrangers au droit de cité, et donnèrent lieu ainsi à une sédition et à une lutte armée. Mais on ne peut pas bien citer l'incident pour expliquer ce principe à l'appui duquel il le présente. Les mercenaires, tant que dura la dynastie, avaient été les premiers citoyens de la communauté ; après sa chute, ils devinrent les inférieurs, et furent déclarés inadmissibles aux honneurs. Il n'y a guère lieu de s'étonner qu'un si grand changement de position les portât à se révolter ; mais ce n'est pas un cas que l'on puisse convenablement produire pour prouver combien grande est la difficulté d'arranger les affaires avec des citoyens nouveaux venus.

Après qu'Agathoklês eut été chassé de Syracuse, près de deux siècles après ces événements, la même querelle et la même sédition se renouvelèrent, par suite de l'exclusion de ses mercenaires des magistratures et des postes d'honneur (Diodore, XXI, Fragm. p. 282).

(1) Diodore, XI, 73. Οἱ δὲ Συρακούσιοι πάλιν εμπεσόντες εἰς ταραχὴν, τὸ λοιπὸν τῆς πόλεως κάτεσχον, καὶ τὸ πρὸς τὰς Ἐπιπολὰς τετραμμένον αὐτῆς ἐπετείχισαν, καὶ πολλὴν ἀσφάλειαν ἑαυτοῖς κατεσκεύασαν · εὐθὺ γὰρ τῆς ἐπὶ τὴν χώραν ἐξόδου τοὺς ἀφεστηκότας εὐχερῶς εἶργον καὶ ταχὺ τῶν ἐπιτηδείων ἐποίησαν ἀπορεῖν.

Diodore répète ici la même idée erronée que j'ai mentionnée dans une note précédente. Il suppose que les Géloniens étaient en possession et d'Ortygia et d'Achradina, tandis qu'ils n'occupaient réellement qu'Ortygia, comme Thrasyboulos dans la première lutte.

Le parti contraire était en possession de la cité extérieure où Achradina, et il lui était facile, en menant une fortification entre Epipolæ et le grand port, d'intercepter la communication d'Ortygia avec le pays environnant, comme on peut le voir en consultant les plans de Syracuse, annexés au ch. 3 du dixième vol. de cette Histoire.

Digitized by Google

der une bataille générale qui, après une lutte obstinée, se termina par leur défaite complète. Les 600 hommes d'élite, qui avaient éminemment contribué à cette victoire, reçurent de leurs concitoyens une couronne d'honneur et une mine par tête pour récompense (1).

Les maigres annales où ces intéressants événements sont indiqués plutôt que décrits, nous disent à peine quelque chose des arrangements politiques qui résultèrent d'une victoire si importante. Probablement un grand nombre des Géloniens furent chassés : mais nous pouvons admettre comme certain qu'ils furent privés du dangereux privilége d'une résidence séparée dans la forteresse intérieure ou îlot d'Ortygia (2).

Cependant le reste de la Sicile avait éprouvé des désordres d'un caractère analogue à ceux de Syracuse. A Gela, à Agrigente, à Himera, la réaction contre la dynastie gélonienne avait ramené en foule les exilés dépossédés qui, réclamant la restitution de leurs biens et de leur influence, trouvèrent leurs demandes soutenues par la population en général. Les Katanæens, que Hierôn avait chassés de leur propre ville pour les envoyer à Leontini, afin de faire de Katane sa colonie d'Ætna, se rassemblèrent en armes et s'allièrent avec le prince sikel Duketios, pour reconquérir leur première patrie et rendre aux Sikels ce que Hierôn leur avait pris pour agrandir le territoire Ætnæen. Ils furent aidés par les Syracusains, pour lesquels le voisinage de ces partisans hiéroniens était dangereux : mais ils ne parvinrent à leur but qu'après une longue lutte et plusieurs batailles avec les Ætnæens. Une convention fut à la fin conclue, en vertu de laquelle ces derniers évacuèrent Katane et furent autorisés à occuper la ville et le territoire (vraisemblablement sikels) d'Ennesia ou Inessa, auxquels ils donnèrent le nom d'Ætna (3), et où ils élevèrent des monuments rappelant

---

(1) Diodore, XI, 72, 73, 76.
(2) Diodore, XIV, 7.
(3) Diodore, XI, 76; Strabon, VI, 268. Comp., comme événement analogue, la description des édifices élevés dans le marché d'Amphipolis, en l'hon-

Digitized by Google

Hierôn comme fondateur, — tandis que le tombeau de ce dernier à Katane fut démoli par les habitants après leur rétablissement.

Ces conflits, qui troublaient la paix de toute la Sicile, en vinrent à être si intolérables, que les diverses cités tinrent un congrès général pour les arranger. La résolution commune fut de réadmettre les exilés et d'expulser les colons géloniens partout : mais on fournit un établissement à ces derniers dans le territoire de Messênê. Il paraît que les exilés recouvrèrent leurs biens, ou du moins que d'autres terres leur furent assignées en compensation. Les habitants de Gela furent en état de pourvoir leurs exilés en rétablissant la ville de Kamarina (1), qui avait été conquise sur Syracuse par Hippokratês, despote de Gela, mais que Gelôn, en transportant son siége à Syracuse, avait incorporée au territoire syracusain, et dont il avait amené les habitants dans cette même ville. Les Syracusains renoncèrent alors à sa possession, — abandon à expliquer probablement par ce fait, que parmi les nouveaux venus transférés par Gelôn à Syracuse, étaient compris non-seulement les anciens Kamarinæens, mais encore un grand nombre d'hommes qui avaient été auparavant citoyens de Gela (2). Il était commode de fournir à ces hommes, obligés alors de quitter Syracuse, une demeure à Kamarina, aussi bien qu'aux autres exilés de Gela rétablis; et nous pouvons présumer en outre que cette nouvelle cité servit de réceptacle pour les autres citoyens sans foyers de toutes les parties de l'île. Elle fut consacrée par les habitants de Gela, comme ville indépendante, avec des rites et des usages dôriens : ses terres furent distribuées de nouveau, et au nombre de ses habitants il y eut des hommes

---

neur de l'Athénien Agnon l'Œkiste, après, que cette ville se fut révoltée contre Athènes (Thucyd. V, 11).

(1) Diodore, XI, 76. Μετὰ δὲ ταῦτα Καμαρίναν μὲν Γελῷοι κατοικίσαντες ἐξ ἀρχῆς κατεκληρούχησαν.

V. la note de Wesseling sur ce passage. Il n'y a guère lieu de douter que dans Thucydide (VI, 5) la correction de κατῳκίσθη ὑπὸ Γελώων (à la place de ὑπὸ Γέλωνος) ne soit exacte.

(2) Hérodote, VII, 155.

Digitized by Google

assez riches pour envoyer des chars disputer les prix dans le Péloponèse, aussi bien que pour payer des odes de Pindare. Les victoires olympiques du Kamarinæen Psaumis assurèrent à sa nouvelle cité une célébrité hellénique, à un moment où elle n'était guère sortie encore des difficultés d'un établissement qui commence (1).

Tel fut le grand mouvement réactionnaire en Sicile, contre les violences impérieuses des anciens despotes. Nous pouvons seulement le suivre en général, mais nous voyons que toutes leurs transplantations et expulsions d'habitants furent changées en sens inverse, et tous leurs arrangements bouleversés. Pour corriger d'anciennes injustices, nous ne pouvons douter qu'il n'en ait été commis de nouvelles dans bien des cas, et nous ne sommes pas surpris d'apprendre qu'à Syracuse beaucoup d'enregistrements nouveaux de citoyens se firent sans droits légitimes (2), accompagnés probablement de dons de terres. Le sentiment régnant à Syracuse était alors tout à fait opposé à celui du temps de Gelôn, où le Dêmos ou agrégat de petits propriétaires travaillant par eux-mêmes était considéré comme « un compagnon désagréable, » bon seulement à être vendu comme esclave et exporté. Il est extrêmement probable que la nouvelle table de citoyens préparée alors comprenait cette classe d'hommes en nombre plus grand que jamais, sur des principes analogues aux inscriptions libérales de Kleisthenês à Athènes. Toutefois, malgré toute la confusion par laquelle s'ouvre cette période de gouvernement populaire, et qui dure pendant plus de cinquante ans jusqu'au despotisme de Denys l'Ancien, nous trouverons que c'est de beaucoup la partie la meilleure et la plus prospère de l'histoire sicilienne. Nous y arriverons dans un chapitre subséquent.

---

(1) V. la quatrième et la cinquième ode olympique de Pindare, rapportées à la 82e Olymp. ou 452 avant J.-C., environ neuf ans après que les habitants de Gela avaient rétabli Kamarina. Τὰν νέοικον ἕδραν (Olymp. V, 9), ἀπ' ἀμαχανίας ἄγων ἐς φάος τόνδε δᾶμον ἀστῶν (Olymp. V, 14).

(2) Diodore, XI, 86. πολλῶν εἰκῆ καὶ ὡς ἔτυχε πεπολιτογραφημένων.

Digitized by Google

Relativement aux cités grecques le long de la côte d'Italie, pendant la période de la dynastie gélonienne, quelques mots suffiront pour dire tout ce que nous en savons. La cité de Rhegium, avec ses despotes Anaxilaos et Mikythos, figure surtout comme ville sicilienne et a été mentionnée comme telle dans le courant de la politique sicilienne. Mais elle a aussi été enveloppée dans le seul événement qui nous ait été conservé relativement à cette partie de l'histoire des Grecs italiens. Ce fut vers l'an 743 avant J.-C. que les Tarentins entreprirent une expédition contre leurs voisins non helléniques les Iapygiens, dans l'espoir de conquérir Hyria et les autres villes qui leur appartenaient. Mikythos, despote de Rhegium, contre la volonté de ses sujets, envoya de force aux Tarentins trois mille d'entre eux comme auxiliaires. Mais l'expédition fut désastreuse pour les deux alliés d'une manière signalée. Les Iapygiens, au nombre de vingt mille hommes, rencontrèrent les forces grecques combinées en rase campagne, et les défirent complétement. La bataille s'étant livrée dans un pays ennemi, il semble que la plus grande partie tant des Rhégiens que des Tarentins, périrent, au point qu'Hérodote déclare que ce fut le plus grand carnage hellénique qu'il connût (1). Les Tarentins qui avaient été tués étaient dans une grande proportion des citoyens opulents et riches, dont la perte affecta sensiblement le gouvernement de la ville, en fortifiant le Dêmos et en rendant la constitution plus démocratique. Quels furent les détails de ce changement, c'est ce que nous ignorons : l'expression d'Aristote donne

(1) Hérodote, VII, 170; Diodore, XI, 52. Ce dernier assure que les vainqueurs iapygiens divisèrent leurs forces, dont une partie poursuivit les Rhégiens fugitifs, le reste, les Tarentins. Ceux qui poursuivirent les premiers furent si rapides dans leurs mouvements, qu'ils entrèrent (dit-il) avec les fugitifs dans la ville de Rhegium, et même en devinrent maîtres.

Pour ne rien dire du fait que la ville de Rhegium continue dans la suite, comme auparavant, d'être gouvernée par Mikythos, nous pouvons faire remarquer que Diodore a dû se faire une idée étrange de la géographie de l'Italie méridionale, pour parler de poursuite et de fuite *d'Iapygia à Rhegium*.

Digitized by Google

lieu de supposer que même avant cet événement, la constitution avait été populaire (1).

(1) Aristote, Polit. V, 2, 8. Aristote a un autre passage (VI, 3, 5) dans lequel il commente le gouvernement de Tarente, et O. Müller se sert de ce second passage pour expliquer des changements constitutionnels particuliers qui furent faits après le désastre iapygien. Je regarde cette juxtaposition des deux passages comme non autorisée; il n'y a rien du tout qui les rattache l'un à l'autre. V. History of the Dorians, III, 9, 14.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE V

DEPUIS LES BATAILLES DE PLATÉE ET DE MYKALE JUSQU'A LA MORT DE THEMISTOKLÊS ET D'ARISTEIDÊS.

Causes du honteux échec de Xerxês en Grèce. — Ses défauts personnels. — Qualité inférieure et mollesse de la plus grande partie de son armée. — Tendance à exagérer l'héroïsme des Grecs. — Comparaison de l'invasion de la Grèce par Xerxês avec l'invasion postérieure de la Perse par Alexandre le Grand. — Aucune amélioration dans la manière de faire la guerre chez les Perses dans cet intervalle de 150 ans. — Grands progrès chez les Grecs. — Esprit progressif en Grèce, — agissant par l'initiative athénienne. — Conduite d'Athènes dans l'échec des Perses. — Sa position, son caractère et son influence après cet événement. — Mesures prises par les Athéniens pour relever leur cité. — Empêchements jaloux causés par les Péloponésiens. — Stratagème de Themistoklês pour procurer aux Athéniens l'opportunité de fortifier leur ville. — Athènes fortifiée; — confusion des Spartiates; — désappointement des alliés. Effet de cette intervention projetée, mais déjouée, sur les sentiments athéniens. — Agrandissement des murs d'Athènes. — Vastes plans de Themistoklês pour l'agrandissement naval de la ville. — Ville et port fortifiés préparés à Peiræeus. — Hauteur et épaisseur considérables projetées pour les murs. — Avantages du port agrandi et fortifié. — Accroissement des metœki et du commerce d'Athènes. — Résolution de construire annuellement vingt nouvelles trirèmes. — Expédition de la flotte grecque combinée contre l'Asie, sous le spartiate Pausanias. Prise de Byzantion. — Mauvaise conduite de Pausanias; — les alliés refusent de lui obéir. — Il correspond par trahison avec Xerxês. — Pausanias, assuré de l'aide de Xerxês, devient plus intolérable dans sa conduite. — Il est rappelé à Sparte. — 477-476 avant J.-C. — Les alliés transfèrent le commandement de Sparte à Athènes. — Importance de ce changement dans les relations des États grecs. — Tendance des rois spartiates à se corrompre en servant à l'étranger. — Leotichydês. — Union panhellénique momentanée sous Sparte, immédiatement après l'échec de Xerxês, — maintenant rompue et changée en schisme avec deux parties distinctes et deux chefs, Sparte et Athènes. — Actes d'Athènes en qualité de chef; — bonne conduite d'Aristeidês. — Formation de la confédération de Dêlos, à la tête de laquelle est Athènes. — Assemblée générale des alliés tenue dans cette île. — Imposition établie par Aristeidês sur la confédération et sur tous ses membres; — obligation déterminée consis-

Digitized by Google

tant en vaisseaux et en argent. — Total en argent. — Hellênotamiæ. — Rapide développement, première grandeur de la confédération de Dêlos; — adhésion volontaire des membres. — État et puissance de la Perse à l'époque où la confédération de Dêlos fut formée pour la première fois. — Conduite de Pausanias après avoir été écarté du commandement; — il poursuit ses projets de trahison de concert avec la Perse. — Il est rappelé à Sparte, — emprisonné, mis en jugement; — il essaie de provoquer les Ilotes à une révolte. — Il est découvert par la révélation d'un esclave. — Incrédulité ou crainte des éphores. — Son arrestation et sa mort. — Expiation faite pour le sanctuaire offensé. — Vers 467 avant J.-C. — Themistoklês est compromis dans la conjuration découverte de Pausanias. — Position de Themistoklês à Athènes; — tendance des partis et de la politique dans cette ville. — Effet des événements de la guerre des Perses sur le sentiment politique athénien; — stimulant pour la démocratie. Altération de la constitution kleisthénéenne; — tous les citoyens sans exception sont rendus politiquement admissibles aux charges — d'abord éligibilité universelle et élection universelle des magistrats; — ensuite *sortitio*, ou tirage au sort. — Accroissement du pouvoir des Stratêgi. — Changement dans les fonctions et diminution de l'importance des Archontes. — Administration d'Athènes agrandie. — Nouveaux fonctionnaires nommés, — répartition entre Athènes et Peiræeus. — Carrière politique et position précaire de Themistoklês; — rivaux acharnés contre lui. — Kimôn, Alkmæôn, etc. — Il est exposé à des accusations de corruption. — Themistoklês est accusé d'avoir reçu des présents de la Perse; — il est acquitté à Athènes. — La querelle entre lui et ses rivaux politiques augmente d'acharnement après son acquittement. — Il est frappé d'ostracisme. 471 avant J.-C. — Pendant qu'il est banni en vertu de l'ostracisme, les Lacédæmoniens portent une accusation de trahison contre lui. — 466 avant J.-C. — Fuite et aventures de Themistoklês. — Themistoklês se rend en Asie et cherche un refuge chez le roi de Perse. — Histoires au sujet des relations entre le roi de Perse et Themistoklês. — Traitement réel de Themistoklês en Perse. — Influence qu'il acquiert sur le roi de Perse. — Récompense considérable qu'il reçoit. — Sa mort à Magnêsia. — Mort d'Aristeidês. — Sa pauvreté.

Après avoir suivi, dans le dernier chapitre, l'échec que les Grecs siciliens firent essuyer aux Carthaginois, nous revenons maintenant aux Grecs du centre et aux Perses, — cas dans lequel le triomphe était plus intéressant encore pour la cause des progrès de l'humanité en général.

La disproportion qui existe entre l'immense armée réunie par Xerxês et le peu qu'il accomplit, provoque naturellement à la fois du mépris pour les forces persanes et de l'admiration pour la poignée d'hommes, comparativement petite, par laquelle elles furent si ignominieusement défaites. Ces deux sentiments sont justes, mais ils sont tous deux souvent exagérés au delà du point que justifiera un examen attentif des faits. La manière persane de faire la guerre (que nous

Digitized by Google

pouvons comparer à celle des Turcs modernes (1), maintenant que la période de leur fanatisme énergique est passée) était à un haut degré désordonnée et inefficace. Les hommes, à la vérité, pris individuellement, surtout les Perses indigènes, ne manquaient pas des qualités du soldat; mais leurs armes et leur organisation étaient mauvaises, — et leurs chefs plus mauvais encore. D'un autre côté, les Grecs, égaux, sinon supérieurs, en bravoure individuelle, étaient incomparablement supérieurs sous le rapport de l'ordre militaire aussi bien que sous celui des armes : mais ici également le commandement était défectueux, et la désunion une source constante de péril. Ceux qui, comme Plutarque (ou plutôt le pseudo-Plutarque), dans son traité sur la *Malignité d'Hérodote*, ne veulent reconnaître que de la magnanimité et de l'héroïsme dans la conduite des Grecs pendant le cours de ces années critiques, sont forcés de traiter durement l'inestimable témoin auquel nous sommes redevables de connaître les faits. Ce témoin donne clairement à entendre que, malgré le courage dévoué montré non moins par les vaincus aux Thermopylæ que par les vainqueurs à Salamis, la Grèce dut son salut surtout à l'imbécillité, à la couardise et à la témérité crédule de Xerxès (2). Si, en effet, il avait possédé soit l'énergie personnelle de Cyrus, soit le jugement d'Artemisia, on peut douter qu'une supériorité de conduite ou une intimité d'union eût pu défendre les Grecs contre des forces si supérieures. Mais il est certain que tout leur courage comme soldats en ligne ne leur aurait pas fait atteindre ce but, sans un plus haut degré de tactique et sans un esprit plus sincère de coopération que ceux qu'ils montrèrent réellement.

Cent cinquante années après cette période si remplie d'événements, nous verrons la face des affaires changer, et

(1) Les « Letters from Greece » de M. Waddington, qui décrivent la révolution grecque en 1821, donneront une bonne idée de la stupidité des Turcs dans leur manière de faire la guerre. Cf. aussi le second volume des Mémoires du baron de Tott, partie III.

(2) Thucydide, I, 69. Ἐπιστάμενοι καὶ τὸν βάρβαρον αὐτὸν περὶ αὐτῷ τὰ πλείω σφαλέντα, etc. Cf. Thucyd. VI, 33.

Digitized by Google

les forces combinées de la Grèce sous Alexandre de Macédoine envahir la Perse. Nous trouverons qu'en Perse aucune amélioration ne s'était effectuée pendant ce long intervalle, — que le plan de défense sous Darius Codoman a les mêmes défauts que celui d'attaque sous Xerxês, — qu'il y a la même confiance aveugle et exclusive dans des batailles rangées, avec des troupes supérieures en nombre (1), — que l'avis de Mentor le Rhodien et celui de Charidêmos sont méprisés comme ceux de Demaratos et d'Artemisia, — que Darius Codoman, essentiellement de la même trempe que Xerxês, est entraîné à livrer la bataille d'Issus par la même témérité ruineuse que celle qui dissipa la flotte persane à Salamis, — et que l'infanterie indigène des Perses (non la cavalerie) paraît même avoir perdu cette valeur individuelle qu'elle déploya à Platée d'une manière si remarquable. Mais du côté des Grecs, le progrès est très-grand sous tous les rapports ; le courage régulier du soldat a été entretenu et même augmenté, tandis que la tactique et le talent des combinaisons militaires ont atteint un point sans exemple dans l'histoire antérieure de l'humanité. La science militaire peut être considérée comme une sorte de création pendant cet intervalle, et l'on verra qu'elle passe par diverses phases, — Demosthenês et Brasidas, — l'armée de Cyrus et Xénophon, — Agesilas, — Iphikratês, — Epaminondas, — Philippe de Macédoine, — Alexandre (2) : car les princes macédoniens ont emprunté la tactique grecque, bien qu'ils l'aient développée et appliquée avec une énergie personnelle qui leur était particulière, et avec des avantages de position tels que ni les Athéniens ni les Spartiates n'en ont jamais eu de pareils. Dans cette comparaison entre l'invasion de Xerxês et celle d'Alexandre, nous mettons en contraste l'ardeur progressive de la Grèce, qui sert de héraut et d'aiguillon à la même ardeur en Europe, — avec l'esprit stationnaire de

(1) Thucyd. I, 142. Πλήθει τὴν ἀμαθίαν θρανύνοντες, etc.

(2) V. un remarquable passage dans la troisième Philippique de Démosthène, c. 10, p. 123.


Digitized by Google

l'Asie, que réveille par occasion une individualité brillante, mais qui ne s'approprie jamais de nouvelles idées ni de nouvelles facultés sociales, soit pendant la guerre, soit pendant la paix.

C'est à l'invasion de Xerxès que ces nouveaux pouvoirs de combinaisons, politiques aussi bien que militaires, qui éclairent l'histoire grecque pendant le siècle suivant et même plus tard, doivent leur origine. Ils sont mis en action par le changement de position et de caractère des Athéniens, — qui, dans une certaine mesure, perfectionnèrent les opérations militaires sur terre, mais furent les grands créateurs de la tactique et de la manœuvre maritimes en Grèce, — et qui, les premiers de tous les Grecs, se montrèrent capables d'organiser et de diriger l'action combinée d'alliés et de sujets nombreux : réunissant ainsi les deux qualités distinctives de l'Agamemnôn homérique (1), — l'habileté dans le commandement et la vigueur dans l'exécution.

Dans la confédération hellénique générale qui agit contre la Perse, sous la présidence de Sparte, il serait difficile de dire qu'Athènes occupât un rang ostensible supérieur à celui d'un membre ordinaire. Le second poste d'honneur, dans la ligne de Platée, il est vrai, lui avait été adjugé, toutefois seulement après que Tegea l'avait réclamé comme un droit. Mais sans aucune différence sous le rapport du rang ostensible, elle n'était plus aux yeux et au sentiment de la Grèce la même puissance qu'auparavant. Elle avait plus souffert, et sur mer avait certainement fait plus que tous les autres alliés ensemble. Même sur terre, à Platée, ses hoplites avaient montré contre la formidable cavalerie des Perses une combinaison de bravoure, de discipline et de force, supérieure même aux Spartiates. Aucun officier athénien n'avait commis un acte si dangereux de désobéissance que le Spartiate Amompharetos. Après la victoire de Mykale, quand les Péloponésiens se hâtèrent tous de retourner chez eux pour

(1) Ἀμφότερον, βασιλεύς τ' ἀγαθὸς, κρατερός τ' αἰχμητής.
(Homère, Iliade, III, 179.)

Digitized by Google

jouir de leur triomphe, les Athéniens ne reculèrent pas devant un service prolongé dans le dessein important de purger d'ennemis l'Hellespont, et se posèrent ainsi en champions volontaires et empressés des Grecs asiatiques contre la Perse. Outre les exploits d'Athènes collectivement, les deux seuls individus, doués de quelques talents pour le commandement, que cette lutte critique avait fait surgir, étaient tous les deux des Athéniens : d'abord, Themistoklês ; ensuite, Aristeidês. Depuis le commencement jusqu'à la fin du conflit, Athènes avait déployé un patriotisme panhellénique sans réserve, que les Péloponésiens avaient payé de la manière la moins généreuse : en effet, ils étaient restés derrière leurs murailles à l'Isthme et avaient livré Athènes deux fois au ravage de l'ennemi ; la première fois, peut-être, sans pouvoir l'éviter, — mais la seconde, par une négligence coupable en différant leur marche de départ contre Mardonios. Et les Péloponésiens ne pouvaient s'empêcher de sentir que, tandis qu'ils avaient laissé l'Attique sans protection, ils devaient leur propre salut à Salamis, tout à la fois à la dextérité de Themistoklês et à l'imposante flotte athénienne.

En considérant que les Péloponésiens n'avaient souffert que peu ou point de mal par suite de l'invasion, tandis que les Athéniens avaient perdu pour le moment même leur ville et leur pays, avec une partie considérable de leurs biens meubles détruits sans retour, — nous pourrions naturellement nous attendre à trouver les premiers, sinon prêtant leur aide reconnaissante et active pour réparer le dommage en Attique, du moins accueillant de bon cœur le rétablissement de la ville ruinée par ses premiers habitants. Au lieu de cela, nous voyons dominer encore parmi eux le même égoïsme. Le mauvais vouloir et la méfiance pour l'avenir, aggravés par une admiration dont ils ne pouvaient se défendre, étouffent toute leur gratitude et toute leur sympathie.

Les Athéniens, en revenant de Salamis, après la bataille de Platée, trouvèrent des foyers désolés pour les recevoir. Leur pays était dévasté, — leur ville brûlée ou détruite, de sorte qu'il ne restait qu'un petit nombre de maisons debout, où les officiers persans avaient pris leurs quartiers, — et

Digitized by Google

leurs fortifications en grande partie rasées ou renversées. Leur première tâche fut de conduire chez eux leurs familles et leurs effets des lieux d'abri temporaires à Trœzen, à Ægina et à Salamis. Après avoir pourvu à ce qui était indispensablement nécessaire pour les besoins immédiats, ils se mirent à rebâtir leur ville et leurs fortifications sur une échelle de plus grande dimension en tous sens (1). Mais aussitôt qu'on les vit occupés à cette œuvre indispensable, sans laquelle ni existence politique ni sûreté personnelle n'étaient praticables, les alliés prirent l'alarme, présentèrent des plaintes à Sparte, et la pressèrent vivement d'arrêter le travail. En tête de ces plaignants se trouvaient probablement les Æginètes, comme anciens ennemis d'Athènes, et comme ayant le plus à craindre de sa puissance sur mer. Les Spartiates, qui sympathisaient complétement avec la jalousie et l'inquiétude de leurs alliés, étaient même disposés, par une ancienne association, à pousser encore plus loin leur aversion pour des fortifications, de sorte qu'ils auraient été charmés de voir toutes les autres cités grecques systématiquement sans défense comme Sparte elle-même (2). Mais tout en envoyant à Athènes une ambassade, pour faire une remontrance amicale contre le projet de fortifier la ville de nouveau, ils ne purent interdire d'une manière ouverte et péremptoire l'exercice d'un droit commun à toute communauté autonome. Ils n'osèrent même pas, à un moment où les événements des mois passés étaient frais dans les souvenirs de tous, divulguer leurs jalousies réelles quant à l'avenir. Ils affectèrent de présenter des raisons de prudence contre le projet, fondées sur la chance d'une future invasion des Perses : cas dans lequel ce serait un dangereux avantage pour l'envahisseur que de trouver une ville fortifiée en dehors du Péloponèse pour appuyer ses opérations, comme Thêbes avait

(1) Thucydide, I, 89.

(2) Thucydide, I, 90. Τὰ μὲν καὶ αὐτοὶ ἥδιον ἂν ὁρῶντες μήτε ἐκείνους μητ' ἄλλον μηδένα τεῖχος ἔχοντα, τὸ δὲ πλέον, τῶν ξυμμάχων ἐξοτρυνόντων καὶ φοβουμένων τοῦ τε ναυτικοῦ αὐτῶν τὸ πλῆθος, ὃ πρὶν οὐχ ὑπῆρχε, καὶ τὴν ἐς τὸν Μηδικὸν πόλεμον τόλμαν γενομένην.

récemment secondé Mardonios. En conséquence, ils proposèrent aux Athéniens, non-seulement de renoncer à leurs propres fortifications, mais encore de les aider à détruire toutes les fortifications des autres cités au delà des limites du Péloponèse, — promettant un abri en deçà de l'isthme, en cas de besoin, à toutes les personnes exposées.

Un homme d'État comme Themistoklês n'était pas de nature à s'en laisser imposer par cette diplomatie; mais il vit que les Spartiates avaient le pouvoir d'empêcher le travail, s'ils le voulaient, et qu'il ne pourrait être exécuté qu'à l'aide d'une ruse heureuse. D'après son conseil, les Athéniens congédièrent les ambassadeurs spartiates, en disant qu'ils enverraient eux-mêmes à Sparte et expliqueraient leurs desseins. Conséquemment, on y expédia bientôt Themistoklês lui-même, comme l'un des trois ambassadeurs chargés d'entrer en explications avec les autorités spartiates. Mais ses deux collègues, Aristeidês et Abronichos, en vertu d'un accord antérieur, tardèrent à arriver, — et il resta inactif à Sparte, donnant leur absence comme excuse pour ne pas même demander une audience, affectant toutefois d'être surpris de les voir différer si longtemps leur arrivée. Mais pendant qu'Aristeidês et Abronichos, les deux autres envoyés, étaient ainsi retenus avec soin, toute la population d'Athènes travaillait sans relâche aux murailles. Hommes, femmes et enfants, tous faisaient de leur mieux pendant ce précieux intervalle. On n'épargna ni les maisons particulières, ni les édifices sacrés, pour fournir les matériaux, et telle fut leur ardeur dans l'entreprise, qu'avant que les trois ambassadeurs fussent réunis à Sparte, le mur avait atteint une hauteur suffisante au moins pour essayer de se défendre. Toutefois l'intervalle avait été assez long pour provoquer le soupçon, même dans l'esprit lent des Spartiates; tandis que les Æginètes, plus vigilants, leur envoyèrent la nouvelle positive que les murs étaient en train d'avancer rapidement.

Themistoklês, en apprenant cette allégation, nia péremptoirement qu'elle fût vraie; et l'estime personnelle qu'on avait pour lui était si grande à cette époque, que son assu-

Digitized by Google

rance (1) obtint pendant quelque temps un crédit complet, jusqu'à ce que de nouveaux messagers vinssent faire naître encore des soupçons dans l'esprit des Spartiates. En réponse à ces messages, Themistoklês pressa vivement les éphores d'envoyer à Athènes des ambassadeurs à eux, et de se convaincre ainsi de l'état des choses. Ils agirent d'après sa recommandation sans avoir de soupçons, tandis que lui, en même temps, il transmit une communication particulière à Athènes, par laquelle il demandait qu'on ne laissât pas partir les ambassadeurs avant que ses collègues et lui-même fussent revenus sains et saufs, ce qu'il craignait qu'on leur refusât si son tour venait à être divulgué. Aristeidês et Abronichos étaient alors arrivés, — on annonçait que le mur était au moins à une hauteur qui défiait le mépris, — et Themistoklês aussitôt jeta le masque. Il avoua le stratagème qu'il avait employé, — dit aux Spartiates qu'Athènes était déjà fortifiée suffisamment pour assurer la sûreté et la libre volonté de ses habitants, — et les avertit que l'heure de la contrainte était actuellement passée, les Athéniens étant en état de définir et de soutenir par eux-mêmes leurs droits et leurs devoirs par rapport à Sparte et aux alliés. Il leur rappela que les Athéniens s'étaient toujours trouvés capables de juger par eux-mêmes, soit dans une consultation commune, soit dans toute affaire séparée telle que la crise importante où il s'agit d'abandonner leur ville et de se réfugier sur leurs vaisseaux. Ils avaient maintenant, dans l'exercice de ce jugement personnel, résolu de fortifier leur cité, comme mesure indispensable pour eux-mêmes et avantageuse même aux alliés en général. Qu'il ne pouvait y avoir d'échange égal ou loyal d'opinion que si tous les alliés avaient les mêmes moyens de défense : tous devaient être sans fortifications, ou Athènes devait être fortifiée aussi bien que les autres (2).

(1) Thucydide, 1, 91. Τῷ μὲν Θεμιστοκλεῖ ἐπείθοντο διὰ φιλίαν αὐτοῦ.

(2) Thucydide, I, 91. Οὐ γὰρ οἷόν τε εἶναι μὴ ἀπὸ ἀντιπάλου παρασκευῆς ὁμοῖόν τι ἢ ἴσον ἐς τὸ κοινὸν βουλεύεσθαι. Ἢ πάντας οὖν ἀτειχίστους ἔφη χρῆναι ξυμμαχεῖν, ἢ καὶ τάδε νομίζειν ὀρθῶς ἔχειν.

Digitized by Google

Quelque mortifiés que fussent les Spartiates par une révélation qui prouvait qu'ils avaient été non-seulement découverts dans un dessein malhonnête, mais encore complétement joués, — le ton décidé de Themistoklês leur imposa en même temps, ton qu'ils ne lui pardonnèrent jamais dans la suite. Arrêter auparavant l'érection des murailles aurait été praticable, bien que non peut-être sans difficulté; agir de force avec le fait accompli était extrêmement dangereux. De plus, les inestimables services que venait de rendre Athènes l'emportèrent encore dans leur esprit, de sorte que le sentiment et la prudence coïncidèrent pour le moment. Ils affectèrent donc d'accueillir la communication sans manifester aucune irritation, comme si dans le fait ils n'avaient pas avancé de prétention qui eût besoin d'être formellement rétractée. Les envoyés des deux peuples retournèrent chez eux, et les Athéniens achevèrent leurs fortifications sans obstacle (1), — toutefois non sans murmures de la part des alliés qui, dans la suite, reprochèrent amèrement à Sparte d'avoir laissé échapper cette précieuse opportunité d'arrêter la croissance du géant (2).

Si les alliés craignaient Athènes auparavant, le mélange d'audace, d'artifice et de ruse à l'aide duquel elle venait d'éluder l'obstacle opposé à ses fortifications, était bien fait pour aggraver leur inquiétude. D'autre part, quant aux Athéniens, la simple idée d'une intervention destinée à leur

---

(1) Nous sommes assez heureux pour posséder ce récit, relatif à la reconstruction des murs d'Athènes, racontée par Thucydide. C'est le premier incident qu'il rapporte, dans cette esquisse générale d'événements survenus entre la guerre des Perses et celle du Péloponèse, esquisse qui précède ce qui est réellement son histoire (I, 89-92). Diodore (XI, 39, 40), Plutarque (Themistoklês, c. 19), et Cornélius Nepos (Themist. c. 6, 7) semblent tous avoir suivi Thucydide, bien que Plutarque mentionne une assertion de Théopompe, selon laquelle Themistoklês aurait atteint son but en gagnant les éphores. Ceci ne serait pas improbable en soi, — et n'est pas non plus incompatible avec le récit de Thucydide; mais ce dernier ou ne l'avait pas entendu dire ou n'y croyait pas.

(2) Thucydide, 1, 69. Καὶ τῶνδε ὑμεῖς αἴτιοι (dit l'ambassadeur corinthien en s'adressant aux Lacédæmoniens), τό τε πρῶτον ἐάσαντες αὐτοὺς (les Athéniens) τὴν πόλιν μετὰ τὰ Μηδικά κρατῦναι, καὶ ὕστερον τὰ μακρὰ στῆσαι τείχη, etc.

Digitized by Google

enlever ce droit commun de défense personnelle qui était exercé par toute cité autonome à l'exception de Sparte, a dû leur paraître une injustice outrageante, — aggravée par ce fait qu'elle leur était amenée par leurs souffrances particulières dans la cause commune, et qu'elle leur était faite par les mêmes alliés qui, sans leur dévouement empressé, auraient été dès lors les esclaves du Grand Roi. Et l'intention qu'avaient les alliés de s'opposer aux fortifications a dû être connue de tout le monde à Athènes, par la presse universelle de bras mis en réquisition pour hâter le travail et échapper à l'intervention; précisément comme elle fut attestée aux générations futures par les fragments sans forme et la construction irrégulière du mur, dans lequel on voyait scellés des ossements de tombeaux et des colonnes couvertes d'inscriptions (1). Assurément le sentiment qui se rattachait à ce travail, — accompli comme il le fut par les riches et les pauvres, par les forts et les faibles, — hommes, femmes et enfants, a dû être intense aussi bien que propre à établir l'égalité. Tous ils avaient enduré les misères communes de l'exil, tous ils avaient contribué à la victoire et tous partageaient actuellement la même fatigue pour la défense de la cité qu'ils avaient recouvrée, afin de contre-miner l'opposition peu généreuse de leurs alliés péloponésiens. Nous devons mentionner ces circonstances pleines d'incitation, particulières aux Athéniens, et agissant sur une génération qui avait alors été nourrie dans la démocratie pendant un quart de siècle et avait remporté sans aucune aide la victoire de Marathôn, — si nous voulons comprendre cette explosion encore plus forte d'activité agressive, d'assurance persévérante et d'aptitude aussi bien que d'ardeur pour le commandement, — avec ce développement encore plus étendu d'organisation démocratique, — qui marque leur caractère pendant le siècle suivant immédiatement.

Le plan de la nouvelle fortification fut projeté sur une

(1) Thucydide, I, 93. Cornélius Nepos (Themist. c. 7) exagère ceci et en fait une imagination extravagante.

Digitized by Google

échelle bien digne de la grandeur future de la ville. Son enceinte était de six stades ou environ sept milles (11 kilom.), avec l'akropolis presque au centre ; mais on ne connaît pas celle des murs antérieurs, de sorte que nous ne pouvons pas mesurer l'étendue de cet agrandissement qui, selon le témoignage de Thucydide, fut effectué de chaque côté. Elle renfermait dans la ville les trois collines de l'Areiopagos, de la Pnyx et du Mouseion (Museum); tandis qu'au sud de la ville, elle s'étendait un certain espace même sur la rive méridionale de l'Ilissos, comprenant ainsi également la fontaine Kallirhoê (1). Malgré la précipitation excessive avec laquelle elle fut élevée, la construction était tout à fait solide et suffisante contre tout ennemi extérieur ; mais il y a lieu de croire que sa surface intérieure et très-considérable ne fut jamais remplie de bâtiments. Des espaces vides, pour l'asile temporaire des habitants de la campagne qui venaient s'y réfugier avec ce qu'ils possédaient, étaient éminemment utiles à une communauté municipale grecque ; ils n'étaient à aucune plus utiles qu'à Athènes, dont la force principale consistait dans sa flotte, et dont les habitants résidaient ordinairement en grande partie dans leurs dêmes séparés d'une extrémité à l'autre de l'Attique.

Le premier pas indispensable dans la rénovation d'Athènes, après son extinction temporaire, était alors heureusement accompli ; la cité avait été mise à l'abri des attaques d'un ennemi extérieur ; mais Themistoklês, auquel les Athéniens devaient le dernier stratagème heureux, et dont l'influence a dû être fort augmentée par son succès, avait conçu des plans d'une étendue plus vaste et plus ambitieuse. Il avait conseillé le premier le grand élan maritime pris par

(1) Pour les dimensions et la direction des murs d'Athènes construits par Themistoklês, V. spécialement l'excellent traité de Forchhammer, — Topographie von Athen, — publié dans les « Kieler Philologische Studien. Kiel, 1841. » Le plan d'Athènes, dressé par Kiepert, d'après ses propres recherches et publié parmi ses nouvelles cartes, adopte pour la plupart les idées de Forchhammer quant à la direction des murs.

Digitized by Google

ses compatriotes, aussi bien que la puissante armée navale qu'ils avaient créée pendant les quelques dernières années, et qui avait été si récemment leur salut. Il vit dans cette force, à la fois la seule chance de sûreté pour l'avenir, dans le cas où les Perses renouvelleraient leur attaque par mer, — éventualité vraisemblablement probable à cette époque, — et des perspectives illimitées d'ascendant futur sur les côtes et les îles grecques. Elle fut le grand instrument de défense, d'attaque et d'ambition. Il fallait beaucoup moins de prévoyance et de génie pour continuer ce mouvement que pour le commencer. Themistoklês, aussitôt que les murs de la cité eurent été achevés, ramena l'attention de ses compatriotes vers ces murs de bois qui leur avaient servi de refuge contre le monarque persan. Il les persuada de se pourvoir d'un port à la fois sûr et suffisant, en agrandissant et en fortifiant le Peiræeus. Ceci encore n'était que la continuation d'une entreprise commencée antérieurement ; car, pendant qu'il était en charge deux ou trois années auparavant (1), il avait déjà fait sentir à ses compatriotes que la

(1) Thucydide, I, 93. Ἔπεισε δὲ καὶ τοῦ Πειραιέως τὰ λοιπὰ ὁ Θεμιστοκλῆς οἰκοδομεῖν (ὑπῆρκτο δ' αὐτοῦ πρότερον ἐπὶ τῆς ἐκείνου ἀρχῆς, ἧς κατ' ἐνιαυτὸν Ἀθηναίοις ἦρξε).

A propos de ces mots, le scholiaste fait observer : — (Κατ' ἐνιαυτὸν) — κατά τινα ἐνιαυτὸν ἡγεμὼν ἐγένετο· πρὸ δὲ τῶν Μηδικῶν ἦρξε Θεμιστοκλῆς ἐνιαυτὸν ἕνα.

Il ne semble guère possible, n'ayant pas de preuve plus complète sur laquelle nous puissions nous appuyer, de déterminer à laquelle des années précédentes Thucydide entend rapporter cette ἀρχὴ de Themistoklês. M. Fynes Clinton, après avoir discuté les opinions de Dodwell et de Corsini (V. Fasti Hellenici, ad ann. 481 avant J.-C. et Préface, p. XV), insère Themistoklês comme archonte éponyme en 481 avant J.-C., l'année avant l'invasion de Xerxês, et suppose que le Peiræeus fut commencé en cette année. Ceci n'est pas improbable en soi ; mais il cite le scholiaste comme ayant affirmé la même chose avant lui (πρὸ τῶν Μηδικῶν ἦρξε Θεμιστοκλῆς ἐνιαυτὸν ἕνα), et ici je crois qu'il n'est pas soutenu par l'analogie du langage : ἐνιαυτὸν ἕνα à l'accusatif n'indique que la durée de l'ἀρχὴ, non la position de l'année (cf. Thucyd. III, 68).

Il ne semble pas certain que Thucydide entende désigner Themistoklês comme ayant été archonte éponyme, ou même comme ayant été un des neuf archontes. Il peut avoir voulu dire « pendant l'année où Themistoklês était stratêgos (ou général), » et l'explication du scholiaste, qui emploie le mot ἡγεμὼν, implique plutôt qu'il le comprenait ainsi. Les stratèges étaient annuels aussi bien que les archontes. Or nous savons que Themistoklês fut un des généraux en 480 avant J.-C., et

Digitized by Google

rade ouverte de Phalêron manquait complétement de sécurité, et il les avait décidés à améliorer et à employer en partie les ports plus spacieux de Peiræeus et de Munychia, — trois bassins naturels, tous capables d'être fermés et défendus. On avait déjà fait quelque chose en vue d'agrandir ce port, bien qu'il eût été subséquemment ruiné par les envahisseurs perses. Mais Themistoklês reprit alors le plan sur une échelle beaucoup plus grande qu'il n'aurait pu alors oser le proposer, — échelle qui montre les vastes augures présents à son esprit relativement aux destinées d'Athènes.

Peiræeus et Munychia, dans son nouveau plan, constituaient un espace fortifié aussi considérable qu'Athènes agrandie, et avec un mur beaucoup plus élaboré et inattaquable. Le mur qui les entourait, d'un circuit de soixante stades (1), était destiné par lui à être si prodigieux tant en hauteur qu'en épaisseur, qu'il rendrait tout assaut inutile, et permettrait à toute la population militaire de servir à bord, en ne laissant pour garnison que les vieillards et les enfants (2). Nous pouvons juger de l'étendue de son projet, en apprenant que le mur, bien qu'en pratique il se trouvât toujours suffisant, ne fut élevé qu'à la moitié de la hauteur qu'il avait projetée (3). Toutefois, quant à l'épaisseur, ses idées furent exactement suivies : deux chariots se croisant apportaient des pierres qui étaient posées à droite et à gauche du côté extérieur de chacun d'eux, et formaient ainsi deux premiers murs parallèles, entre lesquels l'espace intérieur (naturellement au moins aussi large que la largeur des deux chariots) était rempli, « non pas avec du moellon brut, suivant la manière des Grecs, mais construit, dans toute l'épaisseur, en pierres carrées, cramponnées ensemble avec

---

qu'il commanda en Thessalia, à Artemision et à Salamis. Le Peiræeus peut avoir été commencé dans la première partie de 480 avant J.-C., quand Xerxês était déjà en marche, ou du moins à Sardes.

(1) Thucyd. II, 13.

(2) Thucyd. I, 93.

(3) Thucyd. I, 93. Τὸ δὲ ὕψος ἥμισυ μάλιστα ἐτελέσθη οὗ διενοεῖτο · ἐβούλετο γὰρ τῷ μεγέθει καὶ τῷ πάχει ἀφιστάναι τὰς τῶν πολεμίων ἐπιβουλὰς, ἀνθρώπων δὲ ἐνόμιζεν ὀλίγων καὶ τῶν ἀχρειοτάτων ἀρκέσειν τὴν φυλακὴν, τοὺς δ' ἄλλους ἐς τὰς ναῦς ἐσβήσεσθαι.


Digitized by Google

du métal (1). » Le résultat fut un mur solide, n'ayant probablement pas moins de quatorze ou quinze pieds d'épaisseur, puisqu'il était destiné à avoir une hauteur si extraordinaire. Dans les exhortations à l'aide desquelles il animait le peuple à ce fatigant et dispendieux travail, il s'appliquait à le pénétrer de l'idée que Peiræeus était d'une plus grande importance pour eux qu'Athènes elle-même, et qu'il offrait un asile dans lequel, si leur territoire venait à être couvert de nouveau par une armée de terre supérieure, ils pourraient se retirer en sécurité, en conservant la pleine liberté de cette action maritime dans laquelle ils pouvaient tenir tête à tout le monde (2). Nous pouvons même soupçonner que si Themistoklês avait pu suivre ses propres inspirations, il aurait changé la situation de la ville et transporté Athènes à Peiræeus : l'attachement du peuple pour son saint et antique rocher l'empêcha sans doute de faire toute proposition de ce genre. Il ne songea probablement pas non plus à cette époque à la possibilité de ces longues murailles qui, peu d'années plus tard, des deux cités n'en firent qu'une seule.

Quarante-cinq ans après, au commencement de la guerre du Péloponèse, nous entendrons Periklês, qui épousa et mit à exécution les grandes idées de Themistoklês, tenir le même langage sur la possibilité où était Athènes d'appuyer une grande puissance exclusivement ou principalement sur une action maritime. Mais l'empire athénien était alors une réalité établie, tandis que du temps de Themistoklês c'était encore un rêve; et ses prédictions hardies, surpassées comme elles le furent par la future réalité, marquent cette faculté extraordinaire de divination pratique que Thucydide exalte si expressément en lui. Et ce qui prouve l'exubé-

(1) Thucydide, I, 93. Les expressions sont celles du colonel Leake, résultant de l'examen des restes rares de ces fameuses murailles que l'on peut voir encore. — Topography of Athens, ch. IX, p. 411 : V. trad. allem., p. 293. Cf. Aristophane, Aves, 1127, sur l'épaisseur du mur de Nephelokokkygia.

(2) Thucydide, I, 93 (cf. Cornel. Nepos, Themist. c. 6). Ταῖς ναυσὶ πρὸς ἅπαντας ἀνθίστασθαι.

Digitized by Google

rance de l'espoir qui avait pénétré l'esprit du peuple athénien, c'est que nous le voyons, sur la foi de ces prédictions, se mettre à une nouvelle entreprise qui exigeait tant de fatigues et de dépenses ; et cela encore quand ils revenaient de l'exil dans une contrée désolée, à un moment de détresse privée et d'appauvrissement public.

Toutefois, Peiræeus servit à d'autres desseins, outre son usage direct comme arsenal pour la marine militaire. La sécurité de ses fortifications et la protection de la flotte athénienne étaient bien faites pour rappeler ces metœki ou étrangers domiciliés, qui avaient été chassés par l'invasion de Xerxês, et qui auraient considéré leur retour comme peu sûr, si on ne leur eût offert quelque moyen de protection nouveau et évident. Pour les faire revenir et pour attirer de nouveaux habitants du même genre, Themistoklês proposa de les exempter du metoikion ou taxe annuelle, que payait l'homme dépourvu du droit de cité (1); mais cette exemption n'a pu durer que pendant un certain temps, et la grande tentation qui les engageait à revenir a dû consister dans les garanties et les facilités nouvelles que présentait maintenant Athènes, avec ses ports fortifiés et sa flotte. La présence de nombreux metœki fut profitable aux Athéniens, tant au point de vue privé qu'au point de vue public. Une grande partie du commerce, des professions et des métiers manuels était entre leurs mains ; et la législation athénienne, tout en les excluant des priviléges politiques, était sous d'autres rapports équitable et favorable pour eux. Quant aux opérations commerciales, les metœki avaient cet avantage sur les citoyens, — qu'ils étaient moins fréquemment emmenés pour le service militaire à l'étranger. Le grand accroissement de leur nombre, à partir de cette époque, tout en contribuant considérablement à augmenter la valeur des biens dans toute l'Attique, mais surtout à Peiræeus et à Athènes, nous sert à expliquer la prospérité extraordinaire ainsi que l'excellente culture que l'on trouvait dans tout le

(1) Diodore, XI, 43.

Digitized by Google

pays avant la guerre du Péloponèse. L'orge, les légumes, les figues et l'huile, produits dans la plus grande partie du territoire, — le charbon de bois préparé dans le dême florissant d'Acharnæ (1), — et le poisson obtenu en abondance près de la côte, — trouvaient tous de riches acheteurs et des demandes constantes de la part de la population de la ville qui augmentait sans cesse.

On nous dit encore que Themistoklês (2) décida les Athéniens à construire chaque année vingt nouveaux vaisseaux de ligne, — c'est ainsi que nous pouvons désigner la trirème. S'attacha-t-on toujours rigoureusement à ce nombre, c'est ce qu'il est impossible de dire; mais réparer les vaisseaux aussi bien que maintenir leur nombre, fut toujours compté parmi les obligations les plus indispensables du pouvoir exécutif.

Il ne paraît pas que les Spartiates aient fait d'opposition à la fortification du Peiræeus, bien que ce fût une entreprise plus grande, plus nouvelle et plus menaçante que celle d'Athènes. Mais Diodore nous dit, avec assez de probabilité, que Themistoklês jugea nécessaire d'envoyer une ambassade à Sparte (3), donnant à entendre que son projet était de préparer un port sûr pour la marine collective de la Grèce, dans le cas d'une attaque future des Perses.

---

(1) V. la peinture animée des dêmotæ acharniens dans la comédie d'Aristophane de ce nom.

Relativement aux avantages que procuraient la résidence des metœki et le passage des visiteurs étrangers, comp. les observations d'Isokrate, plus d'un siècle après cette période, Orat. IV, De Pace, p. 163, et Xénophon, De Vectigalibus, c. IV.

(2) Diodore, XI, 43.

(3) Diodore, XI, 41, 42, 43. Je veux dire que le fait de l'envoi de cette ambassade à Sparte est assez probable, — en séparant ce fait des discussions préliminaires qui, suivant Diodore, l'avaient précédé dans l'assemblée d'Athènes, et qui semblent aussi insignifiantes qu'incroyables. Il raconte que Themistoklês dit à l'assemblée qu'il avait conçu un plan de grande importance pour l'État, mais qu'il ne pouvait pas être rendu public à l'avance; alors que l'assemblée nomma Aristeidês et Xanthippos pour l'entendre confidentiellement et le juger. Cette histoire semble indiquer que Diodore avait lu le conte bien connu du projet formé par Themistoklês de brûler la flotte grecque dans le port de Pagasæ, et qu'il le confondait dans sa mémoire avec cet autre projet d'agrandir et de fortifier le Peiræeus.

Digitized by Google

Des travaux sur une si vaste échelle doivent avoir pris un temps considérable et absorbé une grande partie des forces athéniennes; cependant ils n'empêchèrent pas Athènes de prêter une aide active à l'expédition qui, l'année après la bataille de Platée (478 av. J.-C.), fit voile pour l'Asie sous le Spartiate Pausanias. Vingt vaisseaux des diverses villes du Péloponèse (1) étaient sous son commandement; les Athéniens seuls en fournirent trente, sous les ordres d'Aristeidês et de Kimôn; d'autres trirèmes vinrent aussi des alliés ioniens et insulaires. Ils se rendirent d'abord à Kypros (Cypre), île dans laquelle ils délivrèrent la plupart des cités grecques du gouvernement des Perses. Ensuite ils se dirigèrent vers le Bosphore de Thrace, et entreprirent le siége de Byzantion, qui, comme Sestos dans la Chersonèse, était un poste de grande importance aussi bien que de grande force, — occupé par une armée persane considérable, avec plusieurs Perses de distinction et même des parents du monarque. La ville fut prise (2), vraisemblablement après un long siége; il se pourrait qu'elle ait tenu même plus longtemps que Sestos, ayant été attaquée moins à l'improviste. La ligne de communication entre le Pont-Euxin et la Grèce fut ainsi délivrée d'obstacle.

La prise de Byzantion devint le signal d'un changement capital et inattendu dans les relations des diverses cités grecques; changement dont la cause prochaine fut la mauvaise conduite de Pausanias, mais auquel contribuèrent aussi d'autres causes, profondes aussi bien que variées. En racontant l'histoire de Miltiadês (3), je mentionnais la déplorable facilité qu'avaient les principaux chefs grecs à se laisser gâter par le succès. Ce mal agit avec une rapidité singulière sur Pausanias. Comme vainqueur de Platée, il avait acquis un renom sans pareil et sans exemple en Grèce, avec une

(1) Thucyd. I, 94; Plutarque, Aristeidês, c. 23. Diodore (XI, 44) dit que les vaisseaux péloponésiens étaient au nombre de cinquante; on ne doit pas accepter son assertion, en opposition à Thucydide.

(2) Thucyd. 1, 94.

(3) V. t. VI, ch. 5 de cette histoire.

Digitized by Google

part prodigieuse du butin. Les concubines, les chevaux (1), les chameaux et la vaisselle d'or, qui étaient devenus ainsi sa possession, étaient bien faits pour le dégoûter de la sobriété et de la discipline de la vie spartiate, tandis que son pouvoir aussi, quoique grand quand il commandait à l'étranger, devint subordonné à celui des éphores quand il rentra dans sa patrie. Son insolence de fraîche date se manifesta immédiatement après la bataille, dans le trépied commémoratif dédié par son ordre à Delphes, trépied qui le proclamait par son nom et seul comme commandant des Grecs et destructeur des Perses : vanterie inconvenante, dont les Lacédæmoniens eux-mêmes furent les premiers à marquer leur mécontentement, en faisant effacer l'inscription et énumérer sur le trépied tous les noms des villes qui avaient pris part au combat (2). Néanmoins, il fut encore chargé du commandement contre Kypros et Byzantion, et ce fut lors de la prise de cette dernière ville que son ambition et son mécontentement atteignirent pour la première fois les proportions d'une trahison formelle. Il entra en correspondance avec Gongylos, l'exilé érétrien (alors sujet de la Perse, et investi de la propriété et du gouvernement d'un district en Mysia), auquel il confia sa nouvelle acquisition de Byzantion et la garde des prisonniers importants qu'il y avait faits.

On laissa bientôt échapper ces prisonniers, ou plutôt on les renvoya sous main à Xerxès, avec une lettre écrite par Pausanias lui-même, à l'effet suivant : — « Pausanias, le commandant spartiate, ayant fait ces prisonniers, les renvoie

---

(1) Hérodote, IX, 81.

(2) Dans les inscriptions athéniennes sur les offrandes votives consacrées après la prise d'Eiôn, aussi bien qu'après les grandes victoires près du fleuve Eurymedôn, le nom de Kimôn, le commandant, n'est pas même mentionné (Plutarque, Kimôn, c. 7; Diodore, XI, 62).

Une énergique protestation, familière apparemment au sentiment grec, contre le fait de choisir le général en particulier et de le désigner seul pour recevoir les honneurs de la victoire, se voit dans Euripid. Andromach. 694 : — vers frappants, que l'on dit (à tort ou à raison) avoir été répétés avec indignation par Kleitos (Clitus), dans l'ivresse du banquet où il fut tué par Alexandre (Quinte-Curce, VIII, 4, 29 (VIII, 4); Plutarque, Alexand. c. 51).

Digitized by Google

dans son extrême désir de t'être agréable. J'ai l'intention, si cela te convient, d'épouser ta fille, et de placer sous ta domination et Sparte et le reste de la Grèce; avec ton aide, je me crois capable d'y parvenir. Si ma proposition t'agrée, envoie à la côte une personne sûre, par laquelle nous puissions correspondre désormais. » Xerxês, extrêmement charmé de l'ouverture qui lui était ainsi faite, envoya immédiatement Artabazos (le même qui avait commandé en second en Bœôtia) pour remplacer Megabatês dans la satrapie de Daskylion. Le nouveau satrape, muni d'une lettre en réponse portant le sceau royal, fut chargé d'encourager activement les projets de Pausanias. Le sens de la lettre était celui-ci : « Ainsi dit le roi Xerxês à Pausanias. Ton nom est à jamais enregistré dans notre maison comme celui d'un bienfaiteur, à cause des hommes que tu as récemment sauvés pour moi au delà de la mer, à Byzantion; et j'agrée les propositions que tu me fais maintenant. Ne te relâche ni le jour ni la nuit pour accomplir ce que tu me promets; ne te laisse arrêter ni par la dépense, soit d'or, soit d'argent, ni par le nombre d'hommes, si tu te trouves en avoir besoin; mais fais en toute confiance avec Artabazos, homme habile que je t'ai envoyé, mes affaires et les tiennes, de la manière qui sera la meilleure et la plus convenable pour nous deux (1). »

Pendant tout le cours de cette expédition, Pausanias avait montré un esprit d'insolence et de domination; il dégradait les alliés aux quartiers et aux aiguades de la façon la plus offensante, comparativement aux Spartiates, et il traitait tout l'armement d'une manière que les guerriers grecs ne pouvaient tolérer, même dans un Hêraklide spartiate et un général victorieux. Mais quand il reçut la lettre de

(1) Thucydide donne ces lettres mot à mot (I, 128, 129); il les avait vues ou en avait obtenu des copies (ὡς ὕστερον ἀνευρέθη) ; — elles furent sans doute communiquées avec les révélations finales de l'esclave de confiance argilien. Comme elles sont autographes, je les ai transcrites littéralement, en conservant cette brusque transition de la troisième personne à la première, qui est une de leurs particularités. Cornélius Nepos, qui traduit la lettre de Pausanias, a effacé ce trait particulier. Il conserve la troisième personne depuis le commencement jusqu'à la fin (Cornel. Nep. Pausan. c. 2).

Digitized by Google

Xerxès et qu'il se trouva en communication immédiate avec Artabazos, aussi bien que muni des fonds pour tenter la corruption (1), ses folles espérances ne connurent plus de bornes, et il se crut déjà gendre du grand roi aussi bien que despote de la Hellas. Heureusement pour la Grèce, ses plans de trahison ne furent ni dressés avec réflexion, ni voilés jusqu'à ce qu'ils fussent mûrs pour l'exécution, mais il les manifesta avec une impatience puérile. Il revêtit le costume persan (conduite que l'armée macédonienne, un siècle et demi plus tard, ne put tolérer (2) même dans Alexandre le Grand); — il traversa la Thrace avec une troupe de gardes mèdes et égyptiens; — il copia les chefs des Perses tant dans le luxe de la table que dans sa conduite à l'égard des femmes libres de Byzantion. Kleonikê, jeune fille byzantine d'une famille distinguée, ayant été enlevée à ses parents par son ordre, fut amenée de nuit dans sa chambre; il se trouvait qu'il dormait à ce moment; et s'étant soudainement réveillé, il ne sut pas d'abord quelle était la personne qui approchait de son lit, mais il saisit son épée et la tua (3). De plus, sa réserve hautaine, avec des éclats violents de colère, le rendit inabordable; et les alliés finirent par le regarder plutôt comme un despote que comme un général. La nouvelle de cette conduite outrageante et les preuves manifestes de son alliance avec les Perses furent bientôt transmises aux Spartiates, qui le rappelèrent pour qu'il rendît compte de sa conduite, et vraisemblablement les vaisseaux spartiates avec lui (4).

Malgré les actes flagrants de Pausanias, les Lacédæmoniens l'acquittèrent (477-476 av. J.-C.) sur l'allégation de tort positif et individuel; toutefois, se méfiant de sa conduite

---

(1) Diodore, XI, 44.

(2) Arrien, Exp. Alex. IV, 7, 7; VII, 8, 4; Quinte-Curce, VI, 6, 10 (VI, 21, 11).

(3) Plutarque, Kimôn, c. 6; et Plutarque, De Ser. Numin. Vind. c. 10, p. 555. Pausanias, III, 17, 8. Il est à remarquer que ce dernier entendit l'histoire de la mort de Kleonikê de la bouche d'un citoyen de Byzance de son propre temps, et qu'il semble croire qu'elle n'avait trouvé jamais place dans aucun ouvrage écrit.

(4) Thucydide, I, 95-131 : cf. Duris et Nymphis apud Athenæum, XII, p. 535.

Digitized by Google

par rapport à une collusion avec l'ennemi, ils envoyèrent Dorkis pour le remplacer comme commandant. Mais une révolution, d'une importance immense pour la Grèce, s'était opérée dans l'esprit des alliés. Le commandement ou hégémonie était entre les mains d'Athènes, et Dorkis le Spartiate trouva les alliés peu disposés à reconnaître son autorité.

Même avant la bataille de Salamis, on avait soulevé (1) la question de savoir si Athènes n'avait pas droit au commandement sur mer, par suite de la prépondérance de son contingent naval. La répugnance des alliés pour tout commandement autre que celui de Sparte, soit sur terre, soit sur mer, avait engagé les Athéniens à se désister de leurs prétentions à ce moment critique. Mais les victoires subséquentes avaient considérablement élevé ces derniers aux yeux de la Grèce; tandis que l'armement qui servait actuellement, composé autrement que celui qui avait combattu à Salamis, contenait dans une proportion considérable des Grecs ioniens nouvellement affranchis, qui non-seulement n'avaient pas de préférence pour le gouvernement spartiate, mais qui même étaient attachés aux Athéniens par toutes les raisons, — aussi bien par communauté de race que par la certitude qu'Athènes avec sa flotte supérieure était le seul protecteur sur lequel ils pussent compter contre les Perses. De plus, il se trouvait que les généraux dans cette expédition, Aristeidês et Kimôn, étaient personnellement justes et d'un esprit conciliant, et formaient un contraste frappant avec Pausanias. Aussi les Grecs ioniens de la flotte, quand ils trouvèrent que la conduite de ce dernier était non-seulement oppressive à l'égard d'eux-mêmes, mais encore révoltante pour le sentiment grec en général, — s'adressèrent-ils aux commandants athéniens pour obtenir protection et réparation, sur le motif plausible de communauté de race (2);

(1) Hérodote, VIII, 2, 3. Cf. le langage de l'envoyé athénien, tel qu'il est dans Hérodote (VII, 155), adressé à Gelôn.

(2) Thucyd. I, 95. Ἠξίουν αὐτοὺς ἡγεμόνας σφῶν γενέσθαι κατὰ τὸ ξυγγενὲς καὶ Παυσανίᾳ μὴ ἐπιτρέπειν ἤν που βιάζηται.


Digitized by Google

ils demandèrent avec instance qu'il leur fût permis de servir sous Athènes comme chef, au lieu de Sparte.

Plutarque nous dit qu'Aristeidês, non-seulement essaya de faire des remontrances à Pausanias, qui le repoussa avec arrogance, — ce qui est extrêmement probable, — mais qu'il demanda encore, comme condition de son consentement à la requête des alliés ioniens, qu'ils insultassent personnellement Pausanias, de manière à rendre une réconciliation impraticable : et qu'alors un capitaine de Samos et un de Chios attaquèrent de propos délibéré le vaisseau amiral spartiate dans le port de Byzantion et lui firent des avaries (1). Les historiens sur qui Plutarque copia ce dernier renseignement ont dû présumer dans les Athéniens une disposition à provoquer cette querelle avec Sparte, qui plus tard s'éleva pour ainsi dire spontanément : mais les Athéniens n'avaient pas d'intérêt à le faire, et nous ne pouvons pas ajouter foi à ce conte, — qui, en outre, n'est pas mentionné par Thucydide. Donner aux Spartiates un juste motif d'indignation eût été une imprudence manifeste de la part d'Aristeidês. Toutefois, comme il avait toute raison pour accueillir la requête des alliés, il commença à prendre ses mesures pour agir comme leur protecteur et leur chef. Et ce qui lui rendit les choses plus faciles, ce fut cette circonstance que le gouvernement spartiate vers ce temps rappela Pausanias pour le soumettre à un examen, par suite des plaintes universelles dirigées contre lui qui étaient parvenues à leurs oreilles. Il semble n'avoir laissé aucune autorité spartiate derrière lui, — même la petite escadre spartiate l'accompagna dans sa patrie; de sorte que les généraux athéniens eurent la meilleure opportunité pour s'assurer et exercer ce commandement dont les alliés les suppliaient de se charger. Ils profitèrent du moment d'une manière si efficace, que quand Dorkis arriva pour remplacer Pausanias, ils possédaient déjà pleinement la suprématie, tandis que Dorkis,

(1) Plutarque, Aristeidês, c. 23.

Digitized by Google

qui n'avait que peu de forces et n'était pas en état d'employer la contrainte, se trouva obligé de retourner à Sparte (1).

Cet incident, quoiqu'il ne fût pas une déclaration de guerre contre Sparte, était la première renonciation ouverte à son autorité comme État ayant la suprématie parmi les Grecs; la première manifestation avouée d'un compétiteur aspirant à cette dignité, avec des partisans nombreux et dévoués; la première séparation de la Grèce (considérée seule en elle-même et à part des sollicitations étrangères telles que l'invasion persane) en deux camps distincts organisés, chacun avec des intérêts et des projets collectifs et personnels. Malgré sor orgueil mortifié, Sparte fut réduite, et même à quelques points de vue assez disposée à donner un acquiescement patient. Elle n'avait aucun moyen de contraindre les dispositions des alliés ioniens, tandis que la guerre avec la Perse, — qui n'avait plus maintenant un caractère rigoureusement défensif, et était en même temps maritime aussi bien qu'éloignée de son propre territoire, — avait complétement cessé d'être en harmonie avec sa routine domestique et sa sévère discipline. Ses graves sénateurs, particulièrement un ancien Hèraclide, nommé Hetœmaridas, réprouvaient l'impatience des citoyens plus jeunes et désapprouvaient l'idée d'un commandement maritime permanent comme une innovation dangereuse. Ils considéraient même comme un avantage que les Athéniens prissent le commandement en poursuivant la guerre contre les Perses, puisqu'on ne pouvait le laisser tomber complétement; et les Athéniens n'avaient pas encore montré de sentiments positivement hostiles pour exciter leurs alarmes (2). Qui plus est, les Spartiates furent réelle-

(1) Thucydide, 1, 95; Diodore, XI, 44-47.

(2) Thucyd. I, 95. Tout en suivant Thucydide dans sa manière de concevoir ces événements, j'ai incorporé dans le récit tout ce qu'il y a de compatible avec lui chez Diodore (XI, 50), qui évidemment n'a pas copié ici Thucydide, mais qui avait probablement Ephore pour guide. Le nom d'Hetœmaridas, comme homme d'État spartiate influent dans cette occasion, est assez probable; mais son prétendu discours sur les malheurs de l'empire maritime, que Diodore semble avoir eu sous les yeux, et composé par Ephore, aurait probablement représenté les idées et les sentiments de l'année 350 avant

Digitized by Google

ment honorés aux yeux d'Athènes, environ un siècle plus tard, pour avoir conseillé eux-mêmes de séparer ainsi le commandement sur mer du commandement sur terre (1). De plus, si la guerre eût continué sous la direction des Spartiates, il y aurait eu une nécessité continue d'envoyer leurs rois ou leurs principaux personnages pour commander ; et l'exemple de Pausanias leur montrait l'effet corrupteur d'un tel pouvoir militaire, éloigné aussi bien que non contenu.

L'exemple de leur roi Leotychidês aussi, à peu près vers cette époque, fut une seconde preuve de cette même tendance. Dans le même temps, apparemment, où Pausanias s'embarquait pour l'Asie afin de poursuivre la guerre contre les Perses, Leotychidês fut envoyé avec une armée en Thessalia pour abattre les Aleuadæ et ceux des Thessaliens qui s'étaient rangés du côté de Xerxês et de Mardonios. Heureux dans son expédition, il se laissa gagner, et fut même découvert avec une somme considérable d'argent qu'il avait alors sur lui ; en conséquence, les Lacédæmoniens le condamnèrent au bannissement et rasèrent sa maison jusqu'au sol. Il mourut plus tard en exil à Tegea (2). Deux exemples pa-

---

J.-C., et non ceux de 476 avant J.-C. Le sujet aurait été traité de la même manière qu'Isokrate, le maître d'Ephore, le traite dans son Orat. VIII, De Pace, p. 179, 180.

(1) Xénophon, Hellen. VI, 5, 34. C'était au moment où les Spartiates sollicitaient l'aide des Athéniens, après leur défaite à Leuktra. Ὑπομιμνήσκοντες μὲν, ὡς τὸν βάρβαρον κοινῇ ἀπεμαχέσαντο — ἀναμιμνήσκοντες δὲ, ὡς Ἀθηναῖοί τε ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων ᾑρέθησαν ἡγεμόνες τοῦ ναυτικοῦ, καὶ τῶν κοινῶν χρημάτων φύλακες, τῶν Λακεδαιμονίων ταῦτα συμβουλευομένων· αὐτοί τε κατὰ γῆν ὁμολογουμένως ὑφ' ἁπάντων τῶν Ἑλλήνων ἡγεμόνες προκριθείησαν, συμβουλευομένων αὖ ταῦτα τῶν Ἀθηναίων.

(2) Hérodote, VI, 72 ; Diodore, XI, 48 ; Pausanias, III, 7, 8 : cf. Plutarque, De Herodoti Malign. c. 21, p. 859.

Leotychidês mourut, suivant Diodore, en 476 avant J.-C. ; il avait commandé à Mykale en 479 avant J.-C. L'expédition en Thessalia doit donc avoir été dans l'une des deux années intermédiaires, si la chronologie de Diodore était dans ce cas entièrement digne de foi. Mais M. Clinton (Fasti Hellenici, Appendix, ch. III, p. 210) a montré que Diodore est contredit par Plutarque, au sujet de la date de l'avénement d'Archidamos, — et par d'autres, au sujet de la date de la révolte de Sparte. M. Clinton place l'avénement d'Archidamos et le bannissement de Leotychidês (naturellement donc l'expédition de Thessalia) en 469 avant J.-C. J'incline plutôt à croire que l'expédition de Leotychidês contre

Digitized by Google

reils étaient bien faits pour inspirer aux Lacédæmoniens de la défiance au sujet de la conduite de leurs chefs hêraklides quand ils servaient à l'étranger, et ce sentiment contribua beaucoup à leur faire abandonner l'hégémonie asiatique en faveur d'Athènes. Il paraît que leurs alliés péloponésiens se retirèrent de ce débat en même temps qu'eux, de sorte que le soin de poursuivre la guerre fut ainsi laissé à Athènes, — comme chef des Grecs nouvellement émancipés.

Ce fut par ces considérations que les Spartiates furent amenés à se soumettre à cette perte du commandement que leur avait valu la mauvaise conduite de Pausanias. Leur acquiescement facilita l'immense changement qui était près de s'effectuer dans la politique grecque.

D'après les tendances en état de progrès antérieurement à l'invasion des Perses, Sparte était devenue graduellement de plus en plus l'État président d'une sorte d'union panhellénique, comprenant la plus grande partie des États grecs. Tel était du moins le point vers lequel semblaient tendre les choses; et si maints États séparés se tenaient loin de cette union, aucun d'eux du moins ne cherchait à former une contre-union, si nous exceptons les prétentions surannées et impuissantes d'Argos.

---

les Aleuadæ thessaliens s'effectua dans l'année qui suivit la bataille de Platée ou dans la seconde année après, parce qu'ils avaient été les alliés ardents et dévoués de Mardonios en Bœôtia, et que la guerre n'aurait pas semblé achevée si l'on ne les avait abattus et si l'on n'avait assuré la prédominance au parti contraire en Thessalia.

Si l'on considère combien nous connaissons imparfaitement la chronologie lacédæmonienne de cette époque, il est très-possible que quelque confusion soit née dans le cas de Leotychidês de la différence entre la date de son *bannissement* et celle de sa *mort*. Le roi Pleistoanax, dans la suite, ayant été banni pour le même tort que celui dont Leotychidês s'était rendu coupable, et ayant vécu bien des années en exil, fut rétabli plus tard ; et les années qu'il avait passées en exil furent comptées comme une partie de son règne (Fast. Hellen. *l. c.*, p. 211). Il se peut que la date d'Archidamos ait été calculée dans un compte à partir du *bannissement* de Leotychidês, — dans un autre à partir de sa *mort;* d'autant plus qu'Archidamos doit avoir été fort jeune, puisqu'il régna quarante-deux ans même après 469 avant J.-C. Et la date que Diodore a donnée comme celle de la mort de Leotychidês peut réellement n'être que la date de son exil, dans lequel il vécut jusqu'en 469 avant J.-C.

Digitized by Google

Les volumes précédents de cette Histoire ont montré que Sparte avait dû un tel ascendant, non à sa capacité supérieure dans la gestion d'intérêts collectifs, ni même, en général, à d'ambitieux efforts qu'elle aurait faits pour l'acquérir, — mais aux tendances convergentes du sentiment des Grecs, qui voulaient qu'un État fût ainsi à leur tête, ainsi qu'à la puissance militaire imposante, à la rigoureuse discipline et à l'ancienne constitution encore intacte, qui attiraient ce sentiment vers Sparte. Les nécessités d'une défense commune contre la Perse augmentaient beaucoup ces tendances; et le succès de la défense, par laquelle furent émancipés tant de Grecs qui demandaient une protection contre leur ancien maître, semblait destiné à produire plus encore un effet semblable. Pendant un instant, après les batailles de Platée et de Mykale, — quand la ville de Platée fut mise à part comme un terrain neutre consacré pour une confédération armée contre la Perse, avec des solennités et des assemblées de députés à époques fixes, — Sparte fut élevée à la dignité de chef d'une union panhellénique complète, Athènes en étant seulement un des principaux membres. Et si Sparte avait été capable, soit d'une politique compréhensive, d'efforts personnels et persévérants, soit de la flexibilité de conduite nécessaire, embrassant les Grecs éloignés aussi bien que les voisins, — à ce moment sa position était telle, que son propre ascendant, avec une union panhellénique compacte, aurait pu se conserver longtemps. Mais elle manquait d'une manière déplorable de toutes les qualités requises, et plus l'union s'étendit, plus son insuffisance fut manifeste. D'autre part, Athènes, qui alors se posait en rivale comme une sorte de chef d'opposition, possédait toutes ces qualités à un degré remarquable, outre cette puissance navale réelle qui était un besoin du moment; de sorte que l'ouverture faite par l'incapacité et le crime spartiates (en ce qui concernait Pausanias) la trouva préparée à tous égards.

Mais les sympathies des Péloponésiens restaient encore attachées à Sparte, tandis que celles des Grecs ioniens avaient tourné vers Athènes : et c'est ainsi que non-seulement les symptômes éphémères d'une union panhellénique constante,

Digitized by Google

mais même toutes les tendances à l'établir, disparaissent dès ce moment. Il se présente maintenant un schisme manifeste, avec deux partis prononcés, vers l'un desquels gravitent presque tous les atomes constitutifs du monde grec : les États maritimes nouvellement affranchis de la Perse, vers Athènes, — les États de terre, qui avaient formé la plus grande partie de l'armée confédérée à Platée, vers Sparte (1). En même

(1) Thucyd. I, 18. Καὶ μεγάλου κινδύνου ἐπεκρεμασθέντος οἵ τε Λακεδαιμόνιοι τῶν ξυμπολεμησάντων Ἑλλήνων ἡγήσαντο δυνάμει προὔχοντες, καὶ οἱ Ἀθηναῖοι, διανοηθέντες ἐκλιπεῖν τὴν πόλιν καὶ ἀνασκευασάμενοι, ἐς τὰς ναῦς ἐμβάντες ναυτικοὶ ἐγένοντο. Κοινῇ δὲ ἀπωσάμενοι τὸν βάρβαρον, ὕστερον οὐ πολλῷ διεκρίθησαν πρός τε Ἀθηναίους καὶ Λακεδαιμονίους, οἵ τε ἀποστάντες βασιλέως Ἕλληνες καὶ οἱ ξυμπολεμήσαντες. Δυνάμει γὰρ ταῦτα μέγιστα διεφάνη · ἴσχυον γὰρ οἱ μὲν κατὰ γῆν, οἱ δὲ ναυσί. Καὶ ὀλίγον μὲν χρόνον συνέμεινεν ἡ ὁμαιχμία, ἔπειτα δὲ διενεχθέντες οἱ Λακεδαιμόνιοι καὶ οἱ Ἀθηναῖοι ἐπολέμησαν μετὰ τῶν ξυμμάχων πρὸς ἀλλήλους · καὶ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων εἴ τινές που διασταῖεν, πρὸς τούτους ἤδη ἐχώρουν. Ὥστε ἀπὸ τῶν Μηδικῶν ἐς τόνδε ἀεὶ τὸν πόλεμον, etc.

C'est un exposé clair et concis de la grande révolution opérée dans les affaires grecques, comparant la période qui précède et celle qui suit la guerre des Perses. Thucydide retrace ensuite brièvement les conséquences de cette bissection de la Grèce en deux grandes lignes : — les progrès de plus en plus grands dans l'habileté militaire, et le déploiement croissant d'efforts militaires des deux côtés depuis l'invasion des Perses jusqu'à la guerre du Péloponèse. Il fait aussi remarquer la différence entre Sparte et Athènes dans leur manière d'agir avec leurs alliés respectivement. Il expose ensuite ce fait frappant, que les forces militaires mises en avant séparément par Athènes et ses alliés d'un côté, et par Sparte et ses alliés de l'autre, étaient de part et d'autre plus considérables que l'armée entière qui avait été employée par les deux États réunis au moment le plus puissant de leur confédération contre les envahisseurs perses : — Καὶ ἐγένετο αὐτοῖς ἐς τόνδε τὸν πόλεμον ἡ ἰδία παρασκευὴ μείζων ἢ ὡς τὰ κράτιστά ποτε μετὰ ἀκραιφνοῦς τῆς ξυμμαχίας ἤνθησαν (I, 19).

Je mentionne spécialement ce dernier passage (en l'expliquant comme le scholiaste semble le faire), moins parce qu'il offre une comparaison intéressante, que parce qu'il a été compris par le docteur Arnold, par Goeller et par d'autres commentateurs dans un sens qui me paraît erroné. Selon eux, — αὐτοῖς signifie les Athéniens seulement, et non les Lacédæmoniens ; — ἡ ἰδία παρασκευὴ indique les forces équipées par Athènes elle-même, séparément des alliés ; — et ἀκραιφνοῦς ξυμμαχίας se rapporte « à l'alliance athénienne seulement, à une époque qui précède un peu la conclusion du traité de Trente-Ans, quand les Athéniens étaient maîtres non-seulement des îles et des colonies grecques asiatiques, mais avaient encore ajouté à leur confédération la Bœotia et l'Achaia sur le continent même de la Grèce » (note du docteur Arnold). Or, en s'en tenant aux mots, le sens assigné par le docteur Arnold pourrait être admissible ; mais si nous suivons le fil des idées dans Thucydide, nous verrons que la comparaison, telle

temps que ce schisme national, et appelé par lui à agir, paraît le schisme intérieur politique dans chaque cité séparée entre l'oligarchie et la démocratie. Naturellement le germe de ces partis avait déjà existé antérieurement dans les États séparés. Mais l'énergique démocratie d'Athènes, et la tendance prononcée de Sparte à s'appuyer sur les oligarchies indigènes dans chaque cité séparée comme sur son principal soutien, commencèrent alors à donner au conflit des partis politiques intérieurs une importance hellénique et un nouvel acharnement qu'il n'avait jamais eus auparavant.

Le départ du spartiate Dorkis laissait libres les généraux athéniens, et leur situation leur imposait le devoir d'organiser la nouvelle confédération qu'ils avaient voulu conduire. Les alliés ioniens étaient à ce moment non-seulement bien disposés et unanimes, mais ils agissaient comme les moteurs ardents de l'entreprise ; car ils avaient un besoin évident de protection contre les attaques de la Perse, et ils n'avaient aucune bienveillance ultérieure à attendre de Sparte ni des Péloponésiens. Mais même n'eussent-ils pas été pressés par la nécessité, la conduite d'Athènes et celle d'Aristeidês comme représentant d'Athènes, auraient suffi pour les amener à une coopération harmonieuse. Le nouveau chef n'était pas moins équitable à l'égard des confédérés qu'énergique contre l'ennemi commun. Les conditions générales de la

---

que ces commentateurs la conçoivent, entre Athènes seule et Athènes aidée par ses alliés, — entre l'empire athénien tel qu'il était pendant la guerre du Péloponèse, et le même empire tel qu'il *avait* été avant la trêve de Trente-Ans, — est tout à fait étrangère à ses pensées. Thucydide n'avait pas non plus dit un seul mot pour apprendre au lecteur que l'empire athénien au commencement de la guerre du Péloponèse avait diminué en grandeur, et ainsi n'était plus ἀκραιφνής ; et sans cette notification antérieure, la comparaison que suppose le docteur Arnold ne pourrait clairement se comprendre. Je pense qu'il y a deux périodes, et deux séries de circonstances, que Thucydide a l'intention d'opposer dans tout ce passage : d'abord la Grèce confédérée à l'époque de la guerre des Perses ; ensuite la Grèce partagée en deux dans un état de guerre, sous la double hégémonie de Sparte et d'Athènes. — Αὐτοῖς se rapporte aussi bien à Sparte qu'à Athènes ; — ἀκραιφνοῦς τῆς ξυμμαχίας veut dire ce qui avait été exprimé par ὁμαιχμία ; — et ποτε opposé à τόνδε τὸν πόλεμον équivaut à l'expression qui avait été employée auparavant, — ἀπὸ τῶν Μηδικῶν ἐς τόνδε ἀεὶ τὸν πόλεμον.

confédération furent réglées dans une assemblée commune des membres, qui devaient se réunir périodiquement en vue de délibérer, dans le temple d'Apollon et d'Artemis, à Dêlos, — jadis l'endroit vénéré des fêtes religieuses des cités ioniennes, et en même temps centre commode pour les membres. Une obligation définie, soit en vaisseaux de guerre équipés, soit en argent, était imposée à chaque ville séparée, et les Athéniens, comme chefs, déterminaient sous quelle forme chacune d'elles devait fournir la contribution. Leur imposition a dû naturellement être reçue par l'assemblée. Ils n'avaient pas à cette époque le pouvoir d'imposer un règlement qui ne fût approuvé par ce corps.

C'avait été un bonheur pour Athènes de profiter du génie de Themistoklês dans deux occasions critiques et récentes (la bataille de Salamis et la reconstruction de ses murs), qui demandaient de la sagacité, de l'habileté et de la décision dans une mesure extraordinaire, et où la probité pécuniaire était moins nécessaire. Ce ne fut pas un moindre bonheur alors pour elle,— dans l'affaire délicate d'asseoir une nouvelle taxe, et de déterminer la part que devait supporter chacun, affaire où une honnêteté inattaquable dans la personne chargée d'établir l'assiette était la première de toutes les qualités, — de *ne pas* avoir Themistoklês, mais d'employer la probité bien connue, nous pourrions presque dire fastueuse, d'Aristeidês. On doit regarder cette circonstance comme une bonne fortune; puisque au moment où l'on envoya Aristeidês, les Athéniens n'avaient pu prévoir qu'un pareil devoir lui tomberait en partage. L'assiette d'impôt qu'il établit, non-seulement trouva faveur au moment où elle fut proposée dans l'origine, et où elle a dû être discutée librement par les alliés assemblés, — mais encore elle conserva sa place dans l'estime générale, comme équitable et modérée, après que l'hégémonie d'Athènes, jadis responsable, avait dégénéré en un empire impopulaire (1).

---

(1) Thucyd. V, 18; Plutarque, Aristeidês, c. 24. Plutarque avance que les alliés demandèrent expressément aux Athéniens d'envoyer Aristeidês pour

Digitized by Google

Relativement à cette première imposition établie, nous ne savons guère qu'un seul fait, — le total en argent était de 460 talents (= environ 2,700,000 fr.). Quant aux articles composant ce total, — aux cités individuelles qui le payaient, — à la répartition d'obligations de fournir des vaisseaux ou de l'argent, — nous ne savons absolument rien. Le peu de renseignements que nous possédons sur ces points se rapporte à une période considérablement plus récente, peu avant la guerre du Péloponèse, pendant l'empire sans contrôle exercé alors par Athènes. Thucydide, dans sa brève esquisse, nous fait clairement comprendre la différence entre Athènes *présidente* avec ses alliés autonomes et régulièrement assemblés en 476 avant J.-C., et Athènes *souveraine* avec ses sujets alliés en 432 avant J.-C. Le mot grec équivalent à *allié* laissait sous-entendue l'une ou l'autre de ces épithètes, par une ambiguïté excessivement commode pour les États puissants. Ce même auteur nous apprend aussi les causes générales du changement; mais il ne donne que peu de détails quant aux circonstances, et aucun absolument quant au premier point de départ. Il se borne à nous dire que les Athéniens nommèrent un conseil particulier d'officiers appelés les Hellênotamiæ, chargés de recevoir et

établir l'assiette du tribut. Cela n'est pas du tout probable : Aristeidês, comme commandant du contingent athénien sous Pausanias, était à Byzantion quand éclata le soulèvement des Ioniens contre le général spartiate, et ce fut à lui qu'ils s'adressèrent pour être protégés. Comme tel, il était naturellement désigné pour être chargé des devoirs qui tombaient en partage à Athènes, sans qu'il soit nécessaire de supposer qu'il fut demandé spécialement dans ce but.

Plutarque dit encore qu'une certaine contribution avait été levée sur les Grecs pour la guerre, même pendant l'hégémonie de Sparte. Cette assertion aussi est extrêmement improbable. L'hégémonie de Sparte n'occupe qu'une seule campagne, dans laquelle Pausanias avait le commandement. Les Grecs ioniens envoyèrent leurs vaisseaux à la flotte, ce qui fut tenu pour suffisant, et il n'y eut pas de temps pour calculer un changement en argent.

Pausanias dit, mais je crois d'une manière tout à fait erronée, que le nom d'Aristeidês fut privé de l'honneur qu'il méritait parce qu'il fut le premier qui ἔταξε φόρους τοῖς Ἕλλησι (Pausan. VIII, 52, 2). Ni l'assiette établie par Aristeidês, ni son nom ne manquèrent un instant de popularité.

Aristote emploie le nom d'Aristeidês comme symbole d'une probité sans pareille (Rhetor. II, 24, 2).

Digitized by Google

d'administrer les fonds communs, — que Délos fut constituée trésor général, où l'argent devait être gardé, — et que le payement ainsi levé était appelé le *phoros* (1), nom qui paraît avoir été mis alors pour la première fois en circulation, bien que plus tard il fût usuel, — et n'avoir pas eu d'abord de sens dégradant, bien que dans la suite il devînt si odieux qu'on le changea pour un synonyme plus innocent.

Essayant autant qu'il nous est possible de concevoir l'alliance athénienne dans son enfance, nous sommes d'abord frappé de la grandeur de la somme totale payée comme contribution, ce qui paraîtra d'autant plus remarquable si nous songeons qu'un grand nombre des villes qui contribuaient fournissaient en outre des vaisseaux. Nous pouvons être certains que tout ce qui fut fait dans le commencement le fut du consentement général, et par une majorité décidant librement; car, à l'époque où les alliés ioniens sollicitaient sa protection contre l'arrogance spartiate, Athènes n'aurait pas eu le pouvoir de contraindre des partis mal disposés, surtout lorsque la perte de la suprématie, bien que supportée tranquillement, était encore fraîche et envenimée chez les compatriotes de Pausanias. Un total si considérable implique, dès l'abord, un grand nombre d'États qui contribuaient, et nous apprenons par là à apprécier le mouvement puissant, répandu au loin et volontaire qui réunissait alors les Grecs maritimes et insulaires répartis d'une extrémité à l'autre de la mer Ægée et de l'Hellespont.

La flotte phénicienne et l'armée de terre des Perses pouvaient à tout moment reparaître, et il n'y avait d'espoir de résister à l'une et à l'autre que par une confédération. De sorte qu'une confédération dans de telles circonstances fut pour ces Grecs exposés non seulement un sentiment naturel, mais encore à cette époque le premier de tous leurs sentiments. Ce fut leur crainte commune plutôt que l'ambition athénienne qui donna naissance à l'alliance, et ils furent reconnaissants envers Athènes de l'avoir organisée. Le sens

(1) Thucyd. I, 95, 96.

Digitized by Google

public du nom Hellênotamiæ, créé pour la circonstance, — le choix de Dêlos comme centre, — et la précaution de fixer des assemblées régulières des membres, — montrent le dessein patriotique et fraternel que la ligue était destinée à servir. En vérité, protéger la mer Ægée contre des forces maritimes étrangères et contre une piraterie en dehors des lois, aussi bien que l'Hellespont et le Bosphore contre le passage d'une armée persane, était un dessein essentiellement public, à l'accomplissement duquel toutes les parties intéressées étaient en toute justice obligées de pourvoir par voie de contribution commune. Toute île ou tout port de mer qui pouvait s'abstenir de contribuer, gagnait aux dépens des autres. Le sentiment général de ce commun danger, aussi bien que d'une juste obligation à un moment où la crainte causée par la Perse était encore sérieuse, fut la cause réelle qui réunit tant de membres dans une contribution commune, et permit aux parties empressées de faire honte à celles qui étaient plus tardives, et d'obtenir ainsi leur concours. Comment Athènes en vint-elle dans la suite à faire servir la confédération à ses projets ambitieux? c'est ce que nous verrons en temps convenable; mais dans son origine c'était une alliance égale, autant que peut jamais l'être l'alliance entre les forts et les faibles, — mais non un empire athénien. Qui plus est, c'était une alliance dans laquelle tout membre individuel était plus exposé, moins défendu, et profitait davantage, sous le rapport de la protection, qu'Athènes. Nous avons ici réellement un des rares moments de l'histoire grecque où un dessein à la fois commun, égal, utile et innocent, réunit spontanément maints fragments de cette race désunie, et étouffa pour un temps ce penchant exclusif à une autonomie petite et isolée qui finit par faire d'eux tous des esclaves. Ce fut un acte équitable et prudent, en principe aussi bien que dans le détail, promettant à l'époque les conséquences les plus avantageuses, non-seulement une protection contre les Perses, mais encore une police constante dans la mer Ægée, réglée par une autorité commune chargée de la surveillance. Et si cette promesse ne fut pas réalisée, nous verrons que les défauts inhérents

Digitized by Google

au caractère des alliés, qui les détournaient de l'appréciation sincère et du ferme accomplissement de leurs devoirs comme confédérés égaux, sont au moins aussi accusables de l'insuccès que l'ambition d'Athènes. Nous pouvons ajouter que par le choix de Dêlos pour centre, on se concilia les alliés ioniens, en renouvelant les solennités auxquelles leurs pères, à l'époque de l'ancienne liberté, étaient venus assister en foule dans cette île sacrée.

A l'époque où fut formée cette alliance, les Perses occupaient encore non-seulement les postes importants d'Eiôn sur le Strymôn, et de Doriskos en Thrace, mais encore plusieurs autres points (1) qui ne nous sont pas spécifiés. Nous pouvons ainsi comprendre pourquoi les cités grecques situées dans la péninsule Chalkidique et dans le voisinage, — Argilos, Stageiros, Akanthos, Skôlos, Olynthos, Spartôlos, etc., — qui, comme nous le savons, entrèrent dans l'association lors de la première imposition d'Aristeidês, n'étaient pas moins désireuses (2) de chercher une protection dans le sein de la nouvelle confédération, que les îles dôriennes de Rhodes et de Kôs, les îles ioniennes de Samos et de Chios, les æoliennes Lesbos et Tenedos, ou des villes continentales, telles que Milêtos et Byzantion, qui toutes doivent avoir considéré l'adhésion à cette alliance, en 477 ou 476 avant J.-C., comme la seule condition qui leur permettrait de s'affranchir de la Perse. Il ne fallait rien de plus pour assurer le succès d'un ennemi étranger contre la Grèce en général, que l'autonomie complète de toutes les cités grecques, grandes et petites, — telle que celle que le monarque persan recommanda et tâcha d'imposer quatre-vingt-dix ans plus tard par le Lacédæmonien Antalkidas dans la paix qui porte le nom de ce dernier. Une sorte d'union, organisée et obli-

(1) Hérodote, VII, 106. Ὕπαρχοι ἐν τῇ Θρηΐκῃ καὶ τοῦ Ἑλλησπόντου πανταχῆ. Οὗτοι ὦν πάντες, οἵ τε ἐκ Θρηΐκης καὶ τοῦ Ἑλλεσπόντου, πλὴν τοῦ ἐν Δορίσκῳ, ὑπὸ Ἑλλήνων ὕστερον ταύτης τῆς στρατηλάσιης ἐξῃρέθησαν, etc.

(2) Thucyd. V, 18. Τὰς δὲ πόλεις, φερούσας τὸν φόρον τὸν ὑπ' Ἀριστείδου, αὐτονόμους εἶναι.... εἰσὶ δὲ, Ἄργιλος, Στάγειρος, Ἄκανθος, Σκῶλος, Ὄλυνθος, Σπάρτωλος.

Digitized by Google

gatoire pour chaque ville était indispensable au salut de toutes. Dans le fait, même avec cette aide, à l'époque où la confédération de Délos fut formée pour la première fois, il n'était nullement certain que l'ennemi asiatique serait tenu au loin d'une manière efficace, surtout en ce que les Perses étaient forts, non-seulement de leur propre force, mais encore de l'aide de partis intérieurs dans beaucoup d'États grecs, — traîtres à l'intérieur aussi bien qu'exilés au dehors.

Parmi ces traîtres, le premier par le rang aussi bien que le plus formidable était le Spartiate Pausanias. Rappelé de Byzantion à Sparte, afin qu'on examinât les vives plaintes dirigées contre lui, il avait été acquitté (1) des charges d'injustice et d'oppression contre des individus. Cependant les présomptions de *Mêdisme* (ou correspondance perfide avec les Perses) parurent si fortes que, bien qu'il ne fût pas reconnu coupable, on ne le renomma pas au commandement. Ce traitement semble avoir servi seulement à l'enhardir à poursuivre ses desseins contre la Grèce. Dans ce but, il se rendit à Byzantion sur une trirème appartenant à Hermionê, sous prétexte d'aider en qualité de volontaire sans aucune autorité formelle dans la guerre. Il y renoua ses négociations avec Artabazos. Son haut rang et sa grande réputation lui donnaient encore tant d'autorité sur les esprits, qu'il paraît avoir établi une sorte d'empire à Byzantion, d'où les Athéniens, déjà chefs reconnus de la confédération, furent obligés de le chasser de force (2). Et nous pouvons être sûrs que la terreur excitée par sa présence aussi bien que par ses desseins connus, contribua considérablement à accélérer l'organisation de la confédération sous Athènes. Il se retira alors à Kolônæ dans la Troade, où il continua pen-

(1) Cornélius Nepos dit qu'il fut condamné à une amende (Pausanias, c. 2), ce qui n'est ni mentionné par Thucydide, ni du tout probable, si l'on considère les circonstances subséquentes qui se rattachent à lui.

(2) Thucyd. I, 130. 131. Καὶ ἐκ τοῦ Βυζαντίου βίᾳ ὑπὸ τῶν Ἀθηναίων ἐκπολιορκηθεὶς, etc. Ces mots semblent impliquer qu'il avait acquis une forte position dans la ville.

Digitized by Google

dant quelque temps à poursuivre encore ses projets, essayant de former un parti des Perses, envoyant des émissaires distribuer l'or persan dans différentes cités de la Grèce, et probablement employant le nom de Sparte pour mettre obstacle à la formation de la nouvelle confédération (1); lorsqu'à la fin les autorités spartiates, informées de sa conduite, lui envoyèrent un héraut avec l'ordre péremptoire de revenir immédiatement à Sparte en même temps que le héraut : s'il désobéissait, « les Spartiates lui déclareraient la guerre, » c'est-à-dire le constitueraient ennemi public.

Comme l'exécution de cette menace aurait fait manquer tous les projets ultérieurs de Pausanias, il jugea prudent d'obéir ; d'autant plus qu'il avait l'entière confiance d'échapper à toutes les accusations portées à Sparte contre lui par

---

(1) C'est à cette époque que je rapporte la mission d'Arthmios de Zeleia (ville asiatique, entre le mont Ida et la côte méridionale de la Propontis), envoyé pour gagner autant de Grecs qu'il pourrait au moyen de l'or persan. Dans le cours de sa visite en Grèce, Arthmios vint à Athènes. Son projet fut découvert, et il fut obligé de fuir ; tandis que les Athéniens, à la prière de Themistoklês, rendirent dans leur indignation un décret, le déclarant lui et sa race ennemis d'Athènes et de tous les alliés de cette ville, — et proclamant que quiconque le tuerait serait tenu pour innocent, parce qu'il avait apporté de l'or persan pour corrompre les Grecs. Ce décret fut gravé sur une colonne d'airain, et placé comme souvenir dans l'akropolis, où il était près de la grande statue d'Athênê Promachos, même du temps de Démosthène et des orateurs ses contemporains. Voir Demosth. Philippic. III, c. 9, p. 122, et De Fals. Legat. c. 76, p. 428 ; Æschin. cont. Ktesiph. ad fin. Harpokrat. v. Ἄτιμος. — Dinarque cont. Aristogeit. Sect. 25, 26.

Plutarque (Themistoklês, c. 6, et Aristeidês, t. II, p. 218) nous dit que Themistoklês proposa ce décret contre Arthmios et le fit passer. Mais Plutarque le rapporte au temps où Xerxês était sur le point d'envahir la Grèce. Or, il me paraît que l'incident ne peut pas bien appartenir à ce moment. Xerxês ne comptait pas sur le pouvoir des présents, mais sur d'autres moyens différents pour conquérir la Grèce ; en outre, la teneur même du décret prouve qu'il a dû être rendu après la formation de la confédération de Dêlos ; — car il déclare Arthmios ennemi d'Athènes et de tous les alliés d'Athènes. Pour un homme natif de Zeleia, ce pouvait être une punition sérieuse que d'être exclu et proscrit de toutes les villes alliées d'Athènes, beaucoup d'entre elles étant sur la côte d'Asie. Je ne connais pas de moment auquel on puisse aussi convenablement rapporter la mission d'Arthmios que celui-ci où Pausanias et Artabazos étaient occupés dans cette même partie de l'Asie à former des complots pour gagner une partie de la Grèce. Pausanias fut occupé ainsi pendant quelques années — avant le bannissement de Themistoklês.

Digitized by Google

l'emploi de présents (1), dont le moyen lui était sans doute abondamment fourni par Artabazos. En conséquence, il revint en même temps que le héraut, et fut, dans les premiers moments d'indignation, emprisonné par ordre des éphores, — qui, à ce qu'il paraît, étaient légalement compétents pour l'emprisonner, même eût-il été roi au lieu de régent. Mais il fut bientôt relâché, sur sa demande et en vertu d'un arrangement particulier avec ses amis et ses partisans, pour passer en jugement et se défendre contre tout accusateur (2). Se mettre en avant comme accusateur contre un homme si puissant était déjà un sérieux péril : entreprendre de prouver contre lui un fait déterminé de trahison était encore plus sérieux ; aussi ne paraît-il pas qu'aucun Spartiate ait osé faire l'un ou l'autre. On savait que rien, si ce n'est la preuve la plus évidente et la plus invincible, ne suffirait pour justifier sa condamnation, et au milieu d'une longue chaîne d'actes entraînant conviction, à les prendre dans leur ensemble, il n'y avait pas une seule trahison assez démontrable pour atteindre ce but. En conséquence, Pausanias non-seulement resta en liberté, mais il ne fut pas accusé, et il persista encore audacieusement tant dans ses intrigues à l'intérieur que dans sa correspondance au dehors avec Artabazos. Il se hasarda à attaquer le côté faible de Sparte en ouvrant des négociations avec les Ilotes et en les poussant à se révolter ; il leur promit à la fois la liberté et l'admission aux droits politiques (3). Il le faisait dans la pensée, d'abord

(1) Thucyd. I, 131. Ὁ δὲ βουλόμενος ὡς ἥκιστα ὕποπτος εἶναι καὶ πιστεύων χρήμασι διαλύσειν τὴν διαβολήν, ἀνεχώρει τὸ δεύτερον ἐς Σπάρτην.

(2) Thucyd. I, 131. Καὶ ἐς μὲν τὴν εἱρκτὴν ἐσπίπτει τὸ πρῶτον ὑπὸ τῶν ἐφόρων· ἔπειτα διαπραξάμενος ὕστερον ἐξῆλθε, καὶ καθίστησιν ἑαυτόν ἐς κρίσιν τοῖς βουλομένοις περὶ αὐτόν ἐλέγχειν.

Le mot διαπραξάμενος indique d'abord que Pausanias lui-même provoqua les efforts qui devaient lui faire rendre la liberté, — ensuite qu'il en vint à un arrangement sous main ; très-probablement par un présent, bien que le mot ne l'implique pas nécessairement. Le scholiaste le dit d'une manière claire : — Χρήματι καὶ λόγοις διαπραξάμενος δηλόνοτι διακρουσάμενος τὴν κατηγορίαν. Le docteur Arnold traduit διαπραξάμενος « ayant réglé l'affaire. »

(3) Aristote, Polit. IV, 13, 13 ; V, I, 5 ; V, 6, 2 ; Hérodote, V, 32. Aristote appelle Pausanias *roi*, bien qu'il ne fût que *régent* ; la vérité est qu'il

Digitized by Google

de détruire le conseil des éphores et de se faire despote dans son propre pays, — ensuite d'acquérir, grâce à l'aide des Perses, la suprématie de la Grèce. Quelques-uns de ces Ilotes auxquels il s'adressa révélèrent le complot aux éphores, qui néanmoins, malgré un si grave péril, n'osèrent pas prendre de mesures contre Pausanias sans avoir de meilleurs renseignements, — tant imposaient encore son nom et sa position. Mais bien qu'un petit nombre d'Ilotes pût les éclairer, probablement beaucoup d'autres entendirent la proposition avec plaisir et gardèrent fidèlement le secret. Nous verrons par ce qui arriva peu d'années après qu'il y avait un nombre considérable d'entre eux dont les lances étaient prêtes pour la révolte. Quelque suspect que fût Pausanias, cependant les craintes de quelques-uns et la connivence d'autres lui permirent d'amener ses plans à deux doigts de leur accomplissement; et ses dernières lettres à Artabazos (1), donnant à entendre qu'il était prêt à agir, et demandant l'exécution immédiate des engagements concertés entre eux, étaient réellement entre les mains du messager. Sparte fut sauvée d'une explosion de la nature la plus formidable, non par la prudence de ses autorités, mais par un simple accident, — ou plutôt par ce fait que Pausanias était non-seulement traître à sa patrie, mais encore bas et cruel dans ses relations privées.

Le messager auquel furent confiées ces dernières lettres était natif d'Argilos en Thrace; c'était un esclave favori de Pausanias et fidèle à son maître; jadis lié à lui par ces relations intimes que toléraient les mœurs grecques, — et admis même à la confidence complète de ses projets de trahison. Cet Argilien n'avait nullement l'intention de trahir son maître. Mais en recevant la lettre à porter, il se rappela avec quelque inquiétude qu'aucun des messagers antérieurs

avait toute la puissance d'un roi spartiate, et vraisemblablement plus, si nous comparons son traitement avec celui du roi proklide Leotychidês.

(1) Thucyd. I, 132. Ὁ μέλλων τὰς τελευταίας βασιλεῖ ἐπιστολὰς πρὸς Ἀρτάβαζον κομιεῖν, ἀνὴρ Ἀργίλιος, etc.

Digitized by Google

n'était jamais revenu. En conséquence, il brisa le sceau et la lut, pleinement disposé à la porter à sa destination, s'il ne trouvait rien d'incompatible avec sa sûreté personnelle; il avait de plus pris la précaution de contrefaire le sceau de son maître, de sorte qu'il pouvait facilement refermer la lettre. En la lisant, il trouva ses soupçons confirmés par une injonction expresse de mettre à mort le porteur, — découverte qui ne lui laissa pas d'autre alternative que de la livrer aux éphores. Mais ces magistrats, qui n'avaient pas auparavant ajouté foi aux révélations des Ilotes, refusèrent encore de croire même cet esclave de confiance avec l'autographe et le sceau de son maître, et avec le récit complet, que sans doute il leur communiqua en même temps, de tout ce qui s'était passé antérieurement dans la correspondance avec les Perses, sans omettre des copies de ces lettres entre Pausanias et Xerxès, que j'ai déjà citées d'après Thucydide, — car ce n'est que de cette manière qu'elles ont pu devenir publiques. En partie par suite du soupçon qui, dans l'antiquité, s'attachait toujours au témoignage des esclaves, excepté quand il était obtenu sous la prétendue garantie de la torture, — en partie à cause du péril de la conduite à tenir à l'égard d'un criminel d'un rang si élevé, — les éphores ne voulurent s'en rapporter qu'à ses propres paroles et à leurs propres oreilles. Ils ordonnèrent à l'esclave argilien de se placer comme suppliant dans l'enceinte sacrée de Poseidôn, près du cap Tænaros, sous l'abri d'une double tente ou hutte, derrière laquelle deux d'entre eux se cachèrent. Informé de cette marque inattendue d'alarme, Pausanias se rendit en toute hâte au temple et en demanda la raison; alors l'esclave ne lui cacha pas qu'il connaissait le contenu de sa lettre, et se plaignit amèrement qu'après un long et fidèle service, — avec un secret qui n'avait jamais été trahi une fois dans tout le cours de cette dangereuse correspondance, — il n'avait à la fin pour récompense rien de plus que le même sort misérable qu'avaient subi les premiers messagers. Pausanias, reconnaissant tous ces faits, s'efforça d'apaiser l'inquiétude de l'esclave et lui donna l'assurance solennelle qu'il serait en sûreté s'il voulait quitter le sanctuaire; il le

Digitized by Google

pressa en même temps de poursuivre sans tarder son voyage, afin que les projets ne fussent pas arrêtés dans leur marche.

Les éphores cachés entendirent tout ; à la fin, pleinement convaincus, ils se déterminèrent à arrêter Pausanias immédiatement à son retour à Sparte. Ils le rencontrèrent en pleine rue, non loin du temple d'Athênê Chalkiœkos (ou de la maison d'airain). Mais quand ils approchaient de lui, soit à leurs regards menaçants, soit à un mouvement de tête significatif de l'un d'eux, cet homme coupable comprit leur dessein. Il s'enfuit pour chercher un refuge dans le temple, qui était si voisin qu'il y parvint avant qu'ils pussent l'atteindre. Il se plaça comme suppliant, avec beaucoup moins d'espoir que l'esclave argilien auquel il avait parlé si récemment à Tænaros, dans une chambre étroite et couverte d'un toit, appartenant au bâtiment sacré. Là les éphores, qui n'avaient pas droit de le toucher, enlevèrent le toit, murèrent les portes, et veillèrent jusqu'à ce qu'il fût sur le point de mourir de faim. Selon un récit courant (1), non reconnu par Thucydide, compatible toutefois avec les mœurs spartiates, — sa propre mère fut la personne qui plaça la première pierre pour murer la porte, dans la profonde horreur que lui inspirait sa trahison. Ses derniers moments étant soigneusement observés, on l'enleva juste à temps pour qu'il expirât dehors, et qu'ainsi le temple ne fût pas souillé. Le premier mouvement des éphores fut de jeter son corps dans le ravin ou abîme appelé Kæadas, lieu ordinaire de punition pour les criminels : probablement ses puissants amis détournèrent ce déshonneur, et il fut enseveli à une faible distance, jusqu'à ce que, quelque temps après, sur l'ordre de l'oracle de Delphes, son corps fut exhumé et transporté au lieu même où il était mort. Cependant l'oracle, ne se contentant pas même de cette seconde sépulture, déclara que tout ce qui s'était fait était une profanation de la sainteté d'Athênê, et il ordonna que deux corps fussent

(1) Diodore, XI, 45 ; Cornel. Nepos, Pausan. c. 5 ; Polyen, VIII, 51.



offerts à la déesse comme expiation pour celui qui avait été enlevé. Dans les plus anciens temps de la Grèce, — ou chez les Carthaginois, même à cette époque, une telle injonction aurait probablement amené le meurtre de deux victimes humaines ; dans l'occasion actuelle, Athênê, ou Hikesios le dieu tutélaire des suppliants, fut supposée satisfaite de deux statues d'airain, non toutefois sans quelques tentatives pour prouver que l'expiation était insuffisante (1).

Ainsi périt un Grec qui parvint à la plus grande renommée, simplement grâce au hasard de sa haute origine et de son commandement comme général à Platée, où il ne paraît pas qu'il ait déployé aucune qualité supérieure. Ses projets de trahison compromirent et déshonorèrent un homme beaucoup plus grand que lui, — l'Athénien Themistoklês.

La chronologie de cette importante période n'est pas assez complétement connue pour que nous puissions établir les dates précises d'événements particuliers. Mais nous sommes obligé (par suite des incidents subséquents qui se rattachent à Themistoklês, dont la fuite en Perse est assez bien marquée à cette date) d'admettre un intervalle de neuf années environ entre le moment où Pausanias est retiré de son commandement à Byzantion et sa mort. Le supposer engagé dans une correspondance perfide pendant un si long intervalle est embarrassant, et nous ne pouvons nous l'expliquer que très-imparfaitement en considérant que les Spartiates étaient habituellement lents dans leurs mouvements, et qu'il se peut que le régent suspecté ait communiqué avec des partisans, réels ou espérés, dans beaucoup de parties de la Grèce. Parmi ceux qu'il cherchait à enrôler comme complices fut Themistoklês, qui jouissait encore d'un grand pouvoir à Athènes, — bien que, à ce qu'il semblerait, ce pouvoir déclinât. La charge de collusion avec les Perses se rattache au mouvement antérieur des partis politiques dans cette ville.

La rivalité de Themistoklês et d'Aristeidês avait été fort

(1) Thucydide, I, 133, 134 ; Pausanias, III, 17, 9.

Digitized by Google

apaisée par l'invasion de Xerxès, qui leur avait imposé à tous deux la nécessité péremptoire d'une coopération contre un ennemi commun. Et apparemment elle ne fut pas reprise pendant les temps qui succédèrent immédiatement au retour des Athéniens dans leur pays; du moins on nous parle de tous deux comme étant en service effectif et occupant des postes éminents. Themistoklês se fait remarquer comme l'auteur des murs de la ville et l'architecte de Peiræeus; Aristeidês est commandant de la flotte et le premier organisateur de la confédération de Dêlos. De plus, nous croyons découvrir un changement dans le caractère de ce dernier. Il avait cessé d'être le champion des anciens intérêts des agriculteurs athéniens contre Themistoklês en tant que créateur des innovations maritimes. Ces innovations étaient alors, depuis la bataille de Salamis, devenues un fait accompli; fait d'une influence toute-puissante sur les destinées et le caractère publics aussi bien que privés des Athéniens. Pendant l'expatriation à Salamis, tout homme, riche ou pauvre, propriétaire foncier ou artisan, avait été pour le moment marin, et l'anecdote de Kimôn, qui consacra dans l'akropolis la bride de son cheval comme signe qu'il était sur le point de passer de la cavalerie au service à bord (1), est un type de ce changement de sentiment qui doit avoir été plus ou moins marqué dans l'esprit de tous les hommes riches à Athènes. Dorénavant la flotte est chère à tout homme comme la grande force, offensive et défensive, de l'État, caractère avec lequel tous les chefs politiques s'accordent à l'accepter. Nous devons ajouter en même temps que ce changement ne fut accompagné d'aucun détriment causé soit à l'armée de terre, soit à la culture du sol en Attique, qui, comme nous le verrons, acquirent toutes deux un développement extraordinaire pendant l'intervalle qui sépare la guerre des Perses de celle du Péloponèse. Toutefois les trirèmes et les hommes qui les montaient, pris collectivement, étaient alors l'élément déterminant dans l'État. De plus, les

(1) Plutarque, Kimôn, c. 8.

Digitized by Google

hommes dont se composaient leurs équipages ne faisaient que de revenir de Salamis; ils sortaient tout récemment d'un théâtre d'épreuves et de dangers; ils venaient de recueillir une victoire qui avait égalisé pour le moment tous les Athéniens comme victimes, comme combattants et comme patriotes. Cette prédominance du mouvement maritime, étant devenue prononcée immédiatement après le retour de Salamis, fut encore fort accrue par la construction et la fortification du Peiræeus, — nouvelle Athènes maritime aussi considérable que l'ancienne ville de l'intérieur, — aussi bien que par la formation inattendue de la confédération à Dêlos, avec tout son avenir inconnu et tous ses devoirs, source d'ardeur pour les confédérés.

Le changement politique qui en résulta dans Athènes ne fut pas moins important que le changement militaire. « La multitude maritime, cause de la victoire de Salamis (1), » et instrument de la nouvelle vocation d'Athènes comme chef de la confédération dêlienne, paraît maintenant prédominer aussi dans la constitution politique; nullement comme classe séparée ou privilégiée, mais comme pénétrant toute la masse, fortifiant le sentiment démocratique, et protestant contre toutes les inégalités politiques reconnues. Dans le fait, pendant la lutte à Salamis, toute la cité d'Athènes n'avait pas été autre chose qu'une « multitude maritime, » dans laquelle les propriétaires et les principaux personnages avaient été confondus, jusqu'à ce que, par les efforts de tous, la patrie commune eût été reconquise. Et il n'était pas vraisemblable que cette multitude, après une période pénible d'égalité forcée, pendant laquelle les priviléges politiques avaient été effacés, acquiescerait patiemment au rétablissement complet de ces priviléges, une fois revenue dans ses foyers. Nous voyons par l'actif sentiment politique du peuple allemand, après les grandes luttes de 1813 et de 1814, combien un effort mili-

(1) Aristote, Polit. V, 3, 5. Καὶ πάλιν ὁ ναυτικὸς ὄχλος, γενόμενος αἴτιος τῆς περὶ Σαλαμῖνα νίκης, καὶ διὰ ταύτης τῆς ἡγεμονίας καὶ διὰ τὴν κατὰ θάλασσαν δύναμιν, τὴν δημοκρατίαν ἰσχυροτέραν ἐποίησεν.

Ὁ ναυτικὸς ὄχλος (Thucyd. VIII, 72 et *passim*).

taire énergique et heureux du peuple en liberté, uni à la souffrance de peines sérieuses, contribue à stimuler le sens de dignité politique et le besoin de droits civiques développés ; et si telle est la tendance même dans un peuple habituellement passif sur de tels sujets, à plus forte raison devait-on s'attendre à la trouver dans la population athénienne, qui avait traversé une éducation antérieure de près de trente années sous la démocratie de Kleisthenês. A l'époque où cette constitution fut établie pour la première fois (1), elle était peut-être la plus démocratique qui fût en Grèce. Elle avait fonctionné extrêmement bien, et avait répandu dans le peuple un sentiment favorable à des droits civiques égaux et hostile aux priviléges avoués; de sorte que les impressions faites par la lutte à Salamis trouvèrent l'esprit populaire préparé à les recevoir.

Bientôt après le retour en Attique, la constitution kleisthénéenne fut agrandie en ce qui regarde l'éligibilité aux magistratures. D'après cette constitution, la quatrième ou dernière classe sur le cens solonien, comprenant la grande majorité des citoyens, n'était pas admissible aux charges de l'État, bien qu'elle possédât des votes en commun avec le reste : aucune personne n'était éligible pour être magistrat si elle n'appartenait à l'une des trois plus hautes classes. Cette restriction fut annulée alors, et l'éligibilité étendue à tous les citoyens. Nous pouvons apprécier la force de sentiment avec laquelle cette réforme fut demandée quand nous trouvons qu'elle fut proposée par Aristeidês, homme le contraire de ce qu'on appelle un démagogue, et ami zélé de la constitution kleisthénéenne. Aucun système politique n'aurait fonctionné après la guerre des Perses, qui excluait formellement « la multitude maritime » de la possession des magistratures. J'imagine plutôt (comme je l'ai déjà dit dans le chapitre 13 du tome V de cette Histoire) que l'élection des magistrats fut conservée encore après, et non pas changée en tirage au sort pendant un certain temps,

(1) Pour la constitution de Kleisthenês, V. T. V. ch. 13 de cette Histoire.

Digitized by Google

bien que ce ne fût pas pour longtemps. Ce que le sentiment public demandait d'abord, c'était la reconnaissance du principe égal et ouvert à tous ; après une expérience d'un certain laps de temps on trouva que les hommes pauvres, bien qu'ayant la capacité légale pour être choisis, l'étaient de fait rarement : ensuite vint le sort, pour leur donner une chance égale à celle des riches. Le principe de *sortitio*, ou choix par le sort, ne fut jamais appliqué (comme je l'ai fait remarquer auparavant) à toutes les charges à Athènes, — jamais par exemple aux stratêgi ou généraux, dont les fonctions étaient plus importantes et imposaient une plus grande responsabilité que celles de toute autre personne au service de l'État, et qui continuèrent toujours d'être choisis par mains levées.

Dans la nouvelle position dans laquelle Athènes était alors jetée, avec une si grande extension de ce qu'on peut appeler ses relations étrangères, et avec une confédération qui imposait la nécessité d'un service militaire lointain, les fonctions des stratêgi tendaient naturellement à devenir à la fois plus absorbantes et plus compliquées ; tandis que l'administration civile devint plus fatigante, sinon plus difficile, par suite de l'agrandissement de la cité et de l'agrandissement plus considérable encore de Peiræeus, — menant à un accroissement de la population urbaine et surtout à un accroissement des metœki ou hommes résidants, ne jouissant pas de franchises. Et ce fut probablement vers cette période, pendant les années qui succèdent immédiatement à la bataille de Salamis, — quand la force des anciennes habitudes et de la tradition avait été affaiblie en partie par tant de nouveautés excitantes, — que l'on retira complétement aux archontes les devoirs politiques et judiciaires, et qu'on les confina dans l'administration civile ou judiciaire. A la bataille de Marathôn, le polémarque est un commandant militaire, président des dix stratêgi (1) : nous ne le connaissons dans la suite que comme un magistrat civil, administrant la jus-

(1) Hérodote, VI, 109.

Digitized by Google

tice aux metœki ou hommes ne jouissant pas de franchises, tandis que les stratêgi s'acquittent de leurs devoirs militaires sans lui : changement assez semblable à celui qui s'effectua à Rome, quand le préteur fut créé pour se charger de la partie judiciaire des vastes attributions primitives du consul. Je pense que cette altération indiquant, comme elle le fait, un changement dans le caractère des archontes en général, a dû s'opérer à l'époque à laquelle nous sommes parvenu maintenant (1), temps où les établissements athéniens de tous côtés demandaient une répartition plus exacte de fonctionnaires. La distribution de tant de corps de fonctionnaires athéniens pour remplir les devoirs en partie dans la cité, en partie dans le Peiræeus, ne peut avoir commencé qu'après cette période, quand Peiræeus avait été élevé par Themistoklês à la dignité de ville, de forteresse et de port de l'État. Ces conseils étaient les Astynomi et les Agoranomi, qui maintenaient la police des rues et des marchés, — les Metronomi, qui veillaient sur les poids et mesures, — les Sitophylakes, qui faisaient exécuter divers règlements de l'État relatifs à la garde et à la vente du blé, — avec divers autres qui agissaient non moins au Peiræeus que dans la ville (2). Nous pouvons présumer que chacun de ces conseils fut créé dans l'origine selon que le besoin paraissait le demander, à une période plus avancée que celle à laquelle nous sommes arrivé maintenant ; la plupart de ces devoirs de détail ayant d'abord été remplis par les archontes, et dans la suite (quand ces derniers devinrent trop chargés d'occupation) confiés à des administrateurs séparés. Le changement spécial et important qui caractérisa la période suivant immédiatement la bataille de Salamis, fut la ligne plus exacte tirée entre les archontes et les stratêgi ; le département des affaires étrangères et militaires assigné entière-

---

(1) Aristote, Πολιτειῶν, Fragm. 47, éd. Neumann. Harpokrat. v. πολέμαρχος ; Pollux, VIII, 91 : cf. Meier und Schoemann, der Attische Prozess, ch. 2. p. 50 *seq.*

(2) V. Aristote, Πολιτειῶν, Fragm. 2. V, XXIII, XXVIII, 1, éd. Neumann ; Schoemann, Antiq. jur. publ. Græc. c. 41, 42, 43.


Digitized by Google

ment aux stratêgi, et les archontes rendus magistrats purement civils, — chargés de l'administration aussi bien que de la justice : tandis que la première création des conseils nommés ci-dessus fut probablement un agrandissement ultérieur qui résultait de l'accroissement de la population, du pouvoir et du commerce, entre la guerre des Perses et celle du Péloponèse. Ce fut par quelques mesures de ce genre que l'administration athénienne atteignit graduellement ce développement complet qu'elle présente en pratique pendant le siècle qui commence à la guerre du Péloponèse, et auquel se rapportent presque tous nos renseignements positifs et directs.

Aristeidês semble avoir sympathisé avec cette expansion tant de sentiment démocratique que d'activité militaire à Athènes. Et la popularité qu'il s'assura ainsi, augmentée probablement par quelque regret de son ostracisme antérieur, était faite pour acquérir de la durée grâce à son caractère droit et incorruptible, mis alors en relief d'une manière frappante par la fonction dont il fut chargé d'établir l'assiette de la taxe à la nouvelle confédération dêlienne.

D'autre part, l'ascendant de Themistoklês, bien que si souvent élevé par son génie et son audace politiques incomparables, aussi bien que par l'importance signalée de ses recommandations publiques, fut aussi souvent renversé par la duplicité des moyens qu'il employait et par sa soif éhontée de richesses. De nouveaux adversaires politiques surgirent contre lui, hommes qui entraient dans les sentiments d'Aristeidês, et beaucoup plus violents dans leur antipathie qu'Aristeidês lui-même.. Les principaux d'entre eux étaient Kimôn (fils de Miltiadês) et Alkmæôn ; de plus, il semble que les Lacédæmoniens, quoique pleins d'estime pour Themistoklês immédiatement après la bataille de Salamis, lui étaient à ce moment devenus extrêmement hostiles, — changement que peuvent expliquer suffisamment son stratagème relativement aux fortifications d'Athènes, et ses ambitieux projets subséquents par rapport au Peiræeus. L'influence lacédæmonienne, alors assez considérable à Athènes, fut employée pour seconder les combinaisons politiques dirigées

Digitized by Google

contre lui (1). On dit qu'il offensa par des manifestations de vanité personnelle, — en se vantant continuellement des grands services qu'il avait rendus à l'État, et en élevant une chapelle particulière, attenante à sa maison, en l'honneur d'Artemis Aristoboulê, ou Artemis d'admirable conseil; précisément comme Pausanias avait irrité les Lacédæmoniens en inscrivant son nom seul sur le trépied delphien, et comme les amis d'Aristeidês avaient déplu aux Athéniens par des éloges sans fin de sa justice (2).

Mais la principale cause de son discrédit fut la prostitution de sa grande influence pour des desseins arbitraires et corrompus. Dans l'état mal assis de tant de communautés grecques différentes, récemment affranchies du joug de la Perse, où il avait à tirer vengeance d'une tyrannie ancienne, des auteurs de méfaits à déposer et peut-être à punir, des exilés à rappeler, et où régnaient tout le trouble et tous les soupçons qui accompagnent un si grand changement de condition sociale aussi bien que de politique étrangère, — l'influence des personnages principaux à Athènes a dû être grande pour déterminer le traitement d'individus en particulier. Themistoklês, placé à la tête d'une escadre athénienne et naviguant parmi les îles, en partie dans des vues de guerre contre la Perse, en partie pour organiser la nouvelle confédération, — accepta, assure-t-on, des présents sans scrupule, pour exécuter des sentences justes et injustes, — rétablissant quelques citoyens, en chassant d'autres, et mettant même quelques uns à mort. C'est ce que nous apprend un ami et un hôte de Themistoklês, — le poëte Timokreôn d'Ialysos dans l'île de Rhodes, qui avait espéré qu'il serait réintégré par le commandant athénien, mais qui trouva son rétablissement traversé par un présent de trois talents, don de ses adversaires; de sorte qu'il fut maintenu encore en exil sur l'accusation de *mêdisme*. Les assertions de Timokreôn,

(1) Plutarque, Kimôn, c. 16; Scholie 2, ad Aristoph. Equit. 84.

(2) Plutarque (Themistoklês, c. 22; Kimôn, c. 5-8; Aristeidês, c. 25); Diodore, XI, 54.



irrité personnellement pour ce motif contre Themistoklês, doivent sans doute être considérées comme passionnées et exagérées; néanmoins elles sont un précieux souvenir des sentiments du temps, et elles sont beaucoup trop en harmonie avec le caractère général de cet homme éminent pour que nous puissions nous permettre de leur refuser tout crédit. Timokreôn est aussi expressif dans son admiration pour Aristeidês que dans son blâme à l'égard de Themistoklês, qu'il dénonce comme « un traître menteur et injuste (1). »

Une telle conduite, décrite par ce nouvel Archiloque, même en faisant toute la part de l'exagération, doit avoir fait à la fois haïr et craindre Themistoklês parmi les alliés insulaires, dont l'opinion avait alors une importance considérable pour les Athéniens. Un sentiment semblable s'éleva partiellement contre lui dans Athènes elle-même et semble s'être rattaché à des soupçons d'inclinations perfides à l'égard des Perses. Comme ceux-ci pouvaient offrir les présents les plus élevés, un homme ouvert à la corruption pouvait naturellement être soupçonné de pencher en leur faveur, et si Themistoklês avait rendu contre eux un service extraordinaire, Pausanias l'avait fait également, Pausanias dont la conduite avait subi un changement en mal si fatal. Ce fut la trahison de Pausanias, — soupçonnée et crue par les Athéniens, même quand il commandait à Byzantion, bien qu'elle ne fût prouvée contre lui à Sparte que longtemps après, — qui semble pour la première fois avoir fait naître aussi la présomption de *mêdisme* contre Themistoklês, combinée avec les actes de corruption qui souillaient sa conduite publique. Nous devons nous rappeler aussi que Themistoklês avait donné quelques prétextes à ces présomptions même par les stratagèmes employés à l'égard de Xerxês, qui présentaient un double aspect, qu'on pouvait expliquer soit dans un sens persan, soit dans un sens grec. Les Lacédæmoniens, hostiles à Themistoklês depuis qu'il les avait joués relativement aux murailles d'Athènes, — et le craignant aussi comme com-

(1) Plutarque, Themist. c. 21.

Digitized by Google

plice supposé du suspect Pausanias, — parvinrent, par des instigations secrètes, et, comme on le dit, par des présents donnés à ses adversaires politiques, à faire porter contre lui à Athènes l'accusation de *mêdisme* (1). Mais on ne put fournir de preuve suffisante de l'accusation, que Themistoklês lui-même nia énergiquement, non sans de puissants appels à ses illustres services. Malgré de violentes invectives proférées contre lui par Alkmæôn et par Kimôn, tempérées, il est vrai, par une généreuse modération de la part d'Aristeidês (2), sa défense fut heureuse. Il entraîna le peuple, et fut acquitté. Et non-seulement il fut acquitté, mais, comme on pouvait naturellement s'y attendre, une réaction s'opéra en sa faveur. Ses brillantes qualités et ses hauts faits furent mis devant les yeux du public d'une manière à frapper son esprit, et il parut pour le moment acquérir un ascendant plus grand que jamais (3).

---

(1) Cette accusation de trahison portée contre Themistoklês à Athènes, *avant* son ostracisme, et à l'instigation des Lacédæmoniens, — est mentionnée par Diodore (XI, 54). Thucydide et Plutarque ne font mention que de la seconde accusation, *après* son ostracisme. Mais Diodore a rendu son récit confus, en supposant que la première accusation avancée à Athènes le fut après que le complot de Pausanias eut été complétement découvert et sa correspondance révélée; tandis que ces derniers événements, venant après la première accusation, fournirent de nouvelles preuves inconnues auparavant et amenèrent ainsi la seconde, après que Themistoklês avait été frappé d'ostracisme. Mais Diodore nous a conservé la mention importante de cette première accusation à Athènes, suivie du jugement, de l'acquittement et de la glorification temporaire de Themistoklês, — et précédant son ostracisme.

L'accusation qui, selon Plutarque, fut portée contre Themistoklês par Leôbotas, fils d'Alkmæôn, sur la demande des Spartiates, se rapporte probablement à cette première, où Themistoklês fut acquitté. Car lorsque Themistoklês fut traduit en justice, après que Pausanias eut été découvert, il ne voulut pas rester, et il n'y eut pas réellement de procès. Il n'est donc pas vraisemblable que le nom de l'accusateur fût conservé — Ὁ δὲ γραψάμενος αὐτὸν προδοσίας Λεωβότης ἦν Ἀλκμαίωνος, ἅμα συνεπαιτιωμένων τῶν Σπαρτιατῶν (Plut. Themist. c. 23).

Cf. la seconde scholie sur Aristoph. Equit. 84, et Aristide, Orat. 46. Ὑπὲρ τῶν Τεττάρων (vol. II, p. 318, éd. Dindorf, p. 243, Jebb).

(2) Plut. Arist. c. 25.

(3) Diodore, XI, 54. Τότε μὲν ἀπέφυγε τὴν τῆς προδοσίας κρίσιν · διὸ καὶ τὸ μὲν πρῶτον μετὰ τὴν ἀπόλυσιν μέγας ἦν παρὰ τοῖς Ἀθηναίοις · ἠγάπων γὰρ αὐτὸν διαφερόντως οἱ πολῖται · μετὰ δὲ ταῦτα, οἱ μὲν, φοβηθέντες αὐτοῦ τὴν ὑπερβολὴν, οἱ δὲ, φθονήσαντες τῇ δόξῃ, τῶν μὲν εὐεργεσιῶν ἐπελάθοντο, τὴν δὲ ἴσχυν καὶ τὸ φρονήμα ταπεινοῦν ἔσπευδον.

Digitized by Google

Une telle accusation et un tel échec doivent avoir exaspéré au plus haut point l'animosité entre lui et ses principaux adversaires, — Aristeidês, Kimôn, Alkmæôn et autres, et nous ne pouvons guère nous étonner qu'ils fussent désireux de se débarrasser de lui par l'ostracisme. En expliquant ce procédé particulier, j'ai déjà dit qu'il ne pouvait jamais être appliqué à un seul individu séparément et ostensiblement ; et que l'on ne pouvait jamais l'employer, à moins que la nécessité n'en fût clairement prouvée, non-seulement aux hommes de parti violents, mais encore au sénat et au peuple assemblés, comprenant naturellement les citoyens plus modérés en proportion considérable. Nous pouvons raisonnablement penser que plus d'un Athénien impartial jugea la conjoncture bien appropriée à l'intervention tutélaire de l'ostracisme, dont l'avantage formel consistait en ce qu'il séparait des adversaires politiques, lorsque l'antipathie qui les divisait menaçait de pousser l'un ou l'autre à des actes extra-constitutionnels, — surtout quand l'un d'eux était Themistoklês, homme à la fois de vastes talents et d'une moralité peu scrupuleuse. Probablement aussi il y en avait plus d'un qui désirait venger l'ostracisme antérieur d'Aristeidês : et enfin, les amis de Themistoklês lui-même, fiers de son acquittement et de sa popularité augmentée en apparence, pouvaient nourrir l'espoir que le vote de l'ostracisme tournerait en sa faveur, et écarterait l'un ou l'autre de ses principaux adversaires politiques. D'après toutes ces circonstances, nous apprenons sans étonnement qu'on eut bientôt après recours à un vote d'ostracisme. Il aboutit à un bannissement temporaire de Themistoklês.

Il se retira en exil, et résidait à Argos, où il emporta des richesses considérables, visitant toutefois par occasion d'autres parties du Péloponèse (1), — quand arrivèrent à Sparte

(1) Thucydide, I, 137. Ἦλθε γὰρ αὐτῷ ὕστερον ἔκ τε Ἀθηνῶν παρὰ τῶν φίλων, καὶ ἐξ Ἄργους ἃ ὑπεξέκειτο, etc.

Je suis M. Fynes Clinton en considérant l'année 471 avant J.-C. comme la date de l'ostracisme de Themistoklês. Il peut en être probablement ainsi. Il n'y a pas de preuve qui le contredise positivement ; mais je crois que M. Clinton l'avance avec trop d'assurance, en

Digitized by Google

la découverte du complot de Pausanias, ainsi que celle de sa correspondance, et la mort de ce prince. Dans cette correspondance se trouvèrent des preuves, que Thucydide semble avoir considérées comme réelles et suffisantes, de la participation de Themistoklês. Ephore et d'autres admettent qu'il fut sollicité par Pausanias, et qu'il connut ses plans, — mais qu'il les tint secrets, tout en refusant d'y donner son concours (1). Probablement après son exil il y prit une part plus décidée qu'auparavant ; il était bien placé pour ce dessein à Argos, ville non-seulement ennemie de Sparte, mais fortement réputée pour avoir été en collusion avec Xerxês lors de son invasion en Grèce. Dans cette occasion les Lacédæmoniens envoyèrent à Athènes porter publiquement une accusation formelle de trahison contre lui, et insister sur la nécessité de le juger comme criminel panhellénique devant l'assemblée des alliés réunie à Sparte (2).

Cette dernière requête aurait-elle été accordée, ou Themistoklês aurait-il été jugé à Athènes? c'est ce que nous ne pouvons pas dire : car il n'eut pas plus tôt appris que des envoyés communs de Sparte et d'Athènes avaient été expédiés pour l'arrêter, qu'il s'enfuit sur-le-champ d'Argos pour se rendre à Korkyra. Les habitants de cette île, bien qu'ils lui dussent de la reconnaissance et fussent favorablement disposés pour lui, n'osèrent pas le protéger contre les deux États les plus puissants de la Grèce, mais ils l'envoyèrent au continent voisin. Ici toutefois, étant encore suivi à la trace par les

---

ce qu'il admet que Diodore comprend, dans les chapitres qu'il consacre à un seul archonte, des événements qui doivent s'être passés dans plusieurs années différentes (V. Fast. Hellen. 471 avant J.-C.

Après l'expédition que commandait Pausanias, nous n'avons aucune date à la fois certaine et exacte, jusqu'à ce que nous arrivions à la mort de Xerxês, où Diodore est confirmé par le Canon des rois persans, 465 avant J.-C. Ce dernier événement détermine par une approximation et une induction exactes la fuite de Themistoklês, le siége de Naxos et la mort de Pausanias. Pour les autres événements de cette période, nous sommes réduit à une approximation plus vague, et nous ne pouvons guère reconnaître autre chose que leur ordre de succession.

(1) Thucyd. I, 135 ; Ephore ap. Plut. De Malignit. Herod. c. 5, p. 855 ; Diodore, XI, 54 ; Plut. Themist. c. 23.

(2) Diodore, XI, 55.

Digitized by Google

envoyés, il fut obligé de chercher protection auprès d'un homme qu'il avait formellement traversé dans une demande à Athènes, et qui était devenu son ennemi personnel — Admêtos, roi des Molosses. Heureusement pour lui, au moment où il arriva, Admêtos n'était pas à la maison, et Themistoklês, se présentant comme suppliant à son épouse, sut se concilier si complétement sa sympathie qu'elle plaça son enfant dans ses bras et l'établit dans le foyer avec toute la solennité de la supplication pour apaiser son époux. Aussitôt qu'Admêtos revint, Themistoklês lui fit connaître son nom, ses persécuteurs et son danger, sollicitant sa protection comme un suppliant sans espoir réduit à la dernière extrémité. Il fit appel à la générosité du prince épirote, le priant de ne pas se venger d'un homme actuellement sans défense, pour une offense faite dans des circonstances très-différentes, et pour une offense aussi, après tout, qui n'avait pas une importance capitale, tandis que la protection sollicitée maintenant était pour le suppliant une question de vie ou de mort. Admêtos le releva du foyer avec l'enfant dans ses bras, — preuve qu'il acceptait l'appel et s'engageait à le protéger; il refusa de le livrer aux envoyés, et enfin le renvoya seulement sur le désir qu'il exprima d'aller rendre visite au roi Perse. Deux guides macédoniens le conduisirent par les montagnes jusqu'à Pydna dans le golfe Thermaïque, où il trouva un bâtiment marchand prêt à faire voile pour la côte d'Asie Mineure, et prit passage à bord, ni le patron ni l'équipage ne sachant son nom. Une malencontreuse tempête poussa le vaisseau sur l'île de Naxos, assiégée en ce moment par un armement athénien. S'il avait été forcé d'y aborder il aurait été naturellement reconnu et saisi; mais sa finesse habituelle ne l'abandonna pas. Après avoir fait connaître et son nom et le péril qui l'attendait, il conjura le patron de l'aider à le sauver et de ne permettre à aucun homme de l'équipage de descendre à terre; le menaçant, si par quelque accident il était découvert, de l'entraîner dans sa ruine, en le représentant comme un complice que l'argent avait déterminé à faciliter la fuite de Themistoklês; d'autre part, dans le cas où il le sauverait, il lui promit une récompense considérable.

Digitized by Google

Ces promesses et ces menaces eurent du poids sur l'esprit du patron, qui retint son équipage et le força de louvoyer pendant un jour et une nuit à la hauteur de la côte, sans chercher à débarquer. Après ce dangereux intervalle, la tempête se calma, et le vaisseau atteignit Ephesos en sûreté (1).

C'est ainsi que Themistoklês, après une série de périls, se trouva sain et sauf sur le côté persan de la mer Ægée. A Athènes il fut déclaré traître, et ses biens furent confisqués; néanmoins, (comme il arrivait fréquemment dans des cas de confiscation), ses amis cachèrent une somme considérable et la lui envoyèrent en Asie, avec l'argent qu'il avait laissé à Argos, de sorte qu'il put ainsi récompenser libéralement le capitaine du navire qui l'avait sauvé. En faisant toute cette déduction, le bien qu'il possédait, qui n'était pas de nature à être caché, et qui en conséquence fut saisi réellement, se trouva monter à quatre-vingts talents, selon Théophraste, — à cent talents, selon Théopompe. En opposition avec cette somme considérable, il est triste d'apprendre qu'il avait commencé sa carrière politique avec une fortune qui ne dépassait pas trois talents (2). La pauvreté d'Aristeidês à la fin de sa vie présente un contraste frappant avec l'enrichissement de son rival.

L'évasion de Themistoklês et ses aventures en Perse semblent avoir fourni un sujet favori pour l'imagination et l'exagération d'auteurs, un siècle plus tard. Nous avons ainsi une foule d'anecdotes qui contredisent, soit directement, soit par induction, le simple récit de Thucydide. Ainsi on nous dit qu'au moment où il se sauvait de chez les Grecs, le roi

(1) Thucyd. I, 137. Cornélius Nepos (Themist. c. 8) suit en grande partie Thucydide, et déclare le faire; toutefois il n'est pas très-exact, surtout relativement aux relations entre Themistoklês et Admêtos. Diodore (XI, 56) semble suivre principalement d'autres guides, comme Plutarque le fait aussi dans une grande mesure (Themist. c. 24-26). Il y avait évidemment des récits différents de son voyage, qui le représentaient comme arrivant, non à Ephesos, mais à l'æolienne Kymê. Diodore ne mentionne pas son voyage sur mer.

(2) Plutarque, Themist. c. 25; Kritias ap. Ælian. V. H. X, 17: Cf. Hérodote, VIII, 12.

Digitized by Google

de Perse aussi avait mis sa tête à prix pour une somme de 200 talents, et que quelques Grecs, sur la côte d'Asie, le guettaient pour le prendre, en vue de cette récompense; qu'il fut forcé de se cacher soigneusement près de la côte, jusqu'à ce qu'on trouvât le moyen de l'envoyer à Suse, dans une litière fermée, sous prétexte que c'était une femme destinée au harem du roi; que Mandanê, sœur de Xerxès, insista pour qu'on le lui livrât en expiation de la perte de son fils à la bataille de Salamis; qu'il apprit le persan assez bien, et discourut dans cette langue, assez éloquemment pour se procurer un acquittement de la part des juges persans, quand il fut mis en jugement à cause de l'importunité de Mandanê; que les officiers de la maison du roi, à Suse, et les satrapes, dans son voyage de retour, le menacèrent d'autres périls encore; qu'il fut admis à voir le roi en personne, après avoir reçu du chambellan une leçon sur l'indispensable devoir de se prosterner devant lui pour lui rendre hommage, etc., avec plusieurs autres détails non certifiés (1), qui nous font bien plus apprécier le récit de Thucydide. En effet, Ephore, Deinô, Klitarque et Heraklide, de qui ces anecdotes paraissent tirées pour la plupart, affirmaient même que Themistoklês avait trouvé Xerxès lui-même en vie et l'avait vu, tandis que Thucydide et Charôn, les deux auteurs contemporains (car le premier est *presque* contemporain), assuraient que, quand il arriva, Xerxès était mort récemment, et qu'il trouva son fils Artaxerxès sur le trône.

Suivant Thucydide, l'éminent exilé ne semble pas avoir été exposé au moindre danger, en Perse. Il se présenta comme un transfuge de la Grèce et fut accepté comme tel; en outre, — ce qui est plus étrange, bien que ce semble vrai, — il fut reçu comme un bienfaiteur réel du roi persan, et comme une victime des Grecs à cause de telles dispositions, — par suite de ses communications faites à Xerxès, relativement à la retraite que les Grecs avaient eu l'intention d'exécuter à Salamis, et à la destruction projetée du

(1) Diodore, XI, 56; Plutarque, Themist. c. 24-30.

Digitized by Google

pont de l'Hellespont. Il fut conduit par quelques Perses de la côte jusqu'à Suse, où il adressa au roi une lettre conçue dans les termes suivants, tels que probablement aucun roi européen moderne n'en tolérerait de pareils, si ce n'est d'un quaker : — « Moi, Themistoklês, je suis venu vers toi, ayant fait à ta maison plus de mal qu'aucun autre Grec, tant que je fus forcé, dans mon propre intérêt, de résister à l'attaque de ton père, — mais lui ayant aussi fait encore plus de bien, quand j'ai pu le faire sans péril pour moi-même, et quand sa retraite était en danger. Une récompense m'est due encore pour mon ancien service; de plus, je suis maintenant ici, chassé par les Grecs, par suite de mon attachement pour toi (1), mais capable encore de te servir très-efficacement. Je désire attendre une année et ensuite venir devant toi, en personne, pour t'expliquer mes plans. »

Les interprètes persans, qui lurent cette lettre à Artaxerxès Longue-Main, rendirent-ils exactement son expression brève et vraie, c'est ce que nous ignorons; mais elle fit sur lui une forte impression, combinée avec la réputation antérieure de son auteur, — et il accorda volontiers la requête de délai : bien qu'il nous soit difficile de croire qu'il fut si transporté qu'il témoigna sa joie en offrant immédiatement un sacrifice aux dieux, en se livrant dans une mesure inaccoutumée à la joie du festin, et en criant trois fois dans son sommeil : « J'ai conquis Themistoklês l'Athénien, » — comme l'apprit Plutarque de quelques-unes de ses autorités (2). Dans le courant de l'année qui lui avait été accordée, Themistoklês avait appris assez bien la langue et les coutumes des Perses pour pouvoir communiquer personnellement avec le roi et acquérir sa confiance. Aucun Grec (dit Thucydide) n'était jamais auparavant parvenu à une influence et à une

(1) « Proditionem ultro imputabant (dit Tacite, Hist. II, 60, relativement à Paullinus et à Proculus, généraux de l'armée d'Othon, quand ils se rendirent à Vitellius, après la défaite de Bebriacum), spatium longi ante prœlium itineris, fatigationem Othonianorum, permixtum vehiculis agmen, ac pleraque fortuita fraudi suæ assignantes : — Et Vitellius credidit de perfidia, et fraudem absolvit. »

(2) Plutarque, Themist. c. 28.

Digitized by Google

position si grandes à la cour de Perse. Il déploya alors son habileté en exposant ses plans pour l'asservissement de la Grèce à la Perse, plans par lesquels fut évidemment captivé l'esprit du monarque, qui le récompensa en lui donnant une épouse persane et de grands présents, et qui l'envoya à Magnêsia sur le Mæandros, non loin de la côte d'Iônia. Les revenus du district qui entourait la ville, montant à la somme considérable de cinquante talents par an, lui furent assignés pour le pain; ceux du port de mer de Myonte, qui était voisin, pour articles propres à servir d'assaisonnement à son pain, qui était toujours compté comme la principale nourriture : ceux de Lampsakos sur l'Hellespont, pour le vin (1). Comme nous ne connaissons pas le montant de ces deux derniers articles, nous ne pouvons pas déterminer le total du revenu que recevait Themistoklês; mais on ne peut douter, à en juger par les revenus de Magnêsia seule, qu'il n'ait fait un grand profit pécuniaire à changer de pays. Après avoir visité diverses parties de l'Asie (2), il vécut pendant un certain temps à Magnêsia, ville dans laquelle sa famille vint le rejoindre venant d'Athènes.

Combien de temps dura son séjour à Magnêsia, c'est ce que nous ignorons; mais vraisemblablement il fut assez long pour lui permettre d'acquérir l'estime locale et de laisser derrière lui des souvenirs. A la fin, il mourut de maladie,

(1) Thucyd. I, 138; Diodore, XI, 57. Outre les trois villes mentionnées ci-dessus, Neanthês et Phanios représentent le don comme étant encore plus complet et plus spécifique; ils disent que Perkôte fut donnée à Themistoklês pour le coucher, et Palæskêpsis pour les vêtements (Plutarque, Themist. c. 29; Athénée, I, p. 29).

Ceci semble avoir été une forme fréquente de présents des rois perses et égyptiens à leurs épouses, à leurs parents ou à leurs amis, — don fait nominalement pour satisfaire quelque goût ou quelque besoin particulier. V. une note du Dr Arnold sur le passage de Thucydide. Toutefois je doute de son assertion sur la taxe foncière ou redevance. Je ne pense pas que ce fût un dixième ou un cinquième du produit du sol dans ces districts qui fut accordé à Themistoklês, mais la portion du revenu royal ou tribut qu'on y levait. Les rois perses ne prenaient pas la peine d'asseoir et de percevoir le tribut. Probablement ils laissaient ce soin aux habitants eux-mêmes, pourvu que la somme totale fut dûment payée.

(2) Plutarque, Themist. c. 31. Πλανώμενος περὶ τὴν Ἀσίαν. Ce détail semble assez probable, bien que Plutarque le rejette.

à l'âge de soixante-cinq ans, sans avoir fait aucune démarche pour l'accomplissement de ces expéditions victorieuses qu'il avait promises à Artaxerxès. Que la maladie ait été la cause réelle de sa mort, c'est ce que nous pouvons croire sur l'assertion précise de Thucydide (1), qui en même temps mentionne une rumeur, qui circulait en partie à son époque, de poison pris volontairement, par suite d'une pénible certitude de la part de Themistoklês lui-même que les promesses qu'il avait faites ne pourraient jamais être accomplies; — nouvelle preuve de la tendance générale à entourer les dernières années de cet homme distingué d'aventures qui fissent impression, et à honorer ses derniers moments de la renaissance d'un sentiment non indigne de son ancien patriotisme. Il se peut que ce bruit ait été mis à dessein en circulation par ses amis et par ses parents, afin de concilier quelques égards à sa mémoire, puisque ses fils continuèrent encore d'être citoyens à Athènes, et que ses filles y furent mariées. Ses amis dirent de plus qu'ils avaient rapporté ses ossements en Attique sur sa recommandation formelle, et qu'ils les avaient ensevelis secrètement et à l'insu des Athéniens : car il n'était pas permis d'enterrer dans le sol attique un traître condamné. Si cependant nous supposons même que cette assertion fût vraie, personne ne pouvait désigner avec certitude l'endroit où cet enterrement s'était effectué. Et il ne

---

(1) Thucydide, I, 138. Νοσήσας δὲ τελευτᾷ τὸν βίον· λέγουσι δέ τινες, καὶ ἑκούσιον φαρμάκῳ ἀποθανεῖν αὐτόν, ἀδύνατον νομίσαντα εἶναι ἐπιτελέσαι βασιλεῖ ἃ ὑπέσχετο.

Cette histoire courante, aussi ancienne qu'Aristophane (Equit. 83, cf. les scholies), alléguait que Themistoklês s'était empoisonné en buvant du sang de taureau (V. Diodore, XI, 58). Diodore assigne à cet acte d'empoisonnement un caractère encore plus sublime et plus patriotique, en le rattachant à un dessein de la part de Themistoklês d'empêcher le roi de Perse de faire la guerre à la Grèce.

Plutarque (Themist. c. 31, et Kimôn, c. 18) et Diodore avancent tous deux comme un fait incontestable, que Themistoklês mourut en s'empoisonnant; ils omettent même de mentionner l'assertion de Thucydide, qu'il mourut de maladie. Cornélius Nepos (Themist. c. 10) suit Thucydide. Cicéron (Brutus, c. 11) rapporte le récit du suicide par le poison à Klitarque et à Stratoklês, le reconnaissant contraire à Thucydide. Il met dans la bouche de son interlocuteur Atticus un juste blâme de la facilité avec laquelle la vérité historique était sacrifiée à un but de rhétorique.

Digitized by Google

semble pas, quand nous remarquons les expressions circonspectes de Thucydide (1), qu'il fût lui-même convaincu du fait. De plus, nous pouvons affirmer avec confiance que les habitants de Magnêsia, quand ils montraient le magnifique tombeau élevé en honneur de Themistoklês, sur leur place du marché, étaient persuadés que ses ossements y étaient réellement renfermés.

Aristeidês mourut environ trois ou quatre ans après l'ostracisme de Themistoklês (2); mais relativement au lieu de sa mort et à la manière dont il mourut, il y avait plusieurs contradictions entre les auteurs que Plutarque avait sous les yeux. Quelques-uns affirmaient qu'il périt au service étranger dans le Pont-Euxin; d'autres, qu'il mourut dans sa patrie, au milieu de l'estime et de la douleur universelles de ses concitoyens. Un troisième récit, limité à la seule assertion de Kratêros, et vivement repoussé par Plutarque, représente Aristeidês comme ayant été faussement accusé devant les juges athéniens et condamné à une amende de cinquante mines, sur l'allégation qu'il avait reçu des présents pendant qu'il établissait l'assiette du tribut payable par les alliés, — amende qu'il ne fut pas en état de payer, ce qui l'obligea à se retirer en Iônia, où il mourut. En écartant ce dernier récit, nous ne trouvons rien de certain au sujet de sa mort si ce n'est un seul fait, — mais ce fait est en même

(1) Thucydide, I, 138. Τὰ δὲ ὀστᾶ φασί κομισθῆναι αὐτοῦ οἱ προσήκοντες οἴκαδε κελεύσαντος ἐκείνου, καὶ τεθῆναι κρύφα Ἀθηναίων ἐν τῇ Ἀττικῇ· οὐ γὰρ ἐξῆν θάπτειν, ὡς ἐπὶ προδοσίᾳ φεύγοντος.

Cornélius Nepos, qui copie ici Thucydide, donne ce renseignement par erreur, comme si Thucydide l'avait affirmé lui-même : « Idem (sc. Thucydide) ossa ejusdem in Attica ab amicis sepulta, quoniam legibus non concederetur, quod proditionis esset damnatus, memoriæ prodidit. » Cet exemple montre la hâte ou l'inexactitude avec laquelle ces auteurs secondaires citent si souvent. Thucydide n'est certainement pas un témoin *en faveur* du fait. S'il est quelque chose, on peut dire qu'il compte tant soit peu en sens contraire.

Plutarque (Themist. c. 32) montre que la sépulture de Themistoklês, qu'on supposait être en Attique, n'avait jamais encore été vérifiée avant son époque ; cependant les guides de Pausanias, dans le siècle suivant, étaient devenus plus confiants (Pausan. I, 1, 3).

(2) Relativement à la probité d'Aristeidês, V. un intéressant Fragm. d'Eupolis, l'auteur comique (Δῆμοι, Fragm. IV, p. 457, éd. Meineke).

Digitized by Google

temps le plus honorable de tous ; — c'est qu'il mourut très-pauvre. On dit même qu'il ne laissa pas de quoi payer ses funérailles, — qu'une sépulture lui fut fournie à Phalêron, aux dépens du public, outre un beau présent fait à son fils Lysimachos et une dot donnée à chacune de ses deux filles. Toutefois, pendant les deux ou trois générations suivantes, ses descendants continuèrent encore d'être pauvres, et même à ce moment éloigné quelques-uns d'entre eux recevaient des secours du trésor public, dus au souvenir de cet homme incorruptible qu'ils comptaient parmi leurs ancêtres. Près d'un siècle et demi plus tard, on pouvait voir à Athènes, près de la chapelle de Iacchos, un homme pauvre, nommé Lysimachos, descendant d'Aristeidês le Juste, qui portait une tablette mystérieuse et gagnait sa chétive subsistance de deux oboles en interprétant les songes des passants. Demetrios le Phaléréen obtint du peuple, pour la mère et la tante de ce pauvre homme, une petite pension journalière (1). Sur tous ces points le contraste est marqué si nous comparons Aristeidês avec Themistoklês. Ce dernier, après s'être distingué par une fastueuse dépense à Olympia, et par une victoire chorégique à Athènes, avec peu de scrupule quant au moyen de l'acquérir, — finit sa vie à Magnêsia, au sein d'une honteuse opulence plus grande que jamais et laissa une postérité enrichie tant dans cette ville qu'à Athènes. Plus de cinq siècles après, son descendant, l'Athénien Themistoklês, assistait aux leçons du philosophe Ammonius à Athènes, comme camarade et ami de Plutarque lui-même (2).

---

(1) Plutarque, Arist. c. 26, 27; Cornélius Nepos, Arist. c. 3; cf. Aristoph. Vesp. 53.
(2) Plutarque, Themist. c. 5-32.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

ACTES DE LA CONFÉDÉRATION SOUS ATHÈNES COMME CHEF. — PREMIÈRE FORMATION ET EXPANSION RAPIDE DE L'EMPIRE ATHÉNIEN.

Conséquence de la formation de la confédération de Dêlos. — Bifurcation de la politique grecque entre Athènes et Sparte. — Distinction entre la confédération de Dêlos, avec Athènes comme présidente, — et l'empire athénien dont elle fut la source. — Tendance à confondre ces deux états et à imputer à Athènes des projets d'ambition à hautes visées. — Les premières années qui suivirent la formation de la confédération de Dêlos furent des années d'efforts actifs de la part d'Athènes. — Nous les connaissons imparfaitement. — Nécessité d'une action continue contre les Perses, même après les batailles de Platée et de Mykalê. — Cette nécessité fut la cause et de l'organisation volontaire de la confédération de Dêlos, et des progrès maritimes d'Athènes. — Confédération de Dêlos, — jurée par tous les membres, — perpétuelle et obligatoire, — ne permettant ni retraite ni défaite. — Sanction d'Athènes chargée d'imposer les résolutions, exercée vigoureusement, d'accord avec l'assemblée générale. — Changement graduel dans les relations des alliés. — Substitution d'un payement en argent à un service personnel, demandée par les alliés eux-mêmes, en harmonie avec les intérêts et les sentiments d'Athènes. — Changement dans la position aussi bien que dans les sentiments d'Athènes. — Impopularité croissante d'Athènes dans toute la Grèce. — Ses causes. — Assemblée de Dêlos, — décline graduellement en importance et disparaît. — Qualités et mérite supérieurs des Athéniens en tant que comparés avec les confédérés de Dêlos en général. — Tribut levé pour la première fois par l'assemblée de Dêlos. — Imposition d'Aristeidês. — Événements entre 476-466 avant J.-C. — Eiôn, — Skyros, — Karystos. — Athènes en tant que gardienne de la mer Ægée contre la piraterie. — Le héros Thêseus. — Vers 467-466 avant J.-C. — Première révolte parmi les membres de la confédération de Dêlos. — Naxos se révolte et est reconquise. — Vers 466-465 avant J.-C. — Opérations d'Athènes et de la confédération contre la Perse. — Défaite des Perses par Kimôn au fleuve Eurymedôn. — Révolte de Thasos qui se sépare de la confédération de Dêlos. — Siége de Thasos par les Athéniens sous Kimôn. — Mines de Thrace. — Première tentative d'Athènes pour fonder une ville à Ennea Hodoi sur le Strymôn au-dessus d'Eiôn. La tentative échoue et les colons sont tués. — 464-463 avant J.-C. — Réduction de Thasos après un blocus de deux ans; — elle est désarmée et

Digitized by Google

démantelée. — Les Thasiens réclament l'aide de Sparte. — Secours accordé, mais non suivi d'effet. — Signes d'hostilités entre Sparte et Athènes. — Procès et acquittement de Kimôn à Athènes. — Grand accroissement de la puissance athénienne. — Événements qui s'accomplissent dans la Grèce centrale entre 470-464 avant J.-C. — Thêbes et les villes bœôtiennes. — Discrédit de Thêbes. — Sparte rétablit et soutient la suprématie de Thêbes sur les villes bœôtiennes inférieures. — Événements dans le Péloponèse, — Arkadia, — Elis, etc. — Terrible tremblement de terre à Sparte. — 464 avant J.-C. — Révolte des Ilotes. — Les Lacédæmoniens invoquent l'aide de leurs alliés contre les Ilotes révoltés. — Marche des Athéniens sous Kimôn en Laconie pour les secourir. — Méfiance conçue par les Lacédæmoniens au sujet de leurs auxiliaires athéniens, qui sont renvoyés de Laconie. — Mécontentement et changement de politique à Athènes. — Les Athéniens renoncent à l'alliance de Sparte et s'allient avec Argos. — — Position d'Argos. — Elle conquiert Mykênæ et d'autres villes. — Vers 461-460 avant J.-C. — Megara devient l'alliée d'Athènes. — Haine croissante de Corinthe et des États péloponésiens voisins à l'égard d'Athènes. — Action énergique et simultanée des Athéniens, — à Cypre, en Phénicie, en Égypte et en Grèce. — Ils construisent le premier « Long Mur » de Megara à Nisæa. — 459-458 avant J.-C. — Guerre d'Athènes contre Corinthe, Ægina, etc. — Défaite totale des Æginètes sur mer. — Les Athéniens assiégent Ægina. — Les Corinthiens, les Épidauriens, etc., attaquent, — sont défaits par les Épidauriens sous Myrônidês. — 458-457 avant J.-C. — Les Longs Murs entre Athènes et Peiræeus sont projetés; — projet épousé par Periklês, combattu par Kimôn. — Luttes politiques à Athènes. — Importance des Longs Murs. — Expédition des Lacédæmoniens en Bœôtia; — ils rétablissent l'ascendant de Thêbes. — L'armée spartiate en Bœôtia destinée à menacer Athènes, et à soutenir le parti oligarchique athénien, opposé aux Longs Murs. — Bataille de Tanagra. — Défaite des Athéniens. — Effets de la bataille. — Conduite généreuse de Kimôn ; — il est rappelé de l'exil. — Compromis et réconciliation entre les chefs et les partis rivaux à Athènes. — 456 avant J.-C. — Victoire d'Œnophyta gagnée par les Athéniens; — ils acquièrent l'ascendant sur toute la Bœôtia, la Lokris, la Phokis. — 455 avant J.-C. — Achèvement des Longs Murs. — Conquête d'Ægina, qui est désarmée, démantelée et rendue tributaire. — Les Athéniens font, pour la première fois, par mer, le tour du Péloponèse; — leurs opérations dans le golfe de Corinthe. — 454 avant J.-C. — Défaite et pertes des Athéniens en Égypte. — 455 avant J.-C. — Les Ilotes révoltés en Laconie capitulent et quittent le pays. — Trêve de cinq ans conclue entre Athènes et les Lacédæmoniens, par l'influence de Kimôn. — Nouvelles expéditions de Kimôn contre la Perse. — 455-452 avant J.-C. — 452-447 avant J.-C. — Mort de Kimôn à Kypros. — Victoires de la flotte athénienne ; — elle retourne à Athènes. — Les Athéniens ne font plus d'autres expéditions contre la Perse. — Convention conclue entre eux. — Erreurs et exagérations relativement à cette convention ; — doutes élevés au sujet de sa réalité historique. — Examen de ces doutes; — données de Thucydide à l'appui. — Position d'Athènes avec de nombreux alliés tant parmi les États de l'intérieur que parmi les États maritimes. — Thucydidês, fils de Melêsias, succède à Kimôn comme principal adversaire de Periklês. — 449 avant J.-C. — Le fonds commun de la confédération est transféré de Dêlos à Athènes. — La confédération se transforme graduellement en un empire athénien. — La translation du trésor fut proposée par les Samiens. — Position d'Athènes avec de nombreux alliés tant de l'intérieur que maritimes. — Commencement des revers et du déclin de la puissance pour Athènes. — 447 avant J.-C. — Révolte de la Bœôtia contre Athènes ; — défaite des Athéniens à Korôneia : — ils évacuent la

Bœôtia. — 445 avant J.-C. — Révolte de la Phokis, de la Lokris, de l'Eubœa et de Megara ; — invasion de l'Attique par les Péloponésiens sous le roi lacédæmonien Pleistoanax. — L'Eubœa reconquise par Periklês. — Humiliation et désespoir d'Athènes. — Conclusion de la trêve de trente ans. — Diminution de la puissance athénienne. — Querelle entre Athènes et Megara.

J'ai déjà raconté, dans le chapitre précédent, comment les Grecs asiatiques, débarrassés du Spartiate Pausanias, prièrent Athènes d'organiser une nouvelle confédération et de prendre le rôle de cité présidente (*Vorort*), — et comment cette confédération, formée non-seulement pour des objets communs et urgents, mais aussi sur des principes de droits égaux et de contrôle constant de la part des membres, obtint bientôt l'adhésion spontanée d'une partie considérable de Grecs, insulaires ou maritimes, près de la mer Ægée. Je mentionnais aussi cet événement comme donnant naissance à une nouvelle ère dans la politique grecque. Car s'il y avait eu auparavant une tendance, non pas très-forte, cependant en général constante et croissante, vers une sorte de ligue unique de tous les Hellènes sous la présidence de Sparte, — dorénavant cette tendance disparaît et une bifurcation commence. Athènes et Sparte se partagent le monde grec, et appellent un nombre plus considérable de ses membres à coopérer, soit avec l'une, soit avec l'autre, qu'on ne l'avait jamais vu auparavant.

Thucydide marque d'une manière précise, autant que le permettent des termes généraux, le caractère de la nouvelle confédération pendant les premières années qui suivirent ses débuts. Mais malheureusement il ne nous donne guère de faits particuliers ; et, dans l'absence de telles preuves propres à servir de contrôle, l'habitude s'est établie de décrire d'une manière vague la période entière qui s'écoule entre 477 et 405 avant J.-C. (la dernière date est celle de la bataille d'Ægos-Potami) comme constituant « l'empire athénien. » Ce mot désigne assez exactement la dernière partie, peut-être les quarante dernières années des soixante-douze ans indiqués ; mais il trompe quand on l'applique à la première partie ; et à vrai dire l'on ne peut trouver un seul mot qui caractérise fidèlement aussi bien une partie que

l'autre. Un grand et sérieux changement s'était opéré, et nous déguisons le fait de ce changement si nous parlons de l'hégémonie ou suprématie athénienne comme portion de l'empire athénien. Thucydide distingue les deux avec soin, en parlant des Spartiates comme ayant perdu et des Athéniens comme ayant acquis, non l'empire, mais la suprématie ou hégémonie (1).

---

(1) Thucydide, I, 94. Ἐξεπολιόρκησαν (Βυζάντιον) ἐν τῇδε τῇ ἡγεμονίᾳ, *i. e.* sous l'hégémonie spartiate, avant que les Athéniens fussent invités à prendre l'hégémonie. Cf. ἡγησάμενοι, I. 77, et Hérodote, VIII, 2, 3. Ensuite nous avons (I, 95) φοιτῶντές τε (les Ioniens, etc.) πρὸς τοὺς Ἀθηναίους ἠξίουν αὐτοὺς ἡγεμόνας σφῶν γενέσθαι κατὰ τὸ ξυγγενές. De plus, quand les Spartiates envoyèrent Dorkis à la place de Pausanias, les alliés οὐκετι ἐφίεσαν τὴν ἡγεμονίαν. Puis, quant à la conduite suivante des Athéniens (I, 96), — παραλαβόντες δὲ οἱ Ἀθηναῖοι τὴν ἡγεμονίαν τούτῳ τῷ τρόπῳ ἑκόντων τῶν ξυμμάχων διὰ τὸ Παυσανίου μῖσος, etc. : cf. I, 75 — ἡμῖν δὲ προσελθόντων τῶν ξυμμάχων καὶ αὐτῶν δεηθέντων ἡγεμόνας καταστῆναι, et VI, 76.

Ensuite la transition de l'ἡγεμονία à Γάρχή (I, 97) — ἡγούμενοι δὲ αὐτονόμων τὸ πρῶτον τῶν ξυμμάχων καὶ ἀπὸ κοινῶν ξυνόδων βουλευόντων, τόσαδε ἐπῆλθον πολέμῳ τε καὶ διαχειρίσει πραγμάτων μεταξὺ τοῦδε τοῦ πολέμου καὶ τοῦ Μηδικοῦ.

Thucydide ensuite continue en disant qu'il mentionne ces « nombreux pas en avant, » — que fit Athènes, en partant de sa première hégémonie, de manière à montrer de quelle façon l'empire athénien ou ἀρχὴ fut formé dans l'origine — ἅμα δὲ καὶ τῆς ἀρχῆς ἀπόδειξιν ἔχει τῆς τῶν Ἀθηναίων, ἐν οἵῳ τρόπῳ κατέστη. La même transition de l'ἡγεμονία à l'ἀρχὴ est décrite dans le discours de l'ambassadeur athénien à Sparte, peu avant la guerre du Péloponèse (I, 75). Mais comme il était plutôt de l'intérêt de l'orateur athénien de confondre la différence entre ἡγεμονία et ἀρχὴ, après qu'il a clairement exposé dans quel rapport Athènes avait été d'abord à l'égard de ses alliés, et comment dans la suite ce rapport finit par changer totalement, Thucydide le fait glisser sur cette distinction, et dire : — οὕτως οὐδ' ἡμεῖς θαυμαστὸν οὐδὲν πεποιήκαμεν ..... εἰ ἀρχήν τε διδομένην ἐδεξάμεθα καὶ ταύτην μὴ ανεῖμεν, etc.; et il continue ensuite à défendre le droit d'Athènes au commandement en raison de ses forces et de son mérite supérieurs ; raisons que quelques années plus tard les orateurs athéniens avancent d'une manière plus nue et plus choquante encore. Lire aussi les paroles de l'Athénien Euphêmos à Kamarina (VI, 82), où paraît une confusion semblable, comme étant appropriée à l'argument.

Il faut se rappeler que le mot *hégémonie* ou commandement est extrêmement général ; il dénote un cas où l'on suit un chef, ou d'obéissance, toutefois temporaire, adoucie, ou à vrai dire guère plus qu'honorifique. Il est employé ainsi par les Thêbains pour exprimer leur relation à l'égard des villes confédérées bœôtiennes (ἡγεμονεύεσθαι ὑφ' ἡμῶν, Thucydide, III, 61, où le Dr Arnold attire l'attention sur la distinction entre ce verbe et ἄρχειν, et tient relativement à l'ἀρχὴ athénienne un langage plus précis que celui que l'on trouve dans sa note Ad

Digitized by Google

La transition de l'hégémonie athénienne à l'empire athénien fut sans doute graduelle, de sorte que l'on ne pourrait pas déterminer d'une manière précise où finit l'une et où commence l'autre; mais elle avait été accomplie avant la trève de trente ans, qui fut conclue quatorze ans avant la guerre du Péloponèse, — et elle fut, en effet, la cause réelle de cette guerre. Athènes en vint alors à posséder l'empire, — en partie comme un fait établi, reposant sur un acquiescement plutôt que sur de l'attachement ou un consentement dans l'esprit des sujets, — en partie comme une conséquence de la nécessité d'union combinée avec ses forces supérieures; tandis que ce dernier point, supériorité de forces comme titre légitime, devenait de plus en plus saillant et dans le langage de ses orateurs et dans les conceptions de ses citoyens. Bien plus, les orateurs athéniens du milieu de la guerre du Péloponèse osent affirmer que leur empire avait toujours eu ce même caractère depuis l'échec des Perses : inexactitude si manifeste que, si nous pouvions supposer que le discours fait par l'Athénien Euphêmos, à Kamarina, en 415 avant J.-C., eût été entendu par Themistoklês ou par Aristeidês cinquante ans auparavant, il aurait également choqué la prudence de l'un et la justice de l'autre.

La condition souveraine d'Athènes, telle qu'elle l'occupa au commencement de la guerre du Péloponèse, époque où

Thucydidem, I, 94), et par les Corinthiens pour exprimer leurs droits comme métropole de Korkyra, droits qui en réalité n'étaient guère plus qu'honorifiques, — ἐπὶ τῷ ἡγεμόνες τε εἶναι χαὶ τὰ εἴχοτα θαυμάζεσθαι (Thucyd. I, 38) : cf. VII, 55. Il est vrai, il signifie seulement quelquefois un guide (III, 98 ; VII, 50).

Mais les mots ἀρχή, ἄρχειν, ἄρχεσθαι, voix pass., sont plus propres dans leur signification, et impliquent à la fois une dignité supérieure et une autorité coercitive dans une mesure plus ou moins grande : cf. Thucydide, V. 69; II, 8, etc. La πόλις ἀρχὴν ἔχουσα est analogue à ἀνὴρ τύραννος.

Hérodote est moins soigneux que Thucydide à distinguer le sens de ces mots. V. la discussion de l'ambassadeur lacédæmonien et de l'athénien avec Gelôn (VII, 155-162). Mais il est à remarquer qu'il fait demander à Gelôn l'ἡγεμονία et non l'ἀρχή, — mettant la demande sous la forme la moins blessante. Cf. aussi la demande des Argiens pour l'ἡγεμονία (VII, 148).

Digitized by Google

ses alliés (excepté Chios et Lesbos) étaient des sujets tributaires, et où la mer Ægée était un lac athénien, — cette condition, disons-nous, fut naturellement la période de sa plus grande splendeur et de sa plus grande action sur le monde grec. Ce fut aussi la période qui fit le plus d'impression sur les historiens, les orateurs et les philosophes; elle suggéra l'idée d'un seul État exerçant la domination sur la mer Ægée, comme condition naturelle de la Grèce, de sorte que si Athènes perdait cette domination, elle serait transférée à Sparte; elle offrit les Grecs maritimes dispersés comme une proie tentante pour les plans agressifs de quelque nouveau conquérant, et même elle introduisit par association dans les imaginations des hommes le Minos mythique de Krête et autres, comme ayant été maîtres de la mer Ægée dans des temps antérieurs à Athènes.

Même ceux qui vivaient sous l'empire athénien parvenu à son complet développement n'avaient pas sous les yeux de bonnes relations des événements entre 479-450 avant J.-C. Car nous pouvons conclure de ce que donne à entendre Thucydide, aussi bien que de sa stérilité sous le rapport des faits, que, s'il y avait des chroniqueurs tant pour l'invasion des Perses que pour les temps qui la précédaient, personne ne s'occupa des temps qui la suivirent immédiatement (1). Aussi le peu de lumière qui est tombé sur cette lacune a-t-il été emprunté en entier (si nous exceptons le soigneux Thucydide) d'une époque subséquente; et l'hégémonie athénienne a été considérée comme étant simplement le commencement de l'empire athénien. On a fait honneur à Athènes d'une ambition à longue vue, visant dès la guerre des Perses à des résultats qu'il se peut que Themistoklès (2) ait

(1) Thucyd. I, 97. Τοῖς πρὸ ἐμοῦ ἅπασιν ἐκλιπὲς ἦν τοῦτο τὸ χώριον, καὶ ἢ τὰ πρὸ τῶν Μηδικῶν ξυνετίθεσαν ἢ αὐτὰ τὰ Μηδικά · τούτων δὲ ὅσπερ καὶ ἥψατο ἐν τῇ Αττικῇ ξυγγραφῇ Ἑλλάνικος, βραχέως τε καὶ τοῖς χρόνοις οὐκ ἀκριβῶς ἐπεμνήσθη. Ainsi Hellanicus n'avait rien fait de plus que de *toucher* les événements de cette période; et il trouvait si peu de bons renseignements à sa portée, qu'il tombait dans des bévues chronologiques.

(2) Thucydide, I, 93. Τῆς γὰρ δὴ θα-

Digitized by Google

devinés en partie, mais que le temps seul et des accidents successifs révélèrent même à un spectateur éloigné. Mais cette anticipation systématique de résultats subséquents est fatale à toute intelligence exacte soit des agents réels, soit de l'époque réelle : on doit les expliquer tous deux par les circonstances précédentes et réellement présentes, en s'aidant, bien qu'avec mesure et précaution, de la connaissance que nous avons de ce qui était alors un avenir inconnu. Quand Aristeidês et Kimôn congédièrent l'amiral lacédæmonien Dorkis et chassèrent Pausanias de Byzantion à sa seconde arrivée, ils avaient à résoudre le problème qui se présentait immédiatement à eux. Ils avaient à achever la défaite de la puissance persane, encore formidable, — et à créer et à organiser une confédération qui n'était encore qu'ébauchée. C'était tout à fait suffisant pour occuper leur attention, sans leur attribuer des vues éloignées d'un empire maritime athénien.

Dans cette brève esquisse des incidents qui précèdent la guerre du Péloponèse, et que Thucydide présente comme « une digression dans son récit (1), » il ne donne ni ne déclare donner une énumération complète de tout ce qui arriva réellement. Pendant l'intervalle qui s'écoule entre le moment où les alliés asiatiques abandonnent pour la première fois Pausanias pour Athènes, en 477 avant J.-C., — et la révolte de Naxos, en 466 avant J.-C., — il rapporte trois

λάσσης πρῶτος ἐτόλμησεν εἰπεῖν ὡς ἀνθεκτέα ἐστί, καὶ τὴν ἀρχὴν εὐθὺς ξυγκατεσκεύαζε.

Le Dr Arnold dit dans sa note : « Εὐθὺς signifie probablement aussitôt après la retraite des Perses. » Je crois qu'il se rapporte à une période plus ancienne, — à ce moment où Themistoklês conseilla pour la première fois aux Athéniens la construction de la flotte, ou au moins où il leur conseilla d'abandonner leur cité et de se confier entièrement à leurs vaisseaux. C'est seulement par cette supposition que nous obtenons un sens raisonnable pour le mots ἐτόλμησε εἰπεῖν, « il fut le *premier qui osa dire* » ce qui implique un conseil d'une hardiesse extraordinaire. « Car il fut le premier qui osa leur donner l'avis de vouloir s'emparer de la mer, et, dès ce moment, il contribua à établir leur empire. Le mot ξυγκατεσκεύαζε semble indiquer une conséquence indirecte, non pas vue directement, bien que devinée peut-être par Themistoklês.

(1) Thucydide, I, 97. Ἔγραψα δὲ αὐτὰ καὶ τὴν ἐκβολὴν τοῦ λόγου ἐποιησάμην διὰ τόδε, etc.

Digitized by Google

incidents seulement : d'abord le siége et la prise d'Eiôn sur le Strymôn, avec sa garnison persane, — ensuite la prise de Skyros, et l'appropriation de l'île aux Klêruchi athéniens ou citoyens du dehors; — en troisième lieu, la guerre avec Karystos en Eubœa, et la réduction de la place par capitulation. Ç'a été trop l'usage de raisonner comme si ces trois événements étaient l'histoire entière de dix ou de onze années. En considérant ce que dit Thucydide relativement à l'obscurité de cette période, nous pourrions soupçonner que ce fût tout ce qu'il put apprendre à son sujet sur de bonnes autorités : et ce sont tous, en vérité, des événements qui trouvent un appui prochain et spécial dans l'histoire subséquente d'Athènes elle-même, — car Eiôn fut le premier marchepied à l'important établissement d'Amphipolis, et Skyros, à l'époque de Thucydide, était la propriété de citoyens athéniens résidant au dehors ou Klêruchi. Cependant on nous laisse dans une ignorance presque absolue de la conduite d'Athènes, en tant que dirigeant les forces confédérées nouvellement établies; car il est certain que les dix premières années de l'hégémonie athénienne ont dû être des années de guerre très-active contre les Perses. Un seul témoignage positif à cet effet nous a été conservé accidentellement par Hérodote, qui mentionne que, « avant l'invasion de Xerxès, il y avait partout, en Thrace et dans l'Hellespont, des commandants perses et des garnisons persanes (1),

(1) Hérodote, VII, 106, 107. Κατέστασαν γὰρ ἔτι πρότερον ταύτης τῆς ἐλάσιος ὕπαρχοι ἐν τῇ Θρηΐκῃ καὶ τοῦ Ἑλλησπόντου παρταχῆ. Οὗτοι ὦν πάντες, οἵ τε ἐκ Θρηΐκης καὶ τοῦ Ἑλλησπόντου, πλὴν τοῦ ἐν Δορίσκῳ, ὑπὸ Ἑλλήνων ὕστερον ταύτης τῆς στρατηλασίης ἐξῃρέθησαν · τὸν δὲ ἐν Δορίσκῳ Μασκάμην οὐδαμοί κω ἐδυνάσθησαν ἐξελεῖν, πολλῶν πειρησαμένων.

Il faut peu se fier à la chronologie vague de Plutarque, mais lui, aussi, reconnaît la durée de l'occupation persane de points en Thrace, avec l'aide des indigènes, jusqu'à une époque postérieure à la bataille de l'Eurymedôn (Plutarque, Kimôn, c. 14).

C'est une erreur de supposer, avec le Dr Arnold, dans sa note sur Thucydide, VIII, 62, « que Sestos fut presque la dernière ville occupée par les Perses en Europe. »

Weissenborn (Hellen, oder Beitraege zur genaueren Erforschung der altgriechischen Geschichte. Iena, 1844, p. 144, note 31) a fait attention à cet important passage d'Hérodote, aussi bien qu'à celui de Plutarque ; mais il

que les Grecs vainquirent tous après cette invasion, excepté seulement Maskamês, gouverneur de Doriskos, qui ne put jamais être pris, bien que les Grecs eussent fait maintes tentatives sur cette forteresse. »

Aucune de ces villes, qui furent prises par les Grecs, ne fit une défense suffisante pour attirer l'admiration de Xerxès, excepté Bogês, gouverneur d'Eiôn. Bogês, après s'être bravement défendu et avoir refusé des offres de capitulation, vit ses provisions épuisées et toute résistance ultérieure impraticable. Alors il alluma un immense bûcher funèbre, — tua ses épouses, ses enfants, ses concubines et sa famille, et les y jeta, — lança ses effets précieux par-dessus le mur dans le Strymôn, — et enfin se précipita dans les flammes (1). Son vaillant désespoir fut l'objet d'éloges enthousiastes chez les Perses, et ses parents en Perse furent libéralement récompensés par Xerxês. La prise d'Eiôn, effectuée par Kimôn, a été mentionnée (comme nous l'avons déjà dit) par Thucydide ; mais Hérodote nous donne ici à entendre qu'elle fit partie seulement d'une série d'entreprises, dont Thucydide ne signale aucune, faites contre les Perses. Bien plus, ses paroles feraient croire que Maskamês se maintint à Doriskos pendant tout le règne de Xerxès, et peut-être plus longtemps, repoussant des assauts grecs successifs.

L'importante indication citée ici d'après Hérodote serait à elle seule une preuve suffisante que les premières années de l'hégémonie athénienne furent remplies d'hostilités actives et heureuses contre les Perses. Et, en vérité, c'est ce à quoi nous devions nous attendre. Les batailles de Salamis, de Platée et de Mykale chassèrent les Perses de la Grèce et triomphèrent de leurs principaux armements ; mais elles ne les éloignèrent pas d'un seul coup de tous les divers postes

ne voit pas combien il embarrasse toute tentative tendant à établir une chronologie certaine pour ces deux ou trois événements que Thucydide nous donne entre 476-466 avant J.-C.

(1) Kutzen (De Atheniensium Imperio Cimonis atque Periclis tempore constituto. Grimæ, 1837. Commentatio I, p. 8) doute à bon droit du stratagème attribué à Kimôn par Pausanias (VIII, 8, 2) pour la prise d'Eiôn.

qu'ils occupaient d'une extrémité à l'autre de la mer Ægée et de la Thrace. Sans doute les Athéniens eurent à purger les côtes et les îles d'un grand nombre de détachements persans, opération ni courte ni facile, avec les moyens imparfaits de siége à cette époque, comme nous pouvons le voir par les cas de Sestos et d'Eiôn, ni, à vrai dire, toujours praticable, comme nous l'apprend le cas de Doriskos. La crainte de ces Perses, restant encore dans le voisinage (1), et même la chance d'un nouvel armement persan, destiné à une troisième invasion, étaient pour les cités grecques une raison urgente de former la nouvelle confédération, tandis que l'expulsion de l'ennemi lui donnait ces villes qu'il avait occupées. Ce fut par ces années d'opérations actives sur mer contre l'ennemi commun, que les Athéniens établirent (2) pour la première fois dans leurs équipages maritimes cette éducation constante, systématique et laborieuse qui se transmit avec des perfectionnements continuels jusqu'à la guerre du Péloponèse. Ce fut par elles, combinées avec une crainte présente, qu'ils furent mis en état d'organiser la confédération la plus considérable et la plus efficace qui ait jamais été connue parmi les Grecs, — de réunir des députés délibérants, — d'établir leur propre ascendant comme chargés d'imposer les résolutions collectives, — et de lever une taxe énorme au moyen d'une contribution universelle. Enfin ce fut par les mêmes opérations, poursuivies assez heureusement pour éloigner l'alarme présente, qu'ils

(1) C'est à ces « opérations qui restaient à faire contre les Perses, » que fait allusion l'ambassadeur athénien à Lacédæmone, dans son discours antérieur à la guerre du Péloponèse — ὑμῶν μὲν (vous Spartiates), οὐκ ἐθελησάντων παραμεῖναι πρὸς τὰ ὑπόλοιπα τοῦ βαρβάρου, ἡμῖν δὲ προσελθόντων τῶν ξυμμάχων καὶ αὐτῶν δεηθέντων ἡγεμόνας καταστῆναι, etc. (Thucydide, I, 75), et encore, III, 11. Τὰ ὑπόλοιπα τῶν ἔργων.

Cf. aussi Platon, Menexen. c. 11. Αὐτὸς δε ἠγγέλλετο βασιλεὺς διανοεῖσθαι ὡς ἐπιχειρήσων πάλιν ἐπὶ τοὺς Ἕλληνας, etc.

(2) L'éducation navale des Athéniens commence directement après l'échec des Perses. Τὸ δὲ τῆς θαλάσσης ἐπιστήμονας γενέσθαι (dit Periklês relativement aux Péloponésiens, précisément au commencement de la guerre du Péloponèse) οὐ ῥᾳδίως αὐτοῖς προσγενήσεται · οὐδὲ γὰρ ὑμεῖς, μελετῶντες αὐτὸ εὐθὺς ἀπὸ τῶν Μηδικῶν, ἐξείργασθέ πω (Thucydide, I, 142).

Digitized by Google

finirent par fatiguer les membres de la confédération plus tièdes et moins actifs, et par créer en eux un désir soit de changer un service personnel en contribution pécuniaire, soit d'échapper à l'obligation de servir de quelque manière que ce fût. Les Athéniens n'auraient jamais acquis leur éducation navale, — la confédération n'aurait jamais fonctionné réellement, — la fatigue et les mécontentements n'auraient jamais pris naissance parmi ses membres, — s'il n'y avait eu une crainte réelle des Perses et une nécessité urgente d'opérations vigoureuses et organisées contre eux, pendant les dix années qui s'écoulèrent entre 477 et 466 avant J.-C.

Ainsi, quant à ces dix années, nous ne pouvons nullement admettre que les incidents particuliers mentionnés par Thucydide au sujet d'Eiôn, de Skyros, de Karystos et de Naxos, constituent la somme totale des événements. Pour contredire cette supposition, j'ai déjà insinué une preuve suffisante, bien qu'indirecte, qu'ils n'étaient qu'une partie de ce que renfermait une période très-active, — dont nous sommes condamnés à ignorer les autres détails, indiqués comme digression par Thucydide dans son langage général et large. Nous ne sommes pas non plus admis à assister à l'assemblée de Dèlos qui, pendant tout ce temps, continua ses réunions périodiques : bien qu'il eût été extrêmement intéressant de suivre les phases par lesquelles une institution qui promettait d'abord de protéger non moins les droits séparés des membres que la sécurité du corps entier, manqua si tristement son but. Nous devons nous rappeler que cette confédération, formée pour des objets communs à tous, limitait à une certaine mesure l'autonomie de chaque membre ; elle conférait à la fois des droits définis et imposait des obligations définies. Jurée solennellement par tous, et par Aristeidês au nom d'Athènes, elle était destinée à lier les membres à jamais, — ce que marquait même la formalité du serment, accomplie en jetant dans la mer de lourds morceaux de fer qu'on ne devait jamais revoir (1). Comme cette

(1) Plutarque, Aristeidês, c. 24.

Digitized by Google

confédération était à la fois perpétuelle et obligatoire, qu'elle liait chaque membre au reste sans permettre ni retraite ni défaite, il était essentiel qu'elle fût soutenue par une autorité déterminante et par une sanction qui pût imposer. L'autorité déterminante fut fournie par l'assemblée à Dêlos, la sanction qui devait imposer fut exercée par Athènes, en qualité de présidente. Et il y a tout lieu de présumer que, pendant longtemps, Athènes remplit ce devoir d'une manière légitime et honorable, agissant en exécution des résolutions de l'assemblée, ou du moins en pleine harmonie avec ses desseins généraux. Elle exigea de chaque membre la quote-part fixée d'hommes ou d'argent, employant la coercition contre les récalcitrants, et punissant par des châtiments l'abandon du devoir militaire. Dans toutes ces demandes, elle s'acquittait seulement de ses fonctions appropriées comme chef choisi de la confédération. Il ne peut y avoir lieu de douter raisonnablement que l'assemblée générale ne la soutînt cordialement (1) dans la rigueur à montrer à l'égard de ceux qui obtenaient protection sans supporter leur part du fardeau.

Mais après un petit nombre d'années, plusieurs des confédérés, finissant par se fatiguer du service militaire personnel, obtinrent des Athéniens qu'ils fourniraient à leur place des vaisseaux et des hommes, et s'imposèrent en échange un payement en argent d'une quantité convenable. Ce changement, introduit probablement d'abord pour obvier à quelque cas spécial où il leur était difficile de fournir ce contingent, se trouva être tellement du goût de toutes les parties, qu'il s'étendit graduellement à la plus grande portion des confédérés. Pour des alliés peu belliqueux, haïssant la peine et les privations, ce fut un soulagement heureux ;

(1) Ce concours de l'assemblée générale est impliqué en fait dans le discours que Thucydide fait tenir aux ambassadeurs mityléniens à Olympia, dans la troisième année de la guerre du Péloponèse ; discours prononcé par des personnes entièrement hostiles à Athènes (Thucydide, III, 11). — Ἅμα μὲν γὰρ μαρτυρίῳ ἐχρῶντο (les Athéniens) μὴ ἂν τούς γε ἰσοψήφους ἄκοντας, εἰ μή τι ἠδίκουν οἷς ἐπῄεσαν, ξυστρατεύειν.

Digitized by Google

tandis que pour les Athéniens, pleins d'ardeur et supportant la fatigue aussi bien que la discipline pour l'agrandissement de leur pays, il leur procura une paye constante pour une flotte plus nombreuse que celle qu'autrement ils auraient pu garder à flot. Il est évident, d'après l'attestation de Thucydide, que ce changement dans la pratique fut introduit sur la demande des confédérés eux-mêmes, et non par suite d'une pression ou d'un stratagème de la part d'Athènes (1). Mais bien que telle fût sa source réelle, il n'en dégrada pas moins fatalement les alliés par rapport à Athènes, et éteignit le sentiment primitif d'égalité de droits et de société dans la confédération, avec une communauté de danger aussi bien que de gloire, qui les avait unis naguère. Les Athéniens en vinrent à se considérer comme chefs militaires et comme soldats, avec un corps de sujets payant tribut, sur lesquels ils étaient autorisés à dominer et qu'ils pouvaient retenir, à la fois quant à la politique étrangère et au gouvernement intérieur, dans la mesure qu'ils jugeaient utile, — mais qu'ils étaient aussi obligés de protéger contre les ennemis étrangers. Les forces militaires de ces États sujets furent ainsi en grande partie transférées à Athènes de leur propre fait, précisément comme celles de tant de princes indigènes dans l'Inde ont été cédées aux Anglais. Mais la puissance militaire de la confédération contre les Perses s'accrut beaucoup, à mesure que les résolutions vigoureuses d'Athènes (2) furent de moins en moins paralysées par les luttes et l'irrégularité d'une assemblée; de sorte que la

(1) Thucydide, I, 97-99. — Αἴτιαι δὲ ἄλλαι ἦσαν τῶν ἀποστασέων, καὶ μέγισται, αἱ τῶν φόρων καὶ νεῶν ἐκδεῖαι, καὶ λειποστράτιον, εἴ τῳ ἐγένετο · οἱ γὰρ Ἀθηναῖοι ἀκριβῶς ἔπρασσον, καὶ λυπηροὶ ἦσαν, οὐκ εἰωθόσιν οὐδὲ βουλομένοις ταλαιπωρεῖν προσάγοντες τὰς ἀνάγκας. Ἦσαν δέ πως καὶ ἄλλως οἱ Ἀθηναῖοι οὔκετι ὁμοίως ἐν ἡδονῇ ἄρχοντες, καὶ οὔτε ξυνεστράτευον ἀπὸ τοῦ ἴσου, ῥᾴδιόν τε προσάγεσθαι ἦν αὐτοῖς τοὺς ἀφισταμένους · ὧν αὐτοὶ αἴτιοι ἐγένοντο οἱ ξύμμαχοι · διὰ γὰρ τὴν ἀπόκνησιν ταύτην τῶν στρατειῶν, οἱ πλείους αὐτῶν, ἵνα μὴ ἀπ' οἴκου ὦσι, χρήματα ἐτάξαντο ἀντὶ τῶν νεῶν τὸ ἱκνούμενον ἀνάλωμα φέρειν, καὶ τοῖς μὲν Ἀθηναίοις ηὔξετο τὸ ναυτικὸν ἀπὸ τῆς δαπάνης ἣν ἐκεῖνοι ξυμφέροιεν, αὐτοὶ δὲ ὁπότε ἀποσταῖεν, ἀπαράσκευοι καὶ ἄπειροι ἐς τὸν πόλεμον καθίσταντο.

(2) V. les méprisantes remarques de Periklês sur les débats des alliés lacédæmoniens à Sparte (Thucyd. I, 141).

Digitized by Google

guerre fut poursuivie avec un plus grand succès que jamais, tandis que ces motifs d'alarme qui avaient servi d'abord de stimulant pressant à la formation de la confédération finirent par s'éloigner de plus en plus chaque année.

C'est dans ces circonstances que plusieurs des États confédérés se fatiguèrent même de payer leur tribut, — et devinrent contraires à l'idée de rester comme membres. Ils firent des essais successifs pour se séparer; mais Athènes, agissant vraisemblablement de concert avec l'assemblée, réprima leurs tentatives les unes après les autres, — elle vainquit les révoltés, leur imposa des amendes et les désarma; ce qu'elle fit d'autant plus aisément que, dans la plupart des cas, leurs forces navales lui avaient été transmises en grande partie. Comme ces événements arrivèrent, non pas tout d'un coup, mais successivement en différentes années, — le nombre des simples alliés payant tribut aussi bien que de révoltés soumis croissant continuellement, — il n'y eût jamais un seul moment de changement apparent dans le caractère de la confédération. Les alliés passèrent insensiblement, et sans en avoir conscience, à l'état de sujets; tandis qu'Athènes, sans aucun plan déterminé à l'avance, de chef devint despote. En imposant rigoureusement les obligations du pacte aux membres mal disposés, et en employant la coercition contre les révoltés, elle était devenue impopulaire à mesure qu'elle acquérait une nouvelle puissance, — et cela aussi sans aucune faute de sa part. Dans cette position, même si elle avait incliné à relâcher son empire sur les sujets tributaires, des considérations de sûreté personnelle l'auraient détournée de le faire; car il y avait lieu de craindre qu'ils ne missent leurs forces à la disposition de ses ennemis. Il est très-certain qu'elle n'y inclina jamais. Il aurait fallu une moralité publique plus disposée à l'abnégation que ne l'a jamais pratiquée aucun État, soit ancien, soit moderne, même pour concevoir l'idée d'abandonner volontairement un immense ascendant aussi bien qu'un revenu lucratif; il était encore moins vraisemblable qu'une telle idée fût conçue par des citoyens athéniens, dont l'ambition grandissait avec leur pouvoir, et chez qui

Digitized by Google

l'amour de l'ascendant athénien était en même temps de la passion et du patriotisme. Mais bien que les Athéniens fussent à la fois disposés et aptes à pousser tous les avantages offerts et même à en chercher de nouveaux, — nous ne devons pas oublier que les fondements de leur empire reposaient sur les causes les plus honorables : invitation volontaire, — efforts à la fois infatigables et heureux contre un ennemi commun, — impopularité encourue dans l'accomplissement d'un devoir impératif, — et impuissance de rompre la confédération sans se mettre en danger eux-mêmes et sans laisser la mer Ægée ouverte aux Perses (1).

Il y eut deux autres causes, outre celle qui vient d'être signalée, de l'impopularité d'Athènes souveraine. D'abord, l'existence de la confédération, imposant des obligations permanentes, était en lutte avec l'instinct général de l'esprit grec, qui tendait vers une autonomie politique séparée de chaque cité, — aussi bien qu'avec le tour particulier de l'esprit ionien, incapable de cet effort personnel et constant, qui était nécessaire pour maintenir l'assemblée de Dêlos sur sa première base large et égale. Ensuite, — et c'est là la principale cause, — Athènes, après avoir défait les Perses, et les avoir repoussés au loin, commença à employer les forces et le tribut de ses alliés sujets à faire aux Grecs une guerre

---

(1) Le discours de l'ambassadeur athénien à Sparte, un peu avant la guerre du Péloponèse, expose le développement de l'empire athénien, en général, avec une justesse parfaite (Thucyd. I, 75, 76). Il admet et même exagère son impopularité, mais montre que cette impopularité était, dans une grande mesure et certainement quant à son origine première, inévitable aussi bien qu'imméritée. Naturellement il omet, comme on pouvait s'y attendre, ces autres actes par lesquels Athènes l'avait aggravée elle-même.

Καὶ γὰρ αὐτὴν τήνδε (τὴν ἀρχὴν) ἐλάβομεν οὐ βιασάμενοι ..... ἐξ αὐτοῦ δὲ τοῦ ἔργου κατηναγκάσθημεν τὸ πρῶτον προαγαγεῖν αὐτὴν ἐς τόδε, μάλιστα μὲν ὑπὸ δέους, ἔπειτα δὲ καὶ τιμῆς, ὕστερον καὶ ὠφελείας. Καὶ οὐκ ἀσφαλὲς ἔτι ἐδοκεῖ εἶναι, τοῖς πολλοῖς ἀπηχθημένους, καί τινων καὶ ἤδη ἀποστάντων κεχειρωμένων, ὑμῶν τε ἡμῖν οὐκετι ὅμοιως φίλων ἀλλ' ὑπόπτων καὶ διαφόρων ὄντων, ἀνέντας κινδυνεύειν · καὶ γὰρ ἂν αἱ ἀποστάσεις πρὸς ὑμᾶς ἐγίγνοντο · πᾶσι δὲ ἀνεπίφθονον τὰ ξυμφέροντα τῶν μεγίστων περὶ κινδύνων εὖ τίθεσθαι.

Tout le discours mérite bien une étude attentive. Cf. aussi celui de Periklês à Athènes, dans la seconde année de la guerre du Péloponèse (Thucyd. II, 63).

Digitized by Google

où ces alliés n'avaient rien à gagner à la suite du succès, — avaient tout à craindre après la défaite, — et une bannière à défendre, blessante pour des sympathies helléniques. C'est sous ce rapport que les alliés sujets eurent tout lieu de se plaindre, pendant les guerres prolongées de Grecs contre Grecs en vue de soutenir la prééminence athénienne. Mais sous celui de griefs ou d'oppression pratiques, il y eut peu de motifs pour être mécontents, et ils éprouvèrent peu de mécontentement réel, comme je le montrerai ci-après d'une manière plus complète. Dans le corps général de citoyens des cités alliées et sujettes, le sentiment à l'égard d'Athènes était plutôt de l'indifférence que de la haine. Le mouvement de révolte contre elle partit de petites fractions d'hommes importants, agissant à part des citoyens, et en général avec des vues particulières d'ambition pour eux-mêmes. La haine positive envers elle fut ressentie surtout par ceux qui n'étaient pas ses sujets.

Il est probable que le même éloignement pour un effort personnel, qui poussa les confédérés de Dêlos à offrir un payement en argent à la place d'un service militaire, les engagea aussi à négliger l'assiduité à l'assemblée. Mais nous ne savons pas les phases par lesquelles passa cette assemblée, qui fut d'abord une réalité effective, pour ne devenir graduellement qu'une pure formalité et pour finir par disparaître. Toutefois, rien ne peut montrer plus fortement la différence de caractère entre les alliés maritimes d'Athènes et les alliés péloponésiens de Sparte que ce fait, — que tandis que les premiers reculaient devant un service personnel et jugeaient avantageux de se taxer pour le remplacer, — les derniers étaient « suffisamment prêts de leurs personnes », mais inflexibles et intraitables quant aux contributions (1). Le mépris ressenti par ces hommes de terre Dôriens pour la capacité militaire des Ioniens revient souvent, et paraît même avoir dépassé ce que justifiait la réalité. Mais quand

(1) Thucyd. I, 141. Σώμασι δὲ ἑτοιμότεροι οἱ αὐτουργοὶ τῶν ἀνθρώπων ἢ χρήμασι πολεμεῖν, etc.


Digitized by Google

nous songeons à la conduite de ces dernières vingt années antérieures à la bataille de Ladê, dans la crise même de la révolte ionienne contre la Perse (1), — nous découvrons le même défaut d'énergie, la même impuissance quant à la peine et aux efforts personnels que ceux qui rompirent la confédération de Dêlos avec toutes ses avantageuses promesses. Pour apprécier complétement l'activité et l'audace infatigables, en même temps que la patience à endurer une laborieuse éducation maritime, qui caractérisaient les Athéniens de cette époque, — nous n'avons qu'à les mettre en contraste avec ces confédérés si remarquablement dépourvus de ces qualités. Avec des inégalités si frappantes de mérite, de capacité et de pouvoir, maintenir une confédération de membres égaux était impossible. Il était dans la nature des choses que la confédération se brisât ou bien qu'elle se transformât en un empire athénien.

J'ai déjà mentionné que la première imposition collective de tribut, proposée par Aristeidès et adoptée par l'assemblée de Dêlos, était de quatre cent soixante talents en argent. A cette époque, bien des confédérés payaient leur quote-part, non en argent, mais en vaisseaux. Mais cette coutume diminua graduellement, à mesure que se multiplièrent les changements cités plus haut, d'argent à la place de vaisseaux, tandis que le tribut collectif devint naturellement plus considérable. Il ne dépassait pas six cents talents (2) au commencement de la guerre du Péloponèse, quarante-six ans après la première formation de la confédération : d'où nous pouvons conclure qu'il ne fut jamais augmenté au détriment de membres individuels pendant cet intervalle. Car la différence entre quatre cent soixante talents et six cents peut entièrement s'expliquer par les nombreux changements de service en argent, aussi bien que par les acquisitions de nouveaux membres, que sans doute Athènes eut plus ou moins l'occasion de faire. On ne doit pas s'imaginer que la confé-

(1) V. Hérodote, VI, 12, et le tome VI, ch. 4 de cette Histoire.

(2) Thucyd. II, 13.

Digitized by Google

dération ait atteint son maximum comme nombre à la date de la première imposition du tribut : il a dû y avoir diverses cités, telles que Sinopê et Ægina, ajoutées subséquemment (1).

Sans un exposé préliminaire semblable à celui que nous venons de faire, relativement au nouvel état de la Grèce entre la guerre des Perses et celle du Péloponèse, commençant avec le commandement ou hégémonie athénienne, et finissant avec l'empire athénien, — le lecteur aurait de la peine à comprendre la portée de ces événements particuliers que nos autorités nous mettent à même de raconter; événements peu nombreux par malheur, bien que la période ait dû être pleine d'action, — et mal constatés quant aux dates. La première entreprise des Athéniens que nous connaissions dans leur nouvelle qualité (fut-ce absolument la première ou non? c'est ce que nous ne pouvons déterminer), entre 476 et 466 avant J.-C., fut la conquête du poste important d'Eiôn sur le Strymôn, où le gouverneur persan Bogês, réduit par la faim, après une résistance désespérée, — au lieu de capituler, aima mieux se détruire avec sa famille et ses effets précieux, — comme nous l'avons déjà dit. Les événements suivants que l'on cite sont leurs entreprises contre les Dolopes et les Pélasges dans l'île de Skyros (vraisemblablement vers 470 av. J.-C.), et contre les Dryopes dans la ville et le district de Karystos, en Eubœa. Ces derniers, qui étaient d'une race différente de celle des habitants de Chalkis et d'Eretria, et qui ne reçurent d'eux aucune aide, obtinrent une capitulation : les premiers furent traités avec plus de rigueur et chassés de leur île. Skyros était stérile et avait peu de chose qui la recommandât, si ce n'est une bonne position maritime et un excellent port; tandis que ses habitants, vraisemblablement parents des Pélasges résidant à Lemnos antérieurement à l'occupation de cet endroit par les Athéniens, étaient à la fois adonnés à la piraterie et cruels. Quelques marchands thessaliens, récemment pillés et em-

(1) Thucyd. I, 108; Plutarque, Periklês, c. 20.

Digitized by Google

prisonnés par eux, avaient porté plainte contre eux devant l'assemblée amphiktyonique, qui condamna l'île à faire une restitution. La masse des insulaires rejeta la charge sur ceux qui avaient commis le crime : et ces hommes, afin d'échapper au payement, invoquèrent Kimôn avec l'armement athénien. Il s'empara de l'île, en chassa les habitants, et la peupla de colons athéniens.

Cet acte qui purgeait l'île fut utile et approprié au nouveau caractère d'Athènes, comme gardienne de la mer Ægée contre la piraterie; mais il semble aussi se rattacher à des plans athéniens. L'île était très-commode pour la communication avec Lemnos (que les Athéniens avaient sans doute occupée de nouveau après l'expulsion des Perses) (1), et elle devint, aussi bien que Lemnos, une adjonction reconnue ou portion avancée de l'Attique. De plus, il y avait d'antiques légendes qui rattachaient les Athéniens à elle, comme tombe de leur héros Thêseus, dont le nom, en qualité de champion mythique de la démocratie, était en faveur particulière à l'époque qui suivit immédiatement le retour de Salamis. C'était dans l'année 476 avant J.-C. que l'oracle leur avait ordonné d'apporter de Skyros à Athènes les ossements de Thêseus, et de préparer pour ce héros une sépulture et un monument magnifiques dans leur nouvelle cité. Ils avaient essayé de le faire; mais les mœurs insociables des Dolopes avaient empêché toute recherche, et ce ne fut qu'après que Kimôn eut pris cette île qu'il trouva ou prétendit trouver le corps. Il fut apporté à Athènes dans l'année 469 avant J.-C. (2).

(1) Xénophon. Hellen. 5, I, 31.

(2) M. Fynes Clinton (Fasti Hellenic. ad ann. 476 avant J.-C.) place la conquête de Skyros par Kimôn dans l'année 476 avant J.-C. Après avoir cité un passage de Thucydide, I, 98, et un de Plutarque, Thêseus, c. 36, aussi bien qu'une correction proposée par Bentley, qu'il rejette avec raison, il dit: — « L'île fut réellement conquise dans l'année de l'archonte Phædon, 476 avant J.-C. C'est ce que nous savons par Thucydide, I, 98, et par Diodore· XI, 41-48, en combinant leur témoignage. Plutarque nommait l'archonte Phædon par rapport à la *conquête* de l'île; ensuite, par une négligence qui n'est pas rare chez lui, il rattachait l'oracle à ce fait, comme un événement contemporain, bien qu'en réalité on n'obtînt l'oracle que six ou sept ans plus tard. »

Plutarque a à répondre de bien des fautes contre l'exactitude chronologi-

Digitized by Google

Et après avoir été bien accueilli par le peuple dans une procession solennelle et joyeuse, comme si le héros fût revenu

---

que; mais l'accusation portée ici contre lui n'est pas méritée. Il dit que l'oracle fut rendu dans l'année (476 av. J.-C.) de l'archonte Phædon, et que le corps de Thêseus fut rapporté à Athènes dans l'année (469 av. J.-C.) de l'archonte Aphepsion. Il n'y a rien qui contredise l'une ou l'autre de ces affirmations; et les passages de Thucydide et de Diodore que cite M. Clinton ne prouvent pas ce qu'il avance. Les deux passages de Diodore n'ont en effet aucun rapport avec l'événement; et en tant que Diodore peut dans le cas actuel servir d'autorité, il est contraire à M. Clinton; car il dit que Skyros fut conquise en 470 avant J.-C. (Diodore, XI, 60). Thucydide nous dit seulement que les opérations contre Eiôn, Skyros et Karystos se firent dans l'ordre indiqué ici, et à quelque moment entre 476 et 466 avant J.-C.; mais il ne nous met pas à même de déterminer positivement la date de chacune d'elles. D'après quelle autorité M. Clinton dit-il que « l'on n'obtint l'oracle que six ou sept ans plus tard » (*i. e.* après la conquête)? c'est ce que j'ignore : le renseignement de Plutarque prouve plutôt qu'il fut obtenu six ou sept ans *avant* la conquête, et l'on peut s'en contenter jusqu'à ce qu'il se présente un témoignage meilleur qui le contredise. Dans l'état actuel de nos connaissances, nous n'avons pas de témoignage quant à l'année de la conquête, si ce n'est celui de Diodore, qui la place en 470 avant J.-C; mais, comme il attribue et la conquête d'Eiôn et les expéditions de Kimôn contre la Karia et la Pamphylia avec les victoires d'Eurymedôn, toutes à la même année, nous ne pouvons nous fier beaucoup à son autorité. Néanmoins j'incline à le croire quant à la date de la conquête de Skyros, parce qu'il me semble très-probable que cette conquête s'effectua l'année qui précéda immédiatement celle dans laquelle le corps de Thêseus fut apporté à Athènes, événement que l'on peut rapporter avec grande confiance à l'an 469 avant J.-C., par suite de l'intéressante anecdote que raconte Plutarque au sujet du premier prix gagné par le poëte Sophokle.

M. Clinton a donné dans son appendice (n° VI, — VIII, p. 248-253) deux dissertations relatives à la chronologie de la période qui s'étend depuis la guerre des Perses jusqu'à la fin de celle du Péloponèse. Il a rendu un grand service en corrigeant l'erreur de Dodwell, de Wesseling et de Mitford (fondée sur une explication inexacte d'un passage d'Isokrate), et qui consiste à supposer, après l'invasion des Perses en Grèce, une hégémonie spartiate, durant dix années, avant le commencement de l'hégémonie athénienne. Il a démontré qu'on doit calculer la dernière comme commençant en 477 ou 476 avant J.-C., immédiatement après le soulèvement des alliés contre Pausanias, — dont cependant il n'est pas nécessaire de restreindre péremptoirement le commandement à une seule année, comme M. Clinton (p. 252) et Dodwell le soutiennent; car les mots de Thucydide, ἐν τῇδε τῇ ἡγεμονίᾳ, n'impliquent rien quant à la durée annuelle, et désignent simplement « l'hégémonie qui précéda celle d'Athènes. »

Mais la réfutation de cette erreur ne nous met à même d'établir aucune bonne chronologie positive pour la période entre 477 et 466 avant J.-C. Il ne sera pas possible d'expliquer πρῶτον μὲν (Thucyd. I, 98) par rapport à la conquête d'Eiôn par les Athéniens, comme s'il devait nécessairement signifier « *l'année après* » 477 avant J.-C. Si nous pouvions imaginer que Thucy-

lui-même, il fut déposé dans l'intérieur de la ville. A l'endroit même on construisit le monument appelé le Thêseion, avec son enceinte sacrée, investi du privilége de servir de sanctuaire à des hommes de condition pauvre qui pouvaient avoir des raisons pour craindre l'oppression des gens puissants, aussi bien qu'à des esclaves soumis à de cruels traitements (1). Telles étaient les fonctions tutélaires du héros mythique de la démocratie, dont l'installation est intéressante en ce qu'elle marque l'intensité croissante du sentiment démocratique à Athènes depuis la guerre des Perses.

---

dide nous ait dit toutes les opérations militaires entre 477 et 466 av. J.-C., nous serions forcés d'admettre une grande partie de cet « intervalle d'inaction » contre lequel M. Clinton proteste si fortement (p. 252). Malheureusement Thucydide ne nous a dit qu'une petite portion des événements qui arrivèrent réellement.

M. Clinton compare les diverses périodes de durée assignées par des auteurs anciens à ce qui est improprement appelé « l'empire » athénien — entre 477-405 avant J.-C. (p. 248, 249). J'avoue que je suis plutôt d'accord avec le docteur Gillies, qui admet la contradiction entre ces auteurs ouvertement et sans déguisement, qu'avec M. Clinton, qui cherche à les mettre dans un accord relatif. Son explication n'est heureuse que par rapport à l'un d'eux, — Démosthène; deux assertions, comme il le prouve (quarante-cinq ans dans un endroit, et soixante-treize dans l'autre), sont d'accord l'une avec l'autre aussi bien que justes sous le rapport chronologique. Mais assurément il n'est pas raisonnable de corriger le texte de l'orateur Lykurgue en substituant ἑβδομήκοντα à ἐννενήκοντα, et de dire ensuite que « Lykurgue peut être ajouté au nombre de ceux qui disent que la période est de soixante-dix ans » (p. 750). Nous ne devons pas mettre Andocide en harmonie avec d'autres, en supposant que « son calcul monte jusqu'à la bataille de Marathôn, événement à partir duquel (490 av. J.-C.), jusqu'à la bataille d'Ægos-Potami, s'écoulent juste quatre-vingt-cinq ans » (*ibid.*). Et nous ne devons pas justifier un calcul de soixante-cinq ans fait par Démosthène, en disant « qu'il se termine à la défaite athénienne en Sicile » (p. 249).

La vérité est qu'il y a plus ou moins d'inexactitude chronologique dans tous ces passages, excepté dans ceux de Démosthène, et de l'inexactitude historique dans *tous*, sans même excepter ces derniers. Il n'est pas vrai que les Athéniens ἦρξαν τῆς θαλάσσης — ἦρξαν τῶν Ἑλλήνων — προστάται ἦσαν τῶν Ἑλλήνων — pendant soixante-treize ans. Le langage historique de Démosthène, de Platon, de Lysias, d'Isokrate, d'Andocide, de Lykurgue, demande à être soigneusement examiné avant qu'on s'y fie.

(1) Plutarque (Kimôn, c. 8; Thêseus, c. 36). Ἔστι δὲ φύξιον οἰκέταις καὶ πᾶσι τοῖς ταπεινοτέροις καὶ δεδιόσι κρείττονας, ὡς καὶ τοῦ Θησέως προστατικοῦ τινος καὶ βοηθητικοῦ γενομένου καὶ προσδεχομένου φιλανθρώπως τὰς τῶν ταπεινοτέρων δεήσεις.

Digitized by Google

Ce fut environ deux ans, ou plus, après cet incident, que l'union de la confédération de Naxos se rompit pour la première fois. L'importante île de Naxos, la plus vaste des Cyclades, — île qui, trente ans auparavant, s'était vantée d'avoir une marine considérable et huit mille hoplites, — se révolta; sur quel motif particulier? c'est ce que nous ignorons; mais il est probable que les îles plus grandes se croyaient plus en état de se passer de la protection de la confédération que les plus petites, — en même temps qu'elles étaient plus jalouses d'Athènes. Après un siége dont la durée est inconnue, par Athènes et l'armée confédérée, elle fut forcée de se rendre, et réduite à la condition de sujette soumise à un tribut (1); sans doute ses vaisseaux armés furent enlevés et ses fortifications rasées. Une amende ou une peine ultérieure fut-elle imposée ? c'est ce qu'on ne nous dit pas.

Nous ne pouvons douter que la réduction de cette île puissante, bien que fâcheuse dans ses effets sur le caractère égal et indépendant de la confédération, n'ait augmenté ses forces militaires en mettant toute la flotte naxienne avec de nouvelles contributions pécuniaires entre les mains de son chef. Il n'est pas non plus surprenant d'apprendre qu'Athènes chercha à la fois à employer ces nouvelles forces et à effacer le dernier acte de sévérité par un redoublement d'efforts contre l'ennemi commun. Bien que nous ne connaissions pas de détails relativement aux opérations contre la Perse depuis l'attaque d'Eiôn, ces opérations ont dû continuer; mais l'expédition sous Kimôn, entreprise peu de temps après la révolte naxienne, fut suivie de résultats mémorables. Ce commandant, ayant sous ses ordres 200 trirèmes d'Athènes et 100 des divers confédérés, fut envoyé pour attaquer les Perses sur la côte sud et sud-ouest de l'Asie Mineure. Il attaqua plusieurs de leurs garnisons et les chassa de divers

(1) Thucydide, I, 98. J'ai déjà dit dans le chapitre précédent que Themistoklês, comme fugitif, passa tout près de Naxos pendant qu'elle était assiégée, et courut grand risque d'être pris.


Digitized by Google

établissements grecs, tant en Karia qu'en Lykia; entre autres, l'importante cité commerçante de Phasêlis, bien que d'abord elle résistât et soutînt même un siége, fut décidée par les suggestions amicales de ceux de Chios qui étaient dans l'armement de Kimôn, à payer une contribution de dix talents et à se joindre à l'expédition. Le long temps occupé dans ces diverses entreprises avait permis aux satrapes persans de réunir une armée puissante, tant de mer que de terre, près de l'embouchure du fleuve Eurymedôn, en Pamphylia, sous le commandement de Tithraustês et de Pherendatês, tous deux de sang royal. La flotte, principalement phénicienne, semble avoir consisté en 200 vaisseaux; mais on attendait un autre renfort de 80 vaisseaux phéniciens, qui étaient alors près de là, de sorte que les commandants n'étaient pas disposés à hasarder une bataille avant son arrivée. Kimôn, désireux pour la même raison de hâter le combat, les attaqua vigoureusement. En partie à cause de l'infériorité du nombre, en partie par suite du découragement que leur causa l'absence du renfort, ils ne semblent pas avoir fait une vaillante résistance. Ils furent mis en fuite et poussés à la côte si promptement, et avec si peu de pertes du côté des Grecs, que Kimôn put débarquer ses hommes sur-le-champ et attaquer l'armée de terre, qui était rangée sur le rivage pour les protéger. La bataille sur terre fut longue et bravement disputé; mais Kimôn finit par remporter une victoire complète, dispersa l'armée, fit une foule de prisonniers, et prit ou détruisit la flotte entière. Quand il se fut assuré de sa victoire et de ses prisonniers, il fit voile vers Kypros, dans le dessein d'intercepter le renfort de quatre-vingts vaisseaux phéniciens dans sa marche, et il fut assez heureux pour l'attaquer pendant qu'il ignorait encore les victoires sur l'Eurymedôn. Ces vaisseaux aussi furent tous détruits, bien qu'il semble que la plus grande partie des équipages se sauva sur la côte de l'île. Deux grandes victoires, une sur mer et l'autre sur terre, comptèrent avec raison parmi les plus glorieux de tous les exploits grecs, et furent célébrées comme telles dans l'inscription placée sur l'offrande commémorative à Apollon, composée du dixième

Digitized by Google

des dépouilles (1). Le nombre des prisonniers, aussi bien que le butin pris par les vainqueurs, fut immense.

Une victoire aussi remarquable, qui rejeta les Perses dans le pays à l'est de Phasêlis, fortifia sans doute considérablement la position de la confédération athénienne contre eux. Mais elle ne contribua pas moins à élever la réputation d'Athènes, et même à la populariser auprès des alliés en général, à cause de la quantité considérable du butin à partager entre eux. Probablement cette augmentation de puissance et de popularité lui fut avantageuse dans toute sa lutte prochaine avec Thasos, en même temps qu'elle explique

(1) Pour les batailles sur l'Eurymedôn, V. Thucyd. I, 100 ; Diodore, XI, 60-62 ; Plutarque, Kimôn, 12, 13.

Les récits des deux derniers écrivains paraissent tirés surtout d'Éphore et de Kallisthène, auteurs du siècle suivant, et de Phanodêmos, auteur encore plus récent. Je leur fais peu d'emprunts, et je prends seulement ce qui est compatible avec le bref exposé de Thucydide. Le récit de Diodore est excessivement confus, et, à vrai dire, il n'est guère intelligible.

Phanodêmos portait le nombre de la flotte persane à six cents vaisseaux ; Éphore à trois cent cinquante. Diodore (qui suit le dernier) donne trois cent quarante. Plutarque mentionne le renfort attendu de quatre-vingts vaisseaux phéniciens ; ce qui me paraît une circonstance très-croyable, qui explique la facile victoire navale de Kimôn à l'Eurymedôn. Par Thucydide, nous savons que la flotte vaincue à l'Eurymedôn ne comprenait pas plus de deux cents vaisseaux. Car c'est ainsi que je me hasarde à expliquer les mots de Thucydide, malgré l'autorité du docteur Arnold : — Καὶ εἷλον (Ἀθηναῖοι) τριήρεις Φοινίκων καὶ διέφθειραν τὰς πάσας ἐς (τὰς) διακοσίας. Sur ce, le docteur Arnold fait observer, — « montant en tout à deux cents, c'est-à-dire que le nombre total des vaisseaux pris ou détruits fut de deux cents, — et non pas que la flotte entière n'en comprenait pas davantage. » En admettant l'exactitude de cette explication, (qui peut être défendue par VIII, 21), nous pouvons faire remarquer que la flotte phénicienne défaite, selon l'usage universel dans l'antiquité, se jeta à la côte pour être protégée par l'armée de terre qui l'accompagnait. Lorsque donc cette armée de terre était elle-même défaite et dispersée, les vaisseaux tombaient *tous* naturellement au pouvoir des vainqueurs ; ou s'il s'en échappait, c'était simplement par accident. En outre, le plus petit nombre dans le cas actuel se rapproche plus vraisemblablement de la vérité, en ce que nous devons supposer une facile victoire navale, afin de laisser de la force pour une bataille acharnée sur terre le même jour.

Il est remarquable que l'inscription commémorative spécifie seulement « cent vaisseaux phéniciens avec leurs équipages » comme ayant été pris (Diodore, XI, 62). Les cent autres furent probablement détruits. Diodore représente Kimôn comme ayant pris trois cent quarante vaisseaux, bien qu'il cite lui-même l'inscription qui n'en mentionne que cent.

Digitized by Google

l'accroissement de la crainte et du mécontentement des Péloponésiens.

Thasos était membre de la confédération de Dêlos; mais sa querelle avec Athènes semble être née de causes tout à fait distinctes de rapports entre confédérés. Nous avons déjà dit que les Athéniens avaient dans les quelques dernières années chassé les Perses du poste important d'Eiôn sur le Strymôn, le poste le plus commode à cause de la contrée voisine de Thrace, qui n'était pas moins distinguée par sa fertilité que par sa richesse en mines. Pendant qu'ils possédaient ce poste, les Athéniens avaient eu le temps d'apprendre à connaître le caractère productif du pays adjacent, occupé surtout par des Thraces Edoniens, et il est extrêmement probable que beaucoup de colons particuliers arrivèrent d'Athènes dans le dessein de se procurer des concessions ou de faire leur fortune en s'associant avec des Thraces puissants pour l'exploitation des mines d'or qui entouraient le mont Pangæos. En agissant ainsi, ils ne tardèrent pas à se trouver en conflit avec les Grecs de l'île du mont Thasos placée en face, qui possédaient une bande considérable de terre avec diverses villes dépendantes sur le continent de Thrace, et tiraient un revenu abondant des mines de Skaptê Hylê, aussi bien que d'autres, dans le voisinage (1). La condition de Thasos à cette époque (vers 465 av. J.-C.), nous indique les progrès que les États grecs de la mer Ægée avaient faits depuis qu'ils étaient délivrés de la Perse. Elle avait été privée tant de ses fortifications que de ses forces navales par ordre de Darius, vers 491 avant J.-C., et doit être restée dans cet état jusqu'après l'échec de Xerxês;

(1) Sur Thasos, V. Hérodote, VI, 46-48; VII, 118. La position de Raguse dans l'Adriatique, par rapport aux despotes de Servie et de Bosnie au quinzième et au seizième siècle, ressemblait beaucoup à celle d'Athènes et de Thasos par rapport aux princes thraces de l'intérieur. Dans l'histoire de Raguse d'Engel, nous trouvons un relevé des gains considérables faits dans cette ville par ses contrats pour exploiter les mines d'or et d'argent appartenant à ces princes (Engel, Geschichte des Freystaates Ragusa, sect. 36, p. 163. Wien, 1807).

Digitized by Google

mais nous la trouvons actuellement bien fortifiée et possédant de puissantes forces maritimes.

De quelle manière exacte la querelle entre les Thasiens et les Athéniens d'Eiôn se manifesta-t-elle, relativement au commerce et aux mines de Thrace? c'est ce que nous ignorons. Mais elle en vint à un tel point que les Athéniens furent amenés à envoyer un puissant armement contre l'île, sous le commandement de Kimôn (1). Après avoir vaincu l'armée thasienne sur mer, ils débarquèrent, gagnèrent diverses batailles, et bloquèrent la ville aussi bien par terre que par mer. Et en même temps ils entreprirent, — ce qui semble avoir été une partie du même plan, — l'établissement d'une colonie plus considérable et plus puissante sur la terre de Thrace à peu de distance d'Eiôn. Sur le Strymôn, à environ trois milles (4 kil. 800 m.) au-dessus d'Eiôn, près de l'endroit où le fleuve se rétrécit de nouveau après une large expansion de la nature d'un lac, était située la ville édonienne ou colonie appelée Ennea Hodoi (Neuf Routes), un peu au-dessus du pont qui servait ici de communication importante pour tous les peuples de l'intérieur. Histiæos et Aristagoras, les deux despotes milésiens, avaient été tentés tous deux, par les avantages de ce lieu, d'y commencer un établissement : tous deux avaient échoué, et un troisième échec sur une échelle plus grande encore était alors sur le point d'être ajouté aux deux premiers. Les Athéniens y envoyèrent un corps considérable de colons, au nombre de dix mille, composé en partie de leurs propres citoyens, en partie de leurs alliés : les tentations de l'emplacement appelèrent probablement de nombreux volontaires. En ce qui concernait Ennea Hodoi, ils réussirent à la conquérir et à en chasser les possesseurs édoniens. Mais en essayant de s'étendre plus loin à l'est, jusqu'à un endroit appelé Drabêskos, commode à cause de la région des mines, ils rencontrèrent une résistance plus formidable de la part d'une ligue puissante de tribus thraces, qui étaient venues au secours des Édoniens en

(1) Thucydide, I, 100, 101. Plutarque, Kimôn, c. 14; Diodore, XI, 70.

Digitized by Google

hostilité prononcée avec la nouvelle colonie, — probablement non sans y avoir été poussées par les habitants de Thasos. Tous les dix mille colons, ou la plupart d'entre eux, furent tués dans cette guerre, et la nouvelle colonie fut pour le moment complétement abandonnée. Nous la trouverons reprise ci-après (1).

Tout désappointés que fussent les Athéniens dans cette entreprise, ils n'abandonnèrent pas le blocus de Thasos, qui tint plus de deux ans et ne se rendit que dans la troisième année. Ses fortifications furent rasées; ses vaisseaux de guerre, au nombre de trente-trois, emmenés (2); ses possessions et ses établissements de mines sur le continent opposé furent abandonnés. En outre, on demanda aux habitants une contribution immédiate en argent, outre le payement annuel qui leur fut imposé pour l'avenir. La réduction de cette île puissante fut une autre phase dans la domination croissante d'Athènes sur ses confédérés.

Toutefois, l'année qui précéda celle où les Thasiens se rendirent, ils avaient fait une démarche qui mérite une mention particulière, comme indiquant les nuages qui commençaient à se former dans l'horizon politique de la Grèce. Ils s'étaient adressés secrètement aux Lacédæmoniens pour obtenir du secours, les suppliant de détourner l'attention d'Athènes par une invasion en Attique; et les Lacédæmoniens, à l'insu d'Athènes, qui s'étaient réellement engagés à accéder à leur requête, ne furent empêchés de remplir leur promesse que par un grave et terrible malheur survenu

(1) Thucydide, I, 101. Philippe de Macédoine, dans la dispute qu'il eut plus d'un siècle après cette époque avec les Athéniens relativement à la possession d'Amphipolis, prétendait qu'un de ses ancêtres, Alexandre, avait été le premier à acquérir la possession de l'endroit après que les Perses avaient été chassés de la Thrace (V. Philippi Epistola ap. Demosthen. p. 164, R.). Si cette prétention avait été vraie, la ville d'Ennea Hodoi aurait été la possession des Macédoniens au moment où fut faite sur elle la première tentative athénienne; mais le renseignement de Thucydide prouve que c'était alors un municipe édonien.

(2) Plutarque, Kimôn, c. 14. Galêpsos et Œsymê étaient au nombre des établissements thasiens sur le continent de Thrace (Thucyd. IV, 108).

Digitized by Google

chez eux (1). Bien qu'un hasard seul se soit opposé à son accomplissement, cette promesse hostile est un événement des plus significatifs. Elle marque les progrès de la crainte et de la haine de la part de Sparte et des Péloponésiens à l'égard d'Athènes, uniquement sur les motifs généraux de la grandeur de son pouvoir et sans aucune provocation spéciale. Bien plus, Athènes n'avait fait aucune provocation; mais elle était encore effectivement comprise comme membre de l'alliance lacédæmonienne, et nous la verrons bientôt appelée en cette qualité et agissant comme telle. Nous entendrons tellement parler d'Athènes, et cela aussi avec vérité comme entreprenante et agressive, — et de Sparte comme sédentaire et se tenant sur la défensive, — qu'il devient important de faire remarquer l'incident que nous venons de mentionner. La première pensée d'une hostilité gratuite et même perfide, — germe de la future guerre du Péloponèse, — est conçue par Sparte et réduite par elle en un engagement.

Plutarque nous dit que les Athéniens, après que Thasos se fut rendue et que l'armement fut libre, avaient attendu de Kimôn quelques autres conquêtes en Macedonia, — et que même il était réellement entré dans ce dessein en promettant si bien le succès que l'accomplissement en était certain aussi bien que facile. Il l'abandonna dans ces circonstances et retourna à Athènes; aussi fut-il accusé par Periklês et par d'autres d'avoir été acheté par des présents du roi macédonien Alexandre; mais il fut acquitté après un jugement public (2).

Pendant la période qui s'était écoulée entre la première formation de la confédération de Dêlos et la prise de Thasos (treize ou quatorze ans environ, 477-463 av. J.-C.), les Athéniens semblent avoir été occupés presque entièrement à leurs opérations maritimes, surtout contre les Perses, —

---

(1) Thucydide, I, 101. Οἱ δὲ ὑπέσχοντο μὲν κρύφα τῶν Ἀθηναίων, καὶ ἔμελλον, διεκωλύθησαν δὲ ὑπὸ τοῦ γενομένου σεισμοῦ.

(2) Plutarque, Kimôn, c. 14.



ayant été délivrés de tout embarras immédiatement autour de l'Attique. Mais cette liberté ne devait pas durer beaucoup plus longtemps. Pendant les dix années suivantes, leurs relations étrangères près de chez eux deviennent à la fois actives et compliquées; tandis que leur force s'étend d'une manière si merveilleuse qu'on les trouve en état de remplir à la fois leurs obligations sur les deux côtés de la mer Ægée, à distance aussi bien que dans le voisinage.

Quant aux incidents qui étaient survenus dans la Grèce centrale pendant les douze ou quinze années qui suivent immédiatement la bataille de Platée, nous n'avons guère de renseignements sur ce point. Les sentiments du temps, entre ceux des Grecs qui avaient appuyé l'envahisseur persan et ceux qui lui avaient résisté, doivent être restés hostiles, même après la fin de la guerre; tandis que la seule occupation de la nombreuse armée des Perses doit avoir causé un sérieux dommage, tant à la Thessalia qu'à la Bœôtia. A la réunion de l'assemblée amphiktyonique qui suivit l'expulsion des envahisseurs, on mit à prix la tête du Mêlien Ephialtês, qui avait livré à Xerxês le sentier de la montagne sur l'Œta, et causé ainsi la ruine de Léonidas aux Thermopylæ. De plus, si nous pouvons en croire Plutarque, Lacédæmone proposa même que tous les Grecs qui *mêdisaient* fussent chassés de l'assemblée (1), — proposition à laquelle résistèrent heureusement les vues de Themistoklês à plus longue portée. Même la mesure plus radicale de raser les fortifications de toutes les villes en dehors du Péloponèse, dans la crainte qu'elles ne fussent employées à aider quelque invasion future, s'était présentée à l'esprit des Lacédæmoniens, — comme nous le voyons par leur langage à l'occasion de la reconstruction des murailles d'Athènes. Quant à la Bœôtia, il paraît que l'hégémonie de Thêbes, aussi bien que la cohérence de la fédération, fut pour le moment presque suspendue. Les villes détruites de Platée et de Thespiæ furent réparées, et la dernière repeuplée en partie (2), sous l'in-

(1) Plutarque, Themist. c. 20.

(2) V. le cas de Sikinnos, la per-

Digitized by Google

fluence d'Athènes. Le sentiment général du Péloponèse, aussi bien que d'Athènes, aurait soutenu ces villes contre Thêbes, si cette dernière avait essayé à cette époque de leur imposer sa suprématie au nom de « l'ancien droit et usage bœôtien (1). » Le gouvernement thêbain était alors en discrédit à cause de son *mêdisme* antérieur, — même aux yeux des Thêbains (2) ; tandis que le parti opposé à Thêbes dans les autres villes était si puissant que beaucoup d'entre elles se seraient probablement séparées de la confédération pour devenir alliées d'Athènes comme Platée, si l'intervention des Lacédæmoniens n'avait arrêté une telle tendance. Lacédæmone était dans toutes les autres parties de la Grèce ennemie d'un agrégat organisé de villes, soit égales, soit inégales, et elle était constamment appliquée à tenir séparées les petites communautés autonomes (3) : par là elle devenait quelquefois par accident la protectrice des cités plus faibles contre une alliance obligatoire que leur imposaient les plus fortes. L'intérêt de son propre ascendant était sous ce rapport analogue à celui des Perses quand ils dictèrent la paix d'Antalkidas, — des Romains dans l'administration de leurs conquêtes étendues, — et des rois de l'Europe du moyen âge quand ils brisaient l'autorité des barons sur leurs vassaux. Mais bien que telle fût la politique de Sparte ailleurs, sa crainte d'Athènes, qui s'accrut pendant les vingt années suivantes, la fit agir différemment à l'égard de la Bœôtia. Elle n'avait pas d'autre moyen de conserver ce pays comme son allié et comme l'ennemi d'Athènes, si ce n'est en organisant la fédération d'une manière efficace, et en fortifiant l'autorité de Thêbes. C'est à cette révolution dans la politique spartiate que Thêbes dut de recouvrer son ascen-

sonne par laquelle Themistoklês communiqua avec Xerxês avant la bataille de Salamis, et à laquelle il procura ensuite l'admission dans la fournée de nouveaux citoyens introduits à Thespiæ (Hérod. VIII, 75).

(1) Τὰ τῶν Βοιωτῶν πάτρια — τὰ κοινὰ τῶν πάντων Βοιωτῶν πάτρια (Thucyd. III, 61-65).

(2) Thucyd. III, 62.

(3) V. entre beaucoup d'autres preuves le cas remarquable de la confédération olynthienne (Xénophon, Hellen. V, 2, 16).

dant (1), — révolution marquée si évidemment que les Spartiates même aidèrent à agrandir son enceinte et à perfectionner ses fortifications. Ce ne fut pas sans difficulté qu'elle maintint cette position, même quand elle l'eut recouvrée, contre le dangereux voisinage d'Athènes, — circonstance qui fit d'elle non-seulement un partisan ardent de Sparte, mais même qui lui inspira contre Athènes une antipathie plus furieuse que celle des Spartiates, jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse.

La révolution que nous venons de signaler dans la politique spartiate à l'égard de la Bœôtia, ne se manifesta qu'environ vingt ans après le commencement de la confédération maritime athénienne. Dans le cours de ces vingt années, nous savons que Sparte avait eu plus d'une bataille à soutenir en Arkadia contre les villes et les villages de ce pays, et qu'elle fut victorieuse; mais nous n'avons pas de détails relativement à ces incidents. Nous savons aussi que peu d'années après l'invasion des Perses, les habitants de l'Elis, quittant de nombreux municipes dispersés, se concentrèrent dans la seule ville principale d'Elis (2); et il semble probable que Lepreon en Triphylia, et une ou deux des villes de l'Achaia, furent ou fermées ou agrandies par un procédé semblable presque à la même époque (3). Une telle agrégation de villes, formée de villages séparés préexistants, n'était ni conforme aux vues, ni favorable à l'ascendant de Lacédæmone. Mais il n'y a guère lieu de douter que sa politique étrangère après l'invasion des Perses n'ait été à la fois gênée et discréditée par la mauvaise conduite de ses deux rois contemporains, Pausanias (qui bien que régent seulement équivalait en pratique à un roi) et Leotychidês, — pour ne pas mentionner le rapide développement d'Athènes et de Peiræeus.

De plus, dans l'année 464 avant J.-C. (année qui précède la reddition de Thasos se soumettant à l'armement athé-

(1) Diodore, XI, 81; Justin, III, 6.
(2) Diod., XI, 54; Strab., VIII, p. 337.
(3) Strabon, VIII, p. 337, 348, 356.

Digitized by Google

nien), un malheur d'une importance plus terrible encore vint frapper Sparte. Un violent tremblement de terre se fit sentir dans le voisinage immédiat de Sparte elle-même, et détruisit une portion considérable de la ville et un nombre immense d'hommes, dont beaucoup étaient des citoyens spartiates. C'était un châtiment infligé par Poseidôn, le dieu qui ébranle la terre (dans la pensée des Lacédæmoniens eux-mêmes), à cause d'une violation récente de son sanctuaire à Tænaros, d'où l'on avait arraché peu de temps auparavant, pour les punir, certains Ilotes suppliants (1) : — c'étaient assez probablement quelques-uns de ces Ilotes que Pausanias avait poussés à la révolte. Le sentiment des Ilotes, de tout temps hostile à l'égard de leurs maîtres, paraît à ce moment avoir été extraordinairement inflammable : de sorte qu'un tremblement de terre à Sparte, surtout un tremblement de terre expliqué comme une vengeance divine pour du sang d'Ilotes récemment versé, suffit pour en faire révolter un grand nombre avec quelques-uns même des Periœki. Les insurgés prirent les armes et marchèrent directement sur Sparte, dont ils furent sur le point de se rendre maîtres pendant les premiers moments de consternation, si la présence d'esprit et la bravoure du jeune roi Archidamos n'eussent ranimé les citoyens survivants et repoussé l'attaque. Mais, bien que refoulés, les insurgés ne furent point réduits. Ils tinrent la campagne contre l'armée spartiate, parfois avec un avantage considérable, puisque Aeimnêstos (le guerrier sous les coups duquel Mardonios avait succombé à Platée) fut défait et tué avec trois cents compagnons dans la plaine de Stenyklêros, accablé par la supériorité du nombre (2). Quand à la fin ils furent défaits, ils occupèrent et fortifièrent la mémorable colline d'Ithômê, l'ancienne citadelle de leurs ancêtres messêniens. Ils y firent une défense longue et obstinée, se procurant sans doute leur subsistance par des incursions dans toute la Laconie. La défense dans le fait n'était

(1) Thucyd. I, 101-128; Diodore, XI, 62.

(2) Hérodote, IX, 64.

Digitized by Google

pas difficile, si l'on songe que les Lacédæmoniens étaient à cette époque, de leur aveu, incapables d'attaquer même la fortification de la nature la plus imparfaite. Après que le siége eut duré quelque deux ou trois ans, sans aucune perspective de succès, les Lacédæmoniens, commençant à désespérer de pouvoir suffire seuls à l'entreprise, invoquèrent l'aide de leurs divers alliés, au nombre desquels nous trouvons spécifiés les Æginètes, les Athéniens et les Platæens (1). Les troupes athéniennes, dit-on, consistaient en quatre mille hommes, sous le commandement de Kimôn, Athènes étant encore comprise dans la liste des alliés lacédæmoniens.

Les moyens d'attaquer les murailles à cette époque étaient si imparfaits, même pour les Grecs les plus intelligents, que cette augmentation de forces ne produisit pas d'effet immédiat sur la colline fortifiée d'Ithômê. Et quand les Lacédæmoniens virent que leurs alliés athéniens n'étaient pas plus heureux qu'ils ne l'avaient été eux-mêmes, ils passèrent bientôt de la surprise au doute, à la méfiance et à l'appréhension. Les troupes n'avaient fourni aucun motif pour un tel sentiment, tandis que l'attachement de Kimôn, leur général, pour Sparte, était notoire. Cependant les Lacédæmoniens ne purent se défendre de suspecter l'énergie et l'ambition toujours en éveil de ces étrangers ioniens qu'ils avaient introduits dans l'intérieur de la Laconie. Se rappelant leur promesse, — bien que secrète sans doute, — d'envahir l'Attique peu de temps auparavant, dans l'intérêt des Thasiens, — ils commencèrent même à craindre de voir les Athéniens se tourner contre eux et prêter l'oreille aux sollicitations qui leur étaient faites d'épouser la cause des assiégés. C'est sous l'influence de ces appréhensions qu'ils congédièrent sur-le-champ le contingent athénien, sous prétexte qu'ils n'avaient plus besoin de lui, tandis qu'ils retinrent tous les autres alliés, et que le siége en blocus continua comme auparavant (2).

---

(1) Thucydide, I, 102; III, 54; IV, 57.

(2) Thucyd. I, 102. Τὴν μὲν ὑποψίαν, οὐ δηλοῦντες, εἰπόντες δὲ ὅτι οὐδὲν προσδέονται αὐτῶν ἔτι.
M. Fynes Clinton (Fast. Hellen. ann.

Ce renvoi, extrêmement peu gracieux, et probablement rendu plus blessant par la rudesse habituelle de la conduite

---

464-461 av. J.-C.), suivant Plutarque, reconnaît deux requêtes lacédæmoniennes adressées à Athènes, et deux expéditions athéniennes envoyées au secours des Spartiates, toutes les deux sous Kimôn : la premiere en 464 avant J.-C., immédiatement après le tremblement de terre et la révolte qui le suivit; — la seconde en 461 avant J.-C., après que la guerre avait duré pendant quelque temps.

A mon avis, il n'y a pas de raison pour supposer plus d'une demande faite à Athènes, et plus d'une expédition. La duplication a sa source dans Plutarque, qui a expliqué trop comme une réalité historique l'exagération comique d'Aristophane (Aristoph. Lysistrat. 1138; Plutarque, Kimôn, 16). L'héroïne de ce dernier, Lysistrata, désirant faire la paix entre les Lacédæmoniens et les Athéniens, et rappelant à chacun des deux peuples les services qu'il a reçus de l'autre, pouvait se permettre de dire aux Lacédæmoniens : — « Votre ambassadeur Perikleidas vint à Athènes, pâle de terreur, et il se plaça comme suppliant à l'autel pour solliciter notre aide comme question de vie et de mort, tandis que Poseidôn était encore en train d'ébranler la terre et que les Messêniens vous pressaient rudement; alors Kimôn, avec quatre mille hoplites, vint et acheva votre salut complet. » Tout cela est très-significatif et très-frappant, comme portion de la pièce d'Aristophane; mais il n'y a pas de vérité historique, si ce n'est le fait d'une demande adressée et d'une expédition envoyée en conséquence.

Nous savons que le tremblement de terre se produisit à l'époque où le siége de Thasos durait encore, parce que ce fut la raison qui empêcha les Lacédæmoniens de secourir les assiégés au moyen d'une invasion en Attique. Mais Kimôn commandait au siége de Thasos (Plutarque, Kimôn, c. 14); conséquemment il n'aurait pu aller comme commandant en Laconie à l'époque où on prétend que fut entreprise cette première expédition.

Ensuite Thucydide ne reconnaît pas plus d'une expédition; et dans le fait Diodore non plus (XI, 64), bien que ceci soit de conséquence moindre. Or, le silence seul de Thucydide, par rapport à des événements d'une période qu'il déclare seulement examiner brièvement, n'est pas toujours un argument négatif très-fort. Mais dans le cas actuel, son récit de l'expédition de 461 avant J.-C., avec ses conséquences très-importantes, est tel qu'il exclut la supposition qu'il *connaissait* une première expédition antérieure de deux ou trois ans. S'il en avait connu une, il n'aurait pas composé le récit qui est actuellement dans le texte. Il insiste spécialement sur la prolongation de la guerre, et sur l'impuissance où sont les Lacédæmoniens d'attaquer des murs, comme étant les raisons qui les déterminèrent à invoquer les Athéniens aussi bien que les autres alliés; il implique que la présence des derniers en Laconie fut un incident nouveau et menaçant; en outre, quand il nous dit combien les Athéniens furent irrités de leur renvoi brusque et plein de méfiance, il n'aurait pas omis de mentionner, comme une aggravation de ce sentiment, que seulement deux ou trois ans auparavant, ils avaient sauvé Lacédæmone sur le penchant de sa ruine. Ajoutons que supposer Sparte, la première puissance militaire en Grèce, et distinguée par son incessante discipline, réduite tout d'un coup à un tel état d'extrême impuissance qu'elle dut son salut à une intervention étrangère,

Digitized by Google

spartiate, excita la plus violente exaspération chez les soldats athéniens et dans le peuple athénien, — exaspération augmentée par des circonstances qui le précédaient immédiatement. Car la résolution d'envoyer des auxiliaires en Laconie, quand les Lacédæmoniens s'adressèrent à eux pour la première fois, n'avait pas été prise sans de grands débats à Athènes. Le parti de Periklês et d'Ephialtês, habituellement en opposition avec Kimôn, favorable au mouvement démocratique avancé, l'avait fortement désapprouvée et avait conjuré ses compatriotes de ne pas aider à faire renaître et à fortifier leur rival le plus formidable. Peut-être l'engagement antérieur qu'avaient pris les Lacédæmoniens d'envahir l'Attique en faveur des Thasiens était-il venu à leur connaissance, bien que non assez formellement pour motiver un refus. Et même, en supposant que cet engagement fût resté inconnu de tous à cette époque, il ne manquait pas d'autres motifs pour rendre plausible la politique de refus. Mais Kimôn, — avec une ardeur que même le philo-laconien Kritias appelait dans la suite un sacrifice de la grandeur d'Athènes à l'intérêt de Lacédæmone (1), — employa tout son crédit et toute son influence à appuyer la demande. Maintenir l'alliance avec Sparte sur un pied d'égalité, — entretenir la paix entre les grandes puissances de la Grèce et faire en commun la guerre à la Perse, — tout en empêchant tout nouveau changement démocratique en Attique, — tels étaient les principaux points de sa profession de foi politique. Jusqu'à ce moment son ascendant tant personnel que politique l'emportait encore sur ses rivaux; jusqu'à ce moment on n'avait pas encore vu se manifester ce conflit qui ne venait de commencer à se montrer que dans le cas de Thasos, entre la puissance maritime d'Athènes et l'union des forces de terre sous Sparte; et Kimôn pouvait encore

— c'est en soi extrêmement improbable, et inadmissible, si ce n'est sur de très-bonnes preuves.

Pour les raisons exposées ici, je rejette la première expédition en Laconie mentionnée dans Plutarque.

(1) Plutarque, Kimôn, c. 16.

Digitized by Google

considérer ces deux phénomènes comme des nécessités coexistantes du bien-être hellénique. Bien qu'il ne se distinguât nullement comme orateur, il entraîna l'assemblée athénienne en faisant appel à un patriotisme large et généreux qui lui interdisait de souffrir que Sparte fût humiliée. « Ne consentez pas à voir la Hellas boiter d'une jambe et Athènes tirer le joug sans son compagnon d'attelage (1). » Tel fut son langage, comme nous l'apprend son ami et compagnon le poëte de Chios, Iôn; et dans la bouche de Kimôn il fut efficace. C'est un discours d'un intérêt presque triste, puisqu'il se passa quatre-vingt-dix ans avant qu'un tel appel fût jamais adressé de nouveau à une assemblée athénienne (2). L'envoi des auxiliaires fut dicté ainsi par un généreux sentiment, au mépris de ce qui pouvait paraître de la prudence politique. Et nous pouvons nous imaginer la violente réaction qui s'opéra dans le sentiment des Athéniens, quand les Lacédæmoniens les récompensèrent en isolant leurs troupes de tous les autres alliés comme un objet de soupçon insultant. Nous pouvons nous imaginer le triomphe de Periklês et d'Ephialtês, qui s'étaient opposés à la mesure, — et la perte considérable d'influence que fit Kimôn, qui l'avait fait réussir, — quand Athènes reçut dans son assemblée publique les hoplites renvoyés d'Ithômê.

Ce fut en effet à la fois dans la constitution intérieure (ce dont je parlerai bientôt plus longuement) et dans la politique extérieure d'Athènes que le renvoi de ces soldats fut fécond en résultats. Immédiatement les Athéniens adoptèrent une résolution formelle de renoncer à l'alliance entre eux et Lacédæmone contre les Perses. Ils firent plus : ils cherchèrent des ennemis qu'avait Lacédæmone sur terre, pour faire alliance avec eux.

Parmi ces alliés, celui qui était de beaucoup le premier,

(1) Plutarque, Kimôn, c. 16. Ὁ δ' Ἴων ἀπομνημονεύει καὶ τὸν λόγον, ᾧ μάλιστα τοὺς Ἀθηναίους ἐκίνησε, παρακαλῶν μήτε τὴν Ἑλλάδα χωλὴν, μήτε τὴν πόλιν ἑτερόζυγα, περιϊδεῖν γεγενημένην.

(2) V. Xénophon, Hellenic. VI, 3. — Vers 372 av. J.-C., un peu avant la bataille de Leuktra.

tant par le rang parmi les Hellènes qu'en pouvoir réel, était Argos. Cette ville, neutre pendant l'invasion des Perses, s'était actuellement remise des effets de la destructive défaite que lui avait fait essuyer environ trente ans auparavant le roi spartiate Kleomenês. Les fils des anciens citoyens étaient devenus des hommes, et la prédominance temporaire des Periœki, acquise par suite de la perte ruineuse de citoyens dans cette défaite, avait été de nouveau abattue. Dans le voisinage d'Argos, et dépendantes d'elles, étaient situées Mykênæ, Tyrins et Midea, — petites en pouvoir et en importance, mais riches en renommée mythique. Dédaignant le honteux exemple d'Argos au moment du danger, ces villes avaient fourni des contingents tant aux Thermopylæ qu'à Platée, ce que leur puissante voisine n'avait pu empêcher sur l'instant ni punir dans la suite, par crainte de l'intervention de Lacédæmone. Mais aussitôt qu'on vit cette dernière en danger et occupée chez elle, par une formidable révolte messênienne, les Argiens profitèrent de l'opportunité pour attaquer non-seulement Mykênæ et Tyrins, mais encore Orneæ, Midea et d'autres villes à demi dépendantes autour d'elles. Plusieurs de ces villes furent réduites, et les habitants, privés de leur autonomie, furent incorporés dans le domaine d'Argos; mais les Mykénæens, en partie à cause de la vaillance supérieure de leur résistance, en partie à cause de leur renommée mythique, furent ou vendus comme esclaves ou bannis (1). Grâce à ces victoires, Argos fut alors plus puissante que jamais, et les propositions d'alliance que lui fit Athènes, tout en les fortifiant toutes les deux contre Lacédæmone, lui ouvrirent une nouvelle chance de recouvrer son hégémonie perdue dans le Péloponèse. Les Thessaliens devinrent membres de cette nouvelle alliance, qui était une alliance défensive contre Lacédæmone; et on nourrit

(1) Diodore, XI, 65; Strabon, VIII, p. 372; Pausan. II, 16, 17, 25. Diodore place cet incident en 468 avant J.-C.; mais comme il vient indubitablement après le tremblement de terre à Sparte, nous devons supposer qu'il arriva vers 463 avant J.-C. V. M. Fynes Clinton, Fasti Hellenici, Appendice, 8.

Digitized by Google

sans doute l'espoir d'y entraîner quelques-uns des amis habituels de cette dernière.

Le nouveau caractère que la ville d'Athènes avait pris ainsi, comme compétiteur pour des alliances sur terre, non moins que pour un ascendant maritine, vint à propos pour protéger la ville voisine de Megara. Il paraît que Corinthe, peut-être poussée comme Argos par l'état de faiblesse des Lacédæmoniens, avait fait des empiétements sur les frontières de Kleônæ d'un côté et de Megara de l'autre (1). Sur ce motif, la dernière, désespérant probablement d'être protégée par Lacédæmone, renonça à l'alliance lacédæmonienne, et obtint la permission de s'inscrire au nombre des alliés d'Athènes (2). Ce fut une acquisition d'une valeur signalée pour les Athéniens, puisqu'elle leur ouvrait à la fois toute l'étendue du territoire, en travers de la partie extérieure de l'isthme de Corinthe, jusqu'à l'intérieur du golfe Krissæen, sur lequel était situé le port mégarien de Pêgæ, — et les mettait en possession des défilés du mont Geraneia, de sorte qu'ils pouvaient arrêter la marche d'une armée péloponésienne sur l'isthme et protéger l'Attique contre une invasion, Cet acte fut en outre d'une grande importance dans ses effets sur la politique grecque : car il fut regardé comme une injure par Lacédæmone, fit une offense mortelle aux Corinthiens, et alluma les flammes de la guerre entre eux et Athènes, leurs alliés les Epidauriens et les Æginètes, prenant parti pour eux. Bien qu'Athènes ne se fût encore rendue coupable d'empiétement injuste sur aucun État péloponésien, son ambition et son énergie avaient inspiré une terreur universelle ; tandis que les États maritimes du voisinage, tels que Corinthe, Epidauros et Ægina, voyaient ces qualités effrayantes les menacer à leurs propres portes, grâce à son alliance avec Argos et Megara. De plus, il est probable que l'ancienne querelle entre les Athéniens et les Æginètes, bien qu'assoupie déjà un peu de temps avant l'invasion des Perses, n'avait jamais été apaisée ni oubliée, de sorte que

(1) Plutarque, Kimôn, c. 17. (2) Thucydide, I, 103.

Digitized by Google

les Æginètes qui habitaient en vue de Peiræeus, étaient à la fois les plus aptes à apprécier et les plus disposés à craindre l'énorme puissance maritime que possédait actuellement Athènes. Periklês avait coutume d'appeler Ægina la bête noire de Peiræeus (1) : mais nous pouvons être sûrs que Peiræeus, devenu un vaste port fortifié dans la génération actuelle, était à un bien plus haut degré la bête noire d'Ægina.

Les Athéniens étaient à ce moment activement engagés dans la poursuite de la guerre contre la Perse : ils avaient une flotte qui ne comptait pas moins de deux cents voiles, équipée par la confédération, ou composée de ses vaisseaux collectivement, et qui servait alors à Kypros et sur la côte de Phénicie. De plus, la révolte des Egyptiens sous Inaros (vers 460 av. J.-C.) leur ouvrit un nouveau moyen d'action contre le grand roi. Leur flotte, sur l'invitation des révoltés, remonta le Nil jusqu'à Memphis, où se présentait d'abord un bon espoir de rejeter la domination des Perses. Cependant, malgré une si grande distraction de leurs forces disponibles, leurs opérations militaires près de chez eux furent conduites avec une vigueur non diminuée ; et l'inscription qui reste, — où sont rappelés les noms de leurs citoyens de la tribu Erechtéide, tués dans une seule et même année à Kypros, en Égypte, en Phénicie, chez les Halieis, à Ægina et à Megara, — nous représente d'une manière frappante cette énergie qui étonnait et même alarmait leurs contemporains.

Leur première manière d'agir à Megara fut d'une nature tout à fait nouvelle, dans l'état actuel de la Grèce. Il était nécessaire pour les Athéniens de protéger leur nouvelle alliée contre la supériorité d'une armée de terre péloponésienne, et de s'assurer une communication constante avec elle, par mer. Mais la cité (comme la plupart des anciennes villes helléniques) était située sur une colline à quelque distance de la mer, séparée de son port, Nisæa, par un espace de près d'un

(1) Plutarque, Periklês, c. 8.

Digitized by Google

mille (1 kil. 600 m.). Une des premières choses que firent les Athéniens fut de construire deux lignes de murs, rapprochées l'une de l'autre et parallèles, rattachant la cité à Nisæa; de sorte que la ville et le port formaient ainsi une seule forteresse continue, où était maintenue une garnison athénienne permanente, avec le moyen constant de recevoir du secours d'Athènes en cas de besoin. Ces « Longs Murs, » bien que copiés plus tard dans d'autres endroits et sur une échelle plus considérable, furent dans cette conjoncture une invention ingénieuse, en vue d'étendre le bras maritime d'Athènes jusqu'à une ville de l'intérieur des terres.

Toutefois, les premières opérations de Corinthe ne furent pas dirigées contre Megara. Les Athéniens, ayant tenté un débarquement dans le territoire des Halieis (population de la péninsule argolique méridionale, confinant à Trœzen et à Hermionê), furent défaits sur terre par les forces de Corinthe et d'Epidauros : il est possible que ce soit dans cette expédition qu'ils acquirent la possession de Trœzen, que nous trouvons plus tard dans leur dépendance, sans savoir quand il en arriva ainsi. Mais dans une bataille navale qui fut livrée à la hauteur de l'île de Kekryphaleia (entre Ægina et la péninsule argolique) les Athéniens gagnèrent la victoire. Après cette victoire et cette défaite, — ni l'une ni l'autre n'étant à ce qu'il paraît très-décisives, — les Æginètes commencèrent à prendre une part plus énergique à la guerre, et réunirent toutes leurs forces navales à celles de leurs alliés, — Corinthiens, Epidauriens et autres Péloponésiens : tandis qu'Athènes équipait une flotte d'une grandeur correspondante, et convoquait également ses alliés; bien que nous ignorions le nombre réel de l'un ou de l'autre côté. Dans la grande bataille navale qui s'ensuivit à la hauteur de l'île d'Ægina, la supériorité que les Athéniens avaient acquise dans la tactique navale par une pratique de vingt ans, depuis la guerre des Perses, — sur les anciens vaisseaux et marins helléniques, tels qu'on les voit dans ces États où à l'époque de la bataille de Marathôn avait résidé la force maritime de la Grèce, — cette supériorité, disons-nous, fut démontrée par la victoire la plus complète et la plus décisive. Les

Digitized by Google

marins péloponésiens et dôriens n'avaient pas encore fait l'épreuve de l'habileté perfectionnée d'Athènes sur mer, et en voyant combien ils furent déconcertés par elle, même vingt-huit ans plus tard au commencement de la guerre du Péloponèse, nous ne serons pas surpris de voir ses effets destructifs sur eux dans cette première bataille. La puissance maritime d'Ægina fut ruinée sans retour. Les Athéniens prirent soixante-dix vaisseaux de guerre, débarquèrent des forces considérables dans l'île et commencèrent le siége de la ville par terre aussi bien que par mer (1).

Si les Lacédæmoniens n'avaient pas été occupés chez eux par le blocus d'Ithômê, ils auraient probablement été amenés à envahir l'Attique pour faire une diversion en faveur des Æginètes; d'autant plus que le Perse Megabazos vint à Sparte à cette époque de la part d'Artaxerxês pour les déterminer à agir ainsi, afin de forcer les Athéniens à se retirer de l'Égypte. Ce Perse apportait avec lui une somme considérable d'argent; néanmoins il fut obligé de s'en retourner sans accomplir sa mission (2). Cependant les Corinthiens et les Epidauriens, tout en amenant à Ægina un renfort de 300 hoplites, firent de leur mieux pour l'aider encore par une attaque dirigée contre Megara, ville que, supposait-on, les Athéniens ne pourraient probablement pas secourir sans retirer leurs forces d'Ægina, surtout lorsqu'un si grand nombre de leurs hommes servaient dans le même temps en Égypte. Mais les Athéniens firent face à ces trois exigences à la fois, — au grand désappointement de leurs ennemis. Myrônidês se rendit d'Athènes à Megara à la tête des citoyens qui étaient aux deux extrêmes de l'âge du service militaire, les vieillards et les jeunes gens, ceux-ci étant les seules troupes qui se trouvassent à Athènes. Il combattit les Corinthiens près de la ville, et remporta un avantage léger, mais contestable, qu'il célébra par un trophée, aussitôt que les Corinthiens furent retournés chez eux. Mais ces derniers, de

(1) Thucyd. I, 105; Lysias, Orat. funebr. c. 10; Diodore, XI, 78.

(2) Thucydide, I, 109.

Digitized by Google

retour à Corinthe, reçurent tant de reproches des vieillards de leur propre cité, pour n'avoir point vaincu le rebut des forces militaires athéniennes (1), qu'ils retournèrent au bout de douze jours et élevèrent un trophée de leur côté, prétendant avoir été victorieux dans la dernière bataille. Les Athéniens, quittant Megara les attaquèrent une seconde fois et dans cette occasion remportèrent une victoire décisive. Les Corinthiens défaits furent encore plus malheureux dans leur retraite; car un corps de leurs soldats, en s'égarant, s'engagea dans l'espace d'un terrain particulier fermé de tous les côtés par un fossé profond, et n'ayant qu'une seule entrée étroite. Myrônidês, découvrant la fatale méprise, établit ses hoplites à l'entrée, pour empêcher les ennemis de s'échapper, puis il entoura l'enclos de ses troupes légères, qui avec leurs armes de trait tuèrent tous les hoplites corinthiens, sans qu'il leur fût possible de fuir ni de résister. Le gros de l'armée corinthienne effectua sa retraite, mais la destruction de ce détachement fut un grand malheur pour la cité (2).

Brillants comme l'avaient été les succès des Athéniens pendant cette année, tant sur terre que sur mer, il leur était facile de prévoir que la puissance de leurs ennemis serait bientôt augmentée par les Lacédæmoniens se mettant en campagne. Engagés en partie par cette raison, — en partie aussi par la phase plus énergique de la démocratie, et par les vues à longue portée de Periklês, qui commençaient alors à dominer dans la cité, — les Athéniens entamèrent la prodigieuse entreprise de rattacher Athènes à la mer au moyen de longs murs. L'idée de cette mesure avait sans doute été suggérée pour la première fois par la récente

(1) Lysias, Orat. funebr. c. 10. Ἐνίκων μαχόμενοι ἅπασαν τὴν δύναμιν τὴν ἐκείνων τοῖς ἤδη ἀπειρηκόσι καὶ τοῖς οὔπω δυναμένοις, etc.

L'incident mentionné par Thucydide au sujet des Corinthiens, à savoir l'indignation avec laquelle les vieillards de leur ville les accueillirent à leur retour, est un signe extrêmement caractéristique des mœurs grecques, — κακιζόμενοι ὑπὸ τῶν ἐν τῇ πόλει πρεσβυτέρων, etc.

(2) Thucydide, I, 106. Πάθος μέγα τοῦτο Κορινθίοις ἐγένετο. Cf. Diodore, XI, 78, 79, — dont la chronologie cependant est très-propre à égarer.

Digitized by Google

érection de Longs Murs, bien que pour une distance beaucoup plus petite, entre Megara et Nisæa : car sans ce marchepied intermédiaire, le projet d'un mur de quarante stades (environ 4 1/2 milles = 7 kil. 240 mèt.) pour réunir Athènes à Peiræeus, et d'un autre mur de trente-cinq stades (près de 4 milles = 6 kil. 430 mèt.) pour la réunir à Phalêron, aurait paru extravagant même au caractère ardent des Athéniens, — comme il l'aurait semblé certainement quelques années auparavant à Themistoklês lui-même. Venant comme suite immédiate de victoires importantes et récentes, et tandis qu'Ægina, la grande puissance navale dôrienne, était accablée et bloquée, il excita la plus vive alarme parmi les Péloponésiens, qui le regardèrent comme le second grand pas (1), à la fois évident et d'un effet durable, dans l'ambition athénienne, après la fortification de Peiræeus.

Mais, outre ce sentiment dans le cœur d'ennemis, la mesure fut aussi entremêlée d'une lutte formidable des partis politiques qui existaient alors à Athènes. Kimôn avait été récemment frappé d'ostracisme, et le mouvement démocratique poussé par Periklês et par Ephialtês (dont nous parlerons bientôt plus longuement) était en plein succès, non toutefois sans une opposition violente et sans scrupules de la part de ceux qui appuyaient la constitution existant alors. Or les Longs Murs faisaient partie de la politique étrangère de Periklês, continuant sur une échelle gigantesque les plans de Themistoklês quand il conçut le Peiræeus pour la première fois. Ils étaient destinés à rendre Athènes capable de soutenir la guerre contre toute attaque supérieure par terre, et de défier les forces combinées du Péloponèse. Mais bien que calculés pour des éventualités qu'un homme doué d'une vue à longue portée pouvait voir s'amasser à distance, les nouveaux murs étaient, presque pour les mêmes raisons, odieux à un nombre considérable d'Athéniens : au parti

(1) Καὶ τῶνδε ὑμεῖς αἴτιοι, τό τε πρῶτον ἐάσαντες αὐτοὺς τὴν πόλιν μετὰ τὰ Μηδικὰ κρατῦναι, καὶ ὕστερον τὰ μακρὰ στῆσαι τείχη, — est le langage adressé par les Corinthiens aux Spartiates, par rapport à Athènes, un peu avant la guerre du Péloponèse (Thucyd. I, 69).

Digitized by Google

récemment commandé par Kimôn, qui était attaché à l'alliance lacédæmonienne, et désirait par-dessus tout maintenir la paix en Grèce, réservant les forces de l'État pour une entreprise contre les Perses; à beaucoup de propriétaires fonciers en Attique, qu'ils semblaient menacer d'une invasion et d'une destruction prochaines de leurs possessions territoriales; aux riches et aux aristocrates d'Athènes, opposés à un contact encore plus rapproché et à une amalgamation avec la multitude maritime dans Peiræus; enfin, peut-être, à une certaine veine d'ancien sentiment attique, qui pouvait considérer l'union d'Athènes avec les Dêmes séparés de Peiræeus et de Phalêron comme effaçant les associations spéciales rattachées au saint rocher d'Athênê. Si à tous ces motifs d'opposition, nous ajoutons les frais et les peines de l'entreprise elle-même, l'intervention dans la propriété privée, la violence particulière de parti qui se trouvait alors portée à un haut degré et l'absence d'une partie considérable de citoyens servant comme soldats dans l'expédition d'Égypte, — nous ne serons guère surpris de voir que les Longs Murs projetés exposèrent à un danger du caractère le plus sérieux et Athènes et sa démocratie. S'il fallait une autre preuve de l'immense importance de ces longs murs, aux yeux et de leurs amis et de leurs ennemis, nous la trouverions dans ce fait que leur destruction fut la marque saillante de l'humiliation athénienne après la bataille d'Ægos-Potami, et leur rétablissement le bienfait immédiat de Pharnabazos et de Konôn après la victoire de Knidos.

Sous l'influence de l'alarme répandue alors par la conduite d'Athènes, les Lacédæmoniens se déterminèrent à entreprendre une expédition hors du Péloponèse, bien que les Ilotes renfermés dans Ithômê ne fussent pas encore réduits à livrer la place. Leur armée consistait en 1,500 hommes fournis par eux et en 10,000 hommes de leurs divers alliés, sous le régent Nikomêdês. Le motif ostensible, ou le prétexte de cette marche, était la protection du petit territoire de Dôris contre les Phokiens, qui l'avaient envahi récemment et en avaient pris une des trois villes. L'approche seule

Digitized by Google

d'une armée si considérable obligea immédiatement les Phokiens à abandonner leur conquête; mais l'on vit bientôt que ce n'était qu'une petite partie des plans de Sparte, et que son dessein principal, à l'instigation des Corinthiens, était d'arrêter l'agrandissement d'Athènes. Il ne pouvait échapper à la pénétration de Corinthe que les Athéniens enrôleraient bientôt dans leur alliance les villes de la Bœôtia ou les obligeraient à y entrer, comme ils avaient récemment acquis Megara, outre Platée, leur ancienne alliée; car la fédération bœôtienne était à cette époque fort désorganisée, et Thêbes, son chef, n'avait jamais recouvré son ascendant depuis le déshonneur dont elle s'était couverte en prêtant son appui à l'invasion des Perses. Fortifier Thêbes et rendre son ascendant efficace sur les cités bœôtiennes, était le meilleur moyen de donner un voisin à la fois puissant et hostile aux Athéniens, de manière à empêcher leur agrandissement ultérieur sur terre; c'était la même politique que celle que poursuivit Épaminondas quatre-vingts ans plus tard, en organisant l'Arkadia et Messênê contre Sparte. En conséquence, l'armée péloponésienne fut employée en partie à agrandir les fortifications de Thêbes elle-même et à leur donner plus de force, en partie à soumettre les autres cités bœôtiennes à une obéissance effective à sa suprématie; probablement en plaçant leurs gouvernements entre les mains de citoyens d'une politique oligarchique connue (1), et peut-être en bannissant des adversaires suspects. Les Thêbains se prêtèrent à ce dessein avec ardeur, et ils promirent de tenir dans le respect leurs voisins des frontières, de manière à épargner la nécessité d'armées venant de Sparte (2).

Mais il y avait aussi un autre dessein, encore plus impor-

---

(1) Diodore, XII, 81; Justin, III, 6. Τῆς μὲν τῶν Θηβαίων πόλεως μείζονα τὸν περίβολον κατεσκεύασαν, τὰς δ' ἐν Βοιωτίᾳ πόλεις ἠνάγκασαν ὑποτάττεσθαι τοῖς Θηβαίοις.

(2) Diodore, *l. c.* Ce doit probablement être aux affaires intérieures de Bœôtia, à quelque moment vers cette époque, remplies comme elles l'étaient de dissensions intestines, que font allusion le mot et la similitude de Periklês, — qu'Aristote mentionne dans sa Rhétorique, III, 4, 2.

Digitized by Google

tant, qu'avaient en vue les Spartiates et les Corinthiens. Les membres de l'opposition oligarchique à Athènes étaient hostiles avec tant d'acharnement aux Longs Murs, à Periklês et au mouvement démocratique, que plusieurs d'entre eux ouvrirent une négociation secrète avec les chefs péloponésiens; ils les appelaient en Attique et leur demandaient leur aide pour un soulèvement intérieur destiné non-seulement à arrêter les Longs Murs, mais encore à renverser la démocratie. L'armée péloponésienne, tout en poursuivant ses opérations en Bœôtia, attendait dans l'espérance de voir les mécontents athéniens en armes, et campait à Tanagra, sur les frontières mêmes de l'Attique, dans le dessein de coopérer immédiatement avec eux. La conjoncture était indubitablement pleine de danger pour Athènes, surtout en ce que Kimôn frappé d'ostracisme et ses autres amis dans la ville étaient soupçonnés d'être impliqués dans la conspiration. Mais les chefs athéniens, qui connaissaient les opérations lacédæmoniennes en Bœôtia, savaient aussi ce que signifiait la présence de l'armée sur leurs frontières immédiates, — et ils prirent des mesures décisives pour détourner le danger. Après avoir obtenu un renfort de mille Argiens et quelques cavaliers thessaliens, ils sortirent pour marcher sur Tanagra avec toutes les forces athéniennes alors à Athènes, qui naturellement devaient se composer surtout des vieillards et des jeunes gens, les mêmes qui avaient combattu à Megara sous Myrônidês; car le blocus d'Ægina continuait encore, et il n'était pas non plus possible à l'armée lacédæmonienne de retourner dans le Péloponèse sans combattre; car les Athéniens, maîtres de la Megaris, étaient en possession des hautes terres difficiles de Geraneia, la route de marche le long de l'Isthme; tandis que la flotte athénienne, au moyen du port de Pêgæ, était prête à leur couper le passage s'ils essayaient de venir par mer en traversant le golfe Krissæen, voie par laquelle il semblerait qu'ils fussent sortis du Péloponèse. Près de Tanagra, il se livra entre les deux armées une sanglante bataille, dans laquelle les Lacédæmoniens furent victorieux, surtout par suite de la désertion de la cavalerie thessalienne, qui passa de leur côté au plus fort de

Digitized by Google

l'engagement (1). Mais bien qu'ils eussent l'avantage, il ne fut pas assez décidé pour favoriser le soulèvement projeté en Attique. Et les Péloponésiens n'y gagnèrent rien autre chose que de pouvoir se retirer sans être inquiétés en franchissant les hautes terres de Geraneia, après avoir ravagé partiellement la Megaris.

Bien que la bataille de Tanagra fût une défaite, il s'y rattacha des circonstances qui en rendirent les effets extrêmement avantageux pour Athènes. Kimôn, le banni par ostracisme, se présenta sur le champ de bataille, aussitôt que l'armée eut franchi les frontières de l'Attique, demandant qu'on lui permît d'occuper son poste comme hoplite et de combattre dans les rangs de sa tribu, — l'Œnêis. Mais les membres du sénat et ses ennemis politiques actuels étaient tellement convaincus qu'il était complice de la conjuration que l'on savait être en train, que l'autorisation lui fut refusée et qu'il fut forcé de se retirer. En partant, il conjura ses amis personnels, Euthippos (du dême Anaphlystos) et autres, de se conduire de manière qu'il pût effacer la tache imprimée en partie sur sa fidélité, et en partie aussi sur la leur. Ses amis gardèrent son armure et lui assignèrent dans les rangs la place qu'il aurait occupée lui-même : ensuite ils se jetèrent dans le combat avec la résolution du désespoir, et cent d'entre eux tombèrent côte à côte dans leurs rangs. Periklês, de son côté, connaissant la demande et l'échec de Kimôn, crut de son devoir de déployer non-seulement son courage personnel ordinaire, mais une insouciance inusitée de la vie et du salut, bien qu'il arrivât qu'il échappa sans blessure. Tous ces incidents amenèrent une sympathie généreuse et un esprit d'accommodement dans les partis rivaux à Athènes ; tandis que le patriotisme inébranlable de Kimôn et de ses amis découragea et désarma ces conspirateurs qui étaient entrés en correspondance avec l'ennemi, en même temps qu'il faisait naître une admiration pleine de repentir à l'égard du chef lui-même que l'ostra-

(1) Thucydide, I, 107.

Digitized by Google

cisme avait frappé. L'action de ce nouveau sentiment fut si heureuse qu'un décret fut, peu de temps après, proposé et rendu, — proposé aussi par Periklês lui-même, — destiné à abréger les dix années de l'ostracisme de Kimôn, et à permettre son retour immédiat (1). Nous pouvons nous rappeler que, dans des circonstances analogues en partie, Themistoklês avait lui-même proposé le rappel de son rival Aristeidês, banni par l'ostracisme, un peu avant la bataille de Salamis (2); et dans les deux cas, la suspension de l'inimitié entre les deux chefs fut en partie le signe, en partie aussi la cause auxiliaire, d'une réconciliation et d'un renouvellement de fraternité dans le corps général des citoyens. Ce fut un moment analogue à ce mouvement salutaire d'accommodement et d'harmonie entre les partis qui suivit l'extinction de l'oligarchie des Quatre Cents, quarante-six ans plus tard, et sur lequel Thucydide insiste expressément comme étant le salut d'Athènes dans sa détresse, — moment rare dans les communautés libres en général, non moins que parmi les rivaux jaloux aspirant à l'ascendant politique à Athènes (3).

---

(1) Plutarque, Kimôn, c. 14; Periklês, c. 10. Plutarque représente les Athéniens comme ayant rappelé Kimôn par crainte des Lacédæmoniens qui venaient de les battre à Tanagra, et dans la pensée de se procurer la paix. Il ajoute que Kimôn obtint la paix pour eux sur-le-champ. Ces deux assertions sont inexactes. Les succès extraordinaires, qu'on remporta si vite après la défaite à Tanagra, montrent que les Athéniens n'étaient pas sous l'impression de la crainte dans cette circonstance, et que le rappel de Kimôn fut dû à des sentiments tout à fait différents. De plus, la paix avec Sparte ne fut faite que quelques années après.

(2) Plutarque, Themistoklês, c. 10.

(3) Plutarque, Kimôn, c. 17; Periklês, c. 10; Thucyd. VIII, 97. Plutarque fait observer, relativement à cette réconciliation des partis après la bataille de Tanagra, après avoir mentionné que Periklês lui-même proposa le rétablissement de Kimôn : —

Οὕτω τότε πολιτικαὶ μὲν ἦσαν αἱ διαφοραὶ, μέτριοι δὲ οἱ θυμοὶ καὶ πρὸς τὸ κοινὸν εὐανάκλητοι σύμφερον, ἡ δὲ φιλοτιμία πάντων ἐπικρατοῦσα τῶν παθῶν τοῖς τῆς πατριδος ὑπεχώρει καίροις.

Remarques qui sont très-analogues à celles de Thucydide quand il raconte les actes mémorables de l'année 411 avant J.-C., après la déposition de l'oligarchie des Quatre Cents (Thucyd. VIII, 97).

Καὶ οὐχ ἥκιστα δὴ τὸν πρῶτον χρόνον ἐπί γε ἐμοῦ Ἀθηναῖοι φαίνονται εὖ πολιτεύσαντες· μετρία γὰρ ἥ τε ἐς τοὺς ὀλίγους καὶ τοὺς πολλοὺς ξύγκρασις ἐγένετο, καὶ ἐκ πονηρῶν τῶν πραγμάτων γενομένων τοῦτο πρῶτον ἀνήνεγκε τὴν πόλιν.

Le Dr Arnold dit dans sa note : — « Il paraît que la constitution telle-

Digitized by Google

Cette explosion d'un nouveau patriotisme et d'une nouvelle unanimité après la bataille de Tanagra, qui amena le rappel de Kimôn et paraît avoir triomphé de la conspiration préexistante, fut si puissante que les Athéniens furent bien vite en état d'effacer la tache de leur défaite. Ce fut le soixante-deuxième jour après la bataille qu'ils entreprirent une marche agressive sous Myrônidês pour se rendre en Bœôtia : l'extrême précision de cette date, — qui est le seul cas dans tout le résumé des événements entre la guerre des Perses et celle du Péloponèse où Thucydide soit si précis, — marque quelle forte impression elle fit sur la mémoire des Athéniens. A la bataille d'Œnophyta, engagée entre les forces réunies des Thêbains et des Bœôtiens, — ou, s'il faut en croire Diodore, dans deux batailles, dont celle d'Œnophyta fut la dernière, — Myrônidês fut complétement victorieux (456 av. J-C.). Les Athéniens devinrent maîtres de Thêbes, aussi bien que des autres villes bœôtiennes ; ils renversèrent tous les

---

qu'elle fut fixée alors fut *d'abord*, dans l'opinion de Thucydide, la meilleure dont Athènes eût jamais joui, autant qu'il s'en souvenait, c'est-à-dire la meilleure depuis l'ascendant complet de la démocratie obtenu sous Periklês. Mais de quelle longueur est la période que donnent à entendre les mots τὸν πρῶτον χρόνον, et quand et comment s'opéra le changement impliqué? Τὸν πρῶτον χρόνον ne peut guère s'appliquer à tout le reste du temps de la guerre, comme si cette constitution améliorée eût été renversée pour la première fois par le triomphe de l'oligarchie sous les Trente, et ensuite remplacée par le rétablissement de l'ancienne démocratie après leur renversement. Cependant Xénophon ne mentionne pas de changement intermédiaire dans le gouvernement entre le commencement de son histoire et la fin de la guerre, etc. »

Je crois que le Dr Arnold comprend les mots εὖ πολιτεύσαντες dans un sens trop spécial et trop limité, — comme indiquant seulement la nouvelle constitution, ou lois organiques positives, que les Athéniens introduisirent alors. Il me semble que les mots ont une signification plus étendue ; ils signifient le caractère général des partis politiques, et réciproquement à l'égard les uns des autres et à l'égard de la république ; leur inclination à abandonner des antipathies, à accommoder des points de différence, et à coopérer les uns avec les autres sincèrement contre l'ennemi, en suspendant ces ἰδίας φιλοτιμίας, ἰδίας διαβολὰς περὶ τῆς τοῦ δήμου προστασίας (II, 65) que l'on mentionne comme ayant été si funestes auparavant. Naturellement des changements constitutionnels introduits à cette époque participaient de l'esprit modéré et harmonieux dominant alors, et faisaient conséquemment partie de ce que louait Thucydide ; mais son éloge ne se borne pas à eux spécialement. Cf. la phrase, II, 38 : Ἐλευθέρως δὲ τά τε πρὸς τὸ κοινὸν πολιτεύομεν, etc.

Digitized by Google

arrangements faits récemment par Sparte; ils établirent des gouvernements démocratiques, et forcèrent les chefs aristocratiques, favorables à l'ascendant thêbain et à l'alliance lacédæmonienne, de s'exiler. Et ce ne fut pas la Bœôtia seule que les Athéniens acquirent ainsi : la Phokis et la Lokris furent successivement ajoutées toutes deux à la liste de leurs alliés dépendants, — la première étant en général disposée amicalement pour Athènes et non éloignée du changement, tandis que la seconde était hostile d'une manière si prononcée, que cent de ses chefs furent retenus et envoyés à Athènes comme otages. Les Athéniens étendirent ainsi leur influence, — maintenue par la direction intérieure des partis, appuyée par la crainte d'une intervention du dehors en cas de besoin, — depuis les limites du territoire corinthien, Megara et Pêgæ y comprises toutes deux, jusqu'au défilé des Thermopylæ (1).

Ces importantes acquisitions furent bientôt couronnées par l'achèvement des Longs Murs et la conquête d'Ægina (455 av. J.-C.). Cette île, réduite sans doute à la famine par son blocus prolongé, fut forcée de capituler sous condition de détruire ses fortifications, de livrer tous ses vaisseaux de guerre, et de se soumettre à un tribut annuel comme alliée dépendante d'Athènes. La réduction de cette cité maritime jadis puissante désigna Athènes comme maîtresse de la mer sur la côte du Péloponèse, non moins que sur celle de la mer Ægée. Son amiral Tolmidês montra ce qu'elle pouvait faire en naviguant autour du Péloponèse, et même par l'insulte faite aux Lacédæmoniens de brûler leurs ports de Methônê et de Gythion. Il prit Chalkis, possession des Corinthiens, et Naupaktos, appartenant aux Lokriens Ozoles, près de l'entrée du golfe corinthien, — débarqua des troupes près de Sikyôn, avec quelque avantage dans une bataille contre des opposants venus de cette ville, — et gagna à l'alliance athénienne ou força à y entrer, non-seulement Zakynthos et Kephallênia, mais encore quelques-unes des villes d'Achaia :

(1) Thucydide, I, 108 ; Diodore, XI, 81, 82.

Digitized by Google

en effet, nous trouvons plus tard ces dernières attachées à Athènes sans savoir quand l'union commença (1). L'année suivante, les Athéniens renouvelèrent leur attaque sur Sikyôn, avec une armée de mille hoplites sous Periklès lui-même, en partant du port mégarien de Pêgæ dans le golfe krissæen. Cependant cet homme éminent ne remporta pas d'avantage plus grand que Tolmidês, — en battant les forces sikyoniennes en rase campagne et en les repoussant dans leurs murailles. Il fit ensuite une expédition en Akarnania, prit les alliés achæens, qu'il ajouta à ses troupes, mais échoua dans son attaque contre Œniadæ et n'obtint aucun résultat (454 av. J.-C.). Les Athéniens ne furent pas plus heureux non plus dans une marche entreprise cette même année contre la Thessalia, dans le dessein de rétablir Orestês, un des princes ou nobles exilés de Pharsalos. Bien qu'ils prissent avec eux une armée imposante, comprenant leurs alliés bœôtiens et phokiens, la puissante cavalerie thessalienne les força de rester en un corps compacte et les confina au terrain à ce moment occupé par leurs hoplites : tandis que toutes leurs tentatives contre la cité échouèrent, et que leurs espérances d'un soulèvement intérieur furent désappointées (2).

Si les Athéniens avaient réussi en Thessalia, ils auraient acquis à leur alliance à peu près toute la Grèce extra-péloponésienne. Mais même, sans la Thessalia, leur puissance était prodigieuse, et avait alors atteint une hauteur dont elle ne s'écarta que pour décliner. Comme désastre contre-balançant tant de succès, nous avons à compter leur défaite ruineuse en Égypte, après une guerre de six années contre les Perses (460-455 av. J.-C.). D'abord, ils avaient remporté de brillants avantages, conjointement avec le prince insurgé Inarôs, et chassé les Perses de tout Memphis, excepté de la partie la plus forte appelée la Forteresse-Blanche. Et le roi de Perse Artaxerxès fut si alarmé de la présence des Athéniens en Égypte, qu'il envoya à Sparte Megabazos

(1) Thucydide, I, 108-115 ; Diodore, XI, 84.

(2) Thucydide, I, 111 ; Diodore, XI, 85.

Digitized by Google

avec une somme considérable d'argent, afin qu'il engageât les Lacédæmoniens à envahir l'Attique. Toutefois, cet envoyé échoua, et une armée persane plus forte, expédiée en Égypte sous Megabyzos, fils de Zopyros (1), repoussa les Athéniens et leurs alliés, après une lutte obstinée, hors de Memphis, et les jeta dans l'île du Nil appelée Prosôpitis. Ils y furent bloqués pendant dix-huit mois, jusqu'à ce qu'enfin Megabyzos détournât le bras du fleuve, mît le lit du canal à sec, et donnât l'assaut à l'île par terre. Un très-petit nombre d'Athéniens s'échappèrent et se rendirent par terre à Kyrênê : le reste fut ou tué ou fait captif, et Inarôs lui-même fut crucifié. Et le malheur d'Athènes fut encore aggravé par l'arrivée de cinquante nouveaux vaisseaux athéniens, qui, arrivant après la défaite, mais sans la connaître, pénétrèrent dans la bouche Mendésienne du Nil, et tombèrent ainsi inopinément au pouvoir des Perses et des Phéniciens; il ne s'échappa qu'un très-petit nombre de vaisseaux ou d'hommes. Toute l'Égypte devint de nouveau sujette des Perses, excepté Amyrtæos, qui s'arrangea en se retirant dans les marais inaccessibles pour conserver son indépendance. Un des armements les plus considérables qui eussent jamais été envoyés par Athènes et par sa confédération fut ainsi complétement ruiné (2).

Ce fut vers l'époque de la destruction de l'armée athénienne en Égypte, et de la circumnavigation du Péloponèse par Tolmidês, que finit la guerre intestine, faite par les Lacédæmoniens contre les Ilotes ou Messêniens à Ithômê. Les assiégés, n'étant plus en état de résister à un blocus prolongé, furent forcés d'abandonner cette dernière forteresse de l'ancienne indépendance messênienne, en stipulant qu'ils se retireraient du Péloponèse sans être inquiétés, avec leurs

(1) Hérodote, III, 160.

(2) Thucydide, I, 104, 109, 110; Diodore, XI, 77; XII, 3. Le récit de Diodore dans le premier de ces deux passages, — à savoir que la plupart des soldats athéniens furent autorisés à revenir en vertu d'une capitulation favorable accordée par les généraux perses, — est contredit par ce qu'il dit dans les derniers passages au sujet d'une ruine totale qui les accabla, aussi bien que par Thucydide.

Digitized by Google

femmes et leurs familles; avec la clause conditionnelle que si l'un d'eux retournait jamais dans le Péloponèse, il deviendrait l'esclave de la première personne qui le saisirait. Tolmidês les établit à Naupaktos (prise récemment par les Athéniens sur les Lokriens Ozoles) (1), où on les verra rendant de bons services à Athènes dans les guerres suivantes.

Après la victoire de Tanagra, les Lacédæmoniens ne firent plus d'autres expéditions hors du Péloponèse pendant plusieurs années successives, pas même pour empêcher la Bœôtia et la Phokis d'être absorbées dans l'alliance athénienne. La raison de leur relâchement était en partie dans leur caractère général ; en partie dans la durée du siége d'Ithômê, qui les occupait chez eux; mais plus encore, peut-être, dans le fait que les Athéniens, maîtres de la Megaris, avaient en leur possession la route qui passait sur les hautes terres de Geraneia, et pouvaient, par conséquent, arrêter la marche de toute armée hors du Péloponèse. Même après la reddition d'Ithômê, les Lacédæmoniens restèrent inactifs pendant trois ans (455-452 av. J.-C.), et après ce temps une trêve fut conclue avec Athènes par les Péloponésiens en général, pour cinq années encore (2) (452-447 av. J.-C.). Cette trêve fut conclue en grande partie grâce à l'influence de Kimôn (3),

(1) Thucydide, I, 103; Diodore, XI, 84.

(2) Thucyd. I, 112.

(3) Théopompe, Fragm. 92, éd. Didot; Plutarque, Kimôn, c. 18; Diodore, XI, 86.

Il est à présumer que c'est là la paix qu'Æschine (De Fals. Legat. c. 54, p. 300) et Andocide (De Pace, c. 1) disent avoir été faite par Miltiadês, fils de Kimôn, proxenos des Lacédæmoniens, en admettant qu'ils mettent Miltiadês, fils de Kimôn, par erreur de mémoire, pour Kimôn, fils de Miltiadês. Mais les passages de ces orateurs renferment tant d'inexactitudes tant historiques que chronologiques, qu'il est dangereux de les citer, et impossible de les corriger autrement que par conjecture. M. Fynes Clinton (Fasti Hellenici, Appendix, ch. 8, p. 257) a signalé quelques-unes de ces inexactitudes; et il y en a d'autres, en outre, non moins graves, surtout dans le discours attribué à Andocide. Il est remarquable que tous deux semblent ne reconnaître que *deux* Longs Murs, le mur septentrional et le méridional; tandis que du temps de Thucydide il y avait *trois* Longs Murs : les deux premiers rapprochés et parallèles, rattachant Athènes à Peiræeus, et un troisième la rattachant à Phalêron. Ce dernier ne fut jamais renouvelé, lorsqu'ils eurent été tous détruits en partie après la fin désastreuse de la guerre du Péloponèse; et il paraît

Digitized by Google

qui était impatient de reprendre des opérations efficaces contre les Perses, tandis qu'il ne convenait pas moins à l'intérêt politique de Periklês que son rival le plus distingué fût absent pour le service à l'étranger, de manière qu'il ne gênât pas son influence à l'intérieur (1). Conséquemment Kimôn, après avoir équipé une flotte de deux cents trirèmes d'Athènes et de ses confédérés, fit voile pour Kypros, d'où il envoya soixante vaisseaux en Égypte, à la requête du prince insurgé Amyrtæos, qui se maintenait encore contre les Perses au milieu des marais, — tandis qu'avec le reste de l'armement, il mit le siége devant Kition. En poursuivant ce siége, il mourut soit d'une maladie, soit d'une blessure. L'armement, sous son successeur Anaxikratês, se trouva dans un tel embarras faute de provisions, qu'il abandonna complétement l'entreprise, et alla combattre la flotte phénicienne et kilikienne près de Salamis en Kypros. Ici les Athéniens furent victorieux, d'abord sur mer, ensuite sur terre, bien que non probablement le même jour, comme à l'Eurymedôn; puis ils retournèrent chez eux, suivis des soixante vaisseaux qui étaient allés en Égypte dans le dessein d'aider Amyrtæos (2).

A partir de ce moment, Athènes et la confédération n'entreprirent plus d'opérations contre les Perses. Et il paraît qu'une convention fut conclue entre eux, en vertu de laquelle le Grand Roi, de son côté, promettait deux choses:

---

avoir été oublié par Æschine, qui parle des deux murs tels qu'ils existaient à son époque.

(1) Plutarque, Periklês, ch. 10, et Reipub. gerendæ Præcep. p. 812.

Une entente à cet effet entre les deux rivaux est si naturelle, que nous n'avons pas besoin d'avoir recours à la supposition d'un accord secret conclu entre eux par la médiation d'Elpinikê, sœur de Kimôn, que Plutarque avait lue dans quelques auteurs. Les charmes aussi bien que les intrigues d'Elpinikê semblent avoir figuré d'une manière saillante dans les mémoires des biographes athéniens. Un parti s'en servait comme moyen de calomnier Kimôn, l'autre, de décréditer Periklês.

(2) Thucyd. I, 112; Diodore, XII, 13. Diodore mentionne le nom du général Anaxikratês. Il affirme que Kimôn vécut non-seulement pour prendre Kition et Mallos, mais encore pour gagner ces deux victoires. Mais l'autorité de Thucydide, supérieure à Diodore à tous égards, l'est bien plus encore quant à la mort de Kimôn, auquel il était lié par la parenté.

Digitized by Google

de laisser libres, tranquilles et exempts de taxes les Grecs maritimes asiatiques, et de ne pas envoyer de troupes à une distance donnée de la côte, de s'abstenir d'expédier des vaisseaux de guerre soit à l'ouest de Phasêlis (d'autres placent la limite aux îles Chelidonéennes, un peu plus à l'ouest), soit en deçà des rochers Kyanéens, à l'endroit où le Bosphore de Thrace se réunit au Pont-Euxin. De leur côté, les Athéniens consentirent à le laisser maître de Kypros et de l'Égypte, sans l'inquiéter dans sa possession. Kallias, Athénien de famille distinguée, avec quelques autres de ses compatriotes, alla à Suse pour négocier cette convention, et certains ambassadeurs d'Argos, alors alliée d'Athènes, en prirent occasion pour s'y rendre en même temps, afin de renouveler l'entente amicale que leur cité avait établie avec Xerxês à l'époque de son invasion en Grèce (1).

Comme c'est généralement le cas pour les traités qui suivent des hostilités, — cette convention ne fit guère plus que de reconnaître l'état de choses existant, sans introduire d'avantage ou de désavantage nouveau d'un côté ou de l'autre, ni provoquer de mesures à prendre à la suite de l'arrangement. Nous pouvons, d'après cela, assigner un motif raisonnable au silence de Thucydide, qui ne mentionne même pas la convention comme ayant été faite : nous devons toujours nous rappeler que dans l'intervalle entre la guerre

---

(1) Hérodote, VII, 151; Diodore, XII, 3, 4. Démosthène (De Falsa Legat. c. 77, p. 428 R : cf. De Rhodiorum Libert. c. 13, p. 199) parle de cette paix comme de τὴν ὑπὸ πάντων θρυλλουμένην εἰρήνην. Cf. Lykurgue, Cont. Leokrat. c. 17, p. 187; Isokrate (Panegyr. c. 33, 34, p. 244; Areogagit. c. 37, p. 150, 229; Panathenaic. c. 20, p. 360).

Le langage vague de ces orateurs rend impossible de déterminer quelle était la limite précise par rapport au voisinage de la côte. Isokrate est assez négligent pour parler du fleuve Halys comme borne; Démosthène dit que c'était « une journée de marche pour un cheval. »

Les deux limites marquées par mer, d'autre part, sont à la fois claires et naturelles, par rapport à l'empire athénien, — les rochers Kyanéens à une extrémité, — Phasêlis ou les îles Chelidonéennes (il n'y a pas une distance considérable entre ces deux endroits) à l'autre.

Dahlmann, à la fin de sa dissertation sur la réalité de cette paix Kimonienne, rassemble les divers passages des auteurs où elle est mentionnée. Dans le nombre il y en a plusieurs du rhéteur Aristide (Forschungen, p. 140-148).

Digitized by Google

des Perses et celle du Péloponèse, il ne déclare pas faire plus que de jeter un regard rapide sur les principaux événements. Mais les auteurs vantards et inexacts du siècle suivant, orateurs, rhéteurs et historiens, s'adonnèrent à tant d'exagération et à tant de fausseté relativement à cette convention, tant au sujet de la date que des détails, — et exaltèrent comme quelque chose de si glorieux le fait d'avoir imposé des conditions aussi rigoureuses au Grand Roi, — qu'ils ont fait naître un soupçon contre eux-mêmes. En particulier, ils ont donné à la critique lieu de faire la question très-naturelle : comment se fit-il que Thucydide laissa sans le signaler cet exploit magnifique d'Athènes? Or la réponse à cette question est que le traité en lui-même n'avait pas une grande importance : c'est l'état des faits et des relations impliqué dans le traité et existant en substance avant qu'il fût conclu, qui constitue la gloire réelle d'Athènes. Mais pour les écrivains plus récents, le traité se présentait comme la preuve lisible de faits qui de leur temps étaient passés et n'existaient plus ; tandis que Thucydide et ses contemporains, qui vivaient dans la plénitude même de l'empire athénien, ne faisaient certainement point appel au traité comme à une preuve, et pouvaient bien l'omettre même comme un événement, quand ils s'attachaient à condenser le récit. Bien que Thucydide n'ait pas mentionné le traité, il ne dit rien qui en détruise la réalité, et il dit beaucoup de choses qui sont en plein accord avec elle. Car nous pouvons démontrer même d'après lui, — 1° que toutes les hostilités ouvertes et directes entre Athènes et la Perse cessèrent, après les victoires que nous avons mentionnées plus haut des Athéniens près de Kypros : qu'Athènes renonce à cette île, qui n'est pas comprise par Thucydide dans son catalogue d'alliés athéniens antérieurement à la guerre du Péloponèse (1); et que cette ville ne donna plus son aide au roi révolté Amyrtæos en Égypte; 2° que jusqu'à l'époque où la puissance athénienne fut abattue par l'échec ruineux essuyé à Syracuse, les satrapes per-

(1) Thucyd. II, 14.

Digitized by Google

sans ne levèrent aucun tribut en Asie Mineure sur les villes grecques de la côte, que les vaisseaux de guerre persans ne furent pas autorisés à paraître dans les eaux de la mer Ægée (1), et que le roi de Perse ne fut pas non plus admis

(1) Thucyd. VIII, 5, 6, 56. Comme ceci est un point sur lequel quelques savants critiques ont fait des représentations très-erronées, et en particulier Dahlmann et Manso (V. les traités cités dans la note subséquente, p. 321), je transcris le passage de Thucydide. Il parle de l'hiver de 412 avant J.-C. suivant immédiatement la ruine de l'armée athénienne à Syracuse, et après que des efforts redoublés avaient été faits (même quelques mois avant que cette ruine s'effectuât réellement) pour exciter une conduite hostile et active contre Athènes de tous les côtés (Thucyd. VII, 25) : car on voyait que c'était une occasion propice de porter à la puissance athénienne un coup sérieux. Le satrape Tissaphernês encouragea les habitants de Chios et les Erythræens à se révolter, il envoya avec eux un ambassadeur à Sparte chargé de paroles persuasives et de promesses d'aide, — ἐπήγετο καὶ ὁ Τισσαφέρνης τοὺς Πελοποννησίους καὶ ὑπισχνεῖτο τροφὴν παρέξειν. Ὑπὸ βασιλέως γὰρ νεωστὶ ἐτύγχανε πεπραγμένος τοὺς ἐκ τῆς ἑαυτοῦ ἀρχῆς φόρους, οὓς δ' Ἀθηναίους ἀπὸ τῶν Ἑλληνίδων πόλεων οὐ δυνάμενος πράσσεσθαι ἐπωφείλησε. Τούς τε οὖν φόρους μᾶλλον ἐνόμιζε κομιεῖσθαι, κακώσας τοὺς Ἀθηναίους, καὶ ἅμα βασιλεῖ ξυμμάχους Λακεδαιμονίους ποιήσειν, etc. Dans le chapitre suivant, Thucydide nous dit que le satrape Pharnabazos eut besoin d'obtenir l'aide lacédæmonienne de la même manière que Tissaphernês pour sa satrapie également, afin de pouvoir détacher d'Athènes les cités grecques et d'être en état de lever le tribut sur elles. Deux Grecs vont à Sparte, envoyés par Pharnabazos, — ὅπως ναῦς κομίσειαν ἐς τὸν Ἑλλήσποντον, καὶ αὐτὸς, εἰ δύναιτο ἅπερ ὁ Τισσαφέρνης προὐθυμεῖτο, τάς τε ἐν τῇ ἑαυτοῦ ἀρχῇ πόλεις Ἀθηναίων ἀποστήσειε διὰ τοὺς φόρους, καὶ ἀφ' ἑαυτοῦ βασιλεῖ τὴν ξυμμαχίαν τῶν Λακεδαιμονίων ποιήσειε.

Ces passages (c'est étrange à dire) sont considérés par Manso et par Dahlmann comme montrant que les cités grecques sur la côte asiatique, bien que soumises à l'empire athénien, continuaient néanmoins à payer régulièrement leur tribut à Suse. Quant à moi, ces passages me paraissent réfuter cette même supposition; ils prouvent qu'il était essentiel pour le satrape de détacher ces cités de l'empire athénien, comme moyen de procurer à la Perse un tribu tiré d'elles : que l'empire athénien, tant qu'il dura, l'empêcha d'obtenir aucun tribut des villes sujettes de cet empire. Manso et Dahlmann ont négligé le sens important de l'adverbe de temps νεωστὶ — « dernièrement. » Par ce mot, Thucydide donne à entendre expressément que la cour de Suse avait *récemment seulement* demandé à Tissaphernês et à Pharnabazos un tribut des Grecs maritimes compris dans leurs satrapies : et il implique que *jusqu'à un temps récent aucune demande pareille* ne leur avait été faite. *La cour de Suse*, informée sans doute par des exilés grecs et des agents, des embarras dans lesquels Athènes était tombée, regarda ce moment comme favorable pour exiger des tributs, auxquels elle se considérait toujours sans doute comme ayant droit, bien que la puissance d'Athènes l'eût forcée à y renoncer. En conséquence, la demande fut alors pour la première fois envoyée à Tissaphernês, et il « en *devint débiteur* »

à être souverain du pays jusqu'à la côte. Accordant donc que nous fussions même obligés, par le silence de Thucydide, de

---

envers la cour (ἐπωφείλησε), jusqu'à ce qu'il pût les percevoir; ce qu'il ne put faire, même alors, malgré les embarras d'Athènes, — et ce que, *à fortiori*, il n'aurait pu faire auparavant, quand Athènes était dans la plénitude de sa puissance.

Ces passages nous apprennent deux faits importants :

1. Que les cités asiatiques maritimes appartenant à l'empire athénien ne payèrent pas de tribut à Suse, depuis la date de l'organisation complète de la confédération athénienne jusqu'à une époque qui suivit la défaite des Athéniens en Sicile.

2. Que néanmoins ces cités continuèrent toujours, pendant toute cette période, de rester enregistrées sur les livres du roi de Perse, chacune pour son tribut particulier ; la cour de Perse attendant un moment propice pour se présenter, quand elle serait en état d'imposer ses demandes, par suite d'un malheur fondant sur Athènes.

Cet état de relations entre les Grecs asiatiques et la cour de Perse sous l'empire athénien, prouvé par Thucydide, nous permet d'expliquer un passage d'Hérodote, sur lequel Manso et Dahlmann ont insisté tous deux aussi (p. 94) avec une plausibilité un peu plus apparente, comme prouvant leur manière de voir le cas. Hérodote, après avoir décrit le nouvel arrangement et le nouveau mesurage des territoires des cités ioniennes par le satrape Artaphernês (vers 493 avant J.-C., après la répression de la révolte ionienne), continue en disant qu'il établit l'assiette du tribut pour chacune d'elles selon ce nouveau mesurage, et que l'assiette resta sans changement jusqu'à son propre temps (d'Hérodote). — Καὶ τὰς χώρας σφέων μετρήσας κατὰ παρασάγγας ..... φόρους ἔταξε ἑκάστοισι, οἳ κατὰ χώρην διατελέουσι ἔχοντες ἐκ τούτου τοῦ χρόνου αἰεὶ ἔτι καὶ ἐς ἐμὲ, ὡς ἐτάχθησαν ἐξ Αρταφέρνεος · ἐτάχθησαν δὲ σχεδὸν κατὰ τὰ αὐτὰ τὰ καὶ πρότερον εἶχον (VI, 42). Or, Dahlmann et Manso prétendent qu'Hérodote affirme ici que le tribut des cités ioniennes à la Perse avait été payé d'une manière continue et régulière jusqu'à son époque. Mais, à mon avis, c'est une erreur; Hérodote ne parle pas du *payement*, mais de l'*imposition* : et c'étaient deux choses très-différentes, comme Thucydide le donne clairement à entendre dans le passage que j'ai cité plus haut. L'*imposition* de toutes les cités ioniennes inscrites sur les livres du roi de Perse resta sans aucun changement pendant l'empire athénien ; mais le *payement* ne fut exigé qu'à une époque précédant immédiatement 412 avant J.-C., où l'on supposa que les Athéniens étaient trop faibles pour s'y opposer. Il est évident par le compte des revenus persans en général, dans toutes les satrapies, que nous trouvons dans le troisième livre d'Hérodote, qu'il avait eu accès aux comptes officiels des finances persanes, ou du moins auprès des secrétaires grecs qui les connaissaient. On lui dit que ces impositions restèrent sans changement à partir de l'époque d'Artaphernês : furent-elles *réalisées* ou non? c'était une autre question à laquelle les « livres » ne répondaient probablement pas, et qu'il pouvait savoir ou ne pas savoir.

Les passages de Thucydide cités plus haut me semblent fournir une preuve positive que les cités grecques sur la côte asiatique ne payèrent pas de tribut à la Perse pendant la durée de l'empire athénien. Mais, quand il n'y aurait pas cette preuve positive, je soutiendrais encore la même opinion. Car, si ces Grecs continuaient à payer tribut, que

Digitized by Google

conclure qu'il ne se signât point de traité, nous le serions encore de conclure également, d'après ses affirmations positives, qu'un état de fait historique tel que celui que reconnaissait et prescrivait le traité, fut effectivement réalisé. Mais quand nous songeons en outre qu'Hérodote (1) certifie la visite de Kallias et d'autres ambassadeurs athéniens à la cour de Suse, nous ne pouvons pas donner d'autre explication de cette visite aussi probable que la réalité de ce traité. Certainement aucun ambassadeur n'y serait allé pendant un état de guerre reconnu; et bien qu'on puisse avancer comme possible qu'ils y soient allés dans la pensée de conclure un traité, et que cependant ils n'aient pas réussi, — ce serait restreindre les limites de la possibilité au delà de ce qui est raisonnable (2).

---

signifient ces phrases, qu'ils s'étaient « *révoltés* contre la Perse, » qu'ils « *avaient été délivrés* du roi, » — (οἱ ἀποστάντες βασιλέως Ἕλληνες — οἱ ἀπὸ Ἰωνίας καὶ Ἑλλησπόντου ἤδη ἀφεστηκότες ἀπὸ βασιλέως — ὅσοι ἀπὸ βασιλέως νεωστὶ ἠλευθέρωντο. Thucyd. I, 18, 89, 95).

Voilà pour le payement du tribut. On trouvera dans Thucydide (VIII, 56) (cf. Diodore, IV, 26) une preuve relative à l'autre point, à savoir que, entre 477 et 412 avant J.-C., on ne souffrait aucun vaisseau persan le long des côtes de l'Iônia; lesquelles côtes, bien que réclamées par le roi des Perses, n'étaient pas reconnues par les Grecs comme appartenant à ce prince.

(1) Hérodote, VIII, 151. Diodore dit aussi que cette paix fut conclue par Kallias l'Athénien (XII, 4).

(2) Je conclus, en somme, en faveur de ce traité comme étant un fait historique, — bien que je sente que quelques-uns des arguments présentés contre lui ne sont pas sans force. M. Mitford et le Dr Thirlwall (ch. 17, p. 474), aussi bien que Manso et Dahlmann, pour n'en pas mentionner d'autres, ont combattu la réalité du traité; et l'auteur, cité en dernier lieu, a examiné le cas en détail et avancé tous les motifs d'objection; parmi quelques-uns qui me paraissent réellement sérieux, il en présente d'autres qui me semblent faibles et non défendables (Manso, Sparta, vol. III. Beylage, X, p. 471; Dahlmann, Forschungen auf dem Gebiete der Geschichte, vol. I. Ueber den Kimonischen Frieden, p. 1-148). Boeckh admet ce traité comme un fait historique.

Si nous nions complétement la réalité historique du traité, nous devons adopter quelque hypothèse semblable à celle de Dahlmann (p. 40): — « La mention et l'affirmation distinctes de cette paix comme ayant été conclue formellement, me paraissent être nées pour la première fois dans les écoles des rhéteurs à Athènes, peu après la paix d'Antalkidas, et comme une antithèse oratoire à opposer à cette paix. »

A ceci nous devons ajouter la supposition que quelques personnes doivent avoir pris la peine de faire graver cette paix fabriquée sur une colonne, et de la faire placer soit dans le Metrôon, soit quelque part ailleurs à

Digitized by Google

Nous pouvons donc croire à la réalité de ce traité entre Athènes et la Perse, improprement appelé le traité Kimonien; improprement, puisque non-seulement il fut conclu après la mort de Kimôn, mais que les victoires athéniennes qui en amenèrent immédiatement la conclusion furent gagnées après sa mort. Bien plus, — la probabilité est que, si Kimôn eût vécu, il n'aurait pas été conclu du tout. Car son intérêt aussi bien que sa gloire le menait à poursuivre la guerre contre la Perse, puisqu'il ne pouvait tenir tête à son rival Periklês, ni comme homme d'État ni comme ora-

---

Athènes parmi les monuments des gloires athéniennes. Car il est certain qu'elle était gravée ainsi sur une colonne (Théopompe ap. Harpokrat. Ἀττικοῖς γράμμασι). Le soupçon avancé par Théopompe (et fondé sur le fait que la paix était gravée non en ancien attique, mais en lettres ioniennes, — cette dernière sorte d'écriture n'ayant été rendue légale à Athènes qu'après l'archontat d'Eukleidês), à savoir que le traité fut une invention subséquente et non une réalité historique, n'a pas beaucoup de valeur à mes yeux. En admettant que la paix soit réelle, elle fut naturellement rédigée et gravée dans les caractères employés habituellement parmi les cités ioniennes de l'Asie Mineure; puisque c'étaient elles qui y étaient le plus spécialement intéressées; ou elle pourrait avoir été gravée de nouveau, si l'on songe que près d'un siècle devait s'être écoulé entre la conclusion du traité et le temps où Théopompe vit la colonne. J'avoue que l'hypothèse de Dahlmann me paraît plus improbable que la réalité historique du traité. A mon avis, il est plus vraisemblable qu'il y *eut* un traité, et que les orateurs ont dit à son sujet des choses exagérées et fausses, — qu'il n'est probable qu'ils aient fabriqué le traité dès le commencement de propos délibéré, et en y ajoutant le faux nom d'un ambassadeur.

Dahlmann expose avec force et justesse (tâche aisée, à la vérité) les assertions vagues, illogiques et vaniteuses des orateurs relativement à ce traité. L'erreur chronologique à l'aide de laquelle on assurait qu'il avait été conclu peu après les victoires de l'Eurymedôn (et qu'il se rattachait ainsi au nom de Kimôn), est une des circonstances qui ont le plus contribué à décréditer les témoins qui l'attestaient; mais nous ne devons pas oublier qu'Ephore (en admettant que Diodore dans ce cas copie Ephore, ce qui est extrêmement probable, — XII, 3, 4) ne tomba pas dans cette erreur, mais qu'il mit le traité à sa vraie place chronologique, après l'expédition athénienne sous Kimôn contre Kypros et l'Égypte en 450-449 avant J.-C. Kimôn mourut avant que les grands résultats de cette expédition fussent achevés, comme nous le savons par Thucydide. Sur ce point, Diodore parle d'une manière équivoque, mais qui donne plutôt à entendre que Kimôn vécut pour achever le tout, et qu'il mourut ensuite de maladie.

On a aussi très-justement critiqué l'absurde exagération d'Isokrate, qui dit que le traité obligeait les rois de Perse à ne pas venir à l'ouest du fleuve Halys. Il répète cette assertion dans deux discours différents (Areopagit. p. 150; Panathenaic. p. 432).

Digitized by Google

teur, et qu'il ne pouvait conserver sa popularité que par le même moyen qui lui avait servi à l'acquérir, — des victoires et du butin aux dépens des Perses. Sa mort assura un ascendant plus complet à Periklês, dont la politique et le caractère avaient une tournure complétement opposée (1); tandis que même Thucydidês, fils de Melêsias, qui succéda à Kimôn, son parent, comme chef du parti opposé à Periklês, était aussi un homme du sénat et de l'assemblée publique plutôt que de campagnes et de conquêtes. Opposé aux entreprises lointaines et aux acquisitions précaires, Periklês était désireux seulement de maintenir entier l'ascendant hellénique d'Athènes, alors à son apogée. Il savait bien que la force et la vigilance d'Athènes sans partage ne seraient pas de trop pour cet objet, — et dans le fait elles ne furent pas suffisantes, comme nous le verrons bientôt. Dans de telles dispositions, il était naturellement content de conclure une paix qui excluait les Perses de toutes les côtes de l'Asie Mineure à l'ouest des îles Chelidonéennes, aussi bien que de toutes les eaux de la mer Ægée, sous la simple condition que les Athéniens renonceraient à de nouvelles agressions contre Kypros, la Phénicie, la Cilicie et l'Égypte. Le grand roi, de son côté, avait eu une expérience suffisante de l'énergie athénienne pour craindre les conséquences de pareilles agressions, si elles étaient continuées. Il ne perdait pas beaucoup en abandonnant formellement un tribut qu'à ce moment il avait peu d'espoir de réaliser, et que naturellement il projetait de reprendre à la première occasion favorable. En pesant toutes ces circonstances, nous trouverons que la paix, improprement appelée Kimonienne, résulte naturellement de la position et des sentiments des parties contractantes.

Athènes était alors en paix tant au dehors qu'à l'intérieur, sous l'administration de Periklês, avec un grand empire, une grande flotte et un trésor accumulé considérable. Le fond commun, composé des contributions des confédérés, et dé-

(1) Plutarque, Periklês, c. 21-28.

Digitized by Google

posé à Dèlos dans l'origine, avait été, avant cette époque, transféré à l'akropolis d'Athènes. A quel moment précis s'opéra cette translation, c'est ce que nous ne pouvons dire. Nous ne sommes pas non plus en état de déterminer les phases successives par lesquelles la confédération, surtout avec le libre consentement de ses propres membres, finit par être transformée d'un corps de guerriers actifs et armés sous la direction d'Athènes, en payeurs de tribut désarmés et passifs, défendus par les forces militaires de cette république; d'alliés libres, se réunissant à Dèlos et se déterminant d'eux-mêmes en sujets isolés, envoyant leur tribut annuel et attendant des ordres athéniens. Mais il paraîtrait que le changement s'était effectué avant cette époque. Quelques-uns des plus résolus des alliés avaient essayé de se séparer; mais Athènes les avait contraints par la force et réduits à la condition de payeurs de tribut sans vaisseaux ni défense. Chios, Lesbos et Samos étaient alors les seuls alliés libres et armés sur le pied primitif. Chaque changement successif d'un allié armé en tributaire, — chaque réduction d'un séparatiste, — tendaient naturellement à diminuer le nombre et à affaiblir l'autorité de l'assemblée dèlienne. Et ce qui était pire encore, ils modifiaient les relations et les sentiments réciproques tant d'Athènes que de ses alliés, en faisant de la première un despote en quelque sorte, et en rabaissant les seconds à l'état de simples sujets passifs.

Naturellement la manifestation palpable du changement a dû être la translation du fonds confédéré de Dèlos à Athènes. La seule circonstance que nous connaissions relativement à cette translation est qu'elle fut proposée par les Samiens (1), — la seconde puissance de la confédération, inférieure seulement à Athènes, et moins que toute autre disposée à favoriser quelque entreprise ou quelque mauvais dessein des Athéniens. On dit de plus que, quand les Samiens la proposèrent, Aristeidès la caractérisa comme une motion injuste, mais utile; toutefois, nous pouvons raisonnablement douter

(1) Plutarque, Aristeidês, c. 25.

Digitized by Google

qu'elle se soit effectuée pendant sa vie. Quand l'assemblée de Dêlos cessa d'être assez complétement suivie pour commander le respect; — quand la guerre fut allumée non-seulement avec la Perse, mais avec Ægina et le Péloponèse, — les Samiens purent assez naturellement comprendre que le fonds considérable amassé, avec ce qui s'y ajoutait constamment chaque année, serait plus en sûreté à Athènes qu'à Dêlos, île qui demanderait une garnison et une escadre permanentes pour la garantir d'une attaque. Mais quels qu'aient pu être les motifs de la conduite des Samiens, quand nous les voyons se mettre en avant pour proposer la translation, nous pouvons en conclure avec raison qu'elle ne déplut pas, qu'elle ne parut pas injuste aux membres les plus importants de la confédération, et que ce ne fut pas un exercice impérieux et arbitraire de pouvoir, comme on l'a souvent appelé, de la part d'Athènes.

Après la fin de la guerre avec Ægina et les conséquences de la bataille d'Œnophyta, la position d'Athènes changea de plus en plus. Elle acquit un catalogue considérable de nouveaux alliés, en partie tributaires, comme Ægina, — en partie dans les mêmes rapports que Chios, Lesbos et Samos; c'est-à-dire obligés seulement à une conformité de politique étrangère et au service militaire. Dans cette dernière catégorie étaient Megara, les cités bœôtiennes, les Phokiens, les Lokriens, etc. Tous ces peuples, bien qu'alliés d'Athènes, étaient étrangers à Dêlos et à la confédération contre la Perse; et en conséquence cette confédération passa insensiblement à l'état de fait historique, et fit place à la nouvelle conception d'Athènes souveraine avec sa liste étendue d'alliés, en partie libres, en partie sujets. Cette transition, née naturellement du caractère et de l'état des confédérés eux-mêmes, fut ainsi considérablement hâtée par les acquisitions d'Athènes étrangères à la confédération. Elle fut alors non-seulement le premier État maritime de la Grèce, mais peut-être l'égale de Sparte même en puissance sur terre; — car elle possédait dans son alliance Megara, la Bœôtia, la Phokis, la Lokris, avec l'Achæa et Trœzen, dans le Péloponèse. Tout considérable que fût déjà cet agrégat, tant sur terre

Digitized by Google

que sur mer, cependant la grandeur du tribut annuel, et plus encore le caractère des Athéniens eux-mêmes, supérieurs à tous les Grecs dans cette combinaison d'énergie et de discipline qui est la grande cause du progrès, menaçaient de s'accroître encore davantage. Occupant le port mégarien de Pêgæ, les Athéniens avaient tout moyen d'agir sur mer des deux côtés de l'isthme de Corinthe; mais ce qui avait pour eux encore plus d'importance, par leur possession de la Megaris et des hautes terres de Geraneia, ils pouvaient empêcher toute armée de terre de sortir du Péloponèse, et étaient ainsi (si l'on considère en outre leur empire sur mer) complétement inattaquables en Attique.

Toujours depuis l'échec de Xerxès, Athènes avait continué à avancer dans un cours non interrompu de puissance et de prospérité à l'intérieur, aussi bien que de victoires et d'ascendant au dehors, — à une seule exception près, l'entreprise ruineuse en Égypte. En voyant donc l'état de la Grèce vers 448 avant J.-C., — après la conclusion de la trêve de cinq ans entre les Péloponésiens et Athènes, et de la paix Kimonienne ainsi appelée entre la Perse et Athènes, — un Grec doué de discernement pouvait bien compter sur un nouvel agrandissement de cet État souverain comme tendance de l'époque. Et accoutumé comme l'était tout Grec à la conception de l'autonomie séparée des villes comme essentielle à un homme libre et à un citoyen, une telle perspective ne pouvait inspirer que de la terreur et de l'aversion. La sympathie des Péloponésiens pour les États insulaires et ultramaritimes, qui constituaient la confédération primitive d'Athènes, n'était pas considérable. Mais quand l'île dôrienne d'Ægina fut subjuguée aussi, et passa à l'état d'un tributaire sans défense, ils ressentirent le coup profondément à tous égards. L'ancienne célébrité de cette île mémorable et l'éminent service rendu à la bataille de Salamis, n'avaient pas pu la protéger; tandis que ces grandes familles æginétaines, dont Pindare célèbre les victoires aux jeux sacrés dans une partie considérable de ses odes, faisaient entendre le langage de la plainte et de l'indignation chez leurs nombreux « hôtes » dans toutes les cités hellé-

Digitized by Google

niques. Naturellement, le même sentiment antiathénien régnait dans ces États péloponésiens qui avaient été engagés dans une hostilité réelle avec Athènes, Corinthe, Sikyôn, Epidauros, etc., aussi bien que dans Sparte, jadis le chef reconnu de la Hellas, mais alors tacitement dégradée de cette prééminence, déjouée dans ses projets relativement à la Bœôtia et exposée à voir brûler son port à Gythion sans pouvoir même reprendre sa revanche sur l'Attique. En réunissant toutes ces circonstances, nous pouvons comprendre le sentiment puissant de mécontentement et d'appréhension répandu alors si largement en Grèce contre la cité soudainement parvenue au despotisme, dont l'ascendant, récemment acquis, soutenu par des forces supérieures et non reconnu comme légitime, — menaçait néanmoins de s'accroître encore davantage. Seize ans plus tard, on verra ce même sentiment faire explosion et amener la guerre du Péloponèse. Mais il s'enracina dans l'esprit grec pendant cette période à laquelle nous sommes maintenant arrivé, où Athènes était beaucoup plus formidable qu'elle n'était parvenue à l'être au commencement de cette guerre. Nous pouvons difficilement expliquer ou apprécier les idées de cette période plus récente, si nous ne les prenons comme transmises à partir de la date plus ancienne de la trêve de cinq ans (vers 451-446 av. J.-C.).

Cependant, tout formidable que fût en réalité l'empire athénien et qu'en même temps il parût être, ce sentiment d'antipathie répandu au loin se trouva être plus fort, de sorte qu'au lieu de s'agrandir, comme il menaçait de le faire, l'empire subit une diminution très-considérable. Ce ne fut pas l'attaque d'ennemis déclarés qui en fut la cause, car pendant la trêve de cinq ans, Sparte n'entreprit qu'un seul mouvement, et cela non pas contre l'Attique; elle envoya des troupes à Delphes, dans une expédition décorée du nom de Guerre Sacrée, — chassa les Phokiens, qui s'étaient arrogé l'administration du temple, — et la rendirent aux Delphiens indigènes. Les Athéniens ne s'y opposèrent pas directement; mais aussitôt que les Lacédæmoniens furent partis, ils s'y rendirent eux-mêmes et replacèrent le temple

Digitized by Google

dans les mains des Phokiens, qui étaient alors leurs alliés (1). Les Delphiens étaient membres de la ligue phokienne, et il y avait une dispute d'ancienne date quant à l'administration du temple, — sur la question de savoir si elle leur appartenait séparément ou aux Phokiens collectivement. La faveur de ceux qui l'administraient comptait comme un élément d'une importance considérable dans la politique grecque; les sympathies des principaux Delphiens les conduisaient à embrasser le parti de Sparte; mais les Athéniens espéraient alors neutraliser cette tendance au moyen de leur prépondérance en Phokis. On ne nous dit pas que les Lacédæmoniens aient pris aucune mesure ultérieure en voyant leurs projets déjoués par Athènes, — preuve significative de la politique de cette époque.

Le coup qui fit tomber l'empire athénien de cette hauteur, la plus grande qu'il ait atteint, fut frappé par les sujets eux-mêmes. L'ascendant des Athéniens sur la Bœôtia, la Phokis, la Lokris et l'Eubœa était maintenu, non pas au moyen de garnisons, mais par des partis intérieurs favorables à Athènes et par une forme appropriée de gouvernement, — précisément de la même manière que Sparte maintenait son influence sur ses alliés péloponésiens (2). Après la victoire d'Œnophyta, les Athéniens avaient détruit les gouvernements des cités bœôtiennes établies par Sparte avant la bataille de Tanagra, et les avaient remplacés par des démocraties à Thêbes et ailleurs. Un grand nombre des anciens principaux citoyens avaient ainsi été envoyés en exil; et comme la même chose s'était passée en Phokis et en Lokris, il y avait à cette époque un corps collectif considérable d'exilés, Bœôtiens, Phokiens, Lokriens, Eubœens, Æginétains, etc., tous animés d'un sentiment amer d'hostilité contre Athènes, et prêts à se joindre à toute attaque

(1) Thucyd. I, 112 : cf. Philochore. Fragm. 88, éd. Didot.

(2) Thucyd. I, 19. Λακεδαιμόνιοι, οὐχ ὑποτελεῖς ἔχοντες φόρον τοὺς ξυμμάχους, κατ' ὀλιγαρχίαν δὲ σφίσιν αὐτοῖς μόνον ἐπιτηδείως ὅπως πολιτεύσουσι θεραπεύοντες — le même encore, I. 76-144.

Digitized by Google

dirigée contre son pouvoir. Nous apprenons de plus que la démocratie (1) établie à Thêbes après la bataille d'Œnophyta était mal conduite et pleine de désordres : circonstance qui exposait encore plus la Bœôtia aux projets d'assaillants à l'affût de tous les points faibles.

Ces divers exilés, réunissant tous leurs forces et concertant des mesures avec leurs partisans de l'intérieur, réussirent à s'emparer d'Orchomenos, de Chæroneia et de quelques autres places moins importantes en Bœôtia. Le général athénien Tolmidês marcha, pour les chasser, avec mille hoplites athéniens et un corps auxiliaire d'alliés. Il paraît que cette marche fut entreprise d'une manière précipitée et irréfléchie. Les hoplites de Tolmidês, principalement volontaires, jeunes, et appartenant aux meilleures familles d'Athènes, dédaignaient trop l'ennemi pour attendre des forces plus considérables et plus imposantes; et le peuple ne voulut pas même écouter Periklês, quand il l'avertit que l'expédition était pleine de danger, et l'adjura de ne pas la tenter sans des troupes plus nombreuses aussi bien que sans de plus grandes précautions (2). Dans le fait ses prédictions furent justifiées d'une manière fatale. Bien que Tolmidês réussît dans sa première entreprise, — la reprise de Chæroneia, où il mit une garnison, — toutefois pendant sa marche, faite probablement sans précaution et en désordre, en s'éloignant de cette ville, il fut surpris et attaqué à l'improviste, près de Korôneia, par le corps combiné des exilés et de leurs partisans. Il n'y eut jamais dans l'histoire grecque de défaite plus complète ni plus ruineuse. Tolmidês lui-même fut tué avec beaucoup d'hoplites athéniens, tandis qu'un nombre

---

(1) Aristote, Polit. V, 2, 6. Καὶ ἐν Θήβαις μετὰ τὴν ἐν Οἰνοφύτοις μάχην, κακῶς πολιτευομένων, ἡ δημοκρατία διεφθάρη.

(2) Plutarque, Periklês, c. 18 ; et sa comparaison entre Periklês et Fabius Maximus, c. 3.

Kleinias, père du célèbre Alkibiadês, fut tué dans cette bataille; il avait servi trente-trois ans auparavant à la bataille navale d'Artemision ; il ne peut donc pas être compté parmi les jeunes guerriers, bien qu'étant un personnage du premier rang (Plut. Alkibiad. c. 1).

Digitized by Google

considérable d'entre eux furent faits prisonniers. Afin de recouvrer ces prisonniers, qui appartenaient aux meilleures familles de la ville, les Athéniens se soumirent à un arrangement en vertu duquel ils convinrent d'évacuer complétement la Bœôtia. Dans toutes les villes de ce pays, les exilés furent rétablis, le gouvernement démocratique renversé, et la Bœôtia, d'alliée d'Athènes qu'elle était, devint son ennemie acharnée (1). Longtemps, en effet, l'issue fatale de cet engagement resta gravée dans la mémoire des Athéniens (2), et leur inspira une appréhension de la supériorité des Bœôtiens pesamment armés sur terre. Mais si les hoplites sous Tolmidès avaient été tous tués dans le combat, leur mort aurait probablement été vengée et la Bœôtia n'aurait pas été perdue, — tandis que dans le cas de citoyens vivants, les Athéniens ne jugeaient pas de sacrifice trop grand pour les racheter. Nous découvrirons ci-après, dans les Lacédæmoniens, un sentiment très-semblable, relativement à leurs frères pris à Spakteria.

Les conséquences calamiteuses de cette défaite fondirent sur Athènes en se succédant rapidement et en grand nombre. Les exilés réunis, étant arrivés à leurs fins en Bœôtia, se mirent en devoir à la fois de chasser le gouvernement favorable à Athènes de la Phokis et de la Lokris, et de porter la flamme de la révolte en Eubœa. C'est vers cette île importante que Periklês lui-même se dirigea sur-le-champ, à la tête d'une puissante armée; mais avant qu'il eût le temps de la reconquérir complétement, il fut rappelé à Athènes par une nouvelle d'un caractère encore plus formidable. Les Mégariens s'étaient révoltés contre Athènes. Par suite d'une conspiration ourdie antérieurement, une division d'hoplites de Corinthe, de Sikyôn et d'Epidauros, était déjà admise comme garnison dans leur ville; les soldats athéniens qui veillaient sur les Longs Murs avaient été accablés et tués,

(1) Thucyd. I, 113; Diodore, XII, 6. Platée paraît avoir été considérée comme entièrement séparée de la Bœôtia; elle resta unie à Athènes aussi intimement qu'auparavant.

(2) Xénophon, Memorab. III, 5, 4.

Digitized by Google

excepté un petit nombre qui échappa et s'enfuit dans le port fortifié de Nisæa. Comme pour faire sentir immédiatement aux Athéniens combien ce désastre les affectait sérieusement, par l'ouverture de la route qui passait par Geraneia, on annonça que Pleistoanax, roi de Sparte, était déjà en marche pour envahir l'Attique. Il conduisit en effet une armée, composée de Lacédæmoniens et de Péloponésiens mêlés, en Attique, jusque dans le voisinage d'Eleusis et de la plaine Thriasienne. Il était très-jeune, de sorte qu'un Spartiate d'un âge mûr, Kleandridês, avait été attaché à sa personne, par les éphores, comme adjudant et conseiller. Periklês (dit-on) persuada à la fois l'un et l'autre, au moyen de présents considérables, d'évacuer l'Attique sans avancer jusqu'à Athènes. Nous pouvons bien douter qu'ils eussent assez de forces pour s'aventurer si loin dans l'intérieur, et nous ferons remarquer ci-après les grandes précautions qu'Archidamos jugea nécessaires pour conduire son invasion, bien qu'à la tête d'une armée plus imposante. Néanmoins, à leur retour, les Lacédæmoniens, croyant qu'ils auraient pu compléter leur expédition, les reconnurent tous deux coupables de vénalité. Ils furent bannis tous les deux : Kleandridês ne revint jamais, et Pleistoanax lui-même vécut pendant longtemps dans un sanctuaire près du temple d'Athênê à Tegea, jusqu'à ce qu'enfin il se procurât son rappel en pratiquant la prêtresse de Delphes, et en faisant agir des conseils achetés sur les autorités de Sparte (1).

Aussitôt que les Lacédæmoniens se furent retirés de l'Attique, Periklês retourna avec ses forces en Eubœa et reconquit l'île complétement. Avec cette prévoyance qui le distingua toujours comme militaire, si opposée à la témérité fatale de Tolmidês, il prit avec lui une force écrasante de cinquante trirèmes et de cinq mille hoplites. Il reçut la reddition de la plupart des villes Eubœennes, et changea le gouvernement de Chalkis en chassant l'opulente oligarchie appelée les Hippobotæ. Mais les habitants d'Histiæa, au nord

(1) Thucyd. I, 114; V, 16; Plutarque, Periklês, c. 22.

Digitized by Google

de l'île, qui avaient pris un bâtiment marchand athénien et en avaient massacré tout l'équipage, furent traités plus sévèrement; la population libre fut chassée tout entière ou en grande partie, et la terre distribuée entre des Klêruchi athéniens ou citoyens établis au dehors. (1).

Toutefois, l'Eubœa reconquise fut loin de rétablir Athènes dans l'état qu'elle avait occupé avant le fatal engagement de Korôneia. Son empire, sur terre, était perdu sans retour, en même temps que son influence nouvellement acquise sur l'oracle de Delphes; et elle revenait à son ancienne condition de puissance exclusivement maritime. Car, bien qu'elle continuât encore à tenir Nisæa et Pêgæ, cependant sa communication avec le dernier port était alors coupée par la perte de Megara et du territoire à elle appartenant, de sorte qu'elle perdit ainsi son moyen d'agir dans le golfe de Corinthe, et de protéger aussi bien que de tenir dans le respect ses alliés en Achaia. Le port de Nisæa n'était pas non plus de beaucoup d'importance pour elle, détaché qu'il était de la ville à laquelle il appartenait, si ce n'est comme poste pour inquiéter cette ville.

En outre, l'empire précaire qu'elle possédait sur des alliés mal disposés avait été démontré d'une manière propre à encourager des tentatives semblables parmi ses sujets maritimes, tentatives qui étaient alors secondées par des armées péloponésiennes envahissant l'Attique. La crainte d'une telle combinaison d'embarras, et en particulier d'un ennemi auquel on ne pourrait résister et qui porterait la ruine sur le territoire florissant à l'entour d'Eleusis et d'Athènes, prédominait en ce moment dans l'esprit athénien. Nous verrons Periklês, au commencement de la guerre du Péloponèse, quatorze ans plus tard, épuiser toute sa force persuasive; et ne pas réussir sans grande difficulté, à décider ses compatriotes à endurer le mal de l'invasion, — même pour défendre leur empire maritime, et quand les événements avaient mûri par degrés de manière à rendre la perspective de la guerre

(1) Thucyd. I, 114; Plutarque, Periklês, c. 23; Diodore, XII, 7.

Digitized by Google

familière, sinon inévitable. Mais la récente série de malheurs avait éclaté sur eux d'une manière assez rapide et assez inattendue, pour décourager même la confiance athénienne, et pour rendre la perspective d'une guerre prolongée, pleine de tristesse et de danger. La prudence de Periklês leur conseillait sans doute de renoncer à leurs autres possessions ou alliances sur terre, qui étaient dès lors devenues inutiles, afin d'acheter la paix. Mais nous pouvons être sûrs qu'il ne fallait rien moins qu'un extrême découragement temporaire pour amener l'assemblée athénienne à écouter un tel avis et à accepter la paix honteuse qui suivit. Une trêve de trente années fut conclue avec Sparte et ses alliés, au commencement de 445, avant J.-C., en vertu de laquelle Athènes rendait Nisæa, Pêgæ, l'Achaia et Trœzen, — abandonnant ainsi complétement le Péloponèse (1), et souffrant que les Méga-

---

(1) Thucyd. I, 114, 115; II, 21; Diodore, XII, 5. Je ne doute nullement que le mot Achaia employé ici ne signifie le pays au nord du Péloponèse, ordinairement connu sous ce nom. Les soupçons de Goeller et d'autres, qui supposent qu'il signifie non pas ce territoire, mais quelque ville inconnue, me semblent tout à fait dénués de fondement. Thucydide n'a jamais mentionné le moment exact où les Athéniens acquirent l'Achaia comme une alliée dépendante, bien qu'il signale les Achæens (I, 111) dans cette qualité. C'est là un argument, entre bien d'autres, qui prouve que nous devons être prudents en raisonnant d'après le silence de Thucydide contre la réalité d'un événement, — par rapport à cette période entre la guerre des Perses et celle du Péloponèse, où tout son sommaire est si bref.

Quant à la chronologie de ces événements, M. Fynes Clinton fait remarquer : « Les désastres en Bœotia produisirent la révolte de l'Eubœa et de Megara environ dix-huit mois après, en Anthestêrion, 445 avant J.-C, et l'invasion des Péloponésiens en Attique, à l'expiration de la trêve de cinq ans » (ad ann. 447 av. J.-C.).

M. Clinton me semble admettre un intervalle plus long qu'il n'est probable. J'incline à croire que la révolte de l'Eubœa et de Megara suivit de plus près les désastres subis en Bœôtia, malgré le compte d'archontes donné par Diodore : οὐ πολλῷ ὕστερον, l'expression de Thucydide, ne veut pas dire probablement plus de trois ou quatre mois, et toute la série d'événements était évidemment le résultat d'un élan. La trêve ayant été conclue au commencement de 445 avant J.-C, il semble raisonnable de placer la révolte de l'Eubœa et de Megara, aussi bien que l'invasion de l'Attique par Pleistoanax, en 446 avant J.-C, — et les désastres en Bœôtia soit au commencement de 446, soit à la fin de 447 avant J.-C.

En outre, il n'est pas sans danger d'admettre (comme le fait M. Clinton, ad ann. 450, aussi bien que le docteur Thirlwall, Hist. Gr. ch. 17,p. 478) que la trêve de cinq ans a dû réellement expirer avant que Pleistoanax et les

Digitized by Google

riens (avec tout leur territoire et leurs deux ports) fussent comptés parmi les alliés péloponésiens de Sparte.

Ce fut surtout aux Mégariens que fut dû le changement de position d'Athènes après cette trêve : ce fut leur séparation d'avec l'Attique et leur jonction avec les Péloponésiens qui exposèrent l'Attique à une invasion. De là naquit la haine mortelle que les Athéniens conçurent contre Megara et qui se manifesta pendant les années suivantes, — sentiment d'autant plus naturel que Megara avait spontanément recherché l'alliance d'Athènes peu d'années auparavant, comme protection contre les Corinthiens, et avait ensuite, sans aucun mauvais traitement connu de la part d'Athènes, brisé l'alliance et s'était déclarée son ennemie, avec la conséquence de la rendre vulnérable du côté de la terre. Dans de telles circonstances, nous ne serons pas surpris de voir l'antipathie d'Athènes contre Megara, fortement prononcée, au point que le système d'exclusion que les Athéniens adoptèrent contre elle fut au nombre des causes les plus marquantes de la guerre du Péloponèse.

Après avoir tracé ce que nous pouvons appeler les relations étrangères d'Athènes jusqu'à la trêve de trente ans, nous devons mentionner les importants changements intérieurs et constitutionnels qu'elle avait éprouvés pendant le même intervalle.

Lacédæmoniens envahissent l'Attique: la trêve de trente ans, conclue plus tard, n'acheva pas tout son temps.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

CHANGEMENTS CONSTITUTIONNELS ET JUDICIAIRES A ATHÈNES SOUS PERIKLÊS.

Premier établissement du système judiciaire démocratique à Athènes. — Réunion dans les mêmes mains de fonctions à la fois administratives et judiciaires dans l'ancienne Athènes. — Grands pouvoirs des magistrats, aussi bien que du sénat de l'aréopage. — Magistrats hommes opulents en général. — Tendances oligarchiques du sénat de l'aréopage; — progrès du sentiment démocratique dans la masse des citoyens. — Partis politiques à Athènes. — Periklês et Ephialtês, parti démocratique : Kimôn, parti oligarchique ou conservateur. — Dikasteria démocratiques ou cours de jury, constitués par Periklês et par Ephialtês. — Comment ces dikasteria étaient arrangés. — Paye aux dikastes introduite et rendue régulière. — Les magistrats sont privés de leurs fonctions judiciaires, et réduits à des fonctions administratives. — Sénat de l'aréopage ; — son antiquité, — caractère semi-religieux, — puissance de contrôle vaste et illimitée. — Immenses pouvoirs du sénat de l'aréopage, dont il abuse en partie ; — ils devinrent incompatibles avec les sentiments du peuple après l'invasion des Perses. — Nouveaux intérêts et nouvelles tendances naissant à Athènes. — Sénat de l'aréopage. — Centre d'action pour le parti conservateur et pour Kimôn. — Opposition entre Kimôn et Periklês, — héritée de leurs pères. — Caractère et action de Periklês. — Caractère réservé et habitudes philosophiques de Periklês; sa grande habitude des affaires. — Il se donne peu de peine pour chercher la popularité ; — il a moins du démagogue que Kimôn. — Ephialtês, appartenant au parti démocratique, et dans le principe égal à Periklês en influence. — Efforts d'Ephialtês contre l'abus de l'autorité des magistrats. — Kimôn et son parti, plus puissants qu'Ephialtês et que Periklês jusqu'à l'époque où les troupes athéniennes furent renvoyées de Laconie. — Ostracisme de Kimôn. — Mesures prises par Ephialtês et par Periklês pour réduire le pouvoir du sénat de l'aréopage aussi bien que celui des magistrats individuels. — Institution des dikasteria payés. — Les fonctions judiciaires sont séparées des fonctions administratives. — Assassinat d'Ephialtês par le parti conservateur. — Commencement du grand ascendant de Periklês, après la mort d'Ephialtês. — Compromis entre lui et Kimôn. — Brillants succès d'Athènes et ère du maximum de sa puissance. — Autres changements constitutionnels. — Les Nomophylaques. — Les Nomothetæ; — distinction entre les lois et les psêphismes ou décrets spéciaux ; — procédé par lequel les lois étaient rendues et rapportées. — Procé-

Digitized by Google

dure usitée dans la confection ou l'abrogation des lois assimilée à la procédure usitée dans les procès judiciaires. — Graphê paranomôn — accusation contre l'auteur de propositions illégales ou inconstitutionnelles. — Jeu de la graphê paranomôn. — Esprit conservateur dans lequel elle est conçue. — Restriction apportée à de nouvelles propositions et à l'initiative illimitée appartenant à tout citoyen. — Extension abusive de la graphê paranomôn dans la suite. — Elle fut souvent employée comme simple moyen d'obtenir l'abrogation d'une loi existante, — sans but personnel contre l'auteur de la loi. — Nombre et paye des dikastes, tels que les établit Periklês. — La démocratie athénienne, telle qu'elle fut constituée par Periklês, resta entière en substance dans la suite jusqu'à la perte de l'indépendance athénienne, — en exceptant les interruptions temporaires des Quatre Cents et des Trente. — Jeu des nombreux dikasteria ; — leur nombre considérable essentiel pour exclure la corruption ou l'intimidation. — Les magistrats individuels exposés à la corruption. — Les dikasteria athéniens sont le jugement par le jury appliqué sur la plus vaste échelle, — montrant à la fois ses qualités et ses défauts sous une forme exagérée. — Les éloges qu'on donne habituellement au jugement par le jury s'appliqueraient bien mieux encore aux dikasteria athéniens. — Imperfections du jugement par le jury, — exagérées dans la procédure des dikasteria. — Puissants effets des dikasteria en exerçant et en stimulant l'intelligence et les sentiments des citoyens individuellement. — Nécessité d'apprendre à parler. — Origine des maîtres spéciaux de rhétorique. Compositeurs spéciaux de discours pour autrui. — Rhéteurs et sophistes. — Polémique de Sokratês, sophiste lui même, contre les sophistes en général. — Les sophistes et les rhéteurs étaient le produit naturel de l'époque et de la démocratie. — Les dikasteria étaient composés, non pas exclusivement d'hommes pauvres, mais de citoyens de fortune moyenne et de plus pauvres indistinctement.

La période que nous venons de parcourir paraît avoir été celle dans laquelle le caractère démocratique de la vie publique athénienne arriva à son jeu et à son développement les plus complets, quant à la justice, à la législation et à l'administration.

Le grand changement judiciaire se fit par la distribution méthodique d'une partie considérable des citoyens dans des divisions judiciaires distinctes, par la grande extension de leur action directe dans ce ressort, et par l'allocation d'une paye constante à tout citoyen occupé ainsi. Nous avons déjà mentionné que, même sous la démocratie de Kleisthenês, et jusqu'à l'époque qui suit la bataille de Platée, de vastes pouvoirs restaient encore entre les mains tant des archontes individuellement que du sénat de l'aréopage (corps composé exclusivement des anciens archontes, après leur année de charge, et qui y siégeaient à vie) ; bien que le contrôle exercé par le corps général des citoyens, assemblé pour faire des

Digitized by Google

lois dans l'Ekklesia et pour juger dans l'Heliæa, fût en même temps considérablement accru. Nous devons de plus nous rappeler que la distinction entre le pouvoir administratif et le pouvoir judiciaire, si hautement estimée dans les gouvernements plus compliqués de l'Europe moderne, depuis les spéculations politiques du dernier siècle, était dans l'ancienne histoire d'Athènes presque inconnue. Comme les rois romains (1) et les consuls romains avant la nomination du Prætor, les archontes athéniens non-seulement administraient, mais encore exerçaient une juridiction, volontaire aussi bien que contentieuse, — décidaient les disputes, faisaient les enquêtes sur les crimes et infligeaient les châtiments. Les fonctions du sénat de l'aréopage, et même du sénat annuel des Cinq Cents, création de Kleisthenês, étaient de la même nature mixte. Les stratêgi aussi, ainsi que les archontes, avaient sans doute la double compétence, quant

(1) V. K. F. Hermann, Griechische Staatsalterthümer, sect. 53-107, et son traité De Jure et Auctoritate magistratuum ap. Athen. p. 53 (Heidelb. 1829), et Rein, Roemisches Privatrecht, p. 26, 408. M. Laboulaye insiste aussi particulièrement sur la confusion des fonctions administratives et judiciaires chez les Romains (Essai sur les lois criminelles des Romains, p. 23, 79, 107, etc.). Cf. sir G. C. Lewis, Essay on the Governement of Dependencies, p. 42, avec sa citation de Hugo, Geschichte des Roemischen Rechts, p. 42. Sir G. Lewis a fait de justes et importantes remarques sur ce qu'il y a de bon dans la classification admise des pouvoirs en théorie et sur l'étendue jusqu'à laquelle leur séparation ou a été portée, ou peut l'être en pratique : V. aussi note E. dans le même ouvrage, p. 347.

La séparation des fonctions administratives d'avec les fonctions judiciaires paraît inconnue dans les anciennes sociétés. M. Meyer fait observer, relativement aux institutions judiciaires de l'Europe moderne : — « Anciennement les fonctions administratives et judiciaires n'étaient pas distinctes. Du temps de la liberté des Germains et même longtemps après, les plaids de la nation ou ceux du comté rendaient la justice et administraient les intérêts nationaux ou locaux dans une seule et même assemblée. Sous le régime féodal, le roi ou l'empereur dans son conseil, sa cour, son parlement composé des hauts barons ecclésiastiques et laïcs, exerçait tous les droits de souveraineté comme de justice; dans la commune, le bailli, mayeur, ou autre fonctionnaire nommé par le prince, administraient les intérêts communaux et jugeaient les bourgeois de l'avis de la communauté entière, des corporations qui la composaient, ou des autorités et conseils qui la représentaient : on n'avait pas encore soupçonné que le jugement d'une cause entre particuliers pût être étranger à la cause commune. » — Meyer, Esprit des Institutions judiciaires, l. V, ch. 2, v. III, p. 239; et chap. 18, p. 383.

Digitized by Google

aux affaires militaires, navales et étrangères, de donner des ordres et de punir de leur propre autorité des personnes désobéissantes : l'*imperium* des magistrats, en général, leur permettait d'imposer leurs mandats aussi bien que de décider dans des cas de doute si un simple citoyen avait ou n'avait pas été coupable d'infraction aux lois. Il n'y avait pas non plus d'appel de ces décisions souveraines : bien que les magistrats fussent sujets, sous la constitution kleisthénéenne, à une responsabilité personnelle pour leur conduite générale, devant le peuple assemblé judiciairement, à l'expiration de leur année de charge, — et de plus à l'animadversion de l'ekklesia (ou assemblée délibérative publique), se réunissant périodiquement dans le courant de cette année : et dans quelques-unes de ces assemblées, la question pouvait formellement être soulevée relativement à la destitution d'un magistrat même avant que son année fût expirée (1). Néanmoins, malgré ces contrôles partiels, l'accumulation, dans la même main, des pouvoirs d'administrer, de juger, de punir et de décider des disputes civiles, sans aucune autre règle que le petit nombre de lois existant alors, et sans aucun appel, — a dû avoir été péniblement ressentie et avoir souvent mené à une procédure corrompue, arbitraire et oppressive. Et si cela est vrai de magistrats pris individuellement, soumis à une responsabilité annuelle, il n'est pas vraisemblable que cela ait été moins vrai du sénat de l'aréopage, qui, agissant collectivement, ne pouvait guère être rendu responsable, et dont les membres y siégeaient à vie (2).

---

(1) Un cas de déposition pareille d'un archonte en vertu d'un vote de l'assemblée publique, même avant que l'année de charge fût expirée, se présente dans Démosthène, cont. Theokrin. c. 7 ; un autre, la déposition d'un stratège, dans Démosth. cont. Timoth. c. 3.

(2) Æschine (cont. Ktesiphont. c. 9, p. 373) parle du sénat de l'aréopage comme étant ὑπεύθυνος, et sans doute on le comprenait ainsi ; mais il est difficile de voir comment la responsabilité pouvait en pratique être imposée à un tel corps. Il pouvait seulement être responsable en ce sens, — que si l'un de ses membres pouvait être convaincu d'avoir reçu un présent, il était puni individuellement. Mais dans ce sens, les dikasteria eux-mêmes étaient responsables, bien qu'on affirme toujours qu'ils ne l'étaient pas.

Digitized by Google

J'ai déjà dit que peu de temps après que les Athéniens expatriés furent revenus de Salamis, Aristeidês avait été obligé par la force du sentiment démocratique qu'il trouva chez ses compatriotes de proposer l'abolition de toute condition pécuniaire pour les magistratures, de manière à rendre tout citoyen légalement éligible. Toutefois, cette innovation fut surtout importante comme une victoire et un indice du sentiment prédominant. Nonobstant les espérances plus grandes d'éligibilité, il est probable que dans le fait il ne s'opéra que peu de changement et que l'on choisit le plus ordinairement des hommes riches. Aussi les magistrats, possédant les vastes pouvoirs administratifs et judiciaires décrits ci-dessus, — et plus encore le sénat de l'aréopage qui siégeait à vie, — appartenant encore presque entièrement à la classe plus opulente, restèrent-ils animés plus ou moins des mêmes intérêts et des mêmes sympathies oligarchiques, qui se manifestèrent par l'abus de l'autorité. En même temps, le sentiment démocratique dans la masse des Athéniens continua constamment à grandir depuis le temps d'Aristeidês jusqu'à celui de Periklês : Athènes devint de plus en plus maritime, la population de Peiræeus augmenta en nombre aussi bien qu'en importance, et l'esprit même du citoyen le plus pauvre fut stimulé par cet agrandissement collectif de sa cité auquel il contribuait lui-même individuellement. Avant que vingt années se fussent écoulées, en comptant à partir de la bataille de Platée, cette nouvelle ferveur de sentiment démocratique se fit sentir dans les luttes politiques d'Athènes, et trouva d'habiles champions dans Periklês et dans Ephialtês, rivaux de ce que l'on peut appeler le parti conservateur à la tête duquel était Kimôn.

Nous ne savons pas positivement si ce fut Periklês qui introduisit le sort, à la place de l'élection, pour le choix des archontes et des divers autres magistrats. Mais le changement a dû être introduit à peu près à cette époque, et en vue d'égaliser les chances d'arriver aux charges, pour tout candidat, pauvre aussi bien que riche, qui voulait donner son nom et qui remplissait certaines conditions personnelles et de famille vérifiées dans la dokimasia ou examen préli-

Digitized by Google

minaire. Mais ce fut certainement à Periklês et à Ephialtês qu'Athènes dut la constitution détaillée et achevée de ses dikasteria ou cours de jury régulièrement payés, qui exerçaient une influence si importante sur le caractère des citoyens. Ces deux hommes éminents dépouillèrent et les magistrats, et le sénat de l'aréopage, de toute la compétence judiciaire et légale qu'ils avaient possédée jusque-là, à l'exception du pouvoir d'imposer une petite amende. Ce pouvoir judiciaire, civil aussi bien que criminel, fut transféré à de nombreux dikastes, ou listes de jurés choisis parmi les citoyens : dont six mille étaient annuellement désignés par le sort, soumis au serment, et ensuite répartis dans dix listes de cinq cents chacune, le reste formant un supplément en cas de vacances. Le magistrat, au lieu de décider des causes ou d'infliger des punitions de sa propre autorité, était dès lors obligé de dresser une liste de jurés, — c'est-à-dire de soumettre chaque cas particulier, qui pouvait appeler une peine plus grande que la petite amende qu'il avait le pouvoir d'imposer, au jugement de l'un ou de l'autre de ces nombreux dikasteria populaires. Le sort déterminait lequel des dix il prendrait, de sorte que personne ne savait à l'avance quel dikasterion jugerait une cause particulière quelconque. Le magistrat lui-même le présidait pendant le jugement et lui soumettait la question en litige, en même temps que les résultats de son propre examen préliminaire ; puis venaient les discours de l'accusateur et de l'accusé, avec les assertions de leurs témoins. C'est ainsi également que la justice civile, qui avait été exercée auparavant par les archontes dans les différends d'homme à homme, leur fut retirée et fut transférée à ces dikasteria sous la présidence d'un archonte. Il est à remarquer que le système de renvoi à un arbitrage, pour causes privées (1), était amplement appliqué à Athènes.

---

(1) Relativement à la procédure d'arbitrage à Athènes et aux arbitres publics aussi bien que privés, V. le traité instructif de Hudtwalcker, Ueber die oeffentlichen und Privat-Schiedsrichter (Diaeteten) zu Athen ; Iena, 1812. Chaque arbitre paraît avoir siégé seul pour faire une enquête sur les disputes et pour les décider ; il recevait une petite paye d'une drachme des

Digitized by Google

On nommait annuellement un certain nombre d'arbitres publics, à l'un desquels (ou à quelque autre citoyen adopté par les parties d'un consentement mutuel) toutes les disputes privées étaient soumises en première instance. Si la décision faisait naître un mécontentement, l'une ou l'autre partie pouvait ensuite porter l'affaire devant le dikasterion : mais il paraît que dans bien des cas on acquiesçait à la décision de l'arbitre sans ce recours extrême.

Je n'entends pas ici affirmer qu'il n'y ait jamais eu de jugement par le peuple avant le temps de Periklês et d'Ephialtês. Je ne doute pas qu'avant leur époque la nombreuse assemblée de juges, appelée Heliæa, ne prononçât sur des accusations contre des magistrats responsables aussi bien que sur diverses autres accusations d'importance publique; et peut-être, dans quelques cas, des corps séparés de ces juges ont pu être tirés au sort pour des jugements particuliers. Mais il n'en est pas moins vrai que la distribution systématique et l'emploi constant des nombreux dikastes d'Athènes n'ont pu commencer avant l'époque de ces deux hommes d'État, puisque ce fut seulement alors que commença la coutume de les payer. Car un sacrifice si considé-

---

deux parties, et une paye additionnelle quand on demandait un délai (p. 16). Les parties pouvaient d'un commun accord désigner comme arbitre un citoyen quelconque; mais il y avait un certain nombre d'arbitres publics choisis ou tirés au sort parmi les citoyens chaque année, et un demandeur pouvait porter sa cause devant l'un d'eux. Ils étaient exposés à être punis en vertu de εὔθυναι, à la fin de leur année de charge, s'ils étaient accusés et convaincus de corruption ou de mauvaise conduite.

On ne connaissait pas le nombre de ces Diætetæ ou arbitres publics quand le livre de Hudtwalcker fut publié. Une inscription découverte depuis par le prof. Ross et publiée dans son ouvrage, Ueber die Demen von Attika, p. 22, rappelle les noms de tous les Diætetæ de l'année de l'archonte Antiklês, 325 avant J.-C., avec le nom de la tribu à laquelle appartenait chacun d'eux.

Le nombre total est de cent quatre; le nombre dans chaque tribu est inégal; le nombre le plus considérable est dans la Kekropis, qui en fournit seize; le plus petit est dans la Pandionis, qui n'en envoie que trois. Ils ont dû ou être choisis ou être tirés au sort dans le corps général des citoyens, sans égard aux tribus. L'inscription rappelle les noms des Diætetæ de cette année 325 avant J.-C., parce qu'ils avaient reçu du peuple une couronne ou un vote de remercîments. Il existe un fragment d'une inscription semblable pour l'année 337 avant J.-C.

Digitized by Google

rable de temps de la part d'hommes pauvres, où M. Boeckh avance (1) (dans des termes tant soit peu exagérés) que « près d'un tiers des citoyens siégeaient comme juges chaque jour », ne peut être conçu sans une rémunération assurée. A partir de l'époque de Periklès et après lui, ces dikasteria fûrent des assemblées exclusives pour le jugement de toutes les causes civiles aussi bien que criminelles, avec quelques exceptions spéciales, telles que des cas d'homicide et un petit nombre d'autres; mais avant lui, le plus grand nombre de causes semblables avait été jugé soit par des magistrats individuels, soit par le sénat de l'aréopage. Nous pouvons donc concevoir combien fut grande et importante la révolution opérée par cet homme d'État, quand il organisa pour la première fois ces assemblées dikastiques, leur donna une action systématique et remit entre leurs mains presque tout le pouvoir judiciaire qui avait été exercé auparavant par les magistrats et par le sénat. La position et l'influence de ces derniers furent radicalement changées. Les fonctions les plus imposantes de l'archonte furent abrogées, de sorte qu'il conserva seulement le pouvoir de recevoir des plaintes, de faire des enquêtes à propos d'elles, d'exercer une petite action préliminaire sur les parties pour appuyer la cause ou l'accusation, de fixer le jour du jugement et de présider l'assemblée dikastique qui prononçait un verdict péremptoire. Ses fonctions administratives restèrent intactes, mais ses pouvoirs, inquisitoriaux et déterminants, comme juge, furent perdus pour lui (2).

(1) Public Economy of the Athenians, b. II, c. 14, p. 227. Engl. transl.

M. Boeckh doit vouloir dire que tous les six mille ou presque tous étaient employés chaque jour. Il me semble que cette supposition exagère grandement tant le nombre de jours que le nombre d'hommes réellement employés. Toutefois, pour la conclusion que renferme le texte, un nombre beaucoup plus petit est suffisant. V. la remarque plus exacte de Schoemann, Antiquit. juris publici Græcor. sect. 71, p. 310.

(2) Aristote, Politic. II, 9, 3. Καὶ τὴν μὲν ἐν Ἀρείῳ πάγῳ βουλὴν Ἐφιάλτης ἐκόλουσε καὶ Περικλῆς· τὰ δὲ δικαστήρια μισθοφόρα κατέστησε Περικλῆς· καὶ τοῦτον δὴ τὸν τρόπον ἕκαστος τῶν δημαγωγῶν προήγαγεν, αὔξων εἰς τὴν νῦν δημοκρατίαν. Φαίνεται δ' οὐ κατὰ τὴν Σόλωνος γενέσθαι τοῦτο προαίρεσιν, ἀλλὰ μᾶλλον ἀπὸ συμπτώματος. Τῆς ναυαρχίας γὰρ ἐν τοῖς Μηδικοῖς ὁ δῆμος αἴτιος γενόμενος ἐφρονηματίσθη, καὶ δη-

Digitized by Google

Quant au sénat de l'aréopage aussi, les changements introduits ne furent pas moins considérables. Ce sénat, antérieur en date à la démocratie, et ayant la jouissance d'un traitement viager, paraît avoir exercé un contrôle illimité et étendu qu'une longue durée avait consacré graduellement. Il était investi d'une sorte de respect religieux, et l'on croyait qu'il possédait de mystérieuses traditions émanant d'une source divine (1). En particulier, le droit qu'il avait de connaître de l'homicide fait avec intention faisait partie de l'ancienne religion attique non moins que de la justice. Bien que relégué pour un temps à l'arrière-plan après l'expulsion des Pisistratides, il s'était remis graduellement quand il avait été rétabli par les nouveaux archontes sous la constitution kleisthénéenne, et pendant les maux calamiteux de l'invasion persane, son ardeur et son patriotisme avaient été assez hautement appréciés pour lui procurer une sphère agrandie d'ascendant. Les jugements pour homicide n'étaient qu'une petite partie de ses attributions. Il exerçait une compétence judiciaire dans une foule de cas en plus : et ce qui était d'une importance plus grande encore, il entretenait une sorte de police censoriale sur la vie et les habitudes des citoyens, — il déclarait imposer une discipline tutélaire et paternelle, au delà de ce que pouvait marquer la lettre rigoureuse de la loi, à l'indolent, au prodigue, à l'homme irrévérencieux, et à ceux qui abandonnaient les anciens rits et

---

μαγωγοὺς ἔλαβε φαύλους, ἀντιπολιτευομένων τῶν ἐπιεικῶν· ἐπεὶ Σόλων γ' ἔοικε τὴν ἀναγκαιοτάτην ἀποδιδόναι τῷ δήμῳ δύναμιν, τὸ τὰς ἀρχὰς αἱρεῖσθαι καὶ εὐθύνειν· μηδὲ γὰρ τούτου κύριος ὢν ὁ δῆμος, δοῦλος ἂν εἴη καὶ πολέμιος.

(1) Dinarque cont. Demosthen. Or. I, p. 91. Φυλάττει τὰς ἀποῤῥήτους διαθήκας, ἐν αἷς τὰ τῆς πόλεως σωτήρια κεῖται, etc. C'est ainsi également qu'Æschine appelle ce sénat τὴν σκυθρωπὸν καὶ τῶν μεγίστων κυρίαν βουλὴν (cont. Ktesiph. c. 9, p. 373 . cf. aussi cont. Timarch. c. 16, p. 41 ; Demosthen. cont. Aristokrat. c. 65, p. 641). Plutarque, Solôn, c. 19. Τὴν ἄνω βουλὴν ἐπίσκοπον πάντων καὶ φύλακα τῶν νόμων, etc.

Ἐδίκαζον οὖν οἱ Ἀρεοπαγῖται περὶ πάντων σχεδὸν τῶν σφαλμάτων καὶ παρανομιῶν, ὡς ἅπαντά φησιν Ἀνδροτίων ἐν πρώτῃ καὶ Φιλόχορος ἐν δευτέρᾳ καὶ τρίτῃ τῶν Ἀτθίδων (Philochore, Fragm. 17-58, éd. Didot, p. 19, éd. Siebelis.

V. sur l'Aréopage, Schoemann, Antiq. jur. att., sect. 66 ; K. F. Hermann, Griechis. Staatsalterthümer, sect. 109.

Digitized by Google

les vieilles coutumes. Pour couronner le tout, le sénat de l'aréopage exerçait aussi une surveillance sur l'assemblée publique, en prenant garde qu'aucun des actes de ces assemblées ne fût tel qu'il violât les lois établies du pays. C'étaient là des pouvoirs immenses aussi bien qu'illimités, qui ne dérivaient pas d'un octroi formel du peuple, mais qui avaient leur source dans une antiquité immémoriale et que soutenaient la crainte et le respect de tous. En lisant les expressions sérieuses de ce sentiment dans la bouche des orateurs plus récents, — Démosthène, Æschine ou Dinarque, — nous comprendrons combien il a dû être fort un siècle et demi avant eux, à l'époque de l'invasion des Perses. Isokrate, dans son discours appelé ordinairement *Areopagiticus*, écrit un siècle et un quart après cette invasion, trace un tableau de ce qu'avait été le sénat de l'Aréopage quand sa compétence était encore entière, et il lui attribue un pouvoir d'intervention peu au-dessous du despotisme paternel, intervention qu'il assure avoir été très-salutaire et très-efficace dans son résultat. Que le tableau de ce rhéteur soit inexact, — et à dire vrai idéal à un haut degré, insinuant ses propres recommandations sous le voile de réalités passées, — cela est assez évident. Mais il nous met à même de présumer en général le pouvoir régulateur et étendu du sénat de l'Aréopage, dans les affaires tant publiques que privées, à l'époque que nous sommes en train de décrire.

Il était assez certain qu'on abuserait de tels pouvoirs. Quand nous apprenons que le sénat spartiate (1) était déplorablement ouvert à la corruption, nous ne pouvons guère présumer beaucoup mieux des vieux sénateurs à vie d'Athènes. Mais quand même leurs pouvoirs auraient été guidés par toute la bienveillance d'intention qu'affirme Isokrate, ils étaient de leur nature tels qu'ils ne pouvaient être exercés que sur un peuple passif et stationnaire; tandis que le cours des événements à Athènes, à cette époque en particulier, présentait des conditions tout à fait contraires. Pendant le

(1) Aristote, Politic. II, 6, 18.

Digitized by Google

malheur de l'invasion des Perses, il est vrai, le sénat de l'aréopage avait été armé d'une autorité plus qu'ordinaire, dont il avait fait un si honorable emploi qu'il avait fortifié son influence et resserré sa surveillance pendant la période qui suivit immédiatement. Mais cette même épreuve avait aussi provoqué dans le corps général des citoyens une nouvelle explosion de sentiment démocratique, et une conscience accrue de leur force, tant individuelle que nationale. Il y avait donc ici deux forces, non-seulement distinctes, mais opposées en conflit, toutes deux mises en action avec plus d'intensité et en même temps (1). Et ce n'était pas tout : maintes circonstances différentes donnaient précisément alors un caractère nouveau à la vie et aux habitudes publiques des Athéniens, — l'agrandissement de la cité, la création du port fortifié et de la nouvelle ville de Peiræeus, l'introduction d'une population nautique accrue, les devoirs actifs d'Athènes comme chef de la confédération dêlienne, etc. Toutes ces circonstances contribuaient à ouvrir de nouvelles veines d'espérance et de sentiment, et de nouvelles lignes d'action chez les Athéniens, entre 480-460 avant J.-C., et par suite à rendre l'intervention du sénat de l'aréopage, essentiellement conservateur et à l'ancienne mode comme il l'était, de plus en plus difficile. Mais au moment même où la prudence aurait conseillé de la relâcher ou de la modifier, le sénat paraît l'avoir rendue plus rigoureuse, ou du moins avoir essayé de le faire ; ce qui ne put manquer de soulever contre lui un corps considérable d'ennemis. Non-seulement les innovateurs démocratiques, mais encore les représentants

---

(1) Aristote indique particulièrement ces deux tendances en conflit à Athènes, l'une suivant immédiatement l'autre, dans un remarquable passage de sa Politique (V, 3, 5) : —

Μεταβάλλουσι δὲ καὶ εἰς ὀλιγαρχίαν καὶ εἰς δῆμον καὶ εἰς πολιτείαν ἐκ τοῦ εὐδοκιμῆσαί τι ἢ αὐξηθῆναι ἢ ἀρχεῖον ἢ μόριον τῆς πόλεως · οἷον, ἡ ἐν Ἀρείῳ πάγῳ βουλὴ εὐδοκιμήσασα ἐν τοῖς Μηδικοῖς ἔδοξε συντονωτέραν ποιῆσαι τὴν πολιτείαν. Καὶ πάλιν ὁ ναυτικὸς ὄχλος γενόμενος αἴτιος τῆς περὶ Σαλαμῖνα νίκης καὶ διὰ ταύτης τῆς ἡγεμονίας καὶ διὰ τὴν κατὰ θάλατταν δύναμιν, τὴν δημοκρατίαν ἰσχυροτέραν ἐποίησεν.

Le mot συντονωτέραν « (plus strict, plus rigoureux,) » est opposé dans un autre passage à ἀνειμένας (IV, 3, 5).

Digitized by Google

de nouveaux intérêts en général à Athènes, devinrent les adversaires du sénat comme étant un instrument de répression vexatoire, employé pour des vues oligarchiques (1).

Le caractère du sénat de l'aréopage et l'ancien respect dont il était entouré en faisaient naturellement un centre d'action pour le parti oligarchique ou conservateur, qui désirait maintenir intacte la constitution kleisthénéenne, avec une autorité entière, administrative aussi bien que judiciaire, conservée tant aux magistrats individuels qu'à l'aréopage collectif. A l'époque dont nous parlons maintenant, le chef le plus saillant de ce parti était Kimôn. Ses brillantes victoires à l'Eurymedôn, aussi bien que ses exploits dans d'autres entreprises guerrières, donnaient sans doute beaucoup de force à son influence à l'intérieur. Le même parti renfermait probablement aussi la majorité considérable des familles riches et anciennes d'Athènes, qui, tant que les magistratures furent électives et non tirées au sort, arrivaient ordinairement à se faire élire elles-mêmes, et avaient tout intérêt à maintenir le pouvoir de ces charges aussi élevé qu'elles le pouvaient. De plus, le parti était encore fortifié par l'appui prononcé de Sparte, dû surtout à Kimôn, proxenos de Sparte à Athènes. Naturellement une telle aide a pu seulement être indirecte; toutefois, il paraît qu'elle ne fut pas d'une médiocre importance, — car en considérant qu'Athènes et Ægina avaient été divisées par une ancienne querelle, et que Corinthe était dans des dispositions plus hostiles qu'amicales, nous voyons que les bons sentiments des Lacédæmoniens pouvaient bien paraître aux citoyens athéniens éminemment désirables à conserver; et que le caractère philo-laconien des principaux personnages à Athènes contribua à désarmer la jalousie de Sparte pendant cette pé-

(1) Plutarque, Reipub. ger. Præcept. p. 805. Οὐκ ἀγνοῶ δὲ, ὅτι βουλήν τινες ἐπαχθῆ καὶ ὀλιγαρχικὴν κολούσαντες, ὥσπερ Ἐφιάλτης Ἀθήνησι καὶ Φορμίων παρ' Ἠλείοις, δύναμιν ἅμα καὶ δόξαν ἔσχον.

Sur le caractère oligarchique des Aréopagites, V. Dinarque cont. Demosthen., p. 46, 98.

Digitized by Google

riode critique où l'ascendant maritime athénien était en progrès (1).

L'opposition politique entre Periklês et Kimôn était héréditaire, puisque Xanthippos, le père du premier, avait été l'accusateur de Miltiadês, le père du second. Tous deux étaient des premières familles de la cité, et cette circonstance, combinée avec les talents militaires de Kimôn et la grande supériorité de Periklês comme homme d'État, les plaçait l'un et l'autre à la tête des deux partis politiques qui divisaient Athènes. Periklês doit avoir commencé très-jeune sa carrière politique, puisqu'il conserva une position d'abord d'une grande influence, et ensuite d'un ascendant moral et politique sans pareil, pendant la longue période de quarante années, contre des rivaux distingués, des agresseurs acharnés et des diffamateurs peu scrupuleux (467-428 av. J.-C. environ). Sa vie publique commença vers l'époque où Themistoklês fut frappé d'ostracisme, et où Aristeidês était en train de quitter la scène, et il montra bientôt un caractère qui combinait la probité pécuniaire de l'un avec les ressources d'esprit et les larges vues de l'autre ; en y ajoutant une discrétion et un empire sur lui-même que jamais rien ne troublait, — une excellente éducation musicale et littéraire due à Pythokleidês, — une éloquence telle que personne avant lui n'en avait ou entendu ou imaginé de pareille, — et la meilleure philosophie que l'époque offrait. Il remplit avec fidélité et zèle ses devoirs comme jeune citoyen, mais il fut timide dans ses premiers rapports politiques avec le peuple, — fait parfaitement en harmonie avec la prudence de son caractère, mais que quelques-uns de ses biographes (2) expliquent en disant qu'il craignait d'être frappé d'ostracisme, et que son visage ressemblait à celui du despote Pisistrate. Toutefois, nous pouvons assez bien être sûrs que cette ressemblance personnelle (comme le songe effrayant attribué à sa mère (3) quand elle était enceinte de lui) fut

(1) Plutarque, Kimôn, c. 16 ; Themistoklês, c. 20.

(2) Plutarque, Periklês, c. 4-7 *seq.*

(3) Hérodote, VI, 131.

Digitized by Google

une invention après coup due à ses ennemis quand son ascendant était déjà établi, — et que de jeunes débutants étaient peu exposés au danger de l'ostracisme. Le caractère des partis politiques à Athènes avait beaucoup changé depuis les jours de Themistoklês et d'Aristeidês. Car la constitution kleisthénéenne, bien qu'agrandie par ce dernier après le retour de Salamis, jusqu'à rendre tous les citoyens sans exception éligibles aux magistratures, était devenue impopulaire auprès des citoyens plus pauvres et du sentiment démocratique plus vif qui couvait alors dans Athènes et dans Peiræeus.

Ce fut à ce parti démocratique, — parti du mouvement contre celui de la résistance, ou des réformateurs contre les conservateurs, si nous pouvons employer la phraséologie moderne, — que Periklês consacra sa haute position, son caractère élevé et ses talens éminents. Quant à ces artifices bas, que l'on attribue communément à l'homme qui épouse les intérêts politiques des pauvres contre les riches, il en fut exempt d'une manière remarquable. Il était infatigable dans son attention aux affaires publiques, mais il allait peu en société, et il dédaignait presque jusqu'à l'excès les airs de popularité. Son éloquence faisait une impression irrésistible ; cependant il n'en était nullement prodigue ; il avait soin de se réserver, comme la trirème salaminienne, pour des occasions solennelles, et il préférait le plus souvent employer l'action de ses amis et de ses partisans (1). De plus, il reçut de son ami et maître Anaxagoras une teinture de philosophie naturelle, qui fortifia beaucoup son âme (2) et l'arma contre un grand nombre des superstitions régnantes, — mais qui en même temps contribua à lui enlever la sympathie du vulgaire, riche aussi bien que pauvre. Les artifices de la démagogie étaient dans le fait beaucoup plus cultivés par l'oligarque Kimôn, dont la manière d'être familière et à

(1) Plutarque, Reipubl. gerend. Præcept. p. 812 ; Periklês, c. 5, 6, 7.

(2) Platon, Phædre, c. 54, p. 270 ; Plutarque, Periklês, c. 8 ; Xénoph. Memor. I, 2, 46.

Digitized by Google

cœur ouvert était vantée par son ami personnel le poëte Iôn, en contraste avec le maintien réservé et imposant de son rival Periklês. Kimôn employait le riche butin que lui procuraient ses expéditions maritimes à des décorations publiques aussi bien qu'à des largesses faites aux citoyens pauvres; il mettait ses champs et ses fruits à la disposition de tous les habitants de son dême, et se faisait accompagner en public par des esclaves bien vêtus, qui avaient l'ordre d'offrir leurs chaudes tuniques en échange des vêtements râpés de ceux qui semblaient être dans le besoin. Mais le bien de Periklês était administré avec une économie rigoureuse, quoique bienveillante, par son ancien intendant Evangelos, — le produit de ses terres étant vendu en entier, et la consommation de sa maison achetée au marché (1). Ce fut par cette régularité qu'il conserva sa complète et manifeste indépendance à l'égard de toute séduction pécuniaire. Sous le rapport du goût, du talent et du caractère, Kimôn était tout l'opposé de Periklês : brave et habile commandant, distributeur prodigue, homme de festins et d'habitudes amoureuses, — mais incapable d'attention soutenue aux affaires, ignorant la musique ou les lettres, et doué d'une aversion toute laconienne pour la rhétorique et la philosophie; tandis que l'ascendant de Periklês était fondé sur son admirable combinaison de qualités civiles, — probité, diligence, fermeté, jugement, éloquence et pouvoir de guider des partisans. En qualité de commandant militaire, bien qu'il ne manquât nullement de courage personnel, il cherchait rarement à se distinguer, et était surtout fameux pour le soin qu'il prenait de la vie des citoyens, en décourageant toute entreprise téméraire ou éloignée. Ses habitudes privées étaient sobres et retirées : son principal commerce était avec Anaxagoras, Protagoras (2), Zenôn, le musicien Damôn

(1) Plutarque, Periklês, c. 9, 16; Kimôn, c. 10; Reipubl. gerend. Præcept. p. 818.

(2) Les rapports personnels entre Periklês et Protagoras sont attestés par l'intéressant fragment de ce dernier que nous trouvons dans Plutarque, Consolat. ad Apollonium, c. 33, p. 119.

Digitized by Google

et avec d'autres philosophes, — tandis que l'attachement intime le plus tendre le liait à la séduisante Aspasia, distinguée par la culture de son esprit.

Tels étaient les deux hommes qui se présentaient à cette époque comme les plus remarquables dans la lutte des partis à Athènes, — c'est-à-dire la démocratie expansive contre la démocratie stationnaire de la dernière génération, qui recevait maintenant le nom d'oligarchie, — l'énergie ambitieuse et parleuse, répandue même dans la population pauvre, qui formait actuellement de plus en plus le trait caractéristique d'Athènes contre la valeur illettrée et peu curieuse des vainqueurs de Marathôn (1). Ephialtês, fils de Sophônidês, était à cette époque le principal auxiliaire, et à vrai dire vraisemblablement l'égal de Periklês, et il ne lui était nullement inférieur en probité personnelle, bien qu'il fût pauvre (2). Quant à la lutte politique agressive, il était même plus actif que Periklês, qui paraît pendant tout le cours de sa longue vie publique n'avoir manifesté que peu d'amertume contre ses ennemis politiques. Malheureusement le peu de connaissance que nous avons de l'histoire d'Athènes ne nous offre que quelques causes générales et un petit nombre de faits marquants. Les détails et les personnages particuliers qui sont en jeu ne sont pas à la portée de notre vue, cependant le cours réel des événements politiques repose partout principalement sur les détails, aussi bien que sur les causes générales. Avant qu'Ephialtês présentât sa proposition capitale de diminuer la compétence du sénat de l'aréopage, il paraît avoir été empressé de réprimer l'abus pratique de l'autorité des magistrats par des accusations portées contre eux à l'époque de leur responsabilité régulière. Après des efforts répétés pour réprimer l'abus pratique de ces pouvoirs du magistrat (3), Ephialtês et Periklês

---

(1) Aristoph. Nubes, 972, 1000 *seq.*, et Ranæ, 1071.

(2) Plutarque, Kimôn, c. 10; Ælien, V. H. II, 43; XI, 9.

(3) Plutarque, Periklês, c. 10. Cf. Valer. Maxim. III, 8, 4. Ἐφιάλτην μὲν οὖν, φοβερὸν ὄντα τοῖς ὀλιγαρχικοῖς καὶ περὶ τὰς εὐθύνας καὶ διώξεις τῶν τὸν

furent enfin amenés à proposer de le retrancher d'une manière permanente, et d'introduire un nouveau système.

De tels actes provoquèrent naturellement une extrême amertume dans les sentiments des factions. Il se peut que cette disposition ait dicté en partie l'accusation portée contre Kimôn (vers 463 av. J.-C.), après la reddition de Thasos, sur l'allégation qu'il avait reçu des présents du prince lacédæmonien Alexandre, — accusation dont il fut renvoyé. A cette époque, le parti oligarchique ou kimônien était incontestablement le plus puissant : et quand on proposa d'envoyer des troupes pour aider les Lacédæmoniens à réduire les Ilotes révoltés et réfugiés sur Ithômê, Kimôn entraîna avec lui le peuple à le faire, par un appel à ses sentiments généreux, malgré l'ardente opposition d'Ephialtês (1). Mais lorsque Kimôn et les hoplites athéniens revinrent à Athènes, après avoir été renvoyés de Sparte dans des circonstances de soupçon insultant (comme je l'ai mentionné dans le chapitre précédent), l'indignation des citoyens fut extrême. Ils renoncèrent à leur alliance avec Sparte et entrèrent en amitié avec Argos. Naturellement l'influence de Kimôn et la position du parti oligarchique furent considérablement changées par cet incident. Et dans l'amertume actuelle des partis politiques, il n'est pas surprenant que ses adversaires aient profité de l'occasion pour proposer bientôt après un vote d'ostracisme (2), — défi, à vrai dire, qui a bien pu être accepté sans répugnance par Kimôn et son parti, puisqu'ils pouvaient se croire encore les plus forts et supposer que la sentence de bannissement tomberait sur Ephialtês ou sur

---

δῆμον ἀδικούντων ἀπαραίτητον, ἐπιβουλεύσαντες οἱ ἐχθροὶ δι' Ἀριστοδίκου τοῦ Ταναγρικοῦ κρυφαίως ἀνεῖλον, etc.

(1) Plutarque, Kimôn, c. 16.

(2) Plutarque, Kimôn, c. 17. Οἱ δὲ πρὸς ὀργὴν ἀπελθόντες ἤδη τοῖς λακωνίζουσι φανερῶς ἐχαλέπαινον, καὶ τὸν Κίμωνα μικρᾶς ἐπιλαβόμενοι προφάσεως ἐξωστράκισαν ἔτη δέκα.

Je transcris ce passage comme spécimen de la manière inexacte dont l'ostracisme est si souvent représenté. Plutarque dit : « Les Athéniens profitèrent d'un léger prétexte pour frapper Kimôn d'ostracisme. » Mais c'était un trait caractéristique et particulier à l'ostracisme de n'avoir pas de *prétexte*. C'était un jugement rendu sans cause propre ni déterminée.

Digitized by Google

Periklês. Toutefois, le vote aboutit au bannissement de Kimôn, preuve certaine que ses adversaires étaient alors en marche ascendante. Dans cette occasion, comme dans la précédente, nous voyons l'ostracisme invoqué pour prévenir une période de conflit politique intense, dont il affaiblissait du moins la violence, en éloignant pour un temps un des chefs rivaux.

Ce fut alors que Periklês et Ephialtês mirent à exécution leur important projet de réforme judiciaire. Le sénat de l'aréopage fut privé de son pouvoir censorial et discrétionnaire, aussi bien que de sa compétence judiciaire, excepté de celle qui se rapportait à l'homicide. Les magistrats individuels, aussi bien que le sénat des Cinq Cents, furent aussi dépouillés de leurs attributs judiciaires (excepté du pouvoir d'imposer une faible amende) (1), qui furent transférés à des listes nouvellement créées de dikastes salariés, répartis par le sort en dix sections prises dans l'Heliæa collective. Ephialtês (2), pour la première fois, fit descendre les lois de Solôn de l'akropolis au voisinage de la place du marché, où siégeaient les dikasteria, — preuve visible que la justice était dès lors popularisée.

Dans l'exposé qu'en ont fait maints auteurs, la portée complète de ce grand changement constitutionnel est très-imparfaitement comprise. Ce qu'on nous dit communément, c'est que Periklês fut le premier à assigner un salaire à ces nombreux dikasteria à Athènes. Il gagna le peuple avec l'argent public (dit Plutarque), afin de tenir tête à Kimôn, qui le gagnait avec son propre argent : comme si la paye était le trait principal dans ce cas, et comme si tout ce que fit Periklês fut de se rendre populaire en payant les dikastes pour un service judiciaire qu'ils avaient auparavant rendu gratuitement. La vérité est que cette nombreuse armée de dikastes, répartie en dix régiments, et appelée à fonctionner systématiquement pendant toute l'année, fut organisée alors pour

(1) Demosth. cont. Euerg. et Mnesib. c. 12.

(2) Harpokration, — Ὁ κάτωθεν νόμος, — Pollux, XIII, 128.

Digitized by Google

la première fois : le commencemnt de leur paye est aussi le commencement de leur action judiciaire régulière. Ce que Periklês effectua réellement, ce fut de séparer pour la première fois de la compétence administrative des magistrats cette autorité judiciaire qui l'avait accompagnée dans l'origine. Les personnages considérables qui avaient été habitués à occuper ces charges se virent amoindris tant en influence qu'en autorité (1) : tandis que d'autre part une vie et des habitudes nouvelles, et un sentiment nouveau de pouvoir surgirent parmi les citoyens plus pauvres. Un demandeur ayant à intenter une action civile, ou un accusateur demandant une punition contre des citoyens coupables d'injure, soit envers lui-même, soit envers l'État, avaient encore à s'adresser à l'un des neuf archontes, mais c'était seulement en vue d'arriver finalement devant le dikasterion par lequel la cause devait être jugée. Si les magistrats agissant individuellement furent réduits ainsi à une simple administration et à une police préliminaire, ils éprouvèrent une perte de pouvoir encore plus sérieuse en leur qualité de membres de l'aréopage, après que l'année de l'archontat était expirée. Au lieu de leur ancienne sphère illimitée de surveillance et d'intervention, ils furent alors privés de toute sanction judiciaire au delà de ce petit pouvoir d'imposer une amende, qui

(1) Aristote, Polit. IX, 5, 6. Ἔτι δ' οἱ ταῖς ἀρχαῖς ἐγκαλοῦντες τὸν δῆμόν φασι δεῖν κρίνειν · ὁ δ' ἀσμένως δέχεται τὴν πρόκλησιν · ὥστε καταλύονται πᾶσαι αἱ ἀρχαί, etc. Cf. VI, 1, 8.

La remarque d'Aristote n'est pas justement applicable au changement effectué par Periklês, qui transféra le pouvoir enlevé aux magistrats, non pas au peuple, mais à certains dikasteria spécialement constitués, bien que nombreux et populaires, s'engageant par serment à juger conformément à des lois connues et écrites. Et la séparation de la compétence judiciaire d'avec la compétence administrative ne doit pas être caractérisée comme « dissolvant ou détruisant l'autorité du magistrat. » Au contraire, elle est conforme aux meilleures notions modernes. On ne peut blâmer Periklês pour avoir effectué cette séparation ; cependant on peut croire que la justice qu'il établit méritait des critiques.

Platon semble également avoir conçu le pouvoir administratif comme accompagné essentiellement du judiciaire (Leg. VI, p. 767) : — Πάντα ἄρχοντα ἀναγκαῖον καὶ δικαστὴν εἶναι τινῶν, — opinion sans doute parfaitement juste, jusqu'à une certaine limite étroite. La séparation entre les deux sortes de pouvoirs ne peut être rendue *absolument* complète.

fut encore laissé, tant à des magistrats individuels qu'au sénat des Cinq Cents. Mais on leur réserva expressément le droit de connaître de l'homicide; — car la procédure, dans ce dernier cas, religieuse non moins que judiciaire, était si foncièrement consacrée par un ancien sentiment, qu'aucun réformateur ne pouvait se hasarder à la déranger ni à l'écarter (1).

(1) Demosth. cont. Neær. p. 1372; cont. Aristokrat. p. 642.

Meier (Attischer Prozess, p. 143) pense que le sénat de l'aréopage fut aussi privé de son pouvoir de connaître de l'homicide aussi bien que de ses autres fonctions, et qu'il ne le recouvra qu'après l'expulsion des Trente. Il produit comme preuve un passage de Lysias (De Cæde Eratosthenis, p. 31-33).

M. Boeckh et O. Müller adoptent la même opinion que Meier, et vraisemblablement sur l'autorité du même passage (V. la Dissertation de O. Müller sur les Euménides d'Æschyle, p. 113, trad. angl.). Mais, en premier lieu, cette opinion est contredite par une assertion expresse du biographe anonyme de Thucydide, qui mentionne le jugement de Pyrilampês pour meurtre devant l'aréopage; et contredite aussi, vraisemblablement, par Xénophon (Memorab. III, 5, 20); en second lieu, le passage de Lysias me paraît avoir un sens différent. Il dit: Ὦ καὶ πάτριόν ἐστι καὶ ἐφ' ὑμῶν ἀποδίδοται τοῦ φόνου τὰς δίκας δικάζειν. Or (même si nous admettons que la leçon conjecturale ἐφ' ὑμῶν au lieu de ἐφ' ὑμῖν soit juste), cette restitution de fonctions à l'aréopage se rapporte encore naturellement à la démocratie rétablie après la violente interruption occasionnée par l'oligarchie des Trente. Si l'on considère combien de personnes les Trente firent mettre violemment à mort, et la subversion complète de toutes les lois qu'ils introduisirent, il semble impossible de supposer que l'aréopage ait pu continuer à tenir ses séances et à juger des accusations d'homicide intentionnel, sous leur gouvernement. Au retour de la démocratie, après l'expulsion des Trente, les fonctions du sénat de l'aréopage lui revinrent également.

Si la supposition des éminents auteurs mentionnés plus haut était exacte, s'il était vrai que l'aréopage fut privé non-seulement de sa fonction de surveillance en général, mais encore de son droit de connaître de l'homicide, pendant les cinquante-cinq années qui s'écoulèrent entre la motion d'Ephialtês et l'expulsion des Trente, — ce sénat a dû être sans aucune fonction du tout pendant ce long intervalle; il a dû être comme s'il n'existait pas pour toutes les affaires pratiques. Mais pendant une si longue période de suspension totale, les citoyens auraient perdu tout leur respect pour lui; il n'aurait pu conserver autant d'influence qu'il en possédait réellement, comme nous le savons, immédiatement avant les Trente (Lysias c. Eratosth. c. 11, p. 126); et il aurait été difficile de le faire revivre après l'expulsion des Trente. Tandis qu'en conservant pendant cette période sa juridiction dans des cas d'homicide, séparément de ces priviléges plus étendus qui l'avaient rendu antérieurement odieux, l'ancien respect traditionnel qu'on lui portait était maintenu, et il revivait après la chute des Trente comme une partie vénérable de l'ancienne démocratie, même apparemment avec quelque extension de priviléges.

Les conclusions que O. Müller veut

Digitized by Google

Ce fut par cette même raison probablement que le parti stationnaire défendit *toutes* les prérogatives du sénat de l'aréopage, — en dénonçant les réductions proposées par Ephialtês comme des innovations coupables et impies (1). A quel point s'éleva son ressentiment, quand ces réformes furent mises à exécution, — et combien la collision des partis politiques était violente à ce moment? — c'est ce dont nous pouvons juger par le résultat. Les ennemis d'Ephialtês le firent assassiner secrètement par la main d'un Bœôtien de

---

tirer, quant aux faits de ces temps, des Euménides d'Æschyle, ma paraissent mal appuyées. Afin de soutenir son idée, qu'en vertu de la proposition d'Ephialtês « l'aréopage cessa presque entièrement d'être une haute cour de justice » (sect. 36, p. 109), il est forcé de changer la chronologie des événements, et d'affirmer que la motion d'Ephialtês a dû être faite postérieurement à la représentation des Euménides, bien que Diodore la mentionne dans l'avant-dernière année qui précéda cette représentation, et il n'y a rien pour le contredire. Tout ce que nous pouvons conclure sans danger des mêmes allusions indistinctes d'Æschyle, c'est qu'il est lui-même plein de respect pour l'aréopage, et que le moment était un de ceux où l'amertume des partis s'élève au point de faire prévoir et craindre, avec une certaine raison, quelque chose qui ressemble à une guerre civile (ἐμφύλιον Ἄρη, v. 864). Il se peut qu'il ait été opposé à la diminution des priviléges de l'aréopage par Ephialtês; toutefois il n'est pas tout à fait certain qu'il en fût ainsi, en ce qu'il le présente d'une manière saillante et spéciale comme un tribunal jugeant l'homicide, exerçant cette juridiction en vertu d'une prescription inhérente, et confirmé dans ce droit par les Euménides elles-mêmes. Or, en considérant que cette juridiction était précisément la chose confirmée et laissée par Ephialtês à l'aréopage, nous pourrions conclure d'une manière plausible qu'Æschyle, en rehaussant la solennité et en prédisant la perpétuité du privilége qui lui restait, avait l'intention de concilier ceux qui ressentaient les innovations récentes, et d'adoucir la haine entre les deux partis contraires.

L'opinion de Boeckh, de O. Müller et de Meier, — relativement aux jugements sur l'homicide enlevés au sénat de l'aréopage, par la proposition d'Ephialtês, — a été discutée, et (à mon avis) réfutée par Forchhammer, — dans une bonne dissertation (De Areopago non privato per Ephialten homicidii judiciis. Kiel, 1828).

(1) C'est là le langage des auteurs que copiait Diodore (Diodore, XI, 77). — Οὐ μὴν ἀθρόως γε διέφυγε τηλικαύταις ἀνομήμασιν ἐπιβαλόμενος (Ephialtês), ἀλλὰ τῆς νυκτὸς ἀναιρεθεὶς, ἄδηλον ἔσχε τὴν τοῦ βίου τελευτήν. Cf. Pausanias, I, 29, 15.

Plutarque (Periklês, c. 10) cite Aristote comme ayant mentionné l'assassin d'Ephialtês. Antiphôn, cependant, dit que l'assassin ne fut jamais connu ni convaincu (De Cæde Herc. c. 68).

Les ennemis de Periklês faisaient circuler un bruit (mentionné par Idomeneus), que c'était lui qui avait fait assassiner Ephialtês, par jalousie de la supériorité de ce dernier (Plut. Periklês, c. 10). Nous pouvons conclure de ce bruit combien Ephialtês était haut placé.

Digitized by Google

Tanagra nommé Aristodikos. Ce crime — rare dans les annales politiques d'Athènes, car nous n'arrivons pas plus tard à un exemple connu d'un tel forfait avant l'oligarchie des Quatre Cents, en 411 avant J.-C., — ce crime, disons-nous, nous marque à la fois la gravité du changement introduit alors, la violence de l'opposition qui lui fut faite, et le caractère peu scrupuleux du parti conservateur. Kimôn était en exil, et il ne prit aucune part à cet acte. Sans doute l'assassinat d'Ephialtês produisit un effet défavorable de toute manière au parti qui le provoqua. Dans son désir de vengeance, le parti populaire a dû devenir plus attaché encore aux réformes judiciaires qui lui étaient assurées, tandis que le pouvoir de Periklês, le chef supérieur survivant et agissant désormais seul, a dû être considérablement fortifié.

C'est de ce moment que l'on peut dire que date l'administration de ce grand homme : il était maintenant le principal conseiller (nous pourrions presque dire le premier ministre) du peuple athénien. Ses premières années furent marquées par une série de brillants succès — déjà mentionnés, — l'acquisition de Megara comme alliée, et la guerre victorieuse contre Corinthe et Ægina. Mais quand il proposa la grande et importante amélioration des Longs Murs, faisant ainsi une seule ville d'Athènes et de Peiræeus, le même parti oligarchique, qui s'était opposé à ses changements judiciaires et avait assassiné Ephialtês, se mit encore en avant et fit une vive résistance. Comme il trouvait infructueuse une opposition directe, il ne se fit pas scrupule d'entamer une correspondance perfide avec Sparte, — invoquant l'aide d'une armée étrangère pour opérer le renversement de la démocratie, tant elle était devenue odieuse à ses yeux depuis les récentes innovations. Nous avons déjà raconté combien fut sérieux le danger que courut Athènes, vers l'époque de la bataille de Tanagra, en même temps que la réconciliation rapide et inattendue des partis après cette bataille, due principalement au généreux patriotisme de Kimôn et de ses amis immédiats. Kimôn fut rappelé de l'ostracisme à cette occasion, avant que son temps complet fût expiré; et la rivalité entre lui et Periklês devint dorénavant mitigée, ou

Digitized by Google

même se transforma en un compromis (1), en vertu duquel les affaires intérieures de la cité furent laissées à l'un, et la conduite des expéditions étrangères à l'autre. Les succès d'Athènes pendant les dix années suivantes furent plus brillants que jamais, et elle parvint au maximum de sa puissance : ce qui sans doute eut un effet important en donnant de la stabilité à la démocratie, aussi bien qu'à l'administration de Periklês, — et les mit à la fois l'une et l'autre en état de soutenir le choc de ces grands revers publics, qui privèrent les Athéniens de leurs alliés dépendants sur terre, pendant l'intervalle entre la défaite de Korôneia et la trêve de trente ans.

En même temps que l'importante révolution judiciaire effectuée par Periklês, on introduisit d'autres changements appartenant au même plan et au même système.

Ainsi on investit d'un pouvoir général de surveillance, tant sur les magistrats que sur l'assemblée publique, sept magistrats, nommés alors pour la première fois, appelés nomophylaques, ou gardiens des lois, et sans doute changés chaque année. Ces nomophylaques siégeaient à côté des proedri ou présidents tant dans le sénat que dans l'assemblée publique, et étaient chargés du devoir d'intervenir toutes les fois que quelque mesure était prise ou quelque proposition faite contrairement aux lois existantes. Ils avaient aussi le pouvoir d'obliger les magistrats à agir conformément à la loi (2). Nous ne savons pas s'ils posse-

(1) L'intervention d'Elpinikê, sœur de Kimôn, qui amena ce compromis entre son frère et Periklês, est assez probable (Plutarque, Periklês, c. 10, et Kimôn, c. 14). Adroite et séduisante, elle semble avoir joué un rôle actif dans les intrigues politiques du temps. Mais nous ne sommes pas du tout obligés d'ajouter foi aux scandales insinués par Eupolis et Stesimbrotos.

(2) Nous entendons parler de ces nomophylaques dans un renseignement distinct cité de Philochore, par Photius, Lexic. p. 674, Porson. Νομοφύλακες · ἕτεροί εἰσι τῶν θεσμοθετῶν, ὡς Φιλόχορος ἐν ζ' · οἱ μὲν γὰρ ἄρχοντες ἀνέβαινον εἰς Ἄρειον πάγον ἐστεφανώμενοι, οἱ δὲ νομοφύλακες χρύσια στρόφια ἄγοντες · καὶ ταῖς θεαῖς ἐνάντιον ἀρχόντων ἐκαθέζοντο · καὶ τὴν πομπὴν ἔπεμπον τῇ Παλλάδι · τὰς δὲ ἀρχὰς ἠνάγκαζον τοῖς νόμοις χρῆσθαι · καὶ ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ καὶ ἐν τῇ βουλῇ μετὰ τῶν προέδρων ἐκάθηντο, κωλύοντες τὰ ἀσύμφορα τῇ πόλει πράττειν. Ἕπτα δὲ ἦσαν · καὶ κατέστησαν ὡς Φιλόχορος, ὅτε

Digitized by Google

daient la présidence d'un dikasterion, — c'est-à-dire s'ils pouvaient eux-mêmes faire convoquer une des listes de jurés, et mettre en cause devant eux un délinquant prétendu, sous leur présidence, — ou s'ils étaient restreints à faire une protestation formelle en soumettant l'illégalité prétendue à l'assemblée publique. Toutefois, nommer des magistrats investis de ce devoir spécial de surveillance et de dénonciation ne fut pas une mesure sans importance, car elle permit probablement à Ephialtês de répondre aux objections de bien des personnes qui craignaient d'abolir le pouvoir de surveillance de l'aréopage sans rien introduire pour le remplacer. Les nomophylaques furent honorés d'une place distinguée aux processions et aux fêtes publiques, et il leur fut même permis (comme aux archontes) d'entrer dans le sénat de l'aréopage après que leur année de charge était expirée; mais ils n'acquirent jamais un pouvoir aussi considérable que celui que ce sénat lui-même avait exercé. L'introduction et l'application croissante de la Graphê Paranomôn, qui sera expliquée bientôt, a dû neutraliser en grande partie leur intervention. Ils ne sont pas même mentionnés dans la description de cette assemblée mal conseillée qui condamna les six généraux, après la bataille des Arginusæ, à être jugés par un nouveau procédé qui violait la forme légale non moins que la justice en elle-même (1). Après l'expulsion des Trente, le sénat de l'aréopage fut investi de nouveau d'une surveillance sur les magistrats, bien qu'il ne recouvrât rien qui ressemblât à son ancien ascendant.

Un autre changement important, que nous pouvons avec probabilité rapporter à Periklês, c'est l'institution des nomothetæ. Ces hommes étaient dans le fait des dikastes,

---

Ἐφιάλτης μόνη κατέλιπε τῇ ἐξ Ἀρείου πάγου βουλῇ τὰ ὑπὲρ τοῦ σώματος.

Harpokration, Pollux et Suidas font en substance la même description de ces magistrats, bien qu'aucun, si ce n'est Photius, ne mentionne la date exacte de leur nomination. Il n'y a pas de raison suffisante pour le doute que M. Boeckh exprime au sujet de l'exactitude de ce renseignement. V. Schoemann, Ant. jur. pub. Græc. sect. 66; et Cicéron, Leg. III, 20.

(1) V. Xénophon, Hellenic. I, 7; Andocide, De Mysteriis, p. 40.

Digitized by Google

membres des six mille citoyens annuellement assermentés en cette qualité. Mais ils n'étaient pas, comme les dikastes, appelés à juger des causes, distribués en tableaux ou régiments connus par une lettre particulière et opérant ensemble pendant l'année entière; ils étaient désignés par le sort pour siéger ensemble seulement dans une occasion spéciale et selon que le besoin s'en présentait. Suivant la réforme introduite alors, l'ekklesia ou assemblée publique, même avec la sanction du sénat des Cinq Cents, devint incompétente soit pour faire passer une nouvelle loi, soit pour rapporter une loi existant déjà : elle ne pouvait rendre qu'un *psêphisme*, — c'est-à-dire, à proprement parler, un décret applicable seulement à un cas particulier, bien que le mot fût employé à Athènes dans un sens très-large, comprenant quelquefois des décrets d'une application générale aussi bien que permanente. Par rapport aux lois, une procédure judiciaire spéciale fut établie. Les thesmothetæ furent chargés d'examiner annuellement les lois existantes, en notant toute contradiction ou double loi sur le même objet; et dans la première prytanie (dixième partie) de l'année attique, le onzième jour, on tenait une ekklesia, dont la première occupation était de parcourir les lois *seriatim* et de les soumettre à l'approbation ou au rejet, en commençant d'abord par les lois relatives au sénat, puis en venant à celles d'intérêt plus général, surtout à celles qui déterminaient les fonctions et la compétence des magistrats. Si une loi était condamnée par le vote de l'assemblée publique, ou si un citoyen avait une nouvelle loi à proposer, la troisième assemblée de la prytanie était occupée, avant toute autre affaire, à nommer les nomothetæ et à pourvoir aux moyens de payer leur salaire. On demandait que tout citoyen qui avait à faire de nouvelles propositions de la sorte le déclarât publiquement à l'avance, afin qu'on pût mesurer le temps nécessaire aux séances des nomothetæ, suivant le nombre des affaires dont ils devaient être appelés à connaître. De plus, on nommait les avocats publics chargés d'entreprendre la défense formelle de toutes les lois attaquées, et le citoyen qui en proposait le rappel avait à établir son cas contre cette dé-

Digitized by Google

fense, à la satisfaction des nomothetæ assemblés. Ces derniers étaient pris dans les six mille dikastes assermentés, et leur nombre était différent, suivant les circonstances. Quelquefois on parle d'eux comme étant cinq cents, quelquefois comme étant mille, et nous pouvons être assurés que le nombre était toujours considérable.

Cette institution eut pour effet de soumettre la confection ou le rappel des lois aux mêmes solennités et aux mêmes garanties que le jugement des causes ou accusations en justice. Nous devons nous rappeler que les citoyens qui assistaient à l'ekklesia ou assemblée publique, n'étaient pas assermentés comme les dikastes; ils n'avaient pas non plus la même solennité de procédure, ni la même certitude d'entendre présenter les deux côtés de la question, ni la même connaissance préliminaire et complète. Nous pouvons voir combien le serment juré était appelé à agir sur les esprits des dikastes, par les fréquents appels que les orateurs y font, en les mettant en contraste avec l'assemblée publique non assermentée (1). Et l'on ne peut douter que les nomothetæ

(1) Demosth. cont. Timokrat. c. 20, p. 725, 726 : Ἆρ' οὖν τῳ δοκεῖ συμφέρειν τῇ πόλει τοιοῦτος νόμος, ὃς δικαστηρίον γνώσεως αὐτὸς κυριώτερος ἔσται, καὶ τὰς ὑπὸ τῶν ὀμομοκότων γνώσεις τοῖς ἀνωμότοις προστάξει λύειν ; — Ἐνθυμεῖσθε, ἀπὸ τοῦ δικαστηρίου καὶ τῆς καταγνώσεως οἷ διεπήδησεν (Timokratês) ἐπὶ τὸν δῆμον ἐκκλέπτων τὸν ἠδικηκότα ! Cf. Demost. cont. Eubulid. c. 15.

V. sur les nomothetæ, Schoemann, De Comitiis, ch. VII, p. 248 *seq.*, et Platner, Prozess und Klagen bey den Attikern, Abschn. II, 3, 3, p. 33 *seq.*

Tous deux soutiennent, à tort, à mon avis, que les nomothetæ sont une institution de Solôn. Demosthène, il est vrai, l'attribue à Solôn (Schoemann, p. 268); mais, à mes yeux, ceci n'a aucune valeur, quand je vois que toutes les lois qu'il cite, destinées à régir les actes des nomothetæ présentent des preuves non équivoques d'un temps beaucoup plus récent. Schoemann l'admet dans une certaine mesure, et par rapport au style de ces lois. — « Illorum quidem fragmentorum, quæ in Timokrateâ extant, *recentiorem Solonis ætate formam atque orationem apertum est.* » Mais ce n'est pas seulement le style qui prouve qu'elles sont d'une date postérieure à Solôn. C'est la mention d'institutions établies après ce législateur, telles que les dix prytanies dans lesquelles l'année était divisée, les dix statues des Eponymes, — dérivant toutes de la création des dix tribus par Kleisthenês. J'ai déjà fait remarquer l'emploi peu scrupuleux du nom de Solôn par les orateurs toutes les fois qu'ils désirent faire une forte impression sur les dikastes.

Digitized by Google

n'offrissent une garantie beaucoup plus grande que l'assemblée publique pour une décision convenable. Cette garantie reposait sur le même principe que nous voyons dominer dans tous les arrangements constitutionnels d'Athènes, sur une fraction du peuple prise au hasard, mais assez nombreuse pour avoir le même intérêt que le tout, — non permanente, mais déléguée pour l'occasion, — assemblée sous une sanction solennelle, et entendant une exposition complète des deux côtés de la question. Le pouvoir de rendre des psêphismes, ou décrets spéciaux, resta encore à l'assemblée publique, qui était sans doute plus exposée à être surprise et à être entraînée à rendre une décision précipitée ou inconsidérée que soit le dikasterion, soit les nomothetæ, — malgré la nécessité d'être préalablement autorisée par le sénat des Cinq Cents avant qu'aucune proposition pût lui être soumise.

Comme garantie additionnelle, tant pour l'assemblée publique que pour les nomothetæ, contre le danger d'être surpris et entraînés à rendre des décisions contraires à la loi en vigueur, nous avons encore à mentionner une disposition remarquable, — disposition introduite probablement par Periklês en même temps que les formalités de la législation, au moyen de nomothetæ délégués spécialement. C'était la Graphê Paranomôn, — accusation pour défaut de formalité ou illégalité, — qui pouvait être portée sur certaines raisons contre l'auteur d'une loi ou d'un psêphisme, et le rendait passible d'une punition prononcée par le dikasterion. Il était obligé, en présentant sa nouvelle mesure, de prendre garde à ce qu'elle ne fût pas en contradiction avec aucune loi préexistante, — ou, s'il existait une telle contradiction, de la faire connaître formellement, de proposer l'abrogation de ce qui existait et d'écrire publiquement à l'avance ce qu'était sa proposition, — afin qu'il n'y eût jamais deux lois contradictoires en vigueur en même temps, ni qu'aucun décret illégal fût rendu soit par le sénat, soit par l'assemblée publique. S'il négligeait cette précaution, il était exposé à des poursuites, en vertu de la Graphê Paranomôn, que tout citoyen athénien pouvait porter contre lui devant le dikas-

Digitized by Google

terion, par l'intervention et sous la présidence des thesmothetæ.

A en juger par le titre de cette accusation, elle était dans l'origine limitée au motif spécial de contradiction formelle entre la nouvelle loi et l'ancienne. Mais elle avait une tendance naturelle à s'étendre : le citoyen qui accusait fortifiait son cas en démontrant que la mesure qu'il attaquait contredisait non-seulement la lettre, mais encore l'esprit et le but de lois existantes, — et il partait de là pour la dénoncer comme funeste et déshonorante pour l'État. C'est dans cette latitude illimitée que nous trouvons la Graphê Paranomôn à l'époque de Démosthène. L'auteur d'une nouvelle loi ou d'un pséphisme, même après qu'elle avait été discutée et rendue régulièrement, était exposé à être accusé, et il avait à se défendre non-seulement contre de prétendus manques de formes dans sa procédure, mais encore contre quelque prétendu mal dans la substance de sa mesure. S'il était reconnu coupable par le dikasterion, la punition que lui infligeaient les juges n'était point fixe, mais elle variait selon les circonstances. Car l'accusation appartenait à cette classe où, après le verdict de culpabilité, d'abord un montant donné de punition était proposé par l'accusateur, puis un autre montant plus léger était désigné par la partie accusée contre elle-même, — le dikasterion étant obligé de faire un choix entre l'un et l'autre, sans admettre une troisième modification, — de sorte qu'il était même dans l'intérêt de la partie accusée de désigner contre elle-même une mesure de punition suffisante pour satisfaire le sentiment des dikastes, afin qu'ils ne donnassent pas la préférence à la proposition plus rigoureuse de l'accusateur. En même temps, l'accusateur lui-même (comme dans d'autres accusations publiques) était frappé d'une amende de mille drachmes, à moins que le verdict de culpabilité n'obtînt au moins un cinquième des suffrages du dikasterion. Toutefois la responsabilité personnelle de l'auteur de la proposition ne durait qu'une année après l'introduction de sa nouvelle loi. Si l'accusation était portée à un intervalle de temps qui dépassait une année, l'accusateur ne pouvait pas demander de

Digitized by Google

punition contre l'auteur, et la sentence des dikastes n'absolvait ni ne condamnait que la loi. Leur condamnation de la loi, avec ou sans auteur, équivalait *ipso facto* à son abrogation.

Cette accusation contre l'auteur d'une loi ou d'un décret pouvait être portée ou bien à quelque moment avant qu'ils eussent été rendus définitivement — (par exemple, si c'était un décret, après qu'il avait été accepté simplement par le sénat, ou, si c'était une loi, après qu'elle avait été approuvée par l'assemblée publique, et avant qu'elle eût été présentée aux nomothetæ), — ou bien après qu'ils avaient atteint leur achèvement complet par le verdict des nomothetæ. Dans le premier cas, l'accusation arrêtait la marche ultérieure de la loi ou du décret jusqu'à ce que la sentence eût été prononcée par les dikastes.

Ce règlement fut conçu dans un esprit entièrement conservateur pour empêcher que les lois existantes ne fussent annulées complétement ou partiellement par une nouvelle proposition. Dans la procédure des nomothetæ, toutes les fois qu'une proposition était faite en vue de faire abroger une loi existante quelconque, on regardait comme peu sûr de confier la défense de la loi ainsi attaquée au hasard de quelque orateur qui l'entreprendrait gratuitement. On nommait à cet effet des avocats payés. De même aussi, quand un citoyen faisait une nouvelle proposition positive, on ne supposait pas qu'il y eût une garantie suffisante dans le hasard d'adversaires se présentant au moment. En conséquence, on donnait une garantie nouvelle dans la responsabilité personnelle de l'auteur de la proposition. Il n'était nullement déraisonnable que ce dernier, avant de proposer un nouveau décret ou une nouvelle loi, prît soin qu'il n'y eût rien dans sa proposition d'incompatible avec les lois existantes, — ni que, s'il en était ainsi, il présentât d'abord formellement une proposition directe pour l'abrogation d'une telle loi préexistante. Ce règlement lui imposait une obligation qu'il pouvait parfaitement bien remplir. Il servait de frein à l'usage de ce droit de libre parole et de libre initiative dans l'assemblée publique qui appar-

Digitized by Google

tenait à tous les Athéniens sans exception (1), et qui était cher à la démocratie autant qu'il était condamné par des penseurs oligarchiques. C'était une garantie pour les dikastes qui étaient appelés à appliquer la loi à ces cas particuliers, contre l'embarras d'avoir des lois contradictoires citées devant eux, et d'être obligés dans leur verdict d'écarter les unes ou les autres. Dans les gouvernements européens modernes, même les plus libres et les plus constitutionnels, les lois ont été à la fois faites et appliquées soit par des personnes choisies, soit par des assemblées choisies, sous une organisation si différente qu'elle a fait disparaître l'idée d'une responsabilité personnelle imposée à l'auteur d'une nouvelle loi. De plus, même dans de telles assemblées, l'initiative particulière ou bien n'a pas existé du tout, ou bien a eu un effet relativement petit dans la confection des lois ; tandis que, dans l'application des lois une fois faites, il y a eu toujours un corps judiciaire permanent exerçant une action personnelle, plus ou moins indépendant de la législature, et interprétant en général le texte de lois contradictoires de manière à maintenir une marche passablement logique de tradition judiciaire. Mais à Athènes on ne supposait nullement que l'auteur d'un nouveau décret ou d'une nouvelle loi, qui avait amené le sénat ou l'assemblée publique à rendre l'un ou l'autre, eût par ce fait annulé sa responsabilité personnelle, si la proposition était illégale. Il avait trompé le sénat ou le peuple, en leur dissimulant de propos délibéré un fait qu'il connaissait, ou du moins qu'il aurait pu et dû connaître.

Mais, bien qu'on puisse ainsi présenter une pleine justification en faveur de la Graphê Paranomôn telle qu'elle fut conçue et projetée dans l'origine, elle s'appliquera difficilement à cette accusation telle qu'on la fit servir dans la

(1) La privation de ce droit de parler en public (παῤῥησία) suivait la condamnation d'un citoyen à la peine appelée ἀτιμία, privation des priviléges, entière ou partielle (Demosth. cont. Neær. p. 1352, c. 9 ; cont. Meidiam, p. 545, c. 27). Cf., pour le sentiment oligarchique, Xénophon, De Republ. Athen. I, 9.

Digitized by Google

suite dans son extension entière et abusive. C'est ainsi qu'en vertu de cette sorte d'accusation, Æschine accuse Ktesiphôn d'avoir dans de certaines circonstances proposé qu'on donnât une couronne à Démosthène. Il commence par prouver que la proposition était illégale, — car c'était là le fondement essentiel de l'accusation; ensuite il poursuit pour démontrer, dans une magnifique harangue, que Démosthène était un homme vil et un politique dangereux : conséquemment (en admettant que l'argument soit juste) Ktesiphôn avait trompé le peuple d'une manière doublement grave, — d'abord en proposant une récompense dans des circonstances contraires à la loi, ensuite en la proposant en faveur d'un homme indigne. La première partie de cet argument seulement est de l'essence de la Graphê Paranomôn; la seconde partie est de la nature d'une extension abusive qu'on lui a donnée, — elle a sa source dans ce venin personnel propre aux partis, qui est inséparable, à un degré plus ou moins élevé, de l'action politique libre, et qui se manifestait à Athènes avec virulence, bien que dans les limites de la légalité. Que l'on ait largement employé cette accusation à Athènes, comme l'un des moyens les plus directs de donner carrière à cette inimitié, et qu'on en ait abusé, c'est un fait certain. Mais bien que probablement elle détournât des citoyens sans expérience du désir de créer de nouvelles propositions, elle ne produisit pas le même effet sur ces orateurs qui faisaient de la politique une occupation régulière, et qui, en conséquence, pouvaient à la fois calculer les dispositions du peuple et compter sur l'appui d'une certaine troupe d'amis. Aristophon, vers la fin de sa vie politique, se vantait d'avoir été ainsi accusé et acquitté soixante-quinze fois. Probablement le pire effet qu'elle produisit fut celui d'encourager la veine de personnalité et d'amertume qui traverse une si grande partie de l'éloquence attique, même dans ses manifestations les plus illustres, qui transforme le discours délibératif en discours judiciaire, et mêle à la discussion d'une loi ou d'un décret une harangue déclamatoire contre le caractère de son auteur. Nous pouvons en même temps ajouter que la Graphê Paranomôn fut

Digitized by Google

souvent le moyen le plus commode de faire abroger une loi ou un psêphisme, de sorte qu'on l'employa quand la période annuelle était passée et quand, par conséquent, l'auteur était hors de danger, — l'accusation étant alors portée seulement contre la loi ou le décret, comme dans le cas qui fait le sujet de la harangue de Démosthène contre Leptine. Si l'orateur de cette harangue obtenait un verdict, il arrivait aussitôt à l'abrogation de la loi ou du décret, sans faire de nouvelle proposition à la place ; ce à quoi il était obligé, — sinon péremptoirement, du moins d'après l'usage commun, — s'il avait porté la loi à abroger devant les nomothetæ.

Les dikasteria établis sous le système de Periklês variaient quant au nombre de leurs membres : nous n'entendons jamais parler de moins de 200 membres, — le plus généralement de 500, — et quelquefois aussi de 1,000, de 1,500, de 2,000 membres dans des procès importants (1). Chaque homme, après que son occupation du jour était terminée, recevait des trésoriers, appelés kolakretæ, une paye de trois oboles ou une demi-drachme : du moins ce fut la somme payée pendant la première partie de la guerre du Péloponèse. M. Boeckh suppose que la paye primitive proposée par Periklês était une obole, triplée dans la suite par Kleôn, mais son opinion est très-douteuse. Il était indispensable de proposer une mesure de paye suffisante pour engager les citoyens à venir, et à venir fréquemment, sinon régulièrement. Or une seule obole semble être devenue dans la suite une tentation insuffisante même pour les ekkle-

(1) V. Meier, Attisch. Prozess, p. 139. Andocide mentionne un procès sous l'accusation de γραφὴ παρανόμων, intenté par son père Leogoras à un sénateur nommé Speusippos, dans lequel siégeaient six mille dikastes, — c'est-à-dire le corps entier des Héliastes. Toutefois le vague langage si habituel à Andocide rend cette assertion très-incertaine (Andocide, De Mysteriis, p. 3, § 29). V. Matthiæ, De Judiciis Atheniensium, dans ses Miscellanea philologica, vol. 1, p. 252. Matthiæ révoque en doute la leçon de ce passage de Démosthène (cont. Meidiam, p. 585), où il est parlé de deux cents dikastes comme siégeant pour juger ; il pense qu'il devait y avoir πεντακοσίους au lieu de διακοσίους, — mais ce changement serait téméraire.

Digitized by Google

siastæ (ou citoyens assistant à l'assemblée publique), dont on avait moins fréquemment besoin que des dikastes, et qui ont dû avoir des séances plus faciles qu'eux ; ainsi, à plus forte raison, n'était-elle pas suffisante dans le cas de ces derniers. J'incline à croire que la paye accordée primitivement était trois oboles (1); d'autant plus que ces nouvelles institutions semblent avoir presque coïncidé pour le temps avec la translation du trésor confédéré de Délos à Athènes, — de sorte que le trésor de l'État paraissait alors abondamment garni. Quant au nombre de dikastes réellement présents chaque jour de séance, ou quant au minimum de membres nécessaires pour former une séance, nous n'avons que des renseignements très-imparfaits. Bien que chacune des dix listes ou divisions de dikastes renfermât cinq cents individus, probablement il était rare que tous fussent présents. Mais il arrivait rarement aussi, probablement, que les dix divisions siégeassent toutes le même jour : il y avait donc lieu de combler ce qui manquait dans la division A, — quand elle était appelée par le sort et que les dikastes ne paraissaient pas en nombre suffisant, — au moyen de ceux qui appartenaient à la division B ou Δ, outre les dikastes supplémentaires qui n'étaient compris dans aucune des dix divisions, bien que sur tous ces points nous ne puissions faire que des conjectures. Toutefois il est certain que les dikasteria étaient toujours nombreux, et qu'aucun des dikastes ne pouvait savoir dans quelles causes il serait em-

(1) V. sur cette question, Boeckh, Publ. Econ. of Athens, ch. 15, p. 233; K. F. Hermann, Griech. Staatsalt. § 134.

La preuve que présente M. Boeckh pour démontrer d'abord que la paye primitive n'était que d'une obole, — ensuite que Kleôn fut le premier qui introduisit le triobole, — est dans les deux cas très-peu concluante.

Certains passages du Scholiaste, où il est dit que la paye des dikastes flotta (οὐκ ἕστηκεν — ἄλλοτε ἄλλως ἐδίδοτο), n'indiquent pas naturellement tant l'élévation d'une obole à trois, qu'un changement en plus ou en moins selon, les circonstances. Or il semble qu'il y eut quelques occasions où le trésor fut si pauvre, qu'il est douteux que les dikastes pussent être payés : V. Lysias, cont. Epikrat. c. I; cont. Nikomach. c. 22; et Aristophane, Equit. 1370. Cette cause a donc pu quelquefois influer sur le montant de la paye.

Digitized by Google

ployé, de sorte qu'il était impossible de les pratiquer à l'avance (1).

Telles furent les grandes innovations constitutionnelles de Periklês et d'Ephialtês, — changements gros de résultats pratiques, — transformation, aussi bien que complément, de ce système démocratique qu'avait commencé Kleisthenês, et vers lequel le flot du sentiment athénien avait continué de monter graduellement pendant les trente années précédentes. Si l'importance entière de ces changements n'est pas remarquée en général, c'est parce que les dikasteria populaires et les nomothetæ sont si souvent représentés comme des institutions de Solôn, n'ayant reçu de Periklês que la paye. Cette supposition erronée empêche absolument de voir clairement le développement de la démocratie athénienne en rejetant ses dernières élaborations à la période de son point de départ primitif et imparfait. Enlever aux magistrats tout leur pouvoir judiciaire, excepté celui d'imposer une faible amende, et à l'aréopage toute sa juridiction, excepté dans le cas d'homicide, — en établissant des dikastes populaires, nombreux et salariés, pour décider toutes les affaires judiciaires à Athènes, aussi bien que pour abroger et rendre des lois, — tel fut l'achèvement de la démocratie athénienne. Aucun changement constitutionnel sérieux

(1) Il y a sur ce point un passage remarquable dans le traité de Xénophon, De Republ. Athen. III. 6. Il dit :

Φέρε δή, ἀλλά φησί τις χρῆναι δικάζειν μὲν, ἐλάττους δὲ δικάζειν. Ἀνάγκη τοίνυν, ἐὰν μὲν πολλὰ (Weiske et Schneider mettent tous deux ici πολλὰ à la place d'ὄλιγα, mot qui ne donne pas de sens), ποιῶνται δικαστήρια, ὄλιγοι ἐν ἑκάστῳ ἔσονται τῷ δικαστηρίῳ · ὥστε καὶ διασκευάσασθαι ῥᾴδιον ἔσται πρὸς ὀλίγους δικαστὰς, καὶ συνδεκάσαι (mis à la place de συνδικάσαι, par Schneider et Matthiæ) πολὺ ἧττον δικαίως δικάζειν.

Qu'il y eût beaucoup de corruption à Athènes, où l'on pouvait aborder et pratiquer les individus, cela est très-probable (V. Xénophon, De Republ. Athen. III, 3), et nous pouvons bien croire qu'il y avait aussi des occasions particulières dans lesquelles de l'argent était donné aux dikastes, dont quelques-uns furent punis de mort pour s'être laissé ainsi corrompre (Æschine cont. Timarch. c. 17-22, p. 12-15). Mais le passage que nous venons de citer de Xénophon, témoin peu bienveillant, montre que les précautions prises pour prévenir la corruption des dikasteria étaient bien imaginées et heureuses, bien que ces précautions pussent parfois être éludées.

Digitized by Google

(excepté les interruptions temporaires des Quatre Cents et des Trente) n'y fut apporté dans la suite jusqu'au temps de l'intervention macédonienne. Telle Periklês la fit, telle elle resta à l'époque de Démosthène, — bien qu'avec une modification sensible dans le caractère et un affaiblissement dans l'énergie du peuple, riches aussi bien que pauvres.

En appréciant le jeu pratique de ces nombreux dikasteria à Athènes, en comparaison de ce qu'on aurait pu attendre de magistrats individuels, nous avons à considérer, d'abord, — que la corruption personnelle et pécuniaire semble avoir été un vice commun parmi les principaux personnages de Sparte et d'Athènes, quand ils agissaient individuellement ou en conseils composés d'un petit nombre de membres, et qui n'était pas rare même chez les rois de Sparte; — ensuite, que dans les cités grecques en général, telles que nous les connaissons même par l'oligarchique Xénophon (il excepta Sparte particulièrement), les hommes riches et d'un rang élevé non-seulement n'obéissaient pas aux magistrats, mais même faisaient parade de montrer qu'ils ne s'en souciaient nullement (1). Nous savons aussi par cette source, à l'abri du soupçon (2), que tandis que les citoyens athéniens pauvres qui servaient sur la flotte se distinguaient par la discipline la plus rigoureuse, les hoplites ou bourgeois intermédiaires qui formaient l'infanterie étaient moins obéissants, et les riches citoyens qui servaient dans la cavalerie étaient les plus

(1) Xénophon, De Republ. Laced. c. 8, 2. Τεκμαίρομαι δὲ ταῦτα, ὅτι ἐν μὲν ταῖς ἄλλαις πόλεσιν οἱ δυνατώτεροι οὔτε βούλονται δοκεῖν τὰς ἀρχὰς φοβεῖσθαι, ἀλλὰ νομίζουσι τοῦτο ἀνελεύθερον εἶναι · ἐν δὲ τῇ Σπάρτῃ οἱ κράτιστοι καὶ ὑπέρχονται μάλιστα τὰς ἀρχάς, etc.

Relativement aux actes violents commis par des hommes puissants à Thêbes, ce qui rendait presque impossible d'obtenir justice contre eux par crainte d'être mis à mort, V. Dikæarque, Vit. Græc. Fragm. éd. Fabr. p. 143, et Polybe, XX, 4, 6; XXIII, 2.

(2) Xénophon, Memorab. III, 5, 18. Μηδαμῶς, ἔφη ὁ Σωκράτης, ὦ Περίκλεις, οὕτως ἥγου ἀνηκέστῳ πονηρίᾳ νοσεῖν Ἀθηναίους · οὐχ ὁρᾷς, ὡς εὔτακτοι μέν εἰσιν ἐν τοῖς ναυτικοῖς, εὐτάκτως δ' ἐν τοῖς γυμνικοῖς ἀγῶσι πείθονται τοῖς ἐπιστάταις, οὐδένων δὲ καταδεέστερον ἐν τοῖς χοροῖς ὑπερητοῦσι τοῖς διδασκάλοις; Τοῦτο γάρ τοι, ἔφη, καὶ θαυμαστόν ἐστι · τὸ τοὺς μὲν τοιούτους πειθαρχεῖν τοῖς ἐφεστῶσι, τοὺς δὲ ὁπλίτας, καὶ τοὺς ἱππεῖς, οἳ δοκοῦσι καλοκαγαθίᾳ προκεκρίσθαι τῶν πολιτῶν, ἀπειθεστάτους εἶναι πάντων.

Digitized by Google

désobéissants de tous. Il a été dans le fait si difficile partout de faire que des criminels riches et puissants fussent effectivement soumis à la justice, jusqu'à une époque récente de l'histoire, que nous serions surpris qu'il en fût autrement en Grèce. Si nous suivons la conduite insolente d'hommes riches tels que Kritias, Alkibiadês (1) et Meidias, même sous la démocratie d'Athènes dans tout son développement, nous pouvons être sûrs que leurs prédécesseurs, sous la constitution kleisthénéenne, ont dû être souvent trop formidables pour être punis ou tenus dans le respect par un archonte individuel de fermeté ordinaire (2); même en admettant qu'il fût

(1) V. Xénophon, Memorab. I, 2, 12-25; Thucyd. VI, 15, et le discours qu'il donne comme ayant été prononcé par Alkibiadês dans l'assemblée, VI, 17; Plutarque, Alkibiad. c. 7-8-16, et le discours de Démosthène contre Meidias, d'un bout à l'autre; de même Fragm. V des Πέλαργοι d'Aristophane, Meineke, II, p. 1128.

(2) Sir Thomas Smith, dans son traité : On the Commonwealth of England, explique la Cour de la Chambre étoilée comme constituée dans l'origine afin « de s'occuper des coupables trop forts pour le cours ordinaire de la justice. » Les nombreux composés de la langue grecque ne fournissent qu'un seul mot qui décrive exactement cette même classe de coupables, — Ὑβριστόδικαι, — titre d'une des comédies perdues d'Eupolis; V. Meineke, Historia critica comicorum Græcorum, v. I, p. 145.

Le doyen Tucker fait observer, dans son « Treatise on civil government » : « Il y eut à peine une session du parlement depuis l'époque de Henri III jusqu'à Henri VIII; mais on rendit des lois pour restreindre les querelles, les brigandages et l'oppression des barons et de leurs subordonnés d'un côté, — et pour modérer et refréner les excès et les extorsions des pourvoyeurs royaux de l'autre; c'étaient là les deux maux capitaux sentis alors. Relativement à la tyrannie de l'ancien baronnage, même des écuyers aussi bien que d'autres n'avaient pas honte de porter les livrées de leur chef, et de se glorifier de toute marque distinctive qui pouvait faire connaître qu'ils restaient auprès de tel ou tel grand personnage comme bretteurs, et qu'ils étaient prêts à s'engager dans leurs querelles, justes ou injustes, légitimes ou non. Les histoires de ces temps, en même temps que les statuts du royaume, nous apprennent qu'ils s'associaient (ou, comme ils le disaient, qu'ils *se confédéraient*) en grands corps, paradant à cheval dans les foires et les marchés, et revêtus d'une armure, à la grande terreur des sujets pacifiques; bien plus, qu'ils accompagnaient leurs seigneurs au parlement, dans le même costume militaire, et qu'ils osaient même quelquefois se présenter devant le juge des assises, et entrer dans les cours de justice d'une manière hostile, — tandis que leurs maîtres prenaient place à côté des juges sur le banc, intimidant les témoins, et influençant les jurés par des regards, des mouvements de tête, des signes et des signaux. » (Treatise concerning civil government, p. 337, by Josiah Tucker, D. D. London, 1781.)

Tout le chapitre (p. 301-305) con-

Digitized by Google

intègre et bien intentionné. Or les dikasteria établis par Periklês étaient inaccessibles tant à la corruption qu'à l'in-

---

tient une foule de statuts et beaucoup d'autres choses qui expliquent l'intimidation exercée par des hommes puissants dans ces temps sur le cours de la justice.

Un passage dans les Fragments de Salluste offre un tableau frappant de la conduite de citoyens puissants sous la république romaine (Fragm. lib. I, p. 158. ed. Delph.) :

« At discordia, et avaritia, et ambitio, et cætera secundis rebus oriri sueta mala, post Carthaginis excidium maxime aucta sunt. Nam injuriæ validiorum, et ob eas discessio plebis a patribus, aliæque dissensiones domi fuere jam inde a principio : neque amplius, quam regibus exactis, dum metus a Tarquinio et bellum grave cum Etruria positum est, æquo et modesto jure agitatum ; dein, servili imperio patres plebem exercere ; de vita atque tergo, regio more consulere ; agro pellere, et a cæteris expertibus, soli in imperio agere. Quibus servitiis, et maxime fenoris onere, oppressa plebes, cum assiduis bellis tributum simul et militiam toleraret, armata Montem Sacrum et Aventinum insedit. Tumque tribunos plebis, et alia sibi jura paravit. Discordiarum et certaminis utrimque finis fuit secundum bellum Punicum. »

Comp. l'exposé de la condition des villes d'un bout à l'autre de l'Europe au treizième, au quatorzième et au quinzième siècle dans l'ouvrage de Hüllmann, Staedtewesen des Mittelalters, en particulier vol. III, p. 196-199 *seq.*

La mémorable institution qui se répandit dans presque toutes les cités italiennes pendant ces siècles, de nommer comme podestat ou magistrat suprême une personne étrangère à la ville même pour remplir cette charge pendant un court espace de temps, — fut l'expédient auquel elles eurent recours pour échapper à l'extrême perversion du pouvoir judiciaire et administratif, qui résultait de puissantes alliances de famille. Les restrictions que l'on jugea nécessaires pour se défendre contre la faveur ou les antipathies de la part du podestat, sont extrêmement singulières (Hüllmann, vol. III, p. 252-261 *seq.*).

« La conduite des familles patriciennes dans ces cités (fait observer Hüllmann), par rapport aux dettes qu'elles avaient contractées, était au nombre des pires vexations, si nombreuses, auxquelles les classes commerçantes étaient exposées de leur part, — un des plus grands abus qu'elles pratiquaient grâce à leur position supérieure. Combien de fois allèrent-elles jusqu'à maltraiter leurs créanciers, qui venaient réclamer simplement ce qui leur était dû! » (Staedtewesen, vol. II, p. 229.)

L'Histoire de Florence de Machiavel montre, d'un bout à l'autre, l'habitude invétérée des puissantes familles de se placer au-dessus des lois et de l'autorité judiciaire. Dans le fait, il semble la regarder comme une maladie chronique incurable dans la société, qui amène nécessairement des disputes toujours renaissantes entre les hommes puissants et le corps du peuple. « Le peuple (dit-il) désire vivre selon les lois ; les hommes considérables désirent les dominer ; il est donc impossible qu'ils marchent tous deux d'accord ensemble. » « Volendo il popolo vivere secondo le leggi, e i potenti comandare a quelle, non è possibile che capino insienne » (Machiavelli, Istorie fiorentine, liv. II, p. 79, ad ann. 1282).

Le premier livre de l'intéressant roman appelé les Promessi Sposi, de Manzoni, plein lui-même de faits historiques et publié depuis avec des

Digitized by Google

timidation : leur nombre, leur suffrage secret, et l'impossibilité de connaître à l'avance quels individus siégeraient dans un cas particulier quelconque, empêchaient à la fois l'une et l'autre. Et en outre, la grandeur de leur nombre, extravagante suivant nos idées sur les affaires judiciaires, était essentielle à cet effet tutélaire (1); — elle servait en outre à rendre le jugement solennel et le verdict imposant sur les esprits des parties et des spectateurs, comme nous pouvons le voir par ce fait, que dans des causes importantes le dikasterion était doublé et triplé. Et il n'était pas possible par d'autre moyen que par le nombre (2) de donner de la

---

notes explicatives par l'historien Cantu, — présente un état d'administration judiciaire très-semblable à celui qui est décrit plus haut, dans le Milanais, pendant le seizième et le dix-septième siècle; état que démontrent des édits répétés, mais inefficaces, destinés à mettre des hommes puissants sous le contrôle réel des lois.

Comme les hommes possédant la richesse et le pouvoir, dans les principaux gouvernements de l'Europe moderne, sont aujourd'hui complétement sous le contrôle des lois, le lecteur moderne est disposé à supposer que tel est l'état naturel des choses. Il n'est donc pas sans importance de produire quelques exemples (qu'on pourrait multiplier indéfiniment) pour lui rappeler les phénomènes très-différents que présente l'histoire des temps passés presque partout.

(1) Le nombre des juges romains employé pour juger une cause criminelle dans les *Quæstiones perpetuæ* dans le dernier siècle et demi de la république, semble avoir varié entre 100, 75, 70, 56, 51, 32, etc. (Laboulaye, Essai sur les lois criminelles des Romains, p. 336. Paris, 1845).

Du temps d'Auguste, il y avait un total de quatre mille juges à Rome, répartis dans quatre décuries (Pline, H. N. XXXIII, I, 31).

La vénalité aussi bien que la corruption de parti de ces juges ou jurés romains, pris dans l'ordre sénatorial et dans l'ordre équestre, les deux ordres les plus élevés et les plus riches de l'État, — était bien connue et flagrante (Appien, Bell. civil. I, 22, 35, 37 ; Laboulaye, *ibid.* p. 217-227; Walter, Geschichte des Roemischen Rechts, ch. 28, sect. 237, 238; Asconius in Ciceron. Verrin. p. 141-145, éd. Orelli ; et Cicéron lui-même, dans la remarquable lettre à Atticus, Ep. ad Attic. I, 16).

(2) De nombreux dikasteria pris au sort semblent avoir été établis dans des temps postérieurs à Rhodes et dans d'autres cités grecques (bien que Rhodes n'eût pas une constitution démocratique), et avoir fonctionné d'une manière satisfaisante. Salluste dit (dans son Oratio II ad Cæsarem de Republica ordinanda, p. 561, éd. Cort.) : « Judices a paucis probari, regnum est ; ex pecunia legi, inhonestum. Quare omnes primæ classis judicare placet ; sed numero plures quam judicant. Neque Rhodios, neque alias civitates unquam suorum judiciorum pœnituit ; ubi promiscue dives et pauper, ut cuique sors tulit, de maximis rebus juxta ac de minimis disceptat. »

Machiavel, Discorsi sopra Tito-Livio, lib. I, c. 7, insiste sur la nécessité

Digitized by Google

dignité à une assemblée de citoyens, dont beaucoup étaient pauvres, quelques-uns vieux, et tous méprisés individuellement par les accusés riches qu'on amenait devant eux, — comme Aristophane et Xénophon nous le donnent clairement à entendre (1). Si nous exceptons la rigoureuse discipline

d'une justice nombreuse dans une république où il n'y a pas d'armée permanente ni force publique constituée comme profession; il la regarde comme le seul moyen de donner de la force à une justice animée d'un esprit public contre des criminels puissants.

« Pottrebesi ancora allegare, a fortificazione della soprascritta conclusione, l'accidente seguito pur in Firenze contra Piero Soderini; il quale al tutto seguì per non essere in quella republica alcuno modo di accuse contra alla ambizione dei potenti cittadini : perchè lo accusare un potente a otto giudici in una republica, non basta; bisogna che i giudici siano assai, perchè pochi sempre fanno a modo de'pochi, » etc. : cf. l'ensemble du même chapitre.

J'ajoute un autre passage remarquable de Machiavel, — Discorso sulla Riforma (de Florence, adressé au pape Léon X), p. 119, 120, vol. IV de l'édition complète de ses œuvres, 1813.:

« E necessarissimo in una republica questo ricorso, perchè i pochi cittadini non hanno ardire di punire gli uomini grandi, e però bisogna che a tale effetto concorrano assai cittadini, acciochè il giudicio si nasconda, e nascondendosi, ciascuno si possa scusare. »

(1) Aristoph. Vesp. 570; Xénophon, Rep. Ath. I, 18. Nous ne devons pas supposer que *tous* les dikastes qui jugeaient une cause fussent très-pauvres; Démosthène ne parlait pas à des hommes très-pauvres comme à « l'esclave que chacun d'eux pouvait avoir laissé au logis. » (Demosth. cont. Stephan. A. c. 26, p. 1127).

C'était selon la loi un crime pour les dikastes de recevoir des présents dans l'exercice de leurs fonctions, aussi bien que pour tout citoyen de leur donner de l'argent (Demosth. cont. Steph. B, c. 13, p. 1137). Et il semble que l'on peut parfaitement affirmer sans danger qu'en pratique ils n'étaient jamais gagnés à l'avance; s'il en eût été autrement, nous aurions vu d'abondantes allusions à un tel fait dans les nombreuses plaidoiries au libre langage qui nous restent (précisément comme il y en a dans les orateurs romains); tandis qu'en réalité il n'y a guère d'allusions pareilles. Le mot δεκάζων (dans Isokrate, de Pac. Or. VIII, p. 169, sect. 63) ne fait pas allusion au fait d'obtenir par des moyens corrompus des verdicts de dikastes dans le dikasterion, mais à celui d'obtenir par de semblables moyens des votes pour des charges dans l'assemblée publique, où l'élection se faisait par mains levées. Isokrate dit que cela se fit souvent à son époque, et il se peut qu'il en ait été ainsi; mais dans le cas des dikasteria, on prenait de bien meilleures garanties contre cet abus.

Ce que dit Aristote (dans ses Πολιτεῖαι, Fragm. XI, p. 69, éd. Neumann : Cf. Harpokration, v. Δεκάζειν; Plutarque, Coriolan, c. 14; et Pollux, VIII, 121) donne à entendre qu'Anytos fut le premier qui enseigna l'art τοῦ δεκάζειν τὰ δικαστήρια, peu de temps avant la bataille d'Ægos-Potami. Mais outre que le renseignement sur ce point est vague au plus haut degré, nous pouvons faire remarquer qu'entre la défaite de l'oligarchie des Quatre Cents et la bataille d'Ægos-Potami, l'état financier et politique d'Athènes fut tellement embarrassé, que l'on peut bien douter qu'elle

Digitized by Google

de l'éducation particulière à Sparte, ces nombreux dikasteria fournissaient le seul instrument que la politique grecque pût imaginer pour avoir un secours contre des criminels puissants, publics aussi bien que privés, et pour obtenir un verdict sincère et pur.

A prendre en général le jeu des dikasteria, nous verrons qu'ils ne sont que le jugement par le jury appliqué sur une échelle large, systématique, sans aide et sans contrôle, en dehors de toute autre expérience historique, — et que par conséquent ils présentent dans des proportions exagérées et les qualités et les défauts caractéristiques du système du jury, en tant que comparé à la décision de juges exercés et de profession. Tous les éloges qu'il est d'usage de prononcer au sujet du jugement par le jury, se trouveront prédicables des dikasteria athéniens à un degré plus haut encore; tous les reproches que l'on peut adresser à bon droit aux dikasteria s'appliqueront aussi aux jurys modernes, bien qu'à un degré moindre. Un tel parallèle n'en est pas moins juste, bien que les dikasteria, comme le trait le plus démocratique de la démocratie elle-même, aient été habituellement critiqués avec une défaveur marquée — tout blâme, toute ricanerie, tout bon mot à leur adresse qu'on peut trouver dans les auteurs anciens, comiques aussi bien que sérieux, étant acceptés comme vrais presque à la lettre; tandis que les jurys sont une institution si populaire que leurs mérites ont été exagérés (en Angleterre, du moins), et leurs défauts mis à l'ar-

pût maintenir les dikasteria payés sur le pied ordinaire. Tout le service personnel des citoyens et tout l'argent public ont dû être à la fois mis en réquisition à ce moment pour se défendre contre l'ennemi, sans laisser de surplus pour d'autres objets; il n'y avait pas même assez pour fournir une paye régulière aux soldats et aux marins (Cf. Thucyd. VI, 91; VIII, 69, 71, 76, 86). Si donc dans ce temps de détresse les dikasteria étaient rarement convoqués, et sans aucune certitude de paye, un accusé puissant pouvait trouver plus facile de les pratiquer à l'avance que ce ne l'avait été auparavant, ou que ce ne le devint plus tard, quand le système fonctionna régulièrement. Nous pouvons donc difficilement raisonner avec certitude depuis la période qui précède de peu la bataille d'Ægos-Potami, soit jusqu'à celle qui précéda l'expédition sicilienne, soit jusqu'à celle qui suivit le renversement des Trente.

Digitized by Google

rière-plan. La théorie du dikasterion athénien, et celle du jugement par le jury tel qu'il a prévalu en Angleterre depuis la révolution de 1688, sont une seule et même chose : recours à un certain nombre de simples citoyens, désignés par le sort ou sans possibilité de savoir à l'avance qui ils seront, s'engageant par serment à entendre sans parti pris et impartialement demandeur et défendeur, accusateur et accusé, et à rendre un verdict juste selon leur conscience sur une question distincte qui leur est soumise. Mais à Athènes, cette théorie fut poussée jusqu'à ses conséquences naturelles; tandis que la pratique anglaise, sous ce rapport comme sous tant d'autres, n'est pas d'accord avec la théorie anglaise. Le jury, bien qu'étant une partie ancienne et constante du système judiciaire, n'a jamais été plus qu'une partie, — tenue en subordination dans des entraves, et en tutelle, par une couronne puissante et par des juges présidant un système artificiel de lois. Dans les procès politiques anglais, jusqu'à une époque de peu antérieure à la révolution de 1688, des jurés qui rendaient un verdict contraire à ce que dictait le juge étaient passibles d'une amende; et à une période plus ancienne (si un second jury convoqué rendait un verdict opposé), même à la terrible punition de la flétrissure (1).

(1) M. Jardine, dans son intéressante et importante publication, Criminal Trials, vol. I, p. 115, après avoir raconté le procès de sir Nicolas Throckmorton en 1553, pour haute trahison, et son acquittement, fait observer : « Il y a dans ce procès une circonstance qu'il ne faut pas omettre sans faire une observation. Il paraît qu'après que le procès fut terminé, le jury fut obligé de s'engager à répondre de son verdict, et fut ensuite emprisonné pendant huit mois et condamné à une forte amende par une sentence de la Chambre étoilée. Telle était la sécurité que le jugement par le jury présentait aux particuliers dans ces temps, et tels étaient les périls auxquels étaient alors exposés les jurés qui se hasardaient à agir d'après leur opinion consciencieuse dans des poursuites politiques! Mais même cette conduite à l'égard du jury, quelque monstrueuse qu'elle paraisse à nos idées améliorées de l'administration de la justice, ne doit pas être considérée comme un exercice irrégulier d'un pouvoir illégitime dans cette occasion particulière. Le fait est que les juges d'Angleterre avaient depuis plusieurs siècles exercé une semblable autorité, non sans exciter quelques murmures; et ce ne fut que plus d'un siècle après, sous le règne de Charles II, qu'une décision solennelle fut prononcée contre sa légalité. »

« ..... Sous le règne de Jacques Ier, il fut arrêté par le lord-chancelier Egerton, avec les deux premiers juges

Digitized by Google

Et, bien que pendant les cent cinquante dernières années le verdict du jury ait été libre quant à des faits, de nouveaux jugements ayant remplacé l'ancienne note d'infamie, — toutefois l'ascendant exercé sur l'esprit des jurés par le juge qui préside, et son influence sur la procédure comme autorité en matière de loi, ont toujours été tels qu'ils ont régi le jeu naturel de leurs sentiments et de leur jugement comme hommes et comme citoyens (1), — parfois au détriment, beaucoup plus souvent à l'avantage (toujours en exceptant les procès politiques) de la justice en elle-même. Mais à Athènes les dikastes jugeaient de la loi aussi bien que du

---

et le baron président, que quand un accusé serait *reconnu coupable dans le procès*, le jury ne serait pas questionné; mais d'autre part que, si le jury avait *acquitté* un félon ou un traître, malgré les preuves manifestes, il serait accusé devant la Chambre-étoilée pour sa partialité à ne pas trouver coupable un homme évidemment criminel. Après l'abolition de la Chambre étoilée, il y eut plusieurs exemples sous le règne de Charles II dans lesquels il fut résolu que le grand et le petit jury seraient condamnés à l'amende s'ils rendaient des verdicts contraires à l'évidence manifeste et aux instructions de la cour. » Cf. les « Notes on Fortescue, De Laudibus legum Angliæ, c. 27, » de M. Amos.

(1) Relativement aux jurys français, M. Cottu (Réflexions sur la Justice criminelle, p. 79) fait les remarques suivantes :

« Le désir ardent de bien faire dont les jurés sont généralement animés, et la crainte de s'égarer, les jette dans une obéissance passive à l'impulsion qui leur est donnée par le président de la cour d'assises, et si ce magistrat sait s'emparer de leur estime, alors leur confiance en lui ne connaît plus de bornes. Ils le considèrent comme l'étoile qui doit les guider dans l'obscurité qui les environne, et pleins d'un respect aveugle pour son opinion, ils n'attendent que la manifestation qu'il leur en fait pour la sanctionner par leur déclaration. Ainsi, au lieu de deux juges que l'accusé devait avoir, il n'en a bien souvent qu'un seul, qui est le président de la cour d'assises. »

Anselm Feuerbach (dans la seconde partie de son ouvrage, Ueber die Oeffentlichkeit und Mündlichkeit der Gerechtigkeitspflege, qui contient son examen du système judiciaire français, Ueber die Gerichtsverfassung Frankreichs, abth. III, H. V, p. 477) confirme cette assertion d'après une observation considérable des cours de justice françaises.

L'habitude des jurys français, dans tant de cas douteux, de prononcer un verdict de culpabilité à une majorité de sept contre cinq (cas dans lequel la loi fait peser la condamnation réelle sur les juges présents à la cour, en ordonnant que leurs votes soient comptés avec ceux du jury) est une preuve remarquable de cette aversion du jury pour la responsabilité d'une décision : V. Feuerbach, *ibid.*, p. 481 *seq.* Cf. aussi le traité du même auteur, Betrachtungen ueber das Geschwornengericht, p. 186-198.

Digitized by Google

fait. Les lois n'étaient pas nombreuses, et étaient rédigées en peu de mots, familiers pour la plupart. Déterminer la nature des faits, et décider si, quand les faits étaient incontestés, la loi invoquée leur était proprement applicable, faisaient partie de la question entière qui leur était soumise et entraient dans leur verdict. De plus, chaque dikasterion expliquait la loi par lui-même sans être obligé de suivre les décisions de ceux qui l'avaient précédé, si ce n'est qu'en tant qu'un telle analogie pouvait réellement influer sur les convictions des membres. C'étaient des personnes libres et jugeant par elles-mêmes, — que n'aidaient pas les leçons, mais en même temps que n'entravait pas l'ascendant imposant d'un juge de profession, — obéissant aux inspirations spontanées de leur propre conscience, et ne reconnaissant d'autre autorité que les lois de la cité, avec lesquelles ils étaient familiers.

Le jugement par le jury, tel qu'il est pratiqué en Angleterre depuis 1688, a eu politiquement une très-grande importance, comme garantie contre les empiétements d'un pouvoir exécutif antipopulaire. En partie pour cette raison, en partie pour d'autres qu'il n'est pas nécessaire d'indiquer ici, il a été plus en honneur comme instrument de justice en général, et on a supposé que ce qu'il y a de bon dans l'administration de la justice, en Angleterre, lui est dû, beaucoup plus que cela n'est en réalité. Parmi les éloges sans réserve que l'on accorde si fréquemment à l'honnêteté, à la droiture d'appréciation exempte de préjugés, à l'instinct pratique pour découvrir le mensonge et résister aux sophismes, — dans une réunion de douze citoyens pris au hasard et mis dans le banc du jury, — on tient comparativement peu de compte soit des secours, soit des restrictions, soit des corrections dans la forme de nouveaux jugements, d'après lesquels ils agissent, soit du milieu artificiel de barreau dans lequel ils sont plongés pendant le temps de leur service, de sorte que la théorie du cas les fait prendre pour des agents spontanés et analogues aux dikastes athéniens, plus que la pratique ne le confirme. Conséquemment, en lisant ces éloges dans des auteurs modernes, nous trouve-

Digitized by Google

rons que les avantages directs attribués au jugement par le jury pour assurer une justice pure et impartiale, et plus encore ses avantages indirects pour améliorer et instruire les citoyens en général, — auraient pu être présentés plus expressément encore dans un panégyrique des dikasteria athéniens prononcé par Periklês. S'il est vrai qu'un Anglais ou un Américain compte plus certainement sur un verdict impartial et pur de la part d'un jury de son pays que de celle d'un juge de profession permanent, à plus forte raison était-ce le sentiment d'un simple citoyen athénien, quand il comparait les dikasteria avec l'archonte. Le juré écoute et juge dans la pleine persuasion qu'il a lui-même individuellement besoin de la même protection ou du même redressement que d'autres invoquent : c'est ce que faisait aussi le dikaste. Quant aux effets du jugement par le jury, pour répandre le respect des lois et de la constitution, — pour donner à tout citoyen un intérêt personnel à imposer les premières et à maintenir la seconde, — pour communiquer un sentiment de dignité aux hommes pauvres, de condition humble, par l'accomplissement d'une fonction élevée aussi bien qu'utile, — pour provoquer des sympathies patriotiques, et exercer les facultés de l'esprit de tout individu; — tous ces effets étaient produits à un degré plus haut encore par les dikasteria à Athènes, par suite de leur fréquence plus grande, de leur nombre, de la spontanéité de leur action intellectuelle, sans juge de profession sur lequel ils pussent rejeter la responsabilité d'une décision à prendre (1).

---

(1) Je transcris d'un éminent jurisconsulte des Etats-Unis, — M. Livingston, auteur d'un Code pénal pour l'Etat de Louisiane (Préface, p. 12-16), un éloquent panégyrique du jugement par le jury. Il ne contient guère plus que les arguments sur lesquels on appuie communément, mais il est exprimé avec une chaleur particulière et avec une abondance d'autant plus grande que le peuple de la Louisiane, pour lequel écrivait l'auteur, était moins familier avec l'institution et son jeu. Le lecteur observera que presque tout ce qui est dit ici en faveur du jury, Periklês aurait pu le dire avec une application beaucoup plus vraie et plus large, lorsqu'il imposa la mesure par laquelle le pouvoir judiciaire était transféré des magistrats individuels aux dikasteria.

« Par notre constitution (*i. e.* dans la Louisiane) le droit d'être jugé par un jury est assuré à l'accusé, mais il n'est

D'autre part, les imperfections inhérentes au jugement par le jury se montraient également sous une forme exagérée

pas établi exclusivement. Ceci, toutefois, peut se faire par une loi, et il y a en sa faveur tant de fortes raisons, qu'on a jugé convenable d'insérer dans le Code une déclaration précise, que dans toutes les poursuites criminelles, le jugement par le jury est un privilége auquel on ne peut renoncer. S'il était entièrement laissé au choix de l'accusé, un désir de se concilier la faveur du juge, l'ignorance de son intérêt, ou la confusion inhérente à sa position pourraient l'engager à abandonner l'avantage d'être jugé par ses concitoyens, et à accoutumer aussi graduellement le peuple à un spectacle qu'il ne devrait jamais voir, — un seul homme déterminant le fait, appliquant la loi, et disposant à son gré de la vie, de la liberté et de la réputation d'un citoyen.... Ceux qui défendent la disposition présente de nos lois disent, — en admettant que le jugement par le jury soit un avantage : La loi fait assez quand elle laisse au choix de l'accusé de profiter de ses bienfaits. Il est le meilleur juge pour reconnaître s'il lui sera utile; et il serait injuste de le diriger dans un choix si important. Cet argument est plus spécieux que solide. Il y a des raisons, et quelques-unes ont été exposées déjà, qui montrent que ce choix ne peut être exercé librement. Il y a de plus un autre intérêt à considérer outre celui de l'accusé. S'il est coupable, l'État a intérêt à le convaincre ; et qu'il soit coupable ou innocent, il a un intérêt plus élevé, — c'est que le fait soit débattu sans parti pris devant des juges inaccessibles à l'influence, et dégagés de toute prévention qui pourrait donner une fausse idée d'un devoir public. Il a un intérêt dans le caractère de l'administration de la justice, et un devoir suprême à remplir en la mettant à l'abri du soupçon. Il n'est donc pas vrai de dire que les lois font assez quand elles donnent le choix entre un jugement juste et impartial, et un autre qui est exposé aux plus grandes objections. Elles doivent faire plus, — elles doivent restreindre ce choix, de manière à ne pas souffrir qu'un individu malavisé les dégrade au point d'en faire des instruments de ruine, quand même cette ruine serait infligée volontairement, ou de mort, quand même cette mort serait un suicide.

« Un autre avantage qu'il y a à rendre ce mode de jugement obligatoire, c'est qu'il répand l'instruction la plus précieuse dans tous les rangs des citoyens. C'est une école, dont chaque jury inscrit sur le tableau est une classe séparée, où les prescriptions des lois et les conséquences d'une désobéissance à ces prescriptions sont enseignées d'une manière pratique. L'exercice fréquent de ces importantes fonctions donne en outre un sentiment de dignité et de respect de soi-même, qui non-seulement convient au caractère d'un citoyen libre, mais qui ajoute à son bonheur particulier. Ni l'esprit de parti, ni l'intrigue, ni le pouvoir, ne peuvent lui enlever sa part dans l'administration de la justice, bien qu'ils puissent humilier l'orgueil de toute autre charge ou rendre vacante toute autre place. Toutes les fois qu'il est appelé à agir en cette qualité, il doit sentir *que bien que placé dans la situation la plus humble peut-être, il est encore le gardien de la vie, de la liberté et de la réputation de ses concitoyens contre l'injustice et l'oppression ; et que si son intelligence ordinaire s'est trouvée le meilleur refuge pour l'innocence, son incorruptible intégrité est déclarée un gage certain que le crime n'échappera pas.* Un État dont *les citoyens les plus obscurs* sont ainsi élevés individuellement à remplir ces augustes fonctions,

Digitized by Google

dans le système athénien. Le juré et le dikaste représentent tous deux le type de l'homme du temps et du lieu, à l'abri,

---

qui sont tour à tour les défenseurs des personnes lésées, la terreur des criminels, les gardiens vigilants de la constitution ; sans le consentement desquels une punition ne peut être infligée, ni un déshonneur encouru ; qui peuvent par leur voix arrêter le coup de l'oppression, et diriger le bras de la justice où il doit frapper, — un tel État ne peut jamais tomber dans l'esclavage, ni se soumettre facilement à l'oppression. Des maîtres corrompus peuvent pervertir la constitution ; d'ambitieux démagogues peuvent en violer les prescriptions ; une influence étrangère peut en contrôler les opérations ; mais tant que le peuple jouit du jugement par le jury, il ne peut cesser d'être libre. L'instruction qu'il répand, le sentiment de dignité et d'indépendance qu'il inspire, le courage qu'il crée, — lui donneront toujours une force de résistance capable de lutter contre les empiétements, et un esprit rénovateur qui fera le désespoir d'un pouvoir arbitraire. Les ennemis de la liberté le savent bien ; ils savent combien c'est un admirable véhicule, pour porter la contagion de ces principes libéraux qui attaquent le cœur de leur pouvoir, et en conséquence ils prennent garde qu'il ne s'introduise avec plus de soins qu'ils n'en prendraient pour éviter une maladie pestilentielle. Dans le pays où il existe déjà, ils s'efforcent insidieusement d'innover, parce qu'ils n'osent pas détruire ouvertement. On introduit des changements incompatibles avec l'esprit de l'institution, sous le prétexte plausible d'amélioration. *Les classes ordinaires des citoyens sont trop ignorantes pour remplir les fonctions de jurés, — un choix est nécessaire.* Ce choix doit être confié à un agent du pouvoir exécutif, et doit être fait parmi les hommes les plus éminents par l'éducation, la fortune et la considération ; de sorte qu'après plusieurs opérations successives de chimie politique, on peut obtenir un résultat brillant, libre, il est vrai, de toute écume républicaine, mais sans rien de la valeur intrinsèque qui se trouve dans l'intégrité rude, mais inflexible, de la composition primitive. Des hommes inscrits sur le tableau par ce procédé ne ressemblent que de nom *aux jurés grossiers, honnêtes, illettrés, qui ne doivent de dignité qu'à l'accomplissement de leurs devoirs ; et dont les fonctions, dont l'exercice n'est que momentané, ne donnent ni à la corruption ni à l'influence de la peur le temps d'agir.* Des innovations pareilles changent l'institution au point qu'il ne lui reste plus rien qui attache les affections ou éveille l'intérêt du peuple, et on la néglige comme inutile, et on l'abandonne comme une invention nuisible. »

Par suite de cette vive admiration pour le jugement par le jury, M. Livingston, dans les dispositions de son Code, limite très-considérablement l'intervention du juge président, ramenant ainsi les jurés à une plus grande ressemblance avec les dikastes athéniens (p. 85) :

« Je restreins la charge du juge à une notion de la loi et à la répétition des preuves, *seulement sur la demande de l'un des membres du jury.* L'usage de répéter tous les témoignages d'après des notes, — prises toujours (par la nature des choses) imparfaitement, assez souvent d'une manière inexacte, et quelquefois avec négligence, — a un double désavantage : il en résulte que les jurés, qui comptent plus sur les notes du juge que sur leur propre mémoire, sont inattentifs aux preuves ; et ils ont ainsi une copie imparfaite de ce que la nature du jugement par le jury exige qu'ils se rappellent dans leurs esprits. Forcés de

Digitized by Google

il est vrai, de corruption pécuniaire ou de crainte personnelle, décidant, suivant ce qu'il regarde comme la justice ou selon quelque sentiment pur d'équité, de compassion, de religion ou de patriotisme, que par rapport au cas qui lui est soumis il considère comme aussi bon que la justice, — mais non pas exempt de sympathies, d'antipathies et de préjugés, qui agissent tous d'autant plus puissamment que souvent il n'a pas conscience de leur présence, et que même ils paraissent essentiels à l'idée qu'il a du bon sens ordinaire et droit. Selon qu'un jury est composé de catholiques ou de protestants, d'Irlandais ou d'Anglais, de commerçants, de fermiers, ou d'habitants d'une frontière sur laquelle règne la contrebande, — il se peut qu'une tendance correspondante à se montrer indulgents domine parmi ses membres. A l'époque d'un grand aveuglement tel que le complot papiste, — ou d'un puissant soulèvement local, tel que celui des rassemblements en faveur de l'Eglise et du roi, à Birmingham, en 1791, contre le docteur Priestley et les dissidents, — on trouve des jurys pour commettre ce qu'une époque plus calme reconnaît avoir été une grave injustice. Un jury contraire à la peine de mort, pour un crime particulier, acquittera des accusés malgré la preuve la plus claire de culpa-

---

compter sur eux-mêmes, la nécessité excitera leur attention, et ce sera seulement quand ils seront en désaccord dans leurs souvenirs qu'ils auront recours aux notes du juge. »

M. Livingston va jusqu'à ajouter que les juges, d'après leurs vieilles habitudes acquises comme avocats praticiens, ne sont guère jamais neutres, — qu'ils prennent presque toujours parti, — et généralement contre les prisonniers en cause.

Les mêmes considérations que celles que M. Livingston présente ici pour démontrer la valeur du jugement par le jury, sont aussi exposés avec force par M. Charles Comte, dans sa traduction du « Treatise on Juries » de sir Richard Phillips, augmentée d'une foule de bonnes réflexions sur la forme différente que le système du jury a prise en Angleterre et en France (Des Pouvoirs et des Obligations des Jurys, traduit de l'anglais par Charles Comte, 2e éd. Paris, 1828, avec des Considérations préliminaires sur le Pouvoir judiciaire, p. 100 *seq.*).

La longueur de cette note m'empêche de citer quelque chose encore, soit des observations laudatives de sir Richard Phillips, soit de celles de M. Comte. Mais on les trouvera (comme celles de M. Livingston) même plus applicables aux dikasteria d'Athènes qu'aux jurys d'Angleterre et d'Amérique.

Digitized by Google

bilité. Il est probable qu'un délinquant, accusé d'un délit politique, devant le dikasterion, à Athènes, — n'ayant qu'un accusateur privé comme adversaire, avec un pouvoir égal de parler dans sa propre défense, de convoquer des témoins et d'appeler des amis pour parler en sa faveur, — avait plus de chance d'obtenir un jugement équitable, qu'il n'en aurait aujourd'hui nulle part, si ce n'est en Angleterre et dans les Etats-Unis d'Amérique ; et plus qu'il n'en aurait eu en Angleterre jusqu'au dix-septième siècle (1). Les jurys apportent le

(1) M. Jardine (Criminal Trials, Introduct., p. 8) fait observer que « la manière d'agir contre des personnes accusées de délits politiques dans les premiers temps de notre histoire ne mérite pas le nom de jugements : c'était une pure dérision de la justice, » etc.

Relativement à ce qu'ont été les jurys anglais, il est curieux de lire les remarques suivantes de M. Daines Barrington, Observations on the statutes, p. 409. En faisant remarquer un statut de Henri VII, il dit :

« Le 21e chapitre dit : « That perjury is much and customarily used within the city of London, among such persons as passen and been impanelled in issue, joined between party and party. » — Ce parjure est fort usité et très-habituel dans la cité de Londres, parmi les personnes qui s'offrent et sont inscrites pour juger une affaire entre tel ou tel.

« On s'est plaint de ce délit avant ce statut dans les préambules de plusieurs lois, comme étant toujours le parjure d'un *juré*, qui rend une décision contraire à son serment, et non celui dont nous entendons trop souvent parler aujourd'hui chez les témoins produits dans un procès.

« Dans la « Dance of death » (Danse macabre), écrite primitivement en français par Macharel, et traduite par John Lydgate sous ce règne, avec quelques additions pour l'adapter à des caractères anglais, — un juré est mentionné, qui a souvent reçu des présents pour rendre un faux verdict, ce qui prouve que le crime était très-commun. Le shérif, qui convoquait le jury, était également très-sujet à s'en rendre coupable, en appelant ceux qui étaient les plus partiaux et les plus prévenus. Carew, dans son Histoire du Cornouailles, nous apprend que c'était un article commun dans un compte d'attorney, qu'un payement réclamé *pro amicitiâ vice comitis*.

« Il est également remarquable qu'on se plaigne plus particulièrement, par le préambule de ce statut et par d'autres, de partialité et de parjure de la part de jurés de la cité de Londres que d'autres parties de l'Angleterre. Stow nous fait connaître qu'en 1468 plus d'un juré de cette ville fut puni, au moyen de papiers fixés sur sa tête, relatant le crime de s'être laissé gagner par les parties de l'affaire. Il se plaint également que ce délit criant continuât du temps de la reine Élisabeth, quand il écrivit son Histoire de Londres : et Fuller, dans ses « English Worthies » mentionne comme une locution proverbiale que les jurés de Londres pendent une moitié et sauvent l'autre. Grafton aussi, dans sa Chronique, nous apprend que le chancelier du diocèse de Londres fut accusé de meurtre, et que l'évêque écrivit une lettre au cardinal Wolsey, en faveur de son officier,

Digitized by Google

sentiment commun aussi bien que la raison générale du public, — ou souvent, à vrai dire, seulement le sentiment séparé de fractions particulières du public, — pour dicter l'application de la loi à des cas particuliers. Ils servent à protéger contre quelque chose de pire, — surtout contre la corruption ou la servilité qui peuvent souiller des personnages publics permanents, — mais il n'est pas possible qu'ils fassent plus. Or le jugement des dikastes, à Athènes, remplissait le même but et renfermait les mêmes éléments d'erreur et de mauvaise décision que le jury anglais; mais il les avait à une dose plus forte (1), sans le contre-poids de l'au-

pour arrêter les poursuites, « parce que les jurés de Londres étaient si prévenus, qu'ils déclareraient Abel coupable du meurtre de Caïn. »

« Un faux verdict rendu par le petit jury était puni d'une note d'infamie; et le statut ordonne que la moitié du grand jury, quand le jugement est *per medietatem linguæ*, soit composée d'étrangers, et non d'hommes de Londres.

And there's no London jury, but are led
In evidence as far by common fame,
As they are by present deposition.

« Et il n'y a pas de jury de Londres qui ne soit amené à l'évidence autant par le bruit public que par la déposition présente. »

(Ben Johnson's Magnetic Lady, act. III, sc. 3.)

« Il paraît par la quinzième loi rendue sous Henri VI, c. 5 (qui expose également le grand accroissement de parjure chez les jurés et dans les termes les plus forts) que dans toute poursuite contre un jury il y avait treize défendeurs, — les douze jurés qui donnaient le verdict et le demandeur ou défendeur qui l'avait obtenu, et qui par conséquent était supposé avoir usé de corruption pour se le procurer. Pour cette raison, si le verdict était donné en faveur de la couronne, aucune flétrissure ne pouvait être prononcée, parce que le roi, comme défendeur, ne pouvait pas être amené à engager la discussion avec un jury qui était poursuivi.

Cf. aussi le même ouvrage, p. 394, 457 et « Notes on Fortescue de Laudib. leg. Angliæ, c. 27. » de M. Amos.

(1) En France, le jugement par le jury a été introduit pour la première fois par l'Assemblée constituante en 1790; et alors seulement pour la procédure criminelle : je transcris les remarques suivantes sur le jeu de cette institution en les empruntant de l'article instructif dans le « Répertoire de jurisprudence » de Merlin, article *Jurés*. Bien qu'écrit dans un esprit très-favorable au jury, on y voit les réflexions d'un jurisconsulte observateur sur le caractère et la compétence des jurés qu'il avait vus agir, et sur leur disposition à prononcer le verdict suivant le *sentiment* que leur inspirait le cas qui leur était soumis :

« Pourquoi faut-il qu'une institution qui rassure les citoyens contre l'endurcissement et la prévention si funeste à l'innocence, que peut produire l'habitude de juger les crimes... qu'une institution qui donne pour juges à un accusé des citoyens indépendants de

Digitized by Google

torité d'un juge et sans l'avantage d'une procédure telle que celle qui a été obtenue de nos jours en Angleterre. Les sen-

---

toute espèce d'influence, ses pairs et ses égaux... pourquoi faut-il que cette institution, dont les formes sont simples, touchantes, patriarcales, dont la théorie flatte et entraîne l'esprit par une séduction irrésistible, ait été si souvent méconnue, trompée par l'ignorance et la pusillanimité, prostituée peut-être par une vile et coupable corruption ?

« Rendons pourtant justice aux erreurs, même à la prévarication des jurés : ils ont trop de fois acquitté les coupables, mais il n'a pas encore été prouvé qu'ils eussent jamais fait couler une goutte de sang innocent; et si l'on pouvait supposer qu'ils eussent vu quelquefois le crime là où il n'y avait qu'une apparence trompeuse et fausse, ce ne serait pas leur conscience qu'il faudrait accuser, ce serait la fatalité malheureuse des circonstances qui auraient accompagné l'accusation, et qui aurait trompé de même les juges les plus pénétrants et les plus exercés à rechercher la vérité et à la démêler du mensonge.

« Mais les reproches qu'ont souvent mérités les jurés, c'est d'avoir cédé à *une fausse commisération*, ou à l'intérêt qu'étaient parvenues à leur inspirer les familles d'accusés qui avaient un rang dans la société : c'est souvent d'être sortis de leurs attributions, qui se bornent à apprécier les faits, pour les juger d'une manière différente de la loi. *J'ai vu cent exemples de ces usurpations de pouvoir et de ce despotisme des jurés.* Trop souvent ils ont voulu voir une action innocente là où la loi avait dit qu'il y avait un crime, et alors ils n'ont pas craint de se jouer de la vérité pour tromper et éluder la loi...

« Serait-il possible d'améliorer l'institution des jurés, et d'en prévenir les écarts souvent trop scandaleux ? Gardons-nous d'en douter. Que l'on commence par composer le jury de propriétaires intéressés à punir le crime pour le rendre plus rare : que surtout on en éloigne les artisans, les petits cultivateurs, hommes chez qui, sans doute, la probité est heureusement fort commune, mais dont l'esprit est peu exercé, et qui, accoutumés aux déférences, aux égards, cèdent toujours à l'opinion de ceux de leurs collègues dont le rang est plus distingué, ou qui, familiarisés seulement avec les idées relatives à leur profession, n'ont jamais eu, dans tout le reste, que des idées d'emprunt ou d'inspiration. On sait qu'aujourd'hui ce sont ces hommes qui dans presque toute la France forment toujours la majorité des jurés : mettez au milieu d'eux un homme d'un état plus élevé, d'un esprit délié, d'une élocution facile, il entraînera ses collègues, il décidera la délibération; et si cet homme a le jugement faux ou le cœur corrompu, cette délibération sera nécessairement mauvaise.

« Mais pourra-t-on parvenir à vaincre l'insouciance des propriétaires riches et éclairés, à leur faire abandonner leurs affaires, leurs familles, leurs habitudes, pour les entraîner dans les villes, et leur y faire remplir des fonctions qui tourmentent quelquefois la probité et donnent des inquiétudes d'autant plus vives que la conscience est plus délicate? Pourquoi non? Pourquoi les mêmes classes de citoyens qui, dans les huit ou dix premiers mois de 1792, se portaient avec tant de zèle à l'exercice de ces fonctions, les fuiraient-elles aujourd'hui? surtout si, pour les y rappeler, la loi fait mouvoir les deux grands ressorts qui sont dans sa main, si elle s'engage à récompenser

Digitized by Google

timents des dikastes comptaient pour plus, et leur raison pour moins : non-seulement à cause de leur plus grand nombre, qui naturellement élevait à un plus haut point le sentiment dans chaque individu, — mais encore parce que

l'exactitude et à punir la négligence ! » (Merlin, Répertoire de jurisprudence, art. *Jurés*, p. 97.)

Dans ces passages il est à remarquer que ce qui est signalé particulièrement au sujet des jurys, tant anglais que français, c'est leur répugnance à déclarer coupables des accusés amenés devant eux. Or le caractère des dikastes athéniens, tels qu'ils sont représentés par M. Mitford et par beaucoup d'autres auteurs, est précisément le contraire : une sévérité et une cruauté extrêmes, et une disposition à convaincre tous les accusés qu'on leur présente, sur peu ou point de preuves, — surtout les accusés riches. J'ose affirmer que leur attribuer un pareil caractère en général, n'est pas moins improbable en soi que peu soutenu par de bonnes preuves. Dans les discours qui nous restent des défendeurs, nous trouvons en effet des plaintes faites au sujet de la sévérité des dikasteria ; mais dans ceux qui viennent des accusateurs, il y a, au contraire, un grand nombre de plaintes au sujet d'une indulgence excessive de la part des dikasteria, et de l'impunité qui s'ensuivait pour les criminels. Et Aristophane, — qui guide la plupart des auteurs modernes même quand ils ne le citent pas, — si on l'étudie sans parti pris, ne prouve pas le caractère attribué aux dikastes par M. Mitford : même en admettant qu'Aristophane soit un témoin fidèle et digne de foi, ce que ne sera pas disposé à faire quiconque connaît son portrait de Sokratês. Aristophane s'empare de toute qualité propre à faire rire aux dépens des dikastes, et le portrait qu'il fait d'eux comme Guêpes était bien calculé dans le dessein de les représenter comme pleins d'acrimonie, transportés d'irritation et d'impatience de trouver quelqu'un à convaincre et à punir. Mais même lui, quand il décrit ces dikastes en action, nous les montre obéissant aux appels faits à leur pitié, aussi bien qu'à ceux qu'on adresse à leur colère, — prompts à céder et susceptibles d'impression quand on touche leurs sentiments dans un sens ou dans un autre, et incapables, quand ils entendent l'appel justificatif de l'accusé, de conserver la colère que le discours de l'accusateur avait excitée en eux (V. Aristophan. Vesp. 574, 713, 727, 974). En outre, si des Guêpes nous nous tournons aux Nuées, où le poëte attaque les sophistes et non les dikastes, il nous y est dit que les sophistes pouvaient armer tout homme de faux raisonnements et de subterfuges qui le mettaient en état d'obtenir son acquittement des dikastes, quel que fût le crime commis.

Je pense que cette disposition, cette facilité à recevoir des impressions en tout sens, par l'art, l'éloquence, les prières, les larmes, les invectives, etc., est le vrai caractère des dikastes athéniens. Et je pense aussi qu'ils étaient, en règle générale, plus ouverts à la commisération qu'à tout autre sentiment, — comme ce qui a été dit plus haut au sujet des jurés français : Εὐκίνητος πρὸς ὀργὴν (ὁ Ἀθηναίων δῆμος) εὐμετάθετος πρὸς ἔλεον, — cette expression de Plutarque sur le dêmos athénien n'est pas moins vraie relativement aux dikastes : cf. aussi la description que fait Pline (H. N. XXXV, 10) du mémorable tableau du dêmos athénien par le peintre Parrhasios.

Digitized by Google

les discours des orateurs ou des parties formaient la portion saillante de la procédure, et les dépositions des témoins seulement une portion très-secondaire. Le dikaste (1) n'entendait donc que peu des faits nus, sujets appropriés à sa raison. Mais les parties lui fournissaient en abondance des

(1) J'ai à peine besoin de faire remarquer que la différence entre le dikaste et le juré, à cet égard, n'est qu'une question de degré. M. Merlin fait observer : « Je ne pense pas, comme bien des gens, que pour être propre aux fonctions de juré, il suffise d'avoir *une intelligence ordinaire et de la probité*. Si l'accusé paraissait seul aux débats avec les témoins, il ne faudrait sans doute que du bon sens pour reconnaître la vérité dans des déclarations faites avec simplicité et dégagées de tout raisonnement ; mais il y paraît assisté presque toujours d'un ou de plusieurs défenseurs qui, par des interpellations captieuses, embarrassent ou égarent les témoins, et par une discussion subtile, souvent sophistique, quelquefois éloquente, enveloppent la vérité de nuages, et rendent l'évidence même problématique. Certes, il faut plus que de bonnes intentions, il faut plus que du bon sens, pour ne pas se laisser entraîner à ces fausses lueurs, pour se garantir des écarts de la sensibilité, et pour se maintenir immuablement dans la ligne du vrai, au milieu de ces impulsions données en même temps à l'esprit et au cœur. » (Merlin, Répertoire de jurisprudence. art. *Jurés*, p. 98.)

A Athènes, il n'y avait pas d'avocat de profession ; l'accusateur et l'accusé (ou le demandeur et le défendeur, si la cause était civile) paraissaient chacun en personne avec leurs témoins, ou quelquefois avec des dépositions que les témoins avaient faites sous serment devant l'archonte : chacun pouvait venir avec un discours préparé par Antiphôn (Thucyd. VIII, 68), ou par quelque autre rhéteur; chacun pouvait avoir un ou plusieurs ξυνηγόρους pour parler en sa faveur après lui, mais selon la vraisemblance seulement en dehors de l'espace de temps que lui accordait la clepsydre. Dans les causes civiles, le défendeur a dû parfaitement connaître le cas du demandeur, puisque, outre l'anakrisis ou examen préliminaire devant l'archonte, la cause avait été dans la plupart des cas déjà devant un arbitre. Dans une cause criminelle, la partie accusée n'avait que l'anakrisis pour la guider quant à l'objet dont elle était accusée; mais il paraît, d'après les discours préparés pour les accusés que nous possédons aujourd'hui, que cette anakrisis a dû être assez abondante pour lui donner une bonne idée de ce qu'elle avait à réfuter. L'accusateur était condamné à une amende de mille drachmes, s'il n'obtenait pas dans le verdict un cinquième des votes des dikastes composant le tribunal.

Antiphôn non-seulement composai des discours pour des plaideurs devant le dikasterion, mais encore il leur donnait de précieux avis en général sur la manière de mener leur affaire, etc., bien qu'il ne parlât pas lui-même devant les dikastes ; c'est ainsi que Ktesiklês le λογόγραφος (Demosth. cont. Theokrin. c. 5) agissait comme conseil ou attorney général. Xénophon (Memor. I, 2, 51) signale les personnes « qui savaient comment fournir avis et aide à ceux qui étaient engagés dans un procès, » (οἱ συνδικεῖν ἐπιστάμενοι) comme analogues aux chirurgiens quand on est malade, bien qu'ils n'eussent pas de nom courant de profession.

Digitized by Google

mensonges plausibles, des calomnies, des suggestions et des assertions étrangères à l'affaire, etc., et cela aussi d'une manière habilement adaptée à son caractère. Conserver les faits du cas soumis au jury séparés du mensonge et des couleurs des parties, c'est la fonction la plus utile du juge moderne, dont l'influence est également considérable comme restriction apportée au plaideur. Ce qui pouvait aider la raison du dikaste était donc ainsi considérablement diminué, tandis que l'action sur ses sentiments, de colère aussi bien que de compassion, était rendue plus vive, en tant qu'on le compare avec le juré moderne (1). Nous voyons dans les productions qui nous restent des orateurs attiques, combien il y a de déception plausible, d'abandon de la question véritable et d'appels aux sympathies, aux antipathies et aux préjugés de toute sorte adressés aux dikasteria (2). Natu-

---

(1) Aristote, dans les deux premiers chapitres de son traité « De Rhetorica », se plaint que les maîtres et les auteurs de rhétoriques qui l'avaient précédé traitassent presque entièrement des différents moyens d'agir sur les sentiments des dikastes, et de faits « étrangers à la question réelle que les dikastes devaient juger. » (Περὶ τῶν ἔξω τοῦ πράγματος τὰ πλεῖστα πραγματεύονται · διαβολὴ γὰρ καὶ ἔλεος καὶ ὀργὴ, οὐ περὶ τοῦ πράγματός ἐστιν, ἀλλὰ πρὸς τὸν δικαστὴν, etc., I, 1, 1 : cf. I, 2, 3, et III, 1, 2.)

Cela suffit pour montrer combien étaient marqués les appels aux sentiments des dikastes, réellement et en pratique, quand même nous ne le saurions pas par la lecture des discours eux-mêmes.

Relativement à l'habitude qu'avaient les accusés d'amener leurs épouses et leurs enfants devant les dikastes comme suppliants en leur faveur pour obtenir de la clémence ou un acquittement, V. Aristophane, Vesp. 567-976 ; Andocide, De Mysteriis (ad finem), et Lysias, Orat. IV, De Vulnere (ad finem).

(2) Pour une personne accoutumée à la justice de l'Europe moderne, conduite dans toutes ses phases par le concours d'hommes de profession (juges, avocats, attorneys (avoués), etc.), et considérée par le public en général comme une chose dans laquelle aucun simple citoyen ne pourrait ni ne devrait agir par lui-même, — rien n'est plus remarquable à la lecture des discours judiciaires attiques (dans une certaine mesure aussi des Romains) que l'absence absolue de ce sentiment de profession, et le spectacle de la justice invoquée et administrée à la fois par de simples citoyens exclusivement. Ce qui s'en rapproche le plus dans la justice moderne peut se trouver dans les cours de requêtes et autres cours destinées à juger des causes limitées à de petites sommes, — trop petites pour mériter l'attention de juges et de légistes.

Malgré leur influence directe et importante sur le bien-être et la sécurité des classes pauvres, ces cours ont été peu mises en lumière. L'Histoire de la cour de requêtes de Birmingham, par

Digitized by Google

rellement, les orateurs de la partie adverse avaient recours à ces artifices dans chaque jugement particulier. Nous n'avons pas le moyen de savoir jusqu'à quel point ils faussaient réellement le jugement des auditeurs (1). Probablement l'habitude fréquente de siéger dans le dikasterion leur donnait une pénétration à découvrir les faux raisonnements que pos-

M. William Hutton (récemment publiée de nouveau par MM. Chambers), fait exception à cette remarque, et est pleine de renseignements instructifs relativement aux habitudes, à la conduite et aux misères de personnes pauvres. Elle fournit, en outre, l'exemple qui se rapproche le plus, que je sache, des sentiments des dikastes et des plaideurs athéniens, quoique naturellement avec maintes différences importantes. M. Hutton y assista nombre d'années sans interruption en qualité de commissaire, et prit un vif intérêt aux honorables travaux de la cour. Ses remarques sur la position, les devoirs et les difficultés des commissaires, expliquées par des cas nombreux présentés en détail, sont extrêmement intéressantes et offrent des pensées qui ont dû souvent se présenter à l'esprit des dikastes intelligents à Athènes.

« Loi et équité (dit-il, p. 34) varient souvent. Si les commissaires ne peuvent décider *contre* la loi, ils peuvent décider *sans* elle. Leur serment les oblige à agir selon une *bonne conscience* (περὶ ὅτου οὐκ εἰσι νόμοι, γνώμῃ τῇ δικαιοτάτῃ — était le serment d'un dikaste athénien). Un homme a seulement besoin d'être instruit de l'affaire pour pouvoir décider. »

Quelques mots de la page 36 sur les sources de mauvais jugement : « Une fausse information est une autre source de mal ; les deux parties emploient la supercherie à l'égard des commissaires. Les seules personnes qui peuvent jeter du jour sur le sujet ne veulent pas le faire.

« Il est difficile de ne pas être gagné par le premier orateur, s'il a un air de douceur et s'il est bien maître de ce qu'il veut conter, ou de ne pas être prévenu en faveur de la faiblesse ou de l'enfance. Ceux qui ne peuvent s'aider eux-mêmes, nous sommes très-portés à les assister.

« Rien n'émeut comme les larmes. Bien qu'elles naissent de la faiblesse, ce sont de puissants avocats qui désarment instantanément, en particulier celles que les affligés veulent dissimuler. Elles viennent du cœur et vont au cœur, si le juge a un cœur auquel on puisse arriver. Détresse et pitié sont inséparables.

« Peut-être n'y eut-il jamais de juge, de dix-sept ans à soixante-dix, qui ait pu regarder avec indifférence la beauté en détresse ; s'il l'a pu, il n'était pas bon à être juge. Il serait étranger à la décision, celui qui l'est à la compassion. Toutes ces choses influent sur l'homme, et faussent son jugement. »

Telle est la description, faite par un juge parfaitement honnête et non de profession, des sentiments qu'il éprouvait quand il siégeait. On la trouvera expliquée par de fréquents exemples des plaideurs attiques, où ils s'adressent aux sentiments ici décrits pour les éveiller dans le cœur des dikastes.

(1) Démosthène (cont. Phormio, p. 913, c. 2) fait remarquer expressément combien les témoins se gardaient plus de donner un faux témoignage devant le nombreux dikasterion que devant l'arbitre.

Digitized by Google

sèdent rarement des citoyens qui ne sont pas juges de profession. Néanmoins, on ne peut douter que dans un nombre considérable de causes, le succès dépendît moins des mérites intrinsèques du cas, que des airs apparents d'innocence et de sincérité, d'aisance à dire les faits, et de bon caractère en général, chez les parties, leurs témoins, et les amis qui s'adressaient à la cour en leur faveur. Les discours d'accusation des orateurs attiques, où une punition est invoquée contre un prétendu délinquant, sont exprimés avec une amertume qui est bannie aujourd'hui de la justice criminelle anglaise, bien qu'elle fût ordinaire dans les procès politiques des deux derniers siècles. On peut leur opposer les appels passionnés et expressifs adressés par les défendeurs et leurs amis à la commisération des dikastes; appels heureux d'autant plus souvent qu'ils venaient les derniers, immédiatement avant que la sentence fût prononcée. Ceci est vrai de Rome aussi bien que d'Athènes (1).

Comme instrument pour des desseins judiciaires, les dikasteria athéniens étaient ainsi une simple et complète manifestation du jugement par le jury, avec ses qualités et ses défauts inhérents poussés tous deux à un relief exagéré. Ils assuraient une décision à la fois pure, empreinte de l'esprit public et imposante, — en même temps que la meilleure garantie qu'admît le cas contre des violences illégales de la part des riches et des grands (2). Leur extrême publicité,

(1) Asconius expose les prières et les supplications qui furent adressées aux juges à Rome, au moment où ils allaient prononcer la sentence dans le procès de Scaurus, que défendait Cicéron (Cicer. pro Scauro, p. 28, éd. Orell.): « Laudaverunt Scaurum consulares novem. — Horum magna pars per tabellas laudaverunt, qui aberant: inter quos Pompeius quoque. Unus præterea adolescens laudavit, frater ejus, Faustus Cornelius, Syllæ filius. Is in laudatione multa humiliter et cum lacrymis locutus non minus audientes permovit, quam Scaurus ipse permoverat. Ad genua judicum, cum sententiæ ferrentur, bifariam se diviserunt qui pro eo rogabant: ab uno latere Scaurus ipse et M. Glabrio, sororis filius, et Paulus, et P. Lentulus, et L. Æmilius Buca et C. Memmius, supplicaverunt: ex alterâ parte Sylla Faustus, frater Scauri, et T. Annius Milo, et T. Peducæus, et C. Cato, et M. Octavius Lænas. »

Cf. également Cicéron, Brutus, c. 23, sur la défense de Sergius Galba; Quintilien, Inst. orat. II, 15.

(2) Platon, dans son traité des Lois (VI, p. 768) adopte tous les principes

Digitized by Google

— aussi bien que leur procédure simple et orale, dépouillée de ce caractère technique de mots et de formalités qui marquait la loi de Rome même à son début, n'était pas un médiocre avantage. Et comme les verdicts des dikastes, même s'ils étaient mauvais, dépendaient de causes de jugements erronés qui leur étaient communes avec la masse générale des citoyens, ils ne paraissaient jamais prononcer injustement et ne perdaient pas la confiance de leurs concitoyens en général. Mais quels qu'aient été leurs défauts comme instruments judiciaires, ils eurent, comme stimulant et pour la pensée et pour la parole, une efficacité sans pareilles, dans l'état où se trouvait la société athénienne. Sans doute ils n'auraient pas produit le même effet s'ils avaient été établis à Thêbes ou à Argos. La sensibilité de l'esprit athénien, aussi bien que la pratique antérieure et les tendances expansives d'un droit de cité démocratique, était aussi une condition essentielle; — il en était de même de ce véritable goût pour siéger en tribunal et entendre les deux parties avec impartialité, goût qui, malgré les railleries et les caricatures d'Aristophane, fut également honorable et utile au peuple. Le premier établissement des dikasteria coïncide presque avec le grand progrès que fit la tragédie attique en passant d'Æschyle à Sophokle. Le même développement du génie national, préparant alors de magnifiques manifestations dans la poésie tant tragique que comique, fut appelé avec une force doublée dans la voie de l'éloquence par le nouveau système judiciaire. Un certain pouvoir de parler devint désormais nécessaire, non-seulement à ceux qui avaient dessein de prendre une part marquante dans la politique, mais encore aux simples citoyens pour défendre leurs droits et repousser des accusations dans une cour de justice. C'était un talent de la plus grande utilité pratique, même séparé-

---

distinctifs des dikasteria athéniens. Il insiste en particulier sur ce point, que le citoyen qui ne participe pas à l'exercice de cette fonction, se regarde comme n'ayant ni part ni intérêt dans la république. — Τὸ παράπαν τῆς πόλεως οὐ μέτοχος εἶναι.

Digitized by Google

ment de desseins ambitieux, à peine inférieur à l'usage des armes ou à l'habitude du gymnase. En conséquence, les maîtres de grammaire et de rhétorique, et les compositeurs de discours écrits que d'autres devaient prononcer, commencèrent alors à se multiplier et à acquérir une importance sans exemple, — aussi bien à Athènes que dans la démocratie contemporaine de Syracuse (1), dans laquelle fut établie aussi une sorte de justice populaire. Le style et la parole commencèrent à être réduits en système, et communiqués ainsi, non pas toujours heureusement; car plusieurs des premiers rhéteurs (2) adoptèrent une manière artificielle, ornée et vaine, dont le goût attique se délivra plus tard. Mais le vrai caractère d'un maître de rhétorique comme art, — homme donnant des préceptes et se mettant en avant dans des leçons d'apparat comme modèle pour les autres, est un trait qui appartient pour la première fois au siècle de Periklês et qui indique un nouveau besoin dans l'esprit des citoyens.

Nous commençons à entendre parler, dans la génération qui grandit maintenant, du rhéteur et du sophiste, comme de gens jouissant d'influence et de renom. Ces deux noms indiquaient des personnes douées de semblables qualités morales et intellectuelles, ou souvent, à vrai dire, la même personne considérée à des points de vue différents (3); soit comme faisant profession d'améliorer le caractère moral, —

---

(1) Aristot. ap. Cicer. Brut. c. 12. « Itaque cum sublatis in Siciliâ tyrannis res privatæ longo intervallo judiciis repeterentur, tum primum quod esset acuta ea gens et controversa naturâ, artem et præcepta Siculos Coracem et Tisiam conscripsisse, etc. » Cf. Diodore, XI, 87; Pausan. VI, 17. 8.

(2) Surtout Gorgias. V. Aristot. Rhet. III, 1, 26; Timée, Fragm.; Denys d'Halikarn., De Lysiâ Judicium, c. 3; également Foss, Dissertatio de Gorgiâ Leontino, p. 20 (Halle, 1828); et Westermann, Geschichte der beredsamkeit in Griechenland und Rom, sect. 30, 31.

(3) Platon (Gorgias, c. 20-75; Protagoras, c. 9). Lysias est quelquefois désigné comme sophiste (Demosthen. Cont. Neær. c. 7, p. 1351; Athénée, XIII, p. 592). Il n'y a pas de raisons suffisantes pour supposer avec Taylor (Vit. Lysiæ, p. 56, éd. Dobson) qu'il y eût deux personnes du nom de Lysias, et que celle qui est ici nommée soit différente de l'auteur des discours qui nous restent. V. M. Fynes Clinton, F. H. p. 360, Appendice, c. 20.

Digitized by Google

ou comme communiquant le pouvoir et la facilité de s'exprimer, — ou comme suggérant des moyens préparés à l'avance et propres à persuader, des explications sur les lieux communs de morale et de politique, une abondance d'arguments sur des faits d'expérience ordinaire, une subtilité dialectique destinée à réfuter un adversaire, etc. (1). Antiphôn du dême Rhamnos en Attique, Thrasymachos de Chalkêdôn, Tisias de Syracuse, Gorgias de Leontini, Protagoras d'Abdêra, Prodikos de Keôs, Theodôtos de Byzantion, Hippias d'Elis, Zenôn d'Elea sont au nombre des premiers qui se distinguèrent dans ces genres d'enseignement. Antiphôn fut l'auteur du premier discours composé qui fut réllement prononcé dans un dikasterion et conservé jusqu'au temps des critiques postérieurs (2). Ces hommes pour la plupart n'étaient pas citoyens d'Athènes, bien que beaucoup d'entre eux appartinssent à des villes comprises dans l'empire athénien, à une

(1) V. le premier livre de la Rhétorique d'Aristote (auquel il a été fait allusion dans une note précédente) pour ses remarques sur les maîtres techniques de rhétorique avant son époque. Il fait observer (et Platon l'avait remarqué avant lui) (I, 1 et 2) que leur enseignement était en grande partie étroit et pratique, portant exclusivement sur ce qui était exigé pour la pratique du dikasterion (περὶ τοῦ δικάζεσθαι πάντες πειρῶνται τεχνολογεῖν). Cf. aussi un remarquable passage de son traité de Sophisticis Elenchis, c. 32, ad finem. Et bien qu'il pose lui-même une théorie de rhétorique beaucoup plus profonde et plus compréhensive et tout ce qui s'y rattache (dans un traité qui a rarement été surpassé en puissance d'analyse philosophique), cependant tout en recommandant ses spéculations à l'attention, il fait appel à la grande importance pratique de l'enseignement de la rhétorique, comme mettant un homme en état de « se tirer d'affaire, » et de combattre lui-même en cas de besoin. — Ἄτοπον εἰ τῷ σώματι μὲν αἰσχρὸν μὴ δύνασθαι βοηθεῖν ἑαυτῷ, λόγῳ δὲ οὐκ αἰσχρον (I, 1, 3 : cf. III, 1, 2; Platon, Gorgias, c. 41-55 ; Protagoras, c. 9 ; Phædre, c. 43-50 ; Euthydem. c. 1-31 ; et Xénophon, Memorab. III, 12, 2, 3).

V. aussi le caractère de Proxenos dans l'Anabasis de Xénophon, II, 6, 16 ; Plutarque, Vit. X, Orator. p. 307 ; Aristoph. Nubes, 1108 ; Xénophon, Memorab. I, 2, 48 ; Platon, Alkibiadês, I, c. 31, p. 119 ; et un passage frappant dans la Vie de Caton l'Ancien, de Plutarque, c. 1.

(2) Plutarque, Vit. X, Orat. p. 832 ; Quintilien, III, 1, 10. Cf. Van Spaan (ou Ruhnken), Dissertatio de Antiphonte oratore attico, p. 8, 9, mise en tête de l'édition d'Antiphôn et d'Andocide donnée par Dobson. On dit qu'Antiphôn fut le maître de l'historien Thucydide. L'assertion de Plutarque, qui avance que le père d'Antiphôn fut aussi sophiste, ne peut guère être vraie.

Digitized by Google

époque où des causes judiciaires importantes appartenant à ces villes étaient souvent portées à Athènes pour y être jugées, — tandis que tous ils regardaient cette cité comme point central d'action et de distinction. Le terme *sophiste*, qu'Hérodote (1) applique avec un respect sincère à des hommes d'une sagesse distinguée, tels Solôn, Anacharsis, Pythagoras, etc., en vint alors à être appliqué à ces maîtres de vertu, de rhétorique, de conversation et de discussion, dont un grand nombre faisait profession de connaître tout le cercle de la science humaine, physique aussi bien que morale (alors assez étroit), autant qu'il était nécessaire pour parler sur une partie de cette science d'une manière plausible et efficace, et pour répondre à toute question qui leur serait proposée. Bien qu'ils passassent d'une ville grecque dans une autre ville, en partie en qualité d'ambassadeurs envoyés par leurs concitoyens, en partie pour déployer leurs talents devant un nombreux auditoire, avec beaucoup de renom et un gain considérable (2), — il paraît qu'ils étaient vus avec jalousie et déplaisir par une grande partie du public (3). Car à une époque où chaque citoyen plaidait sa propre cause devant le dikasterion, ils communiquaient, à ceux qui étaient assez riches pour l'acheter, une habileté particulière dans les armes communes, qui les faisait ressembler à des maîtres d'escrime où à des tireurs d'armes de profession au milieu d'une société de duellistes inexpérimentés (4). De plus, Sokratês, — lui-même produit de la

---

(1) Hérodote, I, 29 ; IV, 95.

(2) Platon (Hippias Major, c. 1, 2 ; Menon, p. 95; et Gorgias, c. 1, avec une note de Stallbaum); Diodore, XII, 53; Pausan. VI, 17, 8.

(3) Xénophon, Memorab. I, 2, 31. Enseigner ou apprendre l'art de la parole était le reproche ordinaire que faisait le vulgaire aux philosophes et aux hommes lettrés. — Τὸ κοινῇ τοῖς φιλοσόφοις ὑπὸ τῶν πολλῶν ἐπιτιμώμενον (Xénoph. Memorab. I, 2, 31). Cf. Æschine, cont. Timar. au sujet de Démosthène, c. 25, 27, ce qui explique le curieux fragment de Sophokle, 865. Οἱ γὰρ γύνανδροι καὶ λέγειν ἠσκηκότες.

(4) Tel est probablement le sens de ce remarquable passage dans lequel Thucydide décrit l'orateur athénien Antiphôn (VIII, 68) : — Ἀντιφῶν, ἀνὴρ Ἀθηναίων ἀρετῇ τε οὐδενὸς ὕστερος, καὶ κράτιστος ἐνθυμηθῆναι γενόμενος καὶ ἃ ἂν γνοίη εἰπεῖν · καὶ ἐς μὲν δῆμον οὐ παριὼν οὐδ' ἐς ἄλλον ἀγῶνα ἑκούσιος οὐδένα, ἀλλ' ὑπόπτως τῷ πλή-

Digitized by Google

même époque, disputant sur les mêmes sujets et portant le même nom de *sophiste* (1), — mais méprisant la pratique politique et judiciaire, et cherchant à donner un stimulant à ses auditeurs et à produire sur eux des impressions morales, — Sokratês, — ou plutôt Platon parlant par la bouche de Sokratês, — soutint pendant tout le cours de sa vie une polémique constante contre les sophistes et les rhéteurs, dans cette veine négative dans laquelle il était sans pareil. Et comme les ouvrages de ces derniers n'ont pas survécu, c'est surtout par les observations de leurs adversaires que nous les connaissons; de sorte qu'ils sont dans une situation semblable à celle dans laquelle Sokratês lui-même aurait été, si nous avions été obligés de le juger seulement d'après les Nuées d'Aristophane, ou d'après ces impressions défavo-

θει διὰ δόξαν δεινότητος διακείμενος, τοὺς μέντοι ἀγωνιζομένους καὶ ἐν δικαστηρίῳ καὶ ἐν δήμῳ, πλεῖστα εἷς ἀνὴρ, ὅστις ξυμβουλεύσαιτό τε, δυνάμενος ὠφελεῖν. « Inde illa circa occultandam eloquentiam simulatio, » fait observer Quintilien (Inst. or. IV, 1, 8).

Cf. Platon (Protagoras, c. 8 ; Phædre, c. 86), Isokrate, Cont. Sophistas, Or. XIII, p. 295, où il se plaint des maîtres — οἵτινες ὑπέσχοντο δικάζεσθαι διδάσκειν, ἐκλεξάμενοι τὸ δυσχερέστατον τῶν ὀνομάτων, ὃ τῶν φθονούντων ἔργον εἴη λέγειν, ἀλλ' οὐ τῶν προεστώτων τῆς τοιαύτης παιδεύσεως, Demosth. De Fals. Legat. c. 70, 71, p. 447-420; et Æschin. cont. Ktesiph. c. 9, p. 371 — κακοῦργον σοφιστὴν, οἰόμενον ῥήμασι τοὺς νόμους ἀναιρήσειν.

(1) Æschin. cont. Timarch. c. 34, p. 74. Ὑμεῖς μὲν, ὦ Ἀθηναῖοι, Σωκράτην μὲν τὸν σοφιστὴν ἀπεκτείνατε, ὅτι Κριτίαν ἐφάνη πεπαιδευκὼς, ἕνα των τριάκοντα των τὸν δῆμον καταλυσάντων.

Parmi les sophistes qu'Isokrate critique sévèrement, il semble évidemment comprendre Platon, comme on peut le voir par l'opposition entre δόξα et ἐπιστήμη, qu'il signale particulièrement et qu'il fait ressortir d'une manière si remarquable dans les écrits platoniques (Isokrate, cont. Sophistas, Or. XIII, p. 293 : et p. 295). Nous savons aussi que Lysias appelait et Platon et Æschine le disciple de Sokratês, du nom de *sophistes* (Aristide, Orat. Platonic. 46. Ὑπὲρ τῶν τεττάρων, p. 407, vol. II, éd. Dindorf). Aristide fait remarquer avec justesse que le nom de sophiste était un nom général, comprenant tous les philosophes, les maîtres et les hommes lettrés.

Dans le fait, le nom général de sophistes se prenait en bonne ou en mauvaise part, ou avec un sens indifférent, comprenant « les philosophes, les économistes, les métaphysiciens, » etc. Plus tard je prendrai l'occasion d'examiner les critiques indistinctes contre eux comme classe, que la plupart des écrivains modernes ont copiées implicitement dans la polémique des temps anciens. Cet examen se trouvera dans le tome XII, ch. 2 de cette Histoire.

Digitized by Google

rables relatives à son caractère que nous savons, même par les Apologies de Platon et de Xénophon, avoir prévalu en général à Athènes.

Toutefois, ce n'est pas le moment d'essayer de distinguer ce qu'il y eut de bon et de mauvais dans l'action des sophistes et des rhéteurs. A présent il suffit de dire qu'ils étaient le produit naturel de l'époque, pourvoyant à ces besoins et répondant à ce stimulant qui naissaient en partie des délibérations de l'ekklesia, mais plus encore des luttes devant le dikasterion, — luttes dans lesquelles un beaucoup plus grand nombre de citoyens prenaient une part active, de leur propre consentement ou malgré eux. Les dikasteria publics et fréquents constitués par Periklês ouvrirent à l'esprit athénien précisément cette carrière d'amélioration qui convenait le mieux à son aptitude naturelle. Ils furent essentiels au développement de ce besoin d'où naquirent non-seulement l'éloquence grecque, mais encore, comme produits secondaires, la philosophie morale et politique spéculative et l'analyse didactique de la rhétorique et de la grammaire, qui survécurent longtemps après que le génie créateur grec avait cessé d'exister (1). Et ce fut une des premières mesures de l'oligarchie des Trente de défendre, par une loi expresse, tout enseignement de l'art de parler. Aristophane raille les Athéniens pour leur amour de la parole et de la controverse, comme s'il avait affaibli leur énergie militaire; mais de ce temps, sans aucun doute, ce reproche n'était pas vrai, — et il ne devint vrai, même en partie, qu'après les malheurs écrasants qui marquèrent la fin de la guerre du Péloponèse. Pendant le cours de cette guerre, une action insouciante et énergique fut le trait caractéristique d'Athènes, même à un

(1) Xénophon, Memorab. I, 2, 31. Λόγων τέχνην μὴ διδάσκειν. Xénophon attribue l'adoption de cette loi à une haine personnelle de Kritias contre Sokratês, et la rattache à une anecdote excessivement puérile, si on la considère comme la prétendue cause de cette haine, aussi bien que de la loi qui s'ensuivit. Mais il est évident que la loi avait un sens beaucoup plus profond, et qu'elle était dirigée contre une des habitudes démocratiques les plus remarquables.

Digitized by Google

plus haut degré que l'éloquence ou la discussion politique, bien qu'avant le temps de Démosthène il se fût opéré un changement considérable.

L'établissement à Athènes de ces dikasteria payés fut ainsi un des événements les plus importants et les plus féconds de toute l'histoire grecque. La paye aidait à fournir, un moyen de vivre pour les vieux citoyens qui avaient passé l'âge du service militaire. Les hommes d'un certain âge étaient les personnes les plus propres à un tel service, et étaient préférés pour des desseins judiciaires, et à Sparte, et, à ce qu'il semble, dans la Grèce héroïque. Néanmoins, il n'est pas nécessaire de supposer que *tous* les dikastes fussent ou vieux ou pauvres, bien qu'un nombre considérable d'entre eux le fussent, et bien qu'Aristophane choisisse ces qualités comme faisant partie des sujets les plus propres à être tournés par lui en ridicule. Periklês a souvent été critiqué pour cette institution, comme s'il eût été le premier à assurer une paye aux dikastes qui auparavant servaient pour rien, et qu'il eût ainsi introduit des citoyens pauvres dans des cours composées antérieurement de citoyens au-dessus de la pauvreté. Mais, en premier lieu, cette supposition n'est pas exacte en réalité, en ce qu'il n'y avait pas de tels dikasteria constants fonctionnant antérieurement sans paye; ensuite, si elle eût été vraie, l'exclusion habituelle des citoyens pauvres aurait annulé l'action populaire de ces corps, et les aurait empêchés de répondre désormais au sentiment régnant à Athènes. Et il ne pouvait sembler déraisonnable d'assigner une paye régulière à ceux qui rendaient ainsi un service régulier. Ce fut en effet une partie essentielle dans l'ensemble du plan (1) et du projet, au point que la suppression de la paye semble seule avoir suspendu les dikasteria, pendant que l'oligarchie des Quatre Cents fut établie, — et

(1) Thucyd. VIII, 67. Comp. un curieux passage, même par rapport au temps, de Démosthène, dans le discours de cet orateur, Contra Bœotum de Nomine, c. 5. Καὶ εἰ μισθὸς ἐπορίσθη τοῖς δικαστηρίοις, εἰσῆγον ἄν με δῆλον ὅτι, etc.

Digitized by Google

c'est seulement sous ce jour qu'on peut la discuter. En prenant le fait tel qu'il est, nous pouvons supposer que les six mille Héliastes qui remplissaient les dikasteria étaient composés de citoyens de moyenne fortune et de plus pauvres indistinctement, bien qu'il n'y eût rien qui exclût les plus riches s'ils voulaient servir.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU SEPTIÈME VOLUME

DEUXIÈME PARTIE

GRÈCE HISTORIQUE

CHAPITRE I

COMBAT DES THERMOPYLÆ ET D'ARTEMISION

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE II

BATAILLE DE SALAMIS. — RETRAITE DE XERXÊS

Digitized by Google

CHAPITRE III

BATAILLES DE PLATÉE ET DE MYKALE. — ÉCHEC DÉFINITIF DES PERSES

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IV

ÉVÉNEMENTS EN SICILE JUSQU'À L'EXPULSION DE LA DYNASTIE GÉLONIENNE ET À L'ÉTABLISSEMENT DE GOUVERNEMENTS POPULAIRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE V

DEPUIS LES BATAILLES DE PLATÉE ET DE MYKALE JUSQU'A LA MORT DE THEMISTOKLÊS ET D'ARISTEIDÊS.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VI

ACTES DE LA CONFÉDÉRATION SOUS ATHÈNES COMME CHEF. — PREMIÈRE FORMATION ET EXPANSION RAPIDE DE L'EMPIRE ATHÉNIEN.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VII

CHANGEMENTS CONSTITUTIONNELS ET JUDICIAIRES A ATHÈNES SOUS PERIKLÊS.

Digitized by Google

Digitized by Google

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME

ERRATUM

Page	75	ligne	2	*lire*	pæan	*au lieu de*	pœan.
»	93	»	20	»	Thersandros	»	Thorsandros.
»	112	»	30	»	en tout cas	»	en tous cas.
»	145	»	28	»	Iamides	»	Lamides.

501. — Imp. Poupart-Davyl et Cᵉ, rue du Bac, 30.

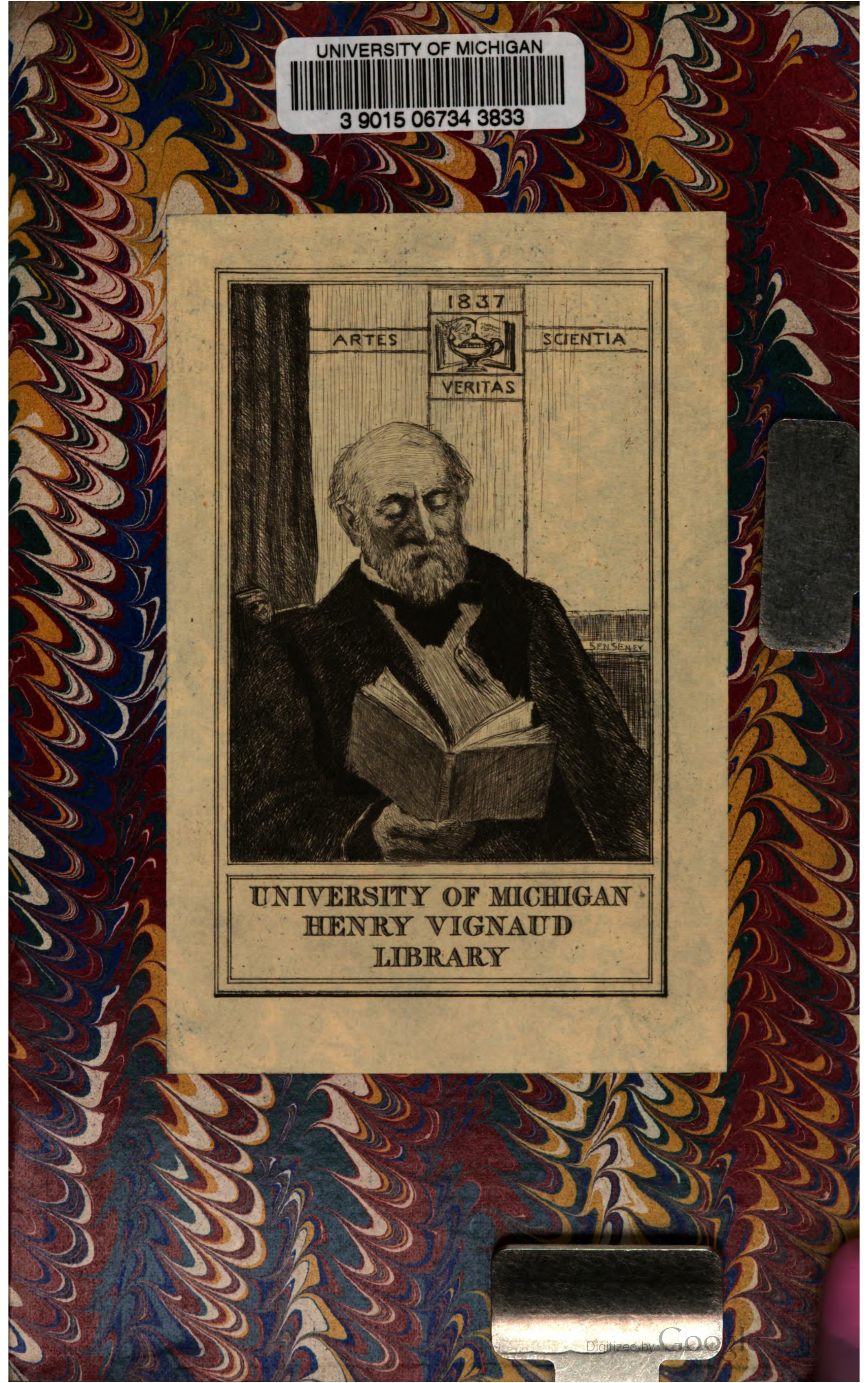
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06734 3833
1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY
Digitized by Google



Digitized by Google